



Universiteit  
Leiden  
The Netherlands

## **Le miroir de la France : Johan Huizinga et les historiens français**

Voogd, C.N. de

### **Citation**

Voogd, C. N. de. (2013, September 12). *Le miroir de la France : Johan Huizinga et les historiens français*. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/21732>

Version: Corrected Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/21732>

**Note:** To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Cover Page



Universiteit Leiden



The handle <http://hdl.handle.net/1887/21732> holds various files of this Leiden University dissertation.

**Author:** Voogd, Christophe Nicolaas de

**Title:** Le miroir de la France : Johan Huizinga et les historiens français

**Issue Date:** 2013-09-12

Le miroir de la France.  
Johan Huizinga et les historiens français

PROEFSCHRIFT

ter verkrijging van  
de graad van Doctor aan de Universiteit Leiden,  
op gezag van de Rector Magnificus prof. mr. C.J.J.M. Stolker,  
volgens besluit van het College voor Promoties  
te verdedigen op donderdag 12 september 2013

Te klokke 16.15 uur

door

Christophe Nicolaas de Voogd

Geboren te Parijs,

op 30 januari 1958

## PROMOTIECOMMISSIE

Promotor : Prof. Dr. W. Otterspeer

Copromotor : Dr. G.A.C. van der Lem

Commissie : Dr. C. Secretan

Prof. Dr. J. Tollebeek

Prof. Dr. W.E. Krul

Prof. Dr. L.H.M. Hanssen

Prof. Dr. H.L. Wesseling

Prof. Dr. H.J. Paul

*Georges Duby et Ernst Kossmann in memoriam*

*« Ce n'est pas de l'histoire pour moi, c'est la vie même » (Johan Huizinga)*

*« Le Français a l'histoire dans le sang » (Johan Huizinga)*

*« En un mot, cessons, si vous le voulez bien, de causer éternellement d'histoire nationale à histoire nationale, sans nous comprendre » (Marc Bloch)*

# Table des matières

## Introduction : Le miroir de Huizinga

Johan Huizinga en France aujourd'hui : un historien reconnu et... méconnu	1
Problématique : réception, perception, comparaison	6
Huizinga entre jeu et miroir : le cercle herméneutique	12
Les clefs d'une ascension sociale : capital culturel et dispositions personnelles	18
Les clefs d'une sensibilité : devoir et liberté	22
Les engagements de Johan Huizinga	27

## Chapitre 1 : Huizinga et la France (1897-1945)

1.1. Voyages	31
1.2. Réseaux	38
1.3. Une réception précoce mais discrète et ambivalente	43
1.4. Les occasions manquées : <i>L'Evolution de l'humanité</i> et les <i>Annales</i>	47
1.5. Traduttore traditore ?	55

## Chapitre 2 : Etre historien aux Pays-Bas au temps de Huizinga

2.1. Le contexte universitaire : une alma mater sous curatelle	58
2.1.1. <i>De la configuration institutionnelle à la production intellectuelle</i>	58
2.1.2. <i>L'organisation universitaire : de l'occupation française à la loi de 1876</i>	61
2.2. L'infrastructure de l'histoire vers 1900 : « miracle français et retard néerlandais »?	65
2.2.1. <i>Les signes du retard néerlandais</i>	65
2.2.2. <i>Les limites du retard néerlandais</i>	66
2.3. Le rattrapage néerlandais 1900-1921	68
2.3.1. <i>La croissance universitaire</i>	68
2.3.2. <i>Les succès de l'histoire</i>	70
2.3.3. <i>La réforme de 1921</i>	73
2.4. L'histoire aux Pays-Bas entre les deux guerres : « un métier en crise? »	75
2.4.1. <i>Les années 1920 : arbitrages budgétaires et « cloisonnement » universitaire</i>	75
2.4.2. <i>Les années 1930 : de la crise économique à la crise universitaire</i>	80
<i>Annexe 1. Evolution des effectifs étudiants aux Pays-Bas de 1880 à 1940...</i>	84
<i>Annexe 2. Répartition des étudiants par discipline de 1880 à 1940...</i>	84
<i>Annexe 3. Professeurs d'histoire en poste dans les universités néerlandaises de 1900 à 1939</i>	85
<i>Annexe 4. Moyenne d'âge des professeurs d'histoire aux Pays-Bas de 1900 à 1938</i>	86
<i>Annexe 5. Moyenne d'âge des historiens en France</i>	86

## Chapitre 3 : Les engagements patriotiques de Johan Huizinga

- 3.1. « La susceptibilité d'une petite nation avec un grand passé » 87
- 3.2. Le retard de l' « histoire-mémoire » aux Pays-Bas 92
- 3.3. La mobilisation nationale des historiens néerlandais à partir des années 1930 99
- 3.4. Johan Huizinga, conscience historique de la nation néerlandaise 101
- 3.5. Johan Huizinga, ambassadeur intellectuel des Pays-Bas : la coopération intellectuelle internationale 107
  - 3.5.1. *Le diplomate* 108
  - 3.5.2. *L'expert* 109
  - 3.5.3. *L'intellectuel* 113

## Chapitre 4 : « Le miroir de la France » (1) : Johan Huizinga et l'histoire de France

- 4.1. Les Pays-Bas dans le miroir de leurs voisins 119
- 4.2. La France rejetée : Louis XIV et Napoléon 121
- 4.3. Les enjeux néerlandais de la Révolution française 126
- 4.4. « La France aimée et honorée » : le Moyen Âge, Jeanne d'Arc et Michelet 136

## Chapitre 5 : « Le miroir de la France » (2) : Huizinga et les débats français sur la nation

- 5.1. Contre le nationalisme historiographique... et pour l'histoire nationale 149
- 5.2. « La préhistoire de notre conscience nationale » (1912) 151
- 5.3. « How Holland became a nation » (1924) : la théorie de Renan comme rempart idéologique contre l'Allemagne 154
- 5.4. Autour de *l'Histoire sincère de la nation française de Seignobos* (1933) 164
- 5.5. « Patriotisme et nationalisme » (1940) 170

## Chapitre 6 : Analyse d'un écrit patriotique : « La civilisation des Pays-Bas au XVIIe siècle » (1941)

- 6.1. La genèse du texte : le choix du questionnaire national 175
- 6.2. L'écriture de l'histoire dans *Nederland's beschaving* 179
- 6.3. Le conflit des deux paradigmes : *Volksgeist* contre *Zeitgeist* 192
- 6.4. Huizinga, Bloch et Febvre : l'écriture de l'histoire à l'épreuve de l'Occupation 196

## Chapitre 7 : Johan Huizinga et les fondateurs des *Annales* : Pour un essai européen d'historiographie comparée

- 7.1. Pragmatisme de l'historien et antinomies de la raison historique 202
- 7.2. Pour une « histoire-problème » 206
- 7.3. Le temps de l'histoire : périodes et transitions historiques 213
- 7.4. La scientificité de l'histoire : sciences de la nature et sciences de l'esprit 219
- 7.5. « Mentalités » ou « représentations » ? Le grand malentendu 229



## Conclusion : de l'histoire pour Huizinga à l'ego-histoire de Huizinga

- La « sensation historique » 240
- La « théorie des formes » 243
- Permanence et changement 247
- L'histoire comme « grand récit » 250
- Ethique et nostalgie : la cohérence de Johan Huizinga 256
- Epiphanie : « l'étincelle Huizinga » 263

## Bibliographie 267

## Index des noms de personnes 281

## Annexes 290

1. Huizinga et la France : repères biographiques 291
2. Avant-propos de *Herfsttij der middeleeuwen* (1919) 300
3. Huizinga critique de Marc Bloch (1925) 302
4. « L'historiographie dans la France contemporaine » (1931) 304
5. « Mon cheminement vers l'histoire » (1943) 310

## Résumé en néerlandais 326

## Curriculum Vitae 338



# Introduction

## *Le miroir de Huizinga*

### **Johan Huizinga en France aujourd'hui : un historien reconnu et... méconnu**

Disons le d'emblée : le pays étranger avec lequel l'historien néerlandais Johan Huizinga (1872-1945) a entretenu les relations les plus intenses n'a pas été la France mais l'Allemagne. C'est en Allemagne, proche de sa ville natale de Groningue, qu'il a passé, dès son enfance, de courts séjours en famille. Il a résidé à Leipzig pour un semestre d'études en 1895-1896 dans le cadre de sa première orientation universitaire, la philologie. C'est en Allemagne qu'il a effectué au cours de sa carrière, et malgré un goût modéré pour les voyages, les plus nombreuses visites. C'est en Allemagne qu'il a été le plus tôt et le plus intensément reconnu et traduit : au point que la quasi totalité de ses ouvrages et ses principaux articles y ont été publiés de son vivant même. Enfin, corollaire de tous ces faits, c'est avec les savants allemands – ou de l'aire culturelle et du champ scientifique germaniques comme l'historien suisse Werner Kaegi – qu'il a entretenu sa correspondance la plus fournie<sup>1</sup>.

Davantage ses notes de cours montrent à quel point ses références historiographiques sont avant tout allemandes<sup>2</sup>. Il en est de même de son inspiration épistémologique fondamentale, puisée à la philosophie critique de l'histoire de Dilthey, Windelband, Simmel et Rickert<sup>3</sup>. Autrement dit c'est à l'Allemagne que Huizinga doit une bonne part de sa formation intellectuelle, de sa conception du métier d'historien, de son enseignement et de sa théorie de l'histoire. N'est-ce pas sa propre dette qu'il reconnaît lorsqu'il déclare que pour les Néerlandais, « depuis le milieu du XIXe siècle l'Allemagne semblait être la terre promise » (*het land van belofte*)<sup>4</sup>? Mais la même Allemagne, si proche, si puissante... et si expansionniste, lui inspirera aussi toute sa vie des craintes d'ordre politique, avec une première alerte entre 1914 et 1918, lorsque la neutralité néerlandaise ne tiendra qu'à un fil. Jusque ce que survienne la brouille définitive, après l'arrivée au pouvoir de Hitler à Berlin le 30 janvier 1933, où, signe du destin, Huizinga

---

<sup>1</sup> J. Huizinga, *Briefwisseling*, 3 vol., L. Hanssen, W.E. Krul, A. van der Lem (éd.), Utrecht/Anvers, 1989-1991. Ci-après, BW.

<sup>2</sup> Voir par exemple son cours sur la Réforme (*Hervorming*), dont la référence centrale est l'historien allemand, également correspondant de Huizinga, Johannes Haller (1865-1947), professeur à Tübingen. Archives Huizinga, Leyde, carton n° 21. Ci-après, AH, 21.

<sup>3</sup> Voir ci-dessous, chapitre 7.4.

<sup>4</sup> J. Huizinga, *Verzamelde Werken*, 9 vol., Haarlem, 1948-1953, vol. II, p. 322. Ci-après, VW, II.

vient juste de prononcer deux conférences<sup>5</sup>. Cette intensité fait que c'est à bon droit que le dernier grand ouvrage consacré à l'historien néerlandais retrace précisément ses relations – et leur rupture imposée par l'histoire – avec « l'Allemagne et les Allemands<sup>6</sup> ».

Mais ce même ouvrage n'en souligne pas moins l'importance capitale de la France dans l'œuvre de Huizinga. C'est en effet largement à ce pays qu'il aura consacré, par le détour bourguignon, son maître ouvrage, *Herfsttij der Middeleeuwen*<sup>7</sup>; et c'est à l'historiographie française qu'il aura accordé, à travers ses comptes-rendus et même un panorama général en 1931<sup>8</sup>, la plus grande attention. Avec 27 comptes-rendus d'ouvrages, dont 19 portant sur le seul Moyen Âge, la France l'emporte sur l'Allemagne (22) et même les Pays-Bas (19)<sup>9</sup>. Et les historiens français viennent juste après les allemands dans les références de ses cours d'histoire générale<sup>10</sup>. Davantage – et c'est l'un des objets du présent travail – l'histoire de France apparaît dans l'ensemble de son œuvre comme une référence capitale, qu'il mobilise et utilise souvent dans une relation triangulaire avec l'Allemagne et les Pays-Bas – ou plus exactement quadrangulaire, car il faut y inclure la Grande-Bretagne<sup>11</sup>.

Or le même Huizinga se trouve, quant à la réception de son œuvre en France, dans une situation très paradoxale. Il y est assurément l'historien néerlandais du XXe siècle le plus connu. Il est d'ailleurs l'un des très rares à avoir été traduit de son vivant en français, avec deux de ses ouvrages, *Herfsttij der Middeleeuwen* et *In de schaduw van morgen* parus sous les titres *Le déclin du Moyen Âge* (1932) et *Incertitudes. Essai sur les maux dont souffre notre temps* (1939). A quoi succéderont, après son décès en février 1945, *A l'aube de la paix*, préfacé par Gabriel Marcel (1945), *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu* (1951), et *Erasmus* (1955), préfacé par Lucien Febvre. Il faut y ajouter un nombre substantiel d'articles et de publications de conférences : « La valeur politique et militaire des idées de chevalerie à la fin du Moyen Âge » (1921) ; « L'Etat bourguignon, ses rapports avec la France et les origines d'une nationalité néerlandaise » (1930/31) ; « La physionomie morale de Philippe le Bon » (1932) ; « Du rôle d'intermédiaire joués par les Pays-Bas entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale » (1933) ; « Discours et exposé sur l'avenir de l'esprit européen (1933) » ; « Lettre à M. Julien Benda » (1934) ; « Humanisme ou humanités » (1936) ; « Ce qu'Erasmus ne comprenait pas (1936) » ; « Le destin prochain des lettres » ; « A l'aube des jours qui viennent » (1937/38) ; « Le problème de la Renaissance » (1938/39)<sup>12</sup>.

---

<sup>5</sup> Les 27 et 28 janvier 1933. Au total Huizinga aura donné 10 conférences en Allemagne entre 1925 et 1933. Pour les principales dates de la vie de Huizinga, voir chronologie en annexe du présent travail.

<sup>6</sup> C. Krumm, *Johan Huizinga, Deutschland und die Deutschen. Begegnung und Auseinandersetzung mit dem Nachbarn*, Münster, 2011.

<sup>7</sup> *Herfsttij der Middeleeuwen. Studie over levens- en gedachtenvormen der veertiende en vijftiende eeuw in Frankrijk en de Nederlanden*, Haarlem, 1919 (VW, III, 3-435).

<sup>8</sup> « De geschiedschrijving in het hedendaagsche Frankrijk », *Gedenkschrift van het 15-jarig bestaan van het Genootschap Nederland-Frankrijk, 1916-1931*, Wageningen, 1931, p. 28-31 (VW, VII, p. 249-253). Voir traduction en annexe du présent travail.

<sup>9</sup> Observation faite et chiffres établis par C. Krumm, *op.cit.*, p. 122.

<sup>10</sup> Ainsi Lucien Febvre et Augustin Renaudet, dans le cours sur la Réforme, mentionné ci-dessus en note 2.

<sup>11</sup> Voir ci-dessous, chapitre 4.1.

<sup>12</sup> Voir ci-dessous, bibliographie.

La réputation de Huizinga en France tient d'abord à la stature de l'auteur de *Herfsttij*, traduit aux quatre coins du continent, qui lui valut une reconnaissance internationale dès les années 1920 et des doctorats *honoris causa* prestigieux à Tübingen et Oxford. Mais sans doute plus décisive encore en termes d'audience et de réseaux, fut son entrée dans l'organisation de la coopération intellectuelle internationale de la SDN et notamment sa participation à partir de 1933 aux travaux de l'Institut international de coopération intellectuelle qui le conduisirent régulièrement à Paris. A ces divers titres, Huizinga, comme l'atteste notamment sa *Lettre à M. Julien Benda* sur la question du nationalisme<sup>13</sup>, faisait figure de véritable intellectuel européen et l'un des grands porte-parole de cet « esprit » du continent, si ébranlé par la première guerre mondiale et les crises de l'entre-deux guerres. Ce fut d'ailleurs surtout comme essayiste sur les grands problèmes de l'époque et le destin des civilisations que Huizinga s'illustra au cours des années 1930 et durant la guerre, même si parallèlement il se fit durant ces années de crise, y compris dans le champ intellectuel européen, le champion de la nationalité néerlandaise. Notoriété telle, qu'il fut sans doute dans les années 1930 *the most famous man in Holland*<sup>14</sup> et qui, jointe à une qualité de plume peu commune, faillit lui valoir le prix Nobel de littérature<sup>15</sup>.

Ces activités furent favorisées, comme il était alors de règle dans les milieux cultivés des Pays-Bas par une culture internationale et la maîtrise des trois grandes langues européennes : l'allemand (à la perfection), l'anglais et le français. Mais – et l'on mesure déjà ici l'« exception Huizinga » – son « capital linguistique » allait bien au-delà de la normale, même parmi ses pairs, grâce à sa formation de philologue et à une curiosité constante pour les faits de langue. En témoigne sa familiarité avec des idiomes aussi variés que le sanskrit, l'arabe et le russe, pour ne rien dire d'une maîtrise de l'espagnol et de l'italien suffisante pour donner des conférences dans ces deux langues. Autant d'atouts qui le conduisirent à avoir de très nombreux contacts en Europe et en France même, comme en témoigne sa correspondance avec Gabriel Hanotaux, Henri Berr, Henri Hauser ou Lucien Febvre et les cours et conférences données à Paris et à Dijon<sup>16</sup>.

Il n'en reste pas moins que Johan Huizinga est aujourd'hui en France pour une part méconnu. La liste de ses œuvres publiées en français est limitée et ne donne qu'une idée très partielle de sa production. En dehors des publications institutionnelles liées à la Coopération intellectuelle, dans le cadre de ses « entretiens » et « correspondances », il est aisé de voir ce qui a présidé au choix des éditeurs : ils ont retenu les ouvrages de portée générale (essais sur la civilisation contemporaine, livre sur Erasme) ou concernant, au moins partiellement, l'histoire de France (*Le déclin du Moyen Âge*)<sup>17</sup>. L'attention

---

<sup>13</sup> Voir ci-dessous, chapitre 5.4.

<sup>14</sup> Selon le mot de son amie anglaise, Helen Mary Allen (cité par A. van der Lem, *Johan Huizinga. Leven en werk in beelden en documenten*, Amsterdam, 1993, p. 236-237).

<sup>15</sup> W. Otterspeer, *De hand van Huizinga*, Amsterdam, 2009, p. 21. L'introduction de ce recueil de textes constitue la meilleure brève présentation de la vie et de l'œuvre de Huizinga.

<sup>16</sup> Voir ci-dessous, chapitre 1.

<sup>17</sup> Publié à partir de 1975 sous le titre *L'Automne du Moyen Âge*, ci-après, *L'Automne*. Nous nous référons ici à l'édition de 2002 (Payot, Paris).

portée à l'œuvre historique de Huizinga s'explique surtout par ce dernier livre, d'ailleurs traduit tardivement et après bien des péripéties. Il a été notamment salué comme précurseur – non sans réserve d'ailleurs – par l'école des *Annales* naissante, tant sous la plume de Marc Bloch que celle de Lucien Febvre. Il a fait l'objet d'un vif intérêt dans les années 1970 et 1980, à la faveur de la vogue de l'histoire des mentalités et de l'anthropologie culturelle, notamment auprès de Philippe Ariès, Jacques Le Goff et André Burguière<sup>18</sup>.

Mais des écrits de Huizinga sur l'Inde, les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne, pour ne rien dire de son abondante production sur les Pays-Bas eux-mêmes, *rien* n'a été traduit, ni de son vivant, ni plus tard. Plus surprenant encore, dans une période où le débat historiographique en France a retrouvé, depuis la fin des années 1980, une nouvelle vigueur sous l'effet de la remise en cause du « paradigme des *Annales* », aucun des écrits épistémologiques de Huizinga n'est disponible en français, alors même qu'il s'agit de contributions fondamentales à la réflexion sur l'histoire et considérés comme telles, non seulement aux Pays-Bas, mais aussi en Allemagne, aux Etats-Unis, en Grande Bretagne ou en Italie. La comparaison, pour ses 10 publications principales, des traductions dans les grandes langues européennes, est parlante :

*Mensch en Menigte in Amerika* (1918) : E (1972), D (2011)

*Herfsttij* (1919) : E (1924), D (1924), F (1932), I (1940)

*Erasmus* (1924)<sup>19</sup> : E (1924), D (1928), I (1941), F (1955)

*Tien Studiën* (1926) : D (1930), F (1939)<sup>20</sup>, E (1959)

*De taak der cultuurgeschiedenis* (1929) : D (1930)

*In de schaduwen van morgen* (1935) : D (1935), E (1936), I (1937), F (1939)

*De wetenschap der geschiedenis* (1937) : E (1936)<sup>21</sup>, D (1942), I (1946)

*Homo ludens* (1938) : D (1939), E (1944), I (1946), F (1951)

---

<sup>18</sup> Voir ci-dessous, bibliographie : « littérature secondaire sur Huizinga ».

<sup>19</sup> Ce livre est un cas très particulier, car il fut publié simultanément aux Etats-Unis, étant l'objet d'une commande dans le cadre de la collection *Great Hollanders*.

<sup>20</sup> Publication limitée en français à la conférence donnée sur « L'Etat bourguignon, ses rapports avec la France et les origines d'une nationalité néerlandaise » dans la revue *Le Moyen Âge* (3<sup>ème</sup> série, I, 1930, p. 171-193 et II, 1931, p. 11-35), qui est une version remaniée par Huizinga lui-même de son article du *Gids*, « Uit de voorgeschiedenis van ons nationaal besef » de 1912 ( *VW*, II, 97-160) ainsi qu'à la traduction de son étude de 1920 sur « Le problème de la Renaissance » dans la *Revue des cours et conférences* (40, 1938/39, p. 163-174, 301-312, 524-536, 603-613).

<sup>21</sup> L'essentiel des idées de Huizinga dans *De wetenschap der geschiedenis* avaient été exposées par lui-même en anglais en 1936 : J. Huizinga, « A definition of the concept of History », dans R. Klibansky, H. J. Paton (dir.), *Essays presented to Ernst Cassirer*, Oxford, 1936.

*Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw* (1941) : D (1933)<sup>22</sup>, I (1967), E (1968)

*Geschonden wereld* (1945) : F (1945), D (1945), I (1948)<sup>23</sup>

De façon générale, après une longue période de relatif oubli de son œuvre, qui a pris fin à l'occasion de la célébration de sa naissance en 1972<sup>24</sup>, les éditions et rééditions, les travaux de toute nature, se sont multipliés, particulièrement depuis les années 1990, avec notamment la soutenance de plusieurs thèses<sup>25</sup>. Aux Pays-Bas mêmes, une conférence annuelle (*Huizinga-lezing*) organisée par l'université de Leyde depuis 1972 et un institut prestigieux (*Huizinga Instituut*), fondé en 1995, portent désormais son nom. En Allemagne au premier chef, mais aussi en Italie, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, l'édition ou la réédition de plusieurs ouvrages de Huizinga ainsi que les études qui lui sont consacrées montrent la vigueur de cette redécouverte internationale de son œuvre. La France fait encore exception. Non que la référence à Huizinga y soit inexistante<sup>26</sup>. Mais un rapide tour d'horizon montre que son nom y est presque toujours associé à *L'Automne du Moyen Âge* et plus encore à *Homo ludens*<sup>27</sup>. Ce sont d'ailleurs *ses deux seuls livres réédités* en France au cours des trente dernières années. Avec toutefois une différence de taille entre « deux Huizinga » : celui des historiens, d'une part, en particulier des médiévistes et des historiens de l'art, qui rendent aujourd'hui à *L'Automne* un hommage rituel mais souvent critique<sup>28</sup> et, somme toute, assez discret<sup>29</sup> ; celui des

---

<sup>22</sup> Le livre néerlandais de 1941 est fondé sur trois conférences données à Cologne en janvier 1932 et publiées à Iéna. Il est significatif qu'une conférence sur le même sujet donnée en France dès 1930 n'y ait pas été publiée (voir ci-dessous, chapitre 6.1).

<sup>23</sup> Dans cette liste les publications en anglais (E) renvoient aussi bien à la Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis.

<sup>24</sup> Ce centenaire ad donné lieu à un important congrès international, avec notamment la participation de Philippe Ariès. Voir W.R.H. Koops, E.H. Kossman, G. van der Plaat, *Johan Huizinga 1872-1972*, La Haye, 1973. La conclusion de ce recueil due à E.H. Kossman demeure la meilleure introduction disponible en anglais à la pensée de Huizinga et a été largement confirmée par les études ultérieures. (E.H. Kossman, « Postscript », p. 223-234).

<sup>25</sup> L'ouvrage le plus synthétique sur l'ensemble de l'œuvre de Huizinga, fondé sur l'analyse des réseaux thématiques qui la traversent est celui de W. Otterspeer, *Orde en trouw. Over Johan Huizinga*, Amsterdam, 2006. Parmi les thèses de ces vingt dernières années, en plus de celle de C. Krumm, déjà évoquée, on s'inspirera principalement de : J. Tollebeek, *De toga van Fruin. Denken over geschiedenis in Nederland sinds 1860*, Amsterdam, 1990 ; W.E. Krul, *Historicus tegen de tijd. Opstellen over leven en werk van J. Huizinga*, Groningue, 1990 ; L. Hanssen, *Huizinga en de troost van de geschiedenis. Verbeelding en rede*, Amsterdam, 1996 ; A. van der Lem, *Het eeuwige verbeeld in een afgehaald bed. Huizinga en de Nederlandse beschaving*, Amsterdam, 1997 ; C. Strupp, *Johan Huizinga. Geschichtswissenschaft als Kulturgeschichte*, Göttingen, 2000. Voir également W.E. Krul, « Huizinga's definitie van de geschiedenis », longue postface à la réédition de certains textes épistémologiques de Huizinga (J. Huizinga, *De taak der cultuurgeschiedenis*, Groningue, 1995).

<sup>26</sup> Le moteur de recherche en sciences sociales, cairn.info, signale plus de 200 références à Huizinga dans les ouvrages et périodiques scientifiques français entre 2001 et 2012 (<http://www.cairn.info>).

<sup>27</sup> S'ils sont régulièrement réédités, c'est, à la différence d'autres pays, toujours dans la traduction de la première édition et sans appareil critique. Depuis 1975, les éditions successives de *L'Automne du Moyen Âge* (la dernière en 2006) ont abandonné l'introduction originelle de Gabriel Hanotaux et reprennent un entretien liminaire de Claude Mettra avec Jacques Le Goff. Pour ce qui est d'*Homo ludens*, dont la dernière édition date de 2011, le livre comprend, depuis sa première parution en 1951, l'avant-propos de Huizinga lui-même écrit pour l'édition néerlandaise. A proprement parler, les diverses éditions de *L'Automne* depuis 1975 et de *Homo ludens* depuis 1951 ne sont donc que des réimpressions qui ne diffèrent que par leur typographie. On se référera ici à l'édition de 2002 de *L'Automne du Moyen Âge* et à celle de 2011 d'*Homo ludens*.

<sup>28</sup> La critique porte sur le caractère « enfantin » et « émotionnel » que prête Huizinga au Moyen Âge finissant. Voir entre autres, Alain Corbin, « Conclusion » dans *Hypothèses*, 2001, n° 1, p. 361-365 et B.H. Rosenwein

sociologues et des philosophes d'autre part, qui trouvent dans *Homo ludens* une source d'inspiration croissante à la faveur du développement de nouveaux domaines d'études sociologiques : le sport<sup>30</sup> et... les jeux vidéo<sup>31</sup>. Il est significatif que les deux seules analyses de fond parues en France dans les dix dernières années sur l'œuvre de Huizinga portent sur *Homo ludens*<sup>32</sup>.

Quoiqu'il en soit, la concentration de l'attention et de la connaissance sur ces seuls deux ouvrages est, nous le verrons, lourde de conséquences sur les interprétations courantes en France de sa pensée, et ce, depuis l'entre-deux guerres<sup>33</sup>.

## **Problématique : réception, perception, comparaison**

Le présent travail a d'abord pour ambition de réévaluer les relations entre Huizinga et les historiens français de son époque. Il existe bien un mémoire universitaire, proposant une étude systématique de sa réception en France et amorçant une comparaison avec les fondateurs des *Annales*. Il est remarquable par son ambition, ses précieuses données statistiques et la justesse de ses réflexions ; mais il est déjà assez ancien, d'une dimension réduite et essentiellement fondé sur des compilations bibliographiques<sup>34</sup>. Surtout, ce travail, demeuré non publié, n'a pas été intégré aux études suivantes sur la question. Par ailleurs, aucune étude systématique n'a été entreprise sur la correspondance française de

---

« Pouvoir et passion. Communautés émotionnelles en France au VIIIe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 58, 2003, n° 6, p. 1271-1292.

<sup>29</sup> *L'Automne du Moyen Âge* est, il est vrai, retenu dans V. Bedin et M. Fournier, *La Bibliothèque idéale des sciences humaines*, Paris, 2009, mais sous la forme d'une courte notice factuelle. On ne trouve pas en France d'hommage comparable à celui des médiévistes allemands qui ont nommé leur 33<sup>ème</sup> congrès à Cologne, en août 2002, d'après le titre du maître ouvrage de Huizinga : « Herbst des Mittelalters ? Fragen zur Bewertung des 14. und 15. Jahrhunderts » (C. Krumm, *op.cit.*, p. 283).

<sup>30</sup> L'ouvrage de synthèse de Jean-Paul Callède, *La sociologie française et la pratique sportive (1875-2005)*, Bordeaux, 2007, se réfère ainsi abondamment à Huizinga qu'il considère comme « une source d'inspiration déterminante » pour le renouvellement de ce domaine scientifique (p. 347).

<sup>31</sup> Voir, parmi de nombreux exemples, le numéro consacré à « Fantômes et réalités du virtuel », *Adolescence*, 2012, n° 79.

<sup>32</sup> Avec l'étude Jean-Paul Callède sur la sociologie du sport, on citera le chapitre consacré à « L'élément ludique de la culture : à propos de *Homo ludens* de Johan Huizinga » de l'ouvrage du philosophe Jacques Dewitte, *La manifestation de soi. Eléments d'une critique philosophique de l'utilitarisme*, Paris, 2010 (p. 172-209), qui constitue l'autre analyse de fond parue ces dernières années en France. Elle en représente d'ailleurs, grâce à la compréhension intime de sa démarche et à la connaissance de plusieurs autres écrits de Huizinga, y compris en langue originale, la meilleure introduction actuellement disponible en français. On regrettera seulement l'appréciation de l'auteur, selon laquelle Huizinga serait tombé dans l'oubli aux Pays-Bas. On a vu que c'était tout le contraire.

<sup>33</sup> Rares sont les références contemporaines en France à la conception de l'histoire de Huizinga : on citera J. Le Goff, « Huizinga » dans : A. Burguière, *Dictionnaires de sciences historiques*, Paris, 1986, p. 340-341 ; F. Bédarida, *La responsabilité sociale de l'historien*, Paris, 1994, p. 2 et 72 repris dans *idem*, *Histoire, critique et responsabilité*, Paris, 2003, p. 300 et 321) et chez Marcel Detienne, *L'identité nationale, une énigme*, Paris, 2009, p. 73-77.

<sup>34</sup> Els Naaijken, *Huizinga's werk in international perspectief. Een inventarisatie van de internationale reacties op Huizinga's werk toegespist op Frankrijk*, mémoire de maîtrise (*doctoraalscriptie*) de l'Université d'Amsterdam, 1988.



Huizinga<sup>35</sup>, ses comptes-rendus nombreux et ses références scientifiques à la production historique française.

Cette réévaluation s'appuiera également sur certains faits concernant les relations de Huizinga avec les historiens français contemporains, qui ne sont pas connus, même aux Pays-Bas. A vrai dire, un examen précis des publications françaises de et sur Huizinga montre un fait insuffisamment mis en valeur à ce jour : l'attention précoce et continue portée en France à son œuvre<sup>36</sup>. Par ailleurs l'occasion manquée d'une coopération avec Marc Bloch et Lucien Febvre mériterait d'être explicitée tant elle est paradoxale. Huizinga et les fondateurs des *Annales* sont en effet partis d'un même souci épistémologique, d'une même définition d'une « histoire-problème » et de l'ouverture du vaste champ des représentations collectives, dont ils sont aujourd'hui communément considérés comme des pionniers. Si leur collaboration ne s'est pas produite, malgré une invitation répétée de Febvre et malgré une première réponse aussi prompte que favorable de Huizinga, cela mérite donc explication.

Une telle approche, non plus seulement sociologique et descriptive mais historiographique et résolument *comparatiste*, pourrait être riche d'enseignements sur l'écriture de l'histoire en Europe dans la première moitié du XXe siècle. C'est dire que le présent travail s'inscrit résolument dans la démarche préconisée par Marc Bloc dès 1928 au Congrès des sciences historiques d'Oslo et qui fut la base de son projet d'enseignement au Collège de France présenté à l'appui de ses deux candidatures (restées sans lendemain, comme on sait) :

Que, de toute évidence, l'histoire des sociétés dont nous somme issus, étudiées dans leur structure intime, doive être envisagée sur le plan européen ; que, préoccupée de marquer entre les divers éléments de la constellation européenne, les différences à côté des ressemblances, cette histoire ne puisse être qu'une histoire comparée ; quelles méthodes enfin conviennent à ces recherches ; c'est ce que je me suis efforcé d'exposer naguère dans un article qui s'intitulait précisément : « Pour une histoire comparée des sociétés européennes<sup>37</sup> ».

Démarche qui a, par l'exploitation de fonds d'archives dans différents pays (France, Pays-Bas et Suisse en l'occurrence)<sup>38</sup>, une valeur *heuristique*. D'abord par la confirmation de points connus mais que la confrontation des sources permet de resituer dans une chronologie rigoureuse : ainsi du caractère décisif de l'année 1933 dans la vie et l'œuvre de Huizinga. Ensuite par la découverte de nouveaux faits, comme son intense activité au sein de la coopération internationale, grâce aux archives de l'Institut

---

<sup>35</sup> Malgré de précieuses indications dans l'article d'Anton van der Lem, « 'Ils sont vraiment civilisés' : les correspondants français de Johan Huizinga », *Septentrion*, 1993, n°4, p. 34-39 ; on mentionnera également l'article de W. Prevenier, « L'École des *Annales* et l'historiographie néerlandaise », *Septentrion*, 1978, n° 1, p. 47-54 et les deux articles de H.L. Wesseling, « Huizinga intiem », dans *idem*, *Onder historici. Opstellen over geschiedenis en geschiedschrijving*, Amsterdam, 1995, p. 79-100 et « Huizinga and the Spirit of the Nineteen Thirties », dans *idem*, *A Cape of Asia*, Leyde, 2011, p. 146-160, où sont abordées les relations avec Gabriel Hanotaux et les fondateurs des *Annales*.

<sup>36</sup> Voir ci-dessous, chapitre 1.3.

<sup>37</sup> M. Bloch, *Projet pour un enseignement d'histoire comparée des sociétés européennes*, Paris, 1934, repris dans *idem*, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, 2006, p. 443-450 (citation p. 447).

<sup>38</sup> Voir ci-dessous, bibliographie : « Fonds d'archives ».

international de coopération intellectuelle de Paris ou de la Commission internationale de la coopération intellectuelle de la SDN à Genève ; ou encore, grâce aux archives déposées à l'IMEC, les relations plus étroites de Huizinga avec le Centre international de synthèse et Henri Berr que l'on ne pensait jusqu'ici. Enfin par la rectification de certains points de vue fondés sur des sources incomplètes, comme précisément les relations avec les *Annales*, qui doivent être réévaluées et réinterprétées à partir d'une étude précise des correspondances croisées entre Huizinga, Febvre, Bloch et Berr, désormais largement – mais non intégralement – publiées<sup>39</sup>.

Nous touchons là à la deuxième vertu de l'approche comparatiste : sa valeur *herméneutique*, permettant, pour reprendre la célèbre distinction de Wilhelm Dilthey, l'une des grands inspirateurs de Huizinga, non seulement une meilleure *explication des faits* mais une véritable *compréhension des acteurs*. Il y a un abondant corpus à exploiter si l'on réalise que Huizinga et les fondateurs des *Annales* ont écrit d'une part les uns sur les autres et *parallèlement* sur de nombreux sujets et de nombreux auteurs ; la Bourgogne naturellement, mais aussi le capitalisme médiéval, la Renaissance, la Réforme, la nation, la théorie de l'histoire, et sur les ouvrages de Calmette, Halphen, Seignobos, Sée, Pirenne ou encore Spengler, Wells, Benda ou Valéry. Confrontation qui en soi mériterait une thèse entière et qui permettra d'aborder ici des questions qui sont toujours au cœur des réflexions actuelles sur l'histoire : la relation entre histoire et identité nationale, entre histoire et mémoire, la dialectique de la continuité et du changement, et plus généralement les enjeux fondamentaux de la science historique<sup>40</sup>.

Confrontation qui, d'abord met en évidence – ce fut l'un des constants étonnements éprouvés au cours de la recherche – le véritable horizon européen de l'historiographie de cette époque, trop longtemps dissimulé par la forte structuration nationale du champ *universitaire* issue du XIXe siècle. Mais structuration dont les effets sont alors largement contrebalancés par le caractère bien plus international du champ *scientifique* lui-même, interdisant par là même tout déterminisme étroitement institutionnel. En témoignent justement les séjours d'études en Allemagne de plusieurs générations d'historiens français, de Lavisser à Marc Bloch lui-même, ou belges, tel Henri Pirenne, ou encore néerlandais comme Huizinga ; séjours qui leur donnèrent une maîtrise de l'allemand et une connaissance du débat historiographique outre-Rhin, que l'on ne retrouve guère dans les générations postérieures ; à quoi s'ajoute la pratique quasi-universelle du français dans les cercles cultivés européens, véritable *lingua franca* du débat intellectuel. Le multilinguisme des historiens d'alors et sa conséquence positive pour la connaissance mutuelle des historiographies nationales sont bien illustrés par l'exemple des relations entre Huizinga et ses collègues français<sup>41</sup>. De façon générale, bien avant les *Annales* qui ont, sur ce point comme sur tant d'autres, davantage poursuivi des pratiques antérieures,

---

<sup>39</sup> Marc Bloch, *Ecrire la société féodale. Lettres à Henri Berr*, J. Pluet-Despatin (éd.), Paris, 1992 et Marc Bloch, Lucien Febvre, *Correspondance*, 3 vol., Bertrand Müller (éd.), Paris, 1994-2003.

<sup>40</sup> Voir ci-dessous, chapitre 7 et conclusion.

<sup>41</sup> C'est par leurs éditions allemandes que Bloch comme Febvre ont d'abord connu *Herfsttij der Middeleeuwen* et *Homo ludens*, voir ci-dessous, chapitre 1.4.

les revues historiques françaises de la première moitié du XXe siècle montrent une ouverture internationale remarquable. Et ce, y compris en direction des « petits Pays-Bas » dont la production historiographique était alors bien mieux connue qu'après 1945. Davantage, l'étude des sources françaises et néerlandaises de cette époque montre à quel point le débat historiographique est alors transnational. De la *Methodenstreit* qui oppose Karl Lamprecht aux gardiens du temple rankien au tournant du siècle à l'institutionnalisation de l'histoire économique et sociale dans les années 1920 et 1930 en passant par le débat entre Simiand et Seignobos dans les années 1903-1905 sur les relations entre l'histoire et la sociologie, ou encore la longue entreprise de « synthèse » entre les différents types de sciences menée pendant des décennies par Henri Berr, autant de faits dont on retrouve l'écho profond et durable, aussi bien chez les fondateurs des *Annales* que chez Johan Huizinga<sup>42</sup>.

A cet égard, la publication de nombreuses sources sur les origines des *Annales* a permis de rectifier la vision trop « franco-française » de l'entreprise, vision inspirée par Lucien Febvre lui-même et confortée par ses successeurs, alors que le projet de départ, en 1921, avait été une revue *internationale* d'histoire économique et sociale dans laquelle des historiens néerlandais furent d'ailleurs très impliqués<sup>43</sup>. Episode sur lequel on reviendra et qui illustre en tout cas une nouvelle fois l'horizon européen de la réflexion épistémologique de cette époque.

L'on connaît le récent débat qui a opposé, en termes très vifs, l'historien français André Burguière et le britannique Richard Evans à propos du livre du premier, *L'école des Annales. Une histoire intellectuelle*<sup>44</sup>. Evans souligne justement le contexte historiographique international dans lequel sont nées les *Annales*, la très grande ouverture de Marc Bloch et de Lucien Febvre sur l'étranger et les abondantes manifestations du renouvellement de la discipline dans de nombreux pays au cours des années 1920, notamment pour l'histoire économique et sociale ou celle des mentalités. Qu'Evans cite à ce propos l'œuvre de Huizinga est significatif<sup>45</sup>. Non que Burguière n'évoque pas le contexte international de l'entre-deux guerres, ni même qu'il oublie Huizinga<sup>46</sup>. Il

---

<sup>42</sup> Voir ci-dessous, chapitre 7.

<sup>43</sup> Voir ci-dessous, chapitre 1.3.

<sup>44</sup> André Burguière, *L'école des Annales. Une histoire intellectuelle*, Paris, 2006.

<sup>45</sup> « The founding of *Annales* was not in any case the product of exclusively French influences and circumstances. Far from it. The *Economic History Review* was founded in Britain at around the same time, as was the *Journal of Economic and Business History* in the US, and not long afterwards similar journals began publication in Poland and Italy [...] In Germany during the 1920s, for example, the social sciences were coming together in the manner envisaged by Bloch and Febvre, as sociologists such as Weber and Karl Mannheim began to exert an influence on historical studies, and students of Friedrich Meinecke started to pursue the history of ideas. In the Netherlands, Johan Huizinga had already published his classic cultural history, *The Waning of the Middle Ages*, in 1919 ». R. Evans, *The Annales School : An Intellectual History* by André Burguière, translated by Jane Marie Todd. *London Review of Books*, vol. 31, n° 23, 3 décembre 2009, p. 12-14.

<sup>46</sup> « Si je préviens dans la préface de mon livre que j'ai choisi par commodité, de suivre le parcours historiographique du concept de mentalités, car c'est là le sujet précis du livre, principalement chez les historiens français, j'ajoute qu'on pourrait retrouver des parcours analogues (liés ou non à l'école des *Annales*) avec passage à une histoire structurale strictement économique et sociale et retour aux mentalités sous la forme élargie de ce qu'on nomme aujourd'hui anthropologie historique, en Grande Bretagne, aux Etats-Unis, en Italie, en Allemagne, en Espagne et... ailleurs. Je maintiens en revanche que les controverses historiographiques ont conservé curieusement, malgré la multiplication des réseaux et des colloques internationaux, un caractère assez national et j'en propose une explication. Je reconnais volontiers l'horizon

considère importante son influence sur Lucien Febvre ; mais il ne développe pas ce point et surtout n'intègre jamais l'œuvre de Huizinga dans sa problématique centrale, d'ailleurs fort pertinente et éclairante : le caractère central du concept de *mentalité* dans l'histoire longue des *Annales*.

Il reste que le débat Evans-Burguière met en évidence un fait sur lequel tous deux s'accordent : la fermeture – relative – de l'historiographie française est un phénomène *postérieur* à 1945 et vaut beaucoup moins pour l'entre-deux guerres. Nous verrons par exemple que la référence à Huizinga chez les deux fondateurs des *Annales* est non seulement fréquente mais décisive pour appréhender leur propre conception des mentalités, y compris leurs divergences à ce sujet, très bien mises en évidence par André Burguière. C'est donc à une véritable *relecture* de sources bien connues, mais trop souvent abordées dans la seule perspective nationale – en l'occurrence française ou néerlandaise – qu'invitera le présent travail : non pas pour mettre à mal l'idée d'une « exception française », si chérie dans le domaine historiographique comme dans d'autres – et à laquelle répond la conviction symétrique et tout aussi vivace chez Huizinga, d'une « exception néerlandaise » – mais pour les inscrire à la fois dans un horizon commun *et* dans des contextes nationaux qui demeurent en partie différents. Pour parler encore comme Marc Bloch :

Il y a plus : trop fidèle à ce sectionnement artificiel [i.e. national], l'historien est forcément conduit à attribuer une valeur explicative à de petits faits particuliers : les causes générales des mouvements généraux lui échappent. Pis encore son parti-pris lui masque, non seulement les similitudes mais les divergences<sup>47</sup>.

Ou encore pour parler cette fois comme Huizinga, s'il est vrai que la connaissance historique est d'abord une connaissance par « image » (*beeld*), l'image que nous devons nous faire de l'historiographie européenne de l'entre-deux guerres est justement une image *européenne* ; ou, pour reprendre la métaphore musicale qu'il affectionnait également, il s'agit d'autant de variations *nationales* sur un thème *européen*.

De fait, à la circulation des idées grâce aux revues, s'ajoute celle, décisive, qui s'opère de visites privées en correspondances, de congrès en échanges universitaires à travers les réseaux intellectuels qui tissent leur toile à travers toute l'Europe<sup>48</sup>. Il n'est pas, on le sait, d'histoire des idées possible sans les prendre en compte au plus haut point. A cet égard l'étude des réseaux de Huizinga en France, reconstituable à travers sa correspondance (publiée comme inédite) est un aspect essentiel de la présente recherche.

---

trop hexagonal des recherches des historiens français, c'est mon seul point d'accord avec Evans, si on les compare en particulier à celles des historiens anglais ou américains. Je ne m'en exclus pas et je le déplore. Le courant des *Annales* n'a pas su assez inverser la tendance. Mais s'il y a un certain retour à l'hexagone dans les *Annales* après la deuxième guerre mondiale, il ne tient ni à Febvre comme semble le penser Evans, ni à Braudel. Il est dû à l'influence de Labrousse [...]. A. Burguière, « Déconstruction d'une démolition », *Books*, 1 mai 2010. (<http://www.books.fr/blog/droit-de-reponse-dandre-burguiere-221/>).

<sup>47</sup> M. Bloch, « Projet pour un enseignement... », *art.cit.*, p. 448.

<sup>48</sup> Voir sur cette sociologie intellectuelle et universitaire transnationale, C. Charle, *La république des universitaires*, Paris, 1994 et *Les intellectuels en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1996, nouvelle édition, 2001.

A cette approche clairement transnationale et comparatiste, correspondra, on aura déjà pu le mesurer, un éclectisme méthodologique assumé, où cohabiteront des noms comme ceux de Pierre Nora, de Paul Ricœur ou de Pierre Bourdieu. Le premier pour l'étude des relations entre histoire et mémoire, entre histoire et nation, ainsi que pour la notion de « phénomène spéculaire » dans la construction des identités nationales, autant de préoccupations centrales de Huizinga<sup>49</sup>. Le second pour son livre capital sur la parenté entre histoire et récit, thème huizinguien s'il en est<sup>50</sup>. Le troisième pour sa sociologie de l'éducation et du champ universitaire, si pertinente pour aborder le cas d'un homme qui fut d'abord un « héritier » et un *homo academicus*<sup>51</sup>. C'est peut-être en effet l'un des atouts majeurs de l'approche comparatiste que d'utiliser des grilles d'analyse mises au point dans une aire culturelle donnée pour les appliquer, *mutatis mutandis*, à des contextes étrangers. Réciproquement, la vision de la France et des historiens français chez Huizinga offre une distance critique et riche d'enseignements au lecteur français par rapport à sa propre tradition intellectuelle et historiographique.

Un mot particulier pour la référence à Pierre Bourdieu, qui pourrait surprendre dans une étude sur Johan Huizinga : quoi de commun entre le sociologue français contemporain, théoricien de la « domination » et porte-parole de « l'ultra-gauche » et l'historien libéral-conservateur de l'entre-deux guerres, pénétré d'éthique aristocratique et rejetant justement les ambitions hégémoniques de... la sociologie ! Rapprochement pourtant autorisé par Pierre Bourdieu lui-même, qui se réfère explicitement à l'*Homo ludens* de Huizinga pour définir son concept d'*illusio* des acteurs sociaux :

Dans son livre fameux, *Homo ludens*, Huizinga dit qu'on peut, par une fausse étymologie, faire comme si *illusio*, mot latin qui vient de la racine *ludus* (jeu), voulait dire le fait d'être dans le jeu, d'être investi dans le jeu, de prendre le jeu au sérieux. [...] En fait le mot intérêt, dans un premier sens, voulait signifier très précisément ce que j'ai mis sous cette notion d'*illusio*, c'est-à-dire le fait d'accorder à un jeu social qu'il est important, que ce qui s'y passe importe à ceux qui y sont engagés, qui en sont. *Interesse*, c'est « en être<sup>52</sup>. »

Passage d'autant plus intéressant que Huizinga a, de son côté, examiné de près cette notion d'« intérêt » pour qualifier son propre rapport à l'histoire<sup>53</sup>, lui préférant le mot néerlandais de *belangstelling* qu'il trouve plus fort :

Une seule fois dans ma vie, j'ai, pour un public d'étudiants en histoire, dans une conférence à Woudschoten le 17 mars 1936, parlé quelque peu de moi-même. Le propos central de mon exposé n'était pas autobiographique. Comme thème, j'avais choisi : qu'est ce que *l'historische*

---

<sup>49</sup> P. Nora, « Entre mémoire et mémoire », introduction aux *Lieux de mémoire*, I, Paris, 1984 et *idem*, « La nation-mémoire », *op.cit.*, II, 3, p. 647-658.

<sup>50</sup> P. Ricœur, *Temps et récit*, I. *L'intrigue et le récit historique*, Paris, 1983.

<sup>51</sup> P. Bourdieu, J.C. Passeron, *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, 1964. P. Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, 1984.

<sup>52</sup> P. Bourdieu, *Raisons pratiques*, Paris, 1994, p. 151-152. La qualification de « fausse étymologie » par Bourdieu est surprenante car le passage correspondant de Huizinga souligne la parenté indiscutable entre *illusio* – sous sa plume, *inlusio* – et la famille latine *ludus*, *ludere* (*Homo ludens*, Paris, 2011, p. 29).

<sup>53</sup> Dans son petit essai d'autobiographie intellectuelle, *Mijn weg tot de historie*, (« Mon cheminement vers l'histoire ») écrit en 1943 (VW, I, p. 11-44), dont on trouvera une traduction en annexe de ce travail.

*belangstelling*<sup>54</sup>. Comment naît-elle et se développe-t-elle ? *belangstelling* est un mot très remarquable et précieux. On ne peut le rendre directement dans les langues étrangères qui nous sont familières. Car ni le français « intérêt », ni l'allemand « Interesse », ni l'anglais « interest » ne soulignent de façon aussi claire que notre propre mot, l'activité, la fonction, l'aspiration qui nous pousse vers le passé. (VW, I, 11)

Perspective qui fait à son tour penser à la notion d'*investissement*, avancée par Pierre Bourdieu :

La notion d'intérêt s'oppose à celle de désintéressement mais aussi à celle d'indifférence. On peut être intéressé à un jeu (au sens de non indifférent) tout en étant désintéressé [...] On pourrait donc recourir aussi au mot d'investissement au double sens de la psychanalyse et de l'économie<sup>55</sup>.

Mais c'est ici que les deux hommes divergent radicalement : d'abord ni la psychanalyse ni l'économie ne sont, nous le verrons, des références acceptées par Huizinga. Ensuite et surtout, c'est le rapport même aux *représentations* des agents sociaux qui les oppose : alors que Pierre Bourdieu assigne au sociologue un devoir de « soupçon » et une mission de « dévoilement » des forces *réellement* à l'œuvre dans le jeu social, c'est-à-dire des faits de *domination*, telle n'est pas du tout l'attitude de l'historien néerlandais. Tout son effort au contraire vise à *prendre au sérieux les illusions* des hommes d'autrefois et à en démontrer la puissante efficacité historique. C'est là chez lui un véritable leitmotiv, exprimé notamment dans *L'Automne du Moyen Âge* :

L'historien moderne qui, dans les documents, essaye de suivre le développement des faits et des situations à la fin du Moyen Âge, accorde, en général, peu d'importance aux idées chevaleresques, qu'il considère comme une mode sans valeur réelle, un simple ornement de la société. Les hommes qui firent l'histoire de ces temps-là, princes, nobles prélats ou bourgeois, ne furent pas des rêveurs, mais des hommes politiques et des marchands froids et calculés. Sans doute, mais l'histoire de la civilisation doit s'occuper aussi bien des rêves de beauté et de l'illusion romanesque que des chiffres de la population et des impôts. Et, de plus, il est possible que cet idéal chevaleresque, si compliqué, si usé, ait eu sur l'histoire politique du XVe siècle une influence plus puissante qu'on ne se le figure généralement<sup>56</sup>.

### **Huizinga entre jeu et miroir : le cercle herméneutique**

Refusant toute attitude « surplombante » par rapport à la matière historique, Huizinga préfère donc *entrer dans le jeu* des acteurs du passé et le mener jusqu'au bout avec eux, afin d'en comprendre les représentations et les motivations : il se fait chevalier avec les chevaliers du Moyen Âge, bourgeois hollandais avec les « régents » du siècle d'or, ou encore Erasme avec... Erasme. Démarche que l'on a pu à juste titre qualifier de

---

<sup>54</sup> Expression qui, en néerlandais courant, signifie bel et bien « intérêt historique » : l'analyse linguistique comparative qui suit est donc quelque peu forcée et semble inspirée par une forme de « patriotisme sémantique » ; mais qui traduit aussi le caractère plus concret et évocateur du néerlandais et en général des langues germaniques où les éléments d'un mot composé (ici *belang-stelling*, mot à mot « le fait de mettre de l'intérêt ») gardent leur sens originel.

<sup>55</sup> P. Bourdieu, *ibid.*, p. 152.

<sup>56</sup> *Automne*, p. 149.

*phénoménologique*<sup>57</sup> et qui diffère de la perspective fondamentalement *critique* d'un Pierre Bourdieu<sup>58</sup>.

Le présent travail est fondé sur la conviction – confortée par cette recherche mais acquise par une longue expérience d'enseignement de l'histoire des idées politiques et de l'historiographie – que l'histoire des faits intellectuels ne saurait se réduire ni au dialogue intemporel des purs concepts, ni à un strict déterminisme historique et/ou sociologique. Conviction qui repose d'abord sur l'héritage même des *Annales* et de Huizinga, également sensibles à la pluralité et à l'interaction des facteurs à l'œuvre dans le processus historique, au caractère profondément *possibiliste* de ce dernier, et au recours nécessaire à l'interdisciplinarité. Mais conviction qui renvoie davantage à la solution weberienne de l'aporie bien connue entre déterminisme des structures et liberté des agents : à la différence de sciences de la nature, la causalité dans les sciences de l'homme n'est jamais directe mais passe *nécessairement* par les *représentations* des acteurs sociaux : « Nous entendons par « activité » (*Handeln*) [...] un comportement humain quand et pour autant que l'agent ou les agents lui communiquent un *sens* subjectif<sup>59</sup> ». Ce principe cardinal de « l'individualisme méthodologique » cher à Weber nous conduit ici à mettre au premier plan de l'analyse les représentations de « l'individu Huizinga ». Perspective d'autant plus légitime qu'elle renvoie aux notions clefs chez ce dernier d' « image » (*beeld*) et de « représentation » (*voorstelling*) : notions qu'il nourrit avec les ressources théoriques de la philosophie critique de l'histoire mais qui correspond fondamentalement à la force visuelle de son imagination. C'est donc logiquement à Huizinga que l'on empruntera le thème central qui guidera l'interprétation de ses relations avec la France et les Français : celui du « miroir de la France » qui donne son titre au présent travail. Cette approche implique en la circonstance qu'il ne saurait être question d'étudier ici « l'influence de la culture française sur Huizinga » : bien au contraire, il s'agit de rompre avec cette problématique traditionnelle et vague, comme il l'a fait lui-même dans sa conférence de 1925 sur « L'influence de l'Allemagne sur la civilisation néerlandaise », où il raisonne en termes d'interprétation et d'appropriation et invite à rechercher

quels éléments de l'esprit étranger sont compris, intégrés et assimilés, lesquels, se heurtant à l'incompréhension, se voient ignorés, lesquels sont rejetés soit instinctivement soit de façon consciente et bien réfléchie. (VW, II, 323)

En l'occurrence, les trois grands pays voisins constituent les trois faces d'un miroir complexe dans lequel se regardent les Pays-Bas. Car ces trois pays jouent, tour à tour, le rôle de modèles et d'anti-modèles, selon les aspects de leur civilisation, l'époque historique considérée mais aussi selon l'évolution personnelle de Huizinga. De plus l'appréciation qu'il porte sur chacun de ses pays est étroitement liée à celle portée sur les autres, aboutissant ainsi à créer un système complexe de miroirs, un véritable *triangle*

---

<sup>57</sup> J. Dewitte, *op.cit.*, p. 175.

<sup>58</sup> On mesure cette dimension critique, pour ne pas dire critique de Bourdieu et la force de son présupposé réaliste à cette définition de *l'illusio*, qui est aux antipodes de celle de Huizinga : « c'est ce rapport enchanté à un jeu qui est le produit d'un rapport de complicité *ontologique* entre les structures mentales et les structures *objectives* de l'espace social. » (P. Bourdieu, *op.cit.* p. 154) (c'est nous qui soulignons).

<sup>59</sup> M. Weber, *Économie et société*, trad. française, nouvelle édition, Paris, 1995, p. 28.

*spéculaire* France/Allemagne/Grande-Bretagne, au sein duquel se forme l'image des Pays-Bas eux-mêmes : « Notre nature », écrit-il lui-même, « s'arrime fermement à la vertu salutaire du triangle euclidien » (*het Euclidische veilig-driedimensionale*). (VW, II, 323).

Image qui dépend largement, selon le principe du *looking-glass self* du psychosociologue américain Charles Cooley, de la représentation de soi-même que l'on imagine chez l'Autre, processus essentiel dans la constitution des identités individuelles et collectives<sup>60</sup>. On en retrouve l'écho chez Huizinga, lorsqu'il proteste par exemple contre les jugements, condescendants à ses yeux, des Allemands à l'égard des Néerlandais<sup>61</sup>. Relation *spéculaire*, on le voit, qui s'inscrit dans une longue filiation théorique qui traverse notamment le livre de Claude Digeon sur une autre relation intense de l'histoire contemporaine : la France et l'Allemagne après 1870<sup>62</sup>. Phénomène qui n'échappe pas à un commentateur qui n'est autre que Huizinga lorsqu'il note l'importance du « voyage allemand » de cette génération d'historiens français, tels Monod et Lavissee :

Les deux ont pour cela commencé à diriger leur regard vers l'Allemagne. Monod, dont la famille comprenait une part suisse et néerlandaise, encore plus orienté par la suite vers de multiples directions par son mariage avec la fille de Herzen, avait étudié auprès de Waitz, déjà avant 1870. Lavissee, son condisciple, a voulu étudier le vainqueur allemand pour le salut de sa patrie vaincue. (VW, VII, 250)

Sur un plan plus général, le thème du « miroir » (*spiegel*) est bien présent dans l'œuvre de Huizinga : le terme – et ses dérivés comme, *weerspiegeling*, « reflet », *zich spiegelen*, « se refléter » –, apparaît dans des occurrences décisives. Le premier titre de ce qui deviendra *Herfsttij der Middeleeuwen* fut ainsi « Dans le miroir de Jan van Eyck » (*In de spiegel van Jan van Eyck*), expression reprise dans l'introduction du livre, où Huizinga rend compte du choix de ses sources :

Pourtant si, parmi les historiens je traite davantage de Froissart et Chastellain que d'autres, parmi les poètes, d'Eustache Deschamps, parmi les théologiens de Jean Gerson et Denis le Chartreux, parmi les peintres de Jan Van Eyck, cela ne tient pas seulement à la limitation de mon matériau, mais davantage au fait que ces derniers sont, par la richesse et la forte personnalité de leur expression, le miroir par excellence de l'esprit de leur temps. (VW, III, 4)

Elle revient dans la conclusion de sa conférence sur les relations néerlandais-allemandes de 1925 :

Pour le peuple allemand, la signification intellectuelle des Pays-Bas se trouve d'abord dans le fait que la pensée allemande peut s'y voir dans un miroir plus fidèle que dans ceux que lui tendent d'autres peuples. (VW, II, 330)

---

<sup>60</sup> « A self-idea of this sort seems to have three principal elements : the imagination of our appearance to the other person; the imagination of his judgment of that appearance, and some sort of self-feeling, such as pride or mortification. » Charles Cooley, *Human Nature and Social Order*, New York, 1902, p. 152.

<sup>61</sup> VW, II, 329.

<sup>62</sup> C. Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, 1959.



L'image est utilisée également dans *De taak der cultuurgeschiedenis* en 1929 pour définir la nature même de la discipline historique :

Pour comprendre un morceau du passé dans le miroir de sa propre culture, l'histoire doit encore et toujours essayer d'en voir les formes et les fonctions. (VW, VII, 75)

Et à nouveau dans son essai de 1934 sur « L'esprit des Pays-Bas » (*Nederland's geestesmerk*), où Huizinga souligne l'importance de l'histoire pour la conscience nationale :

Un sentiment national qui ne peut pas se refléter (*zich spiegelen*) dans la stabilité du passé manque le fondement de son essence. La vie d'une nation est histoire, de même que la vie de l'individu est histoire. (VW, VII, 280)

De même, la langue néerlandaise représente « le miroir qui nous est propre pour assimiler l'élément étranger » (VW, VII, 291).

Enfin, dans *De wetenschap der geschiedenis* (« La science de l'histoire ») en 1937, pour souligner l'exigence d'une histoire universelle, mais une histoire qui doit s'intéresser à toutes les époques de l'humanité :

Notre culture mondiale (*wereldcultuur*) contemporaine est plus que jamais imprégnée du passé. Pour se comprendre elle-même, elle ne peut faire autrement que se refléter continûment dans le miroir (*beeldvlak*) de toutes les époques. (VW, VII, 163)

Or, si l'on récapitule ces diverses occurrences, l'on constate que cette métaphore du miroir caractérise les thèmes majeurs de son œuvre : la fin du Moyen Âge ; le rapport à la langue et à la nationalité ; les relations des Pays-Bas avec ses voisins ; enfin la définition même de la discipline historique comme la mise en évidence de « formes et de fonctions » par lesquelles « une culture se rend compte de son propre passé » (VW, VII, 102).

C'est donc en l'occurrence, une certaine image de la France et des Français chez Huizinga qui retiendra d'abord notre attention, image conditionnée pour partie par l'expérience historique néerlandaise de ce puissant et souvent encombrant voisin du Sud, pour partie par son expérience personnelle de la France, très ambivalente, comme nous le verrons (chapitre 1). Dans cette problématique de la *perception* l'accent sera mis sur l'histoire de France et de son rôle dans l'approche « huizinguienne » de la question nationale et en particulier de la nationalité néerlandaise ; comment son écriture de l'histoire fait également écho à celle des historiens français qu'il a lus (Michelet, Seignobos en particulier) et comment, simultanément, il s'oppose au nationalisme historiographique français (chapitres 3, 4, 5, et 6).

Nous tenterons par ailleurs de regarder *Huizinga au miroir* de la France. Approche portant à la fois sur la *réception* de Huizinga en France et la *comparaison* avec ses contemporains, où l'accent sera mis sur les fondateurs des *Annales* et où l'analyse se déroulera sur un double plan : celui de « l'infrastructure de l'histoire » qui permet de comprendre l'exercice du métier d'historien en France et aux Pays-Bas dans le champ

universitaire et intellectuel de l'époque (chapitre 2) ; et celui des « enjeux de l'histoire », où seront abordés par une étude comparée avec l'œuvre de Marc Bloch et Lucien Febvre, la démarche de l'historien, la question de la scientificité de l'histoire, le problème de la transition historique, ou encore le clivage décisif entre « histoire des mentalités » et « histoire des représentations » (chapitre 7).

Mais il y a plus dans cette métaphore : dans le fameux tableau des *Epoux Arnolfini*, le jeune couple mais aussi le peintre lui-même se reflètent dans le miroir accroché sur le mur à l'arrière-plan, créant un effet de mise en abyme où se mesure toute la virtuosité de l'artiste. Virtuosité proclamée par la propre signature de Jan (« Johannes ») van Eyck en plein champ – fait peu commun à l'époque. Ce « jeu de miroir » renvoie à son tour à l'analyse de *Homo ludens* où Huizinga souligne le caractère circulaire du concept même de jeu que l'on ne peut appréhender de l'extérieur et qui sans cesse renvoie à lui-même, comme le montre l'expression : « on joue un jeu<sup>63</sup> ». La tentation est grande d'y voir une métaphore de l'ensemble de son œuvre où, comme « dans le miroir de Jan van Eyck », se multiplient reflets, renvois et correspondances... Et où se donne à voir l'auteur lui-même : son prénom, *Johan*, n'est-il pas la forme moderne du *Johannes* porté par le peintre flamand et qui restera longtemps la forme usuelle aux Pays-Bas de l'équivalent français « Jean »<sup>64</sup> ? Dans le miroir de Jan van Eyck, c'est donc bien un autre *Johan*, Johan Huizinga, que l'on pourrait bien percevoir dans un ultime arrière-plan de cette représentation en abyme.

Cette construction en miroir de l'œuvre, en même temps qu'elle en assure l'unité par-delà périodes, genres et sujets, rend son accès difficile au commentateur. A bien des moments – et parfois, l'avouera-t-on, jusqu'au découragement – la présente recherche a buté sur la question de « l'ordre d'exposition » à suivre. On ne peut que penser à la remarque de Lucien Febvre à propos de l'*Erasme* du même Huizinga, cet Erasme aux multiples visages que l'historien français, à la suite de Luther, compare à un « Protée » et même à une « anguille » : anguille, dit-il, que son collègue néerlandais a su saisir<sup>65</sup>.

On ne prétendra évidemment pas saisir « l'anguille Huizinga », mais l'on s'efforcera d'aborder cette pensée comme elle se présente, c'est-à-dire non comme un système hiérarchisé de concepts où les idées s'ordonnent par *déduction*, mais plutôt comme l'un de ces polyptyques médiévaux, où la construction procède essentiellement par *association d'images*<sup>66</sup>. D'où la fréquence des métaphores, métonymies et autres antithèses qui sont des figures rhétoriques omniprésentes dans la prose de Huizinga. Et où *reprises* et *variations*, pour reprendre là encore une de ses chères métaphores musicales, font que pour comprendre une partie, il faut d'abord saisir le tout et pour

---

<sup>63</sup> *Homo ludens*, p. 72.

<sup>64</sup> Huizinga tenait son prénom de son grand-père maternel Tonkens, chez qui la forme « Johannes » était encore d'usage.

<sup>65</sup> « Huizinga a voulu découvrir le vrai visage de Protée : peut-être s'est-il trompé (il y en a cent), mais il nous le montre. Huizinga a voulu saisir l'anguille : il nous la tend. La voilà. Elle s'agite toujours, mais il la tient d'une main ferme. Et elle est complète, de la tête à la queue. » (Lucien Febvre, préface à *Erasme*, Paris, 1955, p. 8).

<sup>66</sup> Cette perspective est également celle de W. Otterspeer dans son introduction à la vie et à l'œuvre de Huizinga (*De hand van Huizinga, op.cit.*).

rendre compte de ce tout, en connaître les parties. On reconnaîtra là la figure du « cercle herméneutique » chère à Dilthey et qui est le grand défi de toute approche compréhensive<sup>67</sup>.

D'où également la difficulté de parler d' « évolution » et a fortiori de « rupture » dans la vaste production intellectuelle de Huizinga, car l'on risque de se heurter soit au contre-exemple d'un précédent, soit à la simultanéité d'écrits apparemment très divers mais qui se font justement écho<sup>68</sup>. Ainsi de l'un de ses derniers livres *Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw*, publié en 1941 seulement, et qui était en fait le premier grand projet historiographique de Huizinga. De même, peu avant la publication de *Herfsttij*, Huizinga écrit son essai sur les Etats-Unis contemporains, *Mens en menigte in Amerika* : autre sujet, autre époque, autre genre ; et pourtant bien des correspondances de l'un à l'autre<sup>69</sup> ; ainsi que l'annonce dès cette époque de grands thèmes qui animeront sa critique culturelle dans les années 1930 et 1940 : règne du quantitatif, domination de l'économie, médiocrité de la démocratie, « mécanisation » de la vie sociale etc. Quant à *Homo ludens*, publié en 1938, n'écrit-il pas lui-même dans l'avant-propos que ce livre rassemble des intuitions et des analyses qui traversent toute son œuvre « dès 1903<sup>70</sup> », c'est-à-dire depuis sa leçon inaugurale d'Amsterdam sur le Bouddhisme et l'article de la même année sur un oiseau fabuleux représenté sur un vitrail de la cathédrale de Lyon<sup>71</sup> ? Sans oublier son projet – avorté – de thèse, conçu en 1896, sur « L'expression des perceptions de la lumière et du bruit dans les langues indo-germaniques », dont on a pu retrouver les échos d'un écrit à l'autre, à travers le thème récurrent de la synesthésie<sup>72</sup>.

On verra dans les pages qui suivent à quel point reviennent, comme autant de leitmotifs, de fils rouges, ces véritables marqueurs identitaires qui constituent « l'ADN de la pensée de Huizinga<sup>73</sup> » : privilège des sources narratives et iconographiques, analyse philologique, importance du jeu et des rituels, opposition entre passion et raison, forte préoccupation nationale, exigence éthique, fondement de la connaissance sur la « sensation historique », puissant sentiment de nostalgie ; le tout dans le cadre d'une histoire qui passe toujours, tant par ses matériaux que par sa méthode, par le médium des *représentations* des acteurs eux-mêmes. Autrement dit, le pari du présent travail est de retrouver, à travers le cas particulier des relations de Huizinga avec la France, nombre de caractéristiques de son œuvre ; d'y repérer, comme pour Jan Van Eyck dans *Les époux Arnolfini*, le tracé de sa propre *signature* ; d'entrer en somme *par la France* dans son « cercle herméneutique ».

---

<sup>67</sup> Dilthey y voit « la difficulté centrale de toute herméneutique » (cité par Sylvie Mesure, introduction à W. Dilthey, *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, 1988, p. 23).

<sup>68</sup> Echos explorés systématiquement par W. Otterspeer dans son ouvrage précédent : *Orde en trouw*, *op.cit.*

<sup>69</sup> W. Otterspeer, *De hand van Huizinga*, p. 18.

<sup>70</sup> *Homo ludens*, p. 11. E.H. Gombrich s'est montré plus « huizinguien » que Huizinga lui-même, en montrant que le thème du mélange entre sérieux et non sérieux se trouve déjà dans sa thèse sur le théâtre indien en 1897 (E.H. Gombrich, « Huizinga's Homo ludens », dans W.R.H. Koops, E.H. Kossmann, G. van der Plaats (dir.), *Johan Huizinga, op.cit.*, p. 133-154).

<sup>71</sup> « Over studie en waardeering van het Buddhisme » (VW, I, 148-172), « Van den vogel Charadrius » (VW, I, 173-187).

<sup>72</sup> Voir W. Otterspeer, *De hand van Huizinga*, p. 15 et *Orde en trouw*, p. 146-163.

<sup>73</sup> Pour reprendre la forte expression de W. Otterspeer, *De hand van Huizinga*, p. 15.

## Les clefs d'une ascension sociale : capital culturel et dispositions personnelles<sup>74</sup>

Le sociologue verra assurément dans Johan Huizinga un « héritier ». Né le 7 décembre 1872 à Groningue, d'un père, Dirk Huizinga, professeur réputé de physiologie<sup>75</sup> à l'université de cette ville où il fera lui-même ses études supérieures et où il enseignera de 1905 à 1914, il a tout d'un « natif » du champ universitaire. La lecture de son autobiographie intellectuelle contient plusieurs remarques et anecdotes qui se prêtent à une lecture « bourdieusienne » de sa formation et de sa carrière : pour tout dire, les éléments aisément identifiables d'un certain *habitus*. A commencer par la très forte dotation initiale du jeune Johan en « capital culturel » : grâce à son père, un scientifique mais aussi passionné, aux dires même de son fils, par les domaines littéraire et historique, et auquel ce dernier doit notamment la connaissance précoce et déterminante de l'anthropologie :

Il me rapporta de la bibliothèque universitaire tout d'abord un livre de Max Müller<sup>76</sup>. Son titre était *Biographies of Words and the Home of the Aryans*, deux essais différents. Je les lisais, en faisais des résumés et les considérais comme sagesse indiscutable. Puis suivirent quelques livres sur la mythologie et l'anthropologie culturelle, l'un d'un certain Fiske, *Myth and Myth Makers*,<sup>77</sup> l'autre d'Andrew Lang<sup>78</sup>, qui me firent douter quelque peu de l'infaillibilité de Max Müller, jusqu'à ce que *Primitive Culture* de E.B. Tylor<sup>79</sup> – sans doute dans l'hiver 1888-1889 – m'ouvrit des perspectives qui, dans une certaine mesure, sont restées toujours à la base de ma pensée scientifique, même si la thèse principale de Tylor sur l'animisme comme fondement de toute vie spirituelle est, depuis bien longtemps, dépassée et abandonnée. (VW, I, 16-17)

Mais formation familiale également assurée par la figure tutélaire de son grand-père Jakob, pasteur mennonite à la retraite, qui aura sur lui une grande influence éthique et religieuse et le nourrira en littérature de jeunesse. Avec un tel héritage, l'excellence scolaire de Huizinga n'est guère une surprise : comment mieux exprimer cette *aisance de l'héritier* que l'expression de « facilement premier » qui revient dans ses appréciations scolaires et se mesure à ses résultats au baccalauréat (*eindexamen*), où il obtient la note maximale dans 11 des 14 matières ? Mais où la marque d'une forte personnalité se donne déjà voir dans un tel niveau d'excellence, comme à travers une passion précoce pour la philologie et en particulier la linguistique comparée, éveillée par les leçons d'un professeur du secondaire, Jan te Winkel, aussi mauvais pédagogue que savant linguiste.

---

<sup>74</sup> L'essentiel des indications ci-dessous sont tirées de la biographie illustrée de Huizinga que l'on doit à Anton van der Lem, *Johan Huizinga, op.cit.*

<sup>75</sup> Les travaux de Dirk Huizinga sont fréquemment cités dans la littérature scientifique française de l'époque, notamment dans la *Revue française de physiologie*.

<sup>76</sup> Friedrich Max Müller, dit Max Muller (1823-1900), d'origine allemande, l'un des fondateurs de l'indologie ; parti pour l'Angleterre, où il écrivit la plupart de ses ouvrages, il devint professeur à Oxford.

<sup>77</sup> John Fiske, né Edmund Fisk Green (1842-1901), philosophe et historien américain qui introduisit le darwinisme social aux Etats-Unis. L'ouvrage dont parle Huizinga est de 1872 et porte sur l'anthropologie culturelle comparée des mythes.

<sup>78</sup> Andrew Lang (1844-1912), poète et critique littéraire écossais, spécialiste du folklore et de la mythologie.

<sup>79</sup> Edward Burnett Tylor (1832-1917), anthropologue britannique, premier professeur d'anthropologie à Oxford, son ouvrage principal est *Primitive culture* (1871), connu pour sa définition large de la culture et son étude de l'animisme. Il influença fortement Lang et Frazer.

Ce sera, on le sait, son premier domaine d'études et demeurera chez lui un véritable réflexe intellectuel dans l'analyse des grands faits historiques et sociaux, qu'il s'agisse de la nationalité, de la culture ou du jeu, qui commencent presque toujours chez lui par une étude étymologique.

Capital *culturel*, disons-nous, davantage qu'économique d'une famille qui appartient clairement à la moyenne bourgeoisie intellectuelle du côté paternel, tandis que sa mère, Jakoba Tonkens, fille d'enseignants du secondaire est d'un milieu plus modeste. Les origines de la tribu se trouvent dans la province voisine de Frise et passent ensuite par des « tenanciers propriétaires » (*eigenerfden*) du village de Huizinge, près de Groningue ; village qui donna son nom à la famille lors de l'introduction de l'état civil par l'occupant français en 1811. Ascension sociale grâce à l'instruction, notamment par la voie, très importante aux Pays-Bas, du pastorat ; ancrage très « provincial » dans une ville moyenne et périphérique ; appartenance à une minorité religieuse ; enfin patronyme très commun dans la région ; cela laissera toute sa vie à Huizinga de son propre aveu, quitte à exagérer son « origine plébéienne », un certain complexe par rapport à l'élite réformée et aristocratique des Pays-Bas, héritière des « régents » du Siècle d'or, ce patriciat urbain cumulant pouvoir économique, politique et culturel<sup>80</sup>.

Pourtant la famille poursuit son ascension dès l'enfance de Johan, grâce au remariage de son père, précocement veuf, avec Margaretha de Cock, issue d'une famille de notables de la ville de Winschoten. Et, fait capital à une époque où les études supérieures sont réservées à l'élite sociale, particulièrement aux Pays-Bas qui accusent encore un fort retard universitaire, l'université de Groningue, ancienne (elle remonte à 1614) et réputée, permet de côtoyer les milieux dominants et s'y constituer d'utiles réseaux. Huizinga en donne plusieurs exemples dans son essai autobiographique : ainsi de Herman D. Tjeenk Willink, condisciple et ami de son père, issu d'une famille de « régents » de Haarlem, lui-même pasteur, et dont le fils sera son éditeur fidèle.

Milieu où il parviendra d'ailleurs à s'intégrer complètement : d'abord par un « beau mariage » avec Mary Vicentia Schorer, fille d'une amie d'enfance de la « seconde mère » de Johan. Déterminisme des réseaux familiaux ? Opportunité plutôt, car la relation entre les deux jeunes gens, dont le charme est attesté par tous les familiers, sera fondé sur un amour profond. De visites en contre-visites<sup>81</sup>, selon un rite social éprouvé, les choses aboutirent à leurs fiançailles en 1901 et à leur mariage en mars 1902. De cette union naîtront cinq enfants : Elisabeth, Dirk, Leonhard, Jakob et Margaretha, au cours de ce qui fut sans doute la période la plus heureuse de la vie de Huizinga, ces « années lumineuses » (VW, I, 31) qui vont de 1902 à 1914.

---

<sup>80</sup> Il avoue ainsi « un certain faible, développé dès ma jeunesse, pour l'origine et les noms patriciens, avec un mépris pour ma propre lignée, trop consciemment plébéienne, de pasteurs anabaptistes et de paysans propriétaires » (VW, I, 13). Huizinga entretiendra toujours avec son patronyme une relation ambivalente, conscient de sa grande fréquence à Groningue (« il y en plein l'annuaire du téléphone ») sa frustration va jusqu'à lui faire déclarer qu'il n'a « en vérité pas de nom » (*ik heb eigenlijk geen naam*) ; mais à la bonne orthographe duquel, souvent bafouée par ses interlocuteurs, notamment français, il veillera jalousement. Sur la question du nom et du prénom de Huizinga, voir L. Hanssen, *Huizinga en de troost van de geschiedenis*, *op.cit.*, p. 23-30.

<sup>81</sup> Notamment dans la belle résidence secondaire des Schorer, Toornvliet, dans la campagne zélandaise, qui deviendra le havre de repos et d'écriture de Huizinga.

Décisif également dans l'ascension personnelle de Huizinga, sera son long professorat à Leyde de 1915 à 1942, la plus ancienne et la plus prestigieuse université du pays, située au cœur de la province de Hollande et lieu de formation privilégiée des élites nationales. A commencer par la famille royale : la princesse héritière Juliana sera son étudiante et, honneur insigne, il sera témoin en 1937 à son mariage avec le prince allemand Bernhard zur Lippe-Biesterfeld. Milieu qu'il aimera à fréquenter également à l'étranger, avec le comte de Reynold et son cousin le baron de Montenach dans le cercle de la SDN à Genève, comme en France, avec le baron Seillière, le comte Doria ou le duc de Trévisé<sup>82</sup>. Son origine sociale, en tout cas, lui donnera des clefs bien utiles pour assurer une carrière universitaire très brillante : on le mesure à plusieurs épisodes, où le fait pour le jeune Johan d'être un « initié » lui assure un *handicap positif* dans la concurrence universitaire. C'est ainsi grâce à l'entregent de Tjeenk Willink et de son ancien professeur à Groningue, P.J. Blok, qu'il obtiendra en 1897 un poste de professeur d'histoire au lycée moderne (*HBS*) de Haarlem, malgré la présence d'un concurrent plus âgé<sup>83</sup>. Connaissance intime du champ universitaire qui semble aussi rendre compte d'un fait majeur dans l'orientation professionnelle de Huizinga : alors qu'il s'était spécialisé, après des études très générales de « lettres » (comprendre l'équivalent français des « humanités ») dans le domaine de la philologie et de la littérature sanskrite, qu'il approfondit lors de son séjour à Leipzig et à laquelle il consacre sa thèse de doctorat en 1897, c'est en histoire qu'il fera carrière. Nul doute que les données du marché universitaire de l'époque – en l'occurrence l'absence de débouchés en indologie – y aient fortement contribué. L'autobiographie de Huizinga montre d'abord plusieurs tentatives avortées pour échapper au statut de professeur du secondaire : direction adjointe du *Rijksprentenkabinet*<sup>84</sup> en 1898, rédacteur étranger du *Nieuwe Rotterdamsche Courant* en 1900. Autant de candidatures sans relation avec sa spécialité. Il persévéra néanmoins un temps avec des projets d'articles et la participation au congrès international des Orientalistes de Rome en 1899. Il obtient même une nomination dans ce domaine en tant que *privaatdocent* à l'université d'Amsterdam en 1903. Mais ce statut précaire, imité de l'Allemagne, où l'enseignant est rémunéré par ses étudiants (rares en l'occurrence), ne garantit ni subsistance ni carrière. C'est pourquoi son ange tutélaire, P.J. Blok intervient à nouveau et lui recommande de profiter de ses loisirs à Haarlem pour renouer avec le domaine de l'histoire. En résultera une remarquable étude sur « Les origines du droit urbain de Haarlem », qui attirera l'attention des historiens sur lui et l'orientera vers les études d'histoire médiévale<sup>85</sup>. C'est encore grâce à l'influence de Blok, figure dominante de l'historiographie néerlandaise au tournant du siècle, que, contre l'avis de l'université, il obtiendra, en 1905, le poste de professeur d'« histoire générale et nationale » à Groningue à l'âge précoce de 32 ans. Et c'est par le même Blok, en poste à Leyde depuis

---

<sup>82</sup> Voir ci-dessous chapitre 2.2.

<sup>83</sup> VW, I, 28.

<sup>84</sup> L'équivalent néerlandais du Cabinet des estampes de notre Bibliothèque nationale.

<sup>85</sup> VW, I, 33-34

1895 et véritable *deus in machina*, qu'il assurera sa mutation dans le « saint des saints » de l'université néerlandaise en 1915<sup>86</sup>.

Péripéties d'un parcours bien balisé et facilité aux moments décisifs par le réseau social du jeune Huizinga, dont l'efficacité ne relève pas d'un sociologisme doctrinaire : car elle n'échappe pas au regard critique des contemporains eux-mêmes, tel l'historien de l'art, Gerard Brom qui souffrait, il est vrai, d'une certaine frustration de carrière en tant que catholique, et qui en rajoute un peu dans la charge contre le parcours de Huizinga :

Fils de professeur, gendre de professeur, un tel enfant né coiffé est élevé, conformément à la loi d'airain du népotisme académique – dont la généalogie pourrait remplir une thèse d'histoire – en vue du professorat. Sa spécialité est le sanskrit, où les concurrents sont les plus rares, et où il devient peu après sa soutenance *privaatdocent*. Entretemps, il fait vite le calcul qu'un poste se fait trop longtemps attendre ; le linguiste élabore à temps un article sur la naissance de la ville, où il se trouve alors résider, et cette étude lui procure du premier coup une chaire d'histoire<sup>87</sup>.

Huizinga réagira par une lettre indignée, faisant observer que son beau-père n'était pas professeur et que son père était mort au moment de sa nomination... Arguments un peu faibles pour désamorcer la critique, mais la virulence de sa réaction doit aussi beaucoup à un sentiment légitime d'injustice : car cette « reconversion » vers l'histoire n'est en rien une « conversion » opportuniste<sup>88</sup>. Il la décrira lui-même en ces termes :

Ma conversion du domaine linguistique et orientaliste vers l'historique au sens étroit était en cours au plus profond de moi-même depuis un bon moment et j'en étais parfaitement conscient. En même temps que je travaillais avec un puissant intérêt sur *l'Atharvaveda* et la doctrine bouddhiste, je me sentais de plus en plus étranger et éloigné de ce monde de l'Orient. Le souhait d'apprendre à connaître par moi-même les pays de l'Indus et du Gange, ainsi que mon ami Vogel l'avait fait avec enthousiasme et persévérance, ne m'a jamais animé. De plus en plus, il me devenait clair que ce qui m'attirait se trouvait plus près : dans l'occident médiéval surtout, avec lequel mon esprit n'avait jamais perdu contact. Ce n'était pas encore toujours sous la forme du goût de l'investigation scientifique que cette attirance se manifestait, c'était encore une aspiration vague et fantasque à un contact direct, plus nourri de notions relevant des beaux arts que par autre chose. L'exposition de l'art ancien néerlandais à Bruges pendant l'été 1902 a été pour moi une révélation décisive à cet égard. (VW, I, 32-33)

Huizinga a en effet manifesté un *investissement* – pour reprendre le terme de Bourdieu mais au sens strictement psychologique du mot – très précoce dans le genre historique. Attirance nourrie par des expériences décisives : une parade costumée des étudiants de

---

<sup>86</sup> VW, I, 34-35.

<sup>87</sup> Article publié en 1919 et réaction de Huizinga analysés par A. van der Lem, *Johan Huizinga*, p. 113. Les deux hommes entretiendront par la suite de bien meilleures relations en raison d'une admiration réciproque et de la propre réussite universitaire de Brom, devenu professeur à Nimègue.

<sup>88</sup> On pense ici à l'analyse de P. Bourdieu : « Par exemple un des privilèges liés au fait d'être né dans le jeu, c'est qu'on peut faire l'économie du cynisme puisqu'on a le sens du jeu ; comme un bon joueur de tennis, on se trouve placé non pas là où est la balle mais là où elle va tomber ; on se place et on place non là où est le profit, mais là où il va se trouver. Les reconversions, par lesquelles on se porte vers de nouveaux genres, de nouvelles disciplines, de nouveaux sujets, etc. sont vécues comme des conversions. » (P. Bourdieu, *Raisons pratiques*, p. 154). Tel n'est précisément *pas* le cas de Huizinga.

Groningue en 1879 et une collection de monnaies et de médailles constituée avec son frère aîné<sup>89</sup>. Plus profondément – et nous touchons là à la dimension irréductiblement personnelle de tout parcours individuel – un puissant sentiment de nostalgie est le moteur de cet investissement dans l’histoire, cette *nostalgia* qui, selon ses propres dires, est liée à la « sphère des souvenirs d’enfance » (VW, IV, 552).

### **Les clefs d’une sensibilité : devoir et liberté**

Enfance qui, malgré la sécurité d’un milieu bourgeois, ne fut pas sans ombre. Outre le deuil de sa mère, la maladie chronique et très douloureuse de son père alourdit l’atmosphère familiale, d’autant que sa cause n’était guère avouable dans un milieu marqué par le moralisme protestant. Dirk Huizinga souffrait en effet d’une syphilis contractée lors d’une escapade de jeunesse en Allemagne et en France, alors que son pasteur de père l’avait destiné à poursuivre la tradition familiale par des études, vite écourtées, au séminaire d’Amsterdam. Ramené sous la férule paternelle au bercail familial, Dirk n’en avait pas moins poursuivi sa rébellion par un athéisme affiché, des convictions matérialistes et positivistes et le choix d’une carrière scientifique. On ne comprend pas la personnalité contradictoire du jeune Johan si l’on ne prend pas en compte les deux influences contraires de son grand-père et de son père<sup>90</sup> ; ni son rapport ambivalent à la sexualité, qu’il sera l’un des premiers historiens à aborder sans détours mais non sans accès de rigorisme, si l’on ne se réfère pas à la « maladie honteuse » du père. D’autant que le suicide de son demi-frère Herman, persuadé d’avoir été contaminé héréditairement par la syphilis paternelle – tragédie à laquelle le dit père ne survivra que quelques mois –, y est directement lié. D’où également une humeur souvent mélancolique – voire des accès de dépression – et un très long veuvage marqué par une certaine austérité<sup>91</sup>.

Dans un autre domaine, qui constitue justement avec l’éthique l’autre pilier de *l’habitus* propre de Huizinga, celui de l’esthétique, ses expériences de jeunesse ont également été aussi originales que décisives et ne constituent en rien l’apprentissage balisé d’un futur historien. Ainsi de son grand talent de dessinateur, qui impressionna ses proches dès son enfance, passion qu’il exercera toute sa vie et où il exprimera aussi, de portraits en monuments, son rapport intime à l’histoire<sup>92</sup> ; ainsi de ses souvenirs littéraires de l’adolescence, où il attribue à Pierre Louys, Rémy de Gourmont et J.K. Huysmans « une grande influence » (VW, I, 17)<sup>93</sup>. Ces lectures ne pouvaient que renforcer son inclination

---

<sup>89</sup> VW, I, 12-13 ; sur l’importance de la parade de 1879, voir ci-dessous, chapitre 4.4 et Conclusion : « Ethique et nostalgie ».

<sup>90</sup> On reprend ici l’analyse de W. Otterspeer, *De band van Huizinga*, p. 8.

<sup>91</sup> L’un des fils de Huizinga, Leonhard, donne dans ses *Herinneringen aan mijn vader* (La Haye, 1963), une image double de son père, à la fois très impliqué dans les fêtes de famille mais opposant sur la porte de son bureau un *stille* (« silence ») impératif aux jeux de ses enfants.

<sup>92</sup> Voir le chapitre dédié à ce talent par A. van der Lem, « Huizinga als tekenaar », *op.cit.*, p. 83-107.

<sup>93</sup> Cette influence est analysée dans le détail par A. van der Lem, *op.cit.*, p. 37-41. L’affinité de Huizinga avec ces trois écrivains français tient à leur commun goût pour le symbolisme et, pour les deux derniers, leur



pour le Moyen Âge, la posture aristocratique, l'individualisme anticonformiste et les atmosphères décadentes, également très prisés par les écrivains néerlandais du mouvement des années 1880, tels Kloos et Van Deysse, dans lesquels Huizinga et ses amis voyaient « des demi-dieux » (VW, I, 19). Ainsi également des expositions d'art contemporain<sup>94</sup>, organisées à Groningue avec un petit club de condisciples dans les années 1890, qui ont clairement éduqué et renforcé le caractère visuel de son imaginaire et sa passion pour l'histoire de l'art.

Pour reprendre des termes de Bourdieu, les *dispositions* de Huizinga, son *habitus* propre, ne sauraient donc s'expliquer seulement par sa *position* dans le champ social et universitaire. Bien davantage pour comprendre véritablement l'homme et son parcours il convient de faire droit, conformément à sa propre démarche historiographique, aux représentations qu'il s'est forgées de sa propre existence et des milieux dans lesquels il a évolué. A commencer par l'ambivalence de son rapport à son origine sociale : perçue à la fois, on l'a vu, comme plus « plébéienne » qu'elle ne l'était vraiment, mais aussi comme porteuse d'une forme d'authenticité (*echtheid*), mot capital dans son vocabulaire moral : authenticité liée à la terre et qui alimente une nostalgie pour son ascendance frisonne et les paysages ruraux indemnes du progrès industriel et urbain :

Je suis resté jusque tard dans la vingtaine un fantasque et un rêveur incorrigible. Dans l'après-midi, alors que mes amis étudiants en médecine suivaient leurs travaux pratiques, je me promenais tout seul en dehors de la ville, jusqu'au moment de l'apéritif. Au cours de ces promenades je tombais continuellement dans une sorte de transe légère, à laquelle, au moment où je l'évoque, je ne parviens pas à donner de nom et encore moins à en décrire l'état d'esprit. En fait ce n'était pas penser, en tout cas pas à des choses précises ; mon esprit planait, aurait-on dit, au-delà des frontières de l'existence quotidienne dans une sorte de jouissance éthérée, qui ressemblait au plus haut point à une affection d'origine naturelle et puis cédait et disparaissait rapidement devant la réalité prosaïque du jour. (VW, I, 19)

Goût qui l'accompagnera en fait toute sa vie pour la campagne, qu'elle fût groningenaise ou zélandaise, et où il eut, au cours de ses propres « rêveries d'un promeneur solitaire », des intuitions majeures, notamment pour la conception de *Herfsttij* :

Peut-être puis-je placer dans ce cadre la conception et la première étape préparatoire de ce qui restera bel et bien considéré comme le livre le plus important de ma production : mon *Automne du Moyen Âge*. Le moment de cette conception est resté, depuis l'origine, parfaitement présent à ma conscience, même si ce n'est pas sous la forme d'un souvenir détaillé. Curieusement, la date exacte m'échappe de ce fait spirituel que je peux le mieux rendre par « l'éclat d'une étincelle ». Cela a dû se passer entre 1906 et 1909, vraisemblablement 1907. Dans les heures de l'après-midi, quant le soin des jeunes enfants accaparait ma femme, je me promenais souvent seul un peu au-

---

passion pour le Moyen Âge et leurs relations avec les Pays-Bas : Le *Latin mystique* (1892) de Gourmont, anthologie de la poésie latine chrétienne du III<sup>e</sup> siècle au XIV<sup>e</sup> siècle, accorde une grande importance au symbolisme médiéval et à *l'Imitatio Christi* du religieux néerlandais Thomas à Kempis. Le livre fut préfacé par Huysmans – lui-même d'origine néerlandaise – auquel il était dédié. Il eut un grand retentissement aux Pays-Bas, en particulier dans le milieu du *Nieuwe Gids*, la revue des *Tachtigers*, qui en fit un compte-rendu très élogieux (voir J. Trapman, « Le latin mystique de Rémy de Gourmont et son influence aux Pays-Bas », *Septentrion*, 1986, n°15, p. 45-49).

<sup>94</sup> Dont une de Van Gogh à laquelle il ne pourra pas assister en raison de son départ pour Leipzig.

delà de la ville, qui conduisait alors de tous côtés droit dans la vaste et uniforme campagne de Groningue. Lors d'une telle promenade, le long ou près du *Damsterdiep*, un dimanche je crois, une intuition se fit jour en moi : le Moyen Âge tardif, non comme l'annonce de ce qui arrivait mais comme l'extinction de ce qui s'en allait. (VW, I, 38-39)

Au demeurant, la lecture de « Mon cheminement vers l'histoire » montre à quel point cet apparent rêveur était, du moins à la fin de sa vie, conscient du biais social qui l'avait tant aidé dans sa carrière. A ce titre, nul plaidoyer *pro domo*, nulle entreprise de légitimation de son propre succès, si fréquente dans le genre autobiographique ; en somme, nulle « illusion » chez lui, mais bien plutôt de la clairvoyance quant à ces *règles du jeu social*, dont il aura été le théoricien dans *Homo ludens*. Ce jeu, qu'il définit d'une façon qui éclaire sa propre trajectoire, en soulignant le mélange indissociable de liberté et d'obligation qui y règne<sup>95</sup>, rend bien compte d'un comportement personnel où cohabitent anticonformisme réel et sens aigu du devoir. Bipolarité qui sera longtemps source de contradictions : mais celles-ci se résoudront lorsque, face au danger totalitaire, il défendra à la fois la cause de la liberté *et* celle de l'éthique. Et s'il n'a jamais violé « les règles », conscient qu'il était de la malédiction qui s'abat inmanquablement sur tout « briseur de jeu<sup>96</sup> », Huizinga a su les mettre à l'épreuve sur bien des plans, comme en témoignent nombre d'épisodes de sa vie et son mode très personnel d'exercice de la profession d'historien.

On le mesure d'abord à la diversité extrême de ses amitiés, qui, si elles s'inscrivent toutes dans le même milieu social, appartiennent à des cercles de pensée fort différents. Fait notable et qui là encore va à l'encontre de tout déterminisme ou d'intérêt corporatiste, on n'y trouve qu'un seul historien, Herman Colenbrander, son collègue à Leyde. Intellectuels, artistes et écrivains forment l'essentiel de ses choix amicaux où l'on rencontre les convictions politiques les plus opposées. Des libéraux conservateurs comme les juristes Van Vollenhoven et Van Eysinga (très proches politiquement de Huizinga lui-même, une fois passé les attirances socialistes de sa jeunesse) ; des socialistes comme le peintre Jan Veth et les époux Roland Holst ; et, sans doute le plus proche de tous, le brillant historien de l'art André Jolles, qui se fera allemand et soldat du IIe Reich avant de devenir un nazi inconditionnel sous le IIIe. Amitiés nouées souvent dès la jeunesse par celui que ses intimes appelleront toujours *Han* et poursuivies jusqu'à la mort. Sauf dans le cas de Jolles, avec qui la rupture fut définitive mais du fait de ce dernier. Illustration de cette « fidélité » et de cette « loyauté » rassemblées dans le terme néerlandais de *trouw*, l'une des valeurs cardinales de Huizinga<sup>97</sup>.

Diversité également extrême dans le choix de ses centres d'intérêt historique. Un examen, même rapide, de sa production sur les quelque cinquante années (de 1897 à 1945) où elle s'inscrit, donne presque le vertige : de l'Inde védique aux Etats-Unis contemporains, du Moyen Âge bourguignon à la culture européenne du XVIIIe siècle en passant par Erasme et le sentiment national à travers l'histoire, pour ne citer que les

---

<sup>95</sup> *Homo ludens* : « Tout jeu est d'abord et avant tout une *action libre* (p. 24). « Le jeu exige un ordre absolu » (p. 27) « Tout jeu a ses règles » (p. 29).

<sup>96</sup> *Ibid.* p. 29.

<sup>97</sup> D'où le titre et l'un des thèmes centraux du livre de W. Otterspeer, *Orde en trouw, op.cit.*

sujets de ses œuvres historiques principales. Sans compter un fait majeur, relevé par toute la littérature secondaire : le franchissement des genres disciplinaires avec la pratique, à côté de l'histoire, de la critique littéraire et de l'essai d'actualité. Sans doute des considérations sociologiques et institutionnelles peuvent-elles rendre compte en partie de cet éclectisme, dont on trouve également des exemples chez ses collègues historiens, en raison d'un fait majeur : le retard de la spécialisation de leurs études comme de leur enseignement. Huizinga a lui-même soutenu dans ce cadre, en 1897, sa thèse sur le théâtre indien qui ne dépassait pas 155 pages dans l'édition originale et en occupe moins de 100 dans l'édition de ses œuvres complètes<sup>98</sup>. Absence de spécialisation qui caractérise également le contenu des chaires d'histoire elles-mêmes. Huizinga était chargé à Groningue de la totalité du domaine historique à l'exception de l'histoire ancienne ; il enseignera à Leyde pendant vingt-cinq ans l'histoire du monde, du Moyen Âge à l'époque contemporaine<sup>99</sup> ! La liste de ses cours renforce l'impression d'éclectisme que donne ses publications : culture et politique médiévales bien sûr, mais aussi Réforme, Angleterre dans la première moitié du XVIIe, Révolutions de 1848, Russie au XIXe, Islam, Etats-Unis contemporains, épistémologie de l'histoire<sup>100</sup>...

Il n'en reste pas moins – et nous retrouvons ici tout le poids du coefficient personnel – que la diversité des centres d'intérêt de Huizinga est sans commune mesure avec celle de ses collègues néerlandais sur deux points capitaux, d'ailleurs étroitement liés : sa familiarité avec des périodes et des cultures très éloignées les unes des autres et le franchissement, *au sein même de la discipline historique*, des frontières disciplinaires, notamment par le recours massif aux données de l'ethnologie et de l'anthropologie. Et surtout, donnée qualitative dont la sociologie ne permet pas de rendre compte, Huizinga est le seul à avoir *excellé* dans tous ces domaines. N'est-il pas le seul universitaire de son époque – et pas seulement aux Pays-Bas – à être l'auteur de quatre chefs d'œuvre aussi différents que *Mensch en menigte in Amerika* (« L'homme et la foule en Amérique »), *L'Automne du Moyen Âge*, *Erasmus* et *Homo ludens* ?

Originalité qui se retrouve dans l'exercice très personnel de son « métier d'historien », pour reprendre l'expression de Marc Bloch. Il n'a tout d'abord pas le profil de l'érudit multipliant à coup de monographies les « révélations » des archives, selon un certain modèle de la science allemande. Modèle alors incarné aux Pays-Bas par le médiéviste Oppermann, allemand lui-même, professeur à Utrecht, et l'archiviste Samuel Muller Fzn, avec lesquels les rapports seront toujours difficiles. De fait, au cours de sa carrière, Huizinga n'aura effectué véritablement qu'un seul vrai travail d'archives, celui sur les origines de Haarlem : travail au demeurant fructueux et confirmé par les recherches ultérieures, démontrant que le « droit urbain de Haarlem, et avec lui, de tous ceux qui en avaient découlé, [est] venu du droit urbain de Louvain, celui de Bois-Le-Duc constituant le maillon intermédiaire » (VW, I, 34). La lecture des ouvrages de Huizinga, fondés

---

<sup>98</sup> *De Vidûsbaka in het Indisch tooneel*, Groningue, 1897 (VW, I, 45-143).

<sup>99</sup> Sur ces aspects institutionnels de la formation et de l'exercice du métier d'historien aux Pays-Bas, voir ci-dessous, chapitre 2.

<sup>100</sup> Tous ces cours ont été systématiquement recensés par A. van der Lem, *Inventaris van het archief van Johan Huizinga. Bibliografie 1897-1997*, Leyde, 1998.

essentiellement sur des sources narratives, frappe par la rareté des notes et des chiffres et la modestie de l'appareil critique. On comprend que la corporation des historiens néerlandais ait accueilli fraîchement son *Herfsttij der Middeleeuwen*, dont le succès, d'ailleurs relatif et lent à venir, sera dû aux spécialistes de littérature et d'histoire de l'art ainsi qu'aux historiens étrangers<sup>101</sup>.

De même le caractère solitaire de son activité est un fait universellement relevé par les commentateurs, y compris contemporains : il n'échappe pas à un Lucien Febvre qui lui oppose justement le paradigme collectif de l'entreprise des *Annales*<sup>102</sup>. De fait, Huizinga restera toujours à l'écart des entreprises collectives dans le domaine historique : il écrira très peu dans les revues spécialisées et ne fera partie d'aucune de leurs rédactions. Il assistera régulièrement au congrès de l'association des historiens néerlandais (*Historisch genootschap*) mais sans faire partie de son bureau et ne se rendra *jamais* aux grands congrès internationaux de la profession, à la différence d'un Bloch ou d'un Febvre.

Dans son activité d'enseignant il sera certes disponible pour ses étudiants mais gardera toujours une certaine distance à leur égard et ne chercha jamais à constituer, par le biais décisif de l'orientation des thèses, sa propre école historique. Un seul chiffre : Huizinga n'a dirigé, pendant les 25 ans de son professorat à Leyde, que 26 thèses<sup>103</sup> ; et très peu d'entre elles ont porté sur cette histoire culturelle dont il aura été l'un des pionniers. En la matière, il eut pour principe – et sauf très rares exceptions – de laisser ses étudiants libres de leur sujet. Non par indifférence, ni même libéralisme, mais par conviction qu'un tel choix, aussi lourd de travail que de conséquences, ne pouvait que provenir du plus profond de la personnalité ; comme le choix, écrit-il avec un humour lourd de sens, « d'une épouse » (VW, I, 40). Position qui renvoie à son propre rapport à l'histoire, où l'implication existentielle est décisive.

De même son abstention en matière de pilotage des carrières universitaires, cet autre atout capital du pouvoir scientifique, contribuera à faire de lui « un exemple sans école », pour reprendre la belle expression de son principal biographe<sup>104</sup>. Et ce, malgré des positions institutionnelles de poids renforcées par son aura intellectuelle et la puissance de son réseau social : doyen de la faculté des lettres de Leyde pendant dix ans, *Rector magnificus* de l'université (c'est-à-dire chef du corps professoral) en 1932-1933, membre puis Président de la section des lettres de l'Académie des sciences des Pays-Bas, Président de la Société néerlandaise des lettres, autant de titres impressionnants mais autant de titres... *honorifiques*.

---

<sup>101</sup> Sur la réception de *L'Automne*, voir F.W.N. Hugenholtz, « The Fame of a Masterwork », dans W.R.H. Koops, E.H. Kossmann, G. van der Plaats (dir.), *op.cit.*, p. 91-103 et C. Krumm, *op.cit.*, p. 241-252, pour le cas allemand.

<sup>102</sup> Voir ci-dessous, chapitre 7.5.

<sup>103</sup> Chiffre établi par son ancien étudiant, A.E. Cohen qui a donné de l'activité de Huizinga comme professeur un compte-rendu précis nourri de l'examen des archives et de ses propres souvenirs. A.E. Cohen, « Huizinga als Leids hoogleraar », dans W.R.H. Koops, E.H. Kossmann, G. van der Plaats (dir.), *op.cit.*, p. 193-205.

<sup>104</sup> A. van der Lem, « Johan Huizinga (1872-1945). Voorbeeld zonder school », dans Mari Smits (dir.), *Illustere historici. Leven, werk en invloed van toonaangevende geschiedschrijvers*, Nimègue, 1988, p. 105-130. Non que Huizinga se soit retenu d'intervenir dans les nominations universitaires : il aura fait de nombreuses tentatives pour « décrocher » un poste de professeur d'université en faveur de son ami André Jolles, en vain au demeurant (voir A. van der Lem, *Johan Huizinga, op.cit.*, p. 202-206). Il aura plus de succès pour la création de postes d'enseignants de langue vivante à Leyde (A.E. Cohen, *art.cit.* p. 199-200).

Son influence sur la réforme du statut académique en 1921<sup>105</sup> est davantage dû à ses articles nombreux dans les grands journaux comme le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* ou le *Groene Amsterdammer* et surtout son poste de rédacteur (jusqu'en 1932), de la célèbre revue libérale *De Gids*, qui sert de caisse de résonance à ses idées. D'autant que ce généraliste refuse de se cantonner au domaine historique dont il est chargé avec son collègue Colenbrander et donne son avis sur de nombreux sujets, notamment littéraires et artistiques<sup>106</sup>. En d'autres termes, pour reprendre les catégories de Pierre Bourdieu<sup>107</sup>, si Huizinga a exercé un pouvoir *intellectuel* considérable et un certain pouvoir *universitaire*, son pouvoir *scientifique* est resté limité, faute d'avoir été recherché par le principal intéressé...

### **Les engagements de Johan Huizinga**

C'est pourtant dans le cadre de ses activités universitaires, mais de façon très inattendue, en raison de deux incidents survenus au début de 1933, qu'il va acquérir une véritable audience nationale et internationale.

Au plan national, Huizinga s'était déjà illustré lors des commémorations des grandes dates de l'histoire néerlandaise, comme le centième anniversaire de la restauration des Orange en 1913<sup>108</sup>. Rituel mémoriel auquel il se devait de participer, selon un schéma commun à tous les historiens du temps, y compris aux Pays-Bas, serviteurs de cette « histoire-mémoire » si bien analysée par Pierre Nora dans le cas français, et que justifiait son enseignement d'histoire néerlandaise à Groningue ; mais où il aura détonné par son esprit critique à l'égard de certains lieux de mémoire nationaux<sup>109</sup>. A partir de 1933, alors même qu'il n'enseigne pas dans ce domaine, il va y revenir en force et de façon plus conforme aux attentes du public, en raison des malheurs survenus à son collègue Colenbrander. Ce dernier, dans un long article du *Gids* à la gloire de Guillaume d'Orange lors de la commémoration de son quatrième centenaire, s'était rendu coupable d'un plagiat indiscutable. Son « modèle » n'était autre que l'*Histoire de Belgique* de Pirenne. Révélée par un historien néerlandais, Pieter Geyl, alors professeur à Londres et opposant éternel au petit monde de Leyde, l'affaire avait tourné à la confusion du plagiaire qui, tout en gardant sa chaire, connut jusqu'à sa mort une sorte d'ostracisme. Ce scandale retentit dans toute l'Europe des historiens. Malgré les tentatives de Huizinga pour calmer la polémique, Colenbrander se trouvait disqualifié pour tenir le rôle de champion de la nation. Celui-ci revint assez naturellement à son collègue et ami... Johan

---

<sup>105</sup> Voir ci-dessous, chapitre 2.

<sup>106</sup> Pour son activité dans la rédaction du *Gids*, voir A. van der Lem, *op.cit.*, p. 172-178.

<sup>107</sup> P. Bourdieu, *Homo academicus*, chapitre 2.

<sup>108</sup> « De beteekenis van 1813 voor Nederland's geestelijke beschaving » (« La signification de 1813 pour la civilisation spirituelle néerlandaise »), Leyde, 1913, (VW, II, 528-542).

<sup>109</sup> Voir ci-dessous, chapitre 3.4.

Huizinga, qui à partir de cette date multipliera les interventions sur l'histoire et la culture néerlandaises<sup>110</sup>.

Le deuxième événement, encore plus lourd de conséquences, est le fameux « incident Von Leers » survenu trois mois plus tard. Huizinga, en sa qualité de *rector magnificus*, refusa l'hospitalité au chef de la délégation allemande à la conférence étudiante internationale qui se tenait alors à Leyde, l'historien Johannes von Leers, auteur d'un brûlot antisémite au titre sans ambiguïté : *Forderung der Stunde : Juden raus !* Le geste rectoral, qui entraîna le départ de la délégation allemande et la fin prématurée de la conférence, fit grand bruit. D'abord aux Pays-Bas, où Huizinga, accusé d'avoir dépassé ses prérogatives par le Sénat de l'université, refusa de faire amende honorable, tandis que l'Ambassade d'Allemagne protestait énergiquement auprès du gouvernement néerlandais. Désormais, il était par décision des nouvelles autorités de Berlin *persona non grata* et fut même désavoué par ses collègues de la *Historische Zeitschrift*, où paraissait au même moment un article de lui. Ce sera le dernier. Ce nouvel épisode émut toute l'Europe historique et plus largement intellectuelle et aura, nous le verrons, des conséquences décisives pour ses relations avec la France<sup>111</sup>. Mais il est aussi l'un des éléments déclencheurs de l'engagement de Huizinga dans un double combat : pour la défense des valeurs humanistes et éthiques de l'Occident face au danger de l'emprise totalitaire sur les esprits en même temps que de l'indépendance néerlandaise, désormais menacée par un voisin aussi puissant qu'agressif : le tout dans le climat de crise économique et morale des années 1930 qui affecte durement les Pays-Bas<sup>112</sup>.

Dès lors la production intellectuelle de Johan Huizinga va sensiblement évoluer, même si, nous l'avons vu, la *thématique* de fond de sa pensée ne change pas : à « l'historien de la culture » succède le « critique de la culture », traquant d'essai en essai, « les maux dont souffrent notre temps ». Et dans le même temps, il se fait le champion, tant dans les médias nationaux que dans les forums européens, notamment au sein de la Commission internationale de coopération intellectuelle de la SDN dont il devient membre en 1935 puis vice-président en 1938, des vertus et de la neutralité de son pays<sup>113</sup>.

Période sombre assurément, que va pourtant égayer un important et joyeux changement dans sa vie personnelle : son mariage avec la jeune Auguste Schölvink, fille de riches négociants d'Amsterdam, engagée comme gouvernante du foyer familial. Mariage peu conforme aux règles de l'époque, comme le montre l'opposition initiale des parents de la jeune femme : d'une part en raison de la différence d'âge entre deux époux, qui, si elle fait partie des mœurs d'alors, atteint ici un écart peu commun : 37 ans les séparent ! D'autre part parce que dans les Pays-Bas de l'époque, qui vivent sous le régime du « cloisonnement » (*verzuiling*) entre les différentes confessions et où l'endogamie religieuse est de règle, ce mariage entre un anabaptiste et une catholique détonne. La grande souplesse de Huizinga, par ailleurs chrétien convaincu, permit le mariage, célébré

---

<sup>110</sup> L'on doit à Anton van der Lem cette pertinente remarque, *Het eeuwige verbeeld*, *op.cit.*, p. 199. Voir sur l'analyse de ces publications, ci-dessous, chapitre 3.4 et 6.

<sup>111</sup> Voir chapitre 1.1.

<sup>112</sup> Le récit de l'incident et l'analyse de ses conséquences, voir W. Otterspeer, *Huizinga voor de afgrond. Het incident Von Leers aan de Leidse universiteit in 1933*, Utrecht, 1984 et C. Krumm, *op.cit.*, p. 201-210.

<sup>113</sup> Voir ci-dessous, chapitre 3.5.

dans le culte catholique. En tout cas la correspondance de Huizinga avec sa jeune épouse montre un changement d'humeur radical : le professeur austère, le veuf inconsolable, redevient un amoureux transi et impatient, qui sera à nouveau père avec la naissance de son dernier enfant, Laura, en 1941. Les sarcasmes des contemporains, ironisant sur « le temps des chaleurs du Moyen Âge » (*bronsttij der Middeleeuwen*) montrent en tout cas que Huizinga, qui en avait au demeurant parfaitement conscience, avait atteint les limites des règles du jeu matrimonial en vigueur dans le milieu des notables néerlandais des années 1930.

Mais la grande histoire s'invite à nouveau au milieu du bonheur personnel. Le combat inlassable de Huizinga en faveur de la neutralité néerlandaise connaît un échec cinglant avec l'invasion allemande du 10 mai 1940. Son sens du devoir lui a fait refuser une invitation à émigrer aux Etats-Unis. Ses convictions éthiques et humanistes vont être très rapidement mises à l'épreuve par l'occupant au sein même de l'université : dès octobre les professeurs juifs s'y voient frapper d'interdiction professionnelle, ce qui entraîne la vigoureuse protestation publique du professeur de droit Cleveringa et, en riposte, la fermeture pure et simple de l'université. Huizinga, qui a lui-même déploré dans son cours de rentrée la rigueur des temps, soutient ses collègues juifs et rassemble chez lui le corps de la faculté des Lettres. Le vibrant plaidoyer patriotique que constitue son *Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw* en 1941 incarne une forme de résistance de l'esprit qui ne sera bientôt plus tolérée. D'autant que sa notoriété fait de lui un symbole vivant de « la science et de l'attitude d'esprit occidentale et par là-même hostile à l'idée du Reich et au national socialisme », pour reprendre les propres termes de Seyss-Inquart, le gouverneur (*Reichskommissar*) des Pays-Bas occupés<sup>114</sup>. La destitution d'un de ses collègues par l'Occupant en mars 1942 l'amènera à demander avec de nombreux autres professeurs son propre renvoi. Démissionné de ses fonctions à l'université comme à l'Académie, il sera interné en août 1942 comme otage avec la fine fleur de l'intelligentsia néerlandaise au camp de Sint-Michielgestel, dans la province de Nord-Brabant. Si les conditions de vie de l'endroit sont loin d'être difficiles, le danger d'une mort violente y est bien réel, comme le montre l'exécution de cinq otages du camp peu après son arrivée. La santé déclinante du vieux professeur, sa notoriété, et là encore son puissant réseau social<sup>115</sup> lui permettront de connaître bientôt un régime moins sévère : l'obligation de résidence hors de la province de Hollande. Son choix se portera sur De Steeg, village de Gueldre, où il achèvera ses jours le 1<sup>er</sup> février 1945, avant de pouvoir connaître la libération de son pays. Mais non sans avoir ouvert une fenêtre sur l'avenir collectif par un essai où souffle pour la première fois depuis longtemps un vent d'optimisme<sup>116</sup> ; et non sans avoir « bouclé » sa propre vie, on le sait, par l'écriture de sa courte autobiographie intellectuelle, *Mijn weg tot de historie*.

---

<sup>114</sup> Lettre de Seyss-Inquart citée par A. van der Lem, *op.cit.*, p. 271.

<sup>115</sup> Son ancien collègue et ami Van Eysinga se démena auprès des autorités allemandes et neutres, comme la Suède, pour parvenir à cette semi-libération. (voir A. van der Lem, *op.cit.*, p. 273).

<sup>116</sup> *Geschonden Wereld*, VW, VII, 477-606 (*A l'aube de la paix*, traduction française de Cécile Sérésia, Anvers/Paris, 1945. .

Parcours d'une vie où, malgré le confort de la toge et de la célébrité, les dernières années furent bouleversées par la tragédie de l'histoire, face à laquelle Huizinga sut s'engager. Une lecture sociologique mettra en avant le fait que les règles du champ dans lequel il évoluait sont favorables au « désintéressement » et que l'engagement pour les « valeurs universelles » y est porteur de forte « rémunération symbolique ». Le prestige national et international de Huizinga dans les années 1930 et 1940 en est une bonne illustration ; à condition de bien percevoir le risque vital que cet engagement peut représenter pour l'intéressé dans un contexte historique dramatique comme celui de l'occupation allemande des Pays-Bas<sup>117</sup>.

Mais conformément aux propres choix théoriques de Huizinga, on préférera ici invoquer Dilthey. Tout en soulignant l'importance de la « communauté », professionnelle, sociale ou nationale, de cet « ensemble interactif » (*Wirkungszusammenhang*) dans lequel s'inscrit tout destin personnel, le philosophe allemand souligne aussi la marque propre des grands hommes :

C'est l'homme caractéristique d'une nation à une époque donnée qui introduit dans chaque expression de la vie en un moment déterminé de la culture quelque chose de la particularité de son être ; car les moments de la vie d'un individu, tels qu'ils sont réunis autour d'une activité qui les constituent en un ensemble, ne procèdent pas exclusivement, comme nous l'avons vu, de cet ensemble lui-même, mais c'est l'homme tout entier qui est à l'œuvre dans chacune de ses activités, et c'est ainsi qu'il leur communique aussi sa marque propre<sup>118</sup>.

---

<sup>117</sup> « Si le désintéressement est possible sociologiquement, ça ne peut être que par la rencontre entre des habitus prédisposés au désintéressement et des univers dans lesquels le désintéressement est récompensé. Parmi ces univers, les plus typiques sont la famille et toute l'économie des échanges domestiques, les différents champs de production culturelle, champ littéraire, champ artistique, champ scientifique etc. , microcosmes qui se constituent sur la base d'une inversion de la loi fondamentale du monde économique et dans lesquels la loi de l'intérêt économique est suspendue . Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne connaissent pas d'autres formes d'intérêt... pour lesquels on est prêt à mourir. » (P. Bourdieu, *Raisons pratiques*, p. 164).

<sup>118</sup> W. Dilthey, *Gesammelte Schriften*, ci-après *G.S.*, VII, p. 171 (dans la traduction de Sylvie Mesure, *op.cit.*, p. 121-122).



# Chapitre premier

## *Huizinga et la France (1897-1945)*

### 1.1. Voyages

Le premier voyage documenté de Huizinga en France a lieu en juin 1921, lorsqu'il vient donner à Paris devant l'Assemblée générale de la Société d'histoire diplomatique une conférence sur « La valeur politique et militaire de l'idée de chevalerie à la fin du Moyen Âge<sup>1</sup> ». L'origine de cette invitation se trouve dans son premier réseau tissé en France, via la SDN : le milieu des diplomates, que lui a ouvert son collègue et ami juriste, Willem van Eysinga. Celui-ci, délégué néerlandais à Genève, a sensibilisé son collègue français Gabriel Hanotaux<sup>2</sup>, ancien ministre des affaires étrangères, membre de l'Académie française et pilier de la Société et de la *Revue d'histoire diplomatique*, au récent livre de Huizinga, *Herfsttij der Middeleeuwen*. Huizinga rend visite à Hanotaux le 16 juin au domicile de ce dernier<sup>3</sup>, avenue Hoche, et discute avec lui de la traduction de *Herfsttij* en français, ce qui donnera lieu à une « collaboration » aussi étrange qu'infructueuse<sup>4</sup>. Voyage également touristique où Huizinga joint l'utile à l'agréable, en visitant notamment le Panthéon avec son ami, le peintre Jan Veth<sup>5</sup>.

Huizinga va alors sur ses 49 ans : il paraît difficile de croire que l'auteur de *Herfsttij* ne se soit jamais rendu en France auparavant et notamment dans cette Bourgogne qui constitue le cœur de son étude, d'autant que « le contact direct avec le passé » est, à ses yeux, l'expérience

---

<sup>1</sup> Conférence largement inspiré de sa leçon inaugurale de 1915 à Leyde sur « Les idéaux historiques de l'existence » (*Oer historische levensidealen*) et bien sûr de *Herfsttij*, en particulier du chapitre III de la première édition néerlandaise.

<sup>2</sup> Gabriel Hanotaux, (1853-1944). De formation juridique, mais passionné d'histoire, - il suit les cours de l'École des hautes études et de l'école des chartes - il est dès 1876 un collaborateur de Gabriel Monod à la toute nouvelle *Revue historique*. Après une étude sur les *Origines de l'institution des intendants de province* (1884), il écrit à partir des papiers de Richelieu au Quai d'Orsay une *Histoire du cardinal de Richelieu* qu'il remaniera jusqu'à sa mort. Devenu familier du Quai d'Orsay et proche politiquement de Ferry, il entame une carrière diplomatique qui le conduit par deux fois au poste de ministre des Affaires étrangères (1894-1895 et 1896-1898) ; il mène une politique pro-russe et anti-anglaise. Membre de l'Académie française, éditorialiste dans de nombreux journaux et revues, inlassable préfacier, Hanotaux est une des figures éminentes de la droite républicaine dans le monde intellectuel. Après ses postes ministériels, il n'aura plus de rôle politique direct mais jouera encore un rôle diplomatique important, notamment à la SDN. Il est l'un des symboles et des artisans de la synthèse entre le régime républicain et le nationalisme français, notamment pendant la première guerre mondiale, sur laquelle il écrit à chaud plusieurs ouvrages (voir sa notice biographique dans C. Amalvi, (dir.) *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones. De Grégoire de Tours à Georges Duby*, Paris, 2004, p. 155-156).

<sup>3</sup> Lettre de Huizinga à Hanotaux, 15 juillet 1921, AH, dossier « Hanotaux », lettre non publiée : ci-après *Corr. hors BW*.

<sup>4</sup> Sur le rôle de Van Eysinga et le contact avec Hanotaux, voir A. van der Lem, « Ils sont vraiment civilisés. », *art. cit.*, p. 35-36 et H. Wesseling, *A Cape of Asia*, *op.cit.*, p. 149-150.

<sup>5</sup> A. van der Lem, *Johan Huizinga*, *op.cit.*, p. 173.

fondamentale de l'historien<sup>6</sup>. De fait, il mentionne en 1916, dans une lettre au directeur de la *Revue de Hollande*, qu'il a effectué des séjours en France, mais que ceux-ci ont été « de trop courte durée, hélas, pour que [s]es impressions puissent avoir aucun intérêt » (BW, III, 182a). Assurément les notations de *L'Automne* sur le retable de Dijon ou le puits de Moïse à Champmol laissent à penser que Huizinga les a bel et bien « vus », puisqu'il fait allusion à un contact visuel (« en regardant », « spectateur »)<sup>7</sup>, même si le texte ne permet pas de trancher absolument entre réalité et reproduction.

Sauf à tomber dans un hypercriticisme qu'il a toujours brocardé<sup>8</sup>, il n'y a toutefois aucune raison de mettre en doute sa parole à propos de ses premiers séjours en France, qui restent toutefois difficiles à dater avec précision : peut-être déjà dans ses années d'études à Groningue, marquées par son intérêt passionné pour la culture française, époque pour laquelle la correspondance conservée est très lacunaire ; ou bien, et de façon plus assurée, entre 1902 et 1914, années où il avait coutume de voyager avec sa première épouse, notamment en Italie, en Suisse et en Belgique, et où il conçoit le projet d'un livre sur la « culture bourguignonne » qui deviendra *Herfsttij der Middeleeuwen*. L'évocation de « beaux projets [de voyage] pour Dijon et la Bourgogne » dans une lettre de janvier 1907 (BW, I, 57) à André Jolles renforce une telle hypothèse. Il est certain en tout cas que de tels voyages n'ont pu avoir lieu durant la première guerre mondiale, les Pays-Bas étant alors coupés de la France par l'occupation de la Belgique et la guerre sous-marine qui fait rage en mer du Nord.

Les voyages postérieurs en France sont en tout cas bien attestés : il y en aura 9 au total, dont un à Poitiers en compagnie de son ami Barge du 30 mai au 2 juin 1933 ; un autre à Nice du 27 au 29 octobre 1938 dans le cadre de la coopération intellectuelle internationale ; un dernier « à travers la France » (*een zwerftocht door Frankrijk*) (BW, III, 1400) durant l'été 39, au retour d'une session de la CICI à Genève, qui s'est tenue du 17 au 22 juillet<sup>9</sup> ; et – au moins – cinq à Paris, faisant de la capitale française la métropole européenne qu'il aura le plus visitée.

Son deuxième séjour aura lieu du 16 mars au 9 avril 1930, lorsqu'il participe à un échange universitaire avec Henri Hauser, professeur d'histoire économique à la Sorbonne<sup>10</sup>. L'initiative de cet échange est due à la « Société Pays-Bas-France » (*Genootschap Nederland-Frankrijk*) et s'inscrit dans une pratique alors très courante de l'université de Paris et, au-delà, dans le cadre d'une diplomatie culturelle française particulièrement active à l'égard des pays limitrophes de l'Allemagne<sup>11</sup>. Le déroulement montre que ce deuxième séjour a été préparé

---

<sup>6</sup> VW, VII, 72.

<sup>7</sup> *L'Automne*, p. 384 et 393.

<sup>8</sup> Notamment dans une lettre à Pirenne du 27 octobre 1917, où il s'en prend à son collègue d'Utrecht, le médiéviste Oppermann : « [...] M. O. a la manie de signaler partout des falsifications. Il voit partout des moines infiniment astucieux et d'une habileté de faussaires incomparable. Il les démasque tous » (BW, I, 197).

<sup>9</sup> *Coopération intellectuelle*, n° 97/98, IICI, Paris, 1939.

<sup>10</sup> Henri Hauser (1866-1946), normalien, agrégé d'histoire, il consacre sa thèse à François de La Noue (1531-1591) et devient l'un des meilleurs spécialistes de la Réforme et de la période moderne, dont les aspects économiques retiennent très tôt son attention. Il est le premier titulaire de la chaire d'histoire économique et sociale à la Sorbonne, à laquelle Marc Bloch lui succèdera.

<sup>11</sup> Cette société fondée en 1916, en pleine première guerre mondiale, illustre bien cette politique qui se poursuivra après 1918 dans le souci d'isoler l'Allemagne, comme le montre également la création d'instituts français en Tchécoslovaquie, en Autriche ou en Pologne : aux Pays-Bas mêmes, l'Institut français des Pays-Bas (Maison Descartes) sera créé en 1933. C'est encore pour la Société Pays-Bas-France, à l'occasion de son 15ème anniversaire, que Huizinga écrira son texte sur « L'historiographie française contemporaine » en 1931.

avec soin : il permettra à Huizinga d'assister au centenaire de la naissance de Fustel de Coulanges à la Sorbonne, d'y donner trois séries de cours et de prendre part à une réunion des grands romanistes français et à une autre du Centre international de synthèse<sup>12</sup>. Il prolonge son séjour par un déplacement en Bourgogne à l'invitation de Dacry, doyen de la faculté des lettres de Dijon<sup>13</sup>, où il est accueilli par Gaston Roupnel, au nom de la Faculté<sup>14</sup>. Il visite la capitale bourguignonne, Vézelay, Avallon, Semur, Beaune et, probablement, le château de Thoisly-la-Berchère, près de Saulieu<sup>15</sup> et donne un cours sur « La physionomie morale de Philippe le Bon ». Autant d'occasions, à Paris comme à Dijon, de manifestations sociales voire mondaines, tels les repas donnés par le gratin de la colonie néerlandaise, les déjeuners chez Madame Hauser et chez le Baron Seillière, où il pourra satisfaire son goût pour les noms aristocratiques ; enfin son mémorable dîner avec ses collègues de l'université de Dijon au restaurant *Les Trois Faisans* le 7 avril<sup>16</sup>. Séjour également utile pour la notoriété de Huizinga en France puisque deux de ses interventions vont être publiées<sup>17</sup> et qu'il rencontre à Paris une jeune traductrice, Julia Bastin, qui jouera un rôle décisif dans la parution de *Herfsttij* en français<sup>18</sup>.

Le troisième voyage aura lieu en octobre 1933 (du 16 au 18) dans le cadre du troisième « Entretien » du Comité permanent des lettres et des arts de la Commission internationale de coopération intellectuelle de la SDN sur « l'avenir de l'esprit européen ». Il y a là, sous la présidence de Paul Valéry, le gotha de l'Europe intellectuelle : Benda, Benès, Huxley, Focillon, Keyserling, Madariaga, Mann etc<sup>19</sup>. L'origine exacte de cette invitation prestigieuse – d'autant que Huizinga y est sollicité pour apporter également une contribution écrite aux débats – n'a pu être retrouvée. La rencontre a été organisée par le « Comité français de coopération européenne », dont les archives, mal tenues, se trouvent dans celles de l'Institut international de coopération intellectuelle : on y trouve seulement mention de l'accord de Huizinga pour participer aux entretiens<sup>20</sup>. On peut toutefois aisément comprendre cette invitation : d'une part, et comme en 1921, il faut y voir l'effet du réseau dont il dispose à la SDN, où son nom a été proposé par les autorités néerlandaises l'année précédente pour être le nouveau membre néerlandais de la CICI, après le décès de son compatriote et prix Nobel de physique, Hendrik Lorentz<sup>21</sup>. D'autre part la parution du *Déclin du Moyen Âge* en cette même

<sup>12</sup> BW, II, 851.

<sup>13</sup> Lettres de Dacry à Huizinga des 26 mars et 2 avril 1930, AH, dossier « Dacry », *Corr. hors BW*.

<sup>14</sup> Lettres de Gaston Roupnel à Huizinga les 6 et 7 avril 1930, AH, dossier « Roupnel », *Corr. hors BW*. Roupnel est par ailleurs un proche de Lucien Febvre.

<sup>15</sup> Madame Girod de l'Ain, qu'il a rencontrée chez les Seillière à Paris, a obtenu pour lui l'autorisation de visiter ce château privé du XVe siècle contenant de « très remarquables tapisseries » et lui adresse également une « liste très complète de tout ce qu'il y a d'intéressant en Bourgogne » (lettres des 2 et 4 avril 1930, AH, dossier « Girod de l'Ain », *Corr. hors BW*).

<sup>16</sup> BW, II, 849 et 851.

<sup>17</sup> Lettre datée « mardi soir » de Julia Bastin à Huizinga fixant le rendez-vous à « mercredi après-midi » (très probablement le 26 mars), lors du passage de ce dernier à Paris. AH, dossier « Bastin », *Corr. hors BW*.

<sup>18</sup> « L'Etat bourguignon. Ses rapports avec la France et les origines d'une nationalité néerlandaise », *Le Moyen Âge*, 3<sup>e</sup> série, 1, 1930, p.171-193 et 2, 1931, p.11-35 et 83-96 ; « La physionomie morale de Philippe le Bon », *Annales de Bourgogne*, 4, 1932, p. 101-129.

<sup>19</sup> *Coopération intellectuelle*, n° 38, IICI.

<sup>20</sup> « Comité français et comité fédéral de coopération européenne », lettre du 20 septembre 1933, UNESCO, IICI, B. IV, 45.

<sup>21</sup> Voir notamment la lettre du 1er juin 1932 de Montenach, sous-secrétaire de la SDN chargé de la coopération intellectuelle, au diplomate néerlandais Van Kleffens, lui demandant « des renseignements aussi circonstanciés que possible sur l'historien de votre pays que vous m'aviez signalé comme l'un des candidats à la commission de

année 1932 a incontestablement renforcé sa notoriété en rendant son œuvre accessible aux diplomates française et francophones qui dominent l'organisation intellectuelle de la SDN.

Mais sans doute au moins aussi déterminant dans son accession au cercle prestigieux des grands esprits européens, fut l'impact de l'incident Von Leers qui provoqua une forte émotion et un mouvement de soutien à Huizinga, particulièrement vif en France. Le 20 avril 1933, après une première brève, *Le Temps* revient plus longuement sur l'affaire :

Lettre des Pays-Bas

### **L'incident allemand à la conférence de Leyde**

(de notre correspondant particulier)

*Le Temps* a publié récemment une courte information relative à la clôture précipitée de la conférence internationale universitaire de Leyde.

Ayant fait partie de la délégation française qui a pris part à cette conférence, je voudrais exposer sommairement les faits qui ont motivé cette clôture inattendue.

Le 7 avril s'est ouverte à Leyde une conférence internationale d'étudiants et d'universitaires anglais, allemands et français sous les auspices de l'Entr'aide universitaire internationale. La célèbre université de Leyde, la plus ancienne des universités hollandaises avait réservé aux délégués des trois pays une très large et très accueillante hospitalité. La délégation anglaise, composée d'une élite des universités britanniques, était présidée par M. Claude Guillemaud, professeur d'économie politique à Cambridge ; les délégués français avaient à leur tête une personnalité éminente et très connue dans les milieux internationaux de Genève, le docteur Paul Mantoux. L'Allemagne était représentée par des délégués appartenant exclusivement aux associations nationalistes universitaires. Ceux-ci s'étaient fait précéder d'un mémoire exaltant la « révolution nationale » allemande comme étant en partie l'œuvre de la jeunesse universitaire et exprimant, en termes violents, les plus pures doctrines national-socialistes, relatives à l'antisémitisme au racisme et à la révision des traités.

Les débats devaient porter sur l'opinion des jeunes intellectuelles, d'une part vis-à-vis des problèmes de la nation et de l'Etat, d'autre part vis-à-vis des problèmes économiques et politiques de l'Europe. Le caractère agressif des opinions soutenues par les Allemands, joint aux tendances politiques très nettes de ceux qu'on avait chargés de défendre ces thèses, ne pouvaient guère contribuer à créer l'atmosphère paisible et l'esprit international souhaitables dans de pareilles circonstances.

Il faut reconnaître cependant que les délégués allemands firent, en général, preuve d'habileté et surent exprimer avec une modération de forme assez inattendue des idées dont le fond était violemment offensif. Le président de la délégation, M. van Leers<sup>22</sup>, qui est, paraît-il, le chef des organisations nationalistes d'étudiants allemands, se fit remarquer, en particulier, par une apparence souriante, par un ton volontairement doux et peu compatible avec le caractère farouche de ses opinions politiques.

Au cours des travaux, il vint à la connaissance du recteur de l'université de Leyde, le docteur Huizinga, professeur d'histoire réputé et président d'honneur de la conférence, que M. van Leers est l'auteur d'une brochure de propagande national-socialiste, intitulée *Juden raus!* (« dehors les Juifs ! ») : quelques

---

coopération intellectuelle » (UNESCO, IICI, A. I. 116). En réponse, le 28 juin, Van Kleffens envoie à Montenach un exemplaire du *Déclin du Moyen Âge* (SDN, CICI, 5B/36574/1397). Ce sera finalement B. Loder, ancien président de la Cour Permanente de Justice Internationale de la Haye qui sera nommé. Montenach évoque toutefois « l'idée de trouver un moyen de l'associer [Huizinga] aux travaux de l'organisation » et déjà sa possible nomination comme suppléant de Loder (lettre de Montenach à Van Kleffens, 30 août 1932, SDN, CICI, 5B/36574/1397).

<sup>22</sup> La littérature secondaire néerlandaise et plusieurs contemporains écrivent le nom « Von Leers » à l'allemande mais l'on trouve également « Van Leers », le nom étant d'origine néerlandaise, comme l'orthographe l'article du *Temps*, conformément aux propres écrits de Huizinga lui-même sur l'incident (cf. BW, II, 995 et le mémorandum de Huizinga annexé à cette lettre). On suivra ici la graphie actuelle.

passages de cette brochure décrivent dans le détail les prétendus sacrifices rituels au cours desquels on voit les juifs massacrer des petits enfants chrétiens, leur ouvrir les veines pour en retirer le sang et l'utiliser à des fins obscures ; M. van Leers termine son exposé en mettant en garde les mères allemandes contre le danger que court leur progéniture, parce que, déclare-t-il, ces pratiques ont encore lieu actuellement !

Dans ces conditions, le docteur Huizinga a cru devoir, après avoir consulté ses assesseurs, prier M. van Leers de ne plus se présenter à l'Université. Cette décision motivant, après de longues discussions, le départ de la délégation allemande, a provoqué, cela va sans dire, l'arrêt des travaux de la conférence.

Il est infiniment regrettable que ceux qui, en haut lieu, se sont chargés de composer la délégation allemande aient placé M. van Leers à la tête de cette délégation. C'est regrettable pour nos amis hollandais qui ont été obligés de revenir sur une hospitalité accordée de la manière la plus cordiale ; c'est regrettable pour ceux des Allemands qui, nous voulons le croire, ne se solidarisent pas tous avec les écrits de M. van Leers ; c'est regrettable enfin au point de vue international ; l'avenir des collaborations universitaires, pas plus d'ailleurs que la cause défendue par les étudiants allemands, n'ont rien à gagner de tels incidents. En provoquant, d'une manière inattendue, l'arrêt de discussions, qui, peut-être, auraient abouti à une certaine compréhension, M. van Leers n'a guère rendu service à sa délégation. On nous dit qu'il vient d'être chargé d'enseigner l'histoire en Allemagne. Quelle histoire ?

P.G.M<sup>23</sup>.

« Incident allemand », responsabilité claire de Von Leers et approbation au moins tacite de l'attitude de Huizinga, telle est la tonalité de la réaction d'un journal, connu pour sa proximité avec le Quai d'Orsay ainsi qu'avec les milieux libéraux et protestants, et également très sensible à la question de l'antisémitisme, à laquelle il consacre une rubrique régulière. Huizinga pouvait compter sur le soutien d'un quotidien aussi proche de ses propres opinions, comme de celui de ses amis français, qui vont se manifester à leur tour. La première correspondance a dû particulièrement lui faire chaud au cœur, puisqu'elle provient, dès le 21 avril, de Sylvain Lévi<sup>24</sup>, le grand sanskritiste qui avait été l'inspirateur de sa thèse sur le théâtre indien, et qu'il avait reçu entre-temps chez lui<sup>25</sup> : Lévi, informé par « les journaux », le félicite pour « l'acte si noble [...] accompli à la réunion universitaire de Leyde » (BW, II, 999). Henri Sée, l'historien de l'économie, ancien professeur à Rennes<sup>26</sup>, auquel Huizinga a rendu hommage dans son panorama de l'historiographie française deux ans plus tôt, lui écrit à son tour le 5 juin pour s'indigner de la réaction de l'*Historische Zeitschrift* et soutenir son collègue néerlandais : « Toutes les personnes qui révèrent la liberté de pensée doivent être de tout cœur avec vous » et demande des renseignements supplémentaires « pour contribuer à montrer jusqu'à quel point d'aberration peut aller le « racisme » (BW, II, 1023).

---

<sup>23</sup> Il est fort probable que derrière ces initiales (« PGM ») se trouve Paul Mantoux lui-même.

<sup>24</sup> Sylvain Lévi (1863-1935), l'un des plus brillants orientalistes européens de sa génération, maître de conférences à l'École pratique des hautes études à 22 ans et professeur au collège de France à 31 ans. Fondateur de la Société asiatique et de la Maison franco-japonaise qu'il dirigea l'une et l'autre, il fut d'abord un grand spécialiste de l'Inde, en particulier de la littérature védique et du bouddhisme. Son *Théâtre indien* date de 1890 et constitue sa thèse principale. Dreyfusard et sioniste convaincu, il sera également président de l'Alliance israélite universelle et un adversaire vigoureux d'Hitler dont il dénonce les persécutions dans un discours au Trocadéro dès 1933. Voir sa notice biographique dans C. Charle, *Les Professeurs du Collège de France, Dictionnaire biographique (1901-1939)*, Paris, 1988.

<sup>25</sup> Le dîner avec Lévi offert par Huizinga à Leyde, à l'issue d'un congrès d'orientalistes, est évoqué sans date par Leonhard Huizinga, *Herinneringen aan mijn vader*, La Haye, 1963, p. 98.

<sup>26</sup> Henri Sée (1864-1936), après sa thèse sur *Louis XI et les villes*, il évolue vers l'histoire économique et sociale moderne. Professeur à l'université de Rennes. Particulièrement productif après son départ de Rennes en 1920, il écrit notamment *Les origines du capitalisme moderne* et *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France depuis les origines jusqu'à la guerre mondiale*. Voir sa notice biographique dans C. Amalvi, (dir.) *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones, op.cit.*, p. 287.

C'est avec Paul Mantoux<sup>27</sup>, autre grand spécialiste d'histoire économique, qui présidait la délégation française à Leyde, que la correspondance est naturellement la plus fournie : Huizinga le contacte courant juin, ainsi que les autres chefs de délégation, pour lui demander de réagir à la version de l'incident que Von Leers a donné pour un journal allemand et que le journal néerlandais *De Telegraaf* a repris<sup>28</sup>. Ce que fait volontiers Mantoux le 26 juin, en dénonçant les « sophismes du national-socialisme » et « la brutalité de ses méthodes », et en affirmant que « notre sentiment unanime a été que votre indignation était pleinement justifiée » (BW, II, 1040) ; tout en soulignant la courtoisie de Von Leers, sur laquelle il tient à revenir le lendemain par une nouvelle lettre précisant que « la déclaration de M. Von Leers [...] a été tout à fait correcte dans la forme »<sup>29</sup>. Mantoux s'informerait le 18 juillet des suites données à son témoignage<sup>30</sup>.

La veille, Henri Hauser, à son tour, a pris la plume et écrit au *Temps* pour apporter publiquement son soutien à son collègue néerlandais et dénoncer lui aussi la réaction de l'*Historische Zeitschrift* :

Correspondance

### La science historique et l'hitlérisme

M. Henri Hauser, professeur à la Sorbonne nous adresse la lettre suivante :

17 juillet 1933

Monsieur le directeur,

Puisque la question de l'enseignement international de l'histoire est de nouveau à l'ordre du jour, il convient pour éclairer les déclarations récentes du ministre allemand, Frick, de faire connaître à vos lecteurs la façon dont les autorités et aussi hélas ! les couches les plus éclairées du IIIe Reich entendent le respect de la science historique.

Dans son numéro daté de Munich 22 avril 1933, la plus importante des revues historiques allemandes, *Historische Zeitschrift* avait publié un article purement scientifique du professeur néerlandais Huizinga sur la crise de l'Etat bourguignon, au XVe siècle – conférence faite à l'université de Berlin et par invitation de celle-ci, le 28 janvier dernier.

Or, l'éminent professeur de Leyde, – qui a professé dans les universités de Paris, Dijon, etc .etc. – a eu l'occasion d'intervenir, avec une rare énergie, pour rappeler à l'ordre le représentant des étudiants nazis lors d'une récente réunion universitaire tenue en Hollande.

Voici donc les dernières lignes que la rédaction de la *Historische Zeitschrift* a cru bon d'ajouter à la page terminale de son numéro (p. 228) :

« L'article du professeur dr Huizinga, alors recteur de l'université de Leyde, était, comme presque tout le numéro, déjà imprimé, lorsque la rédaction a reçu l'avis officiel de l'incident provoqué par lui à

---

<sup>27</sup> Paul Mantoux (1877-1956), spécialiste d'histoire économique, auteur de *La Révolution Industrielle au XVIIIe Siècle; Essai sur les commencements de la grande industrie moderne en Angleterre*, Paris, 1906. Pour son implication dans la SDN voir ci-dessous, p. 39 (voir sa notice biographique dans C. Amalvi, *op.cit.*, p. 207).

<sup>28</sup> BW, II, 1037.

<sup>29</sup> Lettre de Mantoux à Huizinga du 27 juin 1933, AH, dossier « Mantoux », *Corr. hors. BW*. La chronologie indiquée en note dans la correspondance publiée doit être revue : la demande de Huizinga (non datée) à Mantoux et aux autres chefs de délégation (BW, II, 1037) ainsi que les deux lettres de Mantoux des 26 (BW, II, 1040) et 27 juin (*Corr. hors BW*) sont *antérieures* à l'article du *Telegraaf* du 29 juin, qui contient précisément leurs réponses aux déclarations de Von Leers.

<sup>30</sup> *Ibidem*.

l'université de Leyde. La rédaction déclare qu'elle n'aurait pas envoyé l'article à l'impression, si elle avait eu à temps connaissance de cet incident. »

Ce document, unique, je crois, dans les annales de la science historique, se passe de commentaires. Veuillez croire, Monsieur le directeur, etc.

Henri Hauser, professeur à la Sorbonne<sup>31</sup>

C'est enfin toujours à propos de l'incident Von Leers que Huizinga écrit à l'IICI, le 21 octobre 1933, juste après l'Entretien de Paris, et joint une documentation<sup>32</sup>.

En tout cas, à partir de 1933, l'insertion de Huizinga dans la république des lettres de l'entre-deux guerres est assurée : peu de temps après sa prestation, visiblement convaincante, aux entretiens de Paris, il est invité à prendre part à la « Correspondance » entre les grands intellectuels. Le choix lui est laissé entre participer aux échanges entre Einstein et Freud sur « Pourquoi la guerre ? » soit au volume sur « La Société des Esprits », soit encore à un échange avec le grand juriste pragois, Hans Kelsen<sup>33</sup>. Il préférera poursuivre et approfondir l'échange oral qu'il a eu lors des entretiens de Paris avec Julien Benda sur les relations entre l'Europe et ses nations<sup>34</sup>. Huizinga reçoit bientôt le célèbre *Discours à la nation européenne*, où son interlocuteur français a élaboré ses propres idées sur le sujet<sup>35</sup>, et décide de répondre en même temps au livre lui-même : ce sera la *Lettre à M. Julien Benda*<sup>36</sup>. Premier échange qui en précèdera d'autres, Huizinga intervenant dans presque tous les entretiens organisés par le Comité des Arts et des Lettres de la SDN<sup>37</sup>.

Désormais ses voyages en France seront souvent liés à ces activités, d'autant qu'il devient membre en 1935 de la Commission internationale de coopération intellectuelle : ainsi du séjour de trois semaines qu'il effectue à Paris en juillet 1937, à l'occasion du « Mois de la coopération intellectuelle » qui voit se réunir dans la capitale française la CICI, les commissions nationales et se dérouler un nouvel Entretien. Agenda très chargé qui accapare un Huizinga impatient de retrouver sa jeune fiancée Auguste Schölvinck, à laquelle il exprime sa lassitude devant la lourdeur bureaucratique de l'exercice ; lequel est heureusement agrémenté de réceptions mondaines, de visites d'exposition et d'une excursion à Chantilly<sup>38</sup>. L'année suivante, en septembre 1938, il donne une conférence pour la communauté néerlandaise de Paris à l'occasion des 40 ans de règne de la reine Wilhelmine<sup>39</sup>. En octobre 1938 (du 27 au 29), c'est à Nice qu'il se rend pour la réunion du Comité permanent des lettres et des arts de la CICI et l'entretien sur « la qualité de la vie ». Il reviendra encore du 17 au 23 décembre de la même année à Paris pour assister au Comité exécutif de la Commission dont il

---

<sup>31</sup> *Le Temps*, 19 juillet 1933, p. 3.

<sup>32</sup> Lettre de Huizinga à Bonnet, UNESCO, IICI, I. II. I.

<sup>33</sup> Lettre de Bonnet à Huizinga, 17 novembre 1933, UNESCO, IICI, F.II. I

<sup>34</sup> Lettre de Huizinga à Bonnet, 23 novembre 1933, *ibid.* Il est possible que Huizinga ait fait la connaissance de Benda en 1930, à l'occasion d'une tournée de conférences de ce dernier aux Pays-Bas à laquelle Benda fait allusion dans une lettre du 23 janvier 1935, en demandant à Huizinga de l'aider à organiser une nouvelle tournée en Hollande (BW, III, 1116).

<sup>35</sup> Julien Benda, *Discours à la nation européenne*, Paris, 1933.

<sup>36</sup> VW, VI, 269-278.

<sup>37</sup> Sur l'activité de Huizinga au sein de la coopération intellectuelle voir ci-dessous, 3.5.

<sup>38</sup> Lettres à Auguste Schölvinck, du 2 au 23 juillet 1937, BW, III, p. 185-204.

<sup>39</sup> A. van der Lem, *Het Eenwige verbeeld...*, *op.cit.*, p. 202.

est devenu la même année vice-président<sup>40</sup>. Après s'être décommandé pour raison de santé en avril 1939, il donnera son accord pour une dernière réunion prévue les 24 et 25 mai 1940, mais que l'invasion des Pays-Bas et de la France ne permettra pas de tenir<sup>41</sup>.

## 1.2. Réseaux

Loin d'être le fruit des circonstances<sup>42</sup>, on constate donc que la plupart de ces voyages sont la résultante des réseaux tissés en France par Huizinga, réseaux que ces séjours vont à leur tour renforcer. La réalité et la force des relations françaises de Huizinga est bien attestée par un fait significatif : c'est sur proposition de la France au Conseil de la SDN qu'il est nommé, le 7 septembre 1935, membre de la Commission internationale de coopération intellectuelle en remplacement de Bernard Loder, démissionnaire pour raisons de santé et dont il venait d'être nommé suppléant en juillet<sup>43</sup>. Et de fait le croisement de sa correspondance, de ses rencontres et des publications, montrent la multiplicité de ces réseaux français, que l'on peut regrouper en cinq catégories :

1/ le réseau « franco-néerlandais » : ce premier réseau auquel Huizinga a accès en tant que professeur à Leyde est historiquement décisif pour sa réception en France. Ainsi du rôle de « passeurs » entre les deux pays, de deux collègues néerlandais de Huizinga, Nicolas Japikse<sup>44</sup> et H.G. Smit qui rendent compte dans la *Revue historique* de l'actualité historiographique néerlandaise et y évoquent les travaux de Huizinga. Autre intermédiaire de poids entre les deux pays, Gustave Cohen, professeur à Amsterdam, à Strasbourg puis à la Sorbonne, fondateur de la Maison Descartes d'Amsterdam en 1933, spécialiste de littérature médiévale et l'un des rares connaisseurs français de la langue et de la culture néerlandaises<sup>45</sup>. Durant la première guerre mondiale, il a fourni de la documentation à Huizinga en vue de *Herfstij*<sup>46</sup>; ce dernier le sollicite en 1921 pour promouvoir l'ouvrage en France<sup>47</sup>; en avril 1930, Cohen, qu'il vient de voir à Paris, le remercie pour l'envoi de *Tien Studiën* et lui conseille la *Revue des cours et conférences* pour publier ses « belles leçons de la Sorbonne » sur « Le problème de la Renaissance<sup>48</sup> ». Une mention particulière doit aussi être faite du puissant réseau

---

<sup>40</sup> BW, III, 1371.

<sup>41</sup> UNESCO, IICI, dossier « Huizinga ».

<sup>42</sup> Ainsi que l'estime Els Naaijkens : « Ces contacts furent presque tous des contacts de circonstance », (E. Naaijkens, *Huizinga's werk in internationaal perspectief*, p. 73.)

<sup>43</sup> Lettre du Secrétaire général par intérim de la SDN à Huizinga du 15 octobre 1935, SDN, CICI, 5B/19154/5884.

<sup>44</sup> N. Japikse (1872-1944), professeur dans le secondaire à la Haye, puis sous-directeur et enfin directeur du « Bureau national pour les publications historiques » (RGP). Spécialiste du XVII<sup>e</sup> siècle néerlandais, son livre sur *Johan de Witt* sera longuement recensé par Huizinga en 1916 (VW, II, 74-85). H.G. Smit reprend sa chronique sur l'historiographie néerlandaise dans la *Revue historique* en même temps qu'il lui succède à la sous-direction du RGP.

<sup>45</sup> G. Cohen (1879-1958), né en Belgique, sa thèse sur *Les écrivains Français en Hollande dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle* (1920) avait fait de lui le grand intermédiaire intellectuel entre France et Pays-Bas. Pour sa notice biographique, voir C. Charle, *Les professeurs de la faculté des lettres de Paris. Dictionnaire biographique : volume 2 (1909-1939)*, Paris, 1986, p. 31-32.

<sup>46</sup> Lettre de Cohen à Huizinga du 14 décembre 1917, AH, dossier « Cohen », *Corr. hors BW*.

<sup>47</sup> Huizinga à Hanotaux, 2 juillet 1921 : « M. Gustave Cohen, prof. à l'université d'Amsterdam m'a promis un compte rendu du livre hollandais dans la *Revue historique* », AH, dossier « Hanotaux », *Corr. hors BW*.

<sup>48</sup> Lettre de Cohen à Huizinga, 21 avril 1930, AH, dossier « Cohen », *Corr. hors BW*.



confessionnel que constituent les liens étroits entre les églises réformées. Ainsi des « églises wallonnes », héritage vivace du « Refuge » protestant à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes, où le culte est donné en français par des pasteurs souvent venus de France, tel le pasteur Samuel Cler de l'église wallonne de Leyde, qui sera le correcteur de la traduction de *Herfsttij* faite par Huizinga lui-même<sup>49</sup>. Enfin les liens familiaux jouent leur rôle : le romaniste Fernand Baldensperger<sup>50</sup>, chez qui Huizinga est invité à dîner à Paris en mars 1930, est un cousin de la famille Heldring<sup>51</sup>, dynastie de notables néerlandais avec lesquels il est en relation<sup>52</sup>.

2/ Le deuxième réseau dans lequel il entre est celui que l'on pourrait qualifier des « historiens-diplomates » qui gravitent autour de la SDN : Hanotaux bien sûr, mais aussi Paul Mantoux dont on vu le rôle lors de l'incident Von Leers, très impliqué dans les institutions de Genève où il a dirigé dans les années 1920 la section politique du Secrétariat et créé l'Institut universitaire des hautes études internationales. Henri Bonnet également, normalien et historien de formation, qui est le directeur de l'IICI de 1931 à la guerre ; enfin et surtout, le Suisse Gonzague de Reynold, membre dès l'origine puis vice-président de la CICI avec qui Huizinga est en correspondance depuis 1923. Personnage capital dans la coopération intellectuelle, d'autant que le responsable de ce département au sein du secrétariat de la SDN, à partir de 1931, n'est autre, on l'a vu, que son cousin, (Jean) Daniel de Montenach.

3/ Le troisième réseau auquel Huizinga a naturellement accès en tant que professeur à la prestigieuse université de Leyde, est bien sûr celui de l'université française et en particulier de la Sorbonne. Cohen, Baldensperger, Hauser en font partie, ainsi que les romanistes Jeanroy, Brunot, et Lefranc qu'il rencontre lors de son passage à Paris en 1930<sup>53</sup>. Il se trouve que Julia Bastin s'insère également à ce réseau, étant l'élève des romanistes Jeanroy et Thomas, dont elle se recommande auprès de Huizinga pour lui proposer, dès 1924, de traduire *Herfsttij*<sup>54</sup>. Il faut également ajouter Etienne Gilson, le grand historien de la philosophie, spécialiste de théologie médiévale, professeur à la Sorbonne puis au Collège de France, en relation directe avec Huizinga depuis au moins 1928, date à laquelle ce dernier le reçoit à Leyde (le 19 février). Les deux hommes entretiendront une correspondance savante, se rendant un hommage réciproque dans leurs écrits<sup>55</sup>.

---

<sup>49</sup> « M. Cler, le pasteur français vient de se charger de la révision, plutôt du remaniement de mon texte » (lettre de Huizinga à Hanotaux, du 16 octobre 1921, AH, dossier « Hanotaux », *Corr. hors BW*).

<sup>50</sup> F. Baldensperger (1871-1958), professeur de littérature comparée à Lyon, Strasbourg puis Paris, cofondateur avec Paul Hazard de la *Revue de littérature comparée* en 1921. (notice bibliographique dans C. Charle, *op.cit.*, vol.2. p. 19-21.

<sup>51</sup> Lettre de Baldensperger à Huizinga du 24 mars 1930, AH, dossier « Baldensperger », *Corr. hors BW*.

<sup>52</sup> BW, II, 844 et III, 1451.

<sup>53</sup> Huizinga a très probablement rencontré également, lors de l'un de ses cours, le grand médiéviste Ferdinand Lot, dont la présence est annoncée par Hauser à Huizinga le 17 mars 1930 (AH, dossier « Hauser », *Corr. hors BW*).

<sup>54</sup> Lettre de Julia Bastin à Huizinga, du 4 novembre 1924 (BW, I, 559).

<sup>55</sup> Visite attestée par la lettre de Huizinga à Martinus Nijhoff du 19 février 1928 (BW, II, 754) et la lettre de Gilson à Huizinga du 11 janvier 1933 (BW, II, 960), où, accusant avec enthousiasme la réception de l'étude de ce dernier sur Alain de Lille, il promet à son correspondant d'« attirer l'attention sur votre travail dans une note des chapitres que je rédige actuellement » ; ce qu'il fera bel et bien dans sa *Théologie mystique de Saint Bernard*, Paris, 1934, (p. 82, note 3) où il évoque « la remarquable étude de J. Huizinga ». De son côté Huizinga mentionne Gilson dans son panorama de l'historiographie française contemporaine (VW, VII, 251) et le cite dans son étude sur Abélard (VW, IV, 120).

4/ Le quatrième réseau est celui des grands intellectuels français, avec lesquels il entre en contact soit par la coopération intellectuelle, comme Benda et Valéry, soit par la connaissance de leurs travaux, comme Ernest Seillière<sup>56</sup> et Paul Hazard<sup>57</sup>, auxquels Huizinga consacre des comptes-rendus enthousiastes<sup>58</sup>. En retour, le premier commente très favorablement pour *Le Figaro* l'article de Huizinga sur la *Saint Joan* de Bernard Shaw<sup>59</sup>. Dans tous les cas une correspondance s'établit, irrégulière mais durable : ainsi avec Benda, en dehors même de leur échange officiel, à propos d'un projet de tournée de conférences de celui-ci aux Pays-Bas que Huizinga soutient<sup>60</sup> et d'une possible publication à la NRF de *In de schaduwen*<sup>61</sup>; avec Hazard, qui remercie son collègue néerlandais pour l'envoi d'*Incertitudes*<sup>62</sup>; avec Paul Valéry, qui répond avec esprit aux félicitations de Huizinga pour son soixante-dixième anniversaire en pleine guerre<sup>63</sup>. Avec Seillière surtout, qu'il a rencontré à Leyde et à Paris<sup>64</sup> auquel il envoie des cartes postales lors de son voyage aux Indes néerlandaises en 1931/1932<sup>65</sup> et adresse régulièrement ses publications.

5/ Enfin le réseau formé par le Centre de synthèse de Henri Berr : soucieux d'internationaliser son entreprise rénovée par la création de la fondation « Pour la science », Henri Berr a en effet

<sup>56</sup> Ernest-Antoine Seillière de Laborde (1866-1955), polytechnicien de formation, critique littéraire, auteur de nombreuses biographies d'écrivains, pourfendeur du romantisme et de son précurseur Jean-Jacques Rousseau (*Le mal romantique. Essai sur l'impérialisme irrationnel*, Paris, 1908, Jean-Jacques Rousseau, Paris, 1921).

<sup>57</sup> P. Hazard (1878-1944), normalien, spécialiste de littérature comparée, professeur au Collège de France. Il a cofondé la *Revue de littérature comparée* avec Baldensperger et a écrit avec Joseph Bédier, dont il sera le collègue au Collège de France, une *Histoire de la littérature française illustrée* (voir C. Charle, *Les Professeurs du Collège de France, op.cit.*). Huizinga rencontre également Bédier à la Sorbonne en 1930.

<sup>58</sup> Compte-rendu de la *Crise de la conscience européenne* de Paul Hazard en 1936 (VW, IV, 338-340) et articles sur « Ernest Seillière » à l'occasion de la parution du livre de René Gillouin consacré à Seillière (*Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne et française*) en 1921 (VW, IV, 370-376) et sur le *Rousseau* de Seillière en 1923 (VW, IV, 377-380).

<sup>59</sup> « [...] Plus perspicace, parce qu'appuyée sur un plus ample savoir, me paraît l'interprétation que vient également de nous en proposer un savant hollandais et protestant, mais ami de la France et spécialiste de l'histoire du quinzième siècle, le professeur Huizinga de Leyde. Au cours d'un récent volume intitulé *Wege der Kulturgeschichte* (« Les Voies de l'Histoire culturelle »), il évoque à propos du drame retentissant de Bernard Shaw les destinées de la Pucelle et parle d'elle avec un sentiment de vénération qu'on est toujours heureux de constater au-delà de nos frontières. L'union du sens le plus droit à la simplicité la plus entière, dit-il, donne à la physionomie de la Pucelle ce caractère absolument unique qui lui permet de parler immédiatement à l'âme de tout homme. Elle ne saurait être clairement comprise, d'ailleurs, si on ne la contemple avec une admiration émue. Inutile d'essayer de se servir d'elle pour éclairer les courants d'idées de son époque. Dès qu'on touche à sa personnalité, elle passe irrésistiblement au premier plan et rejette le reste dans l'ombre. M. Huizinga contredit d'abord avec force ceux qui ont présenté Jeanne comme une malade (Anatole France, en particulier, n'est pas, dit-il, à l'abri de ce reproche). [...] Son âme de primitive, soulevée par une foi patriotique intense, ne pouvait manquer de donner à sa brûlante conviction nationale le caractère d'une mission d'en haut et de lui préparer un cortège de célestes apparitions. Cette attitude de l'âme n'a-t-elle pas été longtemps naturelle et normale dans l'humanité ? Le tribunal de Rouen a fait tout ce qu'il a pu pour découvrir quelques traits basement pathologiques dans ses visions. « Pour évoquer, à la surface de la conscience, les eaux fangeuses des profondeurs, écrit le professeur de Leyde, un juge ecclésiastique de ce temps était aussi expert qu'un freudien d'aujourd'hui. » Ce qui n'est pas peu dire [...]. (Ernest Seillière, « La mission de Jeanne d'Arc », *Le Figaro*, 5 janvier 1931, p. 5.)

<sup>60</sup> Lettres de Benda à Huizinga, du 23 janvier 1935 (BW, III, 1116) et du 5 février 1935, AH, dossier « Benda », *Corr. hors BW*.

<sup>61</sup> « Dès que j'aurai vos épreuves, je les ferai parvenir à la NRF, avec – je n'ai pas besoin de vous le dire – l'invitation la plus pressante à leur faire le meilleur accueil » (BW, III, 1152).

<sup>62</sup> Lettre de Hazard à Huizinga du 18 mai 1939, AH, dossier « Hazard », *Corr. hors BW*.

<sup>63</sup> Lettre de Valéry à Huizinga du 11 novembre 1941 (BW, III, 1447).

<sup>64</sup> Lettre de Seillière à Huizinga du 19 mars 1930, où il invite ce dernier à déjeuner à Paris pour le jeudi 27 mars et fait allusion à un déjeuner chez Huizinga « il y a quelques années ». AH, dossier « Seillière », *Corr. hors BW*.

<sup>65</sup> Lettre de Seillière à Huizinga du 21 août 1934, le remerciant pour l'envoi de sa *Lettre à M. Julien Benda* et évoquant les vues très pittoresques envoyées des Indes, « il y a quelques années » (*ibid.*).

invité dès 1926 des savants étrangers à faire partie de la section de synthèse historique ; Huizinga est l'un d'entre eux et accepte bien volontiers cette nomination<sup>66</sup>. Tout comme il acceptera, en 1937, sa nomination au Conseil d'administration du Centre décidé à la 16<sup>ème</sup> séance de celui-ci, le 20 novembre 1937 :

Sur la proposition de M. Berr, sont élus membres du CA : le savant anglais Julian Huxley, en remplacement de Lord Rutherford ; le professeur Mainesco, de Bucarest, et le Professeur Huizinga de Leyde.

Notifiée à Huizinga par lettre du 30 novembre 1937, la nomination reçoit une réponse aussi prompte que favorable :

Cher Monsieur,

Je suis très sensible à l'honneur que fait à mon pays votre Conseil d'Administration en m'élisant comme membre. J'accepte cette charge de tout cœur, et je vous remercie de l'hommage personnel que renferme votre choix.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments bien sympathiques et dévoués.

J. Huizinga<sup>67</sup>

Ces deux nominations sont confirmées par la lecture de la *Revue de synthèse historique* qui donne – mais de façon irrégulière – la liste des membres de ces deux organes. Si Huizinga s'est bien rendu en 1930 à une séance de travaux du Centre, il est sûr néanmoins qu'il n'a jamais participé aux réunions de son Conseil d'administration. Il reste que ces faits attestent de liens plus étroits que généralement supposés avec le Centre de synthèse<sup>68</sup>.

On le voit, l'historien néerlandais disposait de nombreux points d'entrée en France qu'il entretenait d'ailleurs avec soin et constance : réponses toujours très rapides (qui contraste, il le déplore avec la lenteur et la négligence fréquentes de ses interlocuteurs<sup>69</sup>), envois réguliers de ses publications et mobilisation de ses réseaux comme lors de l'affaire Von Leers ou en faveur de la promotion de son œuvre.

Réseaux où les ponts et les appartenances multiples sont d'ailleurs nombreux : l'un de piliers de la communauté néerlandaise à Paris, J.E. de Vos van Steenwijk, qui reçoit Huizinga à dîner en mars 1930, est le chef de la section des relations scientifiques de l'IICI (BW, II, 849). Par ailleurs on retrouve au Centre de synthèse des personnalités qui appartiennent aussi à la coopération intellectuelle : savants comme Einstein ou Langevin, ou intellectuels comme Reynold, membre de la CICI de Genève et secrétaire-général du Conseil d'administration du

---

<sup>66</sup> Lettre circulaire accompagnée d'une brochure sur le Centre envoyée à Huizinga, Meinecke, Šusta, Shotwell, Cassirer et Koht. La réponse de Huizinga est en date du 22 mars 1926 : « Monsieur, J'accepte volontiers l'honneur que vous m'annoncez d'une nomination comme membre de la section de Synthèse historique de la Fondation « Pour la science ». Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération. J. Huizinga ». IMEC, Archives Berr, BRR/2B/6/1 : Section de synthèse historique, « Correspondance constitution section ».

<sup>67</sup> IMEC, Archives Berr, BRR/2B/3, CIS, CA, séances (1937-1954).

<sup>68</sup> En témoignent également deux projets de publication en 1933 et 1935, qui, pour des raisons différentes, ne verront pas le jour, mais qui, s'insérant dans des contextes très particuliers, seront abordés ci-dessous (voir 1.3).

<sup>69</sup> « Ils sont nonchalants, répondent avec retard ou ne répondent pas aux lettres, oublient les rendez-vous etc. » (BW, II, 851).

Centre de synthèse ; Henri Bonnet, directeur de l'IICI, qui entre au Conseil d'administration du Centre en 1935<sup>70</sup>. A quoi s'ajoutent d'autres relations communes et influentes ; tel Sylvain Lévi qui était l'un des habitués – et sans doute l'initiateur – des « réunions du samedi » dans les années 20, rassemblant, par-delà les disciplines, les universitaires strasbourgeois, dont Marc Bloch et Lucien Febvre<sup>71</sup> ; tel aussi le sociologue Marcel Mauss, qui est l'un des compagnons de Huizinga lors de son voyage aux Etats-Unis en 1926 dans le cadre de l'invitation du *Laura Spelman Rockefeller Memorial*<sup>72</sup> : Mauss, qui est membre de la section de synthèse historique du Centre de synthèse, et dont *l'Essai sur le don* sera l'une des références importantes d'*Homo ludens*<sup>73</sup>.

Tel surtout, Henri Pirenne, rayonnant depuis sa Belgique sur toute l'Europe historique, à commencer par la France, où il fait figure de père spirituel des *Annales* : c'est sous son patronage que Lucien Febvre et Marc Bloch lancent leur projet de « revue internationale d'histoire économique »<sup>74</sup> et ils multiplieront les hommages à leur maître. Or Huizinga connaît également très bien Pirenne, et depuis longtemps : dès 1908 il le contacte et lui rend visite à Gand au sujet des « cours pratiques » qu'il souhaite introduire dans sa propre université de Groningue<sup>75</sup>. En 1912 il lui dédie son article du *Gids* sur « La préhistoire de notre conscience nationale »<sup>76</sup> et se rend à la célébration de ses 25 ans de professorat<sup>77</sup>. Durant la première guerre, alors que Pirenne est prisonnier en Allemagne, il lui envoie colis et lettres de réconfort au ton très personnel<sup>78</sup>. Lors de la rédaction de *Herfsttij*, ils ont plusieurs échanges sur le contenu et le titre même du livre, sur lequel, on l'a vu, Huizinga hésite longtemps<sup>79</sup> ; c'est encore Pirenne qui l'encourage en 1918 à publier ses cours sur les Etats-Unis<sup>80</sup>. Plusieurs rencontres ont lieu au cours des années suivantes tant à Leyde qu'à

---

<sup>70</sup> Enfin il ne faut pas négliger un facteur géographique très favorable à la circulation des informations comme des recommandations : l'Institut international de coopération intellectuelle, installé au Palais-Royal (2, rue de Montpensier) est à deux pas de l'Hôtel de Nevers, qui abrite le Centre de synthèse au 12, rue Colbert.

<sup>71</sup> Marc Bloch, Lucien Febvre, *Correspondance*, *op.cit.*, introduction de B. Müller, p. XX.

<sup>72</sup> Huizinga évoque à plusieurs reprises Mauss dans son *Amerika dagboek*, manuscrit publié par Anton van der Lem, J. Huizinga, *Amerika dagboek*, Amsterdam, 1993. Ce texte est disponible en traduction allemande avec l'ensemble des écrits de Huizinga sur les Etats-Unis : *Amerika*, Munich, 2011 (voir notamment sur Mauss, p. 313-315). Il a également rencontré dans le même cadre l'économiste Charles Rist qui sera l'un des pionniers de la rénovation de la recherche en sciences sociales en France, lors de son passage à Philadelphie (*ibid.* p. 280). Huizinga est le représentant aux Pays-Bas du *Laura Spelman Rockefeller Memorial*, fondé en 1918 par John D. Rockefeller, en hommage à sa défunte épouse, pour promouvoir le développement des sciences sociales et qui sera intégrée à la Fondation Rockefeller en 1929. Celle-ci est également en relation étroite avec l'IICI, dont elle subventionne certaines activités. L'IICI est d'ailleurs bien informé du rôle important de Huizinga dans les relations culturelles américano-néerlandaises : il mentionne dès 1928 ses fonctions à ce titre (*Les échanges universitaires en Europe : répertoire des institutions existantes et des mesures prises dans tous les pays d'Europe pour favoriser les échanges universitaires internationaux*, Institut international de coopération intellectuelle, Paris, 1928, p. 173-174. On sait combien la Fondation Rockefeller jouera un rôle déterminant dans la création de l'EHESS en France en 1946, sous l'égide de Lucien Febvre lui-même. Voir la thèse de Brigitte Mazon, *Aux origines de l'École des hautes études en sciences sociales. Le rôle du mécénat américain (1920-1960)*, Paris, 1988.

<sup>73</sup> Voir *ci-dessous*, Conclusion, « La théorie des formes ».

<sup>74</sup> « Vous souvenez-vous que vous m'avez conseillé de faire un petit livre de vulgarisation de mes études d'histoire américaine ? C'est ce que je suis en train de faire maintenant ». Lettre de Huizinga à Pirenne du 23 mai 1918 (BW, I, 211).

<sup>75</sup> BW, I, 67, 69, 71 et 77.

<sup>76</sup> BW, I, 92.

<sup>77</sup> «Uit de voorgeschiedenis van ons nationaal besef?», *art.cit.*, (VW, II, 97-160).

<sup>78</sup> BW, I, 188, 189, 190.

<sup>79</sup> Lettres de Huizinga à Pirenne des 31 janvier 1918 et 12 janvier 1919 (BW, I, 204 et 244).

<sup>80</sup> Bryce et Mary Lyon, *The Birth of Annales History : the letters of Lucien Febvre and Marc Bloch to Henri Pirenne (1921-1935)*. Bruxelles, 1991.

Bruxelles, notamment pour le jubilé de Pirenne en 1935. Et les hommages de Huizinga à l'œuvre et à la personnalité du grand historien belge, notamment après le décès de ce dernier<sup>81</sup>, n'ont rien à envier à ceux des *Annales*. En vérité ce qui est frappant dans les échanges entre deux hommes, très bien retracés dans la correspondance publiée de Huizinga, est l'intensité de leur dialogue intellectuel : sur les villes au Moyen Âge, sur les thèses de Burckhardt, sur les Etats-Unis contemporains, et sur leur conception même du métier d'historien. Au point que Huizinga déclare en 1919 : « Je suis très heureux que mes vues sur notre tâche comme historiens correspondent si bien avec les vôtres » (BW, I, 244).

Phrase qu'aurait pu prononcer, au mot près, un Marc Bloch ou un Lucien Febvre. Et d'ailleurs l'*Histoire de Belgique* de Pirenne sert de référence commune et centrale à leurs conceptions respectives de l'histoire<sup>82</sup> : si l'on ajoute à ce fait l'importance des relations de Huizinga à l'Université de Strasbourg<sup>83</sup> qui fut le « berceau des Annales », l'échec de sa coopération avec la jeune revue prend dès lors l'allure d'un vrai paradoxe ; et ce d'autant que le nom de l'historien néerlandais a été connu très tôt en France.

### 1.3. Une réception précoce mais discrète et ambivalente

Le premier article sur lui ne pouvait guère être plus précoce, puisqu'il s'agit du compte-rendu positif – et qui relève l'influence de Lévi – de sa thèse de doctorat sur le théâtre indien, paru quelques semaines seulement après la soutenance dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*<sup>84</sup>. En 1903, est fait mention, dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, de sa contribution philologique à l'*Album Kern*, mélanges offerts au grand sanskritiste néerlandais par ses collègues européens<sup>85</sup>. Sa leçon inaugurale à Groningue en 1905 a l'honneur d'un compte-rendu dans la *Revue de synthèse* sous la plume du philosophe P. Hermant qui note la proximité des idées de Huizinga et de la philosophie critique allemande<sup>86</sup>. En 1917, c'est au tour de la *Revue historique*, par l'entremise de Japikse, de rendre compte de son long article sur « L'art des van Eyck dans la vie de leur temps », point de départ de *Herfsttij*<sup>87</sup>.

---

<sup>81</sup> « Henri Pirenne », 1935, VW, VI, p. 501-507.

<sup>82</sup> Sur les relations et la comparaison entre Pirenne et Huizinga, voir J. Tollebeek, « Au point sensible de l'Europe, Huizinga en Pirenne », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 74, 1996, n°2, p. 403-434 et M. Boone, « L'Automne du Moyen Âge : Johan Huizinga et Henri Pirenne ou plusieurs vérités pour la même chose », dans P. Moreno, G. Palumbo (dir.), *Autour du XV<sup>e</sup> siècle : Journée d'étude en l'honneur d'Alberto Varvaro*, Genève, 2008, p. 27-53. Sur le triangle formé par Pirenne, les Annales et Huizinga, voir Walter Simons, « The Annales and medieval studies in the Low Countries » dans Miri Rubin (dir.), *The Work of Jacques Le Goff and the Challenges of Medieval History*, Londres, 1997, p. 99-122.

<sup>83</sup> Huizinga est, on l'a vu, en relation avec Cohen, Lévi, Baldensperger et F.E. Schneegans qui traduira son « Problème de la Renaissance », tous collègues à un moment ou à un autre de Febvre et Bloch à Strasbourg. Voir sur ce « berceau » strasbourgeois des Annales, C.O. Carbonell et G. Livet (dir.), *Au berceau des "Annales". Le milieu strasbourgeois. L'histoire en France au début du XX<sup>e</sup> siècle*, Toulouse, 1983.

<sup>84</sup> *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1897, n°27, p. 56-57.

<sup>85</sup> « Album Kern », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 3, 1903, p. 738-746.

<sup>86</sup> P. Hermant, « La théorie de l'histoire dans les universités hollandaises », *Revue de synthèse historique*, 12, 1906, n° 3, p. 334-337.

<sup>87</sup> N. Japikse, « Johan Huizinga : L'art des van Eyck dans la vie de leur temps », *Revue historique*, 1917, n° 134, p. 166.

C'est évidemment avec ce livre que la notoriété de Huizinga va croître, en France comme ailleurs, à partir des éditions allemandes que vont recenser successivement Edouard Jordan pour la *Revue d'histoire de l'Église de France*<sup>88</sup>, Ernst Hoepffner pour la *Revue critique d'histoire et de littérature*<sup>89</sup> et Marc Bloch pour le *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*<sup>90</sup>. Comptes-rendus dans l'ensemble très positifs – « livre capital », écrit Bloch – qui saluent la vaste culture de Huizinga, la qualité de ses interprétations des sources narratives et iconographiques et sa compréhension intime des mentalités du Moyen Âge finissant ; d'où l'appel à une prompt translation en français. Mais le jugement n'est pas sans réserve : les commentateurs soulignent et déplorent également le caractère socialement et culturellement partiel de l'approche, trop restreinte à l'élite nobiliaire, ainsi que l'oubli du contexte démographique, social et économique. Le long compte-rendu de Hoepffner donne une bonne idée de cette première réception de Huizinga en France :

Nous avons sous les yeux la traduction allemande de la deuxième édition (de 1921) de l'original hollandais, publié pour la première fois en 1919. L'ouvrage mériterait bien aussi, disons-le tout de suite, une traduction française, puisqu'il étudie surtout, comme l'indique le sous-titre, l'état de la France et de la Bourgogne dans les deux derniers siècles du Moyen Âge et qu'il a de ce fait pour nous une importance et un intérêt tout particuliers. Souhaitons que cette traduction ne se fasse pas attendre trop longtemps. [...] M. Huizinga, en une étude pénétrante d'un puissant intérêt, essaie de fixer et d'expliquer la différence qu'il constate entre l'expression littéraire et celle des arts plastiques dans leur façon de concevoir et de reproduire la vie réelle. L'auteur a en effet reconnu qu'il était impossible « d'obtenir par la seule étude de l'art l'image complète d'une époque dans toute sa réalité » (p. 343). Il a donc poussé ses investigations bien au-delà des limites trop étroites de l'histoire de l'art. Or, l'étude des poètes et des chroniqueurs révèle une différence profonde entre le tableau de l'époque tel qu'il se reflète dans l'histoire et dans la littérature, et celui qu'offrent les arts plastiques. L'un n'est qu'une peinture sombre et terrifiante des vices et des misères du temps, de sa cruauté, de son orgueil, de sa violence, à peine relevée par son luxe effréné et ses fêtes pompeuses ; l'autre, qui apparaît aussi bien dans l'art des van Eyck et de Memling que dans la musique de Dufay et de ses compagnons ou dans la parole de Roosbroek [Ruysbroek] et de Thomas a Kempis, respire au contraire une gravité hautaine, une paix sereine, et brille d'une gaieté simple et paisible (p. 342-343). Comment expliquer ce contraste si frappant ? Où se trouve la vérité et comment concilier ces extrêmes ? Ce sont évidemment ces questions qui ont engagé M. Huizinga à poursuivre son enquête jusqu'à ses dernières limites, de façon à fixer les traits essentiels qui déterminent le caractère particulier de la vie et de la civilisation française et bourguignonne au déclin du Moyen Âge. Mais ce point de vue spécial auquel s'est placé l'auteur, lui a imposé certaines restrictions que nous aurions mauvaise grâce à lui reprocher, puisqu'elles sont voulues et même exigées par le cadre qu'il s'était fixé, mais qu'on ne nous empêchera pas moins de trouver regrettables [...] Aussi M. Huizinga s'est-il borné à n'étudier de cette époque que le côté aristocratique et religieux, à retracer surtout un tableau de la vie des cours, telle qu'elle se présente dans le monde des souverains, des grands seigneurs et de cette bourgeoisie enrichie et anoblie qui vivait dans l'orbite des cours seigneuriales et qui en imitait de son mieux toutes les manifestations. La vie des classes inférieures est à peine effleurée [...] Dans son champ d'études ainsi restreint, M. Huizinga aperçoit trois idées principales qui dominent toute l'époque : « La religion, la chevalerie et l'amour courtois sont les formes les plus importantes de la vie » (p. 344). Tour à tour, chacune de celles-ci est étudiée dans ses manifestations les plus importantes et dans ses traits les plus caractéristiques. Ce n'est pas une facile accumulation de menus détails, énumérés et classés à la manière d'Alvin Schulz et des innombrables

<sup>88</sup> E. Jordan, « Johan Huizinga. *Herbst des Mittelalters* », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 53, 1925, p. 553-537.

<sup>89</sup> E. Hoepffner, « J. Huizinga, *Herbst des Mittelalters* », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 61, 1927, n°11, p. 201-204.

<sup>90</sup> M. Bloch, « Johan Huizinga : *Herbst des Mittelalters* », *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, 7, 1928/1929, p. 33-35. Pour l'analyse détaillée du point de vue de Marc Bloch, voir *ci-dessous* chapitre 7.5.

dissertations que groupait récemment M. Ch.-V. Langlois ; l'auteur s'efforce, au contraire, de saisir l'essence même de chacune de ces manifestations et d'en dégager l'idée dominante, suivant l'illustre exemple de Jacob Burckhardt. Il n'hésite pas, au besoin, à remonter jusqu'aux rites primitifs, pour faire comprendre le sens de certaines cérémonies, traditions et coutumes (cf. p. ex. p. 148 ss.), l'interprétation paraîtra quelquefois discutable ; elle est toujours ingénieuse et presque toujours convaincante.

Le procédé de M. Huizinga dérive de la thèse générale qu'il veut démontrer dans son livre et qui lui en a dicté le titre ; à savoir que les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles représentent beaucoup plus la fin et le dernier épanouissement de la civilisation médiévale que la préparation de la Renaissance et de la civilisation moderne. C'est donc une réaction contre l'opinion qui, de nos jours, tend de plus en plus à découvrir et à relever dans cette époque les germes d'une ère nouvelle. Voilà pourquoi M. Huizinga s'attache de préférence à faire voir dans les formes de la vie de ce temps les survivances des époques antérieures, tout en signalant aussi très loyalement les nouveautés qui s'y font jour (voir les excellentes remarques du dernier chapitre). Et c'est là encore une raison de la restriction qu'il s'est imposée, puisque c'est nécessairement le traditionalisme aristocratique et religieux qui lui fournit les meilleurs arguments en faveur de sa thèse. [...] L'ouvrage n'en reste pas moins, dans la restriction volontaire que l'auteur s'est imposée, un tableau remarquable de la civilisation franco-bourguignonne des deux derniers siècles du Moyen Âge. Nourri de faits, basé sur une interprétation exacte des textes, parsemé de remarques ingénieuses et d'observations pénétrantes, et de plus présenté en un exposé clair, d'une lecture attachante, et orné de nombreuses gravures, le volume de M. Huizinga est un des meilleurs ouvrages sur la période encore si mal explorée et trop peu connue qui sépare le vrai Moyen Âge de la Renaissance. On ne saurait se souhaiter un guide plus sûr et plus éclairé<sup>91</sup>.

Mais, tandis que la réception de l'ouvrage se déroule ainsi sous de bons auspices – quoique non sans réserves – sa traduction en français, réclamée par ces premiers commentateurs va, quant à elle, donner lieu à une course d'obstacles bien éprouvante pour l'historien néerlandais. « Calvaire<sup>92</sup> », « via dolorosa<sup>93</sup> », les expressions de la littérature secondaire pour qualifier cet épisode sont parlantes. Le moins que l'on puisse dire c'est que Huizinga n'aura pas ménagé sa peine pour être traduit : on mesure là l'effet du prestige intellectuel très fort dont jouit encore la France, notamment aux Pays-Bas. A peine rentré chez lui après son séjour à Paris en 1921 et sa rencontre avec Hanotaux, il envoie à ce dernier le 2 juillet une longue lettre avec la traduction du premier chapitre et un résumé de l'œuvre. Première lettre qui donne le ton de l'ensemble de la correspondance, marquée par un empressement constant et une modestie presque gênante, mais aussi de précieuses indications sur l'esprit de son livre :

Monsieur,

J'ai cru ne pouvoir mieux vous montrer quelle importance a pour moi l'intérêt que vous avez pris à mon livre, qu'en me mettant aussitôt à l'ouvrage pour vous aussi complètement que possible. J'ai donc entrepris, comme vous me l'avez encouragé (*sic*), de traduire, moi-même un chapitre que j'ai l'honneur de vous envoyer [...] Quant à mon essai de traduction, je vous prie de ne la considérer pas comme définitive [...] J'espère seulement que votre impression ne sera pas trop défavorable et que vous n'y verrez pas la boursoufflure bourguignonne [...] Permettez-moi maintenant de vous esquisser le contenu du livre. Je commence par vous indiquer un défaut que j'y reconnais, et auquel il n'y a pas de remède. C'est un certain manque d'unité qui est le vice de son origine. Le point de départ a été de comprendre l'art des Van Eyck dans le cadre de leur temps. Bientôt le projet s'élargissait à embrasser la civilisation entière du XV<sup>e</sup> siècle, mais gravitant encore autour du centre bourguignon. Graduellement, j'ai reconnu qu'il était impossible de séparer la civilisation des Etats Bourguignons de celle de la France propre et

---

<sup>91</sup> E. Hoepffner, *art.cit. passim*.

<sup>92</sup> A. van der Lem, *art. cit.*, p. 36.

<sup>93</sup> H. Wesseling, *op.cit.*, p. 149.

c'est ainsi que c'est devenu, comme le désigne le sous-titre, « une étude sur les formes de la vie et de la pensée aux 14e et 15e siècles en France et aux Pays-Bas<sup>94</sup> ».

La suite de l'entreprise va pourtant se révéler bien décevante. Après une première tentative de Hanotaux auprès de Plon, la librairie Honoré Champion, dirigée par le fils du fondateur, Edouard, donne son accord à la fin de 1922<sup>95</sup>. Mais le projet va buter sur les difficultés faites – ou rencontrées<sup>96</sup> – par l'éditeur, et sur une certaine désinvolture de Hanotaux lui-même, pris par ses mille occupations, ses ennuis de santé et ses voyages<sup>97</sup>. Huizinga devra le relancer par l'intermédiaire de Van Eysinga<sup>98</sup>. Pourtant il témoigne d'un respect constant pour le « grand homme », qu'il épargne toujours, en faisant retomber la faute des difficultés rencontrées sur le seul Champion. S'étalant sur huit longues années, avec un paroxysme entre 1923 et 1925, les échanges, qui ne comptent pas moins de 40 lettres, suscitent à vrai dire chez le lecteur une certaine compassion pour l'historien néerlandais. Celui-ci accepte de traduire lui-même l'ouvrage et d'en réduire le volume de deux cents pages, soit près de la moitié de l'édition originale ! Jusqu'à ce qu'il finisse par renâcler devant une énième demande d'Edouard Champion : la sollicitation d'une subvention néerlandaise et une garantie d'un volume de vente pour couvrir la moitié des frais d'impression qui s'élèvent à 12000 francs<sup>99</sup>. Dans un sursaut de fierté, Huizinga avertit Hanotaux le 16 décembre 1925 qu'il renonce dans ces conditions à « l'honneur d'être traduit en français » (BW, II, 619). Après une nouvelle tentative, dont il est difficile de mesurer le sérieux, auprès de l'éditeur Moramé, Hanotaux renvoie le manuscrit à Huizinga en juillet 1927<sup>100</sup>. Non sans un ultime rebondissement en 1929, avec un dernier essai auprès d'un autre éditeur dont il ne précise pas le nom<sup>101</sup>.

Episode douloureux pour lequel Huizinga ne semble pourtant pas en avoir voulu à Hanotaux. Il consacrera en pleine guerre, alors qu'il a bien d'autres soucis en tête une chronique nécrologique émouvante à l'académicien qui vient de décéder, effet sans doute de son respect indéfectible pour les hommes importants<sup>102</sup>.

Sans doute *Herfsttij* finira par être publié en français en 1932, avec une préface de l'incontournable Hanotaux, au demeurant. Mais cette issue positive est due à une tout autre voie, qui montre que les réseaux ne font pas tout : l'initiative personnelle d'une jeune belge énergique, spécialiste de littérature médiévale et traductrice d'Aldous Huxley, Julia Bastin. Elle avait, nous l'avons vu, présenté dès 1924 à Huizinga sa candidature pour traduire *Herfsttij*. Mais on était alors en pleine « hypothèse Champion » et Huizinga avait décliné l'offre. Julia Bastin revient à la charge en 1929, cette fois à propos d'*Erasmus*, en espérant

---

<sup>94</sup> L'original de cette lettre n'a pas été retrouvé. Une copie du brouillon se trouve dans les archives Huizinga (dossier « Hanotaux »).

<sup>95</sup> Lettre de Hanotaux à Huizinga, 14 novembre 1922, BW, I, 437.

<sup>96</sup> L'insistance mise par les correspondants de Huizinga sur les difficultés de l'édition ne sont pas purement imaginaires ; la crise du livre en France est à l'époque bien réelle et se trouve redoublée avec les difficultés financières du Cartel des gauches à partir de 1924.

<sup>97</sup> Henk Wesseling résume dans une formule heureuse l'attitude de Hanotaux : “The book has to be shorter still, The French is not good enough, the publisher has no money and Hanotaux has no time.” (*op.cit.*, p. 149).

<sup>98</sup> Lettre de Van Eysinga à Huizinga, 18 septembre 1922, AH, dossier « Van Eysinga », *Corr. hors BW*.

<sup>99</sup> Lettre de Champion à Huizinga, 26 novembre 1925, AH, dossier « Champion », *Corr. hors BW*.

<sup>100</sup> BW, II, 161.

<sup>101</sup> Lettre de Hanotaux à Huizinga, 8 juin 1929, AH, dossier « Hanotaux », *Corr. hors BW*.

<sup>102</sup> « Herdenking van Gabriel Hanotaux » écrit en 1944 et publié en 1946 (VW, VI, 559-562).



avoir « plus de succès cette fois-ci<sup>103</sup> ». Informée par Huizinga des difficultés éditoriales rencontrées pour *Herfsttij*, elle ne se décourage pas et lui propose de « traduire dès maintenant quelques pages d'Erasmus que je vous enverrais à titre d'échantillon. Si vous en êtes satisfait, je ferais tout pour le placer<sup>104</sup> ». Le ton et le rythme des lettres de Julia Bastin, qui n'écrit pas moins de six lettres à Huizinga en un mois (fin octobre-fin novembre 1929), et s'engage à trouver un éditeur et à réaliser une traduction *in extenso*, contraste avec les retards et les circonvolutions de Hanotaux qu'elle ne manque pas d'épingler au passage : « celui-ci exige une traduction abrégée et ne parvient pas, en 8 ans, à la placer<sup>105</sup> ».

Julia Bastin, elle, y parviendra, et rapidement. Avec l'aide d'une amie libraire, Mlle Droz, elle retient l'attention de l'éditeur Payot pour *Erasmus*, mais aussi pour *Herfsttij*, dont elle demande à Huizinga de réserver les droits<sup>106</sup>. Rapidement elle sent que Payot « hésite » pour *Erasmus* et, toujours aussi directe, elle avertit Huizinga de l'échec par télégramme, le 1<sup>er</sup> mars 1930 : « Payot refuse Erasme<sup>107</sup> ». Mais l'accord pour *Herfsttij* demeure et Payot envoie à Huizinga le 18 avril le contrat pour la publication française<sup>108</sup>. L'affaire connaîtra encore quelques péripéties : un nouveau retard de Hanotaux qui mettra plusieurs mois (septembre 1931-avril 1932) pour envoyer sa préface en exigeant de ne travailler que sur les épreuves<sup>109</sup> ; l'inertie de Payot qui ne profite pas de l'accord obtenu par Huizinga de son éditeur allemand pour la reprise des illustrations<sup>110</sup>. Enfin le 27 juin 1932, Huizinga peut remercier son éditeur pour « les deux premiers exemplaires de [s]on ouvrage *Le déclin du Moyen Âge*. Le volume fait bon effet et la simplicité de sa mise est tout à fait à mon goût » (BW, II, 928).

Contentement sincère ou simple soulagement à l'issue d'exactly onze années d'épreuves (juin 1921-juin 1932) ? On notera en tout cas l'esprit d'initiative, la force de conviction et la grande rapidité de la traduction de Julia Bastin. Signe d'un tempérament énergique qui, d'un départ modeste dans la vie en tant qu'enseignante dans une école privée de la Haye, la conduira au professorat à l'Université de Bruxelles et à la direction de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises<sup>111</sup>. Et signe aussi que les réseaux ne sont pas tout...

#### 1.4. Les occasions manquées : *L'Evolution de l'humanité* et les *Annales*

On comprend en tout cas que l'épisode Hanotaux/Champion ait laissé des traces durables chez Huizinga : ne faut-il pas lui imputer une certaine méfiance à l'égard du monde intellectuel français ? Réserve qu'il manifestera désormais à l'égard de toutes les propositions de collaboration venues de Paris : celle de Hanotaux lui-même, qui, en 1932, lui propose « la

---

<sup>103</sup> Lettre de Julia Bastin à Huizinga, 28(?) octobre 1929, AH, dossier « Bastin », *Corr. hors BW*.

<sup>104</sup> *Ibid.*, 26 (?) octobre 29. Il semble au vu de leur contenu que les dates figurant sur ces deux dernières lettres aient été inversées par Julia Bastin elle-même, souvent imprécise en la matière.

<sup>105</sup> *Ibid.*, 19 novembre 1929.

<sup>106</sup> *Ibid.*, 19 et 22 novembre 1929.

<sup>107</sup> *Ibid.*, 1 mars 1930.

<sup>108</sup> AH, dossier « Payot ».

<sup>109</sup> Lettre de Huizinga à Payot, 12 septembre 1931, *ibid.*

<sup>110</sup> Lettre de Huizinga à Payot, 6 juin 1932, *ibid.*

<sup>111</sup> Sur la vie de Julia Bastin (1888-1971), R. Mortier, « Notice sur Julia Bastin », *Extrait de l'Annuaire de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises*, Bruxelles, 1971.

partie relative à la pensée germanique » dans un livre qu'il projette, à quoi Huizinga répond négativement de façon bien compréhensible (BW, II, 935) ; mais aussi, après un premier refus de Pirenne, absorbé par l'écriture de son *Mahomet et Charlemagne*<sup>112</sup>, celle de Henri Berr en 1935 qui lui propose d'écrire le volume sur les Provinces-Unies pour *L'Evolution de l'humanité*. La proposition de Berr à Huizinga nous est connue par les deux lettres de réponse de ce dernier :

1/ Leyde le 10 février 1935

Cher Monsieur,

Je doute fort de la possibilité de me charger du volume que vous me faites l'honneur de me proposer. Avant d'en juger définitivement il serait nécessaire d'avoir quelques détails sur la nature de l'ouvrage que vous désirez, sur la grandeur du volume, et sur le terme de livraison. S'agit-il d'une esquisse de la société hollandaise au XVIIIe [XVIIe?<sup>113</sup>] siècle, ou plutôt de la constitution de la politique du pays ?

Je vous serais très reconnaissant pour (*sic*) me renseigner un peu et je vous prie, Cher Monsieur, de bien vouloir croire à ma parfaite considération.

J. Huizinga

2/ Leyde le 19 février 1935

Cher Monsieur,

Mes hésitations tenaient surtout à la question de la possibilité de faire rentrer le travail que vous me proposez dans le plan général de mes travaux pour les années prochaines. Je suis désolé de vous dire que mes considérations ont abouti à une décision négative. Je ne pourrai pas me charger du volume que vous désirez. Il me coûterait beaucoup de temps que je ne puisse (*sic*) y consacrer ni maintenant ni dans les années à venir. Il serait inutile de vous donner une promesse indéfinie.

Veillez donc m'excuser de ne pas entreprendre cette collaboration honorable avec votre belle série justement célèbre.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, à ma considération parfaite et à mon dévouement.

J. Huizinga<sup>114</sup>

Force est de constater qu'après le pénible épisode de la traduction de *Herfsttij*, Huizinga semble tourner le dos à la France, comme le montre également l'issue du projet de coopération parvenue entre-temps des *Annales* en 1933/1934.

Le déroulement chronologique des relations avec les fondateurs de la jeune revue peut être établi avec précision à partir des correspondances croisées entre Bloch et Febvre d'une part, Febvre et Huizinga d'autre part, Bloch et Huizinga enfin – même si ces derniers échanges ne sont connus que de manière indirecte par la correspondance entre les deux fondateurs des

---

<sup>112</sup> Lettre de Pirenne à Berr du 21 octobre 1934, IMEC, Archives Berr, BRR/ 2A/23.

<sup>113</sup> L'écriture de Huizinga, toujours limpide, porte bien « XVIIIe » mais il est vraisemblable que c'est le siècle d'or hollandais qui retenait l'attention de Berr pour sa collection et non le suivant, alors considéré dans l'historiographie comme un siècle de déclin des Pays-Bas.

<sup>114</sup> IMEC, Archives Berr, BRR/2A/2.

*Annales*. Tout commence à la fin de 1933. Pourquoi si tard, quatre ans après la fondation de la jeune revue, alors que Bloch et Febvre connaissent depuis longtemps l'œuvre de l'historien néerlandais ? Assurément la ligne éditoriale des premiers temps des *Annales*, très orientée vers l'histoire quantitative et les sujets contemporains, n'invitait guère à faire appel à un spécialiste des mentalités médiévales. Une autre raison, liée à la genèse même des *Annales* a pu également jouer : les difficultés sérieuses rencontrées, à l'époque du projet de revue internationale d'histoire économique, avec les historiens néerlandais Van Dillen et Posthumus. Opposition qui a été une cause majeure de l'échec du projet et du choix fait par Febvre et Bloch de lui substituer une entreprise strictement française. Il est possible que l'idée de faire appel à un Néerlandais – même si Huizinga n'a jamais été proche de Posthumus et Van Dillen – n'ait pas été jugé opportune. Episode où l'on mesure le véritable ressentiment de la part de l'ancien combattant Marc Bloch, à l'égard des « Hollandais ou autres neutres de même acabit<sup>115</sup> ». Ressentiment et rivalité durables qui se mesurent encore lorsque les deux directeurs des *Annales* prennent leur plume – une plume acide – pour attaquer en 1937 l'antenne parisienne de l'Institut international d'histoire sociale (IISG) créé à Amsterdam par Posthumus en 1935 : aussi bien la « succursale » française, pour ses relations supposées troubles avec l'URSS que la maison-mère, pour son peu d'attention aux Français et à la France, font l'objet de vives critiques dont la moindre est « l'éparpillement des efforts que nous tenons pour mortels à nos études<sup>116</sup> ». Signe que les enjeux de pouvoir peuvent fortement influencer sur le débat épistémologique et la configuration des réseaux scientifiques...

Mais entretemps, il est vrai, l'incident Von Leers aura changé les choses pour les relations de Bloch et Febvre avec Huizinga lui-même : le contact est établi à l'initiative des fondateurs des *Annales*, qui cherchent de nouveaux collaborateurs et sur l'idée de Marc Bloch :

1/ *Bloch à Febvre*, 16 novembre 1933 :

Mais ce sont des jeunes que je voudrais [...] Et ne pourrait-on écrire à Huizinga, auquel les revues allemandes, depuis l'incident du crime rituel, sont dorénavant fermées<sup>117</sup> (drôle de « jeune » d'ailleurs)<sup>118</sup>.

2/ *Febvre à Bloch*, 18 novembre 1933 :

Huizinga, c'est à voir. Je retiens l'idée et je peux écrire un mot<sup>119</sup>.

3/ *Febvre à Huizinga*, 2 décembre 1933<sup>120</sup> (BW, II, 1055).

<sup>115</sup> Parlant d'une lettre de Van Dillen à ce sujet, Bloch écrit à Febvre : « elle m'avait causé, vous le pensez bien, le même genre d'irritation qu'à vous. Il est assez plaisant de voir V[an] D[illen] qui avait été le principal adversaire à Bruxelles du projet de *Revue internationale*, faire ensuite l'officieux et le zélé pour ce projet inviable. » (Bloch à Febvre 11 août 1928, *op.cit.*, I, lettre XV, p. 46).

<sup>116</sup> Les directeurs (M. Bloch, L. Febvre) : « Un nouvel Institut d'histoire sociale ?, *Annales*, 9, 1937, n° 44, p. 194. L'article est écrit à l'occasion du cambriolage mystérieux de l'Institut parisien en novembre 1936. Cet institut, dirigé par Souvarine, était clairement dans l'opposition à l'URSS stalinienne, contrairement aux insinuations de Bloch et Febvre qui parlent contradictoirement de « collaboration, voire d'opposition » de l'Institut avec des institutions d'inspiration soviétique.

<sup>117</sup> Cette allusion, à première vue bien mystérieuse, au « meurtre rituel » et qui n'est pas expliquée dans l'édition de la correspondance de Bloch et Febvre, se comprend aisément lorsqu'on la renvoie aux thèses antisémites de Von Leers.

<sup>118</sup> M. Bloch, L. Febvre, *op.cit.*, I, lettre CLXXI, p. 442.

<sup>119</sup> *Ibid.*, lettre CLXXII, p. 446.

Monsieur et Cher Collègue,

Vous connaissez certainement les *Annales* que j'ai fondées il y a 5 ans et que je dirige avec Marc Bloch depuis ce temps là. Vous savez qu'elles ont pris la place que ne tenait plus, pour beaucoup de raisons, le *Vierteljahrsschrift für Sozial u[nd] Wirtschaftsgesch[ichte]*, devenu une revue à peu près exclusivement allemande. Vous savez aussi qu'elles entendent le mot « social » qui figure sur leur titre, d'une façon la plus large et la plus vaste. Au moment où nous établissons le programme de la nouvelle année, il nous serait très agréable de pouvoir donner de vous une étude large et précise comme celles que vous avez l'habitude d'écrire. Sur la fin du Moyen Âge ; sur la société d'Erasmus ; sur l'ancienne société hollandaise – ou sur tout autre sujet qu'il vous plairait, n'auriez vous rien à nous offrir ? Nous serions heureux de publier en France quelque chose d'un historien dont nous estimons infiniment l'originalité et le talent. Vous serez bien aimable de nous donner un petit mot de réponse sans trop tarder ; je souhaite très vivement qu'il soit favorable et je vous prie de croire, Monsieur et cher collègue, à mes sentiments de haute estime et de bien vif dévouement,

4/ *Huizinga à Febvre*, réponse (perdue) en date probable du 5 décembre 1933.

5/ *Bloch à Huizinga*, (lettre perdue), courant décembre 1933.

6/ *Huizinga à Bloch*, (lettre perdue), 5 décembre 1933<sup>121</sup>.

7/ *Bloch à Febvre*, 24 décembre 1933.

Huizinga, en réponse à un envoi de tirage à part, m'a écrit en des termes si sibyllins que je me demande s'il a reçu la lettre que vous lui avez sans doute adressée à propos des sujets indiqués par lui. Peut-être est-ce simple inexpérience dans le maniement du français. Décidément, je me méfie du « ludique »<sup>122</sup>.

8/ *Febvre à Huizinga*, 7 janvier 1934<sup>123</sup>.

(Lettre à en-tête de l'Encyclopédie française)

Voulez vous m'excuser, je vous prie, si je n'ai pas répondu plus vite à votre lettre du 5 [décembre], dont l'empressement m'avait cependant beaucoup touché. Un état de santé très défectueux, suivi d'une absence assez longue sont cause d'un silence que je regrette fort. Je me dépêche de reprendre la conversation interrompue...

Vous me parlez gentiment de deux sujets d'articles possibles pour les *Annales* : une étude générale sur le capitalisme médiéval, un mémoire sur l'élément de jeu dans la civilisation. J'ai réfléchi à vos propositions, et j'ai soumis mes réflexions à Marc Bloch, qui dirige avec moi, comme vous le savez, les *Annales*. Comme vous nous le dites vous-même fort obligeamment, un article pour le grand public lettré sur les origines médiévales du capitalisme serait un peu perdu dans notre revue ; et il manquerait son but en n'atteignant pas directement ceux pour qui il est écrit et qu'il y a tant d'intérêt à mettre au fait de vos études. L'article sur « l'élément ludique dans l'histoire » pique davantage nos curiosités ; mais ici encore, nos *Annales* sont elles parfaitement bien indiquées – et puisqu'il s'agit plutôt, si je me représente bien votre dessein, d'une étude de sociologie historique confinant à la philosophie de l'histoire, une revue comme la *Revue de Synthèse* ne serait-elle pas plus désignée pour l'accueillir ? Je me le demande un peu dans l'abstrait, puisque je ne connais pas votre travail, mais avec le souci, qui s'impose aujourd'hui, d'adapter exactement les articles à la spécialité des revues qui les accueillent. Dites-moi, sur ce dernier point, ce que vous en pensez ? Et si vous estimez, comme nous, que peut-être il y aurait avantage à donner votre étude à la *Revue de Synthèse*, ou alors à une grande revue générale

<sup>120</sup> Et non 2 octobre, comme écrit dans la correspondance publiée de Huizinga.

<sup>121</sup> L'existence et l'ordre de ces trois lettres découlent logiquement du contenu des deux suivantes.

<sup>122</sup> M. Bloch, L. Febvre, *op.cit.*, I, lettre CLXXXII, p. 462.

<sup>123</sup> Lettre non reprise dans la correspondance publiée de Huizinga. AH, dossier « Febvre », *Corr. hors BW*.

(*Revue de Paris* ou autre), ne trouverez pas pour nous dans votre riche arsenal de notes, la substance de quelque étude d'histoire sociale – sur l'une des sociétés, ou des époques que vous connaissez si bien ? Et de préférence, sur votre pays, cette mine d'études de puissant intérêt. Que de chapitres dans l'histoire de la bourgeoisie Hollandaise, qui ne sont point écrits et qu'on attend ? – Si vous estimez au contraire (et vous seul pouvez en juger) que votre travail est bien dans la ligne des *Annales*, envoyez le nous et nous nous occuperons, Bloch et moi, de le mettre en bonne lumière comme il convient, avec la joie de compter parmi nos collaborateurs l'auteur si plein de talent du *Déclin du Moyen Âge* et d'*Erasmus*. Veuillez encore excuser mon retard involontaire et croire, Monsieur et cher Collègue, à tous mes dévoués et reconnaissants sentiments.

9/ *Huizinga à Febvre*, 9 janvier 1934 (BW, III, 1068)

Monsieur et cher collègue,

Je comprends très bien qu'aucun des deux sujets que je vous proposais ne vous convient parfaitement pour les *Annales*, et après tout je préfère réserver le 2<sup>ème</sup> pour une autre forme de publication que celle d'une revue. Cependant à présent je n'en ai pas d'autres et comme je ne m'occupe plus guère d'études qui rentrerait (*sic*) dans le cadre des *Annales*, il est à craindre que ma collaboration que – je désire vivement – ne se fasse attendre. Si pourtant je trouve quelque chose qui pourrait être utile je ne manquerais pas de vous l'offrir.

Veuillez croire, Monsieur et cher collègue, à mes sentiments de sympathie et de dévouement.

10/ *Febvre à Huizinga*<sup>124</sup> (BW, II, 1056) (lettre non datée, très probablement deuxième quinzaine de janvier 1934).

Mon cher Collègue,

Mais non ! Vous êtes trop modeste, et vous assignez aux *Annales* un but trop restreint ! Il y a toute sorte de choses excellentes de vous qui sont faites pour les *Annales* ! Tous les chapitres de votre *Déclin du Moyen Âge* auraient pu y paraître les uns après les autres. Tout ce qui noue un lien entre *l'art et l'économie*, entre la *pensée et la structure sociale*, entre la *psychologie collective et les états sociaux* rentre dans nos préoccupations. De *l'économie pure*, nous en avons ; des historiens économistes, au sens étroit du mot, nous en avons : mais des hommes capables comme vous de nouer, avec talent, un lien entre *art, mœurs, état social, pensées collectives ou individuelles*, il n'y en a pas des masses ; et c'est pour cela que, personnellement, *je tiens beaucoup à votre collaboration*. Je ne fais pas une *Revue* pour y enfouir des articles. Je fais une *Revue* pour *élargir de jeunes esprits*, et les tirer de leur spécialité précisément – leur montrer qu'il y a autre chose. Réfléchissez et vous trouverez certainement dans vos cartons – ou dans votre esprit, le pendant d'un de vos beaux chapitres du *Déclin* : « l'âpre saveur de la vie »... « La conception hiérarchique de la Société »... « Les formes de la pensée reflétées dans la vie pratique »... « L'art et la vie »... « Le verbe et l'image »... Tout cela, bon pour les *Annales* ! Tout cela ou leur équivalent ! Tout cela qui est du meilleur *Huizinga (sic)* et dont nous avons bien envie ! – Donc, je ne renonce pas. Je vous veux collaborateur à notre œuvre d'éducation et d'élargissement intellectuel. Pardonnez-moi cette insistance. Nous ne manquons pas d'articles, certes. Mais d'hommes à l'esprit large, nous n'en aurons jamais assez. Bien à vous, mon cher collègue.

Il semble qu'il n'y ait pas eu de réponse de *Huizinga* à cette dernière tentative de *Lucien Febvre*. Peut-être l'agacement devant l'erreur d'orthographe de son nom, particulièrement mal venue dans un tel contexte ? La chronologie et le contenu de ces échanges montrent en tout cas l'intensité de cette correspondance qui, en deux mois, comprend six lettres échangées,

---

<sup>124</sup> Lettre reprise dans la correspondance publiée de *Huizinga*, mais à une mauvaise date (fin 1933) : elle ne peut venir qu'après la lettre de *Huizinga* du 9 janvier 1934, dont elle constitue la réponse.

dont quatre ont été retrouvées (auxquelles s'ajoutent la correspondance de Bloch et Febvre à propos de Huizinga). Toutefois cette correspondance montre aussi une réelle ambivalence : ambivalence de Huizinga qui, comme toujours, répond très promptement à l'invitation de ses interlocuteurs, mais qui semble se faire vite une raison devant leur réticence à l'égard des sujets proposés. Il ne donne pas suite notamment à l'ouverture de Febvre qui n'avait pas opposé un refus définitif à ses premières propositions.

Sans doute, comme on l'a justement remarqué<sup>125</sup>, les circonstances en sont-elles en partie responsables : à cette date (tournant 1933/1934), Huizinga a autre chose à faire que l'écriture d'un article original pour ce qui n'est encore qu'une revue française confidentielle. C'est l'époque où, nous l'avons vu, son activité s'oriente vers la critique et la philosophie de la culture. Et c'est bien pourquoi il propose à Febvre des articles qu'il a « en stock » : « Les origines médiévales du capitalisme » est le thème d'une conférence qu'il a donné à Utrecht en 1932<sup>126</sup> ; « L'élément ludique dans l'histoire »<sup>127</sup> reprend le sujet de son discours inaugural de recteur de Leyde de février 1933. Quant à retenir des sujets néerlandais comme le lui suggère Febvre, l'idée correspond davantage aux préoccupations du moment de Huizinga : il a donné l'année précédente trois conférences à Cologne sur « La culture hollandaise du XVIIe siècle »<sup>128</sup> et achève la rédaction de son essai sur « L'esprit des Pays-Bas »<sup>129</sup> ; mais ces écrits très généralistes et relevant davantage de « l'histoire-mémoire » ne peuvent convenir à un périodique scientifique, orienté vers l'histoire économique et sociale. Périodique dont Huizinga connaît bel et bien l'existence, mais qu'il n'a sans doute jamais eu entre les mains<sup>130</sup>. D'où les explications de Lucien Febvre, désireux de dissiper un malentendu bien compréhensible de son collègue néerlandais sur la ligne éditoriale de la revue.

On remarque d'ailleurs une attitude plus ouverte et clairement plus désireuse d'aboutir de la part de Febvre que de Bloch. Ce qui invite à faire droit à une autre considération : l'existence d'une certaine difficulté dans les relations entre les deux médiévistes, Huizinga et Bloch. Sans doute ce dernier a-t-il été à l'origine de l'appel à l'historien néerlandais, victime du boycott nazi dans le contexte d'une affaire d'antisémitisme flagrant, auquel Bloch ne pouvait qu'être sensible<sup>131</sup>. Mais on mesure déjà chez lui un enthousiasme modéré en raison de l'âge de Huizinga (« drôle de jeune ») et l'on voit aussi que c'est lui qui se montre le plus réticent devant les propositions de ce dernier : « je me méfie du ludique » écrit-il à Febvre pour décliner le sujet. Mais pourquoi écarter l'article sur « les origines médiévales du capitalisme » qui paraît bien dans la ligne des *Annales* ? Febvre lui-même avait longuement abordé cette question au début des années 1920, notamment à la lumière des travaux de Pirenne<sup>132</sup>. Les

---

<sup>125</sup> H. Wesseling, *op.cit.*, p. 151.

<sup>126</sup> AH, 9, II, 1.

<sup>127</sup> J. Huizinga, *Over de grenzen van spel en ernst in de cultuur* (VW, V, 3-25).

<sup>128</sup> J. Huizinga, *Hollandische Kultur des siebzehnten Jahrhunderts. Ihre soziale Grundlagen und nationale Eigenart*, Iéna, 1932.

<sup>129</sup> J. Huizinga, *Nederland's Geestesmerk*, Amsterdam, 1934 (VW, VII, 279-312).

<sup>130</sup> Dans son panorama de l'historiographie française contemporaine, Huizinga mentionne à propos de l'histoire économique qu'« elle dispose depuis peu d'un journal, la *Revue d'histoire économique et sociale* » (VW, VII, 251). Il ne peut s'agir que des *Annales*, fondées en 1929, (cf. l'expression « depuis peu ») et non de la revue homonyme, fondée en 1908 par Deschamps et Dubois. Mais l'erreur de titre montre que Huizinga n'a pas la revue sous les yeux. De fait l'université de Leyde ne s'y abonnera qu'après la guerre.

<sup>131</sup> La réaction de Bloch à l'incident Von Leers annonce la belle maxime de *L'étrange défaite* : « Je ne revendique jamais mon origine que dans un cas : en face d'un antisémite ». (Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Paris, 1990, p. 31.)

<sup>132</sup> Voir notamment « Les nouveaux riches et l'histoire : une vue d'ensemble sur l'histoire du capitalisme », *Revue des cours et conférences*, 23, 1921-1922, n° 2, p. 423-440.

explications qu'il donne à Huizinga pour écarter ce sujet, suite, précise-t-il, à sa concertation avec Bloch, sont bien contournées et obscures. N'y aurait-il pas là tout simplement l'effet d'une certaine rivalité de métier avec Huizinga de la part de Bloch lui-même ?

Un épisode antérieur de quelques mois à cette correspondance avec les *Annales* semble de nature à accréditer l'hypothèse. Au début de la même année 1933 en effet, Ferdinand Lot, le grand médiéviste de la Sorbonne, dont Bloch avait été l'élève, avait renoncé à écrire le volume de *L'Evolution de l'humanité* consacré à « La dissolution de l'empire carolingien et le régime féodal » et avait recommandé à Berr le nom de Huizinga – qu'il avait probablement rencontré, rappelons-le, lors des cours à la Sorbonne en 1930 – pour reprendre le projet<sup>133</sup>.

Le 5 février, Marc Bloch écrit à Febvre sur la question en évoquant les auteurs possibles :

Calmette ? Il a déjà dit ce qu'il avait à dire (collection Colin) et ne ferait que se répéter [...] Huizinga : Il sait beaucoup, je crois, mais dans un cadre assez restreint, topographiquement (vous savez, comme moi, combien son *Automne* est à ce point de vue limité) ; en outre je me demande s'il accepterait. Il me paraît tout à fait tourné vers de tout autres problèmes (« origines » de la Renaissance, mouvement érasmien, etc.). La partie haut Moyen Âge doit lui être très étrangère<sup>134</sup>.

Reste, selon Bloch, le médiéviste belge Ganshof et lui-même. Finalement, il déclare vouloir se charger du volume, malgré la lourdeur de ses autres engagements<sup>135</sup>.

Le jour même Febvre écrit à Berr, en joignant la lettre de Bloch :

La société féodale [...] je ne vois en vérité que lui. Dès la première minute, j'ai fait *in petto* à la candidature Huizinga les objections mêmes que Bloch formule en clair.

Et, quelques jours plus tard, il précise le projet de son ami :

Il s'offre à donner (et il est le seul capable de donner) une *étude de structure sociale* dont nous manquons. Donc quelque chose de *très original* ; rien de ce que vous donnerait un Calmette ou un Huizinga<sup>136</sup>.

Or, le moins que l'on puisse dire est que ces « objections » de Bloch sont un peu rapides : Huizinga n'est guère occupé à cette époque par « Erasme et des débuts du monde moderne ». Dans les années 1931-1933, il ne consacre qu'un *seul* article aux questions érasmiennes, alors qu'il est toujours plongé dans les questions médiévales : monographie sur Alain de Lille, long article sur Jean de Salisbury et nombreux comptes-rendus. Et au moment même où Bloch écrit ces mots, Huizinga donne l'un de ses deux cours annuels à Leyde sur le « système féodal » (*leenstelsel*). Davantage, cette même année 1933, Huizinga écrit le long chapitre consacré à la fin du Moyen Âge (« Das Spätmittelalter ») dans le cadre d'un projet allemand de *Weltgeschichte*<sup>137</sup>. Enfin, Bloch, dont on connaît l'érudition, ne peut ignorer les deux articles de Huizinga parus *en France même* les années précédentes et portant sur des sujets médiévaux : « l'Etat bourguignon » et « La physionomie morale de Philippe le Bon ». Et

---

<sup>133</sup> J. Pluet-Despatin mentionne ces lettres de F. Lot à Berr des 9 et 24 janvier 1933, dans *Ecrire la société féodale. Lettres de Marc Bloch à Henri Berr, 1924-1943*, Paris, 1992, p. 68.

<sup>134</sup> M. Bloch, L. Febvre, *Correspondance*, *op.cit.*, 1, lettre CXVII.

<sup>135</sup> Ce sera *La société féodale* qui paraîtra en deux volumes et en deux temps en 1939 et 1940.

<sup>136</sup> Lettres de Febvre à Berr des 5 et 8 février 1933, J. Pluet-Despatin, *op.cit.*, p. 70.

<sup>137</sup> Ce texte de 64 pages, non publié en raison de la censure de Huizinga en Allemagne suite à l'incident Von Leers, a été édité en 2011 par la revue *Millennium*, 25, 2011, n° 1.

Huizinga n'a-t-il pas consacré une partie de ses cours à la Sorbonne en 1930 sur une autre partie du Moyen Âge, le XIIe siècle, avec ses « Trois esprits prégothiques<sup>138</sup> » ? Force est de constater que Bloch n'a pas cherché à s'informer avant d'écarter la « candidature » de son collègue néerlandais et de proposer la sienne... Rivalité qui pourrait bien au demeurant être réciproque, lorsque l'on connaît – il est peu probable que Bloch lui-même les ait connus<sup>139</sup> – les jugements parfois acides de Huizinga sur les œuvres de son jeune collègue français, où le principal mérite qu'il lui reconnaît est de remettre en cause les idées antérieures ; mais au risque d'accumuler les « détails particuliers » (*bijzonderheden*)<sup>140</sup>.

Febvre, que sa spécialité de moderniste met à l'abri de cette rivalité de métier, montre incontestablement une attitude plus ouverte. On le voit dans sa correspondance avec Huizinga comme dans sa remarque à Berr à propos du volume 50 de *L'Evolution de l'Humanité* :

Le volume 50, savez-vous à qui il aurait fallu le demander ? Précisément à Huizinga, qui, après son bel *Herbst von Mittelalter* (*sic*), est sur Erasme et les débuts du monde moderne. C'aurait été autre chose que du Cohen<sup>141</sup>.

Alors que Bloch, après avoir été l'un des découvreurs de *Herfsttij* en France, ne mentionne plus son collègue néerlandais dans ses publications (au point de l'oublier complètement dans la bibliographie de *La société féodale*), Febvre se fera de plus en plus le relais de l'œuvre de Huizinga en France dans les années 1940 et au début des années 1950. Il lui consacra plusieurs textes et notamment un hommage *post mortem* à l'occasion de la parution d'*A l'aube de la paix*<sup>142</sup> ainsi que la préface de l'édition française d'*Erasme*<sup>143</sup>. Davantage, l'on n'a pas suffisamment observé à quel point Huizinga est, sur le plan *qualitatif*, une référence majeure des deux grands articles programmatiques de Febvre sur « Histoire et psychologie<sup>144</sup> » et « La sensibilité et l'histoire<sup>145</sup> » : la lecture précise de ces textes, où le nom de Huizinga est cité de façon apparemment incidente, montre en réalité que Febvre discute sur de longues pages l'approche historiographique de son collègue néerlandais<sup>146</sup>. Lequel lui sert également de référence lorsqu'il rend compte de *La société féodale* de Marc Bloch<sup>147</sup>. Discussion au demeurant souvent critique, qui culminera, malgré l'hommage dû à

---

<sup>138</sup> Alain de Lille, Jean de Salisbury et Abélard. Huizinga en tirera des articles pour les revues néerlandaises : il se trouve que le premier d'entre eux sur Jean de Salisbury est publié cette même année 1933 dans le *Tijdschrift voor geschiedenis* (48, 1933, p. 225-244, repris dans VW, IV, 85-103), périodique régulièrement recensé dans la *Revue historique* à laquelle collabore Marc Bloch. La connaissance et l'intérêt de Huizinga pour le XIIe siècle était tel qu'il entretint longtemps le projet d'écrire un ouvrage sur cette période. Voir Lodi Nauta, « Huizinga's Lente der Middeleeuwen : De plaats van de twaalfde-eeuwse renaissance in zijn werk », *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 108, 1995, p. 3-23.

<sup>139</sup> Les archives de Bloch contiennent de nombreux comptes-rendus de ses propres ouvrages mais pas celui de Huizinga sur *Les rois thaumaturges*, paru au demeurant dans une revue très spécialisée, le *Tijdschrift voor rechtsgeschiedenis*.

<sup>140</sup> Sur l'analyse précise des critiques de Huizinga sur Bloch, voir ci-dessous, chapitre 7. 5.

<sup>141</sup> Lettre citée de Febvre à Berr ; il s'agit du volume 50 de la collection sur *La formation du génie moderne dans l'art de l'Occident* par René Schneider et Gustave Cohen qui paraîtra en 1936.

<sup>142</sup> L. Febvre, « Un testament », *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, 3, 1948, n° 2, p. 246.

<sup>143</sup> L. Febvre, « Préface », dans J. Huizinga, *Erasme*, Paris, 1955.

<sup>144</sup> « Une vue d'ensemble. Histoire et psychologie », *Encyclopédie française*, VIII, 1938, repris dans *Combats pour l'histoire*, Paris, 1953, p. 207-220.

<sup>145</sup> « Comment reconstituer la vie affective d'autrefois. La sensibilité et l'histoire. », *Annales d'histoire sociale*, 3, 1941, repris dans *Combats*, p. 221-238.

<sup>146</sup> Voir ci-dessous, chapitre 7.5.

<sup>147</sup> L. Febvre, « La société féodale », *Annales d'histoire sociale*, 2, 1940, n° 1, p. 39-43.



une grande figure disparue, avec des mots négatifs sur *Homo ludens* en 1951, où il voit au final « une manifestation séduisante de l'esprit ludique<sup>148</sup>. »

### 1.5. Traduttore traditore ?

Cette ambivalence de la réaction des *Annales* et plus généralement des universitaires français soulève un dernier enjeu : celui des traductions de l'œuvre de Huizinga, qui ont connu quelques mécomptes. Le sous-titre de *Homo ludens* est ainsi devenu en français « Essai sur la fonction sociale du jeu », alors que le néerlandais dit « Essai de détermination de l'élément ludique de la culture » et que l'avant-propos de Huizinga, bel et bien repris dans l'édition française, met en garde contre les erreurs de traduction de ce sous-titre :

De longue date, la conviction s'est affermie en moi, de façon croissante, que la civilisation humaine s'annonce et se développe au sein du jeu, en tant que jeu. Dès 1903, on peut relever des traces de ce point de vue dans mes œuvres. En 1933, j'en ai fait le thème de mon discours de recteur de l'Université de Leyde, sous le titre : « Over de grenzen van spel en ernst in de cultuur ». Dans la suite, lorsque j'ai remanié ce discours à deux reprises, d'abord pour une conférence à Zürich et à Vienne (1934), puis pour une autre à Londres (1937), je l'ai intitulé : « Das Spielelement der Kultur », « The Play Element of Culture ». A deux reprises, mes hôtes corrigèrent en : « in der Kultur », « in Culture », et chaque fois j'effaçai la préposition pour rétablir le génitif<sup>149</sup>.

L'erreur de traduction, maintenue dans la traduction française, est la cause sans doute d'une longue incompréhension du sens profond de ce livre, qui n'est pas une « étude de la place du jeu dans la culture » mais exactement l'inverse : à savoir « dans quelles proportions la culture offre un caractère ludique<sup>150</sup>. »

Problèmes de traduction qui touchent aussi *Herfsttij*, mais de façon plus complexe et paradoxale. On a beaucoup commenté la prétendue « erreur » de la traduction française – par ailleurs excellente, comme le note Huizinga – pour le titre, le « *déclin* du Moyen Âge »<sup>151</sup> : pourtant, il y a tout lieu de penser que ce choix revient à l'auteur lui-même, comme l'indique sa première lettre à Hanotaux de juillet 1921 :

Je l'ai nommé « Automne du Moyen Âge » mais je m'en repens un peu. Ce titre me semble trop précieux et trop lourd. Peut être qu'il vaudrait mieux de le nommer simplement « le Moyen Âge français à son *déclin* » ou bien « Moyen Âge finissant », avec un sous-titre<sup>152</sup>.

Il est certain d'ailleurs que Huizinga a suivi de très près le progrès de sa traduction, réalisée à partir de la troisième édition néerlandaise<sup>153</sup>. Il en fait part à son éditeur, Payot :

---

<sup>148</sup> L. Febvre, « Un moment avec Huizinga », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 6, 1951, n° 4, p. 493-496. Pour l'analyse détaillée de cette critique, voir ci-dessous, Conclusion, « La théorie des formes. »

<sup>149</sup> J. Huizinga, *Homo ludens*, p. 12.

<sup>150</sup> *Ibid.*

<sup>151</sup> Ainsi Jacques Le Goff, pourtant l'un des meilleurs connaisseurs contemporains de Huizinga, déclare dans l'entretien liminaire avec Claude Mettra aux nouvelles éditions françaises de *L'Automne* (à partir de 1975) : « Sans doute J. Huizinga a-t-il été influencé par le célèbre livre de Spengler : *Le déclin de l'Occident* qu'il a d'ailleurs autant critiqué que loué. Mais la traduction française du livre est une trahison. [...] Toute la conception que J. Huizinga a de l'histoire s'exprime à travers le mot automne. » (*Automne*, p. I).

<sup>152</sup> Lettre citée de Huizinga à Hanotaux, 2 juillet 1921. C'est nous qui soulignons.

J'ai le plaisir de vous annoncer que Mlle Bastin vient d'achever la traduction de mon livre. Elle l'a fait très soigneusement et avec beaucoup d'intelligence. *J'ai contrôlé chaque page*<sup>154</sup>.

La comparaison de l'édition néerlandaise et le résultat en français montre qu'il est intervenu notamment pour en changer la conclusion<sup>155</sup> : ce qui aura des conséquences sur l'interprétation faite en France de sa conception de la transition Moyen Âge / Renaissance, sujet des dernières lignes du livre. Quant à la traduction allemande, par laquelle, rappelons-le, *Herfsttij* a d'abord été connu en France, elle a l'avantage de contenir, à la différence de l'édition française de 1932, le sous-titre et une partie de l'avant-propos de l'édition néerlandaise : ce qui permet à Bloch de connaître les réticences croissantes de Huizinga à l'égard du titre de l'œuvre<sup>156</sup>. Mais, cet avant-propos n'ayant pas été repris *intégralement* dans l'édition allemande, il ne connaîtra pas une remarque décisive de l'auteur sur le sens du livre, qui en explique le sous-titre : *étude sur les formes de vie et de pensée des XIVe et XVe siècles en France et aux Pays-Bas*. Huizinga doute en effet clairement de la possibilité de parvenir à percer le mystère des âmes d'autrefois :

Il s'agit des *formes* de la vie et de la pensée dont la description est ici tentée. Approcher le *contenu* réel qui a résidé dans ces formes, sera-ce jamais le travail de la recherche historique ? (VW, IV, 3)

Si Bloch avait connu cette remarque, aurait-il qualifié le livre d'« étude de psychologie historique, psychologie collective bien entendu<sup>157</sup> » ? Et Febvre aurait-il parlé de « cette admirable monographie psychologique<sup>158</sup> » ?

Quoiqu'il en soit, la réception de Huizinga en France de son vivant montre une précocité et une régularité certaines. Si l'on récapitule l'ensemble des comptes-rendus parus en France, l'on s'aperçoit que, contrairement à ce qui a pu être avancé<sup>159</sup>, de nombreux écrits de Huizinga y ont eu un écho<sup>160</sup>. Mais cette réception est demeurée discrète : le fait que ni la *Revue historique*, ni les *Annales*, ni même les publications plus spécialisées, *Le Moyen Âge* ou la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, qui font autorité dans les milieux médiévistes, n'aient rendu compte des éditions néerlandaises et allemandes successives de *Herfsttij* est parlant ; et il faudra attendre 1936 pour que la *Revue historique*, sous la plume d'Emile Perroy, évoque assez rapidement l'édition française, au sein d'une revue de l'historiographie récente de la fin du Moyen Âge<sup>161</sup>. Cette discrétion des grandes revues a des conséquences néfastes pour la

---

<sup>153</sup> Lettre de Huizinga à Payot du 29 avril 1930. AH, dossier « Payot », *Corr. hors BW*.

<sup>154</sup> *Ibid.*, 12 septembre 1931.

<sup>155</sup> Sur la nature de ce changement et ses conséquences pour l'interprétation de la conclusion voir *ci-dessous* chapitre 6.

<sup>156</sup> « Je dois avouer que je goûte assez peu cette comparaison saisonnière et je suis d'autant plus à l'aise pour confesser mes répugnances que des doutes analogues paraissent être venus, après coup, à Monsieur Huizinga lui-même (voir p. VIII). » (M. Bloch, *art.cit.*, p. 33).

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> L. Febvre, « Histoire de l'art, Histoire de la civilisation : De Sluter à Sambin », *Revue de synthèse*, 9, 1935, n° 1, p. 7-17, repris dans *Combats*, p. 295-301 (citation, p. 300).

<sup>159</sup> Plusieurs comptes-rendus ont échappé à Els Naaijkens (*op.cit.*), en particulier les tout premiers, ainsi que ceux portant sur les écrits épistémologiques de Huizinga : ce qui ne retire rien à la qualité exceptionnelle d'un travail qui ne disposait pas des ressources actuelles des moteurs de recherche numérique, indispensables notamment pour repérer la littérature secondaire pertinente, même quand le nom de Huizinga n'apparaît pas dans le titre de l'article.

<sup>160</sup> A l'exception de *Mensch en menigte in Amerika* (1918), *Nederland's geestesmerk* (1934), *De wetenschap der geschiedenis* (1937) et *Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw* (1941) : encore que la publication allemande de 1932, préalable à ce dernier livre, ait fait l'objet d'un compte-rendu de H. Tronchon en 1934 dans la *Revue germanique*, n° 25, p. 74.

<sup>161</sup> E. Perroy, *Revue historique*, 61, 1936, n° 177, p. 298.

diffusion de l'ouvrage : Le 13 novembre 1936, Payot tente de relancer le livre, « dont la vente de l'année passée n'était que de 29 exemplaires », en baissant le prix de 36 à 20 francs et en mettant une bande sur chaque exemplaire avec un extrait de l'introduction de Gabriel Hanotaux : « Ce livre nous apprend que dans les temps de grands troubles, il ne faut pas désespérer de la nature humaine » (BW, III, 1237). La question demeure ouverte de savoir si, malgré les espoirs de Huizinga, une telle recommandation qui donne une idée (hélas) juste de l'ensemble de l'introduction, oscillant entre banalités et effets de style, était de nature à accroître l'audience du livre... Marc Bloch attestera de sa faible diffusion, lorsque réfugié en zone libre et chargé d'un cours d'agrégation sur les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles français, il constatera à regret l'absence du livre dans la bibliothèque de la grande université de Montpellier<sup>162</sup>.

Au total, si les relations de Huizinga avec les milieux intellectuels français, et en particulier les historiens, y compris les fondateurs des *Annales*, ont été plus intenses que généralement admis<sup>163</sup>, elles sont demeurées empruntées d'une ambivalence, qu'il s'agit dès lors de comprendre. Nul doute que les circonstances ont pesé lourd dans l'échec des projets de coopération entre Huizinga et ses différents interlocuteurs français. Ces projets sont en effet tous survenus à partir de 1933, alors que l'historien néerlandais est pris par d'autres urgences aussi bien intellectuelles que politiques<sup>164</sup>. Nul doute non plus que les aléas des différentes traductions de *Herfsttij* ont biaisé l'interprétation du livre et plus généralement l'ensemble de l'œuvre de Huizinga. D'autant que celle-ci, on le sait, fera longtemps l'objet d'une connaissance lacunaire, en particulier les écrits épistémologiques qui ne sont vraiment connus dans la France d'alors et *via* les traductions allemandes que d'Henri Berr<sup>165</sup>. Mais tout aussi importantes pour comprendre cette ambivalence que l'on constate, en vérité, de part et d'autre – *et peut-être plus encore de la part de Huizinga vis-à-vis de ses collègues des Annales*<sup>166</sup> – sont les conditions d'exercice du métier d'historien, qui diffèrent sensiblement entre les deux pays dans cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>162</sup> M. Bloch, L. Febvre, *op.cit.*, III ; lettre CDLXXVI, 9 octobre 1942.

<sup>163</sup> Ainsi, lorsque H. Wesseling, dans un article antérieur, estime que « l'intérêt de Huizinga pour les *Annales* était donc restreint », on ne peut qu'être d'accord ; on le sera moins, en tout cas pour ce qui concerne Febvre, lorsqu'il ajoute qu'« inversement l'on n'a pas manifesté trop d'intérêt non plus. » Il est vrai que cet auteur, tout comme Anton van der Lem, (*art.cit.*) s'appuie sur la seule correspondance publiée. (H.L. Wesseling, *Onder historici. Opstellen over geschiedenis en geschiedschrijving*, Amsterdam, 1995, p. 91).

<sup>164</sup> H. Wesseling remarque très justement : « On se demande comment les choses auraient tourné si Champion avait publié le livre en 1922 ou 1923. » (*A Cape of Asia*, p. 152).

<sup>165</sup> Henri Berr, « Au bout de trente ans », *Revue de synthèse historique*, 50, 1930, p. 5-27. Berr, dans ce panorama du travail de « synthèse » à travers le monde, consacre une page à la position épistémologique de Huizinga, dont le contenu sera examiné ci-dessous, chapitre 7.4.

<sup>166</sup> Dans son panorama de « L'historiographie française contemporaine » de 1931, Huizinga ne cite pas le nom de Lucien Febvre, qui constitue pourtant une référence fréquente de ses cours. De façon générale, les historiens qu'il cite appartiennent soit à la génération de ses propres maîtres, soit à la sienne et ne contiennent que très peu de noms parmi les plus jeunes générations (voir traduction en annexe).



## Chapitre 2

### *Etre historien aux Pays-Bas au temps de Huizinga*

#### 2.1 Le contexte universitaire : une *alma mater* sous curatelle

##### 2.1.1. De la configuration institutionnelle à la production intellectuelle.

Replacer l'œuvre de Huizinga dans le contexte d'exercice de la profession d'historien aux Pays-Bas s'impose à plusieurs titres. Tout d'abord les caractéristiques institutionnelles et sociologiques de l'université néerlandaise sont déterminantes dans l'organisation du champ scientifique lui-même<sup>1</sup> ; et elles le sont d'autant plus qu'à la différence de la France, l'université détient aux Pays-Bas le monopole de la production du savoir. Elle ignore en effet la concurrence des grandes écoles<sup>2</sup> ou d'autres établissements d'excellence comme l'Ecole Pratique des Hautes Etudes ou le Collège de France. Elle détient ainsi le monopole de la formation et des débouchés des étudiants qui aspirent à une profession scientifique. Cette position explique l'attachement à l'*alma mater* incontestablement plus fort aux Pays-Bas qu'en France : le nombre de monographies consacrées aux différentes universités et la célébration en grande pompe des jubilés contrastent avec la faiblesse des équivalents français que l'on ne retrouve significativement qu'au sein des grandes écoles<sup>3</sup>. Cette position centrale est sans doute la raison du rôle déterminant de l'université – au delà du champ strictement scientifique – dans l'accès à un véritable statut d'intellectuel aux Pays-Bas : le prestige du titre de *doctor* (abréviation *dr*), et encore mieux de « *professor doctor* » (*Prof. dr*), arborés dans toutes les circonstances de la vie sociale et en premier lieu dans le débat intellectuel, est presque aussi grand qu'en Allemagne et donne voix au chapitre dans les affaires de la cité.

Que les caractères de la formation reçue à l'université pèsent fortement sur la production intellectuelle est bien illustré par le cas des historiens. Leur spécialisation, en effet, accuse un retard tout au long de la période par rapport aux pays voisins, malgré une amélioration sensible au fil des décennies. Nous touchons là l'une des principales spécificités

---

<sup>1</sup> On reconnaîtra ici l'un des axes de la démarche de Pierre Bourdieu dans son *Homo academicus*, *op.cit.*

<sup>2</sup> Nous verrons que le développement de grandes écoles à vocation professionnelle aux Pays-Bas est l'une des caractéristiques importantes de la période 1905-1939; mais à la différence de la France, ces grandes écoles sont progressivement alignées sur le modèle universitaire avec l'octroi du *jus promovendi*, avant de devenir après la deuxième guerre mondiale des universités à part entière.

<sup>3</sup> C. Charle, *La république des universitaires, 1870-1940*, Paris, 1994, p. 10, note 2.

néerlandaises : tous les professeurs de l'entre-deux-guerres ont été formés avant la réforme de 1921, c'est à dire à une époque où il n'existait tout bonnement pas de cursus d'histoire, celle-ci n'étant qu'une matière annexe des études de lettres. Ce généralisme de la formation est renforcé par le caractère encyclopédique des chaires d'histoire ; la spécialisation des enseignements et des enseignants par période ne se développe que lentement. On l'a vu dans le cas de Huizinga lui-même, surtout dans sa période groningenaise, mais l'historien le plus mal loti fut sans doute Hajo Brugmans<sup>4</sup> à Amsterdam, véritable professeur à tout faire, puisque sa charge d'enseignement jusqu'en 1921 s'étendait à toute l'histoire sauf l'histoire ancienne.

Ce généralisme de l'enseignement reçu comme de l'enseignement donné n'explique-t-il pas le grand éventail des périodes et des sujets abordés tout au long de leur œuvre par un Huizinga mais aussi par un Kernkamp<sup>5</sup> ou encore un Romein<sup>6</sup>? Il paraît légitime de penser que les caractéristiques d'une formation plus littéraire qu'historienne, suivie par la pratique, en tant que professeur, d'un enseignement encyclopédique, ont fortement contribué au retard de la spécialisation des historiens néerlandais et au caractère si varié de leur œuvre, qui transgresse fréquemment les frontières même de la discipline historique<sup>7</sup>. Que la plupart des professeurs d'histoire néerlandais collaborent régulièrement voire exercent des fonctions de direction dans des revues généralistes est également l'un des aspects de ce retard de la spécialisation des études historiques. Sur les traces de Blok, l'un des fondateurs de *Onze Eeuw* en 1901, Kernkamp est secrétaire de la rédaction de *Vragen des Tijds* et rédacteur en chef de *De Groene* de 1915 à 1930, où est également impliqué Brugmans ; et l'on sait que Huizinga lui-même est jusqu'en 1932 membre de la rédaction du *Gids* aux côtés de son collègue Colenbrander. Autrement dit le retard de l'autonomisation institutionnelle de l'histoire pourrait bien avoir contribué aux Pays-Bas à l'incertitude de sa délimitation intellectuelle.

Par ailleurs l'implication considérable de Huizinga dans les débats concernant l'organisation universitaire et la situation de l'histoire en son sein (un tome de ses œuvres complètes est consacré à ses écrits sur « L'université et la science ») est une autre raison qui justifie pleinement ce détour par l'examen du monde universitaire de l'époque<sup>8</sup>. Huizinga n'a pas seulement fait œuvre en la matière de commentateur mais également d'historien : son « Histoire de l'université de Groningue », dont il était particulièrement fier, fait aujourd'hui encore autorité, autant par ses informations que par sa méthode<sup>9</sup>. Davantage, il fut un acteur important de la rénovation du cursus universitaire en 1920-1921 au sein des organismes consultatifs du gouvernement : ses propositions furent en effet en partie retenues dans la

---

<sup>4</sup> H. Brugmans (1868-1939), professeur à l'université d'Amsterdam (GUA) de 1903 à 1938.

<sup>5</sup> G.W. Kernkamp (1864-1943), professeur d'histoire générale et nationale à Utrecht à partir de 1903. Toutefois l'histoire médiévale est dans cette université assurée par l'Allemand Otto Oppermann (1873-1946) à partir de 1909.

<sup>6</sup> J.M. Romein (1893-1962), élève de Huizinga, professeur à l'université d'Amsterdam de 1939 à 1959.

<sup>7</sup> Pour un examen détaillé des carrières, des œuvres et des positions épistémologiques des historiens néerlandais entre 1880 et 1960, voir Jo Tollebeek, *De toga van Fruin, op.cit.*

<sup>8</sup> Cette implication est analysée en détail par Christoph Strupp, *Johan Huizinga. Geschichtswissenschaft als Kulturgeschichte, op.cit.*, notamment le chapitre IV : « Geschichte in der Gesellschaft », p. 191-253, dont on reprend ici les principaux éléments.

<sup>9</sup> *Geschiedenis der universiteit gedurende de derde eeuw van haar bestaan, 1814-1914*, Groningue, 1914, (VW, VIII, 36-239).

réforme, décisive notamment pour l'histoire, adoptée à cette époque<sup>10</sup>. On peut juger de cette implication par le tableau ci-dessous :

1906 :	Projet de réforme des examens du cursus littéraire en faveur de l'histoire et de l'interdisciplinarité
1908 :	Projet (rejeté) d'une salle de lecture historique à Groningue et visite à Pirenne pour l'étude du fonctionnement des séminaires.
1909 :	Projet de création de 3 séminaires à Groningue, dont un d'histoire.
1914 :	<i>Geschiedenis der universiteit</i> (« Histoire de l'université de Groningue » de 1814 à 1914); intervention dans la polémique sur la nouvelle Aula de l'université de Groningue.
1916 :	Création à son initiative d'une salle de lecture pour les historiens à Leyde
1917 :	Article en faveur de l'accueil des étudiants étrangers <sup>11</sup> .
1919 :	Proposition au Sénat de Leyde d'abolition des droits d'inscription universitaires. Article sur les défauts de l'organisation de l'enseignement universitaire néerlandais <sup>12</sup> .
1919-21 :	Trois articles dans le NRC sur la réforme du statut académique <sup>13</sup> .
1920 :	Délégué de la faculté des lettres de Leyde aux travaux du Conseil de l'enseignement sur le nouveau statut académique. Projet de nouveau cursus universitaire.
1921 :	Membre de la commission de la faculté des lettres de Leyde pour la mise en œuvre du nouveau statut académique.
1922 :	Article sur la « direction des universités » <sup>14</sup> .
1923 :	Article sur l' « université des Indes néerlandaises » <sup>15</sup> .
1923 :	Président de la commission scientifique de la Fondation néerlandais-américaine. Collaboration au rapport sur les universités néerlandaises de la SDN.
1924 :	Conférence pour les étudiants américains invités par la Fondation néerlandais-américaine à l'université de Leyde. Conférence au 3 <sup>ème</sup> cours universitaire international de Vienne.

<sup>10</sup> A cet égard, Huizinga, tant par son intérêt pour la question universitaire que par ses options en la matière, illustre bien la relation intime entre *positions universitaires* et *prises de position sociale*, qui est au cœur de la démarche de Pierre Bourdieu dans son *Homo academicus*.

<sup>11</sup> « Boerhaave Europa », *De Gids*, 81, 1917, n° 2, p. 541-545 (VW, VIII, 412-425).

<sup>12</sup> « Universitas », *Minerva*, 45, 1919/1920 (VW, VIII, 31-35).

<sup>13</sup> « De doctorstitel », *NRC*, 13 novembre 1919 (VW, VIII, 417-419); « Invoering van nieuwe universiteitsexamens », *NRC*, 13 septembre 1921 (VW, VIII, 420-421); « Nieuwe regeling van universiteitsexamens », *NRC*, 20 juin 1921 (VW, VIII, 422-423).

<sup>14</sup> « Het bestuur der Rijksuniversiteiten », *De Gids*, 86, 1922, n° 3, p. 45-47 (VW, VIII, 16-27).

<sup>15</sup> « De universiteit van Nederlandsch-Indië », *De Gids*, 87, 1923, n° 4, p. 143-150 (VW, VIII, 464-470).

1925 :	Nommé <i>fellowship adviser</i> du <i>Laura Spelman Rockefeller Memorial</i> pour les Pays-Bas. Articles sur les « Bâtiments universitaires » de Leyde et sur le « Gouvernement et la science » <sup>16</sup>
1926 :	Voyage aux Etats-Unis à l'invitation du <i>Laura Spelman Rockefeller Memorial</i> .
1928 :	Participation à la brochure de présentation de l'université de Leyde pour les visiteurs étrangers <sup>17</sup> .
1928-29 :	Deux articles sur la politique universitaire des langues vivantes <sup>18</sup>
1930 :	Participation à l'échange de professeurs avec la Sorbonne; article sur les « Universités » <sup>19</sup>
1932 :	Article sur la nécessité d'un corps intermédiaire entre les étudiants et professeurs ; article sur les origines de l'université de Leyde <sup>20</sup> .
1933 :	<i>Rector magnificus</i> de l'université de Leyde; incident Von Leers et discours sur l'organisation universitaire.
1934 :	Conférences à l'université d'été de Santander
1938 :	Article sur « L'essence de l'université du point de vue historique » et article sur l'« Université » pour l'Encyclopédie <i>Winkler Prins</i> <sup>21</sup> .

Cette chronologie met en évidence deux phénomènes caractéristiques du champ intellectuel néerlandais de l'époque : l'utilisation intensive de la presse dans le débat universitaire et les liens nombreux qui unissent l'université de Leyde, le *NRC* et le *Gids*, qui constituent les trois bastions du libéralisme néerlandais.

### 2.1.2. L'organisation universitaire : de l'occupation française à la loi de 1876.

La démarche comparative pour apprécier la situation réelle de l'université et, en son sein, de l'histoire est, au delà de ses vertus heuristiques générales, particulièrement adaptée au cas historique des Pays-Bas et à l'examen des positions de Huizinga sur la question. D'une part en raison de ses références très nombreuses aux exemples étrangers qui fonctionnent soit comme repoussoirs, soit comme modèles à suivre. Cet « argumentaire étranger » dans le débat national sur l'organisation universitaire, que l'on retrouve dans tous les pays

<sup>16</sup> « De academische gebouwen », *Pallas Leidensis*, Leyde, 1925, p. 19-36 (VW, VIII, 355-370); « Overheid en wetenschap », *De Gids*, 89, 1925, n° 4, p. 386-394 (VW, VIII, 383-390).

<sup>17</sup> *The University of Leiden*, Leyde, 1928.

<sup>18</sup> « Belachelijke achterstand », *De Gids*, 92, 1928, n° 4, p. 259-267 (VW, VIII, 393-400); « Het sprookje van de rolverdeeling », *De Gids*, 93, 1929, n° 2, p. 426-432 (VW, VIII, 401-407).

<sup>19</sup> « Hoogeschoolen », *De Gids*, 94, 1930, n° 4, p. 283-284 (VW, VIII, 408).

<sup>20</sup> « De "Middengroep" », *Leidsch Universiteitsblad*, 21 octobre 1932, p. 2 (VW, VIII, 415-416).

<sup>21</sup> « Het wezen der universiteit historisch beschouwd », *Leidsch Universiteitsblad*, 20 mai 1938, p. 3-4 (VW, VIII, 28-30) ; « Universiteit », *Winkler Prins Encyclopedie*, XV, Amsterdam, 1938, p. 885-890 (VW, VIII, 3-15).



occidentaux à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle<sup>22</sup>, est particulièrement développé dans « un petit pays » ouvert intellectuellement sur ses voisins. On le mesure bien à l'omniprésence du modèle britannique et, dans une moindre mesure, américain, dans les réflexions de Huizinga. Il est remarquable à cet égard de voir que la référence allemande, encore très présente dans son « Histoire de l'université de Groningue », disparaît presque totalement de ses écrits ultérieurs : son œuvre illustre à cet égard parfaitement la rupture, due à la première guerre mondiale, de toute la réflexion universitaire européenne avec le grand modèle allemand et la réorientation du regard vers le monde anglo-saxon<sup>23</sup>. Il est enfin essentiel de rappeler qu'aux Pays-Bas la référence étrangère en matière d'organisation sociale et politique n'est pas que d'ordre théorique ; l'influence des modèles étrangers, et notamment français, sur l'université néerlandaise correspond en effet à une véritable réalité historique, qui tient aux décisions prises lors de l'occupation du pays, passé sous l'administration directe de Paris entre 1811 et 1813<sup>24</sup>.

Conformément à leur logique centralisatrice – une université par ressort de cour d'appel – et tirant les conséquences de la surdotation du pays (pas moins de cinq universités pour deux millions et demi d'habitants), les Français avaient envisagé de maintenir la seule université de Leyde, mais avaient finalement décidé de maintenir aussi celle de Groningue<sup>25</sup>. La restauration de 1813 avait, sur ce point comme sur tant d'autres, conservé une part de l'héritage napoléonien, rétablissant toutefois l'université d'Utrecht aux côtes de Leyde et de Groningue. Surtout l'inspiration centralisatrice restait intacte avec le contrôle absolu de l'Etat sur des établissements dépourvus de personnalité morale, de toute autonomie financière, et même des droits et libertés universitaires traditionnels, à commencer par la nomination des professeurs relevant désormais de la Couronne sur proposition du collège des curateurs. Cette dernière institution, chargée de l'administration de l'université,

---

<sup>22</sup> C. Charle, « Patterns », dans W. Rüegg (dir.), *A History of the University in Europe*, Vol. III: *Universities in the Nineteenth and Early Twentieth Centuries*, New York, 2004, p. 35-80.

<sup>23</sup> Dans son histoire de l'université de Groningue de 1914, Huizinga évoque fréquemment et avec admiration le système allemand et note ses « remarquables résultats » (VW, VIII, 391) ; il n'y fera que de très rares allusions après-guerre. Evolution qui est très similaire à celle de Pirenne qui, revenu de captivité, donnera une conférence au titre évocateur : « Ce que nous devons désapprendre de l'Allemagne » : même phénomène en France décrit par Christophe Charle. Cette « déprise allemande » (C. Charle) est évidemment la conséquence de la première guerre mondiale et notamment du manifeste des universitaires allemands de 1914 soutenant la politique de guerre du gouvernement impérial. Voir C. Charle, « Les références étrangères des universitaires. Essai de comparaison entre la France et l'Allemagne, 1870-1970 », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 2003, n° 148, p. 8-18. L'intérêt croissant de Huizinga pour le modèle américain n'est pas sans rappeler celui du biologiste Maurice Caullery, notamment sur la question cruciale du financement et de l'autonomie des universités, analysé par C. Charle (*ibid.*, p. 10-13). L'implication de Huizinga dans les activités de la Fondation Rockefeller explique aussi la prégnance croissante de ce modèle américain, également sensible en France, dont des universitaires influents sont également invités par cette Fondation – on l'a vu avec le cas de Marcel Mauss (voir ci-dessus, chapitre 1.2.)

<sup>24</sup> Sur l'université néerlandaise à l'époque moderne, W. Frijhoff, *La société néerlandaise et ses diplômés, 1575-1814*, Amsterdam, 1981. Sur la période contemporaine, M. Groen *Het wetenschappelijk onderwijs in Nederland, 1815-1980*, 8 volumes, Eindhoven, 1987 et G. Jensma, H. de Vries, *Veranderingen in het hoger onderwijs tussen 1815 en 1940*, Hilversum, 1997. Sur le cas particulier – et dominant – de Leyde dans le paysage universitaire néerlandais des origines à la fin du XIXe siècle, voir le triptyque de W. Otterspeer, *Het bolwerk van de vrijheid. De Leidse universiteit, 1575-1672. Groepsportret met Dame I*, Amsterdam, 2000 ; *De vesting van de macht. De Leidse universiteit, 1673-1775. Groepsportret met Dame II*, Amsterdam, 2002 ; *De werken van de wetenschap. De Leidse universiteit, 1776-1876. Groepsportret met dame III*, Amsterdam, 2005. Ainsi que la thèse du même, portant sur le XIXe siècle : *De wiekslag van hun geest. De Leidse universiteit in de negentiende eeuw*, Leyde, 1992.

<sup>25</sup> J. Huizinga, VW, VIII, 41-48.

rassemblait des notables locaux et nationaux. La faible attraction du système – à quoi il faut ajouter le retard économique du pays – se mesure à la stagnation du nombre d'étudiants jusqu'en 1880 : la comparaison avec la situation allemande et française montre très clairement le retard, que l'on peut évaluer à une génération, pris par les Pays-Bas dans leur développement universitaire ; ce qui conduisit à une vaste réforme en 1876.

C'est sous le régime de cette loi de 1876 que Huizinga fit ses études. Elle apporta d'utiles innovations qui permirent à l'université néerlandaise de connaître les trois évolutions bien connues de l'enseignement supérieur en Europe occidentale : l'expansion numérique par l'ouverture de nouveaux établissements et l'accroissement des moyens budgétaires, la modernisation des missions de l'université en affirmant sa vocation scientifique<sup>26</sup> et la différenciation des formations, grâce à l'instauration de dix-neuf doctorats et à l'augmentation du nombre des enseignements, entraînant la multiplication et la spécialisation des chaires. Signe des temps, les professeurs étaient désormais nommés dans la discipline et non plus indistinctement dans la faculté, après consultation désormais obligatoire de leurs collègues. Leur liberté d'enseignement était enfin garantie vis à vis des curateurs<sup>27</sup>. Il est clair que le modèle allemand a influencé sur ce point, comme pour la création de *privaatdocenten*, le législateur néerlandais.

Il reste que cette loi, adoptée après de très longs débats par le Parlement et au terme de nombreux compromis, souffrait d'un manque d'inspiration clair. Le modèle allemand était contredit par la tutelle de l'Etat qui se renforçait : les (rares) ressources propres des universités furent supprimées ; la réglementation minutieuse des enseignements et des examens fixée par la loi elle-même et l'émancipation des professeurs à l'égard des curateurs aboutissaient en fait à leur mise sous tutelle directe du pouvoir politique. La question des nominations demeurait évidemment un enjeu central : le faible pouvoir du corps enseignant sur son propre recrutement, constamment dénoncé par Huizinga, est bien illustré par deux cas ; celui de Kernkamp en 1894, qui, placé par la faculté des lettres de Groningue en première position, se vit préférer à cause de ses opinions politiquement avancées et à la suite d'une intervention de Fruin, le libéral Bussemaker<sup>28</sup>. Le deuxième cas est encore plus frappant puisqu'il s'agit de celui de Huizinga lui-même : l'on sait le rôle joué par son maître P.J. Blok dans sa nomination à Groningue contre l'avis de l'université.

Ces interventions ne doivent pas masquer un fait plus capital pour la vie quotidienne des établissements : la loi de 1876 entraîna une dérive bureaucratique inévitable, à mesure même que le système gagnait en complexité. Huizinga, toujours sévère à l'égard de la loi de 1876, en soulignera en 1919 les effets pervers :

D'autres disciplines qui ne faisaient pas partie des programmes fixés restaient privés de la chance de se développer à l'université : ainsi la géographie, les langues modernes, l'ethnologie, etc. (VW, VIII, 418).

---

<sup>26</sup> L'article 1 de la loi définit ainsi les missions de l'enseignement supérieur: « [...] la formation et la préparation à l'exercice autonome des sciences et à l'exercice de fonctions sociales pour lesquelles une formation scientifique est exigée »; voir J. Huizinga, VW, VIII, 286 et M. Groen, *op.cit.*, I, p. 8-9.

<sup>27</sup> G. Jensma, H. de Vries, *op.cit.*, p. 269.

<sup>28</sup> J.Tollebeek, *op.cit.*, p. 137.

Sans doute à partir des années 1880 – qui correspondent par ailleurs au démarrage économique d'un pays entrant enfin dans la révolution industrielle<sup>29</sup> – l'université néerlandaise amorça sa croissance tant par le nombre des étudiants que celui des enseignants. Mais la comparaison avec les pays voisins en 1900 montre clairement que le retard néerlandais est alors loin d'être rattrapé et que la hausse des effectifs ne fait que traduire la forte croissance démographique du pays, sans que s'élargisse vraiment la base sociale de l'enseignement supérieur : en 1900 les Pays-Bas comptent seulement 2816 étudiants contre 44200 en Allemagne, 29000 en France, soit un pourcentage de la classe d'âge 20-24 ans de 0,7% contre respectivement 1% et 1,2%<sup>30</sup>. Autrement dit, les Pays-Bas, dont le système universitaire vers 1900 donne l'impression, comme le notera Huizinga, d'un compromis entre un centralisme napoléonien dominant et des reliquats d'Ancien régime<sup>31</sup>, n'ont entamé que partiellement leur entrée dans l'âge universitaire moderne, avec ses quatre grandes caractéristiques : l'expansion, la diversification, l'ouverture sociale et la professionnalisation<sup>32</sup>.

Toutefois, le législateur de 1876 avait favorisé la formation d'une véritable « élite nationale en devenir<sup>33</sup> » : d'une part, parce que les universités deviennent naturellement enclines à recruter comme curateurs des personnalités d'envergure nationale, notamment de nombreux anciens ministres, capables de se faire entendre à La Haye<sup>34</sup>. D'autre part, parce que les nominations de professeurs se déroulent également de plus en plus dans un cadre véritablement national. En témoigne la mobilité des historiens eux-mêmes : Blok est nommé à Groningue puis retourne à Leyde son université d'origine ; Kernkamp, formé à Utrecht, est candidat à Groningue avant d'être nommé à Amsterdam, puis de rejoindre Utrecht ; Bussemaker, formé à Leyde, est nommé à Groningue avant de revenir à son université d'origine ; le groningenois Brugmans, fait toute sa carrière à Amsterdam. Groningue, la plus petite et la plus périphérique des trois universités, est clairement dans une position de dépendance: en témoignent les 22 départs de cette université pour les trois autres universités du pays entre 1877 et 1914<sup>35</sup>: dépendance marquée surtout vis-à-vis de Leyde, à laquelle elle offre en aval un débouché pour ses étudiants et en amont un vivier d'enseignants (10 départs de Groningue pour Leyde, dont celui de Huizinga lui-même).

---

<sup>29</sup> Sur le démarrage du capitalisme moderne aux Pays-Bas, voir J.A. de Jonge, « Het economisch leven in Nederland 1873-1895 » dans *Geschiedenis van het moderne Nederland*, Amsterdam, 1988, p. 179-192.

<sup>30</sup> Chiffres pris pour les Pays-Bas dans G. Jensma et H. de Vries, *op.cit.*, p. 193 et, pour les autres pays, C. Charle et J. Verger, *Histoire des universités*, Paris, 1994, p. 121-122. Voir ci-dessous, annexe 1.

<sup>31</sup> Il évoque en 1925 une « combinaison d'esprit de réaction et d'allures napoléoniennes » (VW, VIII, 383).

<sup>32</sup> K.H. Jarausch, *The Transformation of Higher Learning. Expansion, Diversification, Social Opening and Professionalisation in England, Germany, Russia and the United States*, Stuttgart, 1983.

<sup>33</sup> G. Jensma, H. de Vries, *op.cit.*, p. 87.

<sup>34</sup> De 1876 à 1940 pas moins de 38 anciens ministres seront nommés curateurs, G. Jensma, H. de Vries, *op.cit.*, p. 99.

<sup>35</sup> VW, VIII, 337.

## 2.2. L'infrastructure de l'histoire vers 1900: « miracle français et retard néerlandais<sup>36</sup> »?

### 2.2.1. Les signes du retard néerlandais

Il reste que, dans un contexte universitaire où de nombreux indicateurs marquent un retard par rapport aux voisins, l'histoire se trouve dans une situation encore plus défavorable. A vrai dire le sort universitaire fait à la discipline n'est que le signe le plus spectaculaire d'un retard général de l'infrastructure de l'histoire dans les Pays-Bas du début du XXe siècle. En 1900 les historiens néerlandais n'ont encore ni cursus ni doctorat propres, ne disposent d'aucun institut de recherche à l'étranger et le travail de publication des sources a pris un retard considérable, faute de tout effort public. La conséquence en est l'extrême modestie du marché universitaire et, partant, la faible attraction de l'histoire sur les étudiants. Les effectifs sont parlants : Blok, le *primus inter pares* de l'historiographie néerlandaise au tournant du siècle avait en 1900-1901 au maximum 24 auditeurs. Ses collègues étaient encore moins bien dotés : entre 10 et 16 étudiants<sup>37</sup>.

Ce sont les champs nouveaux de la recherche historique qui souffrent le plus de cette faible attraction de la discipline. Le poids du classicisme universitaire se mesure au pourcentage des thèses d'histoire ancienne : 23% des 664 thèses de lettres entre 1815 et 1900 contre seulement 7% en histoire nationale. Ainsi dépourvue de producteurs et de consommateurs, la pesée globale de l'histoire sur le marché éditorial s'en ressent fortement : son pourcentage reste obstinément à 4,5% de la production imprimée alors qu'il atteint 10% en France<sup>38</sup>. L'on comprend que les historiens néerlandais aient manifesté autour de 1900 leur profonde insatisfaction devant une telle situation<sup>39</sup>, dans le droit fil du diagnostic établi par le belge Paul Fredericq au début des années 1880 :

Le résultat a été fatal à l'histoire dans les universités hollandaises [...] Traitée en Cendrillon elle n'est que la servante des autres disciplines [...] Il n'y a en Hollande aucune préparation spéciale, je ne dis pas pour les historiens mais même pour les futurs professeurs d'histoire géographique<sup>40</sup>.

Huizinga n'est pas le dernier dans la charge critique : en 1907, il dresse un tableau noir de la situation dans une lettre à son ami Colenbrander :

---

<sup>36</sup> Pour reprendre le titre de l'article pionnier de P. den Boer dans *L'histoire et ses méthodes*, Lille, 1981, p. 89-108.

<sup>37</sup> P. den Boer, « Facultaire verkaveling, staatsonthouding en wetenschapsvernieuwing. Drie aspecten van de geschiedbeoefening in Nederland rond 1900 vergeleken met Frankrijk » (version remaniée de son article sur « Miracle français et retard néerlandais »), dans E. Jonker, M. van Rossem, *Geschiedenis en cultuur*, Nimègue, 1990, p. 17, note 9.

<sup>38</sup> P. den Boer, *ibid.*, p. 13.

<sup>39</sup> Ainsi du réquisitoire de Bussemaker devant les membres de l'*Historisch Genootschap* en 1903 : C. Bussemaker, « De opleiding der historici in Nederland » dans *Verslag van de Algemeene Vergadering der leden van het Historisch Genootschap*, 1903, p. 35-37.

<sup>40</sup> P. Fredericq : « L'enseignement supérieur de l'histoire et de la géographie en Hollande (1885-1888) », repris dans P.A.M. Geurts et A.E.M. Janssen (dir.), *Geschiedschrijving in Nederland. Studies over de historiografie van de Nieuwe tijd*, La Haye, 1981, II, p. 143.

Ne fais-tu pas des cauchemars sur la question de savoir comment nous arriverons jamais à quelque chose avec nos prestations historiques ? Un petit siècle a été sacrifié et je crois parfois que la cause est perdue et me demande s'il ne faudrait pas mettre nos archives aux enchères à Berlin ou Bruxelles ou passer une annonce dans le journal pour les proposer à quelqu'un qui ait du temps libre. (BW, I, 63)

En 1908, dans une lettre au même Colenbrander, il résume sa pensée sans détour :

Entre 1826 et 1902, l'Etat n'a rien fait pour les études d'histoire, alors que la Belgique avait sa C.R.H. [Commission Royale d'Histoire] etc. (BW, I, 64)

Et c'est la même année qu'il prend contact, comme on l'a vu, avec Henri Pirenne, afin d'apprendre directement auprès de lui comment remédier « aux grandes lacunes que l'outillage de (s)on cours pratique présente encore » (BW, I, 68). On ne pouvait mieux dire le retard néerlandais par rapport à la « petite Belgique »<sup>41</sup> et *a fortiori* par rapport à une « grande puissance historique » comme la France. Le tableau suivant en donne les éléments :

	<i>Pays-Bas</i>	<i>France</i>
1° cycle	( <i>candidaats</i> ) 1921	(licence) 1880
2° cycle	( <i>doctoraal</i> ) 1921	(DES) 1886
Première chaire d'histoire nationale	(Leyde) 1860	(Sorbonne) 1812
Premier séminaire	(Groningue) 1885	(EPHE) 1868
Nombre de chaires d'histoire en 1900	8	37
Publication nationale de documents	1902	1834
Accès public aux archives	1829	1790
Fonds de missions à l'étranger	1886	1842
Institut de recherche à l'étranger	(Rome) 1904	(Athènes) 1846

### 2.2.2. Les limites du retard néerlandais

Malgré l'ampleur et la concordance des protestations de l'époque, il paraît toutefois indispensable de nuancer cette image trop négative de l'historiographie néerlandaise vers 1900.

D'abord parce que toute comparaison, pour avoir la moindre pertinence, doit prendre en compte la taille des pays considérés : il est bon de rappeler que les Pays-Bas étaient en 1900, au regard de la France, un pays bien plus « petit » qu'aujourd'hui. *Deux fois plus*

<sup>41</sup> Ce retard par rapport à la Belgique est bien mis en évidence par J. Tollebeek, « De machinerie van de geschiedenis », dans *idem, De ijkmeesters. Opstellen over de geschiedschrijving in Nederland en België*, Amsterdam, 1994, p. 17-35.

*précisément*, le rapport des populations étant de 1 à 7,5 en 1900 contre 1 à 3,75 de nos jours. D'autre part, si l'on constate à juste titre le très faible nombre d'étudiants en histoire aux Pays-Bas, il convient de le rapporter, avant de conclure trop rapidement à un retard spécifique de l'histoire, au nombre total d'étudiants également bien plus faible aux Pays-Bas qu'en France : phénomène encore plus net si l'on ne retient que les étudiants en lettres<sup>42</sup>. Enfin il faut souligner une contrepartie très positive de cette modestie des effectifs, à savoir le très fort taux d'encadrement de ces rares étudiants permettait un suivi individualisé et des pratiques pédagogiques nouvelles, comme en témoigne le séminaire donné par Blok à Groningue à partir de 1885. Il faut donc prendre avec une certaine prudence les récriminations des historiens néerlandais vers 1900. L'on sait que la force d'une revendication ne signifie nullement que le groupe concerné soit le plus mal loti ; elle peut tout aussi bien, voire davantage, traduire la capacité de ce groupe à se faire entendre grâce à une position privilégiée dans l'espace public : n'est-ce pas précisément le cas des historiens néerlandais qui sont particulièrement influents dans les grands médias de l'époque ?

Plusieurs caractéristiques fondamentales de la culture politique, des formes de sociabilité et des traditions intellectuelles néerlandaises doivent être également prises en compte. Ainsi la pesée réelle de l'histoire souffre d'une analyse concentrée sur les seules facultés des lettres. Or les facultés de théologie détiennent une place éminente dans le paysage universitaire néerlandais<sup>43</sup> et l'histoire des religions et plusieurs sciences auxiliaires de l'histoire, comme la philologie hébraïque et l'exégèse biblique y sont intégrées. La rénovation de la méthode historique y aura trouvé un laboratoire de choix dès les années 1880. Le manuel d'un historien des religions, J. Acquoy, professeur d'histoire chrétienne à Leyde, est ainsi l'exact équivalent de *L'introduction aux études historiques* de Langlois et Seignobos. Si l'on songe que le premier précède le second de trois ans, l'idée d'un retard néerlandais s'estompe sur le plan méthodologique<sup>44</sup>.

Enfin le pragmatisme néerlandais contribue à améliorer les conditions d'existence réelle d'une discipline, aussi maltraitée qu'elle soit par la réglementation officielle. L'obligation d'enseigner en latin, si dommageable pour l'émergence d'une science moderne, était dès avant 1876 largement battue en brèche. Et après tout rien n'interdisait de passer son doctorat en lettres sur un sujet d'histoire : les thèses de Brugmans sur « L'Angleterre et les Pays-Bas dans les premières années du règne d'Elisabeth I »<sup>45</sup>, Colenbrander sur « Le temps des patriotes »<sup>46</sup>, de Kernkamp sur « Les clefs du Sund »<sup>47</sup> n'ont rien à envier sur le plan scientifique aux thèses française de la même époque.

---

<sup>42</sup> Il n'y a en 1900 que 161 étudiants en lettres aux Pays-Bas, voir G. Jensma, H. de Vries, *op.cit.*, p. 193. Voir ci-dessous annexe 2.

<sup>43</sup> Entre 1880 et 1905 la moyenne des licences de théologie n'atteint pas deux par an en France alors que le nombre total d'étudiants en théologie dans les universités néerlandaises s'élève encore à cette date à 345.

<sup>44</sup> J. Acquoy, *Handleiding tot de kerkgeschiedenis en kerkgeschiedschrijving*, La Haye, 1894 (voir P. den Boer, « Facultaire verkaveling », *art.cit.*, p. 13.)

<sup>45</sup> H. Brugmans, *Engeland en de Nederlanden in de eerste jaren van Elizabeth's regeering*, Groningue, 1892.

<sup>46</sup> H.T. Colenbrander, *De patriottentijd, 1776-1787*, La Haye, 3 vol., 1897-1899 (seul le premier volume correspond à la thèse elle-même).

<sup>47</sup> G.W. Kernkamp, *De sleutels van de Sont. Het aandeel van de Republiek in den Deensch-Zweedschen oorlog van 1644-1645*, La Haye, 1893.

Inversement, la spécialisation de la production et de l'enseignement de l'histoire en France demeure longtemps incomplète : la part considérable des normaliens dans l'école historique française<sup>48</sup> montre que la formation généraliste n'est pas une exclusivité néerlandaise. De même les thèses françaises, aussi bien par leur sujet que par leur traitement, restent longtemps très littéraires, comme on a pu le montrer pour les thèses de 1875 – à part celle de Lavisser<sup>49</sup>. Le poids de la préparation à l'agrégation reste une constante dans l'enseignement, défavorisant les activités de recherche aussi bien des étudiants que des enseignants. Febvre et Bloch mèneront sans succès le combat contre cette « spécificité » bien française<sup>50</sup>. D'autre part le champ de l'histoire ancienne reste en France comme aux Pays-Bas très largement aux mains des littéraires classiques, tendance qui ne se fera que se renforcer dans l'entre-deux-guerres sur le marché raréfié de l'histoire universitaire<sup>51</sup>. Enfin la licence française, malgré les réformes successives d'avant 1914, reste à dominante littéraire (version latine obligatoire) et l'histoire y fait plutôt figure d'option renforcée. Il faudra attendre la réforme de 1920 pour que soit créée une « pure » licence d'histoire avec certificats ; la réforme néerlandaise correspondante est de 1921...

Au total, la tentation est grande de retarder l'épanouissement scientifique français d'une génération et de le situer vers 1910 avec les thèses de Bloch et Febvre, premières vraies thèses historiques, enfin conformes à la « méthode » si chère à la génération de leurs maîtres.

## 2.3. Le rattrapage néerlandais 1900-1921

### 2.3.1. La croissance universitaire

En tout état de cause, le renforcement sensible de l'effort public à partir de 1900 va incontestablement permettre aux Pays-Bas de rattraper leur retard en termes de moyens en une vingtaine d'années, d'autant que tous leurs voisins, absorbés par la première guerre mondiale, sont hors d'état de poursuivre leur effort antérieur. L'essor néerlandais conjugué au blocage, voire au déclin survenu ailleurs, va considérablement rééquilibrer les termes de la comparaison au profit des Pays-Bas. Le fait est bien illustré par la mise en place en 1921 d'un cursus universitaire complet et spécialisé en faveur de l'histoire. Les concepts bien connus des économistes pourraient en la matière nous servir de grille de lecture : la

---

<sup>48</sup> Si leur pourcentage diminue progressivement, les normaliens représentent encore 44,4% des universitaires historiens dans l'entre-deux-guerres. Voir O. Dumoulin, *Profession historien, 1919-1939. Un métier en crise ?*, thèse de doctorat d'université (malheureusement non publiée), EHESS, 1983, p. 42.

<sup>49</sup> P. den Boer, *Geschiedenis als beroep. De professionalisering van de geschiedbeoefening in Frankrijk (1818-1914)*, Nimègue, 1987, p. 393-404.

<sup>50</sup> M. Bloch, L. Febvre, « Pour le renouveau de l'enseignement historique : le problème de l'agrégation », *Annales*, 9, 1937, p. 113-129. Les deux hommes ne cessent de se plaindre dans leur correspondance et dans divers articles des effets pervers de l'agrégation sur les professeurs comme sur les étudiants, tant en matière de formation que de recherche.

<sup>51</sup> O. Dumoulin, *op.cit.*, p. 104-105.

tentation est grande de parler en effet de « rattrapage » néerlandais<sup>52</sup> et d'« avance handicapante »<sup>53</sup> des grandes puissances historiques, France et surtout Allemagne.

Dès 1902 une « Commission consultative pour les publications historiques nationales » (*Commissie van Advies voor 's Rijks Geschiedkundige Publicatiën, RGP*), avait commencé un immense travail de publication sous l'impulsion précisément de Colenbrander qui en fut l'indéracinable et dynamique secrétaire. Plus de vingt volumes de sources sur la période 1795-1840 paraissent entre 1905 et 1920, effort salué par Pirenne lui-même qui félicite chaleureusement Colenbrander : « Vous serez dans l'avenir pour l'histoire du XIXe siècle aux Pays-Bas ce que Groen van Prinsterer a été pour celle du XVIe<sup>54</sup>. » En 1905 une nouvelle loi vient combler certaines lacunes de l'organisation universitaire en créant la possibilité de chaires « spéciales » (*bijzonder*) financées soit par l'université, soit par des associations ou des fondations. Désormais s'esquissait sur le modèle allemand, et selon un schéma entré en vigueur plus tôt dans les facultés des sciences, les étapes d'un véritable *cursus honorum* universitaire depuis le lectorat et/ou les postes de *privaatdocent* jusqu'à l'ordinariat en passant par les chaires « extraordinaires ».

Sur le plan quantitatif, la tendance générale de ces années est une expansion sans précédent des universités néerlandaises que mesurent tous les indicateurs : montants des budgets, nombre d'établissements, d'étudiants et d'enseignants. Johan Huizinga a lui même rappelé les chiffres parlants de l'évolution budgétaire jusqu'en 1913 : A cette date les budgets des trois vieilles universités Leyde, Groningue et Utrecht ont connu en effet une augmentation sans précédent: +140% à Groningue par rapport à la dernière décennie du XIXe siècle, +166% à Utrecht, +84% à Leyde<sup>55</sup>. A cela s'ajoute la croissance externe du système avec l'octroi en 1905 du *jus promovendi* à l'université libre d'Amsterdam qui devient une université de plein exercice et surtout la création de quatre « hautes écoles », (*hogescholen*) professionnelles : celle de Delft en 1905<sup>56</sup> pour la formation des ingénieurs ; celle de Rotterdam en 1913 pour les études commerciales ; celle de Wageningen en 1917 pour l'agronomie ; enfin l'école vétérinaire d'Utrecht en 1918. Elles vont jouer un rôle décisif dans la modernisation économique et scientifique des Pays-Bas contemporains. C'est notamment à Rotterdam que fut ouverte dès 1913 la première chaire d'histoire économique du pays. Désireuse de maintenir au sein de *l'alma mater* ces nouvelles formations, l'université municipale d'Amsterdam ouvre en 1921 une « faculté de commerce » (*handelsfaculteit*) – bientôt rebaptisée « faculté économique » – déterminante dans l'essor de l'histoire économique.

---

<sup>52</sup> Phénomène dit du *catch in* dans les théories du développement.

<sup>53</sup> P. den Boer utilise déjà ce concept dans le domaine historiographique pour comparer la productivité respective des provinces néerlandaises. « Faculteit verkaveling », *art.cit.*, p. 15.

<sup>54</sup> J. Tollebeek, *De toga van Fruin, op.cit.*, p. 174. Guillaume Groen van Prinsterer, le grand théoricien de la contre-révolution dans la première moitié du XIXe siècle fut également l'un des pionniers de la publication des sources de l'histoire, avec les archives de la Maison d'Orange-Nassau.

<sup>55</sup> Pourcentages établis à partir des chiffres donnés par Huizinga (VW, VIII, 334-335).

<sup>56</sup> Dans le cas de Delft, il s'agit plutôt de la promotion au rang universitaire d'une institution déjà existante.



### 2.3.2 Les succès de l'histoire

L'histoire est en effet l'une des disciplines qui profitent le plus de cet essor avec la multiplication des chaires qui passent à 15 (sur un total de 57) en facultés des lettres en 1920. C'est à cette date que le poids relatif des historiens dans le corps professoral littéraire atteint son maximum (26,3%) : niveau désormais bien proche de la France (28,1%) où le poids des historiens est stable depuis 1910<sup>57</sup>. Cet essor, qui concerne également les enseignements de rang inférieur (chaires extraordinaires, lectorats), a notamment pour effet d'accroître la spécialisation des enseignements et des enseignants. Les deux premières chaires ordinaires d'histoire de l'art sont créées à Utrecht et Amsterdam, ville où Brugmans est relayé pour l'histoire économique par Posthumus en 1921. A Leyde, Heeres puis Colenbrander prennent en charge l'histoire coloniale ; à Utrecht, Kernkamp se voit délesté dès 1904 de l'histoire médiévale par Oppermann et de la géographie en 1908 par Niermeyer. Sur le plan qualitatif, le recrutement d'Oppermann fut décisif pour la formation à la recherche, car il était également chargé des sciences auxiliaires de l'histoire. Le recours à un élève du prestigieux Lamprecht dit bien la position dominante de la science allemande et le retard néerlandais, en même temps que la claire détermination des Néerlandais à le combler. Que les disciples formés pendant des décennies par Oppermann aient peuplé les universités néerlandaises à partir de la fin des années 1930 est une nouvelle démonstration de l'effet structurant à long terme de la création d'une chaire sur une discipline<sup>58</sup>.

La création de chaires d'histoire économique à Delft, Rotterdam et à Amsterdam a été tout aussi décisive pour donner à l'historiographie néerlandaise un essor remarquable dans ce domaine, à la faveur d'un large consensus chez les historiens néerlandais dès les premières années du siècle<sup>59</sup>. La génération de 1900 est la première à véritablement marier positions théoriques et prestations scientifiques effectives en la matière : Kernkamp, dans sa thèse sur « Les clefs du Sund », fait une première étude d'histoire quantitative, en dressant un tableau des mouvements de navires des Provinces-Unies passant dans le détroit danois. En 1903, Brugmans enrichit l'approche du conflit des partis au XVIIe siècle, traité jusque là de façon exclusivement politique, d'une étude des antagonismes économiques sous la République des Provinces-Unies<sup>60</sup>. L'un et l'autre en appellent vigoureusement à l'effort collectif : Kernkamp plaide pour l'histoire du commerce, cette « belle au bois dormant qui attend toujours le baiser du chercheur qui la réveillera » et consacre, avec une rare audace intellectuelle et politique sa leçon inaugurale à Amsterdam en 1901 au matérialisme historique<sup>61</sup>. Brugmans souligne – titre de sa propre leçon inaugurale à Amsterdam en 1904 – « l'importance de l'histoire économique » et définit l'histoire comme « la science qui étudie par une approche causale le développement des hommes comme individus

---

<sup>57</sup> Une difficulté dans cette comparaison provient de la géographie : une chaire existe à Utrecht depuis 1908 mais plusieurs chaires d'histoire intègrent encore cette discipline aux Pays-Bas. Avec la géographie, l'histoire « pèse » 28% des chaires littéraires contre 33,3% en France.

<sup>58</sup> O. Dumoulin évoque « l'apport décisif de la création d'une chaire spécialisée pour la promotion universitaire d'une nouvelle thématique, d'un nouvel objet » (*op.cit.*, p. 266).

<sup>59</sup> Sur cet essor voir J. Tollebeek, *op.cit.*, p. 138-146.

<sup>60</sup> H. Brugmans, « De staatspartijen in de Republiek van een economisch standpunt », *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 18, 1903, p. 242-254.

<sup>61</sup> G.W. Kernkamp, *Over de materialistische opvatting van de geschiedenis*, Amsterdam, 1901.

sociaux<sup>62</sup>. » Le travail pionnier dans ce domaine fut toutefois la thèse de J.E. Elias sur le patriciat d'Amsterdam (1903-1905), l'une des rares études sur le XVIIe siècle néerlandais qui trouvera grâce aux yeux de Huizinga<sup>63</sup>. Suivront les thèses de Posthumus sur l'histoire de « L'industrie drapière de Leyde » (1908) et de Van Dillen sur « Le caractère économique de la ville médiévale » (1914)<sup>64</sup>. Posthumus sera le grand organisateur des études d'histoire économique et sociale avec la création de la *Nederlands Economisch-Historisch Archief* en 1914, qui rassemblera de très nombreuses archives privées. Sa nomination à Amsterdam comme premier titulaire de la chaire d'histoire économique en 1921 donnera une base institutionnelle durable à son entreprise. Le développement privilégié de ce secteur de la recherche aux Pays-Bas et la position stratégique de Posthumus explique qu'il ait été l'un des principaux protagonistes du projet de revue internationale d'histoire économique, porté puis abandonné par les futurs fondateurs des *Annales*, qui s'en prendront également, on le sait, à « l'Institut international d'histoire sociale » (IIHS, IISG en néerlandais) créé par lui en 1935<sup>65</sup>.

Les années 1900 correspondent en même temps qu'à l'engagement nouveau de l'Etat à l'accès au professorat d'une nouvelle génération. Les circonstances font en effet qu'entre 1901 et 1905, 4 des 5 postes d'histoire se libèrent, permettant la mutation à Leyde de Bussemaker et les nominations de Kernkamp à Utrecht, Brugmans à Amsterdam et Huizinga à Groningue. Renouveau propice à la réflexion épistémologique de ces historiens de la nouvelle génération : l'on est frappé par le nombre des considérations de fond sur la discipline, souvent formulées lors de leur leçon inaugurale par ces jeunes professeurs. L'on a cité Brugmans et Kernkamp, mais le cas de Huizinga, lui-même avec son discours sur « La part esthétique dans les représentations historiques » est sans doute le plus pur par son niveau d'abstraction et l'importance des références philosophiques, peu communes dans le milieu des historiens<sup>66</sup>.

L'histoire culturelle et l'histoire contemporaine sont également bénéficiaires de ce renouvellement théorique. Dans le premier domaine, l'œuvre pionnière de Busken Huet, *Het land van Rembrand* (« Le pays de Rembrandt »)<sup>67</sup> restait la grande référence. Référence longtemps sans postérité toutefois, comme Blok en témoigne lors de sa campagne en faveur de Huizinga :

Je suis convaincu que le Dr. Huizinga se révélera un remarquable historien dans une direction, qui chez nous a peu de représentants, celle de l'histoire culturelle<sup>68</sup>.

Mais le fait même qu'il recommande son disciple préféré au nom de cette même histoire culturelle dit assez que le milieu des historiens universitaires n'est pas *a priori* hostile à cette innovation. On sait combien Huizinga tiendra ses promesses avec *Herfsttij der*

---

<sup>62</sup> H. Brugmans, *Het belang der economische geschiedenis*, Leyde, 1904, cité par J. Tollebeek, *op.cit.*, p. 142.

<sup>63</sup> J.E. Elias, *De vroedschap van Amsterdam, 1578-1795*, Haarlem, 2 vol., 1903-1905; sur l'appréciation de Huizinga voir A. van der Lem, *Het Eeuwige verbeeld...*, p. 75.

<sup>64</sup> N.W. Posthumus, *De geschiedenis van de Leidsche lakenindustrie*, Leyde, 1908 ; J.G. van Dillen, *Het economisch karakter der middeleeuwsche stad*, Amsterdam, 1914.

<sup>65</sup> Voir ci-dessus, chapitre 1.4.

<sup>66</sup> J. Huizinga, *Het historisch bestanddeel van geschiedkundige voorstellingen*, Groningue, 1905 (VW, VII, 3-28).

<sup>67</sup> C. Busken Huet, *Het land van Rembrand*, 3 vol., Haarlem, 1882-1884.

<sup>68</sup> Cité par A. van der Lem, *Johan Huizinga*, *op.cit.*, p. 110-111.

*Middeleeuwen*, mais le livre peut et doit être replacé dans le mouvement général de rénovation de l'histoire culturelle aux Pays-Bas à cette époque. Brugmans avait ainsi, dès 1911, examiné les opportunités offertes par la « Littérature comme source d'histoire »<sup>69</sup>, et les historiens de l'art, comme Wilhelm Martin et F. Schmidt Degener, s'employèrent à situer les grands artistes du siècle d'or dans le contexte de la culture de l'époque<sup>70</sup>. L'exposition des primitifs flamands à Bruges en 1902, visitée par Huizinga lui-même, et la grande rétrospective Rembrandt de 1906 à Amsterdam furent de puissants stimulants de cette renaissance de l'histoire culturelle aux Pays-Bas.

L'histoire contemporaine est un autre domaine exploré par cette génération. On a justement remarqué que cet intérêt s'explique par l'engagement de la plupart des historiens dans le journalisme. Successivement Blok, Colenbrander et Kernkamp plaident pour le développement de l'histoire contemporaine, plaidoyers renforcés par l'impact de la première guerre mondiale. Aux prises de position de la guerre, toutes marquées, malgré des sympathies évidentes pour les Alliés, par la défense de la neutralité néerlandaise, succèdent une volonté de recherche à froid des origines de cette « tragédie de l'histoire » pour reprendre le titre d'un article de Kernkamp de 1919<sup>71</sup>. En 1924, un « Comité pour la recherche des causes de la guerre mondiale » (*Comité tot onderzoek van de oorzaken van de Wereldoorlog*) est placé sous la direction de Japikse ; en 1925, J. Bartstra se penche sur l'histoire de l'impérialisme moderne et Brugmans, l'année suivante, sur la politique étrangère de l'empire britannique des années 1860 à 1914<sup>72</sup>.

Il restait à toutes ces nouvelles inspirations à trouver un lieu de convergence et plus précisément un organe reflétant et stimulant ce puissant effort de rénovation où se rassemblerait cette génération décidément très dynamique. La taille des Pays-Bas et la modestie du milieu historien, un milieu où tout le monde se connaît personnellement, s'il présente des dangers de népotisme et de conflits personnels, va jouer ici un effet positif en permettant une rapide mobilisation. L'enjeu et l'occasion vont être fournis par la restructuration du *Tijdschrift voor Geschiedenis* (*TvG*, le « Journal de l'histoire »). Cette revue, fondée en 1886, était jusque là assez généraliste dans ses centres d'intérêt, avant tout destinée aux professeurs du secondaire et orientée vers les besoins pédagogiques de son public. En 1920, sous l'influence du jeune historien H.A. Enno van Gelder, la revue fait peau neuve. La déclaration de principes du *TvG* rénové annonce une mutation dans l'approche de la discipline qui annonce trait pour trait – avec près de dix ans d'avance – le paradigme des *Annales*. A vrai dire, hormis les allusions au contexte néerlandais, ce texte aurait pu être signé de Bloch et de Febvre : volonté de rompre avec l'histoire factuelle de l'école de Ranke ; dépassement de l'érudition par l'approfondissement de la recherche causale ; rupture avec le privilège de l'histoire politique, battu en brèche par l'essor de l'histoire économique et de l'histoire culturelle ; aspiration à la « synthèse » et à la « coopération » des sciences de l'homme sur « une base historique » pour connaître « tous les aspects de l'être humain ». L'organisation de l'espace éditorial lui-même n'est pas sans

---

<sup>69</sup> H. Brugmans, « Litteratuur als historische bron », *Handelingen van de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde*, 1910-1911, p. 25-57.

<sup>70</sup> A. van der Lem, *Het Eenwige verbeeld...*, *op.cit.*, p. 122-123.

<sup>71</sup> G.W. Kernkamp, *De tragedie der historie*, Haarlem, 1919.

<sup>72</sup> Sur toutes ces initiatives dans le champ de l'histoire contemporaine, voir J. Tollebeek, *op.cit.*, p. 146-155.

parenté avec les *Annales*, avec la mise en place de rubriques consacrés aux « questions, réponses et informations brèves »<sup>73</sup>.

Mais la grande différence avec la future revue française se trouve dans la centralité institutionnelle du nouveau *TvG* dans le champ de l'histoire : non pas création d'un nouveau titre à partir d'une université certes brillante mais périphérique, comme Strasbourg ; mais rénovation sans coup d'Etat d'un journal établi dans la capitale (le rédacteur en chef M.G. den Boer a voulu la réforme et reste dans la rédaction) avec le soutien de la quasi-totalité du petit monde des historiens néerlandais. A l'exception –notable – de Colenbrander, de Byvanck et de Posthumus, l'on y retrouve tout le gotha de l'université et de la science historique, de Blok à Brugmans, d'Oppermann à Bolkestein et de Kernkamp à Huizinga lui-même<sup>74</sup>.

### 2.3.3 La réforme de 1921

Cette rénovation intellectuelle du milieu des historiens est significativement concomitante de la réforme de l'université néerlandaise dans son ensemble. Celle-ci s'inscrit dans le cadre d'une profonde mutation nationale aux Pays-Bas, allant de la révision constitutionnelle de 1917 à la mise en place d'une législation sociale avancée<sup>75</sup>. Toutes deux concrétisent la démocratisation de la société néerlandaise, à laquelle l'enseignement supérieur, dans son recrutement comme dans son fonctionnement, ne pouvait échapper. Par la loi dite de « Pacification » de 1920, le principe de l'égalité absolue de traitement entre enseignement public et « spécial » (*bijzonder*), c'est-à-dire confessionnel, était consacré. Les exigences de l'époque avec « l'entrée dans l'âge de la science lourde<sup>76</sup> » imposaient également la rénovation du système traditionnel du XIXe siècle. Huizinga, qui avait manifesté dès son entrée en professorat une vigoureuse volonté réformatrice, partage cet élan en proclamant, dès 1917, qu'en matière universitaire « l'époque exige la rénovation » (*de tijd dringt tot vernieuwing*, VW, VIII, 380). De fait, en 1918, le ministre de l'instruction publique fait savoir qu'il envisage une réforme des formations au sein de la Faculté des lettres au profit des langues vivantes, de l'histoire et de la géographie. Huizinga saisit cette ouverture pour formuler en 1919 son diagnostic sur le système national et présenter ses propositions. L'université néerlandaise souffre selon lui de deux défauts majeurs : « le manque d'autonomie et d'indépendance » et l'absence d'un « groupe intermédiaire » [entre les

<sup>73</sup> Lettre de H.A. Enno van Gelder du 19 février 1920, publiée dans *TvG*, 99, 1986, p. 419-421.

<sup>74</sup> Un examen plus attentif conduit, il est vrai, à nuancer cette impression d'unanimité : le degré d'engagement et donc d'adhésion est évidemment différent entre les nouveaux rédacteurs (Bolkestein, Van Dillen, Enno van Gelder, Severijn, Tenhaeff), ceux qui promettent leur « participation » et enfin ceux qui assurent simplement l'entreprise de leur « sympathie », tels Blok et Huizinga. Le « patriotisme de revue » a sans doute joué et peut expliquer l'abstention de Colenbrander, de Byvanck et de Posthumus, qui sont engagés dans d'autres comités de rédaction. Mais l'impression demeure d'une certaine réserve de Leyde : l'initiative revient entièrement aux hommes d'Utrecht et surtout d'Amsterdam. Toutefois Huizinga aidera concrètement la revue en obtenant pour elle une subvention de l'Académie des sciences (voir I. Schöffner, «Onder H.A. Enno van Gelder en J.G. van Dillen, Het *Tijdschrift voor Geschiedenis* van 1920 tot 1960», *TvG*, 99, 1986, p. 391-429).

<sup>75</sup> Sur les évolutions néerlandaises à partir de 1917 voir J. Bosmans, « Het maatschappelijk-politieke leven in Nederland 1918-1940 » dans *Geschiedenis van het moderne Nederland*, p. 398-443.

<sup>76</sup> C. Charle, *La république des universitaires*, *op.cit.*, p. 9.

étudiants et les professeurs] qui « rassemble véritablement en un seul corps tous ceux qui sont liés à l'université » (VW, VIII, 34). L'argumentaire étranger joue à plein dans sa démonstration à travers le modèle britannique, en particulier l'institution des *fellows* et des *tutors*. Ceux-ci apportent justement ce sentiment de corporation qui constitue la définition même de l'université et qui fait défaut aux universités néerlandaises, comme à celle de Paris, qui, dès le Moyen Âge, a connu une « croissance excessive » (VW, VIII, 32). Et Huizinga d'estimer que le « temps d'une spécialisation excessive s'achève » ; qu'il convient de créer un « terrain où tous se rencontrent » et pour cela d'établir « une nouvelle *facultas artium*, comme base élargie des études universitaires » (VW, VIII, 35).

Avec l'engagement actif de Huizinga et l'indiscutable influence exercée par lui en faveur de l'interdisciplinarité, ces projets aboutissent à l'adoption d'un nouveau cursus universitaire réglé par le « Statut académique » (*Academisch Statuut*) de 1921. Celui-ci présente une allure apparemment « réactionnaire », comme le note Huizinga lui-même, si l'on en juge par le retour à l'ancien système des doctorats communs par faculté. Cette réforme souhaitée par la plupart de historiens permet en fait, argumente Huizinga, « plus de liberté et de flexibilité pratique selon les exigences de la formation professionnelle et de la science », c'est à dire l'innovation disciplinaire, car il définit un cadre général souple à l'intérieur duquel de nouvelles formations peuvent parfaitement s'insérer (VW, VIII, 420). D'autre part la possibilité est désormais ouverte d'un cursus complet en histoire dès le *candidaats* et l'articulation des différents niveaux d'études est plus nette : avec leur terme normal fixé au *doctoraal* (équivalent du DES) la distinction, souhaitée par Huizinga<sup>77</sup>, entre la formation professionnelle (4 premières années) et la vocation scientifique (préparation du doctorat) est désormais plus claire. Il s'agit désormais de combiner des matières offrant une véritable plus-value à la formation des étudiants, c'est-à-dire ayant un rapport direct avec leur matière principale. A l'ancien système, critiqué par Huizinga parce qu'il obligeait l'apprenti historien à s'initier au gothique et à ignorer l'histoire ancienne, se substitue un programme qui lui permet d'aborder dès le *candidaats* toutes les périodes de l'histoire ainsi que les institutions politiques ou les finances publiques ; et au niveau du *doctoraal*, comme mineure, l'étude d'une langue vivante<sup>78</sup>.

En somme l'histoire est la grande gagnante avec son émancipation totale du cursus littéraire pour laquelle Huizinga avait toujours plaidé et une nouvelle ventilation disciplinaire enfin conforme au modèle européen, c'est à dire par périodes.

Mais si, au début des années 1920, l'infrastructure de l'histoire néerlandaise présente un aspect bien différent de la situation de 1900 qui la place en termes relatifs à un niveau désormais comparable à celui de la France, elle le doit avant tout à l'effet inverse de la guerre sur les deux pays : à la différence de la France, les historiens néerlandais qui tiennent les postes universitaires et éditoriaux clefs autour de 1920 sont encore jeunes (nés pour la plupart dans les années 1870 et 1880) ; ils ont profité à plein de la fluidité nouvelle du marché universitaire et de nouveaux débouchés, alors que l'infrastructure de l'histoire en

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 276.

<sup>78</sup> Sur le détail du cursus en histoire après 1921 voir M. Groen, *op.cit.*, 8, p. 65.

France connaissait un brutal coup d'arrêt à cause de la première guerre. Phénomène dont l'impact est plus long que celui des quatre années d'hostilité : il faut en effet tenir compte des conséquences de l'effort militaire d'avant 1914 et des priorités de la reconstruction jusqu'en 1920. Plus directement la première guerre mondiale n'a pas pesé aux Pays-Bas – au contraire – sur la carrière d'une génération qui, en France, s'est vue mobilisée et décimée. Dans ce dernier pays le non-pourvoi des chaires d'histoire devenues vacantes pendant la guerre a contribué à la pérennisation de l'ancienne génération à la tête de la hiérarchie universitaire et du pouvoir éditorial, et par là au conservatisme intellectuel et scientifique. La quasi-stagnation des chaires en histoire entre 1910 et 1920 en France et l'essor aux Pays-Bas (de 10 à 15) est le signe le plus parlant de cette évolution divergente<sup>79</sup>.

Essor sans précédent, il est vrai, mais qui tourne rapidement court : sur le plan de la production et de la formation scientifiques, les institutions mises en place entre 1900 et 1921 produisent naturellement leur plein effet dans l'entre-deux guerres ; mais sur le plan de l'infrastructure de l'histoire elle-même, l'effort des décennies précédentes ne se poursuit pas. Situation qui présente de fortes analogies avec le cas français et qui conduit au diagnostic dans les deux pays d'un « métier en crise », particulièrement évident au milieu des années 1930.

## **2.4. L'histoire aux Pays-Bas entre les deux guerres : « un métier en crise »?**

### *2.4.1. Les années 1920 : arbitrages budgétaires et « cloisonnement » universitaire*

Malgré un trend économique favorable, les années 1920 ne sont en effet pas des années d'aisance budgétaire : l'impact de la crise mondiale de 1921-1922 et la volonté du gouvernement – en particulier du ministre des finances Hendrik Colijn – de rétablir coûte que coûte la convertibilité-or du florin conduisent, dès 1923, à de sévères restrictions, qui contredisent les ambitions du nouveau statut académique. Une commission sur l'enseignement supérieur, placée sous la présidence de Colijn lui-même puis de Lorentz, est chargée notamment de trouver des économies budgétaires<sup>80</sup>. Huizinga constate à juste titre en 1928 qu'« alors que le statut entr[ait] en application, commen[çait] également l'ère des restrictions imposées » (VW, VIII, 395).

Une polémique l'impliquant directement en 1924 illustre bien cette fin de la période faste de l'université néerlandaise suite à sa contribution personnelle au rapport de Gonzague de Reynold commandé par la SDN dans le cadre de la coopération intellectuelle<sup>81</sup>. Cette contribution, écrite quelques mois après l'installation de la commission-Colijn, le mit en

<sup>79</sup> O. Dumoulin, *op.cit.*, p. 72 et G. Jensma, H. de Vries, *op.cit.*, p. 346-351.

<sup>80</sup> M. Groen, *op.cit.*, 1, p. 46.

<sup>81</sup> Gonzague de Reynold, « La vie intellectuelle dans les divers pays. Pays-Bas. Les universités », SDN, Coopération intellectuelle, série 13/C/34424/ dossier 29604.

effet en porte à faux vis-à-vis de l'un de ses collègues de Leyde, et qui plus est son meilleur ami à l'université, C. van Vollenhoven. Celui-ci, tout comme le gouvernement néerlandais sur le plan diplomatique<sup>82</sup>, avait réagi vivement au rapport très négatif de Reynold dans les colonnes du *NRC*. Sous le titre « Une publication étrange » (*Een zonderling geschrift*), Van Vollenhoven, avait violemment critiqué aussi bien les informations que les jugements de Reynold sur les universités hollandaises :

Nous ne pouvons pas songer à signaler ici les fautes innombrables de cette brochure [...] Il n'y a sûrement pas sur terre d'autre pays qui en proportion de sa population puisse compter autant de savants de distinction mondiale que les Pays-Bas. Malgré les moyens limités dont dispose un petit pays comme le nôtre, plusieurs de nos institutions universitaires jouissent d'une réputation mondiale<sup>83</sup>.

La réaction de Van Vollenhoven, chantre de la renaissance nationale des Pays-Bas au début du siècle, est typique de « la susceptibilité d'une petite nation avec un grand passé », qui constitue, nous le verrons, la tonalité fondamentale de la conscience nationale néerlandaise à cette époque<sup>84</sup>. Mais elle correspond également au sentiment justifié des efforts accomplis en faveur de l'enseignement supérieur et de la recherche depuis le début du siècle, efforts couronnés notamment par plusieurs prix Nobel<sup>85</sup>. Huizinga, très embarrassé, répondit dès le lendemain en se désolidarisant totalement du rapport de Reynold, auquel, reconnaît-il, il a certes fourni des « données précises » mais « à l'élaboration duquel il n'a pris aucune part<sup>86</sup> ». Or l'étude comparée de la contribution envoyée par Huizinga à Reynold et le contenu du rapport de ce dernier montrent une étonnante ressemblance, allant même jusqu'à la reprise de plusieurs passages mot pour mot. Dans ces conditions, les critiques de Van Vollenhoven ne manquent pas de sel : ainsi lorsqu'il s'en prend aux exemples de restrictions budgétaires citées par Reynold... directement tirés par ce dernier de la contribution de Huizinga<sup>87</sup>.

Au delà de l'anecdote, cet épisode montre le mécontentement de ce dernier dès le début des années 1920 à l'égard d'une politique budgétaire défavorable aux universités traditionnelles.

---

<sup>82</sup> La lettre du gouvernement néerlandais au Secrétaire général de la SDN du 15 mars 1924 ne le cède en rien en vigueur à la réaction de Van Vollenhoven, allant jusqu'à une menace à peine voilée : « Il semble que cette critique, qu'elle soit fondée ou non est déplacée et que la commission de coopération intellectuelle ferait mieux de limiter sa tâche à la production de données objectives et correctes. Le gouvernement de la Reine se réserve le droit de soulever à la prochaine Assemblée la question de savoir si les méthodes poursuivies par la Commission de coopération intellectuelle correspondent à la mission qui lui a été confiée et si l'utilité de ses publications justifient les dépenses qu'elle entraîne ». (SDN, *ibid.*). Significativement – au point qu'une concertation avec le gouvernement paraît fort probable – Van Vollenhoven utilise le même argument financier dans son article.

<sup>83</sup> C. van Vollenhoven, « Een zonderling geschrift », *NRC*, 20 mars 1924.

<sup>84</sup> Sur le nationalisme de Van Vollenhoven, voir ci-dessous, chapitre 3.1.

<sup>85</sup> La série des 11 prix Nobels scientifiques néerlandais au XXe siècle a été inaugurée dès 1902 par Lorentz et son disciple Zeeman.

<sup>86</sup> « Een zonderling geschrift », réponse de Huizinga, *NRC*, 21 mars 1924 (non repris dans VW).

<sup>87</sup> Le jugement négatif de Huizinga sur la situation budgétaire de l'université néerlandaise ressort clairement de sa lettre à Reynold du 2 juin 1923 : « Elles [les universités] sont, pour leurs dépenses entièrement dépendantes de l'Etat, et par conséquent elles partagent à présent la gêne générale dans laquelle se trouve l'Etat par suite de la crise économique [...] Les bibliothèques, les « séminaires » se sont vus restreints d'une manière souvent nécessaire et parfois ridicule... » (Annexe XI du rapport de Reynold). Son rôle dans l'affaire est relevé dans la note 1 du rapport de Reynold : « Nous tenons à remercier très spécialement notre éminent collègue M. Le Professeur Huizinga (*sic*) de la Faculté des Lettres de Leyde, à qui nous sommes redevables de tous les documents que renferme ce rapport, et dont la complaisance à nous servir d'intermédiaire a été inlassable » (SDN, *ibid.*).

Dans cette conjoncture, en effet, la nécessité de doter la nouvelle université catholique de Nimègue (*KUN*) absorbe la quasi totalité de l'augmentation des chaires de lettres (15 sur 17). Cela contraint le gouvernement à rationaliser l'allocation des moyens budgétaires aux autres universités. La recherche d'une justification de sa politique le conduit à mettre en avant l'idée séduisante d'une « répartition des rôles » (*rolverdeeling*) entre les anciennes universités<sup>88</sup>. L'on comprend qu'un défenseur de l'université généraliste traditionnelle comme Huizinga, qui est d'autre part l'un des inspirateurs de la réforme de 1921, se soit opposé avec la dernière énergie à cette politique, dont la motivation officielle est qualifiée par lui de « conte de fée » (*sprookje*, VW, VIII, 401). Sa principale revendication concerne la part réservée aux langues vivantes, l'un des domaines essentiels de la réforme de 1921 qui en avait fait des disciplines à part entière du cursus universitaire. Devant le refus du gouvernement d'établir une infrastructure satisfaisante dans ce domaine à Leyde et à Utrecht, Huizinga dénonce un « retard ridicule » en totale contradiction avec l'ouverture internationale du pays (VW, VIII, 393).

Dans cette revendication pèse sans doute la situation de l'histoire qui, dans cette conjoncture universitaire tendue, est particulièrement mal servie : les créations nettes de chaires ordinaires au cours des années 1920 se limitent à deux unités. Le ratio enseignants/étudiants en histoire – et plus généralement en lettres – est, il est vrai, nettement plus élevé que dans les autres. Il y a là un phénomène important, grâce auquel Huizinga notamment est en mesure d'instaurer à Leyde le travail dirigé en groupe<sup>89</sup> : en 1932, il n'a, malgré la présence de nombreux auditeurs libres, que 45 étudiants inscrits à ses cours, dont 6 abandonnent en cours de route. La corporation des historiens a évidemment garde de relever cet avantage comparatif mais celui-ci permet de comprendre la politique gouvernementale peu favorable aux littéraires des vieilles universités. « L'entrée dans l'âge de la science lourde » se mesure bien au fait que les disciplines scientifiques absorbent en 1924, d'après les calculs de la commission Colijn, 80% des crédits universitaires<sup>90</sup>. Or, les positions adoptées à cette époque par Huizinga reflètent le conflit de répartition des ressources budgétaires qui en découle : ainsi lorsqu'il reconnaît en 1928 que sur le plan des chaires, la faculté des lettres de Leyde est « la plus riche des cinq facultés ». Mais à la question que pourrait poser « le Néerlandais moyen : n'est-ce donc pas encore assez ? », il oppose un argument *pro domo* : étant donné les conditions différentes de l'enseignement en lettres et en sciences, il faut voir dans la dotation en chaires des facultés des lettres l'équivalent de l'équipement matériel des facultés des sciences, de sorte que :

L'exigence qui pour les sciences de la nature réclame des moyens matériels plus abondants et plus coûteux, demande pour les sciences de la culture, de temps à autre, une augmentation des chaires en raison de la différenciation des disciplines. (VW, VIII, 399)<sup>91</sup>

---

<sup>88</sup> M. Groen, *op.cit.*, 1, p. 57-60.

<sup>89</sup> VW, VIII, 415.

<sup>90</sup> M. Groen, *op.cit.*, 1, p. 58.

<sup>91</sup> Nous avons là une illustration néerlandaise du « conflit des facultés » analysé par Pierre Bourdieu entre les différentes disciplines pour assurer leur prééminence, tant symbolique que matérielle, au sein de l'université (voir P. Bourdieu, *Homo academicus*, chap. 2) ; dans le contexte néerlandais de l'entre-deux guerres, cette concurrence joue d'une part entre les sciences « dures » et les sciences sociales et, d'autre part, entre les universités traditionnelles et les nouvelles institutions confessionnelles et professionnelles.



Au-delà des facteurs conjoncturels peu favorables et des arbitrages gouvernementaux, la principale limite de la rénovation universitaire de 1921 tient au fait qu'elle n'a touché que le curriculum et non l'organisation administrative des établissements qui reste régie par le système de 1876. L'absence d'indépendance voire d'autonomie élémentaire continue à caractériser l'université néerlandaise. C'est le diagnostic établi par Huizinga dans son article de 1922 sur « L'administration de l'université » :

Les souhaits et les désirs venus de l'université elle-même semblent parfois dans le *curatorium* comme dans un marais. L'université n'a avec le gouvernement aucun contact direct et le résultat est qu'il n'est jamais question de politique universitaire consciente et véritable. (VW, VIII, 22)

C'est pourquoi il préconise, au nom de « l'efficiency à l'américaine » qui fait tant défaut à l'université néerlandaise, la mise en place d'une « vraie vie universitaire, d'un organisme bien élaboré qui rassemble les esprits et réunit les moyens » (VW, VIII, 25-27) ; pour cela il faut un bureau unique des curateurs et du recteur, dirigé par un président salarié.

Les vœux réformateurs de Huizinga ne seront pas entendus et le mode d'administration des universités restera inchangé, malgré de nombreuses modifications de détail, au cours de l'entre-deux guerres. Aussi, d'écrit en écrit, sa déception devient de plus en plus vive, son scepticisme quant à la possibilité d'un redressement, de plus en plus évident. La radicalisation de ses positions en est la conséquence : dans son article sur « Le gouvernement et la science » (« Overheid en wetenschap ») de 1925, le ton est clairement désabusé<sup>92</sup>. Sur la question cruciale des nominations, il s'en prend directement à l'Etat, en citant plusieurs cas où celui-ci a refusé de suivre les recommandations de la faculté. Il regrette à nouveau que « l'influence des facultés sur l'occupation des chaires n'a pas avancé du même pas que la croissance de l'université et de la science » (VW, VIII, 385). La remarque ne manque pas d'être piquante, vu les circonstances de sa propre nomination à Groningue en 1905... Mais il n'en reste pas à l'examen du seul fonctionnement interne des universités ; il replace le problème dans le contexte sociopolitique général des Pays-Bas des années 1920, contexte très particulier et très nouveau qui accroît son scepticisme sur la possibilité de réformes. Il l'exprime à travers une métaphore filée plutôt audacieuse :

Le temps n'est pas favorable à la réalisation de grandes réformes depuis que la vierge néerlandaise a couvé le poussin de l'oligarchie parlementaire à partir de l'œuf du scrutin proportionnel. (VW, VIII, p. 392)<sup>93</sup>.

De même il lance dans le même article une attaque directe contre les universités confessionnelles dont le développement traduit l'influence croissante des différents groupes de pensée sur l'Etat et sur l'université. S'il estime légitime la création d'une université catholique étant donné le poids de cette minorité aux Pays-Bas, il considère que l'université

---

<sup>92</sup> L'invocation par Huizinga des exigences de la « science » en général, sans faire de distinction entre les diverses disciplines et alors même que sur le plan épistémologique il ne cesse d'opposer sciences de la nature et sciences de l'esprit et que sa propre pratique de l'histoire reste à bien des égards littéraire (voir ci-dessous, chapitre 7 et conclusion), correspond bien à la stratégie de légitimation des sciences sociales, via une *rhétorique* scientifique, décrite par Pierre Bourdieu, *op.cit.*, notamment p. 43-48.

<sup>93</sup> La « vierge néerlandaise » (*Nederlandse Maagd*) est l'allégorie nationale des Pays-Bas, remontant à la lutte du pays pour l'indépendance.

libre d'Amsterdam (VUA) n'a pas de raison d'être. Au nom de « l'unité de la science » et « du diapason intellectuel de chaque époque » il s'oppose à l'éclatement du savoir selon les clivages d'opinion. La conséquence institutionnelle de cette unicité de la connaissance doit être, selon lui, l'incorporation des divers courants spirituels dans les universités d'Etat, par l'attribution de chaires spéciales qui constituerait « la solution logique et pratique ». Reprenant une nouvelle fois l'exemple anglais, il considère que l'université britannique a ainsi réglé le défi de la diversité par le système des *colleges* au sein d'une même institution<sup>94</sup>.

Ces considérations théoriques et ces recommandations pratiques traduisent en fait une double frustration de Huizinga en tant que littéraire (et historien) d'une part et grand représentant de la tradition libérale d'autre part. A ce double titre en effet l'évolution des années 1920 va à l'encontre de ses intérêts, dans ce qu'il faut interpréter comme un *conflit de répartition* entre groupes socio-politiques concernant l'allocation des ressources à l'université. Le conflit est en effet à la fois *inter-universitaire* (entre anciennes universités dominées par les libéraux et nouvelles universités confessionnelles) – d'où son attaque contre l'université libre d'Amsterdam – et *interdisciplinaire* entre les facultés – d'où son plaidoyer en faveur des langues vivantes et des matières littéraires.

Plus profondément le système politique mis en place en 1917 fait que désormais Huizinga n'attend plus grand-chose de l'Etat. Cet Etat, que ne maîtrise plus une élite libérale dont les résultats électoraux depuis 1918 sont en chute libre, lui devient de plus en plus étranger. L'on comprend que la revendication d'indépendance qu'il formule pour l'université s'accroisse au fil du temps et qu'il plaide pour « la direction qui est de plus en plus reconnue comme très nécessaire par tous les gens concernés : celle d'une plus grande indépendance des universités » (VW, VIII, 407).

On mesure l'évolution de sa position depuis 1914 où, en conclusion de son discours « Sur l'histoire de l'université de Groningue », il souhaitait le maintien d'un « lien solide » (*hechte band*) avec l'Etat » (VW, VIII, 350) : un Etat qui était alors dominé par les libéraux... Evolution qui témoigne du malaise croissant de ces derniers dans une société de plus en plus divisée en groupes étanches, si contraire à leur idéologie universaliste et individualiste. Ce « cloisonnement » (*verzuiling*)<sup>95</sup>, phénomène majeur de l'histoire contemporaine des Pays-Bas, correspond à l'émancipation collective des minorités, symbolisée par la reconnaissance constitutionnelle des groupes de pensée qui constituent autant de « piliers » (*zuilen*) organisant, au prix d'un très fort contrôle social, l'ensemble de la vie des membres du groupe : y compris donc la formation universitaire<sup>96</sup>. La crise

---

<sup>94</sup> VW, VIII, p. 383-390.

<sup>95</sup> La littérature sur le *verzuiling* est considérable ; l'approche pionnière, et parfois controversée, de ce phénomène reste le livre du sociologue A. Lijphart, *The Politics of Accommodation : Pluralism and Democracy in the Netherlands*, Berkeley, 1968.

<sup>96</sup> Le principe d'égalité entre enseignement « spécial » et enseignement public a été pour la première fois posé par la loi de 1905 au niveau du doctorat et l'entre-deux guerres voit, en application de la loi de « pacification », l'adoption d'une série de mesures qui aboutiront *in fine* à l'égalité absolue en matière de collation des grades. L'après-guerre verra la réalisation de cette égalité au niveau du financement des diverses institutions. Voir M. Groen, *op.cit.*, 1, p. 14-16.

économique et l'évolution politique des années 1930 ne va faire qu'amplifier cette position en porte-à-faux des libéraux.

#### 2.4.2. Les années 1930 : de la crise économique à la crise universitaire

La dépression économique fut en effet profonde dans un pays très dépendant du commerce international victime d'une contraction sans précédent, et dont une part importante des ressources provenait des produits agricoles et énergétiques indonésiens, particulièrement touchés par l'effondrement des cours. La situation économique ne pouvait manquer d'avoir de fortes répercussions budgétaires<sup>97</sup>, aggravées par l'obstination du gouvernement dirigé à partir de 1933 par Colijn – qui, nous l'avons vu, s'était déjà signalé dans les années 1920 par sa politique d'austérité<sup>98</sup> – à maintenir l'étalon-or. Politique qui n'est pas sans rappeler celle de la France et qui a eu le même effet d'entraînement du pays dans une spirale déflationniste. Il faudra attendre septembre 1936 pour que les Pays-Bas se décident, juste après la France, à abandonner l'étalon-or.

Les restrictions budgétaires affectent directement la création des postes universitaires qui, en dix ans, n'augmentent que de six unités pour l'ensemble des facultés des lettres, la plus faible croissance depuis 1900. Encore cette légère augmentation n'est-elle obtenue qu'en fin de période à la faveur de la laborieuse reprise économique de l'avant-guerre. Au milieu des années 1930, le nombre de chaires est dans toutes les facultés en diminution par rapport aux années 1920. La destruction de postes à la faveur des départs en retraite devient comme en France une pratique fréquente. Des licenciements directs ont même lieu mais épargnent les historiens. Pour ceux qui restent, le temps est, là aussi comme en France, à la réduction des traitements : en 1932, -2,5% sur les premiers 1000 florins, -5% au-dessus ; en 1933, -6,5% sur les premiers 2000 florins, -9% ensuite : cette progressivité a pour effet de toucher plus fortement les rémunérations supérieures, donc celles des « professeurs ordinaires », comme Huizinga<sup>99</sup>.

La profondeur de la crise universitaire se mesure à un autre indicateur qui, lui, n'a pas d'équivalent en France : la baisse en nombre absolu, jusqu'en 1936, des effectifs étudiants. La raison provient sans doute de la cherté des droits d'inscription, alors même que le gouvernement taille dans le système des bourses. Les anticipations des jeunes, qui déterminent les mouvements cycliques des effectifs étudiants, phénomène bien mis en évidence pour l'Allemagne<sup>100</sup>, jouent également ici un rôle négatif, à une époque où le chômage des diplômés est sans cesse souligné par les autorités néerlandaises : plus de 1400 diplômés de l'enseignement supérieur sont au chômage en 1933 et les experts en redoutent

---

<sup>97</sup> Les exportations néerlandaises baissent de 65% entre 1929 et 1935 et les prix de gros de plus de 40% entre ces deux dates. Le budget, équilibré, en 1929 accuse un déficit de 275 millions de florins en 1933 (J. de Vries, « Het economische leven in Nederland 1918-1940 », dans *Geschiedenis van het moderne Nederland*, tableau p. 390).

<sup>98</sup> La domination des années 1930 par la figure de Colijn atteste de la force croissante du *verzuijing* : leader du parti-antirévolutionnaire (ARP), il incarne le protestantisme orthodoxe profondément anti-libéral.

<sup>99</sup> M. Groen, *op.cit.*, 1, p. 61-62.

<sup>100</sup> Hartmut Titze, *Der Akademikerzyklus. Historische Untersuchungen über die Wiederkehr von Überfüllung und Mangel in akademischen Karrieren*, Göttingen, 1990.

plus de 4000 pour 1939<sup>101</sup>. C'est un sujet sur lequel la Commission nationale néerlandaise de coopération intellectuelle sollicite d'ailleurs avec insistance la réflexion de la SDN<sup>102</sup>. Or les anticipations des étudiants sont particulièrement négatives à l'égard des cursus littéraires qui connaissent dans les années 1930 la plus forte rétraction de toutes les formations.

Dans un tel contexte le nombre de chaires d'histoire n'augmente – *in extremis* – que d'une unité entre 1929 et 1939. Et surtout le gouvernement revient sur l'une des grandes décisions du début du siècle, en décidant la dissolution de la Commission de publication des archives. La conséquence en est que le conflit de répartition de la manne publique, déjà sensible dans les années 1920, prend un tour plus aigu. Cette fois il ne s'agit plus d'un conflit pour répartir des moyens globaux croissants, mais d'une stratégie de résistance à la pénurie. Huizinga en témoigne abondamment et sans détour. Dès 1932, il signe une pétition contre les restrictions budgétaires et dans son rapport très sombre de 1933, à l'issue de son année comme *rector magnificus* de l'université de Leyde, il s'en prend à la préférence (toute relative) manifestée par le gouvernement dans son projet de budget à l'égard de l'enseignement primaire et secondaire (-3,75% par rapport à 1931) au détriment du supérieur (-18%)<sup>103</sup> (VW, VIII, 414) : Huizinga qui n'est pas grand amateur de chiffres sait y recourir pour défendre ses positions. L'argumentaire étranger vient une fois de plus renforcer le plaidoyer, en faisant appel à la susceptibilité nationale, cette fois à travers l'invocation de la Fondation Rockefeller, qu'il connaît si bien :

La Fondation Rockefeller demande toujours comme condition à l'octroi de ces deux subsides pour effectuer des études à l'étranger : y-a t-il une perspective pour que le bénéficiaire après la fin de ce séjour d'études trouve dans son pays [un débouché dans] un milieu de travail scientifique ? La réponse aux Pays-Bas doit être presque toujours, du moins pour la partie sciences sociales : pas le moins du monde. (VW, VIII, 409-410)

Les circonstances particulières aux années 1930 interviennent aussi dans la radicalisation de la critique du système par Huizinga. Lors de l'affaire Von Leers en 1933 il fut, on le sait, désavoué par les curateurs de Leyde. Il faisait ainsi l'expérience personnelle de la tutelle pesant sur les professeurs. Désormais son appel à une profonde réforme du système en faveur de l'autonomie universitaire vise clairement au transfert du pouvoir au profit du corps enseignant. Dans son article général sur « L'université » (« Universiteit ») de 1938 pour l'encyclopédie Winkler Prins, il conclut avec force sur l'autonomie (*zelfstandigheid*) des établissements anglais et américains, qui seule peut garantir la « position nationale de l'université » (VW, VIII, 13). La volonté de rupture avec le pouvoir d'Etat est si forte que Huizinga, habituellement parfait porte-parole des positions néerlandaises au sein de la coopération intellectuelle<sup>104</sup>, se livre, en juillet 1939, à une critique du système universitaire national devant ses collègues de la CICI :

---

<sup>101</sup> G. Jensma, H. de Vries, *op.cit.*, p. 70.

<sup>102</sup> « A notre avis il serait de la plus grande importance de nous occuper sous peu du problème du chômage parmi les intellectuels surtout les gradués des universités ». Vœu de la Commission néerlandaise de coopération intellectuelle; archives de la SDN, CICI, B/14390 : « Conférence des commissions nationales de coopération intellectuelle, Paris, 1937 ».

<sup>103</sup> VW, VIII, 414.

<sup>104</sup> Sur le rôle d'ambassadeur intellectuel des Pays-Bas de Huizinga voir ci-dessous, chapitre 3.5.

Mais il y a un élément essentiel sans lequel l'université ne pourra jamais continuer à remplir le rôle qu'elle a joué au cours des siècles, c'est la liberté. Nul n'ignore qu'aujourd'hui, les universités, dans beaucoup de pays jouissent d'une liberté limitée ; il en est ainsi par exemple aux Pays-Bas où grâce à des circonstances historiques, grâce aussi au système de la culture nationale, elles sont complètement étatisées<sup>105</sup>.

Or ce plaidoyer *pro domo* passe sous silence deux considérations qui, plus que le désintéret supposé du public et des autorités, pèsent lourdement sur le marché universitaire littéraire, en particulier pour les aspirants historiens. La première est la surdotation des facultés des lettres en enseignants au regard du nombre d'étudiants : ce critère fondamental pour tout décideur public justifie les arbitrages gouvernementaux. De même, l'hostilité affichée par Huizinga à l'égard de l'enseignement confessionnel peut sans doute s'expliquer par la segmentation du marché universitaire qui est l'une des conséquences du *verzuiling* : les universités confessionnelles ne recrutaient en effet que des enseignants de leur obédience, de sorte que la création de postes dans ces établissements n'augmentait pas les débouchés des étudiants et enseignants des vieilles universités. Du point de vue des universitaires non-confessionnels, c'est bien l'impression de crise qui prévaut dès cette époque et que ne feront qu'aggraver les restrictions budgétaires des années 1930.

Que des historiens de dimension nationale, voire internationale, comme Japikse, Romein, Enno van Gelder, ou Van Dillen, ne parviennent pas, avant 1940, à obtenir un poste de professeur ordinaire est l'un des signes de ce blocage des carrières : les places sont occupées. Car – ce que ne dit pas Huizinga – l'autre raison de la crise de l'histoire aux Pays-Bas à cette époque tient en effet à la pyramide des âges des titulaires dans un marché universitaire très étroit : la jeunesse des nouveaux professeurs des années 1900 a pour contrepartie la longue durée de leur carrière. Au milieu des années 1930, les professeurs en place, à commencer par Huizinga, sont les mêmes que vingt, voire trente ans plus tôt : ils bloquent ainsi l'accès des plus jeunes au professorat. Si l'on prend en compte le fait que l'âge de la thèse (début de la trentaine) demeure nettement inférieur à celui constaté en France (38 ans environ dans les années 1930<sup>106</sup>), l'allongement de la durée d'attente signale clairement l'absence de débouchés. Aucun des historiens nés après 1890, sauf l'archéologue Snijder, n'accède au professorat avant 40 ans<sup>107</sup> : le temps des « jeunes professeurs » des années 1900, qui, tous sauf un, avaient accédé au professorat *avant* cet âge, est bien révolu. Nous retrouvons là le même phénomène qu'en France : le vieillissement des titulaires. Que Huizinga ait en 1934 exactement le même âge (62 ans) que la moyenne de ses collègues de la Sorbonne est plus qu'une coïncidence. Dès lors, pour leurs cadets – parfois à peine plus jeunes ! – et dans les deux pays, « ce sont les fins de carrière qui deviennent plus difficiles<sup>108</sup> ». Le phénomène est encore plus net aux Pays-Bas en raison de l'absence d'abaissement autoritaire de l'âge de la retraite (décidé en France par les décrets de septembre 1936<sup>109</sup>). De sorte qu'à cette date la moyenne d'âge des historiens néerlandais n'a

---

<sup>105</sup> SDN, CICI, Procès verbaux, session 14-21, 21<sup>e</sup> session, P.V.5. 19/7/1939.

<sup>106</sup> O. Dumoulin, *op.cit.*, p. 107.

<sup>107</sup> Sur ce point les historiens suivent la tendance générale des professeurs néerlandais dont la moyenne d'âge dans les années 1930 lors de leur nomination est de 43,1 ans, voir G. Jensma, H. de Vries, *op.cit.*, p. 25.

<sup>108</sup> O. Dumoulin, *op.cit.*, p. 87.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 92.

jamais été aussi élevée et que l'on ne retrouve pas le léger rajeunissement qui se manifeste alors en France.

Au delà des aléas de la conjoncture l'essentiel est toutefois ailleurs : le système universitaire néerlandais a fondamentalement évolué d'un modèle homogène, constitué des seules universités publiques, à un modèle hétérogène où coexistent désormais *hogescholen* professionnelles et universités ; et, au sein de celles-ci, institutions publiques et établissements confessionnels. Coexistence sur un pied d'égalité à la suite de l'octroi à Rotterdam et à Tilburg en 1939 du *jus promovendi*. La situation s'est même inversée dans le petit domaine de l'histoire entre Amsterdam, Utrecht et Leyde en 1939 quant aux nombres de chaires : 4 aux deux premières contre 3 à la dernière. Sans doute, la position de la vieille université reste-t-elle impressionnante, avec la mainmise sur la rédaction du *Gids*, des interventions fréquentes dans le *NRC*, la domination de la « Société des lettres néerlandaises » dont le siège est également à Leyde, enfin une position éminente à l'Académie des sciences, dont Huizinga préside depuis 1929, la section des lettres. Mais, à la mesure même du déclin général de l'influence libérale dans le pays, il ne s'agit plus là que *d'un réseau parmi d'autres* dans une société qui se démocratise, se diversifie et où se multiplient les pôles d'influence.

Pôles d'influence confessionnelle surtout, de plus en plus présents dans le champ intellectuel. En témoigne une anecdote révélatrice : la célébration du 1200<sup>ème</sup> anniversaire de Willibrord (l'un des grands évangélistes des Pays-Bas), où Huizinga est invité comme orateur « neutre » (*neutraal*), c'est-à-dire sans attachement confessionnel, aux côtés de deux autres universitaires, l'un catholique, l'autre protestant. « Compartimentage » intellectuel qui est la traduction exacte du *verzuiling* et qui suscite une vive irritation de Huizinga, dont on sait l'attachement à l'unité de la science<sup>110</sup>.

Mais au sein même des universités « neutres », les relations ont également changé. Pour tout dire, le magistère de Leyde est désormais défié par les champions de l'innovation que sont Utrecht et surtout Amsterdam. La longue carrière de Huizinga à Leyde, qui coïncide avec ce changement de la configuration du champ universitaire, ne fournit-elle pas un facteur d'explication de son désenchantement croissant devant une incontestable perte d'influence ? Leyde n'a certes pas perdu le « conflit des facultés » ; mais son hégémonie est, à la veille de la deuxième guerre mondiale, révolue.

---

<sup>110</sup> A. van der Lem, *Het Eeuwige verbeeld...*, *op.cit.*, p. 205.

*Annexes :*

**1. Evolution des effectifs étudiants aux Pays-Bas de 1880 à 1940<sup>111</sup>**

**2. Répartition des étudiants par discipline (1880-1940)**

---

<sup>111</sup> Annexes 1 et 2 établies à partir des données de G. Jensma, H. de Vries *op.cit.*, p. 188-210.

### 3. Professeurs d'histoire en poste dans les universités néerlandaises de 1900 à 1939 (chaires « ordinaires »)<sup>112</sup>

	1900	1910	1920	1929	1939
R U L	Muller (HG) Blok (HN) Colenbrander(HN) Holwerda (HA)	Bussemaker (HG) Blok (HN) Holwerda (HA)	Huizinga (HG) Blok (HN) Van Gelder (HA) Colenbrander (HC)	Huizinga (HG) Colenbrander(HN) Byvanck (HA)	Huizinga (HG) Colenbrander(HN) Byvanck (HA)
R U U	Krämer (HG) Bolkestein (HA)	Kernkamp (HG/HN) Vogelsang (A)	Kernkamp (HG/HN) Vogelsang (A) Oppermann(HM) Bolkestein(HA)	Kernkamp (HG/HN) Vogelsang(A) Oppermann(HM) Ligtenberg(A) Bolkestein (HA)	Geyl (HG/HN) Oppermann (HM) Vogelsang (A) Bolkestein (HA)
G U A	Valeton (HA) Rogge (HG)	Valeton (HA) Brugmans (HG/HN)	Boissevain (HA) Brugmans (HG/HN) Six (A)	Cohen (HA) Brugmans (HG/HN)	Cohen (HA) Tenhaeff (HG/HN) Snijder (ARC) Van der Meer (ARC)
R U G	Boissevain (HA) Bussemaker (HG/HN)	Boissevain (HA) Huizinga (HG/HN)	Roos (HA) Gosses (HG/HN)	Roos (HA) Gosses (HG/HN)	Roos (HA) Winter (HG/HN)
V U A			Goslinga (HA) Van Schelven (HG/HN)	Goslinga (HA) Van Schelven (HG/HN)	Goslinga (HA) Van Schelven (HG/HN)
				Huijbers (HG) Mulder (HM) Brom (A)	Brom (A) Post (HM) Cornelissen (HG)

*RUL : Rijksuniversiteit Leiden ; GUA, Gemeente Universiteit Amsterdam ; VUA, Vrij Universiteit Amsterdam; RUU ; Rijksuniversiteit Utrecht ; RUG ; Rijksuniversiteit Groningen ; KUN ; Katholieke Universiteit Nijmegen*  
*A : Histoire de l'art, ARC : archéologie, HA : Histoire ancienne, HG : Histoire générale, HM : Histoire médiévale, HN : Histoire nationale, PH : préhistoire*

<sup>112</sup> Tableau établi à partir des listes de titulaires et des listes de postes in G. Jensma, H. de Vries, *op.cit.*, p. 273-363.



#### 4. Moyenne d'âge des professeurs d'histoire aux Pays-Bas de 1900 à 1938 <sup>113</sup>

<i>1900</i>	<i>1910</i>	<i>1920</i>	<i>1929</i>	<i>1938</i>
51 ans et 3 mois	49 ans et 4 mois	50 ans et 5 mois	53 ans et 2 mois	57 ans et 9 mois

#### 5. Moyenne d'âge des historiens en France <sup>114</sup>

<i>1920</i>	<i>1929</i>	<i>1938</i>
49 ans et 10 mois	54 ans	52 ans et 2 mois

---

<sup>113</sup> Tableau établi à partir de la liste des universitaires dans G. Jensma, H. de Vries, *op.cit.*, p. 273-333.

<sup>114</sup> Tableau élaboré par O. Dumoulin, *op.cit.*, p. 107. Les chiffres sont inférieurs pour la France parce qu'Olivier Dumoulin a pris l'ensemble des universitaires historiens, alors que l'on ne retient ici pour les Pays-Bas que les professeurs de « chaire ordinaire », en règle générale plus âgés que leurs collègues de rang inférieur. Il reste que ce rapprochement montre le sensible vieillissement de la corporation dans les deux cas, particulièrement net aux Pays-Bas.



## Chapitre 3

### *Les engagements patriotiques de Johan Huizinga*

#### 3.1. « La susceptibilité d'une petite nation avec un grand passé »<sup>1</sup>

L'évolution du contexte universitaire tout au long de la période influe naturellement sur la production historiographique aux Pays-Bas. Si le renforcement de l'infrastructure de l'histoire favorise la multiplication des travaux, la segmentation croissante de l'université néerlandaise en raison du *verzuiling* va poser un problème de cohérence du paysage historiographique. L'autre facteur qui détermine ce dernier est le contexte politique général dans lequel évoluent les historiens qui, du fait de leur discipline, sont confrontés à une forte demande mémorielle de la société.

Aux Pays-Bas, comme ailleurs en Europe, l'histoire en effet, en devenant scientifique, n'en était pas moins restée éminemment nationale. Il s'agissait ici aussi de créer, grâce aux vertus de la méthode historique, les bases désormais irréfutables d'un grand récit de la nation capable de rassembler l'ensemble du corps social dans une « communauté d'imaginaire<sup>2</sup> ». D'où l'attention quasi exclusive accordée au passé néerlandais par les premières générations d'historiens scientifiques. Robert Fruin, premier titulaire, en 1860, d'une chaire d'« histoire de la patrie » (*vaderlandse geschiedenis*), multiplia les monographies pour épurer ce passé de ses inexactitudes et de ses légendes. Son entreprise fut poursuivie par ses disciples P.J. Blok et P.L. Muller<sup>3</sup>. En revanche la génération de

---

<sup>1</sup> Voir pour une version abrégée de cette étude de l'historiographie néerlandaise, Ch. de Voogd, « Comment définir l'identité néerlandaise ? Conscience nationale et historiographie aux Pays-Bas (fin XIXe-milieu XXe siècle) », dans Thomas Beaufils (dir.), *Les identités néerlandaises : de l'intégration à la désintégration ?*, Lille, 2006, p. 139-161.

<sup>2</sup> Pour reprendre l'expression de Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York/Londres, 1983 (traduction française, *L'imaginaire national*, Paris, 2002). La traduction de l'expression *imagined community* par « communauté d'imaginaire » plutôt que « communauté imaginaire » paraît mieux rendre compte de l'approche de B. Anderson et évite le malentendu courant sur les thèses constructivistes : « imaginaire » ne signifie pas, dans l'optique d'Anderson, « fictif », « artificiel » comme le connote l'adjectif français « imaginaire ».

<sup>3</sup> Parmi les grands textes de Fruin : « Het karakter van het Nederlandsche volk », *Verspreide Geschriften* (ci-après VG), I, p. 1-21 ; « Het voorspel van den Tachtigjarigen Oorlog », VG, I, p. 266-249 ; « De drie tijdvakken van de Nederlandsche geschiedenis », VG, I, p. 22-48. Sur l'historiographie nationale à la fin du XIXe siècle aux Pays-Bas la bibliographie est abondante. Voir en particulier P.B.M. Blaas, « De prikkelbaarheid van een kleine natie met een groot verleden : Fruins en Bloks geschiedschrijving », *Theoretische geschiedenis*, 9, 1982, p. 271-303 (repris dans *Geschiedenis en Nostalgie*, Hilversum, 2000), J. Tollebeek, *De toga van Fruin, op.cit.*, p. 16-127 et J.

1900, celle de Huizinga justement, se signale par des intérêts géographiquement plus variés, que l'on retrouve aussi bien chez Brugmans que chez Kernkamp, tendance qui se confirmera à la génération suivante, celle de Pieter Geyl et de Jan Romein<sup>4</sup>.

Toutefois, déduire de cette ouverture sur le monde un quelconque affaiblissement de l'intérêt pour l'histoire néerlandaise serait erroné pour deux raisons : les années 1920 voient également se dérouler un intense débat historiographique sur la question de la nationalité néerlandaise entre partisans d'une collectivité élargie à la Belgique et défenseurs – très majoritaires – du cadre étatique existant<sup>5</sup>. Surtout, il faut faire droit à une considération de fond sur le rapport très particulier du « national » et de « l'international » dans la culture néerlandaise. La petitesse et l'ouverture du pays, encadré par les trois grands pôles de la puissance européenne, Allemagne, France et Grande-Bretagne, a toujours interdit un véritable repli intellectuel sur la culture nationale. De plus – et les deux faits sont liés – parce que de longue date le nationalisme néerlandais a eu une forte composante internationale, à travers l'idée, devenue progressivement un véritable cliché, que la nation néerlandaise a emprunté et assimilé mieux que toute autre les apports étrangers auxquels elle a toujours été exposée : idée d'une « position centrale » (*stand in het midden*)<sup>6</sup> débouchant sur un rôle d'« intermédiaire » entre les cultures voisines, d'autant plus affirmée qu'elle est également revendiquée par le nationalisme belge, constituant notamment le « fil rouge » de l'*Histoire de Belgique* de Pirenne<sup>7</sup>. Thème qui cependant prend une couleur spécifiquement néerlandaise sous la double influence du calvinisme et du libéralisme avec la thématique du « pays-guide » (*Gidsland*), distingué par son excellence morale et investi de la charge de dire le droit au monde, l'œuvre de Grotius offrant la référence cardinale<sup>8</sup>. D'où les deux caractères très particuliers du nationalisme néerlandais qui sont d'être un nationalisme éthique et un nationalisme « internationaliste ». Parmi les très nombreux fleurons de cette littérature, le maître de Huizinga, Blok avait ainsi écrit dans un article de 1905 :

---

Tollebeek, T. Verschaffel, L.H.M. Wessels (dir.), *De palimpsest. Geschiedschrijving in de Nederlanden, 1500-2000*, Hilversum, 2002.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus chapitre 2.3.2. Par exemple, H.T. Colenbrander, *Wereldgeschiedenis 1905-1919 in overzichten*, La Haye, 1920 ; H. Brugmans, *De buitenlandsche politiek van het Britsche rijk*, Leyde, 1926 ; G.W. Kernkamp, *De Europeesche oorlog, 1914-1919. Indrukken van een tijdgenoot*, 2 vol., Haarlem, 1919 ; J. Romein, « Van tsarenrijk tot Sovjet-Unie » et « Het ontwaken van Azië », dans *Nieuwe geïllustreerde wereldgeschiedenis*, Amsterdam, 1931, p. 4949-4998 et 4999-5049. Même P. Geyl, pourtant absorbé par la question nationale, a consacré près d'un tiers de sa production totale à des sujets étrangers (P. Geyl, *Verzamelde opstellen*, 4 vol., Utrecht/Anvers, 1978).

<sup>5</sup> Cette polémique, qui oppose Geyl à ses collègues de Leyde, où la conception renanienne de la nation joue un rôle décisif est étudiée ci-dessous, chapitre 5.3.

<sup>6</sup> Cette idée se trouve déjà chez l'historien et homme politique, J.R. Thorbecke (1798-1872), la grande figure du libéralisme néerlandais du XIX<sup>e</sup> siècle, dans un court article de 1837, « Onze betrekking tot Duitschland » sur lequel nous reviendrons ci-dessous (chapitre 4.1.). Elle deviendra un véritable cliché, analysé notamment par L. Hanssen, *Huizinga en de troost van de geschiedenis, op.cit.*, p. 143-144 ; au demeurant, Léon Hanssen observe que cette position centrale dans la culture européenne est aussi revendiquée par les Allemands.

<sup>7</sup> Voir sur ce point l'analyse d'A. van der Lem, « Het nationale epos », dans J. Tollebeek, T. Verschaffel, L.H.M. Wessels (dir.), *op.cit.*, p. 186-188.

<sup>8</sup> Voir sur ce nationalisme éthique, J.C. Boogman, « De Nederland-Gidsland conceptie in historisch perspectief », *Ons Erfdeel*, 1984, n° 2, p. 161-170 et E.H. Kossmann, *Een tuchteloos probleem. De natie in de Nederlanden*, Louvain, 1996.

De pure souche germanique mais, depuis des siècles, par l'inclusion et l'assimilation de membres de bien d'autres peuples, Français, Allemands, Anglais, Scandinaves, par un commerce mondial qui s'étendait sur toutes les mers et tous les rivages, dans l'adaptation de toutes sortes d'éléments étrangers dans son éducation et son développement, le peuple néerlandais du XXe siècle a acquis un caractère international particulier, sans sacrifier le moins du monde ses spécificités provenant des siècles antérieurs<sup>9</sup>.

Un nationalisme où la religion et la morale jouent un rôle fondamental<sup>10</sup>, tout comme dans le nationalisme américain, et qui, à l'instar de ce dernier, doit beaucoup à l'héritage protestant. La (re)lecture assidue de l'Ancien Testament a alimenté dans les deux cas la conviction d'être un nouveau peuple élu<sup>11</sup>. La comparaison s'impose d'autant plus qu'entre les deux nationalismes, nombreuses ont été les interactions en raison du rôle important des descendants de colons néerlandais dans l'histoire américaine (à commencer par la dynastie des Roosevelt) et de l'impact considérable de la révolution d'outre-Atlantique sur le mouvement des Patriotes dans les Provinces-Unies de la fin du XVIIIe siècle<sup>12</sup>. Mais, comparés aux Etats-Unis, les Pays-Bas constituent une nation relativement ancienne, dont le destin a été intimement lié à tous les aléas de la politique européenne et qui, après un siècle de prospérité exceptionnelle, est passé au second plan de la grande histoire. Le XVIIIe et surtout la première moitié du XIXe siècle accusent un déclin considérable, le pays manquant totalement le tournant de la première révolution industrielle. Il faut attendre, on l'a vu, le dernier quart du XIXe siècle pour qu'il entre véritablement dans l'ère de l'économie moderne et connaisse un vigoureux essor démographique en même temps qu'un renouvellement culturel. Le réveil néerlandais fut couronné par le retour du pays sur la grande scène diplomatique avec la tenue à La Haye en 1899 de la première conférence internationale d'arbitrage.

Ces vicissitudes de l'histoire, si prononcées dans le cas des Pays-Bas, qui ont ainsi connu aussi bien le premier que le dernier rang de la classe européenne, ne pouvaient manquer de poser un problème particulier aux historiens et plus largement aux intellectuels néerlandais autour de 1900 : si le réveil du pays permettait de retrouver confiance en soi et invitait à relancer un nationalisme assoupi, la référence au glorieux XVIIe siècle jouait de façon ambivalente. Ce « Siècle d'or » (*Gouden eeuw*) était un sujet de fierté sans égal, alimentant la certitude de n'être pas, comme tant d'autres pays, un « parvenu de l'histoire » ; mais en même temps il invitait à une comparaison redoutable : le

---

<sup>9</sup> P.J. Blok, « Duitschland en Nederland », *Onze Eeuw*, 5, 1905, p. 418-437, citation p. 435.

<sup>10</sup> Ce caractère religieux et éthique du nationalisme américain est manifeste dans les manuels d'histoire analysés par Pierre Nora, *Les manuels scolaires aux Etats-Unis*, Paris, 1962.

<sup>11</sup> Dès la fin du XVIe siècle, l'identification des Néerlandais avec le peuple juif devient un leitmotiv de la propagande nationale. Voir Simon Schama, *The Embarrassment of Riches*, Londres, 1987, et particulièrement le premier chapitre « Patriotic scripture » (traduction française, *L'embaras des richesses*, Paris, 1991).

<sup>12</sup> La propagande de l'envoyé de la rébellion américaine dans les Provinces-Unies, John Adams, a beaucoup contribué à populariser la cause américaine. Simon Schama souligne les nombreuses affinités entre les deux peuples et les deux histoires : « If there was ever among nations a natural alliance, one may be formed between the two republics [...] The origins of the two republics are so much alike that the history of one seems but a transcript of the other » (S. Schama, *Patriots and Liberators: Revolution in the Netherlands*, Londres, 1977, p. 59-61).

dynamisme du pays, aussi impressionnant fût-il au début du XIXe siècle, ne lui assurait à l'évidence en rien une place parmi les grands de l'heure, comme cela avait été le cas au Siècle d'or. La meilleure preuve venait d'en être donnée avec l'impuissance des Pays-Bas face à l'écrasement des *Boers* par l'impérialisme britannique en Afrique du Sud. L'indignation néerlandaise, manifestée dans des rassemblements monstres à La Haye devant le sort de ses lointains et malheureux cousins, avait été à la mesure de cette impuissance. Le souvenir de la gloire révolue alimentait en somme « la susceptibilité d'une petite nation avec un grand passé », pour reprendre l'heureuse expression de Kernkamp<sup>13</sup>, mélange indissociable de fierté retrouvée et de complexe d'infériorité. A la différence des Etats-Unis de l'époque, les Néerlandais étaient bel et bien « en comptes » avec leur histoire.

Le témoignage le plus significatif au début du XXe siècle de cet état d'esprit qui conjugue si bien préoccupation nationale et vocation mondiale, certitudes et doutes sur soi-même, se trouve dans un essai publié en 1913 par l'un des penseurs libéraux les plus vus, Cornelis van Vollenhoven, professeur de droit indonésien à Leyde et l'un des grands spécialistes de Grotius. Cet essai, *De eendracht van het land* (« La concorde du pays ») connu, avec quatre éditions dans l'année même de sa parution<sup>14</sup>, un succès considérable qui en fera le véritable bréviaire du nationalisme néerlandais. Influence qui s'exercera aussi sur Johan Huizinga, dont Van Vollenhoven deviendra, on le sait, l'un des plus proches amis<sup>15</sup>. Son ambition n'était rien moins que de donner un but collectif au peuple néerlandais : tirant à la fois orgueil et leçon de la conférence de La Haye de 1899, il proposait d'organiser un nouvel ordre mondial fondé non pas sur la bonne volonté des Etats, mais sur l'obligation d'arbitrage des conflits et garanti par une force militaire internationale ; une « paix combattante », donc, selon ses propres mots, et non des vœux pieux d'entente internationale. Et dans une belle envolée, Van Vollenhoven d'affirmer la vocation des Pays-Bas à remplir ce rôle :

La France, l'Amérique et les Pays-Bas ont tous trois en eux l'inclination pour une telle vocation ; mais nous dépassons la France sur le plan de la prospérité matérielle et les deux [autres] pays sur celui d'un désintéressement au-dessus de tout soupçon. Et ces deux qualités sont, en plus de la vocation, indispensables. Le rôle de La Fayette nous sied maintenant<sup>16</sup>.

Toutefois, derrière le triomphalisme et le messianisme, se manifeste l'expression du complexe d'infériorité et de l'inquiétude, typiques du sentiment national néerlandais à cette époque, fait « d'assurance de soi et de peur du futur<sup>17</sup> ». La fragilité de cette confiance transparait en effet à maintes reprises dans l'essai de Van Vollenhoven : d'abord parce que la nouvelle du réveil néerlandais n'est pas parvenue au monde extérieur qui continue à traiter le pays en quantité négligeable. L'essayiste dresse ainsi la

<sup>13</sup> Cité par P.B.M. Blaas, *art.cit.*, p. 284.

<sup>14</sup> C. van Vollenhoven, *De eendracht van het land*, La Haye, 1913.

<sup>15</sup> Voir introduction : « Les clefs d'une personnalité ». Ils donneront ensemble en 1924, pour un public d'étudiants américains une série de conférences sur la nation néerlandaise (voir ci-dessous, chapitre 5.3.). Le seul collègue dont Huizinga avait une photographie dans son bureau était Van Vollenhoven (A. van der Lem, *Johan Huizinga, op.cit.*, p. 265).

<sup>16</sup> C. van Vollenhoven, *op.cit.*, p. 63.

<sup>17</sup> Expression de P.B.M. Blaas, *art.cit.*, p. 290.

liste douloureuse des manifestations de condescendance intéressée de la part des Allemands et des Britanniques, notamment à propos de l'empire colonial néerlandais que ces rivaux considèrent comme la relique indûment conservée d'une grandeur révolue :

Quand, en 1906, un écrivain anglais veut démontrer jusqu'où peut aller la décadence d'une grande nation, il choisit pour cela – et peut donc le faire sans crainte d'être contredit – l'essor et le déclin du peuple néerlandais, tombé dans l'insignifiance, promis à être avalé (tôt ou tard) par l'Allemagne, un pays avec un passé mais sans la moindre perspective – *a past, no future*<sup>18</sup>.

C'est pourquoi Van Vollenhoven cherche, en faisant du souvenir du XVII<sup>e</sup> siècle, non un prétexte à nostalgie mais un stimulant pour l'avenir, une incitation à mobiliser ses concitoyens. Mais la tâche est immense, reconnaît-il, car la référence au Siècle d'or place très haut la barre de la performance nationale :

Le nouvel essor des Pays-Bas n'est en effet qu'à son début [...] Le 20<sup>e</sup> siècle doit encore faire émerger parmi nous son Christian Huygens, son Spinoza, son Rembrandt et son Vondel, son Grotius et son De Witt<sup>19</sup>

Car même si l'on nomme nos ports mondiaux, nos peintres, nos grands hommes de science, nous ne sommes pas encore, loin s'en faut, ce que nous étions il y a deux siècles<sup>20</sup>.

Les handicaps sont nombreux, à commencer par le manque de confiance nationale de nombreux Néerlandais, qui ont – parfaite illustration du phénomène de *looking-glass self*<sup>21</sup> – intériorisé le sentiment d'être « négligés et méprisés<sup>22</sup> » *qu'ils prêtent à leurs voisins à leur égard* :

Combien d'entre nous ne croient-ils pas encore que ce serait au fond (*eigenlijk*) mieux si le monde ne comptait que dix puissances solides, au lieu des cinquante Etats d'aujourd'hui ? Qu'au fond, il serait avantageux pour Rotterdam et Flessingue de passer sous la tutelle prussienne ? Que le développement de Sumatra, de Bornéo, de Célèbes, serait, non seulement plus rapide, mais aussi plus harmonieux, si l'autorité et la puissance financière britanniques y étaient établies<sup>23</sup> ?

Il faut donc secouer la torpeur et l'excessive prudence de l'opinion publique. Il faut également surmonter, thème récurrent de la littérature libérale, notamment chez Huizinga dans ses écrits sur l'université et « L'esprit des Pays-Bas », les regrettables divisions politiques et confessionnelles de la population. Van Vollenhoven reprend significativement dans le titre même de son ouvrage le terme de « concorde » (*eendracht*) qui figurait dans la devise de l'ancienne République (*concordia res parvae crescunt*).

---

<sup>18</sup> C. van Vollenhoven, *op.cit.*, p. 58-59.

<sup>19</sup> *ibid.* p.13.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>21</sup> Selon l'expression de Charles Cooley. Voir ci-dessus, Introduction, « Huizinga entre jeu et miroir ».

<sup>22</sup> C. van Vollenhoven, *op.cit.*, p. 13.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 59.

### 3.2. Le retard de l' « histoire-mémoire » aux Pays-Bas

Si le nationalisme néerlandais au début du XXe siècle ne passait pas principalement par l'histoire, l'histoire lui posait donc bel et bien une série de problèmes. Or, et c'est là sans doute la différence majeure entre les Pays-Bas et ses voisins, l'historiographie ne les résoudra pas avant les années 1930. Avant cette décennie, alors que la France était dotée de *l'Histoire de France* de Lavissee, que l'Allemagne disposait de la *Deutsche Geschichte* de Lamprecht, que la Belgique même vibrerait à la parution des volumes successifs du grand œuvre de Pirenne, les Pays-Bas ne disposaient pas de synthèse comparable. Le père de l'historiographie néerlandaise, Robert Fruin, s'était illustré par quantité d'analyses de détail et de mises au point érudites mais n'avait jamais écrit le maître ouvrage que l'on attendait de lui<sup>24</sup>. Son disciple P.J. Blok avait bien tenté l'aventure mais sa *Geschiedenis van het Nederlandsche volk* (« Histoire du peuple néerlandais ») en 8 volumes publiés entre 1892 et 1908, avait été très froidement accueillie, notamment par de sévères critiques de Carel Bussemaker et de Samuel Muller. Huizinga lui-même avait poliment décliné l'invitation de faire un compte-rendu de l'ouvrage de son maître<sup>25</sup>. Il faut faire la part des déficiences personnelles pour expliquer le demi-échec de la grande entreprise de Blok : le manque d'unité de son ouvrage, le recours fréquent à « l'histoire-catalogue » où l'économie, les arts et la littérature ne sont pas intégrés au corps d'un récit qui se perd dans le détail événementiel, forment un contraste saisissant avec la réussite de son collègue Pirenne<sup>26</sup>. Toutefois, l'infrastructure du « métier d'historien » au Pays-Bas pèse également lourd : la longue faiblesse des effectifs et le retard de la spécialisation interdisaient une entreprise aussi ambitieuse que le chantier monumental de *L'Histoire de France* de Lavissee, rassemblant une vingtaine de collaborateurs. Le fait que Blok, pour les parties les plus récentes de son *Histoire*, ait dû consulter lui-même plusieurs fonds d'archives encore inexploitées témoigne de cet inachèvement. En somme, le grand récit de la nation restait aux Pays-Bas encore à écrire. Sur ce point aussi il est indiscutable que l'on peut parler d'une « avance française » et d'un « retard néerlandais »<sup>27</sup>.

Le principal obstacle résidait toutefois dans des difficultés de nature *intellectuelle* : comment mettre en place aux Pays-Bas ce que l'on pourrait appeler le paradigme national de l'histoire qui, partout, repose sur quatre concepts-clefs : *l'unité* et la *spécificité* d'un *peuple*, *l'ancienneté* et la *continuité* de son histoire<sup>28</sup>? La première de ces difficultés

---

<sup>24</sup> Les œuvres complètes de Fruin éditées après sa mort portent le titre significatif de *Verspreide geschriften* (« écrits divers ») 10 vol., La Haye, 1900-1905. L'absence de maître ouvrage de sa main, de « produit littéraire achevé » est notamment déplorée par Huizinga dans un hommage écrit en 1940 qui avait pourtant « la connaissance, la matière et les dons pour ce faire », (VW, VI, 527).

<sup>25</sup> J. Tollebeek, *De toga van Fruin*, *op.cit.*, p. 95 et A. van der Lem, *Het Eeuwige verbeeld... op.cit.*, p. 75.

<sup>26</sup> Pour une comparaison (sévère pour Blok) entre les deux ouvrages voir A. van der Lem, « Het nationale epos », *art.cit.*, p. 184-188.

<sup>27</sup> P. den Boer, « Miracle français et retard néerlandais » (voir ci-dessus, chapitre 2.2.).

<sup>28</sup> Cette grille d'analyse est élaborée à partir de l'abondante littérature existant sur le processus de *nation-building*, en particulier la perspective de P. Nora, définissant le travail de cette histoire-mémoire comme consistant « dans l'exhumation d'une continuité, dans la mise en valeur d'une singularité et dans l'apparition d'une chronologie » (« La nation-mémoire », dans *idem*, *Les lieux de mémoire*, *op.cit.*, II, 3, p. 655), celle d'A.M. Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris, 2007 (introduction de l'ouvrage) et R. Girardet, *Nationalismes et*



tenait d'abord à l'ambiguïté historique du mot de « Pays-Bas ». Celui-ci avait, tour à tour, et parfois simultanément, désigné des ensembles géographiques différents : partie inférieure ( en suivant le cours du Rhin) des possessions des Habsbourg à l'origine – y compris des provinces devenues par la suite françaises –, « Provinces-Unies des Pays-Bas » du Nord face aux « Pays-Bas espagnols » puis « autrichiens » du Sud aux XVIIe et XVIIIe siècles ; « Royaume Uni des Pays-Bas » de 1815 à 1830 ; enfin « Royaume des Pays-Bas », c'est-à-dire exclusivement nord-néerlandais, par la suite<sup>29</sup>. Au début du XXe siècle la question se concentre sur l'enjeu des « petits » ou des « grands » Pays-Bas ? Faut-il ou non inclure la Belgique ? Ou seulement sa partie néerlandophone ? Les historiens néerlandais étaient placés devant un délicat dilemme : respecter les frontières politiques pour enraciner la nation actuelle dans sa période de gloire du XVIIe siècle ? Certes, mais alors le risque était de faire perdre au récit une bonne part de sa profondeur historique et, à la nation, le privilège si enviable d'origines immémoriales : *quid*, en effet, de la période antérieure à la séparation d'avec le Sud à la fin du XVIe siècle ?

Le deuxième grand débat de l'historiographie néerlandaise concernait la question de l'unité nationale. Celle-ci se cristallisait sur la lutte des partis à l'époque moderne, « partisans des Etats » (*staatsgezinden*) contre « partisans du prince d'Orange » (*prinsgezinden*), dont le traitement avait des répercussions contemporaines évidentes : d'une part, parce que la famille d'Orange était désormais la famille royale ; ensuite parce que l'unité nationale contemporaine était également menacée par des oppositions tranchées dont la source pouvait fort bien être cherchée aux origines de la nation : protestants contre catholiques et chrétiens dogmatiques contre libéraux. Enfin demeurerait, pour la période ultérieure, la question du traitement de la révolution des Patriotes (1785-1787) et de la période de l'occupation française (1795-1813) : quelle place leur donner dans le récit de la nation ? Disqualifier la première pour son anti-orangisme militant et la seconde parce que synonyme de joug étranger ? Mais que faire alors du patriotisme évident de ces... « patriotes » et des apports considérables de la période française à la modernisation politique et juridique du pays ?

De sorte qu'au début du XXe siècle l'historiographie néerlandaise n'avait pas encore trouvé de réponses satisfaisantes aux grands enjeux de tout récit réussi de la nation, et en particulier, ceux de son unité et de sa continuité. On mesure la différence avec la situation française. Les historiens libéraux français depuis Augustin Thierry s'étaient précisément employés à dégager un tel « fil rouge » dans l'histoire nationale, en faisant valoir la continuité de la lutte du Tiers Etat contre la double tutelle féodale et royale,

---

*nations*, Paris, 1996, notamment p. 30-36, où l'auteur dégage cette thématique commune à tous les nationalismes. Voir sur ce cadre théorique, l'introduction du présent travail (« problématique »).

<sup>29</sup> Est développée ici une analyse de E.H. Kossmann, qui présente ainsi le bilan comparé des historiographies nationales du XIXe siècle : « Dans les pays comme la France et l'Angleterre, la procédure paraissait assez simple parce que leur histoire paraissait se montrer de façon plus cohérente que l'allemande, l'autrichienne, la hongroise et la néerlandaise. Dans les Pays-Bas se posaient des problèmes qui, dans le titre de cet essai, sont qualifiés d'« indomptables » (*tuchteloos*). Ici les historiens forgeaient des visions fortement contradictoires. L'histoire de ces contrées présentait une telle plasticité qu'il paraissait possible de découvrir six nationalités anciennes : la belge, la wallonne, la flamande, la nord-néerlandaise, la bourguignonne et celle des grands Pays Bas. » (E.H. Kossmann, *Een tuchteloos probleem*, *op.cit.*, p. 17).

depuis les Communes médiévales jusqu'à la Révolution<sup>30</sup>. Mais cette solution, si elle marquait bel et bien l'instauration du « schème national » dans l'historiographie française, avait l'inconvénient de dresser une France contre l'autre (les partisans de l'« ancienne » France contre ceux de la « nouvelle ») et de compromettre ainsi l'impératif cardinal de l'unité nationale<sup>31</sup>. Soucieux de réconciliation après la catastrophe de 1870, les historiens libéraux s'étaient efforcés de réduire le fossé creusé par la Révolution entre les « deux France » ; position théorisée par Gabriel Monod qui, dès 1876, avait tracé comme programme de la nouvelle *Revue Historique* :

[...] réveiller dans l'âme de la nation la conscience d'elle-même par la connaissance approfondie de son histoire [afin que tous les Français se sentent, par delà] les événements douloureux qui ont créé dans notre Patrie des partis hostiles se rattachant chacun à une tradition historique spécial, [...] les rejetons du même sol, les enfants de la même race, ne reniant aucune part de l'héritage paternel, tous fils de la vieille France et en même temps tous citoyens, au même titre, de la France moderne.

« Héritage paternel » : la finalité mémorielle de la nouvelle histoire de Monod est explicite. Mais – chose difficile à comprendre de nos jours – son objectif *idéologique* de cohésion nationale n'est nullement contradictoire avec l'impératif, hautement proclamé dans le même texte, d'objectivité *scientifique*. Monod lie expressément les deux dimensions en parlant de « lien *logique*<sup>32</sup> qui relie toutes les périodes de développement de notre pays » et en concluant avec insistance :

C'est ainsi que l'histoire, sans se proposer *d'autre but et d'autre fin que le profit qu'on tire de la vérité* » [c'est Monod lui-même qui souligne ici], travaille d'une manière secrète et sûre à la grandeur de la Patrie en même temps qu'au progrès du genre humain<sup>33</sup>.

Autrement dit – et Monod reprend ici l'enseignement majeur de l'historiographie allemande pour la retourner contre elle, dans un processus qui, on l'a vu, n'échappe pas à Huizinga<sup>34</sup> – l'idée nationale est devenue le *concept* opératoire permettant l'explication *scientifique* du devenir historique, en même temps qu'elle permet le rassemblement *national* du peuple tout entier. Perspective ouverte par la guerre de 1870 dont l'effet fut de déplacer la « frontière historique », qui, depuis le XVIIIe siècle, passait à *l'intérieur* du corps social français, vers *l'extérieur* de la collectivité nationale, dans la rivalité à la fois politique et scientifique avec l'Allemagne<sup>35</sup>.

---

<sup>30</sup> A. Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, Paris, 1827.

<sup>31</sup> L'expression de « schème national » est reprise de l'analyse des *Lettres* de Thierry par Marcel Gauchet dans *Les Lieux de mémoire*, II, 1, p. 247-316 et en particulier p. 296-297.

<sup>32</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>33</sup> G. Monod, « Du progrès des études historiques en France depuis le XVIe siècle », *Revue historique*, 1, 1876, n° 1, p. 5-38 (passages cités ci-dessus, p. 38).

<sup>34</sup> Voir ci-dessus, Introduction : « Huizinga entre jeu et miroir ».

<sup>35</sup> L'on suit ici l'analyse de Pierre Nora : « Dans l'effort de tout le XIXe siècle pour expliciter le traumatisme révolutionnaire, l'Allemagne introduit un élément choc : elle déplace de façon décisive les frontières de l'identité légitime de la nation. La coupure fondatrice ne passe plus, par principe à l'intérieur de la nation, mais à l'extérieur. [...] L'Allemagne a contribué à sacraliser la frontière géographique et à lever la malédiction qui pesait sur la frontière historique. » (*Les Lieux de mémoire*, II, 1, p. 329).

Nous mesurons ici les implications considérables des aléas de l'histoire sur la façon dont on l'écrit : préservé pendant plus d'un siècle (1814-1940) de toute invasion étrangère et même de toute implication dans un conflit européen depuis la guerre d'indépendance belge de 1830-1832, les Pays-Bas ne se sont pas trouvés dans une situation comparable à celle de leurs voisins – y compris la Belgique – qui étaient tous dans la nécessité de définir leur identité face à un extérieur perçu comme menaçant ; et donc de déployer précocement le « schème national » de l'histoire, fondé sur une double coupure épistémologique et politique radicale avec *l'étranger*. On mesure cet écart dans l'œuvre de celui que l'on peut considérer comme l'homologue néerlandais de Monod, Robert Fruin, qui, malgré une volonté conciliatrice et une « impartialité<sup>36</sup> » identiques à celles de son collègue français, n'avait pu mettre en valeur une telle continuité, un tel « lien logique » pour reprendre la forte expression de Monod. Gagné par un monarchisme croissant, Fruin en était même venu à qualifier la plus glorieuse époque de l'histoire néerlandaise, le XVIIe siècle, qui avait le malheur d'avoir été républicaine, de « période intermédiaire révolue pour de bon<sup>37</sup> ».

Ce retard aussi bien scientifique que national de l'historiographie néerlandaise, Huizinga en est le premier conscient. Il manifeste à plusieurs reprises, au début de sa carrière, son insatisfaction en particulier pour le traitement du XVIIe siècle, qui demeurera toujours pour lui la période clef de l'histoire nationale. Ainsi, lorsque dans ses notes préparatoires à son cours sur la culture bourguignonne en 1909-1910, il affirme :

L'idéal parfait de notre historiographie du XVIIe siècle doit pour compléter l'image qui repose en nous de ce siècle, une image des tableaux et des gravures, être documenté par de la connaissance historique [...] Nous ne pouvons pas toujours en rester à Huet<sup>38</sup>. (AH, 121 VI, 10)

Et dans ce cours lui-même, il présente ainsi la période comme un moment privilégié mais isolé dans l'ensemble de l'histoire nationale :

Il n'y a pas d'autre civilisation nord-néerlandaise que celle du XVIIe siècle : de part et d'autre, de longues périodes d'influence étrangère et d'inauthenticité [...] Un peuple nord-néerlandais dans un Etat nord-néerlandais apparaît [alors] et aussitôt une civilisation nord-néerlandaise (AH, 27 I, 1, p. 1).

Absence d'antiquité donc et de continuité ; à quoi s'ajoute l'absence d'unité, comme il l'écrit en 1913, de cette époque « moitié monarchique, moitié républicaine, moitié Prince [d'Orange], moitié Etats [généraux], moitié La Haye, moitié Amsterdam » (VW, II, 536). Cette dualité est, pour Huizinga, « le thème de notre symphonie nationale [...] et la symphonie sur ce thème n'a pas encore été écrite » (VW, II, 542). A ses yeux, aucun de

---

<sup>36</sup> La leçon inaugurale de Fruin en 1860 eut pour thème « De onpartijdigheid van den geschiedschrijver » (« l'impartialité de l'historien »), VG, IX, p. 274-299. Quant à Monod, il invoque, dans son manifeste, l'« étude impartiale du passé ».

<sup>37</sup> Cité par J. Tollebeek, *op.cit.*, p. 40.

<sup>38</sup> Huizinga fait ici allusion au grand livre de Conrad Busken Huet, *Het land van Rembrand*, paru en 3 volumes entre 1882 et 1884. Voir ci-dessous chapitre 6.2.

ceux qui ont abordé cette période ne sont parvenus à une vraie synthèse, ni Blok, ni Fruin, ni Japikse<sup>39</sup>, et il se demande en 1916, « qui écrira ce livre ? » (VW, II, 74).

Ce que l'on pourrait appeler l'inachèvement de la mémoire nationale aux Pays-Bas se manifeste d'ailleurs, au delà du champ des études historiques, dans le retard de la mise en place de la symbolique nationale : ce n'est qu'en 1932 que le *Wilhelmus*, le chant de guerre composé pour Guillaume d'Orange, devint l'hymne officiel du royaume. C'est à la même date que le drapeau rouge-blanc-bleu de l'ancienne République des Provinces-Unies, jusque là seulement consacré par l'usage, fut officiellement confirmé comme drapeau national, au terme d'un vif débat où les monarchistes les plus zélés proposèrent l'introduction de l'orange à la place du rouge républicain. Certes, et on le mesure à ces exemples, les Pays-Bas ne manquaient nullement de ressources symboliques anciennes - souvent bien plus anciennes que celles de leurs voisins - mais leur incorporation *officielle* au patrimoine national a été tardive, traduisant la force des clivages internes et surtout la faiblesse d'une véritable politique mémorielle de l'Etat. Quant à la fête nationale, instaurée en 1890, elle ne commémore nullement une grande date de l'histoire néerlandaise mais l'anniversaire de la jeune princesse Wilhelmine (le 31 août). Il faut voir dans ce choix la volonté d'éviter soigneusement l'anniversaire du souverain alors régnant, l'impopulaire Guillaume III, et la difficulté de choisir une date consensuelle dans le passé commun<sup>40</sup>.

De même, l'entreprise d'appropriation des grandes figures du passé, processus fondamental de « l'invention de la tradition » nationale<sup>41</sup> a eu le plus grand mal à se mettre en place aux Pays-Bas, d'une part en raison des dissensions mémorielles, mais aussi sous l'effet d'une tradition calviniste très réticente devant toute forme d'exaltation individuelle. Attitude qui se manifeste significativement dans le retard et la modestie de l'érection des statues de grands hommes aux Pays-Bas, qui contraste avec la véritable « statuomanie » qui s'empare des pays voisins à la fin du XIXe siècle<sup>42</sup>. Le diagnostic est là encore porté par Huizinga lui-même lorsqu'il déplore en 1913 :

---

<sup>39</sup> Anton van der Lem, dans sa thèse, situe Huizinga dans l'ensemble de l'historiographie néerlandaise du XVIIIe siècle et montre bien son insatisfaction, à la fois scientifique et patriotique, sur l'état de la question. (A. van der Lem, *Het Eeuwige verbeeld...*, notamment p. 107-112).

<sup>40</sup> H. te Velde, « Les origines des fêtes nationales en France et aux Pays-Bas dans les années 1880 », dans P. den Boer et W. Frijhoff (dir.), *Lieux de mémoire et identités nationales*, Amsterdam, 1993, p. 105-109.

<sup>41</sup> Pour reprendre le titre et la problématique constructiviste de l'ouvrage d'Eric Hobsbawm et Terence Ranger, *The Invention of Tradition*, Cambridge, 1984. Ces « grands hommes » font partie de la « check-list identitaire » analysée par Anne Marie Thiesse, *op.cit.*, p. 14. Voir également Christian Amalvi, *Les héros de l'histoire de France. Recherche iconographique sur le panthéon scolaire de la IIIe République*, Paris, 1979.

<sup>42</sup> Pour reprendre l'expression de Maurice Agulhon dans son étude pionnière, « la statuomanie et l'histoire », *Ethnologie française*, 8, 1978, n°2-3, p. 145-172, sujet repris par le même dans « Nouveaux propos sur les statues de « grands hommes » au XIXe siècle », *Romantisme*, 28, 1998, n° 100, p. 11-16. Eric Hobsbawm et Terence Ranger dans *The Invention of Tradition* ont donné plusieurs exemples de cette statuomanie ailleurs en Europe. Or, au XIXe siècle, 53 statues de personnages historiques seulement furent érigées aux Pays-Bas ; la statue de Rembrandt à Amsterdam fut une réponse tardive à l'érection de la statue de Rubens par les Belges et ne fut réalisée qu'au terme d'une souscription laborieuse (voir N.C.F. van Sas, « La nation néerlandaise au XIXe siècle : mythes et représentations », dans *Lieux de mémoire et identités nationales*, *op.cit.*, p. 185-206). Après bien des polémiques, notamment entre Kernkamp et le leader anti-révolutionnaire Abraham Kuyper, il faudra attendre 1918 et une nouvelle mobilisation du camp libéral à laquelle participa Huizinga, pour que le Grand Pensionnaire de la Hollande du Siècle d'or, Johan de Witt, qui domina la politique du pays pendant 20 ans, ait enfin droit à la sienne (voir W. Krul, *Historicus tegen de tijd*, *op.cit.*, p. 163-164).

Nous autres Néerlandais sommes aussi en règle générale en retard pour édifier à nos propres héros des marques de mémoire visibles (*zichtbare gedenkteekenen*). (VW, VI, 334)

Même un personnage aussi fondamental pour la nation néerlandaise que Guillaume d'Orange fut l'objet de violentes polémiques en 1884 autour de la célébration de son tricentenaire<sup>43</sup>. Les historiens français avait au même moment – qui correspond à la première édition du « petit Lavis » – déjà su annexer au passé national l'héritage de la monarchie et placer les « bons rois » (Saint-Louis, Henri IV) comme les « bons nobles » (Bayard, Turenne) au tableau d'honneur de l'école républicaine. De même le long combat commencé sous Napoléon se poursuivait pour arracher Jeanne d'Arc au culte exclusif de la France catholique et en faire une héroïne véritablement nationale, symbole de l'unité du peuple<sup>44</sup>.

Or une telle démarche – et un tel succès – étaient hors de la portée des libéraux néerlandais, arrivés en fin de cycle politique au début des années 1880, moment où l'alliance des catholiques et des protestants dressa contre eux la majorité de la population<sup>45</sup>. Le « cloisonnement » de la vie publique qui se met en place progressivement à cette époque, avant d'être consacré juridiquement en 1917, constitue en effet un obstacle à un récit commun de la nation, chaque *zuil* construisant pour les besoins de sa légitimation sa propre historiographie. Tendance renforcée par l'établissement, nous l'avons vu, d'institutions universitaires confessionnelles de 1880 à 1924 et par la prolifération des écoles primaires « spéciales » (*bijzonder*) confessionnelles, dont le nombre finit par dépasser celui des écoles laïques<sup>46</sup>. Ainsi paraît s'expliquer le retard d'un « grand récit » historique commun, handicapé par les conflits mémoriels que réactive le développement du *verzuiling*. En témoigne le refus des catholiques de commémorer, en 1929 encore, le 350ème anniversaire de l'Union d'Utrecht, qui constitue pourtant l'événement fondateur de la nation néerlandaise.

---

<sup>43</sup> Pour les controverses autour de cette commémoration, voir M.A.D. Delen, M.J.M. Hageman, C.G. Weijers, « De Prins is dood, leve de Prins! De Oranje-herdenking van 1884 », dans E.O.G. Haitsma Mulier et A.E.M. Janssen (dir.), *Willem van Oranje in de historie 1584-1984*, Utrecht, 1984, p. 108-136. *De Standaard*, l'organe des réformés orthodoxes, ne voit dans cette commémoration qu'« une manœuvre politique des libéralistes (*sic*) pour consolider leur petit royaume chancelant et exploiter notre histoire nationale à leur propre avantage » et l'on voit l'organe des protestants ultra-orthodoxes, dans un paradoxe savoureux, accuser les libéraux de spéculer, vu les circonstances de la mort de Guillaume – assassiné, suite à la proscription lancée par Philippe II, par un catholique franc-comtois, Balthazar Gérard – sur « le sentiment anticatholique de nos compatriotes ». Là encore, le plaidoyer de l'historiographie libérale, cette fois-ci incarnée par P.J. Blok, appelant à l'unité nationale pour commémorer « dans la concorde, en tant que néerlandais, le défenseur de la liberté néerlandaise et le fondateur de l'Etat » se heurte à une fin de non recevoir. Une exposition organisée par la municipalité de Delft en l'honneur de Guillaume n'avait recueilli ni le soutien officiel ni l'écho populaire attendus et exacerbé les polémiques entre partis et groupes confessionnels. De façon significative, Robert Fruin avait décliné l'invitation à prononcer le discours d'inauguration.

<sup>44</sup> Sur l'évolution de la figure de Jeanne d'Arc et les luttes pour son appropriation, G. Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, Paris, 1993.

<sup>45</sup> Sur l'influence de cette conjoncture sur la lecture de l'histoire, voir H. te Velde : « chaque parti avait sa propre interprétation de l'histoire nationale: les libéraux considéraient la guerre de quatre-vingt-ans comme une guerre de liberté, les protestants orthodoxes comme une guerre de religion et les catholiques comme une révolte illégitime. » (*art.cit.*, p. 107).

<sup>46</sup> Voir ci-dessus, chap. 2.4.

Toutefois deux objections de taille doivent être apportées à cette vision quelque peu déterministe. La première tient au contre-exemple belge et à la réussite historiographique d'un Henri Pirenne, pourtant placé devant des défis équivalents, sinon supérieurs à ceux de ses collègues néerlandais : existence également en Belgique d'un « cloisonnement » entre groupes de pensée aggravé par la question linguistique, et ancrage historique bien plus fragile de l'Etat belge qui posait un problème redoutable à l'établissement du schème national de l'histoire. Le tour de force de Pirenne aura consisté à renverser les arguments qui semblaient plaider contre l'idée même de « belgitude » : ainsi de la coupure entre parlers romans et parlers germaniques dont l'historien, en soulignant à la fois *l'ancienneté* et la *continuité de cette coupure*, fait la clef d'une *spécificité* belge ; et, en insistant simultanément sur le chevauchement de cette frontière par les ensembles féodaux et religieux dès le haut Moyen Âge, il la transforme en facteur, non de division, mais *d'unité* nationale<sup>47</sup>. Il satisfaisait ainsi aux quatre exigences-clefs du paradigme national de l'histoire.

Par ailleurs, il faut se garder de voir une incompatibilité entre le cloisonnement et le sentiment national : la lecture des écrits de Guillaume Groen van Prinsterer et Abraham Kuyper, leaders des protestants orthodoxes au XIXe siècle, comme des catholiques W.J.F. Nuyens et Herman Schaepman, montre au contraire la vigueur de leur patriotisme, voire de leur nationalisme militant. La concurrence entre les *zuilen* a plutôt joué dans ce domaine dans le sens de la surenchère<sup>48</sup>. Au total, la vraie différence avec la situation française comme avec le contexte belge réside dans le rôle modeste de l'Etat néerlandais pour construire une histoire-mémoire aux Pays-Bas. Comparaison et diagnostic que l'on trouve encore chez Huizinga, lorsqu'il évoque les funérailles de celui qui fut le pape de l'histoire-mémoire à la française, Ernest Lavisse. A lire ce véritable éloge funèbre, l'impression se dégage que la France est véritablement pour lui le paradis des historiens :

L'histoire y est un élément vivant de la culture nationale [...] C'est une part de la vie nationale. La configuration close (*gesloten bouw*) de la culture française entraîne comme de soi la vénération pour son passé ; le Français a l'histoire dans le sang. (VW, VII, 249)

L'enthousiasme pour ce statut privilégié de l'histoire en France conduit Huizinga à un éloge peu fréquent sous sa plume : « Dans ce domaine règnent toutes les qualités pour lesquelles le monde a toujours aimé et honoré la France » (VW, VII, 252-253).

Propos de circonstances pour un article commandé par la « Société France-Pays-Bas » (*Genootschap Nederland-Frankrijk*) ? Non pas : revenant dans un cadre général sur la question de la « science de l'histoire » en 1937, Huizinga salue à nouveau l'exemple

---

<sup>47</sup> Voir l'analyse d'A. van der Lem, « Het nationale epos », *art.cit.*, p. 184-188.

<sup>48</sup> N. van Sas a justement remarqué que « les contradictions politico-religieuses aiguës de la lutte scolaire et le cloisonnement naissant de la société contribuèrent justement à un accroissement de la sensibilité nationale et ont même stimulé le violent nationalisme du tournant du siècle [...]. Le nationalisme [...] a fonctionné comme la face d'un processus double dont l'autre face est le cloisonnement croissant de la société. La double obédience à telle ou telle confession n'a jamais signifié que les Pays-Bas, en tant que communauté de sentiments ait eu une identité déchirée » (N. van Sas, *art.cit.*, p. 204-205). Les œuvres historiques de Groen van Prinsterer et de Nuyens et le conflit de mémoire qu'ils incarnent sont analysés par A. van der Lem, *art.cit.*, p. 180-182.

français pour « la place que la vraie, la sérieuse science historique peut prendre dans la culture d'un pays » (VW, VII, 151). Or, le contraste est douloureux entre le culte français de l'histoire et la méconnaissance, voire l'insensibilité des Néerlandais à l'égard de leur propre passé, que Huizinga dénonce dans son cours sur l'histoire d'introduction à l'histoire générale et nationale :

Reconnaissons-le carrément (*rondweg*): la conscience historique s'est toujours fort mal portée dans notre pays. Nous ne sommes pas un peuple d'histoire et ne le deviendrons vraisemblablement pas [...] Il nous manque les esprits, qui, davantage que les chercheurs purs (*strengste vorschers*), enseignent l'histoire à un peuple [...] Qu'est-ce qui nous en empêche ? L'indifférence ? Le scepticisme ?<sup>49</sup>

On, le voit, la relation spéculaire avec la France, mais aussi avec l'Angleterre et l'Allemagne – Huizinga cite dans ce passage Macaulay, Michelet et Treitschke – quant à l'importance de la demande sociale pour l'histoire-mémoire joue ici à plein.

### 3.3. La mobilisation nationale des historiens néerlandais à partir des années 1930

Les événements vont bientôt démentir ce sombre diagnostic. La place et le rôle des historiens – Huizinga en sera le meilleur exemple – dans la collectivité nationale connaît une sensible mutation dans les années 1930. Celles-ci voient en effet un changement radical des contextes international et intérieur, qui va mettre au premier plan la corporation des historiens dans la constitution d'un véritable argumentaire de « défense nationale » dont l'apogée aura lieu durant l'occupation allemande.

L'année 1933 est à cet égard décisive. « Cette année angoissante », selon les propres termes de Huizinga<sup>50</sup>, correspond non seulement à l'un des pires moments de la grande dépression mais elle commence par deux événements politiques majeurs : en février éclate la mutinerie d'un des fleurons de la flotte néerlandaise, le *Zeven Provinciën*, au large de Sumatra ; ce dernier événement eut un tel retentissement dans l'opinion et le débat politique intérieur que l'on peut parler d'un « fait historique total<sup>51</sup> ». Sur la portée réelle de l'incident et plus généralement sur la gravité de la crise néerlandaise en cette année 1933, l'historiographie néerlandaise est divisée, l'opinion dominante étant de reconnaître l'existence d'un sérieux malaise sociopolitique mais non l'imminence d'une véritable révolution<sup>52</sup>. Les appels au « rétablissement de l'autorité », leitmotiv des conservateurs, furent entendus par une population conformiste et bien encadrée par le système du cloisonnement. Les Pays-Bas, au total, avaient plutôt connu la « petite crise »

---

<sup>49</sup> AH, 122, II, 1.3.

<sup>50</sup> J. Huizinga, *L'avenir de l'esprit européen*, Publication de l'IICI, Paris, 1933, p. 7.

<sup>51</sup> Parmi l'abondante littérature sur l'événement, voir J.C.H. Blom, *De muitenrij op de Zeven Provinciën*, Utrecht, 1983 et K. Gerth, « L'identité nationale en question : l'exemple des Pays-Bas en 1933 », *Lieux de mémoire et identité nationale*, *op.cit.*, p. 255-264.

<sup>52</sup> C'est la position de Blom, qui minimise la portée de la mutinerie du *Zeven Provinciën*.

de gouvernement que la « grande crise » de régime qui, dans l'Allemagne voisine, venait de mettre à bas la République de Weimar<sup>53</sup>.

De fait, le deuxième événement majeur de l'année, survenu quelques jours avant la mutinerie du *Zeven Provinciën*, est l'arrivée d'Adolph Hitler au pouvoir en Allemagne : sujet de préoccupation vitale et durable car faisant peser sur les petits Pays-Bas neutres une menace pour leur existence nationale. Sans doute *Mein Kampf* ne se prononçait pas explicitement sur le sort de ce pays dans le grand *Reich*, mais la conception raciale du Führer devait logiquement conduire à l'intégration, sous une forme ou sous une autre, des Néerlandais considérés comme des frères ethniques. En réponse à cette menace, la « mobilisation générale » des historiens néerlandais au service de la nation, à partir de cette même année 1933, est frappante. A l'état d'urgence historique dans lequel se trouve désormais le pays, semble répondre un véritable état d'urgence *historiographique*. Les divisions si prégnantes des décennies antérieures cèdent le pas à une grande réconciliation des historiens, notamment autour de la maison d'Orange. C'est précisément à partir de 1933 que se stabilise définitivement la figure de Guillaume dans le récit national, à l'occasion de la célébration du quatrième centenaire de sa naissance. Cohésion évidemment exigée par les circonstances, et de nombreuses voix établissent explicitement le parallèle entre les drames du XVI<sup>e</sup> siècle et ceux des années 1930 : l'instrumentalisation de la figure de Guillaume pour répondre aux exigences de l'heure ne pose aucune difficulté aux contemporains. Le publiciste Gerard Knuvelde plaide ainsi sans détour pour une soumission de l'histoire à la demande sociale du moment :

Nous demandons, en dehors de la pure science de l'historien que le passé nous offre les symboles des Pays-Bas [...] Qui était Guillaume d'Orange nous inspire un intérêt modéré. Nous commémorons le prince pour sa valeur dans le futur<sup>54</sup>.

L'aggravation de la menace allemande, la popularité de la reine Wilhelmine et de sa fille, la princesse Juliana, font que dans les années suivantes la mobilisation nationale des esprits se renforce et que les historiens y prennent une part éminente. Le collègue de Huizinga, Japikse, grand spécialiste du XVII<sup>e</sup> siècle, connu jusque là pour ses positions favorables aux républicains du Siècle d'or, enseigne l'histoire à la princesse héritière et publie en 1937-1938 une *Histoire de la Maison d'Orange-Nassau*. Jan Romein et son épouse Annie, tout marxistes qu'ils soient, sacrifient dans un panthéon patriotique dont le titre évoque bien la finalité mémorielle<sup>55</sup>, à la confession de foi nationale et déclarent que « le prince d'Orange est aussi pour [eux] le père de la patrie<sup>56</sup> ».

La guerre et l'occupation allemande ne pourront que rendre encore plus évidente la référence au fondateur de la nation, le premier libérateur du pays d'un joug étranger et l'analogie va jouer à plein au cours des ces années tragiques. Malgré une tentative

---

<sup>53</sup> Distinction faite par A.A. de Jonge, dans *Crisis en critiek der democratie*, Utrecht, 1982 (II, p. 1-27).

<sup>54</sup> Analyse et citations dans J.H.M. van de Westelaken, « De Oranje-herdenking van 1933 », dans E.O.G. Haitsma Mulier et A.E.M. Janssen, *op.cit.*, p. 165-181.

<sup>55</sup> *Erflaters van onze beschaving* (« Les testateurs de notre civilisation »), 4 vol., Amsterdam, 1938-1940.

<sup>56</sup> Cité par A. van der Lem, « De Prins in de geschiedschrijving van de laatste halve eeuw », dans E.O.G. Haitsma Mulier et A.E.M. Janssen, *op.cit.*, p. 195.



d'annexion par les fascistes néerlandais, la figure du prince d'Orange servira avant tout la Résistance, dont l'un des principaux groupes reprend le nom de ses partisans, les « Gueux », tandis que l'historien Jacques Presser ranime le souvenir de « la guerre des 80 ans » en 1941 et que Kernkamp encourage la mobilisation des historiens au service de « la conscience de notre propre caractère national, la conscience d'être néerlandais<sup>57</sup> ». Le camp de Sint-Michiëlgestel, où est emprisonnée avec Huizinga la fine fleur de l'intelligentsia néerlandaise, bouillonne d'activités intellectuelles et patriotiques. Dans une ambiance d'unanimité nationale, où s'élabore le programme de reconstruction pour l'après-guerre, les conférences historiques ne sont pas les moindres activités qui concourent à la résistance de l'esprit. Le protestant Algra évoque à nouveau la figure de Guillaume ; dans l'auditoire, impressionné par la prestation, Huizinga, naguère si hostile à l'ingérence des clivages confessionnels dans la science, ne veut pas s'arrêter à la « calvinisation » très marquée du prince et loue son confrère qu'il estime, compliment suprême dans sa bouche, digne du professorat<sup>58</sup>. Ne venait-il pas lui-même de célébrer les défenseurs héroïques de Leyde en 1574<sup>59</sup> ? Il ne faisait, au demeurant, que poursuivre dans la captivité un engagement patriotique contracté de longue date.

### 3.4. Johan Huizinga, conscience historique de la nation néerlandaise

C'est dans ce contexte général qu'il convient en effet de replacer la carrière de Huizinga et sa production historiographique. Quelle part y occupe la nation ? Et dans quelle mesure peut-on déceler chez lui un clivage net dans les années 1930 ?

On connaît la variété de ses écrits consacrés aux cultures étrangères, de l'Inde ancienne à la société américaine contemporaine, qui, même si ses collègues s'intéressent aussi au vaste monde, en font un cas à part dans l'historiographie néerlandaise<sup>60</sup>. Le paradoxe, dès lors, résiderait plutôt dans l'attention qu'il n'a cessé de consacrer à l'histoire néerlandaise. Attention que l'on peut mesurer de diverses manières : quantitativement d'abord, ce sujet demeure de loin le plus important dans sa production, importance dont la répartition choisie par les éditeurs de ses œuvres complètes ne donne pas une idée juste<sup>61</sup>. Si les circonstances des années 1930 et les responsabilités assumées au sein de la Coopération intellectuelle internationale ont renforcé la préoccupation nationale de Huizinga, son œuvre d'historien en porte la marque dès le début de sa carrière.

---

<sup>57</sup> A. van der Lem, *Het Eeuwige verbeeld...*, p. 213-215.

<sup>58</sup> A. van der Lem, « De prins... » *art.cit.*, p. 206.

<sup>59</sup> « Leiden's ontzet » (VW, II, 50-59).

<sup>60</sup> Voir ci-dessus, Introduction. Le jugement de Jo Tollebeek, dont la thèse montre amplement l'ouverture internationale de l'historiographie néerlandaise, semble devoir être nuancé lorsqu'il écrit « au contraire de ses prédécesseurs et de ses contemporains [Huizinga] limita bien moins son attention bien au passé national [...] son œuvre se distingua par une dimension internationale frappante ». J. Tollebeek, *op.cit.*, p. 199-200. La vraie différence réside dans le fait que Huizinga s'intéresse aux autres pays à toutes les époques et non seulement à l'époque contemporaine.

<sup>61</sup> Si un volume de ces œuvres complètes (VW, II) est explicitement consacré aux Pays-Bas, de nombreux autres écrits de Huizinga concernant sa patrie se trouvent dans les autres volumes.

A la lumière des travaux d'Anton van der Lem, il paraît désormais possible de substituer à l'impression d'éclectisme qu'a longtemps donnée l'œuvre de l'historien néerlandais le sentiment d'une continuité sous-jacente<sup>62</sup> ; et qui est bel et bien une continuité nationale sur près de 40 années. Les principaux jalons en sont : les cours sur l'histoire néerlandaise à Groningue (1905-1914), « *Uit de voorgeschiedenis van ons nationaal besef* » (« La préhistoire de notre conscience nationale ») (1912), *De beteekenis van 1813 voor Nederland's geestelijke beschaving* (« La signification de 1813 pour la civilisation spirituelle néerlandaise ») (1913), *Erasmus* (1924), « *Grotius en zijn eeuw* » (« Grotius et son siècle ») (1925), les conférences données aussi bien aux Pays-Bas qu'à l'étranger entre 1924 et 1935, *Nederland's geestesmerk* (« l'Esprit des Pays-Bas ») (1934), « *De eenheid Nederland-Oranje* » (l'Unité Pays-Bas-Orange) (1938), enfin *Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw* (« La civilisation néerlandaise du XVIIe siècle ») (1941).

Et de cet engagement national il n'a jamais fait mystère. C'est en des termes catégoriques qu'il a affirmé de manière continue la mission nationale de l'histoire : ainsi lorsqu'il déclare devant les étudiants américains en 1924 : « l'histoire nationale est une part de la mémoire nationale » (VW, II, 266) ; idée développée en 1934 dans *Nederland's geestesmerk* :

Un sentiment national, qui ne peut pas se réfléchir (*spiegelen*) dans la sérénité (*roerloosheid*) du passé, manque le fondement de son être. La vie d'une nation *est* histoire, de même que la vie de l'individu est histoire. [...] Qui se croit coupé du souvenir de son origine, de sa croissance et des péripéties de son existence se trouve dans une position absurde face à la vie. Toute conscience réfléchie de la nation et de l'Etat exige connaissance et prise en compte de l'histoire. (VW, VII, 280)

Formulation sans équivoque d'une histoire intégrée à la mémoire, selon le schéma mis en évidence par Pierre Nora pour la France dans *Les lieux de mémoire*. Huizinga, que l'on présente souvent comme l'un des pionniers de l'histoire des mentalités, pourrait donc être aussi bien défini comme l'un des derniers grands représentants de l'histoire nationale dans la lignée de Ranke dont il reprend la célèbre formule : « De même que pour Ranke, chaque époque, de même chaque nation est *unmittelbar zu Gott*<sup>63</sup> ». Pour en rester aux Pays-Bas, il apparaît qu'il a porté admirablement la « toge de Fruin », le fondateur de la science moderne *et nationale* de l'histoire<sup>64</sup>.

Il est toutefois possible de distinguer deux périodes plus fortement marquées par les préoccupations nationales, de 1902 à 1914 et de 1933 à 1945, mais dans des contextes et

---

<sup>62</sup> Anton van der Lem distingue précisément quatre phases dans la relation entretenue par Huizinga avec l'histoire nationale : si ses années de formation se caractérisent par une relative indifférence à ce sujet et l'attrait pour la culture lointaine de l'Inde, dès les années d'enseignement à Groningue, Huizinga marque un intérêt personnel pour la culture hollandaise en particulier pour la peinture du XVIIe siècle. (A. van der Lem, *Het Eeuwige verbeeld...*, p. 14-15).

<sup>63</sup> Cité par A. van der Lem, *op.cit.*, p. 324.

<sup>64</sup> Jo Tollebeek – qui consacre un chapitre à Huizinga – a justement montré le durable héritage de cette problématique nationale dans l'historiographie néerlandaise jusqu'à la fin des années 1950. J. Tollebeek, *op.cit.*, *passim*.

pour des motifs différents. La première période correspond à des considérations professionnelles liées au profil des postes disponibles alors dans l'enseignement supérieur. Huizinga devait affirmer ses compétences dans le domaine de l'histoire néerlandaise, notamment pour soutenir sa candidature à Groningue en 1905. La chaire convoitée étant pour une large part consacrée à l'histoire néerlandaise, il lui fallait redoubler d'autant plus de zèle « national » que sa thèse et ses premiers travaux lui donnaient un profil de sanskritiste. Son maître P.J. Blok, qui joua, nous l'avons vu, un rôle décisif dans sa nomination, l'avait d'ailleurs expressément poussé dans ce sens en lui demandant en 1902 de réaliser une étude sur l'histoire médiévale de la ville de Haarlem<sup>65</sup>. C'est encore le facteur institutionnel qui explique son activité au cours des années suivantes dans le domaine de l'histoire néerlandaise. C'est à cette époque qu'il fut invité une nouvelle fois par son maître Blok à publier « quelque chose de consistant » (*iets van gewicht*), il jeta les bases d'une *Beschaving van de zeventiende eeuw* (« Civilisation du XVIIe siècle ») pour la série de l'éditeur Meulenhoff, *Nederlandsche Historische Bibliotheek*<sup>66</sup>.

A partir de 1915 et jusqu'au début des années 1930, la production de Huizinga est beaucoup plus internationale : études américaines, comptes-rendus d'ouvrages sur toutes sortes de sujets. Là encore, le facteur institutionnel joue clairement, puisque cette fois-ci Huizinga est exclusivement chargé d'enseigner l'histoire générale, tandis que son collègue Colenbrander a la responsabilité de l'histoire nationale. Pourtant son intérêt pour l'histoire nationale ne se dément pas. C'est ainsi qu'il fixe les sujets de sa conférence à Vienne en 1924 sur les influences des trois grandes cultures voisines sur les Pays-Bas, ses cours à Paris de 1930 sur « Les origines d'une nationalité néerlandaise » et « La civilisation néerlandaise du XVIIe siècle ». De même, il commente souvent des sujets nationaux pour la revue *De Gids*.

Mais avec les années 1930 l'engagement patriotique devient premier. Ses nombreuses interventions sur l'histoire néerlandaise mais aussi sur des sujets d'actualité intérieure au cours de ces années se situent, elles, bel et bien dans le véritable état d'urgence historiographique qui mobilise également ses collègues. C'est précisément à partir de 1933 que Huizinga multiplie les interventions aux Pays-Bas mêmes sur l'histoire et l'identité nationales. Dès le mois de janvier de cette année, il prend ainsi l'initiative d'une journée de commémoration de Guillaume d'Orange à Leyde et ne cessera plus, d'articles en essais, de se pencher sur le passé et l'avenir de sa patrie. A quoi s'ajoute, en cette même année 1933 la disqualification de son collègue Colenbrander, à la suite de l'affaire du plagiat de l'œuvre de Pirenne<sup>67</sup>. Au poids des circonstances s'ajoutent des positions institutionnelles qui renforcent cet engagement, comme la présidence de la « Commission pour l'histoire maritime » à partir, là encore, de 1933 et, en 1936, celle du « Fonds pour l'encouragement de la connaissance de la civilisation néerlandaise ». Enfin sa notoriété considérable aux Pays-Bas et à l'étranger achève d'en faire « le représentant par excellence de la conscience historique nationale<sup>68</sup> ». Les invitations qui lui sont alors

---

<sup>65</sup> Voir ci-dessus, Introduction : « les clefs d'une ascension sociale ».

<sup>66</sup> A. van der Lem, *op.cit.*, p. 74.

<sup>67</sup> Voir ci-dessus, Introduction : « les engagements de Johan Huizinga ».

<sup>68</sup> A. van der Lem, *op.cit.*, p. 199.

adressées montrent l'importance de cet effet de notoriété sur la production de l'historien, et combien il ignore ou contrarie les règles de spécialisation. L'on sollicite Huizinga tout simplement parce qu'il est l'historien le plus en vue des Pays-Bas, voire, on le sait, « *the most famous man in Holland* ». C'est sa notoriété que ses correspondants étrangers recherchent pour les besoins de leur propre projet : ainsi lorsque Henri Berr fait appel à lui – significativement *après* s'être adressé au *pontifex maximus* des historiens européens, Henri Pirenne – pour rédiger le volume de *L'Évolution de l'humanité* consacré aux Provinces-Unies ; ou lorsque Hanotaux en fait de même pour un ouvrage sur la pensée européenne. Et c'est bel et bien le prestige de Huizinga – comme celle de leurs autres correspondants – que les deux fondateurs des *Annales* cherchent à capter afin d'augmenter le capital symbolique de leur jeune revue<sup>69</sup>. Et comme le montre cet épisode (Febvre propose en priorité « quelque chose sur la Hollande »), la demande étrangère a incontestablement contribué à renforcer l'activité de Huizinga dans le domaine de l'histoire néerlandaise, en particulier la période bourguignonne, Erasme et surtout le Siècle d'or, seuls sujets susceptibles d'éveiller un écho dans un auditoire non néerlandais<sup>70</sup>. L'on retrouve dans son cas un phénomène relevé dans l'analyse des cours donnés à l'étranger par les universitaires français à la même époque, qui font davantage d'eux des « ambassadeurs » que des « spécialistes »<sup>71</sup>.

Facteurs institutionnels, effet de notoriété, nature du public et conditions de réception ont ainsi, incontestablement joué un rôle important dans le poids des sujets néerlandais dans l'ensemble de la production de Huizinga. Il n'en demeure pas moins que cet engagement national revêt une forte dimension personnelle<sup>72</sup>. Davantage, il ne s'agit pas seulement d'un intérêt pour les sujets d'histoire nationale – que l'on trouve également chez Bloch et chez Febvre – mais encore d'une façon de les aborder, qui reste, chez Huizinga, conforme au paradigme de l'histoire-mémoire : on le mesure à l'importance qu'il accorde à la question de la *spécificité* de son pays. Ceci est très clair dans les écrits des années 30 : ainsi lorsqu'il évoque à Paris ces « amiraux fameux de notre histoire [qui] sont presque tous des rangs inférieurs et de la souche la plus purement nationale du pays<sup>73</sup> » ; où lorsque l'année suivante, à l'occasion de l'ouverture du département d'histoire maritime du *Rijksmuseum*, il évoque la gloire d'un pays si souvent victorieux sur les mers, dans une allusion spéculaire avec un grand lieu de mémoire français :

Prenons conscience que ce que nous voyons ici sont nos *Marnes*. Espérons que ces collections apprendront au peuple néerlandais que ce passé est une partie de la néerlandité (*Nederlanderschap*), l'héritage de nos pères<sup>74</sup>.

---

<sup>69</sup> Voir ci-dessus, chapitre 1.

<sup>70</sup> L'on connaît les conférences données en France (voir chapitre 1.1). Autres exemples pour l'Allemagne et la Suisse : *Holländische Kultur des siebzehnten Jahrhunderts. Ihre sozialen Grundlagen und nationale Eigenart*, Iéna, 1933; « Erasmus über Vaterland und Nationen », *Gedenkschrift zum 400. Todestage des Erasmus von Rotterdam*, Bâle, 1936, p. 34-49.

<sup>71</sup> Pour reprendre la distinction de Christophe Charle, *La République des universitaires*, *op.cit.* p. 360-361: « Les « ambassadeurs », sont plutôt des professeurs qui s'adressent de préférence à un public large ».

<sup>72</sup> La force de cet attachement est à juste titre au cœur de la thèse d'A. van der Lem, *Het Eeuwige verbeeld...*, *passim*. Voir ci-dessous, Conclusion, « Ethique et nostalgie ».

<sup>73</sup> Cité par A. van der Lem, *op.cit.*, p. 138.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 159.

Spécificité nationale dont les héros, figures obligées de toute histoire-mémoire, sont en effet des marqueurs, comme il le rappelle au cours des mois suivants lors de sa tournée de conférences en Indonésie, à travers la figure de Jan van Speyck, l'un des héros néerlandais de la guerre contre l'indépendance belge :

Honorer les héros est un élément important de la culture en général et de toute culture nationale en particulier de la plus primitive à la plus évoluée [...] C'est là un besoin et un devoir : du maintien du souvenir de ses héros dépend une partie de l'existence nationale (*volksbestaan*) même<sup>75</sup>.

Et cette question de la spécificité est à nouveau l'objet principal de son *essai Nederland's geestesmerk* (« L'esprit des Pays-Bas »)<sup>76</sup>, comme elle le sera en 1941, dans son examen de la particularité néerlandaise au milieu de l'Europe du XVIIe siècle. N'écrit-il pas cette même année, dans la préface à l'édition allemande de ses principaux écrits d'histoire culturelle, qu'il a toujours été occupé par deux questions : la nature de la connaissance historique et « le problème de la naissance de la croissance et de la destinée des nations<sup>77</sup> ».

La question de la spécificité nationale est, de fait, perceptible dès ses premiers écrits<sup>78</sup>, y compris dans la genèse de *Herfsttij*, pourtant perçu dès l'époque comme une étude des mentalités du Moyen Âge finissant. L'origine de ce livre est son cours donné à Groningue en 1909/1910 sur « La culture bourguignonne » (« Bourgondische cultuur »). Huizinga s'interroge alors sur le fait de savoir si, dans cette culture, « l'élément néerlandais est aussi prépondérant que dans le domaine politique et économique » (AH, 27 I, 1, p.8) ; or l'embarras de la rédaction montre non seulement la difficulté de la réponse mais la faible pertinence de la question elle-même :

L'Etat bourguignon est plus ou moins [« zoo of zoo », *barré dans le manuscrit*], pour les trois-quarts un Etat néerlandais. La civilisation bourguignonne n'est pas [« geen », *barré dans le manuscrit*] pour les trois-quarts néerlandaise. (AH, 27, I, 1, p. 9).

Difficulté qui se mesure encore lorsqu'il se propose de :

déterminer ce qu'il y a de néerlandais [dans cette culture bourguignonne] en le mettant en contraste avec :

1. Italie
2. Cologne et Souabe
3. France : dans ce dernier cas cela échoue : a. faute d'un art français (Fouquet) ; b. parce qu'une partie des Pays-Bas sont eux même français. (AH, 121, VI, 26)

---

<sup>75</sup> Cité par A. van der Lem, *op.cit.*, p. 155.

<sup>76</sup> *Nederland's geestesmerk* : l'expression *geestesmerk* est comme *herfsttij* une invention de Huizinga.

<sup>77</sup> J. Huizinga, *Im Bann der Geschichte*, Bâle, 1941, cité par A. van der Lem, *op.cit.*, p. 221.

<sup>78</sup> L'on rejoint ici le jugement d'A. van der Lem sur « le caractère constant dans son œuvre » de l'appréciation positive de la spécificité néerlandaise. (A. van der Lem, *op.cit.*, p. 253). Toutefois, comme nous le verrons, non seulement les appréciations de Huizinga sur tel ou tel fait, tel ou tel personnage, varient sensiblement, mais la question de la spécificité néerlandaise ne caractérise pas *toujours* son approche de l'histoire nationale (voir chapitre 5 et 6).

L'on peut dès lors se demander si *Herfsttij* n'est pas en partie devenu le livre que nous connaissons, c'est-à-dire une « étude des formes de vie et de pensée *en France et aux Pays-Bas* » par suite de l'impossibilité de mettre en valeur dans cette époque, aussi bien une culture bourguignonne unie qu'une véritable spécificité néerlandaise. L'embarras de la pensée est sensible dès l'avant-propos :

[...] le titre du livre devait d'abord être : « Le siècle de la Bourgogne ». Pourtant à mesure que l'étendue des considérations devint plus générale, cette délimitation a du être abandonnée ; c'est seulement dans un sens très restreint qu'une unité de la culture bourguignonne pouvait être postulée. La France non-bourguignonne demandait au moins autant d'attention. C'est ainsi qu'à la place de la Bourgogne a surgi une double réalité : la France et les Pays-Bas ; et une réalité très inégale. Car, dans l'examen de la culture médiévale agonisante, l'élément néerlandais ne peut que rester très en deçà de l'élément français ; seulement dans les domaines, où il a une signification propre : celui de la vie religieuse et celui de l'art, où il en est davantage question. Le fait que, dans le seizième chapitre, les frontières géographiques soient un moment franchies, pour faire témoigner, à côté de Ruusbroeck et Denis le Chartreux, aussi bien Eckhart, Susos que Tauler, ne nécessitera assurément pas de justification (VW, III, 4).

A vrai dire, l'impression s'impose que Huizinga a toujours été partagé entre deux questionnaires, deux « intrigues » de l'historien, selon le mot de Paul Veyne<sup>79</sup>, pour mettre en ordre le matériau historique : d'une part l'ancien questionnaire, orienté vers la spécificité d'une *nation* et dominé par le fait politique et les grandes individualités ; de l'autre, le nouveau paradigme, orienté vers la spécificité d'une *époque* et privilégiant les mentalités collectives. On le voit bien à travers le cas de Rembrandt : en 1907, alors que vient de se tenir la première grande exposition de ses œuvres, Huizinga reproche à son ami Jolles un débordement de lyrisme et considère comme plus important pour la connaissance du peintre « le plus aride détail concernant le mobilier de Rembrandt » (BW, I, 57). En 1932, à l'occasion d'une nouvelle exposition Rembrandt au *Rijksmuseum*, il met ainsi en garde ses compatriotes :

Si nous gardons la tête froide, et surtout si nous ne parlons pas trop, il n'y a pas grand danger qu'il se produise chez nous à propos de Rembrandt la même chose que les Allemands avec Goethe : que nous en fassions une idole nationale. Mais attention<sup>80</sup> !

Ce Rembrandt dont il fera pourtant lui-même, dans son *Nederland's beschaving*, bel et bien une « idole nationale »...Variété des questionnaires mais, on le mesure également, variation des *réponses* au sein d'un même questionnaire, comme le démontrera justement ce dernier ouvrage<sup>81</sup>.

---

<sup>79</sup> Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, 1971 et notamment le chapitre 6, « Comprendre l'intrigue ».

<sup>80</sup> Article du *Gids*, 36, 1932, n° 3, p. 1-2, cité par A. van der Lem, Het, *Het Eeuwige verbeeld*, *op.cit.*, p. 298.

<sup>81</sup> Voir ci-dessous, chapitre 6.2.

### 3.5. Johan Huizinga, ambassadeur intellectuel des Pays-Bas : la coopération intellectuelle internationale<sup>82</sup>

La participation de Huizinga aux travaux de la coopération intellectuelle internationale à partir d'octobre 1933 donne une autre illustration de cet engagement patriotique où la part de la motivation personnelle et de l'environnement institutionnel sont indissociables ; seul Néerlandais présent dans ce cercle dont l'un des sujets de discussion récurrents était la conjoncture internationale de l'époque, Huizinga s'emploie de façon systématique à défendre les intérêts et la vision du monde de son pays.

Avant même sa nomination, Huizinga avait donné en décembre 1930 un petit article anonyme au *Gids*, très polémique, sur la composition de la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle (CICI) qui venait d'être modifiée. Il s'en prend à la « politisation » de l'institution de plus en plus soumise à « la rivalité nationale » :

Ce qui se passe revient à ce que la direction, peu à peu, passe des mains d'hommes comme Bergson, Lorentz et Einstein à celles de politiciens nationaux. [Le remplacement de Lorentz par un Italien montre que] l'Italie contemporaine vient de jouer des coudes pour en expulser les Pays-Bas. Toute l'institution devient un tête à tête de quelques grandes puissances et les petites nations n'ont que le droit de regarder. (VW, VII, 607)

Son invitation aux débats de l'Institut International de Coopération intellectuelle en octobre 1933, puis sa nomination à la CICI en septembre 1935, vont lui donner les moyens de faire valoir, au sein de la SDN, le droit des petits Etats, aussi bien que son opposition aux dérives nationalistes des années 1930. Cette double position, qui est exactement celle qu'il développe parallèlement dans son œuvre au cours de ces mêmes années, se retrouve dans les trois rôles qu'il joue au sein de la coopération intellectuelle : celui d'expert, d'intellectuel et même de diplomate d'occasion. Sa participation à ce forum international donne l'impression d'une très étroite intégration au développement général de sa pensée, soit que ses interventions au sein de la coopération internationale servent de banc d'essai à des réflexions qu'il développera plus tard, soit qu'elles se fassent l'écho de publications préalables. La communauté des thèmes est en effet frappante : considérations sur la nature de l'histoire ; crise esthétique et éthique de la culture ; réflexion sur la notion et le devenir de la civilisation ; périls nationalistes ; légitimité du patriotisme et exemplarité néerlandaise<sup>83</sup>. Autrement dit, cette responsabilité

---

<sup>82</sup> Ce chapitre reprend et développe un article précédent : Ch. de Voogd, « Johan Huizinga en de Coopération intellectuelle internationale: 'een intellectueel ambassadeur' van Nederland in de crisisjaren », dans *Johan Huizinga*, W. Otterpseer, (dir.), *de Gids*, 168, 2005, n°2.

La coopération intellectuelle internationale est désormais bien connue depuis la thèse de Jean-Jacques Renoliet : *L'UNESCO oubliée : l'Organisation de Coopération Intellectuelle (1921-1946)*, Paris, 2000. Les travaux se sont multipliés par la suite : voir notamment D. Laqua (ed.), *Internationalism reconfigured : Transnational Ideas and Movements between the World Wars*, Londres, 2011.

<sup>83</sup> La première intervention de Huizinga à l'IICI, son « Discours sur l'avenir de l'esprit européen » d'octobre 1933, fait ainsi le diagnostic des trois principaux maux de la civilisation contemporaine, qu'il reprendra en 1934 dans *Nederland's geestesmerk* et surtout dans son grand essai de 1935, *In de schaduw van morgen* (traduction française de J. Roebroek, *Incertitudes. Essai de diagnostic du mal dont souffre notre temps*, Paris, 1939): la « mécanisation » de la vie sociale, le « puérilisme » des mentalités et la « superstition » généralisée. Inversement les thèmes de *In de schaduw* se retrouvent dans son « Rapport sur la coopération intellectuelle internationale »

institutionnelle, qui le conduisait à se prononcer sur les sujets du temps, a fortement contribué à renforcer son statut et son activité d'intellectuel. A cet égard, si l'on retient que l'année 1933 constitue une charnière – davantage qu'une rupture comme on l'a vu – dans son œuvre désormais plus orientée vers la « critique de la culture » que vers « l'histoire de la culture »<sup>84</sup>, l'on est tenté de mettre cette évolution en relation étroite avec son entrée cette année-là dans la coopération internationale.

### 3.5.1. Le diplomate

Dans son rôle de diplomate de circonstance, Huizinga – qui avait été, on le sait le candidat de La Haye à la CICI dès 1932<sup>85</sup> - se montre tout à fait en phase avec l'attitude constante des Pays-Bas vis-à-vis de la SDN : aussi actifs sur les sujets de coopération technique que réservés sur les engagements de nature politique ou militaire qui seraient susceptibles de mettre en péril leur sacro-sainte neutralité<sup>86</sup>. Il sert ainsi d'intermédiaire bienveillant entre les organismes de la SDN et les autorités de La Haye. En août 1938, il effectue une démarche auprès du Ministre néerlandais des affaires étrangères, Patijn, au sujet d'un projet de convention internationale proposée par l'Office international des musées sur « la protection des œuvres d'art en temps de guerre ». Huizinga en rend compte dans une lettre à Bonnet, le directeur de l'Institut International de Coopération Intellectuelle. En réponse à cette lettre – disparue – Bonnet le « remercie vivement » :

[Ses démarches] ont été très efficaces puisque M. Patijn considère avec bienveillance le projet de l'Office des Musées et qu'il pourra même envisager de prendre une initiative à ce sujet au moment opportun<sup>87</sup>.

Huizinga évoque à nouveau le sujet lors de la réunion du Comité exécutif de la CICI à Paris en décembre 1938 :

Le gouvernement des Pays-Bas y est très favorable et attend le moment le plus propice pour y donner suite. Il semble cependant qu'il ait en vue une proposition d'une portée plus large que la protection des monuments et œuvres d'art en temps de guerre et de troubles civils et qui devrait englober la question des bombardements aériens<sup>88</sup>.

L'affaire se poursuit au cours des mois suivants et, avant même que Huizinga ne renouvelle ses démarches, armé d'un mémorandum sur la question, son gouvernement a pris les choses en main. Huizinga en fait part à Bonnet, au début de 1939 :

---

de 1937. De même ses interventions sur l'histoire et son enseignement renvoient à ses grands écrits théoriques sur la question, *De taak der cultuurgeschiedenis* (1929) et *De wetenschap der geschiedenis* (1937).

<sup>84</sup> Evolution relevée par plusieurs commentateurs, notamment J. Tollebeek, *op.cit.*, p. 234-243. Voir Introduction : « Huizinga entre jeu et miroir : le cercle herméneutique ».

<sup>85</sup> Voir ci-dessus, chapitre 1.1 et 1.2.

<sup>86</sup> Sur la politique étrangère néerlandaise dans l'entre-deux-guerres, A. Manning, « Nederland en het buitenland », dans : *Geschiedenis van het moderne Nederland*, *op.cit.*, p. 444-472.

<sup>87</sup> Lettre de Bonnet à Huizinga, 26 août 1938, archives UNESCO, IICI, OIM. VI. 26.

<sup>88</sup> Archives SDN, CICI/Com. Ex/PV/26e session, 19 décembre 1938.



Le 12 janvier, c'est à dire avant que j'avais pu (*sic*) m'adresser au Ministre, le gouvernement des Pays-Bas a expédié des lettres aux ministres néerlandais dans tous les pays membres de la SDN et dans plusieurs autres pays pour appeler l'attention des gouvernements de ces pays sur l'avant-projet de convention internationale [...] Le gouvernement des Pays-Bas a prié en même temps de recevoir avant le 1<sup>er</sup> avril une réponse à la question si ces gouvernements sont disposés à prendre part à une conférence diplomatique sur ce sujet, en leur demandant de bien vouloir donner les observations auxquelles l'avant-projet donnait lieu. A part cela le Ministère de l'Education et des Beaux Arts vient d'installer, le 14 janvier, une commission qui lui donnera à bref délai un rapport sur le sujet<sup>89</sup>.

L'affaire n'ira pas jusqu'à son terme en raison de la guerre mais les Néerlandais seront particulièrement actifs sur la question qui revêtait une actualité particulière en raison de la guerre d'Espagne : une partie des trésors artistiques sera ainsi transférée à Genève en février 1939, pour une très courte période d'ailleurs avant sa remise aux autorités franquistes. En revanche l'institutionnalisation de la coopération intellectuelle ira jusqu'à la signature d'un traité entré en vigueur – une vigueur il est vrai très théorique en raison de la déclaration de guerre – suite à la ratification néerlandaise pour laquelle Huizinga est encore intervenu<sup>90</sup>.

### 3.5.2. L'expert

Il joue également un rôle important au titre de sa profession qui lui vaut de faire figure et œuvre d'expert sur la question souvent débattue à la SDN de l'enseignement de l'histoire. Ce sujet était en effet au cœur de l'idée de « désarmement moral » prôné par l'organisation de Genève : nécessité pleinement justifiée par le rôle de cet enseignement dans l'exaltation nationaliste qui avait précédé et préparé la tragédie de 1914-1918. Ce désarmement appelait l'élimination des stéréotypes et les clichés, une révision radicale des programmes en faveur de l'histoire mondiale, l'enseignement des buts et de l'œuvre de la SDN, voire la rédaction d'un manuel d'histoire mondiale. Un sous-comité d'experts fut créé qui lança de vastes consultations sur l'enseignement de l'histoire et produisit des « recommandations » entérinées par le Conseil et l'Assemblée de la SDN. Un Comité consultatif prit en 1933 la relève du sous-comité et établit un programme de travail ayant trait à « l'enseignement de l'histoire de la géographie et des langues vivantes<sup>91</sup> ». En juillet 1936, Huizinga a l'occasion de se prononcer une première fois sur le sujet, lors de la discussion à la CICI des résultats de l'enquête lancée par le Comité consultatif sur les livres d'histoire. Sa position clairement conservatrice montre dans la pratique l'étroitesse de la voie entre condamnation du nationalisme et défense de la nation :

---

<sup>89</sup> Lettre de Huizinga à Bonnet, 18 janvier 1939, archives UNESCO, IICI, OIM. VI. 26.

<sup>90</sup> « Acte international de Coopération intellectuelle » ratifié par les Pays-Bas le 10 janvier 1940 et entrée en vigueur le 31 janvier 1940 (UNESCO, archives IICI, correspondance générale du Directeur, « projets pour 1940 », A.I.76). L'intervention de Huizinga a été sollicitée par la CICI le 10 mars 1939 (SDN archives CICI, 5B, 32979) et l'IICI le 23 mars 1939 (UNESCO, archives IICI, A.I.57).

<sup>91</sup> Cette action de la SDN est résumée dans « Enseignement de l'interdépendance des peuples et des buts et de l'activité de la Société des Nations » archives SDN, 5B/26536/14390 (2<sup>ème</sup> conférence des Comités nationaux de coopération intellectuelle).

Il [Huizinga] estime que les premiers résultats de cette enquête sont surtout négatifs, en ce sens qu'ils montrent plus l'élimination des passages susceptibles de froisser les lecteurs d'autres pays que le développement de l'esprit international. De plus, il craint qu'en supprimant entièrement les passages dangereux, on dépouille les manuels de tout caractère, l'élément subjectif, c'est-à-dire l'élément national étant important. L'orateur ne croit pas que l'objectivité absolue soit réalisable dans l'enseignement de l'histoire.

Huizinga défend plus précisément le point de vue néerlandais en proposant de prendre exemple sur la bipartition traditionnelle de l'histoire aux Pays-Bas, par la recommandation de « scinder l'enseignement de l'histoire en deux parties : l'histoire nationale et l'histoire générale. C'est, selon lui, le seul moyen qui permette d'enseigner l'histoire dans un esprit international ». L'idée, si souvent développée par Huizinga, de l'exemplarité internationale des Pays-Bas sous-tend évidemment cette proposition. Enfin son attachement à l'histoire traditionnelle se lit dans la préférence accordée à l'approche politique, paradoxale chez ce pionnier de l'histoire culturelle :

Il estime que c'est l'histoire politique qui doit être à la base de l'enseignement de l'histoire, car c'est elle qui donne sa forme à l'histoire, du moins pour les enfants, et il ne trouve pas qu'il faille diminuer la part de l'histoire politique pour augmenter celle de la civilisation<sup>92</sup>.

Un nouveau temps fort dans les débats sur l'enseignement de l'histoire se produira à la faveur des propositions faites par la commission nationale de coopération intellectuelle du Danemark lors de la réunion des commissions nationales à Paris en juillet 1937. Parmi les six propositions danoises, les trois premières furent retenues pour examen par le Comité exécutif de la CICI qui chargea l'IICI de les soumettre au préalable à l'appréciation d'historiens « tels que MM. Huizinga et Šusta », membres de la Commission. A la demande d'Henri Bonnet<sup>93</sup>, Huizinga fit donc parvenir ses premières réactions avant de prendre la présidence d'un sous-comité en 1938 chargé de rédiger un rapport sur les propositions danoises. L'on voit bien dans ce cas particulier la lourdeur et l'inefficacité des procédures de la coopération intellectuelle qui semble avoir davantage pour but l'entretien de sa propre bureaucratie que l'action concrète, et l'on comprend l'impatience manifestée à plusieurs reprises par Huizinga à son sujet ; mais en l'occurrence, cela nous permet de disposer de trois textes – tous inédits – deux de la main de Huizinga (sa lettre à Bonnet du 19 juin 1938 et le rapport du sous-comité), l'autre, fortement inspiré par lui (le procès-verbal des débats de la Commission) sur la question de l'enseignement de l'histoire. Tous trois se caractérisent par un évident manque d'enthousiasme pour les idées danoises inspirées par un internationalisme militant. Ainsi à la première proposition – « la rédaction d'un ouvrage ou plutôt d'une série d'ouvrages mettant en lumière les problèmes qui constituent les plus graves obstacles à la compréhension mutuelle », notamment les questions « des colonies et des matières premières, des questions territoriales, la situation des minorités et les divergences en matière de politique commerciale » – Huizinga oppose un scepticisme complet :

---

<sup>92</sup> SDN, archives CICI /18ème session/PV4, 14/7/1936.

<sup>93</sup> Lettre de Bonnet à Huizinga, 9 juin 1938, UNESCO, archives IICI, A. III. 56.

C'est à peu près l'ensemble des questions du monde actuel. Il sera donc besoin de préciser quelles questions coloniales, territoriales on se propose de traiter. A moins qu'on ne parvienne à restreindre sévèrement le nombre des sujets et des volumes, l'entreprise aboutira à une véritable encyclopédie.

A la deuxième proposition – « l'élaboration d'un ouvrage qui démontrerait le rôle qu'ont joué dans les différentes périodes historiques les idées universelles et la coopération universelle » – Huizinga reproche à nouveau l'excès d'ambition et la confusion du propos :

Le rôle qu'ont joué dans les différentes périodes historiques les idées universelles n'est pas la même chose que celui joué par la coopération universelle [...] exposer leur rôle historique [des idées universelles], ce serait écrire une bonne partie de l'histoire de la civilisation. D'autre part les réalisations d'une coopération universelle dans le passé ne sont pas faciles à fixer. En tout cas elles ont été rares.

Mais surtout Huizinga doute de l'efficacité d'une telle entreprise ; son découragement croissant face à la montée des « hypernationalismes » en cette fin des années 1930, dont nous verrons la traduction théorique dans son essai sur « Patriotisme et nationalisme »<sup>94</sup>, se manifeste ici clairement :

Comment cet ouvrage comme tel pourrait constituer un correctif au mal du siècle qui est celui du resserrement nationaliste (y compris bolcheviste) de la conscience historique, mal qui est de nature beaucoup trop grave et trop vaste pour être soulagé par un exposé de certains résultats de mouvements d'idées dans le passé. Pour attaquer la maladie de l'hypernationalisme il faudra progresser par des voies plus directes et plus efficaces.

La troisième proposition danoise – la publication d'un manuel d'histoire mondiale – ne connaît pas un meilleur sort. Il se heurte en effet en notamment à la prérogative nationale chère à Huizinga :

Le monde historique n'évolue pas dans sa totalité mais dans ses unités, c'est à dire civilisations, continents, régions, peuples, Etats. Un livre qui s'appelle histoire mondiale sera donc toujours une juxtaposition de plusieurs histoires d'étendue, exactitude et importance inégales, même si l'on accepte un point de départ comme celui de Bossuet ou de Marx [...] un manuel d'histoire mondiale de dimensions restreintes ne pourra être autre chose que soit un abrégé très aride, soit un aperçu très personnel. Pour rédiger un abrégé la coopération est superflue, pour imaginer un aperçu elle est impossible. Les éducateurs ne tireront profit ni de l'un (ils abondent) ni de l'autre (ils restent nécessairement préjudicieux) (*sic*).

Mais il ne ferme pas toute issue :

Un livre d'histoire pour servir à l'éducation des peuples avec un esprit sain de compréhension internationale mutuelle devra plutôt traiter d'un sujet quelconque de nature partielle mais d'importance universelle, conçu dans cet esprit qu'on désire et écrit par un historien de premier ordre. Comme la CI n'est pas en mesure de créer des historiens, elle sera obligée de se

---

<sup>94</sup> Voir ci-dessous, chapitre 5.5.

contenter de signaler, d'encourager, de susciter et si le cas se présente de subventionner les talents qui auront sa confiance<sup>95</sup>.

En somme, une claire défiance vis-à-vis de l'initiative internationale et une belle leçon de « subsidiarité » avant la lettre. Il est possible lorsqu'il parle d' « un historien de premier ordre » qu'il ait pensé à lui-même, ayant on le sait, collaboré à un projet allemand d'histoire mondiale en 1933 qui n'eut pas de suite.

Huizinga reviendra une dernière fois en 1939 sur ces questions dans le cadre des travaux de l'IICI sur la « coordination des enseignements du second degré », qui pose à nouveau le problème de l'enseignement de l'histoire. Un nouveau comité d'experts est constitué, auquel il accepte dans un premier temps de participer avant de renoncer à ce nouveau déplacement à Paris. Il fait néanmoins tenir à Mercier, secrétaire de l'IICI, ses observations qui reprennent les principales convictions avancées au cours des années précédentes :

Il y a une deuxième maxime qui me semble s'imposer pour l'enseignement de l'histoire, c'est qu'il ne faut pas craindre d'être appelé conservateur. Pas trop de nouveautés dans cet enseignement. Retenez les cadres anciens. Beaucoup d'antiquité classique, pas trop d'orientalisme ni de peuples primitifs. Donnez à l'Europe son rôle de protagoniste. Et surtout n'oubliez pas le Moyen Âge, dont l'histoire surtout l'histoire constitutionnelle a une grande valeur éducative. Méfiez vous de l'opinion courante d'après laquelle le vrai but de l'histoire serait de comprendre le monde contemporain. C'est peut-être une vérité dans le domaine philosophique mais elle ne l'est pas dans l'ordre pratique. N'exagérez pas la place donnée à l'histoire récente ou contemporaine [...] un peu d'histoire de l'art bien choisi et pas trop universel. Histoire de la civilisation est un grand mot, évitez le s'il se peut.

Ces prises de position explicitement conservatrices – et radicalement opposées à celles que Marc Bloch développera sur le même sujet quelques années plus tard<sup>96</sup> - paraissent paradoxales : le pionnier de l'histoire culturelle se prononce pour le primat de l'histoire politique et, si l'on croit retrouver l'auteur de *L'Automne du Moyen Âge* dans l'apologie de cette période, c'est pour en vanter l'histoire « constitutionnelle » (comprendre « institutionnelle ») qu'il avait précisément exclue de son maître ouvrage. L'auteur d'une thèse sur le théâtre indien, l'anthropologue averti de *Homo ludens*, écarte l'orientalisme et les peuples primitifs. Enfin le théoricien qui, à la même époque, affirme, dans *De wetenschap der geschiedenis* (« La science de l'histoire ») la dimension mondiale de l'histoire privilégie l'histoire européenne et surtout nationale<sup>97</sup>. Il faut, pour comprendre ce paradoxe, faire évidemment la part des considérations pédagogiques : il s'agit ici d'enseignement et non de recherche historique ; il s'agit de parler à des enfants et des

---

<sup>95</sup> Lettre de Huizinga à Bonnet, 19 juin 1938, UNESCO, archives IICI, A. III. 56. Le rapport final du sous-comité sera un peu moins dévastateur mais Huizinga renvoie clairement cette modération au « souci de ne pas porter un jugement entièrement négatif » en reprenant quelques idées de son collègue tchèque Šusta (SDN, archives CICI/503).

<sup>96</sup> Voir ci-dessous, chapitre 6.4.

<sup>97</sup> « Nous connaissons vingt cultures, anciennes et modernes, dans leur variété et leur spécificité. Nous connaissons, plus ou moins, soixante siècles de passé humain. Nous devons placer toute histoire en relation avec cet arrière-plan. Seul le monde peut être la caisse de résonance de notre son de cloche historique. » (VW, VII, 162.)

adolescents, non à des étudiants ; Huizinga, qui a enseigné dans le secondaire, sait qu'il faut prendre en compte leurs capacités cognitives et leurs modalités propres d'apprentissage, en rendant l'histoire vivante, proche, et exempte de toute abstraction. N'était-il pas allé dans ses cours à Haarlem jusqu'à renoncer de son propre aveu aux exigences de vérité de l'histoire scientifique pour transmettre à ses élèves de « belles histoires, indifférent au fait qu'elles soient fondées<sup>98</sup> » ?

Mais il y a plus : les positions qu'il adopte en matière d'enseignement renvoie aux multiples « tensions » qui animent sa conception de l'histoire comme le reste de sa pensée : « histoire-problème » sans doute, mais qui doit aussi rester une « histoire-récit » ; essor de l'histoire culturelle, mais privilège de l'histoire politique qui présente des « formes » claires ; histoire mondiale (*wereldgeschiedenis*), mais qui doit laisser une place de choix à l'histoire-mémoire nationale<sup>99</sup>.

### 3.5.3. *L'intellectuel*

Cette préoccupation nationale de Huizinga dans son action au sein de la coopération intellectuelle se mesure également dans les débats intellectuels organisés par l'IICI entre les plus grands esprits de l'époque, sous la forme d'« Entretiens » et de « Correspondances », auxquels il a systématiquement pris part de 1933 à 1939.

La question de la nation se pose dès le premier de ces entretiens, auquel Huizinga est invité en octobre 1933, sur « L'avenir de l'esprit européen ». Retraçant l'histoire de l'esprit européen, il porte « le regard sur tout sentiment, sur chaque idée qui a tendu à réunir les forces morales des peuples d'Occident dans une concorde réelle » ; cela va de l'unité du genre humain apportée par le stoïcisme au cosmopolitisme des Lumières en passant – les références au Moyen Age étant, sans surprise, nombreuses – par l'unité chrétienne, l'idéal de chevalerie, l'humanisme et la République des lettres. Huizinga veut encore croire qu'« aucune de ces formes du passé n'a perdu sa signification ou sa force » ; de plus « une forme nouvelle de cet esprit » est apparue à l'époque contemporaine avec le socialisme – hommage rare sous sa plume. Il reste que ces idéaux sont désormais contrecarrés par « le nationalisme contemporain », dont la croissance fait planer sur l'Europe une « menace très grave ».

La célébration de l'unité européenne, le procès du nationalisme semblent ainsi sans ambiguïté. Toutefois Huizinga, empruntant encore une fois la voie étroite entre attaque contre le nationalisme et défense de la nation, infléchit quelque peu son raisonnement :

Nous connaissons trop bien le nationalisme pour avoir le soin (*sic*) de le décrire ici. Il faut accepter le contraste polaire des deux sentiments comme inévitable. Il faudra mettre les éléments plus nobles d'un nationalisme fondé dans la vraie culture au service d'un européenisme apte à recueillir et à concilier les différences des civilisations nationales<sup>100</sup>.

---

<sup>98</sup> Cité par A. van der Lem, *Het Eenwige verbeeld...*, p. 41.

<sup>99</sup> Sur ces tensions et leur interprétation, voir ci-dessous, Conclusion.

<sup>100</sup> *L'avenir de l'esprit européen*, série *Entretiens*, IICI, Paris, 1933, p. 53-64 (VW, VII, 262-266).

Cet infléchissement et cette dernière phrase en particulier ne passèrent pas inaperçus. Julien Benda réagit vivement contre cette façon de ménager la chèvre et le chou, qu'il qualifie de « discours officiel » :

Il y a là une idée radicalement fausse [...] [il faut] combattre chez les peuples ce refus catégorique d'aucun renoncement à eux-mêmes, attendu que, encore une fois, avec la persistance de ce refus, il n'y a pas d'Europe possible<sup>101</sup>.

La polémique – courtoise – entre Benda et Huizinga se poursuivra, on le sait, par écrit<sup>102</sup>. Cette correspondance est à vrai dire éminemment paradoxale. Benda a en effet placé son *Discours à la nation européenne* sous l'invocation de deux figures... néerlandaises: Spinoza, auquel il emprunte la citation liminaire de l'ouvrage, et Erasme, dont il fait le prototype de l'européen idéal. Huizinga, lui, procède à une défense en règle des nationalités, à commencer par la française qu'il réhabilite auprès de son correspondant français... C'est en effet autour de la « notion de justice », dit-il, que se sont constituées les premières nations, et au premier chef la nation française. Ce thème, qu'il venait d'aborder dans son compte-rendu de *L'histoire sincère de la nation française* de Seignobos est également développé ici, montrant une fois de plus la concordance thématique entre son œuvre d'historien et ses autres activités. Huizinga retrouve en effet chez Benda « un malentendu historique très répandu, même parmi les historiens ». Ce malentendu concerne « la valeur du principe-nation » qui, chez Benda comme chez Seignobos est présentée de façon trop fortuite – or « sans nier l'élément fortuit », Huizinga voit un élément décisif de continuité dans la justice royale. Les Capétiens en effet « ont bâti la France grâce à cette position de juge suprême, jamais mise en doute, d'où ont pris leur essor les organes centraux du royaume » (VW, VII, 273-274).

Huizinga, emporté par le désir de prendre le contre-pied des thèses de Benda, en vient à formuler une prédiction que l'après-guerre justifiera mais qui passe un peu vite sur les dangers du court terme :

Ayez patience. Le nationalisme que vous abhorrez est en train de sombrer dans le ridicule [...] Ne nous attristons pas du fait qu'à présent les masses sont endoctrinées et intoxiquées par des systèmes temporaires d'autorité qui ordonnent de fermer les fenêtres ouvertes vers le ciel. Admettons la part de sacrifice et d'amour qui n'y manque pas. Dans cent ans tout cela sera plus passé que le sentimentalisme théâtral des « fédérés » de 1790. (VW, VII, 275)

Alléguant une « tension polaire qui peut nous faire nationaux et européens à la fois », il réaffirme l'opposition entre nationalisme (dévoyé) et nationalité (légitime) :

Dès que vous admettez, à côté du « nationalisme » exécré comme volonté perverse, la « nationalité » comme propriété naturelle et historique dont nous ne pouvons pas sortir, avec son complément sentimental de « patriotisme » sain, il y aura moyen d'espérer en l'avènement d'une Europe sans le sacrifice impossible des nations que vous voulez nous imposer. (VW, VII, 275-276)

---

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>102</sup> Voir chapitre 1.1.

Dans ce plaidoyer, le thème de l'exemplarité des petites nations est également avancé. Ainsi de leur connaissance des langues étrangères dont feraient bien de s'inspirer les grandes nations. Et de façon très pertinente, Huizinga démasque, derrière l'internationalisme militant affichée par Benda, des relents de francocentrisme notamment linguistique. Car ce dernier propose l'usage du français comme langue de l'Europe unie, suscitant chez le Néerlandais la réaction immédiate du polyglotte et du philologue :

Ce serait défendre au connaisseur tous les vins hors le Bordeaux. La vie de l'esprit dans sa nuance infinie a besoin d'une pluralité de langues [...] C'est encore un bonheur des petites nations qu'elles sont obligés d'apprendre plusieurs langues [...] Je ne vois pas pourquoi l'homme instruit des grandes nations ne posséderait pas aussi, s'il le veut, quatre ou cinq langues. (VW, VII, 276-277)

Une nouvelle occasion particulièrement prestigieuse de faire valoir ses idées lui sera fournie par la réunion des commissions nationales de coopération intellectuelle à Paris en juillet 1937 : à cette occasion Huizinga est en effet chargé de soumettre un rapport sur la coopération intellectuelle elle-même<sup>103</sup>. La tonalité du discours est, cette fois, tout autre : l'enracinement des dictatures et leurs audaces croissantes, de l'Ethiopie à l'Espagne en passant par la Rhénanie, ne permettent plus de prendre à la légère les menaces qu'elles représentent. Et la survie même des idées et idéaux transnationaux, à laquelle Huizinga croyait encore dans sa contribution au débat sur « L'avenir de l'esprit européen », est désormais bel et bien en jeu :

La coopération intellectuelle est menacée de faillite. Elle est repoussée de notre vie sociale par deux forces immenses : l'hypernationalisme et son allié, l'esprit de publicité. C'est la première fois, dans l'histoire de l'Occident, que l'idéal d'unité internationale est en bien des endroits délibérément et explicitement abjuré.

Malgré un tableau sans concessions des ravages du nationalisme, l'auteur ne va pourtant pas remettre en question sa conviction dans les caractères positifs du fait national lui-même. Bien au contraire, il y voit le seul fondement possible d'un internationalisme bien compris :

Mais qu'entendons-nous par ce mot : internationalisme ? Nous ne voyons plus l'internationalisme comme une chose sans forme émergeant du néant et ne reposant sur rien de plus immédiat que les principes éternels de l'humanité en général, de la vertu et de la fraternité. Bien que ces principes doivent rester éternellement le suprême idéal, toute activité commune en vue de leur accomplissement doit provenir de l'expression nationale. L'immense pouvoir et la valeur indispensable de la nationalité en tant que soutien de la vie sociale et de la civilisation se présentent tout d'abord à notre esprit quand nous abordons le concept d'internationalisme. Ce mot même implique l'existence de diverses nations agissant ensemble.

---

<sup>103</sup> « Rapport sur le rôle de la coopération intellectuelle dans l'organisation du monde contemporain » UNESCO, archives IICI, A. III. 56.

Cette volonté de partir des réalités nationales explique que le texte ne soit, en vérité, guère optimiste sur les possibilités d'une coopération intellectuelle internationale. Il se présente comme une « recherche d'un groupe de valeurs essentiellement nationales et propres à l'exportation ». La religion est de celles-là, mais la philosophie, la science et l'érudition ont un effet limité, en raison du « cercle très limité de leurs bénéficiaires » ; d'autre part la science est par essence « a-nationale », tandis qu'inversement la « philosophie et l'érudition ne sont pas immunisées contre le danger de préoccupations nationales » ; de sorte qu'elles ne sont pas à même de concourir à la compréhension mutuelle. Les valeurs politiques sont parfois exportables, comme le parlementarisme britannique pour lequel Huizinga a toujours professé la plus grande admiration ; mais, très hostile au régime d'Assemblée pratiqué aussi bien dans la France de la Troisième République<sup>104</sup> que dans les Pays-Bas du *verzuiling*, il s'interroge sur le succès de la transplantation : « L'exportation de ce puissant organisme politique a-t-elle été couronnée de succès ? » Plus favorables au commerce international des esprits, sont l'art et la littérature mais le climat contemporain ne leur est guère propice. Le vrai enjeu est d'ordre éthique et se joue au niveau de l'individu. Répétant les conclusions de sa lettre à Benda et de ses *Incertitudes*, Huizinga estime :

Face à ce défi, le pouvoir des hommes de culture est limité pour cultiver cette harmonie en nous-mêmes et en notre prochain, il n'est pas suffisant d'écrire des livres populaires et demi-érudits. Nous en sommes toujours plus ou moins réduits à communiquer d'une tour d'ivoire à l'autre [...] Ce sont les masses qu'il faut ramener à une conception plus pure de la civilisation [...] Le plus gros du travail doit être entrepris par chaque nation et individuellement dans chaque nation.

Conclusion qui va, en tout cas, dans le même sens que ses recommandations sur l'enseignement de l'histoire : un profond scepticisme sur les possibilités d'une approche vraiment internationale des problèmes du temps. Dans le cas néerlandais, cette attitude revient à conforter le repli sur soi-même. Huizinga demeure dans la ligne de la politique étrangère des Pays-Bas, désireux avant tout d'éviter d'être pris dans l'engrenage qui va conduire au déclenchement du deuxième conflit mondial.

Le début de la guerre va d'ailleurs conduire Huizinga dans sa dernière prestation au sein de la coopération intellectuelle à prendre position plus précisément sur la question de la neutralité. Il s'agit de sa réponse à son collègue brésilien Miguel Ozorio de Almeida, dans le cadre de la *Correspondance* de l'IICI sur l'attitude des intellectuels face au conflit naissant. Se posait évidemment la question de la compatibilité entre devoir national et liberté de pensée. Question qui revêtait un sens particulier dans les pays neutres – dont le Brésil et les Pays-Bas – et que Roosevelt, dans un célèbre discours radiodiffusé, avait voulu résoudre en distinguant « neutralité des Etats » et « neutralité des consciences ». Ozorio de Almeida, s'appuyant sur les déclarations de Roosevelt, et au nom même des idéaux de la coopération intellectuelle internationale, plaidait pour la liberté de conscience et d'expression des intellectuels dans les pays neutres :

---

<sup>104</sup> Dans son dernier ouvrage, *A l'aube de la paix*, Huizinga consacrera un long développement aux « phénomènes de dégénérescence sous la Troisième République » (*A l'aube de la paix, op.cit.*, p. 83-86).



Nous autres intellectuels, le moins que nous devons à la vérité, c'est d'abord de la chercher et ensuite de la proclamer [...] Il ne faudrait pas permettre que les lois de neutralité fussent transformées en moyens nouveaux de restreindre la liberté de pensée et de conscience<sup>105</sup>.

De la direction que doit prendre ce devoir de vérité, Ozorio de Almeida ne fait pas mystère :

J'ai l'honneur d'être à Paris depuis le 18 août. Je croyais bien connaître la France. Je l'aime pour tout ce qu'elle représente de culture, de finesse, de civilisation, de courtoisie et de beauté. Mais je vous avoue ma profonde émotion en voyant ce que j'ai vu, mêlé au peuple en ces moments décisifs de la mobilisation générale et de la déclaration de guerre [...] C'est alors qu'une pensée s'est imposée moi avec toute sa force et sa beauté; permettez-moi de vous la dire, Monsieur, elle ne m'appartient pas, vous allez le voir, mais jusqu'à présent je la prenais comme une utopie. Le jour où toutes les nations seront arrivées au degré de civilisation profonde et véritable dont la France fait preuve maintenant (et je suis sûr que la même chose se passe en Angleterre) il n'y aura plus de guerre. La guerre a été imposée à ces peuples du dehors<sup>106</sup>.

Sans le dire expressément, c'est donc à la cause alliée parce que le droit et la vraie civilisation sont de ce côté-là, qu'Ozorio veut rallier l'internationale des esprits.

La réponse de Huizinga<sup>107</sup>, malgré un certain embarras devant cet appel à ses chères valeurs éthiques, constitue une parfaite illustration des positions officielles néerlandaises, comme le prouve la radiodiffusion, en plein régime de censure, de son intervention sur « Neutralité et liberté, vérité et civilisation », qui reprend fidèlement les propos de sa lettre à Ozorio de Almeida<sup>108</sup>. Malgré son aversion réelle et démontrée à maintes reprises pour le régime hitlérien, Huizinga ne veut pas arbitrer cette nouvelle querelle des grands nationalismes européens. Certes il reconnaît que, pour les individus, une vraie neutralité de conscience entre les deux camps est une chose difficile :

Il est presque impossible de n'avoir pas de préférence pour l'une ou l'autre des deux causes [...] A moins d'accepter le triomphe de la force comme principe directeur du destin de l'humanité, il faut opter pour ce qu'on tient être le droit et pour ce qui promet de garantir le règne de l'esprit et de la civilisation.

Mais cela ne retire rien au « bon droit d'un Etat de rester neutre dans un conflit armé » qui est « indiscutable ». Si donc la liberté de conscience est intacte, il n'en est pas de même de la liberté d'expression :

Il est donc tout à fait normal qu'un gouvernement, s'étant déclaré neutre, surveille étroitement toute action de ses concitoyens qui pourrait entraîner la rupture de cette neutralité proclamée [...] il en résulte que le citoyen neutre doit souffrir une certaine limitation, assez grave parfois, de sa

---

<sup>105</sup> Lettre de Ozorio de Almeida à Huizinga, AH, 84 II, 2.1, p. 2.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>107</sup> Lettre de Huizinga à Ozorio de Almeida, AH, 84 II, 2.2, p. 2.

<sup>108</sup> *Neutraliteit en vrijheid, waarheid en beschaving*, Haarlem, 1939. Ce discours, radiodiffusé le 19 novembre 1939, repris dans les œuvres complètes (VW, VII, 460-466) est bien connu des commentateurs mais sa généalogie, inscrite dans la Coopération intellectuelle internationale, ne l'est pas.

liberté, non pas de pensée mais de parole. Il a le devoir de ne pas causer des ennuis ou des difficultés à son gouvernement dans l'exercice de sa politique<sup>109</sup>.

Huizinga préfère mettre l'accent sur les perspectives ouvertes par « l'absence de haine entre les peuples » :

Exception faite pour les cris rauques d'une certaine presse endoctrinée et délirante, et sauf la récolte future des sentiments qu'auront semée les agresseurs parmi les victimes de leur oppression ou de leur violence, l'Europe d'aujourd'hui ne connaît pas d'inimitié profonde entre ses nations [...] Il se pourrait après tout que le monde se trouvât plus proche d'une concorde générale qu'il ne l'a été depuis bien des siècles. On se demande parfois si la faillite de la guerre comme moyen politique n'est pas déjà en train de se réaliser. De maints côtés on voit déjà les hommes d'Etat chercher en tâtonnant de s'orienter vers la possibilité d'un rétablissement du droit international et de la fondation d'un ordre politique meilleur dans une Europe régénérée<sup>110</sup>.

Sans doute, à moyen terme, la prédiction de Huizinga sera vérifiée et il pressent avec une grande justesse la reconstruction de l'Europe sur de nouvelles bases, dont il développera lui-même les éléments dans son dernier grand ouvrage, *A l'aube de la paix*. L'on est à nouveau frappé par la double dimension de sa pensée dans ce domaine comme dans d'autres, prise selon ses propres termes dans des « tensions », des « polarités ». Ici, entre une condamnation inquiète du temps présent et une vision prémonitoire et progressiste de l'avenir. Mais dans l'immédiat, sa position ressemble fort à du *wishful thinking* conforme à l'état d'esprit des dirigeants néerlandais de l'époque : position qui se révélera être, quelques mois plus tard avec l'agression hitlérienne contre les Pays-Bas à l'aube du 10 mai 1940, une dangereuse illusion.

---

<sup>109</sup> Lettre de Huizinga, p. 3-4. Dans la version destinée aux Néerlandais, le propos est encore plus tranché : « Le reproche de lâcheté, d'égoïsme ou de méconnaissance du droit sera déplacé tant que le maintien d'une souveraineté nationale absolue reste le premier devoir d'un Etat » (VW, VII, 462). Huizinga reprend dans son argumentation des considérations qu'il développe au même moment dans son essai sur « Patriotisme et nationalisme » : selon lui, la situation actuelle découle de maux plus anciens, bien antérieurs à « l'année fatale 1914 », dans une longue dérive qui a commencé au Moyen Âge et a mené finalement à l'hypernationalisme : « Depuis le moment où l'Europe s'est regroupée en nations – ce qui remonte aux profondeurs du Moyen Âge –, il y eut du nationalisme, et là où est le nationalisme est l'hypernationalisme. » (VW, VII, 464), voir ci-dessous, chapitre 5.5.

<sup>110</sup> Lettre de Huizinga, p. 5-6.

## Chapitre 4

### « *Le miroir de la France* »(1) : *Johan Huizinga et l'histoire de France.*

#### 4.1. Les Pays-Bas dans le miroir de leurs voisins.

Cette préoccupation nationale conduit naturellement Huizinga à s'intéresser comme ses collègues aux grands voisins de son pays, situé au cœur du triangle spéculaire France/Angleterre/Allemagne. Tout comme celle de Vollenhoven sa susceptibilité est mise en branle par ce qu'il perçoit comme une attitude méprisante de l'étranger à l'égard de ses compatriotes ; il va dès lors en définir les qualités en réaction et par opposition, terme à terme, aux « caractéristiques » des autres peuples : à « l'arrogance » française va donc répondre la « simplicité » (*eenvoud*) néerlandaise ; au « militarisme » allemand, le « pacifisme » principiel (*vredesliefde*) des Pays-Bas ; et à l'étroit « nationalisme » des trois grandes puissances européennes, la « sensibilité et l'ouverture internationales » (*internationale gezindheid en openheid*) des descendants de Grotius.

De plus se donne à voir, dans la référence faite aux grands pays voisins dans l'argumentaire de Huizinga, un délicat jeu d'équilibre destiné à conforter l'identité néerlandaise. Ainsi dans le face à face France/Pays-Bas, à l'exception capitale du Moyen Âge, l'influence française est soit ignorée, soit condamnée ; et pour lui faire bonne mesure, c'est alors l'influence *britannique* (parlementarisme, libéralisme) qui est mise en avant : ainsi lorsqu'il oppose, de façon très burkienne, les libertés anglaise et néerlandaise d'origine médiévale, qui constituent une « exception à l'emprise du pouvoir », à la liberté moderne issue de la révolution française et qui aboutit, elle, au renforcement du pouvoir d'Etat<sup>1</sup>. Référence britannique qui sert également à écarter le danger allemand avec l'insistance croissante de Huizinga sur l'« occidentalité » (*westelijkheid*) de son pays, où, déclare-t-il dans une conférence à Amsterdam en février 1934, « réside notre puissance sur mer et notre pouvoir sur la mer (*onze kracht op zee en over zee*) » ainsi que « notre parenté avec le grand peuple qui a créé l'ordre institutionnel moderne<sup>2</sup> ». Et la même année, dans *Nederland's geestesmerk*, il réaffirme avec force :

Une destinée miraculeuse (*wonderlijk*) a fait de notre peuple, séparé de l'ethnie originelle, un noble élément de l'Europe de l'Ouest [...] Dans cette occidentalité réside notre force et la raison de notre existence. Nous appartenons au côté atlantique. Notre centre de gravité se trouve sur la

---

<sup>1</sup> AH, 80 I, 2, p. 2.

<sup>2</sup> Conférence de Huizinga au *Groote Club* d'Amsterdam le 19 février 1934, cité par A. van der Lem, *Het Eenwige verbeeld... op.cit.*, p. 195.

mer. Notre compagnie est celle des peuples occidentaux, du grand peuple en premier lieu qui a créé l'ordre politique moderne et maintient encore la liberté. (VW, VII, 311-312)

Mais la France est aussi, et plus souvent encore que l'Angleterre, appelée à la rescousse pour contrebalancer le poids de l'Allemagne. On le voit déjà lorsque la menace à la fois politique et culturelle de l'impérialisme allemand atteint un premier paroxysme avec la guerre de 1914-1918. Celle-ci provoque une réaction très vive de Huizinga, même s'il la confie au secret de ses archives, en 1915 :

Peut-on avoir la science allemande sans la culture allemande dont nous sommes écœurés ? *Qu'on nous donne, au nom de Dieu, quelque chose de français, et vite*<sup>3</sup> ! (AH, 71 III, 1.3.2)

C'est encore pourquoi, dans sa conférence sur « L'influence de l'Allemagne sur la civilisation néerlandaise » en 1933, il est tant question... de la France :

Dès lors [à partir du début du XVIIe siècle] la jeune et indépendante nation néerlandaise se trouvait ouverte d'égale manière à l'influence allemande comme à l'influence française. Pourtant quelle différence constante quant aux conditions dans lesquelles l'une et l'autre pouvaient se faire valoir ! En premier lieu, l'orientation pluriséculaire vers la France avait prédisposé la civilisation néerlandaise à réagir avec plus d'aisance (*lichter*), pour ainsi dire, à la France qu'à l'Allemagne. (VW, II, 311)

A côté des risques de la « germanisation » (*verduitsching*), la « francisation » (*verfransching*) apparaît comme un moindre mal. Davantage, la seconde fonctionne littéralement comme un antidote à la première car les Néerlandais ont « trop longtemps bu du vin français et parlé latin » (VW, II, 323) pour être culturellement « germanisés » et notamment pour être trop influencés par le romantisme et « le genre faustien », qui caractérise les Pays-Bas « aussi peu que la France » (*ibid.*).

L'idée est reprise sur un plan plus général, cette fois à destination du public néerlandais dans *Nederland's geestesmerk*, où parlant de l'émergence d'un ensemble néerlandais au Moyen Âge, il observe :

Indiscutablement, il y eut alors un processus de différenciation vis-à-vis de l'Empire allemand et d'intégration interne [entre les provinces néerlandaises]. Cela ne concernait pas seulement la langue, mais aussi le développement politique et la civilisation, sujets ici de tout temps à une influence française continue. (VW, VII, 281)

Pourquoi donc cette peur de l'Allemagne ? Elle renvoie évidemment à l'expansionnisme politique allemand qui, depuis le XIXe siècle, a pris le relais de l'hégémonie française. Huizinga sait fort bien que les temps de Louis XIV et de Napoléon sont révolus et que la menace venue du Sud appartient désormais au passé. Il est essentiel à ce sujet de remarquer que sa vie a très exactement correspondu à l'apogée de la puissance allemande, de Bismarck à Hitler. Lui-même date précisément de 1864 (soit huit ans avant sa naissance), avec l'invasion du Danemark, l'essor du militarisme prussien<sup>4</sup>. Allant de

---

<sup>3</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>4</sup> VW, VII, 530.

pair avec ses ambitions politiques, l'impérialisme culturel de l'Allemagne est tout aussi redoutable car est en jeu dans les deux cas l'existence même d'une identité néerlandaise. Particulièrement dangereuse à cet égard est l'opinion, notamment répandue par certains historiens allemands, selon laquelle les Pays-Bas, ancienne terre d'Empire, seraient une partie de l'Allemagne indûment enlevée au Reich par les aléas de l'histoire, et dont il s'agit désormais d'assurer le retour dans la *Deutschtum*. D'où les polémiques répétées entre Allemands et Néerlandais, depuis la figure éminente du libéralisme néerlandais du XIXe, J.R Thorbecke qui, tout en reconnaissant l'appartenance du pays à « l'Europe germanique », énonce un formel « Nous sommes des Néerlandais ; nous ne sommes pas des Allemands<sup>5</sup> », à un P.J. Blok se dressant contre l'annexion historiographique des Pays-Bas, et en particulier de son sacro-saint Siècle d'or, dans la *Deutsche Geschichte* de Karl Lamprecht<sup>6</sup>.

Dans sa conférence de 1933 sur l'influence de l'Allemagne, Huizinga reprend d'ailleurs longuement les idées de Thorbecke et rend hommage à son essai d' « à peine quatre pages, pourtant tout à fait complet et suffisant pour mettre en pleine lumière la relation telle qu'elle était et pouvait être » (VW, II, 321). Comme son illustre prédécesseur, mais en prenant ses distances avec l'idée même de « germanité », il avance une argumentation historique centrée sur les siècles d'indépendance néerlandaise, sur l'épanouissement de la civilisation nationale et... sur la longue influence française. Autrement dit, s'il est beaucoup question de la France dans l'œuvre de Huizinga, ce qui importe, c'est la nature et le moment de ces occurrences et la manière dont elles s'intègrent dans la stratégie nationale de l'historien. Quand il parle de la France, c'est presque toujours, explicitement ou non, en référence aux Pays-Bas, à la culture néerlandaise ou au contexte sociopolitique néerlandais. Il faut donc, comme il nous y invite lui-même, raisonner en termes d'appropriation, de réutilisation, de détournement ou de rejet<sup>7</sup>.

Comment en l'occurrence caractériser cette relation entre les deux pays, comment décrire les modalités de cette appropriation ? L'on retrouve chez lui, sans surprise, de nombreux échos des expériences historiques douloureuses de son pays dues à l'expansionnisme français ; mais son sens historique exceptionnel l'amène également à des jugements plus originaux et plus équilibrés. Surtout sa relation profonde avec l'histoire de France va bien au-delà des clichés et des débats historiographiques néerlandais contemporains : il apparaît que la référence française est centrale dans le type d'histoire qu'il écrit et dans la relation éminemment personnelle qu'il entretient avec le genre historique.

---

<sup>5</sup> J.R. Thorbecke, « Onze betrekking tot Duitsland », dans *Thorbecke en de wording van de Nederlandse natie*, Nimègue, 1980, p. 201-204 (citation p. 203).

<sup>6</sup> P.J. Blok, « Duitsland en Nederland », *Onze Eeuw*, 5, 1905, n°1, p. 418-437 (citation, p. 436).

<sup>7</sup> Voir sur la théorie des « influences » chez Huizinga, ci-dessus, Introduction, « Problématique ».

## 4.2. La France rejetée : Louis XIV et Napoléon

A première vue, les condamnations répétées par Huizinga de Louis XIV et de Napoléon s'inscrivent parfaitement dans la perception négative de ces deux règnes dans la conscience néerlandaise. Ainsi, naturellement, de la guerre de Hollande en 1672, dans laquelle Huizinga ne voit rien moins que « la plus scandaleuse de toutes les guerres d'agression » (VW, II, 402). Même condamnation de la révocation de l'Edit de Nantes, qui ne surprendra pas chez un homme issu d'une des nombreuses familles spirituelles de la Réforme, celle des Mennonites. Le sujet a toujours été très sensible aux Pays-Bas, grand refuge des protestants français à la fin du XVIIe siècle : réfugiés qui n'ont pas été pour peu, de Bayle à Jurrieu et Basnage, dans la formation de la « légende noire » de Louis XIV répandue dans l'opinion néerlandaise. Huizinga condamne ainsi, dès son étude sur « Grotius et son siècle » en 1925, la révocation de l'Edit de Nantes, conclusion monstrueuse du rêve de rétablissement de l'unité chrétienne, dans laquelle le penseur hollandais, alors en exil à Paris, avait voulu voir la mission historique de la monarchie française :

Dans cette France qu'il avait tant honorée, où il avait attendu en premier lieu les fruits de son combat pour la réconciliation chrétienne, l'unité de l'Eglise fut en effet rétablie : par la révocation de l'Edit de Nantes. Ce fut la réalisation que l'Histoire sut donner à ce rêve. C'est ainsi que l'idéal s'incarna dans la pratique. (VW, II, 402)

C'est dans *A l'aube de la paix* que Huizinga va dresser un réquisitoire général de l'ensemble du règne du « Roi-soleil », sur un ton d'une virulence extrême. La proximité de la thématique – notamment l'importance du registre éthique – comme celle du style, avec le sévère bilan dressé par Lavissee du fameux « siècle de Louis XIV » est frappante, même si Huizinga semble prendre ses distances avec son prédécesseur français qui gardait une certaine nostalgie pour un « grand règne »<sup>8</sup>. Le temps du Roi-soleil paraît être à l'historien néerlandais l'exemple même d'une époque dont la réputation ne tient qu'à la prégnance d'une image ancienne et usurpée :

Parfois me semble-t-il, à l'appréciation de périodes définies de culture, adhère comme la suie d'un foyer éteint, écho d'un jugement déjà depuis longtemps récusable parce qu'inexact et périmé. Ainsi par exemple, pour l'époque de Louis XIV.

Aux yeux de beaucoup, tout ce fragment d'histoire garde encore je ne sais quoi de son revêtement de dorure, ornement factice appliqué par les contemporains et les successeurs. Mais cet éclat n'est vraiment inhérent qu'aux grands esprits – Racine, les grands moralistes, quelques hommes probes et courageux, Vauban, Fénelon, ne craignant pas de proclamer tout ce qu'il y avait de corrompu [...] Versailles est un monstre mal venu corrompant le pays et l'état. Si l'on élargit son champ visuel au delà du terrain de l'art et des lettres, si l'on entend aussi par culture [...] l'ordre légal, la

---

<sup>8</sup> « [Louis XIV] soutint son grand rôle, depuis le lever de rideau splendide jusqu'aux sombres scènes du dernier acte, dans un décor de féerie, ces palais bâtis en des lieux inconnus et sur terres ingrates, ces fontaines qui jaillissent d'un sol sans eau, ces arbres apportés de Fontainebleau ou de Compiègne, ce cortège d'hommes et de femmes déracinés aussi, transplantés là pour figurer le chœur d'une tragédie si lointaine à nos yeux, déshabitués de ces spectacles et de ces mœurs, qu'elle prend quelque chose du charme et de la grandeur d'une antiquité. » E. Lavissee, *Louis XIV, Histoire d'un grand règne*, nouvelle édition, Paris, 1989, p. 725.

moralité, l'humanité et la liberté, il ne reste alors plus grand' chose de ce lustre qui nimbe l'image historique de la France de 1661 à 1715. Le roi, personnage borné à l'extrême, dont la seule vertu réelle réside dans sa laborieuse application ; un homme ne connaissant que lui-même et cette vaine gloire dont il a fait son Dieu et pour laquelle il sacrifie sans cesse son splendide royaume et son noble peuple. L'œuvre de ses grands ministres constitue en fait une erreur et un échec perpétuels, même celle de Colbert, dont les efforts pour amener la prospérité avaient pour fin expresse le préjudice des autres peuples<sup>9</sup>. Les guerres de Louis XIV, le but avoué de son existence : un piètre enchaînement d'entreprises manquées [...]. De toutes ces guerres, la France a subi infiniment plus de dommage qu'elle n'en a retiré de profit. Comme période de culture, le bilan défavorable du long règne de Louis n'est pas encore près d'être établi sur ce point. Un coup d'œil plus pénétrant sous la grandeur boursouflée de l'époque, révèle une mauvaise gestion continue, une vénalité répugnante, une dureté inouïe et l'hypocrisie d'une feinte dévotion. La préparation de la Révocation de l'Edit de Nantes est un des chapitres les plus écœurants de l'histoire moderne<sup>10</sup>.

De fait, Louis XIV n'est rien d'autre que « l'inventeur du militarisme moderne » mis au service de « sa chimère de gloire et de majesté » ; et Huizinga de citer la condamnation par Lemontey de la véritable « course aux armements » avant la lettre, lancée par Louis XIV au cœur de l'Europe – citation qu'il a trouvée dans Lavis<sup>11</sup>.

Napoléon qui, après avoir fait des Pays-Bas un Etat-satellite confié à son frère Louis, alla jusqu'à les annexer, ne connaît pas un meilleur sort. Dans un portrait étrangement similaire à celui de Louis XIV, Huizinga dénie à l'Empereur toute grandeur, souligne ses faiblesses (« égoïsme, appétit de pouvoir, plate vanité ») et ne voit son génie ni sur le plan politique, ni économique : « Il avait les idées de son temps et de son milieu ». Son œuvre législative ne doit pas être surestimée : la part personnelle de Napoléon dans la rédaction des codes est limitée car il n'a fait que « suivre les idées de Daunou ». Même sur le plan militaire Huizinga est sceptique quant au génie de Napoléon : le manque de patience et le désarroi en cas d'échec, comme lors de la campagne de Russie, en ternissent l'image. Le jugement éthique est omniprésent, soulignant l'« égoïsme » du personnage, son « aveuglement » et son « manque de perspective » et s'interrogeant sur son « équilibre psychique ». Grandeur de Napoléon ? Sans doute au regard de son immense énergie et de sa foi dans son étoile ; mais, conclut Huizinga dans la même veine éthique : « la grandeur appartient-elle à l'homme ? ». Dans le cas de Louis XIV comme dans celui de Napoléon, c'est l'inauthenticité qui domine : le premier est présenté comme un acteur : « Représenter, jouer, incarner un personnage: qui a jamais fait mieux cela que Louis XIV ? » (VW, II, 390). Quant à Napoléon, c'est un « *commediante*<sup>12</sup> ». L'effet spéculaire avec les Pays-Bas joue à plein : car, au culte des apparences pratiqué par les

---

<sup>9</sup> L'allusion vise ici clairement le « tarif » protectionniste de Colbert contre les marchandises hollandaises en 1667. Huizinga prend ici aussi clairement ces distances avec le mythe du « bon Colbert » répandu par la vision lavissienne du règne de Louis XIV.

<sup>10</sup> *A l'aube de la paix*, p. 61-62.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>12</sup> AH, 77 III, 3. Ce texte de 21 feuillets, d'où sont tirées les citations ci-dessus, correspond à la conférence sur « La grandeur de Napoléon » (*Napoleon's grootheid*) que Huizinga ne donnera pas moins de huit fois lors de sa tournée indonésienne de 1931.

deux souverains français, s'oppose « ce groupe de vraies qualités néerlandaises, la simplicité, l'économie, la sobriété<sup>13</sup>. »

Pourtant, le jugement de Huizinga sur Louis XIV n'a pas toujours été aussi sévère. Dans son cours sur « L'histoire européenne autour de 1700 »<sup>14</sup>, sa pensée apparaît beaucoup plus nuancée. Si la guerre contre la Hollande de 1672 est toujours condamnée sans réserve<sup>15</sup>, si le stadhouder Guillaume III lui paraît un leader infiniment supérieur à son rival français<sup>16</sup>, Huizinga, fidèle à son approche fondamentale de l'histoire et de ses acteurs, s'efforce de *comprendre* l'attitude du roi de France. Il juge ainsi le « principe des Chambres de Réunion<sup>17</sup> tout à fait dans l'esprit de l'époque » car il constitue « l'invocation de l'histoire par le monarque absolu, malgré l'évolution historique et les complications internationales [...] Les décisions, malgré leur caractère international, [sont] indiscutables ! » (AH, 32 II, 1, p. 4)

La politique de Louis XIV dans les années 1680 ne peut certes être qualifiée de « défensive », mais pas davantage d'« agressive », qui « sont des qualifications historiques *post factum* ». Et si Huizinga désavoue cette politique, il le fait en se plaçant, non sur un plan moral, mais *dans la perspective même de Louis XIV* : « la France était après 1679 suffisamment à l'abri. Les réunions rendaient nécessaires des fortifications supplémentaires » (*ibid.*, p. 22). De même, il étudie les préliminaires de la guerre de la Ligue d'Augsbourg en notant que les initiatives de Louis XIV ne relèvent pas du seul orgueil ; sa brutalité repose aussi sur des « principes » (*ibid.*, p. 23). Quant à la signification de cette guerre, il écarte la thèse de l'historien allemand, Johannes Haller, qui y voyait une lutte entre l'absolutisme catholique et le parlementarisme protestant : il la considère « plutôt comme une pure opposition politique européenne. La France [avait] si peur que l'Angleterre et la République [des Provinces-Unies] ne favorisent une résurrection de Charles Quint ! » (*ibid.*)

S'il qualifie les initiatives du Roi-soleil depuis 1667 de « pure violation du droit international » de l'époque, il prend soin de remarquer que le débarquement des troupes orangistes en Angleterre en 1688, l'un des grands « lieux de mémoire » néerlandais, en constitue également une (*ibid.*, p. 35). Quant à la guerre de Succession d'Espagne, il prend ses distances avec le reproche fait à Louis XIV par Haller, pour qui le roi de France avait alors placé les intérêts dynastiques au-dessus de l'intérêt national : « Est-ce justifié ? Sous réserve de la renonciation de 1659<sup>18</sup>, Louis XIV avait les droits les plus

---

<sup>13</sup> Comme l'a fort bien noté Anton van der Lem, l'opposition nationale Louis XIV/Provinces-Unies recoupe exactement l'opposition éthique orgueil/humilité, l'orgueil étant pour Huizinga « le plus grave des péchés capitaux » (A. van der Lem, *Het Eeuwige verbeeld...*, p. 251).

<sup>14</sup> « Europese politieke geschiedenis rondom 1700 », AH, 32 II, 1.

<sup>15</sup> Ce reproche est évidemment très courant dans l'historiographie néerlandaise ; mais il est des Français qui en ont jugé de même, depuis les contemporains comme Fénelon pour qui cette guerre fut l'une des grandes fautes du règne, jusqu'à Michelet, Lavis et Seignobos. Merci au Professeur Henk Hillenaar pour avoir attiré mon attention sur l'attitude de Fénelon.

<sup>16</sup> Guillaume III « fut le seul à voir clairement tout ce que dictait la situation politique » (AH, 32, II, 1, p. 23).

<sup>17</sup> Ces « Chambres de réunion », composées de juristes à la solde de Louis XIV, ont légitimé l'irrédentisme français, notamment en se prononçant pour l'annexion de Strasbourg.

<sup>18</sup> L'on sait que l'infante Marie-Thérèse en épousant Louis XIV renonçait à ses droits successoraux sur les Pays-Bas espagnols « moyennant » le paiement d'une dote considérable. Le non-versement de cette dote fut



anciens » (*ibid.*, p. 4). Le point de vue qui guide le jugement de Huizinga sur toute cette période est clairement celui de l'équilibre européen et des mentalités de l'époque, non celui de la morale internationale et des intérêts néerlandais<sup>19</sup>. Cet effort de compréhension historique – et non plus de jugement éthique – est particulièrement frappant lorsqu'il aborde la révocation de l'Edit de Nantes qu'il a tant stigmatisée par ailleurs. Là encore, à la différence de ses essais, son cours présente la question d'une manière nuancée. D'abord l'édit de 1598, contrairement à une idée courante, n'avait pas été inspiré par une tolérance de principe chez Henri IV ; il correspondait à « une politique nécessaire dans l'espoir d'une future réunion ou conversion ». D'ailleurs Henri IV, s'interroge Huizinga, pouvait-il, en bon droit monarchique français, lier ses successeurs ? (*ibid.*, p. 11). Et l'historien de rappeler l'hostilité si répandue au protestantisme sous l'effet conjugué de l'esprit baroque, du rationalisme et du gallicanisme :

Ce sont le haut clergé et les intendants qui mènent [le combat contre les réformés], non Louis XIV, malgré son éducation espagnole et son sentiment d'unité et de majesté. Il ne cesse de déclarer qu'il maintiendra [l'édit]. Lui-même n'est pas fanatique, même après sa conversion autour de 1684. (*ibid.*, p. 12)

Et de souligner les applaudissements à la révocation de l'Edit de presque tous les grands esprits de l'époque, de Bossuet à Madame de Sévigné (*ibid.*, p. 14).

Cette sensible différence d'approche peut, en partie, s'expliquer par une évolution de son opinion sous l'effet des circonstances : le contexte de l'occupation allemande dans lequel il écrira *A l'aube de la paix* ne peut que renforcer sa condamnation de toutes les formes de militarisme et des guerres d'agression dont ont été victimes les Pays-Bas au cours de leur histoire. Toutefois, une chronologie précise montre une condamnation sans nuances de Louis XIV dès 1925, dans « Grotius et son siècle », alors que le contexte international était très favorable<sup>20</sup>. L'explication est donc à chercher, à nouveau, dans le statut de son discours qui détermine la nature de son interprétation. Dans ses essais destinés au grand public, Huizinga adopte un point de vue à la fois éthique et identitaire qui aboutit sur les deux plans à la condamnation de l'absolutisme français, symbole à la fois de l'anti-morale et de l' « anti-Hollande » ; et où joue à plein l'effet de miroir entre les deux pays.

---

mis en avant par la diplomatie française pour faire valoir les droits de la reine lors de la guerre de Dévolution en 1667.

<sup>19</sup> Il semble que par là même Huizinga prenne également ses distances vis à vis de Lavis, très critique à l'égard de l'acceptation de l'héritage espagnol en 1700 : à côté de l'initiale de Haller, le manuscrit porte en effet le nom de « Lavis » barré.

<sup>20</sup> Il faut faire ici la part du malaise que la destinée du même Grotius provoque depuis longtemps dans la conscience néerlandaise : libéral en religion et républicain en politique, ce génie de la culture néerlandaise avait été emprisonné lors de l'épuration des partisans du Grand Pensionnaire Oldenbarnevelt en 1619. Condamné à la prison perpétuelle, Grotius avait réussi à s'échapper après une fuite rocambolesque et avait trouvé asile – et un asile doré par une pension royale – en France. Dans l'essai de Huizinga, force est de constater cette gêne provoquée par le départ forcé de Grotius pour la France. D'où les fortes réserves exprimées par l'historien sur un tel itinéraire, quitte à risquer l'anachronisme en concluant son étude par la révocation de l'Edit de Nantes, survenue... 65 ans plus tard. Notons que Huizinga emploie dans *A l'aube de la paix* exactement la même expression que 20 ans plutôt dans son étude sur « Grotius et son siècle » pour qualifier Louis XIV: « une personne extrêmement bornée ».

Mais s'adressant à ses étudiants, dans le sein paisible de l'*alma mater* et loin du débat public, Huizinga étudie le « cas Louis XIV » dans son contexte historique et le juge par rapport aux critères de l'époque<sup>21</sup> : attitude véritable de l'historien qui, dans les propres termes de Huizinga comprend le monde « dans et à travers le passé » (*in en door het verleden*) et doit faire aussi droit à ce qui dans ce passé est « totalement étranger » à son propre temps (VW, VII, 164). Si son jugement final sur Louis XIV demeure négatif, c'est que le XVIIe siècle *lui-même*, à côté des anciennes règles féodales, voit apparaître une nouvelle conception des relations entre Etats : celle du droit international (*jus gentium*), dont Grotius, justement, met alors en place les fondements<sup>22</sup> et que Louis XIV s'ingénie à violer.

Cette divergence nette des points de vue, cette opposition entre deux manières d'écrire l'histoire, traduit la difficile conciliation entre les deux fonctions sociales de l'historien assumées par Huizinga : d'un côté, un « devoir de mémoire » qui le pousse, dans ses écrits destinés au grand public néerlandais, à condamner sans appel le modèle louis-quatorzien, véritable repoussoir de l'identité néerlandaise ; de l'autre, un « devoir de savoir » qui l'amène, devant ses étudiants, à aborder le règne de Louis XIV en soi et pour soi, dans la seule vérité de son époque. On ne peut mieux mesurer, d'un écrit à l'autre, l'hésitation de Huizinga entre les deux « questionnaires » : paradigme identitaire et national ou bien étude des temporalités et des mentalités. Et la différence des conclusions en découle logiquement : *jugement* éthique et politique dans le premier cas ; *compréhension* des acteurs dans le second.

Une ambiguïté encore plus grande va traverser son analyse d'un autre moment crucial de l'histoire de France (et des Pays-Bas) : la Révolution française.

### 4.3. Les enjeux néerlandais de la Révolution française

Professeur d'histoire au lycée moderne de Haarlem puis aux universités de Groningue et de Leyde, Huizinga ne pouvait échapper à ce sujet majeur de l'histoire contemporaine ; il consacrera dans cette dernière université un cours à deux reprises, en 1916-17 et 1922-23<sup>23</sup>. Par ailleurs ses cours sur la culture du XVIIIe siècle, la Restauration ou encore la révolution de 1848, lui ont permis de revenir sur la question<sup>24</sup>. Enfin, s'il n'y a pas consacré de publication spécifique, il a fait de nombreuses allusions à la Révolution dans divers écrits. A vrai dire, l'intérêt de Huizinga n'est nullement exceptionnel : tous ses prédécesseurs et tous ses contemporains néerlandais se sont penchés sur la Révolution

---

<sup>21</sup> Sur ce point il paraît donc possible de nuancer l'analyse d'Anton van der Lem qui repose sur les seuls écrits publiés de Huizinga et ne prend pas en compte ce cours.

<sup>22</sup> Dans son ouvrage fondamental, *De jure belli ac pacis* publié à Paris en 1625.

<sup>23</sup> AH, 29 I, 1. Le cours représente 50 pages manuscrites et comprend une introduction historiographique et différents chapitres concernant surtout le début de la Révolution.

<sup>24</sup> Respectivement AH, 22 II ; AH, 31 II et III ; AH, 42 I.

française. L'importance en soi de l'événement n'est pas seule en cause : c'est sa relation particulière et intense avec l'histoire nationale qui permet de comprendre, au delà même du cercle des historiens, le retentissement de la « Grande Révolution » dans la culture politique néerlandaise<sup>25</sup>. Et ceci pour deux raisons : la première tient au fait que la Révolution entrainait en résonance aux Pays-Bas avec deux autres soulèvements contre le prince légitime : la révolte fondatrice contre le roi d'Espagne, souverain des Pays-Bas au XVI<sup>e</sup> siècle, et surtout la révolution des Patriotes dans les années 1780 contre le régime du stadhouder. Cette dernière posait au plus haut point la question de sa relation avec les événements français : s'agissait-il d'une répétition générale de 1789 ? La tentation était grande – et elle l'est encore chez certains historiens actuels – de faire le rapprochement, tant est frappante la similitude des discours et des événements eux-mêmes<sup>26</sup>. La deuxième considération, liée à un fait historique capital, était encore plus décisive : les armées de la Révolution avaient conquis les Pays-Bas et établi une longue domination de près d'une génération (1795-1813), dont les deux dernières années avaient signifié l'annexion pure et simple du pays à la « Grande Nation ». Quel bilan dresser de cette page d'histoire, certes synonyme d'oppression politique et de ruine commerciale, mais aussi d'innovations majeures : introduction de l'état civil, égalité juridique de tous les citoyens et donc émancipation des catholiques et des juifs, constitution unitaire dans un pays jusque là fédéral, réforme judiciaire radicale (code civil, hiérarchie des tribunaux, dualité droit public/droit privé) ; et, paradoxe s'il en est, première expérience de la monarchie avec Louis Bonaparte ?

Fallait-il rejeter ces innovations comme étrangères à l'esprit national ? Ou bien, au contraire, souligner la modernisation indiscutable qu'elles représentaient dans une société jusque-là bloquée par ses archaïsmes ? Voir les inscrire dans la continuité de l'histoire nationale en insistant sur les traits *spécifiquement* néerlandais de la « République batave » ? Comment enfin penser la relation entre cette « période française » (*Franse tijd*) et la Restauration de 1813 qui, malgré la rhétorique réactionnaire de son maître d'œuvre, Gijsbert Karel van Hogendorp, avait conservé un nombre impressionnant de réalisations de l'époque française ainsi qu'une bonne part de son personnel politique<sup>27</sup> ?

Bref la révolution française posait directement par sa signification historique propre, et indirectement par ses corollaires néerlandais, de considérables problèmes de positionnement et de périodisation. De proche en proche, elle invitait à un examen

---

<sup>25</sup> Aux Pays-Bas, comme ailleurs en Europe, selon le mot de S. Stuurman, « La France et la Révolution ont dominé la conscience historique et politique du XIX<sup>e</sup> siècle », dans R.A. Koole (dir.), *Van Bastille tot Binnenhof. De Franse Revolutie en haar invloed op de Nederlandse politieke partijen*, Houten, 1989, p. 25-48 (citation p. 27). Toutefois P.B.M. Blaas fait entendre une voix dissonante, en estimant que la Révolution française n'est pas le sujet principal du débat historiographique néerlandais aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, dans son livre *Geschiedenis en nostalgie (op.cit.)*. Il semble en fait possible, en reprenant la perspective de Huizinga lui-même, de conclure que la Révolution française sert bel et bien de *repoussoir* chez la majorité des commentateurs néerlandais de l'époque, la référence *positive* étant le Siècle d'or.

<sup>26</sup> « Quoiqu'aux Pays-Bas aussi, l'idée que les révolutions sont un phénomène spécifiquement français était assez courante, la plupart des gens n'avaient pas pour autant oublié que leur propre pays avait connu une révolution ou plutôt deux. » (S. Stuurman, *art.cit.*, p. 26).

<sup>27</sup> Sur cette continuité, voir notamment, H. van der Hoeven, *Gijsbert Karel van Hogendorp. Conservatief of liberaal ? Groningue, 1976.*

renouvelé, aussi bien de ce qui l'avait précédée que des développements ultérieurs ; elle impliquait une relecture de l'ensemble de l'histoire nationale jusqu'à l'époque actuelle. A son sujet pouvaient donc se cristalliser, comme en France à la même époque, mais dans une problématique et une terminologie largement propres aux Pays-Bas, la plupart des débats historiographiques mais aussi politiques du XIXe siècle. L'on retrouve ainsi les affrontements connus dans toute l'Europe occidentale entre libéraux et réactionnaires autour de l'objet révolutionnaire. Aux Pays-Bas, les deux grands protagonistes au milieu du XIXe siècle en furent Guillaume Groen van Prinsterer, historien et théoricien de la pensée calviniste anti-révolutionnaire<sup>28</sup> (« l'incroyance » étant pour lui la cause fondamentale de la « révolution »), et J.R. Thorbecke, la figure de proue du libéralisme qui sut tirer les leçons de l'échec de son homologue français, François Guizot, en réformant la monarchie néerlandaise en 1848<sup>29</sup>.

La question est donc de savoir comment est perçue la révolution française compte tenu de la tradition et des enjeux du débat public néerlandais, comment elle est « traduite » dans une problématique *sui generis* ; bref de retracer les voies et les moyens de son appropriation et/ou de son rejet, suivant la démarche même prescrite par Huizinga en matière d'« influence » historique. Il apparaît à cet égard que le jugement des grands auteurs néerlandais du XIXe siècle sur la Révolution et de la « période française » est dans l'ensemble négatif<sup>30</sup>, sous l'effet de plusieurs considérations : le discrédit lié à l'invasion des armées révolutionnaires en 1795 ; l'attraction concurrente d'une autre référence républicaine, celle des Provinces-Unies, qui présentait le double avantage d'être autochtone et glorieuse ; la précocité du « réveil » protestant et antirévolutionnaire qui a devancé les idéologies favorables à l'idée même de révolution et notamment le socialisme, en raison du long retard industriel du pays<sup>31</sup> ; enfin, le réformisme

---

<sup>28</sup> Guillaume Groen van Prinsterer, *Ongeloof en Revolutie. Eene reeks van historische voorlezingen*, Leyde, 1847. Pour lui aucune distinction ne doit être faite entre 1789 et 1793, et pas davantage entre Révolution française et révolution batave, toutes deux filles de « l'incroyance ».

<sup>29</sup> Thorbecke écrivit juste après la révolution française de février 1848, un portrait pénétrant de Guizot : « Bij het portret van Guizot », dans *Thorbecke en de wording van de Nederlandse natie*, *op.cit.*, p. 351-352 où il observe que « le destin de Guizot est un exemple frappant que le danger que l'on redoute dans le changement se trouve justement dans l'absence de changement ». Les événements français de l'époque seront décisifs dans la révision constitutionnelle réalisée cette même année par Thorbecke et acceptée par le roi Guillaume II, jusque là fort conservateur, mais converti à la nécessité de la réforme par la vague révolutionnaire européenne.

<sup>30</sup> Voir la plus récente synthèse sur l'historiographie néerlandaise de la « période française », par W. Velema, *The Dutch, the French and Napoleon : Historiographical Reflections on a Troubled Relationship*, Amsterdam, 2008 ([dare.nva.nl/document/126603](http://dare.nva.nl/document/126603)) : « It is no exaggeration to say that Dutch historians have found it exceedingly difficult to integrate the so-called « French period » [...] into the various grand narratives they have successively written and are still writing about their national past ». W. Velema considère donc que cette réticence vis-à-vis de la période dure encore, malgré un très net regain de l'historiographie néerlandaise à son sujet, notamment à la faveur des bicentennaires de 1789 et 1795. Par exemple : la série de contributions sur les deux révolutions dans *Tijdschrift voor geschiedenis*, 1989, n° 102 ; voir aussi, S.R.E. Klein, *Patriots republikenisme. Politieke cultuur in Nederland (1766-1787)*, Amsterdam, 1995 ; Joost Rosendaal, *Bataven! Nederlandse vluchtelingen in Frankrijk, 1787-1795*, Nimègue, 2003 ; N.C.F. van Sas, *Metamorfose van Nederland* dans *idem, Geschiedenis en nostalgie*, *op.cit.*, p. 277-292. A quoi s'ajoute les nombreux travaux d'Annie Jourdan, historienne française établie aux Pays-Bas : par exemple « La République batave et le 18 Brumaire. La grande illusion », dans *Annales historiques de la Révolution française*, 1999, n° 318, p. 755-772 ; « Impossible fusion ou impossible réunion ? Napoléon et la République batave » dans *Voies nouvelles pour l'histoire du Premier Empire. Territoires. Pouvoirs. Identités*. Colloque d'Avignon 9-10 mai 2000, Paris, 2003, p. 99-119.

<sup>31</sup> Le premier parti politique moderne aux Pays-Bas fut créé en 1878 à l'initiative du protestant orthodoxe Abraham Kuyper, sous le nom de « Parti Anti- Révolutionnaire » (ARP) ; et la révolution qui est ainsi visée

fondamental des courants progressistes et notamment des libéraux, hostiles aux idées abstraites, attachés à la tradition – différemment interprétée naturellement – et pénétrés de pragmatisme. A quoi s'ajoute une considération de portée plus générale : l'opposition fondamentale entre, d'un côté, l'esprit révolutionnaire français, à la fois imprégné de l'optimisme anthropologique des Lumières et héritier de la tradition étatiste de la monarchie et, de l'autre, le pessimisme calviniste sur la nature pécheresse de l'homme, combiné à la tradition anticentralisatrice très puissante aux Pays-Bas. Il faut également faire la part d'une constante dans la perception néerlandaise : l'incompréhension générale pour la politique antireligieuse de la Révolution, qui renvoie à l'absence presque totale d'anticléricalisme dans la culture politique néerlandaise, y compris chez les révolutionnaires bataves<sup>32</sup>.

Il est évidemment exclu d'entreprendre ici une étude complète de l'historiographie néerlandaise de la Révolution française, encore moins du débat politique à ce sujet, en raison précisément de son ampleur et de ses implications. Il est toutefois possible de remarquer quelques constantes de cette historiographie, y compris chez Huizinga, qui d'ailleurs dirigea la thèse de son étudiant Gerrit Kalff sur le sujet<sup>33</sup>. De façon très générale, l'approche de la révolution française est marquée, même chez les libéraux, selon l'expression de Hajo Brugmans, par plus « de résistance que d'appréciation positive<sup>34</sup> ». Résistance qui se concentre sur le rejet de l'esprit d'abstraction et du projet d'une rénovation sociale et politique intégrale et explique sans doute la référence fréquente à Burke dans l'historiographie néerlandaise de la Révolution. Inspiration burkienne évidente chez l'historien libéral Fruin pour qui :

[L'histoire nationale] nous montre la voie suivie par nos ancêtres, par notre peuple jusqu'à nos jours et détermine la direction dans laquelle nous nous mouvons encore [...] Qui estime pouvoir se contenter de la connaissance du présent ou des prescriptions de la raison tombe dans le vieil errement qui a coûté si cher aux artisans de la révolution française [...] Tout l'ancien devait être remplacé par du neuf.

Mais autre thème d'accord, l'idée dominante chez les libéraux est que la Révolution n'était pas évitable, étant donné la décadence et les blocages de l'Ancien Régime. Ainsi pour Fruin :

---

n'est autre que la Révolution française, selon les mots même de Kuyper : « Ce que combat (notre doctrine) elle le nomme en bref la révolution, signifiant par là les systèmes institutionnels et sociaux qui se sont incarnés dans la révolution française; et donc non pas, comme on nous l'impute souvent à tort, toute perturbation introduite par une irruption populaire dans l'ordre réglé des choses » (A. Kuyper, *Ons program*, Amsterdam, 1879, p. 24). D'où les forts slogans imagés, lancés par un homme doué pour les formules polémiques, lors du congrès de son parti, l'année du centenaire de la révolution française : « non pas l'arbre de la liberté, mais la croix! », « contre la Révolution, l'Évangile! » (cité par G.J. Schutte, « Gereformeerden en de Nederlandse revolutie in de achttiende eeuw », *Tijdschrift voor geschiedenis*, 1989, n° 102, p. 496-516).

<sup>32</sup> Voir l'analyse de ces obstacles à une appropriation de la révolution par la culture politique néerlandaise au total « peu ouverte aux idées des Lumières et de la Révolution française » chez J.A.A. van Doorn, « Meer weerstand dan waardering. De revolutionaire ideeën en de Nederlandse politieke traditie », dans R.A. Koole, *op.cit.*, p. 156-171.

<sup>33</sup> Gerrit Kalff (Jr.), *De verklaring der Fransche revolutie bij haar voornaamste geschiedschrijvers*, thèse de l'université de Leyde, 1920 (publiée à Haarlem chez l'éditeur de Huizinga, Tjeenk Willink).

<sup>34</sup> H. Brugmans, *De waarde van de Fransche Revolutie*, Amsterdam, 1938.

Le temps de la réforme était passé sans qu'on le mette à profit. Le vieux système de gouvernement avait entravé le développement naturel et retenu les changements devenus indispensables<sup>35</sup>.

A vrai dire, la tradition libérale aux Pays-Bas est en fait double : les progressistes (de Thorbecke<sup>36</sup> à Kernkamp en passant par l'historien de Groningue, Tellegen<sup>37</sup>) insistent sur la générosité des principes et sur la modernisation considérable apportée par la période française aux Pays-Bas ; les conservateurs (de Fruin à Colenbrander<sup>38</sup> et à Huizinga lui-même) dénoncent la Terreur, les exactions de l'occupation et le caractère étranger de l'apport français. Si la révolution n'entretient plus pour la génération de 1900 les mêmes passions que pour les précédentes, si elle n'est plus l'événement autour duquel s'organisent directement les principaux courants politiques, une série d'événements contribue à lui redonner des connotations actuelles : aux Pays-Bas comme ailleurs, la révolution russe relance le débat sur le précédent français et contribue à en réactiver les clivages. Kernkamp, comme l'avait fait Mathiez en France, et en se référant d'ailleurs à ce dernier<sup>39</sup>, se fait directement l'écho de ce rapprochement dans une longue étude sur « L'historiographie récente de la révolution », même s'il tranche par la négative la possibilité de comparer Robespierre et Lénine<sup>40</sup>. En 1938 encore, Brugmans consacra sa leçon d'adieu à « La valeur de la Révolution », où l'écho des luttes politiques contemporaines est également sensible :

Nous savons désormais trop bien qu'une intervention brutale dans l'état des choses légué par l'histoire n'est pas possible et ne peut conduire qu'à une tyrannie sans égale et une misère sans nom. Nous avons aussi conscience que c'est seulement sur le fondement légué par l'histoire que peuvent être construites de nouvelles formes d'Etat et de société<sup>41</sup>.

C'est dire que le débat historiographique autour de la révolution garde bel et bien des résonances dans les Pays-Bas de l'entre-deux-guerres.

L'occupation allemande va donner à la question une tournure encore plus dramatique et des implications plus immédiates. Première invasion étrangère depuis celle des armées révolutionnaires, quelque cent cinquante ans auparavant, elle invite irrésistiblement au parallèle entre les patriotes bataves, amis des Français, et les collaborateurs de l'occupant nazi. Le parti national-socialiste néerlandais, le *NSB* tente, de fait, de se prévaloir du précédent batave pour établir un parallèle entre leur leader Anton Mussert et le grand pensionnaire Schimmelpenninck qui avait dirigé le pays en 1805-1806 et était passé à la

---

<sup>35</sup> R. Fruin, *Verspreide geschriften*, *op.cit.*, IX, p. 363.

<sup>36</sup> J.R. Thorbecke, « Over het hedendaagsche staatsburgerschap » et « Karel Hendrik Ver Huell et Rutger Jan Schimmelpenninck » repris dans *Thorbecke en de wording van de Nederlandse natie*, *op.cit.*, p. 266-278 et 317-350. Thorbecke va jusqu'à écrire que notre annexion à la France ne doit nullement être considérée comme un acte de violence napoléonienne [...] Elle nous a fait participer à un système de législation qui, par-delà bien des obstacles, nous a placés sur la voie du développement général de notre époque [...] » (*op.cit.*, p. 334).

<sup>37</sup> B.H.D. Tellegen, *Duitschland en Nederland*, Groningue, 1870 et *De wedergeboorte van Nederland*, Groningue, 1884.

<sup>38</sup> H.T. Colenbrander, *De patriotentijd*, Leiden, 1897.

<sup>39</sup> Kernkamp se réfère notamment à l'article de Mathiez sur Robespierre dans les *Annales historiques de la révolution française*, n° 4.

<sup>40</sup> G.W. Kernkamp, *De jongste geschiedschrijving der Fransche revolutie*, Utrecht, 1929.

<sup>41</sup> H. Brugmans, *De waarde van de Fransche Revolutie*, Amsterdam, 1938.

postérité comme l'un des grands hommes de l'histoire nationale. Contre une telle prétention et un tel détournement d'héritage mémoriel, Pieter Geyl va se dresser dans deux conférences données au camp de Sint-Michielgestel où il se trouvait également interné. Il s'y emploie, avec son ardeur polémique coutumière, à écarter radicalement toute analogie entre la « période française » d'autrefois et la « période allemande » contemporaine. Son argument de départ repose, en totale opposition aux thèses de Colenbrander, sur le caractère « authentiquement néerlandais » du mouvement patriote qui a précédé et la Révolution et l'invasion françaises. Quant au rôle de l'occupation française, Geyl, comme Tellegen avant lui, en dresse un bilan globalement positif pour avoir secoué l'inertie du pays. Allant très loin contre la version orangiste et libérale dominante, il va jusqu'à affirmer que la « majorité de l'opinion néerlandaise accepta en 1810 l'annexion <sup>42</sup>. »

Dans ce débat Huizinga n'a joué qu'un rôle mineur. Il n'était en aucune manière un spécialiste de cette période de l'histoire néerlandaise, qui baignait, disait-il avec une excessive modestie, dans « la brume de son ignorance. » (VW, II, 528). Mais sa position institutionnelle le conduisit à plusieurs reprises à se pencher sur la question dès les années 1913 et 1914, en raison du centenaire de la Restauration et du tricentenaire de l'université de Groningue. Or dans sa conférence sur « La signification de 1813 pour la culture néerlandaise »<sup>43</sup>, il se distingue nettement de la tradition orangiste dominante, en refusant de « choisir » entre 1795 et 1813. S'il n'éprouve aucune sympathie pour le Batave de 1795 qui, dit-il en reprenant le mot de Colenbrander, lui semble « une marionnette », il ne voit dans l'homme de la Restauration qu'« une ombre chinoise » (VW, II, 529). Son article est une suite de remarques sceptiques sur toute cette période, dont la plus claire leçon est qu'il n'y a pas là matière à dresser un lieu de mémoire national. A cette commémoration manque selon lui le « vrai ton jubilatoire ». La raison profonde en est que les Néerlandais étaient engagés depuis longtemps sur ce chemin de la francisation :

A partir de la fin du XVIIe siècle ce trésor [de l'authenticité néerlandaise] s'est perdu [...] Deux influences en sont responsables, toutes deux d'origine française : l'idéal de la vie de cour et de société, l'essor de l'intellectualisme et du moralisme [...] avec lesquels manquait toute parenté naturelle ; l'apparence de l'idéal culturel français ne cessa [...] guère de se manifester, comme si l'on faisait tout pour se dénationaliser, tout pour éviter méticuleusement l'expression naturelle du plus authentique sentiment national. (VW, II, 532)

De sorte que 1813 n'a pas été une vraie rupture, ni sur le plan politique, ni sur le plan culturel :

On pouvait crier aussi fort qu'on voulait sa haine de Napoléon et du peuple français, on ne pouvait immédiatement remonter la pente catastrophique que nous suivions pour devenir une espèce de Français spirituellement très appauvrie. (VW, II, 535)

---

<sup>42</sup> P. Geyl, « Patriotten en NSBer's », dans *idem, Studies en strijdschriften*, Amsterdam, 1958, p. 393-429.

<sup>43</sup> « De beteekenis van 1813 voor Nederland's geestelijke beschaving », VW, II, 528-542. Voir pour l'analyse d'ensemble de cet article, ci-dessus, chapitre 3.4.

Huizinga constate donc, comme ses prédécesseurs, la continuité entre la période française et la Restauration mais il semble la déplorer. Il pousse le paradoxe jusqu'à regretter l'absence d'une réaction résolue en 1813, comme l'avait souhaité Van Hogendorp, qui aurait relancé le combat politique, au lieu d'aboutir à l'atonie des années suivantes, où « la nation fatiguée se mit à dormir à l'ombre de l'oranger » (VW, II, 537). L'unanimisme orangiste a en fait appauvri la culture politique de la nation. Il faudra attendre la rupture avec la Belgique et l'arrivée d'une nouvelle génération d'intellectuels libéraux pour entendre « un autre son, un vrai son de la patrie » avec la réactivation du vieux clivage entre partisans des Etats et partisans du prince. Réveil du « thème » (*thema*) central de la grande partition de l'histoire nationale, salué par Huizinga dans l'une de ses métaphores musicales qu'il affectionnait tant, comme « joyeux, vieil-hollandais, plein d'espérance » (VW, II, 542). Mais retour qui exigerait, on le sait, l'écriture d'une histoire sachant marier ces deux traditions. Nous retrouvons ici l'insatisfaction fondamentale de Huizinga à l'égard d'une histoire nationale qui n'a pas encore donné en 1913 le grand récit unitaire de la nation dont le pays a besoin<sup>44</sup>.

Cette distance, marquée autant par rapport à 1795 qu'à 1813 au nom de l'authenticité néerlandaise, ne peut que rejaillir sur l'analyse de la révolution française elle-même. Comme ses contemporains<sup>45</sup>, Huizinga est très intéressé par l'historiographie de la révolution, à laquelle il consacre une longue introduction lors de son cours de Leyde : et son tableau, très complet, passe soigneusement en revue, en s'appuyant largement sur les travaux d'Aulard<sup>46</sup>, les visions successives depuis Rabaut Saint-Etienne jusqu'à Sagnac et Mathiez en passant par Thiers, Taine, Tocqueville et Jaurès. La qualité de synthèse et l'effort d'objectivité de ces deux derniers leur valent des jugements très positifs et même l'affirmation d'une « parenté » : Tocqueville « quoique religieux pourtant pas contre-révolutionnaire. Très objectif et impersonnel ». Quant à Jaurès :

[il] raconte l'histoire à son parti, a la prochaine révolution toujours en perspective mais est très peu dogmatique. Donne la préhistoire économique en grandes lignes [...] se base toujours sur du matériau de première main. Pourtant inégal : citation extensive des sources, parfois un peu raisonneur rhétorique moralisant, mais avec éclat et puissance. Cf. Michelet. (AH, 29 I, p. 35)

Hommage à Michelet, qui ne doit rien au hasard : le grand ouvrage consacré par ce dernier à la Révolution avait été en effet l'une des lectures décisives de Huizinga<sup>47</sup>, non seulement pour sa propre vision de la période, mais aussi pour sa conception de l'histoire en général. Dès sa leçon inaugurale à Groningue en 1905, il rappelle en effet une « anecdote » lue dans Michelet. Interrogé longtemps après les faits sur la condamnation de Robespierre, le vieux Merlin de Thionville s'était exclamé : « Robespierre !

---

<sup>44</sup> Voir ci-dessus, chapitre 3.4.

<sup>45</sup> Au petit essai de Kernkamp prononcé sous forme de conférence sur « L'historiographie récente de la révolution », il faut notamment ajouter de Brugmans, « Oude en nieuwe historie der Fransche Revolutie », *Handelingen van het 14de Nederlandsche Philologencongres*, Groningue, 1931.

<sup>46</sup> F.A. Aulard, *Etudes et leçons sur la Révolution française*, Paris, 1910. Cet ouvrage constitue la principale source de Huizinga dans son cours sur l'historiographie de la Révolution (AH, 29 I, *passim*.)

<sup>47</sup> AH, 45, 2.20, contenant 3 pages de notes sur la *Révolution* de Michelet.



Robespierre ! Ah si vous aviez vu *ses yeux verts*<sup>48</sup>, vous l'auriez condamné comme moi ! ». Huizinga voit dans cette anecdote un rappel capital du caractère passionnel des motivations des acteurs historiques : « N'oubliez pas la passion » (VW, VII, 17). Tout comme Michelet, et en partie grâce à sa lecture, Huizinga est sensible à ce que l'on pourrait appeler la *productivité imaginaire* de la Révolution, qu'il exprime en des termes bien proches de la conception micheletienne de l'histoire :

En comparaison avec la révolution russe de 1917 et l'allemande de 1918 il est frappant de voir comment la révolution française prend une forme épique presque immédiatement [...] Elle s'inscrit tout de suite dans la conscience comme une série de tableaux dramatiques emplis de pathos et de tension, de belles phrases, de gestes et d'images, pleins de figures tranchées et de tragique. (AH, 29 I, p.1)<sup>49</sup>

« Symboles », « forme épique », « tableaux », « drame », « pathos », « tragique », autant de notions centrales dans la conception de l'histoire de Huizinga comme de Michelet : en particulier la force de l'élément visuel (« les yeux verts de Robespierre ») et la nature dramatique du récit (ainsi de la scène avec Merlin de Thionville, brusquement sorti de sa torpeur de vieillard et ramené au temps de la Terreur comme dans un cauchemar éveillé). D'autre part, la révolution est pour lui l'illustration même de l'importance des représentations en histoire et en particulier de ces « idéaux historiques de l'existence », dont il fait le sujet de sa leçon inaugurale à Leyde en 1915<sup>50</sup>. Par cette expression Huizinga entend les idéaux collectifs d'une époque inspirés par la reprise et la réinterprétation de thèmes ou de périodes du passé ; ainsi de l'exaltation de l'Antiquité par la Renaissance ou de l'idéal chevaleresque à travers les multiples formes de l'honneur masculin<sup>51</sup>. Dans le cas présent, le thème en question est celui du salut légué par la tradition chrétienne, mais d'un salut désormais laïcisé dans une sorte d'eschatologie politique :

La Révolution conçue comme le plus grand fait de salut, contient aussi, à côté de l'idée du salut proche, celle de la vengeance et du règlement de comptes (*wraak en afrekening*)» (AH, 29 I, p. 9).

Ce caractère de religion séculière de l'esprit révolutionnaire est l'un des thèmes constants de Huizinga. De même celui de l'abstraction et du rationalisme, paradoxalement accompagnés de sentimentalisme voire de sensiblerie, qui animent les révolutionnaires, est central dans son introduction historiographique, où les thèses de Taine dans les *Origines de la France contemporaine* sont longuement analysées<sup>52</sup>. Très inspiré aussi par Tocqueville, et notamment par son analyse du rôle politique des « gens de lettres » en France, Huizinga reprend le thème de l'eschatologie révolutionnaire dans son cours sur la

---

<sup>48</sup> C'est Huizinga qui souligne.

<sup>49</sup> Voir aussi la même idée et la même comparaison avec les révolutions russe et allemande, VW, VII, 197-198.

<sup>50</sup> *Over historische levensidealen*, Haarlem, 1915 (VW, IV, 411-432).

<sup>51</sup> Voir ci-dessous Conclusion : « la théorie des formes ».

<sup>52</sup> AH, 29 I, p. 6-10.

révolution de 1848 (dont les *Souvenirs* de Tocqueville constituent l'une des sources majeures<sup>53</sup>) :

[1848] manque totalement du caractère clair et bien établi de 1789 dans la représentation. Pourtant tous ces mouvements [proviennent] fortement d'un seul et même esprit. (AH, 80 I, p. 1)  
[Cette révolution présente] déjà, comme aujourd'hui, ce caractère eschatologique: le règlement de comptes final, la venue prédestinée du salut. (*ibid.*, p. 8)

Perspective moralement et politiquement inacceptable pour un libéral de plus en plus conservateur et fortement imprégné de spiritualité chrétienne : l'allusion au contexte d' « aujourd'hui », c'est-à-dire des années 1930, souligne les interférences avec la révolution soviétique. Conservatisme qui va jusqu'à la reprise du jugement des hommes de la Terreur formulé par un grand nom de la pensée réactionnaire, Joseph de Maistre : « Plus on examine les personnages en apparence les plus actifs de la révolution, plus on trouve en eux quelque chose de passif et de mécanique. » (VW, II, 295)

Enfin, dans *A l'aube de la paix*, la révolution fait, comme Louis XIV et Napoléon, l'objet d'une charge brillante dans le cadre du procès contre le militarisme et l'expansionnisme :

La Révolution Française débute comme le dessein sincère et l'espoir résolu de rendre l'humanité heureuse. Pourtant, il apparaît vite que les lubies de Jean-Jacques ne vont pas être réalisées sur le champ, et la France révolutionnaire se trouve engagée, avant d'en avoir pris conscience, dans une des guerres des plus banales et vieux jeu [...] Alors s'accomplit le prodige : la France d'humanité et de fraternité, la France des Sans-Culottes se révèle brusquement comme un nouveau militarisme hargneux qui, au nom de la triade idéale de liberté, égalité, fraternité, dégénère en un nationalisme incendiaire. Avec sa masse populaire instruite à la hâte, elle court écraser la moitié de l'Europe<sup>54</sup>.

Est-il possible, dans l'appréciation globale de la Révolution chez Huizinga, de relever la même distorsion entre les conclusions – scientifiques – qui ressortent de ses cours et celles – à finalité identitaire et éthique – qui ponctuent ses publications ? Sa remarque positive sur Jaurès donne à penser que son enseignement, là encore, a été marqué par une neutralité du propos plus grande que ses publications destinées au « grand public cultivé ». Son cours d'introduction et les nombreuses notes que l'on trouve dans ses archives montrent une attention portée à l'ensemble des aspects de la Révolution, y compris sur le plan social et économique (où Jaurès, précisément, est, avec Tocqueville, la référence principale<sup>55</sup>). Surtout, malgré son évidente fascination pour Taine, il n'en marque pas moins pour autant clairement ses distances par rapport à ses thèses : il renvoie sa vision noire de la Révolution à son caractère « misanthrope et pessimiste » et conclut ainsi :

Ce ne n'est pas [l'œuvre de Taine] une vraie histoire de la révolution. Avec un tel procédé, toute crise historique devient un cas pathologique [...] L'objectivité manque. Et le diagnostic était-il juste ?

---

<sup>53</sup> AH, 80 I, p. 1-35.

<sup>54</sup> *A l'aube de la paix*, p. 74.

<sup>55</sup> Voir chapitres « féodalité », « privilèges », « bourgeoisie & volk », AH, 29 I.

Cherchant, plus avant dans son cours, à définir (mots-clefs de son vocabulaire) le « diapason » (*stemming*) et « l'esprit » (*geest*) de la Révolution, il renouvelle sa critique contre Taine (« un psychiatre sans bienveillance ») et lui oppose les points de vue de Tocqueville et de Jaurès<sup>56</sup>. Au total, il ressort de son cours une vision équilibrée où l'idée de l'inévitabilité historique de la Révolution de 1789 s'impose<sup>57</sup>.

Quoiqu'il en soit, si dans l'ensemble de son œuvre la condamnation politique et éthique de la Révolution l'emporte, son admiration pour la grandeur *historique* et *esthétique* des événements révolutionnaires reste intacte. Ambivalence qui tend à se substituer chez lui à la lecture traditionnelle des autres historiens libéraux néerlandais dont les débats se concentraient sur la question du « clivage » entre 1789 et 1793 et sur l'appréciation de la « période française ». Certes, on ne retrouve pas la même ambivalence chez le grand inspirateur de Huizinga, Michelet, pour qui la Révolution est l'heureux couronnement – ou pour mieux dire l'épiphanie – de l'histoire de France, de son « Peuple-Christ » se révélant enfin pleinement à lui-même. Dimension eschatologique omniprésente chez Michelet, qui incarne au plus haut point cette laïcisation du salut, relevée et condamnée par Huizinga dans l'idéologie révolutionnaire elle-même, grosse des errements contemporains de l'entre-deux guerres.

Mais il est une autre période où la parenté de ces deux historiens va pouvoir jouer à plein, parce que cette période ne représente *justement pas* un enjeu national pour Huizinga, et parce qu'elle incarne au plus haut point les valeurs qui lui sont chères : le Moyen Âge. En témoigne précisément l'opposition explicite qu'il dresse, à l'occasion de son portrait d'Abélard, entre « deux France » : celle de Louis XIV et celle de l'époque médiévale :

Le pays qui a plus apporté que tout autre à la création et à la formation de la culture de cette époque, c'est la France. La France imprime sa marque sur la civilisation médiévale. La prépondérance française du XIIe siècle est en vérité un spectacle bien plus glorieux et d'ailleurs plus substantiel que celle du « grand siècle ». Mais la trompette des louanges ne sonnait pas alors si fort. (VW, IV, 106)

---

<sup>56</sup> AH, 29 I, p. 31-35.

<sup>57</sup> De façon analogue dans son cours sur la révolution de 1848, la perspective scientifique l'emporte sur l'approche éthique. Si Huizinga l'ouvre par une sévère critique de la vision marxiste de l'histoire, il n'en fait pas moins appel à Marx et lui rend hommage lorsqu'il aborde les aspects socio-économiques de la période. Et il n'hésite pas à qualifier lui-même la Monarchie de Juillet de « pur régime de classe » (*zuivere klasseregering*) (AH, 80 I, p. 5).

#### 4.4. « La France aimée et honorée » : le Moyen Âge, Jeanne d'Arc et Michelet

L'admiration de Huizinga pour l'histoire médiévale française, ou plus exactement l'idée que c'est *en France* que la civilisation du Moyen Âge a atteint sa plus typique et plus belle expression, est de fait une constante dans toute son œuvre. Aussi bien sous-tend-elle la primauté écrasante des faits et des sources françaises dans *L'Automne*. Mais l'idée est déjà présente dans son discours inaugural de Leyde où elle revêt une forte dimension éthique, notamment à travers l'idéal chevaleresque dont Huizinga rappelle toujours l'origine française. C'est en effet dans la France du Sud-ouest que la chevalerie a atteint sa perfection et c'est un idéal de portée humaine universelle :

En tant que forme d'existence enfin l'idéal chevaleresque eut une influence exceptionnellement forte et durable. Toutes les plus hautes formes de la vie bourgeoise des temps modernes reposent en fait sur l'adoption de formes de vie noble [...] héros du tiers Etat [...] gentleman moderne. (VW, IV, 422-423)

Il s'agit bel et bien d'un idéal « altruiste » à forte composante de « sacrifice personnel ». L'on y retrouve la conviction stoïcienne de Huizinga, car « la bravoure même est la forme primitive de l'ascèse » (VW, IV, 421). L'on sait que les références de Huizinga aux valeurs chevaleresques, telles que « l'ordre » et la « loyauté » (*orde en trouw*), sont innombrables dans son œuvre et déborde largement ses écrits historiques : on les retrouve jusque dans sa correspondance privée<sup>58</sup>. L'on tient dans la chevalerie médiévale son véritable « idéal du moi » ou, pour utiliser son vocabulaire, l'un de ces « idéaux historiques de l'existence » dans lequel il se retrouve personnellement. Ainsi conclut-il pour son auditoire français sa conférence sur « La valeur politique et militaire des idées de chevalerie à la fin du Moyen Âge » :

Il me semble que c'est là le point de vue duquel il faut envisager l'importance de la chevalerie dans l'histoire de la civilisation. L'orgueil assumant les traits d'une haute valeur éthique, la fierté du chevalier préparant la voie à la clémence et au droit. (VW, III, 528)

Intérêt *historique*, admiration *esthétique* et inspiration *éthique* se combinent ainsi pour expliquer le statut unique de ce Moyen Âge français qui aura droit à un ultime hommage dans *A l'aube de la paix*, où Huizinga rassemblera tout ce que la culture européenne doit à la France médiévale :

Cependant un esprit français se forme déjà, plus fécond que tout autre pour la culture médiévale. De cet esprit était sortie jadis la féodalité, point du tout comme l'indice d'un processus de décadence, mais au contraire comme celui d'une organisation neuve, serrée, durable, aussi utile sur le plan social que sur le plan économique et politique. Le sol français voit naître la chevalerie, partir la croisade ; la noblesse de France peuple les territoires conquis de Terre Sainte. L'esprit français crée à la fois le nouveau mode épique et la nouvelle lyrique. De même que le mouvement clunisien était né en France au Xe siècle, de même en France, au XIIe siècle, naissent les deux ordres nouveaux des Cisterciens et des Prémontrés. Enfin, l'esprit français, sinon à titre exclusif,

---

<sup>58</sup> Voir ci-dessus, Introduction et la référence au titre du livre de W. Otterspeer, *Orde en trouw*, *op.cit.*

du moins à titre essentiel, fait éclore les plus nobles fleurs du Moyen Âge, l'art roman et l'art gothique<sup>59</sup>.

Tous ces trésors sont évidemment à retrouver dans l'épopée de Jeanne d'Arc, qui est l'incarnation suprême de cet esprit de chevalerie et chez qui, fait décisif, se lient idéal chevaleresque et sentiment patriotique. A partir d'une citation du *Jouvencel* de Jean de Bueil, compagnon d'armes de la Pucelle, Huizinga commente :

Voilà le sentiment de la chevalerie qui se transforme en patriotisme. Tous les meilleurs éléments de celui-ci : l'esprit de sacrifice, le besoin de justice et de protection envers les opprimés, ont germé dans le sol de la chevalerie. C'est dans le pays classique de la chevalerie qu'on entend pour la première fois les accents émouvants d'un amour de la patrie, empreint du sentiment de justice. (VW, III, 528)

C'est bien cette combinaison du patriotisme et de la justice qui donne à Jeanne une position sans équivalent, aussi bien en France qu'à l'étranger, et qui contraste précisément avec d'autres figures : et Huizinga de faire jouer à plein l'opposition entre cette figure et les « fausses gloires » de l'histoire de France qu'il a, on l'a vu, délogées de leur piédestal :

Quelle que soit la gloire qui émane de ses rois et de son grand empereur, le peuple français sous la République ne peut honorer le Roi-soleil, ni même Napoléon, comme le symbole de la patrie aimée avec tant de tendre passion. Et « les principes de 1789 » sont trop abstraits pour cette fonction. C'est pourquoi pour les Français, et de façon de plus en plus exclusive, une figure historique a concentré sur elle la valeur de symbole national, mais un symbole si beau qu'aucun autre peuple n'en a de pareil : Jeanne d'Arc. (VW, IV, 428-429)

Là encore, il n'est pas le seul à s'intéresser à la grande héroïne de l'histoire de France : le début du XXe siècle voit partout en Europe un renouveau des études johanniennes, lié à la béatification (1909) et à la canonisation (1920) de l'héroïne française ; les Pays-Bas n'échappent pas à cette mode et Jeanne est l'objet de l'attention des grands historiens, aussi bien de Bussemaker<sup>60</sup> que de Brugmans<sup>61</sup>. Mais Huizinga a une approche différente de ses collègues : si Jeanne remplit bel et bien selon lui la fonction de symbole national pour les Français *d'aujourd'hui*, cela ne préjuge en rien des conceptions et des sentiments de Jeanne *à son époque*, qui ne saurait, sous peine d'anachronisme, être qualifiés de « nationaux » au sens moderne du mot. Il s'en explique très clairement en 1925 à propos de la nouvelle pièce de George Bernard Shaw, *Saint Joan* : il taxe de fait Shaw d'« anachronisme » pour avoir vu dans la pucelle une préfiguration aussi bien du protestantisme que du nationalisme. Certes, Huizinga voit en Jeanne comme « les auteurs français » une héroïne patriotique, un patriotisme qui selon lui « devient conscient pendant et à cause de la longue guerre contre l'Angleterre » ; mais un patriotisme encore

---

<sup>59</sup> *A l'aube de la paix*, p. 38.

<sup>60</sup> C.H.Th. Bussemaker, « Jeanne d'Arc », *Onze Eeuw*, 11, 1911, n° 4, p. 43-71 et 177-201. Il s'agit d'une publication posthume. H. Brugmans: « Jeanne d'Arc in historie en litteratuur », (conférence du 15 février 1911), *Archives du Musée Teyler*, 3, 1911, n° 1, p. 106-123 (suivi d'une traduction française) ; *Het beeld der Maagd*, (conférence du 8 janvier 1927), Amsterdam, 1927.

primitif, sans véritable connotation ni portée politique, contrairement à ce que pense Shaw :

Jeanne d'Arc apporta un nouvel élan patriotique mais non une nouvelle conception de l'Etat. Son amour de la patrie est comme sa foi primitif, plutôt pré-féodal que moderne. Pour elle et pas seulement pour elle, la cause de la France est « la querelle du roi de France ». Ils sont du parti du roi, ses affidés ; il est leur seigneur et la France est son héritage, qu'un intrigant lui dispute contre le bon droit. Ce sont toutes des notions primitives qui composent le patriotisme de Jeanne d'Arc. (VW, III, 561)<sup>62</sup>

Cependant elle revêt, même si elle (ou parce qu'elle ?) n'a pas d'équivalent ailleurs, un caractère universel car tout peuple peut se reconnaître en elle. Nul doute que la fascination néerlandaise pour Jeanne d'Arc repose sur l'idée d'un parallélisme entre les Pays-Bas contemporains et l'héroïne française du XVe siècle, permettant ainsi son *appropriation* : menace de trop puissants voisins, faiblesse des ressources nationales mais héroïsme de la volonté (capable de réaliser des miracles !), patriotisme purement défensif et incarnation des grandes valeurs éthiques. La symbolique nationale facilite elle-même l'assimilation : les Pays-Bas n'ont-ils pas pour allégorie nationale la « vierge néerlandaise » (de *Nederlandse Maagd*) ? On comprend que la tentation soit grande d'aller plus loin et de procéder pour de bon à la « néerlandisation » de Jeanne. C'est là encore C. van Vollenhoven qui, le premier était allé jusqu'au bout de l'identification : pour définir le rôle des Pays-Bas dans le concert international, il parle en effet, dans un registre très religieux, de leur « vocation » (*roeping*). Et, à ceux qui doutent de cette vocation, il répond :

Nous connaissons dans l'histoire du Moyen Âge un pays, un pays de gloire, où l'autorité centrale était à ce point diminuée que l'on appelait avec mépris le roi comme [s'il était] le roi d'une seule ville, « le roi de Bourges » ; un pays qui n'avait pas de devoir plus clairement indiqué que de rétablir l'autorité supérieure de la bannière d'azur aux lys d'or mais où rien ne se passait, parce que tous les hommes d'Etat, conseillers, savants, chefs militaires du roi Charles VII étaient apathiques, sceptiques et sans foi dans la grande mission et le grand avenir. Le cercle de l'étranger, puissant et influent, ses diplomates, ses juristes peuvent bien de nos jours sourire avec apathie et incrédulité sur le but royal et pur d'une justice mondiale appuyée sur une force militaire mondiale : *que les Pays-Bas osent donc être Jeanne d'Arc*<sup>63</sup>!

Il reviendra au grand ami de Van Vollenhoven, Huizinga lui-même, d'explicitier et de développer cette parenté spirituelle. La figure de Jeanne d'Arc est chez lui à vrai dire surdéterminée et il ne l'aborde qu'avec une sorte de respect religieux. S'il n'évoque pas

---

<sup>62</sup> On constate que Huizinga reste ici dans la droite ligne de la thèse centrale de *L'Automne du Moyen Âge*, où le XVe siècle est présenté comme intégralement médiéval et non comme l'annonce des temps modernes. Sur ce sujet de la périodisation et de la transition historiques chez Huizinga, voir ci-dessous chapitre 7.3 et Conclusion. On mesure en tout cas ici – comme sur tant d'autres sujets – la position plus originale et plus élaborée de Huizinga par rapport à Brugmans et à la plupart de ses collègues.

<sup>63</sup> C. van Vollenhoven, *De eendracht van het land*, p. 28. C'est nous qui soulignons. La force de la référence est telle qu'E.H. Kossmann l'emploie à nouveau dans son essai sur la nationalité néerlandaise, *Een tuchteloos probleem*. Elle dit bien à quel point la conception missionnaire néerlandaise est une composante du nationalisme néerlandais, présenté comme pays guide *Gidsland* dans un sens au départ inspiré par le calvinisme puis sécularisé à travers la défense des valeurs morales (voir ci-dessus chapitre 3.1).

la figure de Jeanne dans *L'Automne*, c'est justement, comme il s'en expliquera dans son article sur la pièce de George Bernard Shaw, en raison de la force exceptionnelle de cette histoire dont l'évocation « aurait totalement déséquilibré » son ouvrage. Il s'en est donc abstenu, dit-il, par un « sentiment d'harmonie couplé à une grande pudeur » (VW, III, 528). Mais, outre cet article, il lui consacre une correspondance capitale avec son ami André Jolles, les deux textes datant de la même année 1925. Que représente donc Jeanne d'Arc ? De hautes valeurs et une attitude noble d'abord : un combat pour la justice, un patriotisme défensif reposant sur l'amour de sa terre et de son prince, une piété sincère et personnelle, une simplicité d'attitude et de discours, et un véritable héroïsme qui est celui de la volonté et non de la force. Or ces valeurs et ces comportements sont les éléments de la vraie civilisation pour Huizinga, dont on retrouve une autre incarnation historique... dans les Provinces-Unies du XVIIe siècle. Il emploie en effet un vocabulaire bien proche dans son étude sur Jeanne d'Arc et dans sa description du siècle d'or :

Jeanne d'Arc :

C'est à partir de cette combinaison miraculeuse de force et de joie avec une émotion prompte aux larmes et une inclination au silence que l'on approche peut-être le mieux sa personnalité intérieure. [...] L'alliance de bon sens et de naturel direct avec un enthousiasme héroïque donne à son être cette couleur tout à fait unique qui parle immédiatement à tous. Elle voit tout sous son aspect vrai, libre de toute convention imposée. (VW, III, 541-542)

Les Néerlandais du XVIIe siècle :

[...] le sens de la réalité, qui [...] reconnaît et apprécie les choses en tant que telles et chacune pour elle-même. (VW, II, 465) [...] l'énergie, la volonté d'agir, le sens du droit et de la raison, la charité, la piété et la confiance en Dieu. (VW, II, 507)

Et, à l'instar de Jeanne, les Néerlandais ne sont-ils pas « plus portés au silence qu'à la parole »? (AH, 122 II, 1.22)<sup>64</sup>

Mais la vie de Jeanne d'Arc, c'est également le récit historique par excellence. Sa réalité indiscutable interdit de la considérer comme une légende : sa force et sa forme intrinsèques rendent inopportun et insatisfaisant tout essai de transformation littéraire. Avec Jeanne d'Arc, nous tenons l'histoire à son plus grand degré de clarté et de puissance, celle où elle prend l'allure d'une tragédie – thème au demeurant qui n'est pas original et que l'on retrouve chez Brugmans<sup>65</sup> – mais d'une tragédie réellement advenue,

---

<sup>64</sup> W. Otterspeer dresse également le parallèle entre la figure de Jeanne d'Arc et les Pays-Bas et mentionne le précédent de C. van Vollenhoven ; il considère que la discrétion observée par Huizinga dans *L'Automne du Moyen Âge*, aussi bien sur Jeanne d'Arc que sur les Pays-Bas, est due à la relation très intense et personnelle entre l'historien et les deux sujets (W. Otterspeer, *op.cit.*, p. 238-239). L'on peut également penser qu'une raison de la faible attention de Huizinga dans *L'Automne* à la culture néerlandaise de l'époque est due à sa conviction – du moins à l'époque de *L'Automne* – qu'une culture néerlandaise spécifique n'apparaît pas encore au XVIe siècle (voir ci-dessus, chapitre 3.3).

<sup>65</sup> Brugmans avait déjà souligné la tragédie parfaite que constituait l'histoire de Jeanne : « Et quelle matière pour une tragédie [...] la matière est extraordinairement séduisante et attractive, je dirai presque facile aussi ; une invention propre n'est presque pas nécessaire, la matière se trouve à portée de main dans les détails. Et pourtant aucun poète n'a pu faire de la pucelle d'Orléans, telle qu'elle a vraiment été, l'héroïne d'un drame ou

« où la plus haute émotion du tragique, la compassion et la catharsis sont liées au récit historique comme tel » (VW, III, 539). Jeanne d'Arc, le Moyen Âge français, mais aussi, sur le plan esthétique, la Révolution française, autant d'épisodes qui représentent l'histoire à son meilleur selon Huizinga. Et où le nom de Michelet lui vient, ici encore, immédiatement à l'esprit : « Quelles sont les grandes pages que l'on lit sur Jeanne d'Arc et sur sa vie ? Michelet avant tout. » (VW, III, 539). N'est-ce pas d'ailleurs à Michelet qu'il emprunte l'idée du « bon sens » comme premier trait de caractère de la Pucelle<sup>66</sup> ? L'inspiration directe est ici évidente :

Michelet :

J'ai dans ce grand récit pratiqué et montré une chose nouvelle, dont les jeunes pourront profiter : c'est que *la méthode historique* est souvent l'opposé de *l'art proprement littéraire* [...] En admirant, aimant cette personnalité sublime, j'ai montré à quel point elle était naturelle<sup>67</sup>.  
Quelle légende plus belle que cette incontestable histoire? Mais il faut se garder bien d'en faire une légende [...] Que l'esprit romanesque y touche s'il ose ; la poésie ne le fera jamais. Eh! Que saurait-elle ajouter<sup>68</sup> ?

Huizinga :

On a remarqué depuis longtemps que l'élaboration littéraire de Jeanne d'Arc, à laquelle d'innombrables auteurs se sont risqués, n'a en fait jamais réussi. L'œuvre d'art qui représente cette figure pour tous les siècles suivants n'existe pas [...] Laissons Clio, pour une fois au cours des siècles, passer avant Melpomène. (VW, III, 538)

On constate, chez l'un et chez l'autre, la même insistance sur la Justice, la même définition de l'héroïsme, la même affirmation de l'appartenance exclusive de Jeanne d'Arc à l'histoire et non à la légende ou à la littérature.

Au delà même de Jeanne d'Arc, les parallèles entre les deux hommes sont des plus frappants : on y retrouve la même relation intime et charnelle à l'histoire et en particulier à l'histoire nationale, où est en jeu, dans une expérience quasi-mystique, toute la personnalité de l'historien.

Huizinga : « Je suis trop plongé dedans, dans l'histoire. Ce n'est pas une science pour moi. C'est la vie même » (AH, 122 II, 1.7).

Michelet : « Ma vie fut en ce livre, elle a passé en lui. Il a été mon seul événement<sup>69</sup> ». L'un et l'autre partagent les mêmes valeurs sacrées : patriotisme, justice, simplicité et les

---

d'une épopée » (« Jeanne d'Arc in historie... », *art.cit.*, p. 116-117). Revenant en 1927 sur la question, il fait le même diagnostic et ajoute « la Jeanne tragique est bien plus à trouver dans l'histoire que dans la littérature » (*Het beeld der Maagd, art.cit.*, p. 4). Il est toutefois possible que cette dernière remarque lui ait été inspirée par le texte de Huizinga antérieur de deux ans, tant les termes en sont proches. A moins que l'un et l'autre ne reprennent la même idée déjà présente chez Michelet.

<sup>66</sup> Michelet, *Le Moyen Âge. Histoire de France*, nouvelle édition, Paris, 1981, p. 740.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 28

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 790-791.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 18.



mêmes rejets : l'adoration de la force, l'arrogance des puissants et les abus de la raison d'Etat. Le parallèle va jusqu'à de frappantes ressemblances dans leurs vies et œuvres respectives, à commencer par leur pratique commune l'autobiographie intellectuelle : tous deux nous ont laissé leur témoignage sur leur parcours d'historien<sup>70</sup>. Et dans ce parcours, des événements majeurs, identiques ou très proches : la perte très précoce de la mère ; la « scène primitive » qui va déclencher leur relation intime avec le passé et leur vocation d'historien, avec la visite au Musée des monuments français pour Michelet en 1798 et la parade costumée des étudiants de Groningue pour Huizinga en 1879 : ils sont alors tous les deux dans leur septième année. Enfin, bien plus tard, et à soixante-dix ans de distance, les deux hommes sont en train d'étudier le XV<sup>e</sup> siècle lorsque ils sont tous deux frappés par la mort de leur épouse. Michelet dressera dès lors un tableau funèbre de la fin du Moyen Âge : « Je me plongeai avec un plaisir sombre dans la mort de la France au XV<sup>e</sup>me siècle<sup>71</sup>. » Et Huizinga de confier, pour sa part, avoir dans *L'Automne*, dédié à sa défunte femme<sup>72</sup>, « trop laissé planer l'ombre de la mort sur l'ouvrage ». Davantage, dans le titre du livre lui-même, comme dans l'expression de Huizinga dans l'avant-propos sur « un arbre aux fruits trop mûrs » (VW, III, 3), ne peut-on pas voir l'écho direct d'une phrase de Michelet : « On y sent partout une maturité puissante, une douce et riche saveur d'automne<sup>73</sup> » ?

Or cette phrase, Michelet l'a écrite à propos du grand livre de la piété néerlandaise, *Imitatio Christi*, auquel il consacre un chapitre de son *Moyen Âge*, et auquel Huizinga accordera lui aussi toute son attention dans *L'Automne*. Sans doute est-ce sur ce sujet que les deux historiens divergent : à l'époque de Michelet, la question de l'attribution de *l'Imitatio* était encore ouverte, ce qui lui permit de l'annexer à la culture française, selon un procédé qui lui était familier<sup>74</sup> : « Que *l'Imitation* soit ou non un livre français, c'est en France qu'elle eut son action<sup>75</sup> ». A l'époque de Huizinga, le travail des philologues et des érudits a permis d'établir l'origine néerlandaise du livre, dont l'auteur est Thomas a Kempis, l'un des Frères de la Vie Commune, un adepte de la Dévotion Moderne. Mouvement religieux qui constitue avec l'art l'un des aspects de « l'élément néerlandais » dans la culture de cette époque (VW, III, 3). Mais Huizinga préfère aborder le livre dans sa seule dimension spirituelle :

[...] *l'Imitatio* n'appartient pas en propre à une culture déterminée ni à une époque précise de civilisation. De là ses deux mille éditions ; de là aussi le doute qui a plané sur l'auteur et l'écart de trois siècles dans l'attribution de la date<sup>76</sup>.

On mesure ici à nouveau le choix du questionnaire de *L'Automne*, axé sur les mentalités et non sur la spécificité nationale. Car dans ses notes sur la « Culture bourguignonne » de

<sup>70</sup> Michelet dans son *Journal* et Huizinga dans *Mijn weg tot de historie*.

<sup>71</sup> Michelet, *Journal*, I, Paris, 1959, 29 avril 1841.

<sup>72</sup> La première édition de *Herfsttij* porte une vignette funéraire « piae uxoris animae ».

<sup>73</sup> Michelet, *Le Moyen Âge*, p. 727.

<sup>74</sup> Dans son *Introduction à l'histoire universelle*, Michelet nationalise ainsi Rousseau. Le fier « citoyen de Genève » n'aurait guère apprécié.

<sup>75</sup> Michelet, *op.cit.*, p. 729.

<sup>76</sup> *L'Automne*, p. 277.

1909-1910, il avait bel et bien écrit, comme en contrepoint aux prétentions de Michelet : « C'est dans notre pays que devait apparaître l'*Imitatio* » (AH, 122 II, 1.7). Et dans la suite de son œuvre, il insistera toujours sur le caractère profondément néerlandais de ce livre comme du mouvement de la *Devotio moderna* en général<sup>77</sup>.

Quoiqu'il en soit, chez Michelet comme chez Huizinga, la nation ne vaut que par son contenu éthique, par les valeurs qu'elle porte, par les acteurs qu'elle mobilise, dont seuls comptent ceux qui incarnent véritablement leur peuple : Jeanne d'Arc, Henri IV, Sully pour le premier ; Guillaume d'Orange, Constantin Huygens ou Thorbecke pour le second. Il est d'ailleurs bien des épisodes du passé français que condamne Michelet, de la Saint-Barthélemy à la Restauration, en passant par la révocation de l'Edit de Nantes. Dans « la révélation de la France à elle-même », il est bien des zones d'ombre, des régressions dans une histoire qui n'est nullement placée sous le signe d'un progrès constant et continu ; il est bien des guerres, où la cause juste n'est point la cause française. La France n'est alors pas fidèle à sa mission : comme si, aliénée par ses dirigeants, elle s'était absentée d'elle-même. Tel est notamment le cas de la guerre de Hollande, où Michelet prend fait et cause pour les victimes de l'entreprise de Louis XIV ; car c'est chez les Néerlandais que se trouvent alors les vraies valeurs humaines, tolérance religieuse, harmonie sociale, pacifisme, esprit d'entreprise. L'appréciation très positive que Michelet donne à plusieurs reprises de l'histoire néerlandaise a sans doute été un facteur non négligeable dans l'admiration que lui porte Huizinga. Or Guillaume d'Orange, le fondateur de la nation néerlandaise, reçoit une place d'honneur au panthéon micheletien, et ce, à trois titres : historiquement, assassiné par un fanatique catholique, il est l'une des victimes de cet immense complot jésuite qui emplit le XVI<sup>e</sup> siècle de Michelet ; moralement, il est irréprochable, lui « qui jamais ne voulut manier les fonds publics » et qui – comme Jeanne d'Arc – intercède pour ses assassins. C'est pourquoi, au regard de l'histoire universelle, il n'est rien moins, aux yeux de Michelet, que « le chef du parti de l'humanité » de son époque :

Je n'hésite pas à déférer ce dernier titre au glorieux prince d'Orange. Qu'il emporte cette couronne. Les amis de la tolérance, de la douceur, les ennemis de l'effusion du sang, ce grand peuple, vraiment moderne, qui partout commence alors, il en est le chef alors. A leur tête, l'histoire le salue, et le voit marcher, auguste vénérable dans l'avenir<sup>78</sup>.

Guillaume est ainsi l'une de ces grandes figures symboliques, l'une des étapes après Jeanne d'Arc (dont il partage la même « douceur »), de cette épiphanie de l'humanité, qui constitue l'essence de la philosophie de l'histoire de Michelet.

Sans doute Huizinga n'est jamais pris des mêmes élans visionnaires et messianiques que son prédécesseur et, lorsqu'il compose sa propre musique nationale, c'est, à la néerlandaise, un ton plus bas. Mais la parenté des thèmes et des ambitions paraît

---

<sup>77</sup> Il soulignera ainsi en 1933 dans sa conférence de Berlin cet apport décisif des Pays-Bas à la religiosité et à la culture occidentale (VW, II, 284-303), (trad. française : « Du rôle d'intermédiaires joué par les Pays-Bas entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale », *art.cit.*, p. 827.)

<sup>78</sup> Michelet, *Renaissance et Réforme. Histoire de France au XVI<sup>e</sup> siècle*, nouvelle édition, Paris, 1982, p. 670.

incontestable. Alors Huizinga, résurrection néerlandaise de Michelet ? La tentation serait forte de conclure en ce sens, n'était la supériorité que Huizinga reconnaît à Ranke sur l'historien français dans son compte-rendu de la réédition des œuvres complètes du premier<sup>79</sup>:

Ranke est l'antipode absolue de ces deux contemporains historiens, les fiévreux et possédés : Carlyle et Michelet. Nul doute qu'il est plus grand que les deux autres, non seulement comme chercheur. Michelet lance des éclairs et Carlyle déchaîne la tempête. Ranke crée, ordonne et domine. Il est au-dessus de la passion. (VW, VII, 247)

Cette « préférence » pour l'historien allemand traduit sans doute l'évolution du genre historique devenu une science au cours du XIXe siècle, en particulier sous l'influence décisive de la méthode critique allemande. Méthode dont Huizinga a fait l'apprentissage direct dans le domaine de la philologie lors de son séjour d'études à Leipzig. D'où une certaine réticence devant Michelet, trop éloigné des canons de l'histoire scientifique et emporté par sa fougue. On le constate au fait que l'historien français n'est *jamais* mentionné dans *L'Automne* et que Huizinga ne cite que les historiens ultérieurs, adeptes de la « bonne méthode », comme Quicherat, Petit-Dutaillis ou Mâle. De fait, Michelet appartient encore largement à la tradition historiographique de la *narratio*, alors que c'est désormais l'exposé raisonné, la *disquisitio* qui définit l'écriture moderne de l'histoire. Distinction explicite – mais non absolue – chez Huizinga<sup>80</sup> qui s'applique de fait à l'approche différente du XVe siècle par les deux hommes : alors que Michelet procède par ordre *chronologique*, articulant son récit autour des règnes, des grands événements et des grands personnages, Huizinga procède par ordre *thématique*, explorant successivement les différentes « formes de vie et de pensée » du Moyen Âge finissant. Le mouvement même de l'écriture dans chaque passage est quasiment inversé : événements puis conclusion générale chez Michelet ; idée centrale chez Huizinga *illustrée* par des faits historiques. Mais il a plus : la divergence entre les deux historiens touche à l'interprétation profonde de la culture du XVe siècle. Huizinga présente ainsi le dessein de son livre :

C'est le plus souvent l'origine de ce qui est nouveau que notre esprit recherche dans le passé. On veut savoir comment les nouvelles formes de vie et de pensée, qui, plus tard, connaîtront leur plein épanouissement, ont émergé : on considère toute époque surtout pour les promesses qu'elle contient pour la suivante. Avec quel zèle a-t-on recherché dans la civilisation médiévale les germes de la culture moderne ! Avec un tel zèle qu'il est parfois apparu que l'histoire culturelle du Moyen Âge n'a été rien d'autre que l'annonce de la Renaissance. C'est que, partout, l'on a vu dans ces temps qui passaient naguère pour sclérosés et funèbres, la nouveauté trouver racine et tout paraissait aller dans le sens d'un accomplissement futur. Pourtant, en recherchant la vie nouvelle qui surgissait, on oubliait aisément, que, dans l'histoire comme dans la nature, la mort et la naissance marchent éternellement du même pas. D'anciennes formes de civilisation meurent au même moment et sur le même terrain où le nouveau trouve des ressources pour s'épanouir.

On tente ici de voir les XIVE et XVE siècles, non comme l'annonce de la Renaissance mais comme la fin du Moyen Âge, la civilisation médiévale dans son dernier flux vital, tel un arbre aux

---

<sup>79</sup> « De geschiedschrijver als klassieke », NRC, 13 mars 1926, (VW, VII, 244-248).

<sup>80</sup> Voir ci-dessous, Conclusion : « L'histoire comme grand récit ».

fruits trop mûrs dans son déploiement et son développement accomplis [...] Le point de départ du livre a été le désir, afin de mieux comprendre l'art des Van Eyck et de leurs disciples, de les saisir dans leur insertion (*samenhang*) au sein de l'ensemble de la vie de ce temps. (VW, III, 3-4)

Les contemporains et la littérature secondaire ont souligné cette rupture avec l'historiographie dominante qui percevait les prémices de la Renaissance dans cette époque. Or, il se pourrait bien que cette historiographie dominante trouve sa source chez Michelet, qui interprète justement le « cas van Eyck » comme l'annonce des temps nouveaux :

Le tableau commun de l'Ordre de la Toison, son symbole, était sur l'autel, *l'Agneau* de Jean van Eyck, qu'on venait voir des plus lointaines contrées. Le grand peintre et chimiste [...] avait laissé là l'inachevable Cologne, le vieux symbolisme, la rêverie allemande, et dans le plus mystique des sujets, dans l'Agneau même de saint Jean, l'audacieux génie sut introniser la nature. Ce tableau, ce grand poème, *qui date si bien le moment de la Renaissance*, est gothique encore dans sa partie supérieure, mais tout moderne dans le reste<sup>81</sup>.

Pourtant, malgré toutes ces divergences, la condamnation de l'approche de Michelet n'est pas totale chez Huizinga, loin s'en faut : l'historien français reste un modèle et malgré ses insuffisances, il l'intègre à la liste des grands historiens qui savent donner les clefs de compréhension d'une époque, au-delà de leur puissance de recréation d'un univers historique. Même chez Michelet, affirme Huizinga, l'histoire n'est pas seulement une « résurrection » mais aussi une mise en relation intelligible des divers éléments d'une époque donnée :

Qui voudrait analyser un certain nombre de pages des historiens modernes, mais aussi de Ranke et même de Michelet, trouverait que la disposition à faire revivre n'apparaît que rarement ; celle à faire comprendre, à travers des formes définies, continuellement. (VW, VII, 73)

La comparaison de deux passages consacrés au même sujet, la danse macabre et le cimetière des Innocents donne bien à voir, à la fois la distance prise quant aux conclusions scientifiques et la proximité de style et de sensibilité entre Huizinga et Michelet. Ainsi lorsque ce dernier évoque ce véritable « lieu de mémoire » de la fin du Moyen Âge :

On voyait naguère à Bâle, on voit encore à Lucerne, à la Chaise-Dieu en Auvergne, une suite de tableaux qui représentent la Mort entrant en danse avec des hommes de tout âge, de tout état, et les entraînant avec elle. Ces danses en peinture furent destinées à reproduire de véritables danses en nature et en action. Elles durent certainement leur origine à quelques-uns des mimes sacrés qu'on jouait dans les églises, aux parvis, aux cimetières, ou même dans les rues aux processions [...] Ce ne fut plus le Diable, fils du péché, de la volonté corrompue, mais la Mort, la mort fatale, matérielle et sous forme de squelette. Le squelette humain, dans ses formes anguleuses et gauches au premier coup d'œil, rappelle, comme on sait, la vie, de mille façons ridicules, mais l'affreux *rictus* prend en revanche un air ironique... Moins étrange encore par la forme que par la bizarrerie des poses, c'est l'homme et ce n'est pas l'homme... Ou, si c'est lui, il semble, cet horrible baladin, étaler avec un cynisme atroce la nudité suprême qui devait rester vêtue de la terre.

---

<sup>81</sup> Michelet, *Le Moyen Âge*, p. 866.

Le spectacle de la danse des morts se joua à Paris en 1424 au cimetière des Innocents. Cette place étroite où pendant tant de siècles l'énorme ville a versé presque tous ses habitants, avait été d'abord tout à la fois un cimetière, une voirie, hantée la nuit des voleurs, le soir des folles filles qui faisaient leur métier sur les tombes. Philippe-Auguste ferma la place de murs, et pour la purifier, la dédia à saint Innocent, un enfant crucifié par les juifs. Au quatorzième siècle, les églises étant déjà bien pleines, la mode vint parmi les bons bourgeois de se faire enterrer au cimetière. On y bâtit une église ; Flamel y contribua, et mit au portail des signes bizarres, inexplicables qui, au dire du peuple, recélaient de grands mystères alchimiques. Flamel aida encore à la construction des charniers qu'on bâtit tout autour. Sous les arcades de ces charniers étaient les principales tombes ; au-dessus régnait un étage et des greniers, où l'on pendait demi-pourris les os que l'on tirait des fosses ; car il y avait peu de place ; les morts ne reposaient guère ; dans cette terre vivante un cadavre devenait squelette en neuf jours. Cependant tel était le torrent de matière morte qui passait et repassait, tel le dépôt qui en restait, qu'à l'époque où le cimetière fut détruit, le sol s'était exhausé de huit pieds au-dessus des rues voisines. De cette longue alluvion des siècles s'était formée une montagne de morts qui dominait les vivants<sup>82</sup>.

Huizinga enchaîne dans le même ordre que Michelet l'analyse de la danse macabre et la description du cimetière des Innocents :

Les gravures sur bois dont l'imprimeur parisien Guyot Marchant orna, en 1485, la première édition de la *Danse macabre* étaient très probablement empruntées à la plus célèbre de ces représentations, notamment celle qui, dès l'an 1424, couvrait les murs de la galerie dans le cimetière des Innocents, à Paris. Les vers imprimés par Marchant étaient écrits sous ces peintures murales ; peut-être ont-ils leur origine dans le poème perdu de Jean Le Fèvre qui, à son tour, semble avoir suivi un original latin. Quoi qu'il en soit, la Danse macabre du cimetière des Innocents, détruite au XVII<sup>e</sup> siècle, est la représentation la plus populaire que le Moyen Âge ait connue. Des milliers de personnes, dans le lieu de rendez-vous bizarre et macabre qu'était ce cimetière, regardant les peintures et lisant les strophes dont chacune se terminait par un proverbe, se sont consolées à la pensée de la mort égalitaire, ou ont frémi en appréhendant leur fin.

Elle était là bien à sa place, cette mort simiesque et ricanante, à la démarche guindée de vieux maître à danser, qui entraîne à sa suite le pape, l'empereur, le noble, le journalier, le moine, l'enfant, le fou, toutes les professions, tous les états.

Les gravures de 1485 ne nous donnent sans doute qu'une faible impression de la fameuse fresque ; comme le prouvent les costumes, elle n'en est pas une exacte copie. Pour nous faire une idée plus ou moins juste de l'effet produit par la danse macabre du cimetière des Innocents, regardons plutôt les peintures murales de l'église de la Chaise-Dieu, où l'état inachevé de l'œuvre en accentue encore le caractère spectral.

Le danseur, qui revient quarante fois pour chercher les vivants, n'est pas à l'origine la Mort, mais le mort. Les strophes écrites au bas appellent ce personnage « le mort ou la morte », suivant qu'il s'agit de la danse des hommes ou de celle des femmes. C'est une danse des morts, non de la Mort. Et ce n'est pas encore un squelette, c'est un cadavre non décharné, au ventre creux et ouvert.

Nulle part, les images de la mort n'étaient rassemblées d'une manière plus évocatrice que dans le cimetière des Innocents à Paris. Là, l'esprit savourait les affres du macabre dans toute leur plénitude. Tout contribuait à donner à ce lieu l'horreur sacrée que goûtait si vivement l'époque. Les saints eux-mêmes à qui l'église était dédiée, ces Innocents massacrés au lieu du Christ, éveillaient par leur pitoyable martyre la cruelle compassion et la sanglante tendresse où se complaisait la fin du moyen-âge. Et justement, au XV<sup>e</sup> siècle, la vénération des Innocents prit de l'importance. On en possédait plus d'une relique. Louis XI donna à l'église « un Innocent entier » dans une châsse de

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 722-723.

cristal. Ce cimetière était préféré à tout autre champ de repos. Un évêque de Paris fit déposer dans sa fosse un peu de cette terre où il ne pouvait être inhumé.

Pauvres et riches y étaient enfouis pêle-mêle, mais pas pour longtemps, car vingt paroisses y ayant droit d'inhumation, on déterrait les ossements et on vendait les pierres tombales après un laps de temps assez court. On croyait que dans cette terre là un cadavre se décomposait en neuf jours jusqu'aux os. Crânes et ossements étaient alors entassés dans les ossuaires, le long des arcades qui entouraient le cimetière de trois côtés ; ils s'épandirent aux regards, prêchant à tous une leçon d'égalité [...]

Ce lieu était d'ailleurs, pour les Parisiens du XVe siècle, une sorte de lugubre préfiguration du Palais-Royal de 1789. C'était, en dépit des inhumations et exhumations incessantes, une promenade publique et un lieu de rendez-vous. On y trouvait des petites boutiques près des charniers et des femmes publiques sous les arcades. Il y avait même une recluse murée sur un des côtés de l'église. Parfois, un moine mendiant venait prêcher en ce lieu qui était lui-même un sermon symbolique de style médiéval. Une procession d'enfants (12.500 dit le bourgeois de Paris) s'y rassembla, cierges en mains, porta en triomphe un Innocent jusqu'à Notre-Dame et le rapporta au cimetière. Des fêtes même s'y donnaient. Tant l'horrible était devenu familier.

Critique des sources, prise de distance par rapport aux légendes (point de Flamel chez Huizinga), conclusions différentes quant à la réalité historique et au sens profond de la danse macabre : autant de points sur lesquels Huizinga, fort de décennies de recherche scientifique, diffère de Michelet ; mais qui font justement penser qu'il avait son prédécesseur bien en tête, à en juger par la reprise de plusieurs faits évocateurs : les arcades du cimetière, l'entassement des morts, la putréfaction en neuf jours, les femmes publiques... Et bien entendu le message spirituel sur l'égalité devant la mort, qui concerne les hommes de « tout état ». C'est toutefois dans le style que l'on verra les plus fortes correspondances : abondance des métaphores des métonymies et des oxymores ; allitérations omniprésentes et recours quasi-systématique au rythme ternaire ; alternance des périodes longues et brèves qui donne un rythme haletant au récit ; autant de marques de l'écriture lyrique<sup>83</sup>.

D'avantage, cette parenté explique le rapprochement fait par André Jolles entre Michelet et Huizinga dans sa correspondance avec ce dernier, précisément sur la question de l'écriture de l'histoire. Jolles<sup>84</sup>, à l'appui de sa théorie des « formes simples » qui ordonnent tout récit, voit dans l'histoire la forme du « mémorable » et prend l'exemple de la *Jeanne d'Arc* de Michelet :

[...] la forme sous laquelle Michelet – dont tu lis si volontiers les pages – nous restitue l'image de Jeanne d'Arc est celle du « mémorable ». Car la grandeur de Michelet réside exactement dans le

---

<sup>83</sup> Pour une étude du style de Huizinga, voir F. Jansonius, « De stijl van Huizinga », dans W.R.H. Koops, E.H. Kossmann, G. van der Plaats, *Johan Huizinga, 1872-1972*, p. 53-72. Jansonius fait d'ailleurs une allusion à Michelet (p. 60). Voir aussi et surtout l'analyse détaillée des procédés stylistiques de Huizinga par W. Otterspeer, *op.cit.*, chapitre 4 (« Schrijven »).

<sup>84</sup> André Jolles, longtemps ostracisé en raison de ses choix politiques pro-allemand puis pro-nazi est aujourd'hui considéré comme l'un des fondateurs de l'approche contemporaine de la littérature, en particulier pour sa théorie révolutionnaire de la narrativité, qui n'est pas sans annoncer le structuralisme littéraire : la théorie des « formes simples » ; son livre majeur est traduit en français (*Formes simples*, Paris, 1970). Sur la profonde amitié entre les deux hommes qui finit par être victime des choix politiques de Jolles, voir ci-dessus, Introduction, « Les clefs d'une personnalité » et A. van der Lem, *Johan Huizinga*, p. 194-211.

fait qu'il sait toujours représenter l'histoire sous la forme du mémorable. Toi-même tu as reconnu l'origine de cette forme<sup>85</sup> [...]

Et Jolles de citer un passage de l'article de Huizinga sur la pièce de Shaw, concernant l'image que nous avons des grandes figures historiques. Jolles, qui aura une influence décisive sur la théorie de l'histoire de Huizinga, semble bien suggérer que l'œuvre de ce dernier s'inscrit, elle aussi, dans cette forme du mémorable<sup>86</sup> ? Le goût partagé de Michelet et de Huizinga pour la *sentence* indiquant au lecteur la *signification* profonde du fait relaté – procédé central du « mémorable » selon Jolles – va aussi dans ce sens.

Au demeurant, dans l'éloge même de Ranke que fait Huizinga l'on ne peut s'empêcher de percevoir une certaine réserve, qui sonne comme un regret de... Michelet : « Le calme dans l'écriture égale et ample de Ranke éveille parfois en nous l'impatience. C'est un éternel adagio » (VW, VII, 247). Le « grand Ranke », en qui Huizinga voit un « classique », ne manque-t-il pas justement un peu de cette « passion » que l'historien néerlandais trouve et apprécie tant chez Michelet ? Passion qu'il relève et approuve d'ailleurs explicitement dans « les violentes agitations » (*heftige beroeringen*) du jeune Ranke lui-même, lorsqu'il présentait son œuvre à venir à travers des métaphores musicales (« chœur », « concert », « harmonie ») qui ne peuvent que toucher Huizinga ? Encore une fois, l'historien néerlandais, dans ces courts portraits croisés de Michelet et de Ranke, balance entre des « tendances polaires », pour reprendre sa propre expression, qui le sollicitent également et qui constituent la raison profonde de ses positions contradictoires. La tentation serait grande alors de percevoir chez Huizinga le projet, même non formulé, d'une possible synthèse dans son œuvre propre entre Michelet et Ranke<sup>87</sup>. Entre la passion et l'harmonie. Entre « l'imagination et la raison<sup>88</sup> ».

Au total, se dégage de l'ensemble de la production de Huizinga, l'image d'une relation intime avec l'histoire de France. Encore une fois, dans l'esprit même de sa démarche en matière d'interaction culturelle, ne parlons pas d'influence, mais d'appropriations et de correspondances. A quoi s'ajoute sa curiosité et sa sensibilité hors du commun, qui le mettent de plein pied avec les grandes cultures étrangères, de l'Inde védique aux Etats-Unis contemporains, en passant justement – et amplement – par la France. Au-delà de cette ouverture intellectuelle « tous azimuts », dont on a vu qu'elle était un véritable cliché aux Pays-Bas, il y a là une disposition d'esprit qui le distingue de ses collègues et contemporains. On le mesure dans l'expérience fondamentale de la « sensation historique », cette rencontre directe avec le passé, qui constitue l'un de ses apports les

---

<sup>85</sup> Textes traduits et présentés par Sylvia Contarini, « André Jolles, Johan Huizinga, Clio et Melpomène », *Poétique*, 1994, n° 100, p. 587-505 (citation de Jolles, p. 501).

<sup>86</sup> Pour l'analyse détaillée de cette correspondance, voir ci-dessous, Conclusion : « La théorie des formes ».

<sup>87</sup> A juste titre W. Otterspeer (*op.cit.*, p. 14) estime que ce portrait de Ranke est un autoportrait idéalisé de Huizinga. De fait, c'est la tension entre cet « idéal du moi » et un tempérament passionné qui se donne à voir dans sa perception de Ranke et de Michelet.

<sup>88</sup> Pour reprendre le sous-titre (« *verbeelding en rede* ») et l'un des thèmes principaux de la thèse de Léon Hanssen, *Huizinga en de troost van de geschiedenis*, *op.cit.*

plus importants à la théorie de l'histoire et qui, là encore le rapproche de Michelet et de sa « résurrection »<sup>89</sup>. Emotion provoquée au premier chef par les traces du passé national, mais dont il affirme qu'on peut l'éprouver tout aussi bien au contact d'une histoire étrangère, « comme si l'on avait ses racines dans tous les pays » (AH, 7 III, p. 4) ; et de prendre comme illustration les exemples français de l'Abbaye de Jumièges et de l'église Saint-Etienne. En somme, si l' « homme Huizinga » est bel et bien enraciné aux Pays-Bas, l'imaginaire de l'historien est, lui, pour une part, bel et bien ancré en France.

---

<sup>89</sup> Voir ci-dessous, Conclusion, « La sensation historique ».



## Chapitre 5

### « *Le miroir de la France* » (2) : *Huizinga et les débats français sur la nation*

#### 5.1. Contre le nationalisme historiographique... et pour l'histoire nationale

L'histoire de France n'est donc pas pour Huizinga un objet de pure étude scientifique : lestée de connotations éthiques, elle fait alterner le meilleur et le pire de l'histoire humaine. Une telle ambivalence ne pouvait qu'entraîner une attitude partagée à l'égard de l'historiographie française de son époque. D'une part, les souvenirs douloureux de l'expansionnisme français alimentent en lui une défiance immédiate à l'égard de toute manifestation d'impérialisme culturel des historiens français. On le mesure à l'agacement qui marque son compte-rendu du livre de Louis Reynaud sur *Les origines de l'influence française en Allemagne*<sup>1</sup>, où il dénonce, dans le celticisme impénitent et germanophobe de l'auteur, « plus qu'un préjugé national naïf » :

Pour quelqu'un qui n'est pas français, la louange répétée du « génie de notre race », de « la logique française », « la logique intrépide et entreprenante de notre race », qui est la mère de toutes les vertus, n'a en fin de compte plus guère de charme. (VW, IV, 125)

Huizinga est clairement fatigué de cette « gallomanie intempérée » (*ongetemperde gallomanie*). A l'opposé de cette dérive chauvine toujours renaissante et menaçante, Huizinga dresse l'image de Pays-Bas ouverts à tous les vents du monde et insensibles à la vaine gloriole nationale : c'est ainsi qu'il achève, après avoir renvoyé dos à dos chauvinismes français et allemand, son article sur Louis Reynaud par une note de fierté nationale :

Je ne peux retenir un sourire pharisien à l'idée que j'appartiens à une nation petite et jeune qui a bel et bien conscience des apports inestimables qu'elle doit à ces deux grands voisins. (VW, IV, 126-127)

Nous trouvons là un cas particulier d'une tendance générale contre laquelle Huizinga a combattu constamment : le *nationalisme historiographique*, c'est à dire la mise de

---

<sup>1</sup> L. Reynaud, *Les origines de l'influence française en Allemagne : étude sur l'histoire comparée de la civilisation en France et en Allemagne pendant la période précourtoise*, I, Paris, 1913. Le livre de Louis Reynaud, Maître de conférences à l'université de Poitiers, est un fleuron de l'historiographie nationaliste à la veille de la première guerre mondiale.

l'histoire au service, non de la nation elle-même, mais de l'idéologie nationaliste qui vise à faire de cette nation un absolu. La guerre de 1914 lui donne l'occasion de dénoncer, lors de sa leçon inaugurale à l'université de Leyde, le danger d'une telle instrumentalisation de l'histoire, particulièrement forte en Allemagne, mais aussi chez les « peuples inachevés » (« *onvoldane volken* ») des Balkans (VW, IV, 427-428). Favorable à la cause des Alliés, Huizinga met désormais l'accent sur le danger venu de l'Est. En regard des tentatives allemandes – nous retrouvons ici le « triangle spéculaire », France, Allemagne et Grande-Bretagne – les nationalismes historiographiques français et anglais lui paraît désormais peu dangereux :

La France et l'Angleterre sont toutes deux formidablement fières de leur belle histoire, mais elles l'invoquent beaucoup moins. Que sont Vercingétorix et Bodicea comparés à Arminius pour la mentalité allemande ? (VW, IV, 428).

Et Huizinga de consacrer dans le texte publié de sa leçon pas moins de deux pages de notes au nationalisme historiographique allemand qui a atteint un paroxysme en 1914, avec le manifeste des historiens allemands en faveur de la politique du Reich<sup>2</sup>. Cette tentation, qui connaîtra un deuxième temps fort dans l'Allemagne des années 1930, devient, à vrai dire, pour Huizinga le plus grand danger qui menace l'histoire. Lui, qui aura de façon répétée combattu la théorie marxiste, désigne ainsi clairement en 1937 l'adversaire principal :

Beaucoup plus grave est le cas des pays dominés par le nationalisme. Le marxisme, aussi unilatéral et, selon moi, illogique soit-il, prétend du moins être une explication du monde valable pour tous. C'est une doctrine générale de portée universelle. Les hypernationalismes au contraire mettent de façon parfaitement consciente et délibérée l'histoire au service d'un intérêt limité [...] Qui, à la réflexion, peut, de bonne foi, élever au rang de principe normatif du travail intellectuel une conception enfermée dans le cercle d'une réalisation déterminée et limitée d'une unité nationale [qui n'est] ni éternelle ni universelle ? [...] L'époque actuelle nous montre des cultures dont la perspective est délibérément restreinte [...] Utilisant perfidement la théorie moderne de la connaissance qui a mis en évidence la part inévitable de subjectivité dans les sciences de l'esprit, les leaders de l'histoire nationaliste proclament la subjectivité et l'intuition comme principe de la connaissance historique. Et ainsi se développe parmi nous une écriture de l'histoire qui sonne cent fois plus faux que les trompettes louangeuses qui, dans les siècles antérieurs, exaltaient les hauts faits des monarques triomphants. (VW, VII, 161)

Le nationalisme historiographique constitue donc un triple péché : contre la culture, entendue au sens éthique, puisqu'il ignore les normes universelles ; contre la logique puisqu'il prétend hisser au rang d'universel ce qui relève du particulier ; et contre l'histoire, qu'il instrumentalise et qu'il dévoie. Mais dans le même temps, on le sait, Huizinga juge parfaitement légitime la mission de mémoire attribuée à l'histoire nationale. De ce fait, selon les circonstances, l'accent est mis soit sur la nécessaire construction d'une histoire-mémoire dont la France offre, avec Michelet et Lavisser, l'exemple achevé, soit sur le combat contre le nationalisme historiographique – y

---

<sup>2</sup> VW, IV, 429-430.

compris français<sup>3</sup>– la combinaison des deux approches étant évidemment des plus délicates et exposant Huizinga à quelques contradictions.

## 5.2. « La préhistoire de notre conscience nationale » (1912)

Le combat contre le nationalisme historiographique trouve sa première expression dans « La préhistoire de notre conscience nationale », long article publié dans le *Gids* en 1912, dédié, on le sait, à Pirenne, et dont l'essentiel sera repris pour son auditoire français de Dijon, en 1930, sous le titre : « L'Etat bourguignon, ses rapports avec la France et les origines de la nationalité néerlandaise ». D'après Huizinga, l'un des plus constants ressorts du nationalisme historiographique réside dans le mythe de la « nation éternelle » qui organise l'histoire dans une perspective téléologique : le développement national serait en germe dans les temps les plus reculés, voire inscrit dans les conditions naturelles elles-mêmes d'un territoire donné. L'histoire ne serait que le déploiement d'une essence collective préexistante. Huizinga dénonce dans cette écriture de l'histoire l'effet d'une double illusion rétrospective et déterministe :

Certes, il existait de très anciennes circonstances géographiques, ethnographiques, économiques qui semblaient prescrire l'avènement d'une nation néerlandaise, qui ont favorisé son détachement [du Saint] Empire germanique et empêché son absorption par la France. Cependant la nécessité apparente ne repose que sur notre perspective historique. Il est si tentant, lorsque nous avons mis en perspective les faits historiques, de façon à y voir une liaison compréhensible, de tenir cette relation compréhensible pour une causalité démontrée. Il est si facile de conclure par le jugement que les Pays-Bas devaient se développer de façon indépendante, que la Belgique et les Pays-Bas, à long terme, ne pouvaient continuer ensemble.

Sans le désir de domination bourguignonne, un facteur purement politique donc, les conditions ethnographiques et économiques auraient pu conduire à des résultats totalement différents. Dans leur développement ultérieur elles [ces conditions] ont elles-mêmes été influencées par ce puissant facteur politique, le désir de domination de la Bourgogne. Et même alors, en 1386, lorsque les Bourguignons mirent la main sur ces pays, lorsque le moment politique coïncida avec les facteurs géographiques, ethnographiques et économiques, la façon dont les Pays-Bas devaient se développer n'était nullement donnée d'avance. Combien de possibilités gisaient encore dans le giron du temps! Pourquoi pas un empire bourguignon, dont Charles le Téméraire a rêvé, pourquoi pas une nation, dont la langue aurait été forgée à partir du français, comme le français normand avait formé l'anglais quelques siècles plus tôt ? Ce sont seulement de pures péripéties, la mort de

---

<sup>3</sup> C'est parfois avec une ironie souriante qu'il raille les entreprises d'annexion par les auteurs français des grandes figures européennes et en particulier néerlandaises, ainsi dans le livre de Bernard Faÿ sur *l'Esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, 1925: « Nous voudrions prendre comme un compliment le fait que, de même que récemment Christian Huygens a été annexé par les auteurs du volume XIV de l'*Histoire de la nation française* de Hanotaux, Grotius, selon M. Faÿ « exprime dans une certaine mesure la culture française » (VW, IV, 369). Nul doute que Huizinga aurait été bien plus sévère, vingt ans plus tard, avec le même Faÿ : celui-ci, devenu pendant la seconde guerre mondiale Directeur de la Bibliothèque nationale après l'éviction de Julien Cain, sera l'un des artisans, à la tête du Service des Sociétés Secrètes, de la politique antimaçonnique de Vichy (voir A. Compagnon, *Le cas Bernard Faÿ. Du Collège de France à l'indignité nationale*, Paris, 2009).

princes, leurs talents et leurs passions, et mille autres circonstances qui ont déterminé pour la suite le destin des Pays-Bas. (VW, II, 97-98)

Apparemment la conception de Huizinga paraît s'appliquer aux Pays-Bas – et aux nations de formation relativement récente – puisqu'il reconnaît immédiatement que « dans d'autres pays une très ancienne idée nationale a été très tôt un facteur actif dans l'évolution de l'Etat » (VW, II, 98). Cette distinction selon l'âge des nations revient à plusieurs reprises dans son œuvre. Mais Huizinga n'en écarte pas moins toute lecture nationale de l'épisode bourguignon, y compris du point de vue français. Il reproche à l'historiographie française d'avoir exagérément réagi à la version bourguignonne de l'histoire et de voir, tel Auguste Molinier<sup>4</sup>, « dans la maison de Bourgogne une maison étrangère et ennemie » :

Une maison étrangère et ennemie ? Assurément, c'est vrai, en tant que conclusion scientifique historique concernant la signification de la maison de Bourgogne pour l'histoire de France. Et pourtant il serait totalement inexact de caractériser les sentiments de loyauté française exprimés avec insistance par la cour de Bourgogne jusqu'au temps de Charles le Téméraire comme une simple hypocrisie politique. Le grand clivage que nous percevons à partir de notre perspective historique entre le principe bourguignon et le principe français n'a jamais été conscient chez les contemporains. Que le salut national de la France ne pouvait résider que dans l'unité de l'Etat et la forte autorité du roi, personne ne l'avait encore exprimé, pas même les adversaires Armagnacs des Bourguignons, même s'ils y contribuaient inconsciemment. Les conflits avec la couronne restent pour les Bourguignons des conflits domestiques dans lesquels, même s'ils résidaient à Gand ou à Bruxelles, ils intervenaient en tant que Français pour le bon droit de la France. On peut appeler leur politique d'un point de vue français, un errement, une politique égoïste, mais non une politique étrangère, hostile, encore moins une trahison. L'histoire de France serait encombrée de traîtres, si tous ceux qui n'ont pas vu que la ligne du développement français passait par la centralisation et l'absolutisme, qui se sont battus pour des intérêts particularistes, les Huguenots, les Ligueurs, et tous les ennemis de Richelieu, devraient passer pour des traîtres. (VW, II, 112)

Reprenant près de vingt ans plus tard, pour son auditoire français, cette étude de la période bourguignonne, Huizinga dénoncera à nouveau, en appuyant son propos sur le récent livre de Hauser et Renaudet, *Les débuts de l'âge moderne. La Renaissance et la Réforme*<sup>5</sup>, l'anachronisme de l'historiographie française traditionnelle, qui transporte dans le XV<sup>e</sup> siècle des clivages bien postérieurs :

Il serait absurde de révoquer en doute le jugement bien fondé et solide qu'ont porté sur l'histoire de France tous les historiens français depuis Michelet : les Quicherat, les du Fresne de Beaucourt, les Petit-Dutaillis et tant d'autres. La seule question qui reste à poser est celle-ci : Est-il juste, si l'on se place au point de vue du quinzième siècle, de traiter en maison étrangère et ennemie ces ducs de Bourgogne, je ne dirai pas Charles [le Téméraire], ni Jean Sans Peur, mais les deux Philippe, le Hardi et le Bon ? [...] Puis rappelons-nous que bien après que la cause de Bourgogne

---

<sup>4</sup> Auguste Molinier (1851-1904), chartiste, professeur à l'École des Chartes et à l'École des Hautes Études, spécialiste du Languedoc historique et du Moyen Âge ; c'est à sa publication des *Sources de l'histoire de France des origines aux guerres d'Italie, 1494*, Paris, 1901-1906, que Huizinga se réfère ici, tout en notant que Molinier a lui-même considéré comme excessive cette perception négative de la Maison de Bourgogne (VW, II, 112, note 1).

<sup>5</sup> H. Hauser, A. Renaudet, *Les débuts de l'âge moderne. La Renaissance et la Réforme*, Paris, 1929. Sur Henri Hauser voir ci-dessus, chapitre 1.1. Augustin Renaudet (1880-1958), normalien, élève de Monod, spécialiste de la Réforme et de la Renaissance et notamment d'Érasme, professeur à la Sorbonne puis au Collège de France.

fut devenue celle des Habsbourg, celle de l'Autriche et de l'Espagne, il y a eu bien des Français qui ne croyaient pas encore à l'avenir du royaume fort et uni que nous voyons comme la seule solution naturelle et salutaire. M. Hauser, dans le beau livre que nous devons à sa collaboration avec M. Renaudet, vient de nous avertir : ce n'est qu'une illusion d'optique qui nous amène à projeter dans le passé la notion d'un domaine que la géographie semble avoir attribué de tout temps à une nation, à considérer tout comme voulu par une Providence [...]

En histoire il importe avant tout d'être indéterministe. Il faut être capable de se représenter, à chaque moment, que les événements auraient pu tourner aussi autrement. La crise par laquelle a passée la France du quinzième siècle, s'est reproduite pendant les guerres d'Italie, puis pendant les guerres de religion, puis encore sous la Fronde. Plus il y a lieu pour tout le monde de se réjouir du fait que le principe de l'unité de la monarchie française est resté victorieux, plus il est prudent de se garder d'une condamnation absolue et sans appel de tous ceux qui n'ont pas eu les conceptions de la nationalité d'aujourd'hui. (VW, II, 165-167)

La construction de ce passage est savamment rhétorique. Après une « captation de bienveillance » constituée d'un hommage aux grands historiens français – y compris à son cher Michelet – la démonstration aboutit à leur condamnation, car c'est bel et bien d'anachronisme, péché capital s'il en est pour un historien, que les taxe Huizinga :

L'historien doit se garder toujours de l'anachronisme. Eviter les anachronismes, c'est la moitié de la science historique. Or, pour éviter l'anachronisme il n'est besoin que de se placer au (*sic*) point de vue des contemporains. (VW, II, 167-168)

Cette prise de position possibiliste et anti-anachronique est d'un grand intérêt historiographique et épistémologique : Huizinga, en parfait connaisseur de l'évolution de l'historiographie française, se montre d'une grande modernité. Il s'exprime dans des termes très proches des fondateurs des *Annales* et la référence dans le deuxième texte à Hauser, proche de la toute nouvelle revue, souligne cette parenté. Mais en même temps, il prend ses distances avec Henri Pirenne, qui, tout à la recherche d'une « histoire longue » pour sa jeune patrie – impératif *d'ancienneté* du paradigme national oblige – avait fait de l'épisode bourguignon une préfiguration de la Belgique. D'où la conclusion double de Huizinga, qui rendra son article susceptible de plusieurs lectures. D'une part, et de façon très « pirenienne » :

Deux nationalités émergèrent à la place d'une seule. Les Pays-Bas du Sud devinrent, à presque tous égards, le vrai prolongement, mais amputé de part et d'autre, de l'Etat bourguignon. (VW, II, 158)

Mais de l'autre, il refuse de suivre Pirenne qui voyait dans l'héritage bourguignon une exclusivité belge et le revendique également pour les Pays-Bas :

[...] si la Hollande, à tout le moins, n'avait pas déjà été à ce point à l'école bourguignonne, de sorte qu'elle pût devenir le noyau et le leader de l'Union d'Utrecht, les provinces du Nord auraient été hors d'état de former entre elles une nationalité et le corps d'un Etat. (*ibid.*)

Derrière cette présentation nuancée, inspirée par le souci d'éviter anachronisme et illusion rétrospective, les arrière-pensées nationales sont-elles pour autant absentes ? A y regarder de plus près, l'argumentation pourrait bien également servir à préserver la nation

néerlandaise de deux périls venus de l'historiographie française du XIXe siècle, encore dominante à cette époque où Lavisser, dans toute sa gloire, achève sa carrière et sa vie. Le risque d'opprobre d'une part, lié à la condamnation des ducs de Bourgogne pour « trahison », qui déparerait le récit des origines de la nation néerlandaise ; d'autre part, le danger d'une annexion de la destinée néerlandaise, via l'épisode bourguignon, à l'histoire du puissant voisin du sud. Mais, *simultanément*, le même épisode bourguignon écarte le danger de l'impérialisme allemand, en introduisant au départ même de l'histoire néerlandaise un élément français, comme le déclare avec force Huizinga dès les premières pages de son article :

Qui veut comprendre l'histoire de la conscience nationale néerlandaise, doit commencer par se défaire de l'idée qui nous fait voir le concept de néerlandais comme purement germanique par opposition à tout ce qui est roman [...] Nous pouvons considérer un Etat qui dans sa culture n'a jamais été autre que principalement français, celui des Bourguignons, comme la préfiguration de notre propre Etat et nous rendre compte que la préhistoire de notre conscience nationale doit être cherchée dans des écrits français. (VW, II, 98-99)

N'est-ce pas finalement par ce détour bourguignon que l'on peut le mieux comprendre l'ambiguïté de Huizinga vis-à-vis de l'histoire de France ? Princes français, pétris de culture française, les « grands ducs de Bourgogne » apportaient aux Pays-Bas leurs hommes et leurs valeurs ; mais ils étaient en même temps des princes dissidents, de plus en plus hostiles à leurs cousins royaux de Paris et rêvant, tel Charles le Téméraire, à une couronne qui leur soit propre. Cet éloignement progressif, cette dissociation d'avec la destinée nationale française, fait naître peu à peu les germes d'une nouvelle nationalité, encore balbutiante et peu consciente d'elle-même, mais bien consciente d'une opposition politique croissante avec la France. Telle est la démonstration de Huizinga dans sa première grande publication sur la nation néerlandaise. Le récit huizingien des origines place ainsi au fondement même de la nationalité néerlandaise un élément indiscutablement français, mais un élément *déviant* par rapport au cours principal de l'histoire de France. Ce faisant, il fait d'une pierre deux coups : l'identité néerlandaise se voit garantie *à la fois* contre l'expansionnisme français et contre l'irrédentisme allemand. Le but principal de Huizinga est en tout cas atteint : détruire l'idée d'une « germanité » historique des Pays Bas.

### **5.3. « *How Holland became a nation* » (1924): la théorie de Renan comme rempart idéologique contre l'Allemagne**

Il lui reste à réduire un deuxième type d'arguments reposant sur leur « germanité » ethnique et linguistique. Arguments de loin les plus redoutables car ils constituent, depuis Herder et Fichte, la définition même de la *Kulturnation* allemande. Définir les Néerlandais par leur appartenance ethnique et linguistique risquerait fort d'en faire purement et simplement des Allemands. Les Pays-Bas, en droit, n'existeraient plus.

Pour anéantir les prétentions allemandes, Huizinga recourt à une première solution : rejeter purement et simplement la définition ethnique de la nation et définir la nationalité néerlandaise sur d'autres critères. Or, pour ce faire, il existe une définition alternative qui présente de plus l'avantage d'avoir été formulée *explicitement* contre la politique allemande : celle qui a été esquissée en France par Fustel de Coulanges dans sa célèbre polémique avec Mommsen au sujet de l'Alsace-Moselle<sup>6</sup> et par Renan dans sa correspondance avec Strauss sur le même sujet<sup>7</sup> : Renan qui en fera la théorie, en développant notamment l'analyse de Fustel, dans sa célèbre conférence de la Sorbonne de 1882, « *Qu'est-ce qu'une nation?* » : une nation ne repose pas sur une unité ethnique ou linguistique mais sur une communauté mémorielle et politique. Une nation, c'est donc une mémoire partagée pour interpréter le passé et une volonté commune pour construire l'avenir<sup>8</sup>. De fait, c'est sous l'invocation de Renan que Huizinga place en 1924 sa conférence pour les étudiants américains de Leyde, « *How Holland became a nation* » :

Peut-être la plus séduisante réponse à la question : qu'est-ce qu'une nation ? a-t-elle été donnée par le célèbre savant français Ernest Renan, dans une conférence ici, à Leyde, il y a quelque cinquante ans. Ce qui maintient l'unité nationale, disait-il est le fait d'avoir réalisé de grandes choses ensemble et de vouloir continuer à le faire – si ce n'est pas une définition tout à fait exhaustive cela peut certainement servir comme devise (*motto*). (VW, II, 266)

Le caractère central de cette référence et l'allusion à une conférence donnée à Leyde par Renan – et non au célèbre discours de la Sorbonne de 1882 – invitent à revenir sur les relations de Renan et des Pays-Bas.

La pensée de Renan y était très connue, comme partout en Europe, mais elle y avait rencontré un retentissement particulier en raison des relations intimes et intenses du penseur français avec ce pays. Marié à une Néerlandaise, la nièce du peintre Ary Scheffer, Renan s'y était rendu à trois reprises, notamment en 1875 pour le tricentenaire de l'université de Leyde, et en février 1877 pour le bicentenaire de la mort de Spinoza. Sa renommée et son amitié avec la reine Sophie<sup>9</sup> – une spinoziste convaincue – explique

---

<sup>6</sup> N. Fustel de Coulanges, « L'Alsace est-elle allemande ou française ? Réponse à M. Mommsen, Professeur à Berlin », *Revue des deux mondes*, Paris, 27 octobre 1870.

<sup>7</sup> E. Renan, « Lettres à M. Strauss », *Journal des Débats*, 15 septembre 1870 et 15 septembre 1871, repris dans *Qu'est-ce qu'une nation ?* Paris, 1996, p. 190-219.

<sup>8</sup> Il convient à propos de la pensée de Renan, de souligner une erreur communément faite, notamment dans la « tradition républicaine » française (mais non, on le constate, par Huizinga lui-même) : la réduction de sa théorie au seul « vouloir vivre ensemble », le fameux « plébiscite de tous les jours », qui oublie l'aspect décisif du passé commun, sur lequel Renan insiste à plusieurs reprises : mais non pas le passé tel que les historiens l'abordent avec leur méthode critique qui menace de réveiller le souvenir des divisions nationales ; mais tel que vécu dans le cadre sélectif et émotionnel de la mémoire des « sacrifices que l'on a fait ensemble ». Les deux critères – mémoire et volonté communes – qui, au demeurant aux yeux de Renan « n'en font qu'un » sont également essentiels.

<sup>9</sup> Renan écrira quelques mois plus tard un long article sur la reine Sophie qui venait de décéder et reprend un thème de sa conférence de février sur les rapports entre la dynastie et la nation aux Pays-Bas : « Son tombeau sera un sceau de plus au pacte d'union de la Hollande et de la maison d'Orange, c'est à dire la charte fondamentale de la nationalité du pays », (E. Renan, *Œuvres Complètes*, « feuilles détachées », « la reine Sophie de Hollande » p. 1123-1126 (initialement paru dans la *Revue des deux Mondes* du 1er juin 1877).

les honneurs qui lui avaient été réservés lors de cette dernière visite : audience du roi Guillaume III le 22 février et déjeuner chez la reine Sophie, le 23<sup>10</sup>.

La notoriété n'explique pas seule le retentissement de sa visite : celle-ci se produisait à un moment d'extrême agitation dans le débat politique néerlandais ; en cette année 1877 en effet, la polarisation entre, d'une part, les libéraux progressistes du premier ministre, Kappeyne van de Coppello, et d'autre part, les courants confessionnels en particulier la mouvance protestante orthodoxe menée par son nouveau leader, le très combatif Abraham Kuyper, était accentuée par la perspective des élections législatives. La question scolaire était au centre du débat, les libéraux, qui venaient de réformer l'enseignement universitaire, souhaitant promouvoir un enseignement primaire d'Etat, tandis que les confessionnels, rassemblés dans « l'alliance contre la loi scolaire », maudissaient une éducation « sans dieu » et réclamaient le soutien public aux écoles privées. C'est autour de cet enjeu que commençait à se structurer en véritables partis la vie politique néerlandaise<sup>11</sup>. Dans ce contexte, la bicentenaire de la mort de Spinoza était loin d'être une commémoration innocente : annexé comme un précurseur par les libéraux, le théoricien de la liberté de conscience et des prérogatives du pouvoir civil, exclu en son temps de sa propre communauté religieuse, ne pouvait qu'être la bête noire des confessionnels. La souscription pour élever une statue à Spinoza, lancée précisément en cette occasion, était un acte éminemment politique<sup>12</sup>, d'autant qu'un tel honneur était, on le sait, rare dans les mœurs néerlandaises. L'on comprend dans ces conditions que la polémique autour de Spinoza ait rempli les journaux de l'époque et que la visite de Renan à cette occasion ait au plus haut point retenu l'attention des observateurs : c'est en première page des journaux libéraux qu'est ainsi donné le compte rendu de son discours en l'honneur de Spinoza le 21 février mais aussi de ses conférences de Leyde et de Rotterdam des 23 et 25 février sur « Qu'est ce qu'une nation? »<sup>13</sup>

Car – fait méconnu en France<sup>14</sup> –, Renan a d'abord présenté ses idées sur la nation non à la Sorbonne en 1882, mais aux Pays-Bas, cinq ans plus tôt. Il ne reste malheureusement

---

<sup>10</sup> *Algemeen Handelsblad*, 25 février 1877.

<sup>11</sup> Voir sur cette crise néerlandaise, voir C.A. Tamse, « De politieke ontwikkeling in Nederland 1874-1887 », dans *Geschiedenis van Nederland*, *op.cit.*, p. 228-244 et Ch.de Voogd, *Histoire des Pays-Bas*, Paris, 2003, p. 190-193.

<sup>12</sup> L'analogie, *mutatis mutandis*, avec la situation française de ces mêmes années est frappante ; l'année 1877 est, avec la crise du 16 mai, celle du véritable établissement de la république et le début du long combat anticlérical de la gauche qui se cristallisera également autour d'un projet de statue, celle d'un autre « libre penseur », Voltaire. Ce projet provoquera l'ire de Monseigneur Dupanloup qui lancera dans la bataille ses dernières forces. Dans les deux pays cette période apparaît comme décisive sur le plan de la modernisation sociopolitique par des voies et avec des résultats, il est vrai, très différents.

<sup>13</sup> *Algemeen Handelsblad* du 25 février 1877, *NRC* du 26 février 1877 : l'*Algemeen Handelsblad* mentionne la date du 20 février pour la conférence de Leyde mais il s'agit d'une erreur typographique, vu la date du journal, l'emploi du temps de Renan et la mention de la même conférence par le *NRC* du même jour à la bonne date du 23 février.

<sup>14</sup> La dernière édition scientifique française de *Qu'est-ce qu'une nation?* (Paris, 1996), due à la diligence de Raoul Girardet, n'évoque pas la conférence de Leyde : résistance aux progrès de l'érudition de ce véritable lieu de mémoire français qu'est la conférence de la Sorbonne ? Sans doute en partie, à en juger par « l'oubli » des conférences hollandaises de Renan dans toutes les histoires des idées politiques publiées en France ; mais le fait n'est pas non plus connu de tous les spécialistes aux Pays-Bas, puisque l'édition néerlandaise de Joep Leerssen (Leyde, 1994) ne le mentionne pas davantage.



pas de texte intégral de ces conférences<sup>15</sup>. Selon toute probabilité, Renan n'a pas écrit *in extenso* son propos, présenté de façon très informelle à ses auditeurs comme une « causerie » visant à partager « quelques réflexions familières<sup>16</sup> », à la différence de la conférence de 1882 dont il déclarera avoir « pesé chaque mot avec le plus grand soin<sup>17</sup> » et dont le manuscrit se trouve dans les papiers légués à la Bibliothèque Nationale. Il est néanmoins aisé de se faire une idée précise de ses interventions, grâce aux comptes rendus très détaillés des journaux néerlandais et surtout aux « notes » conservées en annexe au manuscrit de la *BNF*. Il paraît en effet possible d'établir que ces notes constituent bel et bien le support de la conférence de Leyde et que Renan les a reprises ensuite pour rédiger le texte de la Sorbonne<sup>18</sup>. La proximité des deux documents est frappante, tant dans la construction générale (historique de la formation des nations, « fausses » doctrines sur la question, enfin théorie de la communauté mémorielle et du vouloir vivre ensemble) que dans la thématique et dans la formulation<sup>19</sup>.

Or le souvenir des conférences hollandaises de Renan et en particulier celle de Leyde, en raison de la centralité de cette université dans le paysage intellectuel néerlandais, sera d'autant plus vif que le penseur français n'a pas ménagé ses hommages au pays de ses hôtes : il n'y voit rien moins qu'une « nation par excellence » et il célèbre – thème qui sera repris dans la conférence de la Sorbonne – « le mariage intime » avec la maison d'Orange. Absence de déterminisme géographique, racial ou linguistique, patriotisme mûri dans les dures épreuves d'un passé glorieux : le cas néerlandais illustre de fait parfaitement la nation telle que la conçoit Renan. A quoi s'ajoute le fait que sa mise en garde contre l'irrédentisme allemand au nom d'un « droit [prétendu] de reprendre les membres épars du germanisme, même quand ces membres ne demandent pas à le rejoindre<sup>20</sup> », où s'entend évidemment l'écho de la question d'Alsace-Moselle, pouvait

<sup>15</sup> Renan n'a pas été invité par des organismes officiels mais par des associations : à Leyde, la corporation étudiante *Doctrina* – et non l'université elle-même – et, à Rotterdam, la section locale de la Société des Beaux Arts et des Sciences (*Maatschappij van Fraaie Kunsten en Wetenschappen*).

<sup>16</sup> Ce caractère informel de la conférence est d'ailleurs relevé par les deux journaux.

<sup>17</sup> E. Renan, Préface aux *Discours et Conférences*, Paris, 1887, repris dans *Qu'est-ce qu'une nation*, *op.cit.*, p. 245.

<sup>18</sup> Bibliothèque Nationale de France, *Papiers Renan*, « Qu'est-ce qu'une nation? Notes » *Naf*, 11472 f. 98-111. De nombreuses allusions ne laissent aucun doute sur le contexte néerlandais de ces « notes » : ainsi les premiers mots évoquant la « fête d'il y a deux ans » qui renvoie au tricentenaire de l'université de Leyde ; la mention d'un « Prince » qui s'explique par la présence du deuxième fils du roi dans l'assistance, le prince Alexandre et surtout l'adresse répétée à un « vous » qui ne peut viser qu'un public étranger en général et néerlandais en particulier : « vous êtes nation » ; « population repousser [les conquérants] tantôt par affirmation directe (Suisse, vous) tantôt par accord avec souverain. France le roi = la patrie » (f. 98) ; et après avoir évoqué le rôle historique des grands pays européens dont la France et l'Allemagne, il déclare : « Vous. passé héroïque, terre de liberté. Ce qu'avez été le serez. Plus nécessaire que jamais, libre religion, libre pensée » (f. 102). Enfin Renan fait une claire allusion aux mauvais souvenirs laissés par la France aux Pays-Bas : « notre pauvre France fautes, pardonnez-lui, elle a voulu le bien » (*ibid.*). De façon générale les allusions à la Hollande sont dans ces notes plus nombreuses que dans le texte de 1882 : allusion à la coexistence religieuse en « Hollande Amsterdam, (Spinoza) » (f. 101) ; affirmation de sa relation privilégiée avec la Hollande : « S'entendre malgré la langue. Moi et Hollande » (f. 107).

<sup>19</sup> Il est toutefois clair que Renan a reclassé ses notes de 1877 pour construire sa conférence de 1882 : ainsi les remarques sur la race, d'un seul tenant à l'origine, ont été ensuite réparties par découpage sur deux feuillets (f. 100 et 105) et les remarques sur la langue, placées au début de la démonstration dans un premier temps, ont été renvoyées à la fin par la suite (f. 107). Ce dernier fait atteste d'ailleurs de la genèse du texte de 1882 : dans ses deux conférences aux Pays-Bas, Renan évoque la question de la langue *avant* celle de la race ; il intervertira cet ordre en 1882.

<sup>20</sup> E. Renan, *op.cit.*, p. 231.

parfaitement s'appliquer à celui des Pays-Bas, ancienne terre d'Empire, et y nourrir l'argumentaire patriotique. Autant d'éléments qui avaient, de quoi faciliter grandement l'*appropriation* des idées par les intellectuels néerlandais, sans qu'il soit là encore nécessaire de parler d' « influence ».

La référence à Renan sera de fait centrale dans la polémique qui va opposer en 1923 les contemporains et collègues de Huizinga, Geyl et Colenbrander autour de la question des « grands Pays-Bas ». Pieter Geyl, alors enseignant à Londres, s'était signalé par des positions tranchées en faveur d'un nationalisme revigoré qui rompait aussi bien avec l'internationalisme habituel de ses collègues – qualifié de « facile internationalisme des intellectuels néerlandais et de la foule des semi-intellectuels » – qu'avec le patriotisme nord-néerlandais traité de « doctrine des petits Pays-Bas ». C'était deux pierres jetées d'un coup dans le jardin libéral, stigmatisé sous le nom de « claque hollandaise » par un Geyl très porté sur la polémique<sup>21</sup>. Les conséquences sur l'écriture de l'histoire étaient claires : Geyl invitait à une révision intégrale de l'historiographie qui ferait enfin droit à l'unité culturelle profonde des grands Pays-Bas et soulignerait le caractère accidentel de la rupture entre Sud et Nord au XVI<sup>e</sup> siècle. Du Sud et du Nord *néerlandophones* s'entend, car Geyl fondait sans ambiguïté sa conception de la nationalité sur la langue, excluant par là même les provinces francophones de la destinée commune. Il s'agissait dans son esprit de renouer avec le concept d' « ethnie néerlandaise » (*Nederlandse stam*), incarnée par le moyen-néerlandais, le *Dietsch*. Ce combat ne pouvait que le dresser contre la plupart de ses collègues néerlandais mais également contre Pirenne, qualifié de « belgiciste » et dont il attaqua vivement *l'Histoire de Belgique* en la qualifiant notamment de « travail de construction [intellectuelle] » (*werk van constructie*)<sup>22</sup>. Car l'engagement de Geyl impliquait évidemment l'hostilité à l'idée concurrente d'une nationalité belge. D'où son jugement définitif : « La Belgique n'est pas un pays doté d'une âme nationale<sup>23</sup> ». La polémique autour de ses idées fut d'autant plus vive qu'elles avaient une résonance politique considérable à un moment de fort activisme du mouvement nationaliste flamand – auquel Geyl était d'ailleurs mêlé<sup>24</sup> – et dans une période de relations belgo-néerlandaises très tendues : la Belgique avait en effet espéré tirer profit de son martyre et de sa victoire de la Première guerre mondiale pour obtenir la révision en sa faveur du traité final de séparation avec les Pays-Bas de 1839, qui lui avait été défavorable<sup>25</sup>.

---

<sup>21</sup> Voir sur Geyl, l'analyse et les références de Jo Tollebeek, *De toga van Fruin*, p. 324-341.

<sup>22</sup> P. Geyl, « Belgicistische geschiedschrijving », 1927, repris dans *Verzamelde Opstellen*, 1978, 1, p. 138.

<sup>23</sup> Cité par J. Tollebeek, *op.cit.*, p. 333.

<sup>24</sup> Geyl a multiplié les déclarations contradictoires sur la signification politique de son engagement : souhaitait-il ou non la réunion des néerlandophones dans un même Etat ? Jo Tollebeek conclut au terme d'une étude fort convaincante que « la réunification politique des Flandres et des Pays-Bas était aussi son idéal » (J. Tollebeek, *op.cit.*, p. 329).

<sup>25</sup> Geyl avait mené campagne dans la presse britannique pour s'opposer aux revendications belges (J. Tollebeek, *op.cit.*, p. 325).

C'est dans ce contexte que le collègue de Huizinga à Leyde, Herman Colenbrander intervient devant l'Académie Royale des Sciences, pour contester les théories de Geyl<sup>26</sup>. Sa conférence est placée sous la double inspiration de Huizinga et de Renan. A l'appui de sa démonstration, Colenbrander se réfère d'entrée de jeu à l'étude de son collègue sur « La préhistoire de notre conscience nationale » : il cite ainsi le jugement très pirennien de Huizinga sur le « vrai prolongement » de l'Etat Bourguignon que représentent les Pays-Bas du Sud<sup>27</sup>. Il lui emprunte la citation de Chastelain à propos des habitants du Nord-Est des Pays-Bas (« une diverse génération de gens »). Puis, passant de la question linguistique à une étude historique du précédent bourguignon, il déclare : « c'est ici que Huizinga retient notre attention ». Suivent plusieurs longues citations du texte de ce dernier sur l'esprit de parti au Moyen Âge et la « querelle des Bourguignons », la défiance des ducs à l'égard des villes flamandes, le rêve impérial nourri par Charles le Téméraire. Bref, selon Colenbrander, alléguant les conclusions de Huizinga, les représentations politiques des Bourguignons n'avaient rien à voir avec l'idéal *dietsch*<sup>28</sup>. Quant à la référence à Renan elle est d'abord implicite : Colenbrander utilise plusieurs types d'arguments chers au penseur français ; ainsi de la volonté des peuples, pour mettre à mal la théorie des grands Pays-Bas : « [...] un véritable désir d'union politique avec le Nord n'existe pas chez les Flamands<sup>29</sup>. » De façon également très « renanienne », Colenbrander affirme qu'un élément essentiel fait cruellement défaut à la cause des grands Pays-Bas : l'existence d'une communauté de mémoire. Les références des Flamands et des Néerlandais n'ont en effet rien de commun : alors que les premiers exaltent les souvenirs médiévaux de la « bataille des éperons d'or » ou d'« Artevelde », les Néerlandais partiraient d'un « rire homérique » si on les renvoyait au souvenirs des *Hoeks* et des *Kabeljauwen*<sup>30</sup>; les vrais héros de ces derniers sont les Gueux du XVI<sup>e</sup> siècle ou les grands hommes du XVII<sup>e</sup>, car « l'apogée du passé national se trouvent en Flandres et en Hollande dans des siècles très différents ». De sorte que la mémoire flamande, centrée sur les grandes heures du comté médiéval, loin de pousser à l'unité avec le nord, entretient le sentiment du particularisme régional. Symétriquement, la référence au XVII<sup>e</sup> siècle, siècle de l'apogée pour le Nord survenue *après* la séparation d'avec le Sud, conforte la légitimité du cadre des « petits Pays-Bas »<sup>31</sup>. Quant à l'argument de la langue, Colenbrander rappelle que l'époque bourguignonne, qui constitue la référence centrale des partisans des « grands Pays-Bas », ne connaissait aucune unité linguistique, puisque nombre de provinces étaient francophones et que

---

<sup>26</sup> H.T. Colenbrander, « Over de grenzen der vaderlandsche geschiedenis », *Mededelingen der KNAW, afd. letterkunde*, 56, B, n° 2, Amsterdam, 1923.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 93-94.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>30</sup> La « bataille des éperons d'or » avait vu la victoire des milices flamandes sur la chevalerie française de Philippe le Bel en 1302. Artevelde est le nom de Jacques et Philippe, les chefs du parti bourgeois à Gand au XIV<sup>e</sup> siècle, en lutte contre le comte de Flandres, et pris dans le conflit entre la France et de l'Angleterre. Quant aux *hoeks* et aux *kabeljauwen*, il s'agit des surnoms donnés aux partis « s'affrontant » au XV<sup>e</sup> siècle dans le comté de Hollande. Leur querelle, aussi confuse qu'inexpiable, est devenue proverbiale dans la langue néerlandaise.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 88.

surtout les provinces du Nord et l'Est devenues par la suite néerlandophones, parlaient alors une langue proche du saxon. De sorte que :

La communauté linguistique *dietsch* était une région qui, avant la séparation des 17 provinces dans la deuxième partie du XVI<sup>e</sup> siècle, ne comprenait pas davantage l'ensemble de la moitié nord que de la moitié sud de ces contrées<sup>32</sup>.

La proximité de la démarche avec celle de Renan débouche, vers la fin de la conférence, sur un hommage explicite :

Il ne peut paraître déplacé, si peu de temps après le 27 février 1923, centième anniversaire de sa naissance, de conclure ses remarques par un rappel de la réponse donnée par Renan à la question: « Qu'est-ce qu'une nation »? Elle dit « avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore<sup>33</sup> ». Mesurée à ce critère une nation *dietsch* ne peut exister. Lorsque le moment vint de marcher dans les pas des Bourguignons, comme les Français l'ont fait dans ceux des Bourbons, elle a reculé, elle n'a pas pu poursuivre plus avant dans l'unité nécessaire de volonté et d'action. « Le sentiment des sacrifices qu'on a faits » pouvait depuis 1572 rassembler les Hollandais, non pas les unir aux Flamands, et 1830 est venu confirmer ce fait<sup>34</sup>.

La réaction de Geyl ne se fit pas attendre : dans une conférence donnée à Leyde pour la « Société de la littérature néerlandaise », en décembre 1923, il va répondre point par point aux arguments de Colenbrander et faire le procès d'ensemble de « La tradition des petits Pays-Bas dans notre historiographie »<sup>35</sup>. Comprenant bien que toute la démonstration de son adversaire repose sur les idées de Renan, il ne consacre pas moins de sept pages à l'examen des thèses de *Qu'est-ce qu'une nation* ? Il relève entre autres le contexte spécifiquement français de la perte de l'Alsace-Moselle dont l'ombre, à défaut du mot lui-même, est omniprésente dans la théorie de Renan. Mais il se réfère également à Huizinga pour retourner l'argumentation de Colenbrander. Jouant habilement sur les ambiguïtés de l'article de 1912, Geyl met en valeur les signes que Huizinga avait lui-même relevés d'un sentiment national croissant dans les Pays-Bas à la fin de la période bourguignonne :

Le professeur Huizinga a dans un article du *Gids* de 1912 fait voir comment la pensée bourguignonne, au départ purement dynastique, commença à s'adapter aux nouvelles circonstances après la catastrophe de 1477, lorsque la province héréditaire [le duché de Bourgogne] revint à la France, comment les provinces *dietsch* allaient maintenant en constituer l'essentiel du territoire<sup>36</sup>.

C'est clairement dans le cadre de cette polémique, dans laquelle les deux parties l'avaient si directement impliqué, qu'il faut situer la conférence donnée par Huizinga aux étudiants américains en visite à l'université de Leyde en juillet 1924, sur la question : *How*

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.90.

<sup>33</sup> En français dans le texte.

<sup>34</sup> H.T. Colenbrander, *art.cit.*, p. 98. Les citations de Renan y sont données en français.

<sup>35</sup> P. Geyl, « De kleinnederlandsche traditie in onze historiografie », 1923, repris dans *Verzamelde opstellen*, *op.cit.*, 1, p. 111-137.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.117.

*Holland became a nation.* Huizinga fait rapidement allusion au débat entre Geyl et Colenbrander :

Devons-nous regarder la séparation entre les Pays-Bas d'une part, les parties flamandes de la Belgique d'autre part, comme le résultat inévitable de différences profondes de caractère ou comme un accident malheureux à déplorer ? Quelques savants historiens ont, ces dernières années, commencé ici une petite controverse pour et contre. (VW, II, 280)

Or Huizinga suit de très près dans ce texte les idées de Renan, même s'il ne le cite qu'au début de son exposé. D'une façon générale, la similitude de leurs positions est frappante<sup>37</sup>. L'on retrouve chez Huizinga la même hostilité, et formulée dans des termes bien proches, à l'égard d'une application historique ou politique des théories raciales :

Les caractéristiques raciales sont à la fois trompeuses et vagues pour servir à la définition des nationalités. Il n'y a guère de plus grand danger pour un enseignement historique sain que ces théories raciales partiales, si populaires de nos jours. (VW, II, 266)

D'emblée, Huizinga reprend le thème, renanien par excellence, de la volonté collective :

Peut-il être si fortuit que ces trois jeunes nations, Américains, Suisses et Hollandais aient encore un autre élément en commun, à savoir l'élément fort d'une volonté consciente dans la genèse de leur existence nationale ? (VW, II, 267)

Il prend de même ses distances avec le déterminisme naturel :

Le nom [de Pays-Bas] semble impliquer qu'au fondement de leur histoire se trouve leur statut géographique de deltas de rivières et de régions basses. Mais ce fait en lui-même ne rend pas compte de leur développement particulier. (VW, II, 268)<sup>38</sup>

Le primat du facteur politique dans la constitution des Pays-Bas, point essentiel de la doctrine de Renan, apparaît aussi clairement chez lui :

Nous avons vu comment les facteurs politiques ont contribué à les unifier, d'abord par le cadre d'une union dynastique sous la maison de Bourgogne, ensuite en les unissant par une commune détermination à retrouver leur liberté et à revendiquer la forme de religion qui était devenue inséparable de la cause de la liberté. (VW, II, 277)

---

<sup>37</sup> Au-delà des nombreuses affinités philosophiques qui les inscrivent tous deux dans un horizon idéaliste et humaniste, il y aurait bien des points de rencontre sur le plan strictement politique : relative indifférence sur la forme légale du régime – malgré une préférence pour la monarchie – dès lors qu'il assure la défense de la liberté dans le respect de l'ordre ; rejet de toute intrusion de la religion dans la sphère publique ; attachement aux hiérarchies sociales dès lors que celles-ci font la part belle aux hommes de connaissance ; profonde hostilité à l'égalitarisme démocratique et au socialisme.

<sup>38</sup> L'origine du nom de « Pays-Bas », si elle reste controversée, semble renvoyer davantage à une réalité historique que géographique, donnant ainsi raison à Huizinga ; c'est en effet sous les Habsbourg que cette dénomination remplace celle de l'époque bourguignonne (« pays de par-deçà ») et renvoie à la répartition du domaine Habsbourg : *Unterland*, en aval du Rhin, par opposition à l'*Oberland* des possessions sur le cours supérieur du fleuve. On retrouve un phénomène similaire dans l'appellation des provinces françaises, « hautes » ou « basses », selon leur proximité de Paris.

« Un acte d'héroïque résolution<sup>39</sup> », disait Renan à propos de la naissance des Provinces-Unies. Il est néanmoins un domaine essentiel sur lequel les positions de Huizinga et de Renan divergent : le rôle de la langue dans la constitution des nationalités. « Capital, n'est pas tout » écrit Renan dans les notes de Leyde et le contre-exemple qu'il emploie fréquemment est la solidité de la nation suisse malgré son plurilinguisme. On mesure à quel point l'enjeu de l'Alsace-Moselle germanophone pèse sur cette prise de position, peu fréquente dans la tradition nationale française, où la langue est considérée comme un facteur clef de l'identité collective. Huizinga, toujours sans le citer, reprend dans un premier temps l'idée et les exemples du penseur français :

Avoir une langue en commun bien sûr n'est en rien une preuve : les Brésiliens et les Portugais sont des nations différentes, comme les ont les Américains et les Anglais; d'un autre côté, la Suisse forme très assurément une nation, quoique divisée en trois groupes linguistiques. (VW, II, 266)

La fonction anti-allemande de l'argument est, comme chez Renan, évidente. D'où également son attachement à souligner une fois de plus l'influence française pour contrebalancer l'influence allemande :

[La langue néerlandaise] est restée ouverte à une influence continue du français, qui sans altérer son caractère purement germanique, a donné une direction propre à son évolution. (VW, II, 271)

C'est pourquoi Huizinga exprime son irritation devant le mot *dutch* employé par les Anglo-Américains qui prête tant à confusion avec l'allemand, *deutsch* :

Les gens ordinaires en Amérique confondent souvent la Hollande et l'Allemagne, parce qu'entendant les Allemands se nommer eux-mêmes *Deutsch*, ils les confondent avec ceux qu'on appelle depuis le début *Dutch* c'est à dire les Hollandais [...] [Ce mot] reflète une unité qui a cessé d'être depuis trois siècles ou davantage. De plus il a acquis une connotation négative qui nous est odieuse (*hateful to us*). (VW, II, 281)

Mais le contexte néerlandais est fort différent de la situation française : ce n'est pas le sort d'une province perdue qui est en cause mais l'identité néerlandaise elle-même. L'existence d'une langue spécifique constitue donc pour Huizinga un élément essentiel de la « néerlandité » par rapport à l'ensemble des cultures voisines, idée qui est une constante dans l'ensemble de son œuvre :

Si nous parlions français, comme une grande partie des Belges, ou allemand, comme la plus grande part des Suisses, nous ne pourrions éviter de pencher culturellement vers l'une de ces grandes nations. C'est justement parce que notre nation est distincte de tout ce qui l'entoure qu'elle est capable d'emprunter des éléments à elles toutes, sans tomber sous l'esclavage de leur charme puissant. (VW, II, 282)

---

<sup>39</sup> E. Renan, *op.cit.*, p. 230.

Cette exaltation de la langue explique que la définition de Renan ne soit pas, à ses yeux, « exhaustive »<sup>40</sup>. Elle explique, dans d'autres textes de Huizinga, l'importance de la référence à Herder, le penseur de la « nation culturelle » conçue en réaction contre l'impérialisme intellectuel des Lumières françaises<sup>41</sup> :

Il n'a pas écrit d'œuvre achevée que l'on lise encore aujourd'hui mais il a pour ainsi dire fourni tous les ingrédients à partir desquels la conscience (*beseef*) de la nation et de la patrie ont été depuis lors élaborées. Il a rempli l'image du peuple en tant que véritable sujet de la vie sociale de mille détails colorés qu'il trouvait partout dans les chants, les usages et les traditions populaires. Il est devenu le père de tout de ce qui s'appelle maintenant *Volkskunde* et de la science de la littérature générale. Il a aidé à libérer les lettres du désir dans lequel Voltaire était encore pris d'établir un canon du beau auquel tout devait répondre (VW, IV, 534).

Mais un Herder qu'il s'emploie significativement à « dégermaniser » et à dépolitiser :

Il est remarquable que cet aperçu sur le caractère et l'esprit national n'est pas venu à Herder parmi ses propres compatriotes allemands mais durant son séjour à Riga parmi le peuple letton. Herder n'était pas un esprit qui pensait en termes politiques. Il détestait toute politique dominatrice et conquérante. Il pensait encore moins en termes de race. N'est-il pas remarquable que l'homme qui plus que tout autre a contribué à la formation des concepts de caractère national, esprit national, caractère populaire, ne défendait pas la doctrine d'une spécificité native et héréditaire mais au contraire était convaincu que dans le processus de formation de l'esprit humain l'environnement faisait tout ? Malgré cela, il est devenu précisément l'un des promoteurs les plus influents de la forme moderne de conscience nationale. (*Ibid.*)<sup>42</sup>

Il paraît dès lors possible de comprendre la position – subtile – de Huizinga dans la polémique sur les grands Pays-Bas : il refuse d'une part toute idée de séparation prédéterminée entre le Sud et le Nord, donne raison à Geyl quant au caractère accidentel de la rupture à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et met l'accent sur le caractère essentiel du fait linguistique. Mais d'autre part, il n'en accorde pas moins, avec Renan et Colenbrander, un caractère décisif à l'histoire politique et au sentiment d'appartenance collective qui, *en dernière instance*, définissent les nations. Voilà pourquoi il rallie au final le camp de son ami Colenbrander sur la question de l'éclatement des Pays-Bas bourguignons :

Devons-nous considérer la séparation des Pays-Bas d'un côté et des parties flamandes de la Belgique de l'autre, comme le résultat de profondes différences de caractère ou comme un accident malheureux qu'il faut déplorer ? [...] J'incline pour ma part à me ranger du côté de ceux qui regarde le développement historique avec les yeux du déterminisme, interrogeant plutôt le

---

<sup>40</sup> Elle n'est pas au demeurant une nouveauté, même chez les tenants des petits Pays-Bas : on la retrouve en des termes quasiment identiques chez P.J. Blok, dès 1905 : « Deutschland en Nederland », *art.cit.*, p. 435-436.

<sup>41</sup> Dans son *Traité sur l'origine du langage* (1772), Herder invitait ses compatriotes à « recrachter la vase hideuse de la Seine ».

<sup>42</sup> Au terme de cette analyse, il semble que le jugement de Léon Hanssen (*Huizinga en de troost van de Geschiedenis*, *op.cit.*, p. 90) qui voit dans la conception de la nation chez Huizinga l'écho des conceptions romantiques et organicistes allemandes et le rejet de la « conception française » doit être fortement nuancé. La double influence de Renan et de Herder n'est au demeurant pas contradictoire, si l'on se rappelle que Herder fut l'un des grands inspirateurs du philologue Renan. En tout état de cause elle sert la stratégie nationale de Huizinga qui peut solidement établir la nationalité néerlandaise sur deux principes : la langue (Herder) et la liberté politique (Renan).

passé pour comprendre comment les choses se sont ainsi déroulées que de prouver (ce qui peut toujours être prouvé théoriquement) qu'elles auraient pu aussi se passer autrement. (VW, II, 280)

Or cette prise de position « déterministe » exprimée en 1924 est contraire à la position prise par lui, aussi bien dans « La préhistoire de notre conscience nationale » (1912) que dans « L'Etat bourguignon » (1930)<sup>43</sup>. Cette « contradiction » ne peut donc se comprendre par une évolution de la position de Huizinga, mais par sa stratégie fondamentale : garantir par tous les moyens et en toutes circonstances l'indépendance de son pays. D'où un discours « possibiliste » lorsqu'il s'agit d'écarter les dangers de l'impérialisme historiographique français ou allemand et, inversement, un discours « déterministe » lorsqu'il est urgent de dissiper la tentation des « grands Pays-Bas ».

#### 5.4. Autour de l'*Histoire sincère de la nation française* de Seignobos (1933)

Il se trouve qu'un débat proche sur le fait national va s'ouvrir dans les années 1930 en France, à l'occasion de la parution en 1933 de l'*Histoire sincère de la nation française* de Charles Seignobos<sup>44</sup> qui fera l'objet d'une critique virulente de Lucien Febvre<sup>45</sup>. Or nous avons la possibilité d'une confrontation intéressante, puisque Huizinga consacre également au livre de Seignobos un compte-rendu<sup>46</sup> où l'on retrouve son hostilité au nationalisme historiographique ; mais où l'on mesure également la nette évolution qui marque dans les années 1930 son approche de la nation, dont nous avons vu un premier signe dans sa *Lettre à M. Julien Benda*<sup>47</sup>. Benda qui est également impliqué dans la polémique lancée par Febvre contre Seignobos, puisque le compte-rendu de l'*Histoire sincère* par le premier est précédé d'une critique du dernier livre de Benda, *Esquisse d'une histoire des Français*<sup>48</sup>. De sorte que nous sommes en mesure de reconstituer une sorte d'échange intellectuel à quatre voix entre Febvre, Seignobos, Benda et Huizinga, dans ces années critiques 1933-1934.

Dans son *Histoire sincère*, Seignobos avait mis à mal les héros de l'histoire de France, notamment Vercingétorix et Jeanne d'Arc, qu'il refusait de considérer comme des « héros nationaux » pour la bonne et simple raison que la nation française n'existait pas alors. Plus généralement Seignobos avait voulu soutenir que la nation française, loin de toute prédestination, n'était que le produit de la « contrainte mécanique d'événements

---

<sup>43</sup> En 1930, il déclare à son auditoire français : « la condition politique de cette partie de l'Europe a été déterminée par une série de développements fortuits [...] L'importance générale du sujet gît dans le fait qu'il nous rappelle fortement le poids de la contingence en histoire » (VW, II, 162).

<sup>44</sup> Ch. Seignobos, *Histoire sincère de la nation française. Essai d'une histoire de l'évolution du peuple français*, Paris, 1933. Nouvelle édition, Paris, 1982.

<sup>45</sup> L. Febvre, « Entre l'histoire à thèse et l'histoire manuel ; deux esquisses récentes d'histoire de France : M. Benda, M. Seignobos », *Revue de Synthèse*, 5, 1933, n°3, p. 205-236, repris dans *Combats pour l'histoire*, p. 80-98.

<sup>46</sup> VW, IV, 560-563. Ce compte-rendu est l'une des rares contributions de Huizinga au *Tijdschrift voor geschiedenis* (TrG, 1933, n°48, p. 401-403).

<sup>47</sup> Voir ci-dessus, chapitre 3.5.

<sup>48</sup> J. Benda, *Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une nation*, Paris, 1932.



extérieurs ». Or Febvre, tout comme Huizinga, mettent en cause une telle présentation en soulignant l'enracinement de la réalité nationale. Si le premier refuse « de prendre comme postulat une sorte de nécessité perpétuelle des nations et des formations politiques, supposées permanentes de droit à travers les siècles », il souligne l'existence de « cette civilisation relativement homogène et cohérente qui fut de bonne heure un des traits significatifs de notre pays ». Davantage « nous saisissons dans les textes de César dessinant par ses « limites naturelles » une Gaule, préfiguration approximative de notre France » :

Mais former un tel ensemble, c'est beaucoup et ce n'est rien. Car il ne vaut que s'il s'est maintenu. Cent ensembles différents auraient pu se constituer, et se sont constitués temporairement, qui n'ont pas duré et que nous négligeons parce que l'histoire n'enregistre que les réussites. Comment, pourquoi, malgré tant « d'offres », comme aurait dit Lavis, tant d'essais ratés de nations franco-anglaises, ou franco-ibériques, ou franco-lombardes, ou franco-rhénales, entrevues comme possibles ou, parfois, temporairement réalisées dans les faits — comment, pourquoi la formation Gallia, après maintes tourmentes, a-t-elle toujours réussi à reparaître et à rattacher autour d'un germe (dont nulle part la notion féconde n'apparaît dans le livre de Ch. Seignobos) les *membra disjecta* que des événements, par nous qualifiés de « hasards », avaient temporairement dissociés de l'ensemble ? N'y eut-il là, en effet, que « contrainte mécanique d'événements extérieurs », ou bien faut-il faire place à d'autres facteurs, ceux que J. Benda voudrait mettre en lumière<sup>49</sup> ?

Huizinga émet sur le livre de Seignobos des réserves similaires. Il lui reproche de méconnaître « la grande signification de la royauté, *regnum*, comme concept juridique et sous-estime la force de la justice royale comme élément de formation de l'Etat » : réserve décisive que l'on retrouve dans sa *Lettre à M. Julien Benda*. Son point de vue sur Jeanne d'Arc va également dans le sens d'une unité française plus forte que ne le croit Seignobos. Il y voit une partisane du roi et non, comme Seignobos, des seuls Armagnacs et souligne sa dimension patriotique, sans plus qualifier, comme dans ses écrits des années 1920, ce patriotisme de « primitif ».

Et pourtant, les jugements respectifs de Febvre et de Huizinga sur le livre de Seignobos sont très différents. Le ton et les conclusions de Huizinga sont très positifs, alors que le compte-rendu de Febvre est d'une extrême sévérité. Ces positions sont tout simplement incompréhensibles si l'on en reste à la confrontation abstraite d'idées générales et si l'on ne prend pas en compte la stratégie et les allégeances des différents auteurs, tant leurs véritables préoccupations sont loin d'être purement théoriques. Le poids des considérations extra-historiques est particulièrement net chez Benda, il est vrai plus philosophe qu'historien. On le mesure à l'étonnant contraste entre les deux livres qu'il a écrits pourtant à un an de distance, cette *Esquisse d'une histoire des Français* (1932) et son *Discours à la nation européenne* (1933). Alors que le second, reprenant les mises en garde de *La trahison des clercs*, se présentait comme un véritable plaidoyer contre les nationalismes et même les nationalités, qu'il proposait de dissoudre dans une grande

---

<sup>49</sup> L. Febvre, *Combats*, p. 96-97. La thèse de Benda réside dans l'idée d'une volonté constante des Français de former une nation, contrairement aux affirmations d'une « certaine école » qui voit dans le processus national français « le résultat d'une succession de phénomènes mécaniques ». J. Benda, *Esquisse d'une histoire des Français*, *op.cit.*, p. 15.

union européenne, le premier apparaît comme un hymne à la nation française éternelle. Loin de reculer devant cette flagrante contradiction, Benda s'en explique dans la préface de son *Esquisse*, en soulignant justement que *La trahison des clercs* et l'*Esquisse* s'inscrivent dans des perspectives radicalement différentes et ne s'adressent pas aux mêmes destinataires : d'une part un discours relevant de l'éthique et s'adressant aux intellectuels – les « clercs » dans son vocabulaire ; de l'autre une étude factuelle destinée à l'ensemble du peuple français<sup>50</sup>.

Seignobos, pour sa part, annonce le dessein de présenter le passé « sans réticence, sans aucun égard pour les opinions reçues, sans ménagement pour les convenances officielles, sans respect pour les personnages célèbres et les autorités établies<sup>51</sup> » ; mais le poids des filiations et des solidarités continue à peser lourd sur lui. Comment pourrait-il s'en prendre aux auteurs de cette histoire-mémoire auxquels le lie une évidente solidarité de génération et d'école ? En prétendant que « l'histoire de France enseignée dans les écoles et connue du public est surtout l'œuvre des historiens en renom des deux premiers tiers du XIXe siècle<sup>52</sup> », il prend ses aises avec l'évidence. Une telle affirmation était intenable en 1933, date à laquelle les manuels de Lavis et de Gautier-Deschamps avaient depuis longtemps détrôné dans les écoles de la République le *Précis d'histoire de France* de Michelet.

Or il est frappant de constater que, si Huizinga croit voir dans la démarche de Seignobos une remise en cause de l'histoire officielle de la IIIe République, Febvre, lui, est sensible à ce qu'il perçoit, non sans raison, comme une critique de son grand maître spirituel, Michelet. D'où sa réaction sarcastique à propos du traitement de la figure de Jeanne d'Arc :

Il y a Jeanne d'Arc aussi... C'était prévu. Incarnation du patriotisme ? Allons donc ! Fadaises à la Michelet, ce Michelet qui n'avait pas la Méthode. (Ce qui n'empêche pas que la seule Jeanne d'Arc intelligible que nous ayons, jusqu'à présent, ce ne soit toujours la Jeanne d'Arc de Michelet...) – Jeanne d'Arc ? Une partisane, sans plus (p. 201). « Son loyalisme s'adressait au roi de son parti, plutôt qu'au roi de la nation française. » Ce n'est pas nouveau et c'est simple ; si simple que je comprends mal. D'abord, si l'un des deux partis, le bourguignon, était apparu comme l'allié de l'étranger, et que ce ne fût pas, précisément, celui de Jeanne<sup>53</sup> ?

La critique de Lucien Febvre semble confiner à la mauvaise foi. Comment se réclamer de Michelet, l'historien pour qui « la France a fait la France » et condamner en même temps le providentialisme supposé de Seignobos ? Et comment reprocher à ce dernier de dresser

---

<sup>50</sup> « Certaines personnes s'étonneront peut-être de me voir admirer les Français pour l'art qu'ils ont montré à se former en nation, alors que j'ai, dans de précédents ouvrages, flétri l'application des hommes à s'affirmer sous ce mode comme une forme de leur impiété et condamné toute une corporation pour les avoir encouragés dans cette passion. Il n'y a là de ma part aucune contradiction : je persiste, du point de vue moral, à tenir la volonté des hommes de s'affirmer en nation comme une forme du mal et à la condamner; mais j'admire, si je me place ensuite et uniquement dans le plan de cette volonté, ceux qui l'ont su réaliser ; je persiste à penser que le temporel est méprisable si je le compare au spirituel ; mais jugeant le temporel en lui-même et non plus par comparaison, j'honore ceux qui y ont été grands. Au surplus, la nation se donne franchement pour une œuvre laïque, et n'a nullement à être blâmée parce qu'elle n'adopte pas la manière d'être dont je persiste à dire qu'elle doit être celle des clercs. » (J. Benda, *op.cit.*, p. 15).

<sup>51</sup> Ch. Seignobos, *op.cit.*, p. 7

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> L. Febvre, *Combats*, p. 89-90.

« un lit prédestiné qui, dès la première page de l'*Histoire sincère*, attend, toutes couvertures providentiellement faites que l' élu s'y couche » et simultanément de laisser trop de place au « hasard » dans la formation de la nation française ? A vrai dire le compte rendu de Febvre donne parfois le sentiment d'un procès d'intention où Seignobos se voit reprocher tout et son contraire. Le fondateur des *Annales* ne sait ainsi aucun gré au vieil historien de vouloir faire une « histoire de la société » ; pas davantage de mettre au premier plan la vie quotidienne et les masses au détriment des grands hommes<sup>54</sup>. Il faut voir dans cette attitude, où la polémique semble parfois tenir lieu d'épistémologie, l'effet de la stratégie constante de Febvre<sup>55</sup>: l'offensive répétée contre « le repoussoir », « la tête de Turc » Seignobos, figure emblématique de « l'histoire historisante » qui règne dans les grandes institutions et dont le déboulonnage est indispensable aux jeunes *Annales* dans leur entreprise de conquête de la légitimité scientifique.

Tout autre est la perspective de Huizinga. En premier lieu le combat contre Seignobos n'est évidemment pas le sien. L'historien néerlandais n'est engagé, on le sait, dans aucune stratégie de groupe, encore moins dans une querelle contre de vénérables « Anciens ». Son attitude dominante est en effet le respect des valeurs établies de sa chère *universitas*, dont il a témoigné amplement dans son panorama de l'historiographie française contemporaine : et Charles Seignobos est, ô combien, l'une de ces valeurs établies. Peut-être a-t-il été sensible à l'évocation de son livre et de sa thèse sur la fin du Moyen Âge par l'historien français<sup>56</sup> ? Mais son appréciation positive de l'*Histoire sincère* n'est pas seulement un hommage en retour de « l'institution Huizinga » à « l'institution Seignobos » ; elle s'explique aussi par l'appui qu'y trouve le premier dans le double combat qui est le sien, à la fois identitaire et politique. Il voit en effet dans le livre de Seignobos plusieurs caractères qui sont en plein accord avec ses propres positions, développées depuis plus de vingt ans, à commencer par le procès du nationalisme historiographique... français. Il salue ainsi « la résistance contre l'histoire scolaire et la représentation publique nationaliste » et « l'humanité sceptique » qui éloigne Seignobos de « toute tendance nationaliste ». Cette résistance se manifeste selon Huizinga dans l'« accent mis sur les influences et les éléments étrangers dans le développement de la France », le rejet de « toute idée de race française, mais également de toute frontières naturelles » et le refus de tout déterminisme :

---

<sup>54</sup> Charles Seignobos a fait l'objet de tentatives de réhabilitation, qui font notamment valoir sa dimension d'historien du social et sa réflexion épistémologique. Voir notamment A. Prost, « Charles Seignobos revisité », *Vingtième siècle*, 1994, n°43, p. 100-118 et C. Charle, « La notion de science en histoire d'après l'œuvre de Seignobos », dans M. Panza, J.C. Pont (dir.), *Les savants et l'épistémologie vers la fin du XIXe siècle*, Paris, 1995, p. 233-243. C. Charle vient récemment d'étudier l'engagement pacifiste et européen de Seignobos, qui est aussi l'une des raisons de la sympathie de Huizinga à son égard. (C. Charle, « Charles Seignobos, historien pacifiste et européen », *Revue de la BNF*, 2009, 2, n°32, p. 18-29).

<sup>55</sup> Ces attaques sont déclenchées à partir de 1933 : l'élection de Febvre au Collège de France le mettait à l'abri de toute mesure de rétorsion de la part des héritiers de l'école méthodique, si puissants dans l'université. Il est à noter que Marc Bloch, par tempérament mais aussi par considération personnelle, s'est toujours abstenu d'attaquer Seignobos qui avait été son patron de thèse. Il lui rend même hommage à plusieurs reprises dans son *Apologie pour l'histoire*. On mesure là encore le poids des (af)liations dans le débat d'idées.

<sup>56</sup> Parlant des XIVe et XVe siècles, Seignobos dit qu'ils ont été surnommés « l'automne du Moyen Âge » [...] La société continue à vivre sur les créations des deux siècles précédents » (*op.cit.*, p.147).

Le rassemblement hétérogène de ce qui allait être le peuple français et la croissance accidentelle du royaume sont décrites dans leur pure factualité sans le moindre préjugé en faveur des éléments celtes, latins ou autres. (VW, IV, 562)

C'est pourquoi le livre prend une valeur toute particulière, cette valeur éthique si chère à Huizinga dans le contexte des années 1930 : « Dans ces années si emplies de *humbug* barbare et de folie destructrice, ce livre tombe à pic » (VW, IV, 563).

Mais il faut dépasser ces seules considérations tactiques et de circonstances : le débat autour de l'*Histoire sincère de la nation française* a bel et bien un enjeu théorique, même s'il est obscurci, surtout chez Febvre, par la volonté polémique. Au delà de la caricature, ce qui est en jeu, c'est bien l'épuisement du vieux questionnaire de l'historien centré sur l'idée de la nation, conçue comme un invariant, sans que jamais soit interrogé le contenu même de ce concept, sans en montrer *l'historicité*. Or, quelles que soient les conclusions particulières et les jugements de détail de Seignobos, c'est bien le même paradigme national qui reste au cœur de la démarche du vieil historien. Dès les premières phrases de l'introduction, il place la nation, la spécificité nationale au cœur de son enquête :

J'ai voulu seulement expliquer par quelle série de transformations s'est constituée la nation française [...] J'ai indiqué ce qui a été créé en France et ce qui a été imité de l'étranger, de façon à distinguer la tradition indigène des importations du dehors [...] C'est au Moyen Âge la transformation de la vie par l'établissement des peuples barbares [...], la création d'une civilisation française indigène dans la région parisienne, l'origine française du régime féodal, de la chevalerie, de la galanterie, de la bourgeoisie, des universités, l'origine italienne du crédit [...] C'est dans les temps modernes, le conflit entre la tradition française et la Renaissance, l'origine étrangère de la diplomatie et de l'art militaire [...] l'origine anglaise de la libre pensée religieuse et des idées de liberté politique<sup>57</sup>.

Et, malgré la vigueur du creuset français – thèse centrale du livre – les greffes étrangères ont parfois mal pris, expliquant par exemple le bilan désastreux du règne de Louis XIV, si « contraire à la tradition française<sup>58</sup> ». La conclusion de l'ouvrage en dévoile la logique profonde : il s'agit une fois de plus de dresser la psychologie des peuples, de déterminer le « caractère des Français », qui correspond étrangement au portrait robot du petit bourgeois radical de la III<sup>e</sup> république :

Dès ce moment [au XVII<sup>e</sup> siècle] aussi paraît fixé dans ses traits essentiels, malgré la très grande diversité entre les individus, le caractère de la moyenne des Français, caractère de paysan, d'artisan et de bourgeois, prudent, défiant, économe, très enclin à la vanité, très sociable mais peu hospitalier, doué d'une intelligence rapide, claire, précise [...]<sup>59</sup>.

C'est en définitive cette démarche et ce maigre résultat qui sont inacceptables pour Febvre qui propose un autre type de questionnaire :

---

<sup>57</sup> Ch. Seignobos, *op.cit.*, p. 10.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 343.

<sup>59</sup> *Ibid.*

Car, un historien, on ne lui demande pas de dire (sauf dans les journaux, quand on l'interviewe ; mais alors, il ne s'agit plus d'histoire) – si, oui ou non, Vercingétorix et Jeanne d'Arc méritent le titre de héros nationaux. On lui demande d'expliquer l'un et l'autre de ces personnages historiques<sup>60</sup>.

La distinction de Febvre entre le véritable travail de l'historien et « les interviews dans les journaux » n'est pas que polémique : elle oppose clairement la fonction de *savoir* et celle de *mémoire* que l'école méthodique, malgré le repentir tardif et trompeur de Seignobos, avait à ce point mêlées. Ce qui est en jeu, c'est donc l'objet même de l'histoire et le compte rendu est, comme souvent chez Febvre, l'occasion d'une mise au point théorique. Par ce que l'on pourrait appeler un déplacement du questionnaire de l'historien, il dresse dans cet article le programme de recherches des jeunes *Annales*, en substituant à « l'histoire-manuel » de Seignobos une véritable « histoire totale » qui combinerait :

- une véritable histoire économique, utilisant les concepts de l'économie elle-même.
- une histoire des mentalités (quelle était l'image du roi de France pour Jeanne d'Arc et ses contemporains ?).
- une histoire comparée, faisant ressortir la spécificité des contextes et des évolutions (par exemple la relation ville/campagne en France et en Allemagne).
- une histoire sensible aux ruptures, aux changements.
- une histoire ouverte à l'ensemble des sciences de l'homme (« géographes, historiens, économistes, folkloristes, juristes »).
- une histoire proche de la vie des hommes dans ce qu'elle a de plus concret et de plus intime.
- une histoire qui pose et se pose des questions, des « problèmes », qui formule des « hypothèses », qui se propose des « programmes d'enquête ».

Toutes caractéristiques qui font, malgré les tentatives récentes de réhabilitation, incontestablement défaut au livre de Seignobos, à l'écriture claire mais aride, au propos si général et à la problématique si courte (« indigène ou étranger ? ») ; qui plus est, défailante, étant donnée la grande variabilité historique du *territoire français lui-même*, au moins jusqu'au XVIIe siècle.

Tout autre est l'approche de la question de la spécificité française chez Marc Bloch, lorsqu'il entreprend à la même époque (1931) d'établir « Les caractères originaux de l'histoire rurale française » :

« Histoire rurale française » : ces mots paraissent tout simples. À y regarder de près, cependant, ils soulèvent bien des difficultés. Par leur structure agraire profonde, les diverses régions dont la France d'aujourd'hui est faite s'opposent et surtout s'opposaient entre elles beaucoup plus fortement que chacune, prise à part, à d'autres contrées, au-delà des frontières politiques. Peu à peu, il est vrai, par-dessus ces différences fondamentales, ce qu'on peut appeler une société rurale française s'est constituée, mais lentement<sup>61</sup>.

---

<sup>60</sup> L. Febvre, *Combats*, p. 89.

<sup>61</sup> M. Bloch, Introduction aux *Caractères originaux de l'histoire rurale française*, repris dans Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, *op.cit.*, p. 426-433 (citation p. 428-429).

La spécificité française apparaît non plus comme la traduction, chère à Seignobos, d'un « tempérament » propre, mais comme le résultat d'une enquête *comparative* avec les réalités étrangères et faisant la plus grande part aux phénomènes *transnationaux*. Programme que Bloch a lancé lors du Congrès international d'Oslo en 1928 et qu'il reprendra dans son projet d'enseignement au collège de France en 1934. De la confrontation de sa démarche avec celle de Seignobos se dégage l'impression qu'au cours de ces années s'épuise justement avec l'*Histoire sincère de la nation française* une certaine écriture de l'histoire et que Bloch trace la voie d'un vrai renouvellement, qui passe justement par l'abandon des « casiers périmés » de l'historiographie nationale traditionnelle :

Aux études de structure sociale imposer pour cadres les frontières politiques, ce n'est pas seulement, si ces tracés sont empruntés au présent, commettre le péché d'anachronisme. Admettons même que l'on prenne soin de se modeler sur les frontières du passé : le réel n'en sera pas moins emprisonné dans des barrières qui presque jamais ne sont à sa mesure. Les grands traits de la seigneurie de l'Île de France se retrouvent sur le Rhin [...] La ville méditerranéenne, en Provence, comme en Italie, oppidum de tout temps habité par les nobles, diffère grandement de la ville du Nord, fondée par les marchands ; et celle-ci qu'elle s'appelle Amiens, Gand ou Cologne, représente un type de groupement fondamentalement uniforme [...] Il y a plus : trop fidèle à ce sectionnement artificiel, l'historien est forcément conduit à attribuer une valeur explicative à de petits faits particuliers ; les causes générales des mouvements généraux lui échappent. Pis encore : son parti-pris lui masque, non seulement les similitudes, mais aussi les divergences [...] Comment percevoir ces oppositions, si on ne se décide à jeter les yeux de part et d'autre des frontières politiques<sup>62</sup> ?

Nous sommes, on le voit, bien loin de la problématique et des conclusions de Seignobos sur « la tradition indigène et les importations du dehors ». Inversement, Huizinga ne trouve rien à redire sur le fond à la démarche de ce dernier, pour la bonne raison qu'il effectue *précisément à ce moment* son grand retour vers la problématique de ce « caractère national » dont il fait l'inventaire pour le compte de ses propres compatriotes dans *Nederland's geestesmerk*. Son seul désaccord, où se donne à nouveau à voir l'effet de miroir entre les deux pays, concerne le traitement par Seignobos des aspects religieux : Huizinga y déplore une « laïcité intégrale » (*volslagen laïciteit*) typiquement française. Malgré une certaine ironie perceptible lorsqu'il détaille ce qui est français et ce qui ne l'est pas selon Seignobos, sa conclusion louangeuse est significative de son propre repli sur le vieux paradigme national de l'histoire. Et de saluer dans son collègue « un noble représentant du caractère national français, tel qu'il se présente à lui : « un peuple prudent, raisonnable et pacifique » (*en français dans le texte*, VW, IV, 562-563).

---

<sup>62</sup> M. Bloch, *Projet pour un enseignement d'histoire comparée des sociétés européennes*, *op.cit.*, repris dans M. Bloch, *L'Histoire la Guerre la Résistance*, p. 447-448.

## 5.5. « Patriotisme et nationalisme » (1940)

Le dernier texte de Huizinga consacré intégralement au sujet est *Patriotisme en nationalisme in de Europeesche geschiedenis tot het einde der 19de eeuw*, publié en avril 1940<sup>63</sup>, où l'on retrouve une part des conclusions de la « Préhistoire de notre conscience nationale ». Cet essai réaffirme ainsi l'hostilité à tout déterminisme au nom du possibilisme historique et relance le combat contre l'illusion rétrospective de la continuité nationale. Et ceci, quel que soit l'âge de la nation considérée : car même dans les cas « où le point de départ paraît donné, le développement n'a pas du tout été déterminé de façon aussi contraignante que nous sommes enclins à le voir » (VW, IV, 525).

Il n'en reste pas moins que ce petit essai marque, dès les premières pages, une nette évolution dans les idées de Huizinga sur la question par rapport aux écrits des années 1910 et 1920. Après avoir dans un premier temps tenté, conformément à sa démarche habituelle, à partir d'une histoire des mots, de bien distinguer « sentiment de la patrie » (*vaderlandsch evoel*), « conscience nationale » (*nationaal besef*), « patriotisme » et « nationalisme », Huizinga semble vite confondre toutes ces notions et les faire également remonter à un passé lointain. Le Moyen Âge est désormais bel et bien placé sous le signe du nationalisme : affirmation incompatible avec les conclusions de ses premières études et exactement contraire à sa critique de la *Saint Joan* de Shaw en 1925. En fait, il semble avoir opéré un changement de perspective épistémologique : soucieux jusque là avant tout de combattre les dangers de *l'anachronisme*, il est désormais plus sensible aux périls du *nominalisme*, comme il s'en explique au début de son étude :

Il existe dans les écrits historiques et de science politique une opinion très répandue selon laquelle aussi bien le patriotisme que la conscience nationale, pour ne pas parler du nationalisme contemporain, sont en tant que phénomènes culturels d'origine récente. Le fondement de cette conception repose principalement dans le fait que les mots et les concepts formulés sont de faits très récents.... [Ce raisonnement] induit en erreur. Il provient de ce vieux *habitus* humain de ne reconnaître d'existence aux choses que lorsqu'elles ont un nom. [...] Sur cette base on pourrait aussi conclure qu'il n'y avait pas de rayonnement cosmique au Moyen Âge. [...] Si l'on y regarde bien, il est manifeste que dans des temps plus reculés les équivalents de patriotisme et du nationalisme n'étaient pas seulement présents mais, ce qui en dit plus, les deux sentiments ont seulement dans le cours du temps acquis des contours plus nets et rien d'autre. Ils sont restés ce qu'ils ont toujours été : des instincts primitifs de la société humaine. (VW, IV, 499)

Ainsi dès l'époque mérovingienne, dans le prologue de la loi salique, perçoit-il une « conscience nationale totalement nouvelle [...] Le nationalisme européen a commencé sa carrière » (VW, IV, 503). A partir du traité de partage de 887 « il existe une Allemagne face à une France » (VW, IV, 506). L'opposition aux ambitions des Hohenstaufen provoque en France et en Angleterre les premières affirmations d' « un nationalisme politique conscient » (VW, IV, 510). De sorte que :

Vers 1300 [...] résonne un nationalisme qui en ardeur et en dynamisme ne le cède guère aux expressions modernes et qui, en même temps, se fonde sur un contexte et des intérêts politiques

---

<sup>63</sup> VW, IV, 497-554.

très réels et se mêle ou se cache derrière des idéaux politiques chrétiens de portée générale. (VW, IV, 511)

Dans les écrits du chroniqueur français Pierre Dubois, il voit « un nationalisme politique pleinement adulte » (VW, IV, 512), qui se renforcera par la suite :

Vers la fin du Moyen Âge, aussi bien dans l'Eglise que dans l'Etat et pas moins dans la vie du peuple et la civilisation, les forces du patriotisme et du nationalisme ont constamment gagné du terrain. (VW, IV, 516)

Il se trouve que cette question de la généalogie des nations est également étudiée dans cette même année 1940 par Marc Bloch dans le deuxième tome de *La société féodale*. L'on retrouve chez lui l'idée que le réflexe national pourrait bien être plus ancien que l'on ne pense, et comme Huizinga – et dans des termes étonnamment proches<sup>64</sup> – il fait appel aux enseignements de l'anthropologie. Le sentiment d'appartenance naît d'abord de l'opposition primitive à l'Autre :

Par réaction contre l'historiographie romantique, il a été de mode, chez certains historiens plus récents, de refuser aux premiers siècles du Moyen Âge toute conscience de groupe national ou ethnique. C'était oublier que sous la forme naïvement brutale de l'antagonisme contre l'étranger, le « horsin », de pareils sentiments n'exigent pas un bien grand raffinement d'esprit. [...] La nationalité se nourrissait d'apports plus complexes : communauté de langue, de tradition, de souvenirs historiques plus ou moins bien compris ; sens du destin commun qu'imposaient des cadres politiques délimités fort au hasard, mais dont chacun répondait pourtant, dans son ensemble, à des affinités profondes et déjà vieilles<sup>65</sup>.

L'enracinement des nations lui paraît également un fait de longue durée qui est indiscutable dès le Moyen Âge. Ainsi la France et l'Allemagne lui « apparaissent déjà très clairement formées vers les alentours de l'an 1100<sup>66</sup> ». Or Huizinga de son côté estime que « le cadre dans lequel le concept de patrie et la conscience nationale allaient se développer en Europe était donc donné aux alentours de 1100 » (VW, IV, 505). Mais, à la différence de son collègue néerlandais qui accumule les considérations générales, Marc Bloch, en grand analyste du social, distingue « avec soin, non seulement selon les temps, mais aussi les milieux<sup>67</sup> ». Il évite, avec le même « soin », l'expression de « nationalisme » pour caractériser la mentalité médiévale ; et surtout il ne place pas la question des nationalités au cœur de son enquête, dont l'objet principal, comme il l'annonce dans l'introduction, sont les structures sociales. Il est significatif que le sujet ne soit abordé qu'à la fin de l'ouvrage, attestant du déplacement du questionnaire de l'objet national vers l'objet social. La position de Huizinga n'a pas la même clarté et laisse parfois perplexe quant à la possibilité de concilier entre elles certaines de ses conclusions.

---

<sup>64</sup> Cette proximité entre les deux auteurs peut faire penser à un emprunt de l'un à l'autre mais rien ne vient l'attester dans leurs archives respectives et la simultanéité de publication des deux textes (1940) rend la chose improbable.

<sup>65</sup> M. Bloch, *La société féodale*, II, Paris, 1940, p. 596-602.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 601.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 596.



Ainsi, d'une part :

On n'a guère eu de mal à montrer que l'idée, selon laquelle les antagonismes nationaux auraient été étrangers au Moyen Âge et que la conscience nationale serait un produit des temps modernes et de l'Etat moderne, n'était pas tenable. Ces sentiments surgissent en effet immédiatement du terreau de la parenté de sang, de l'amour de la terre natale, de la communauté linguistique, de l'unité des mœurs et des usages, et enfin, dernier facteur et non le moindre, de la loyauté au roi. Avec l'Etat et les luttes politiques, ils ont peu à voir au départ. (VW, IV, 516-517)

Mais de l'autre :

En dernière instance, l'Etat est la réalité de la vie politique, et la nation l'idéal, le programme, le mot d'ordre, l'aspiration. D'un point de vue historique, l'Etat a été premier partout en Europe et la nation le produit des circonstances de la vie à l'intérieur d'un certain cadre étatique. C'est seulement dans une relation d'autorité (*gezagsverband*) que se forme la nation, même dans les cas où l'unité nationale et l'uniformité, qui devient visible dans le résultat de l'évolution, *semble* contenue dans les circonstances naturelles d'un passé lointain. (VW, IV, 537-538)

La perplexité se renforce lorsqu'évoquant les écrits royalistes de Bolingbroke – qui datent du début du XVIIIe siècle – il déclare : « On peut appeler cela véritable nationalisme, si l'on veut, même avec un avant-goût de fascisme » (VW, VII, 530). L'on est loin du Huizinga qui, dans « La préhistoire de notre conscience nationale », dans *L'Automne du Moyen Âge* ou dans « La valeur politique et militaire de l'idée de chevalerie », mettait en garde avant tout contre l'anachronisme. La défense et illustration des Pays-Bas est sans doute à ce prix : car, s'il est un peuple exempt de toute manifestation de nationalisme, ce sont bien les Néerlandais. Telle est l'une des plus claires conclusions qui ressort de « Patriotisme et nationalisme ». On la perçoit à travers la figure d'Erasmus, à l'égard duquel Huizinga, contrairement à sa biographie de 1924, n'exprime plus de réserve. Le grand humaniste est, par son cosmopolitisme mêlé de patriotisme pacifique, une exception dans une Europe des humanistes qui cherche à ancrer dans les précédents antiques la légitimité des nations<sup>68</sup> ; ou encore, à travers celle de Guillaume d'Orange : « Le titre d'honneur de *pater patriae* était ici mieux à sa place que partout ailleurs » ; à travers enfin tous les héros anonymes de la grande aventure maritime hollandaise :

Si le vieux mot de *patria* était compris quelque part, c'était bien ici et si le pathos qu'il contenait a jamais été éprouvé, c'était dans le cœur de ceux qui, après les peines et les dangers infinis du voyage et du séjour sous les tropiques, rentraient à la maison, dans les « doux Pays-Bas » (*In 't soet Nederland*) (VW, IV, 529)<sup>69</sup>.

---

<sup>68</sup> Ce faisant, Huizinga passe sous silence, pour les besoins de sa démonstration, *L'Antiquité de la République batave* du néerlandais Grotius.

<sup>69</sup> Expression sous l'invocation de laquelle il avait placé quelques années auparavant son essai *Nederland's geestesmerk*, d'après une inscription anonyme du XVIIe siècle qu'il avait vue à Haarlem et qui constitue l'une de ses grandes expériences de rencontre directe avec le passé : « Aux doux Pays-Bas – Je reste fidèle – Je ne fais pas défaut » (VW, VII, 280).

Ce glissement de l'analyse historique à la perspective à la fois éthique et patriotique, alors que la seconde guerre mondiale vient de commencer, explique aussi que la dénonciation du nationalisme vise tout particulièrement l'Allemagne : responsabilité des Hohenstaufen dans la naissance, par réaction, du sentiment national chez les Français et les Anglais ; condamnation de l'unité allemande, au sujet de laquelle Huizinga reprend l'expression de l'historien allemand Arnold Heeren<sup>70</sup>, « la tombe de la culture allemande et de la liberté européenne » (VW, IV, 542). Sans oublier la dénonciation du culte de la puissance étatique répandu par les penseurs allemands, y compris par des historiens comme Droysen (VW, IV, 543). Il s'en prend de même avec vigueur au mépris allemand pour les « petites nations » (*Kleinstaaterei*) :

[...] les plus hautes manifestations de sagesse, de beauté et de civilisation ont émergé dans leur totalité au sein des cadres étatiques les plus étroits [...] Notre monde si souvent éprouvé a plus souffert de la *Grossstaaterei* que de la *Kleinstaaterei*. Peut-être que, si les fondements de la civilisation demeurent intacts et si le droit retrouve son empire, *Grossstaaterei* redeviendra aussi une insulte. (VW, IV, 544)

Si ces mots écrits au début du conflit sont déjà marqués par l'inquiétude, l'état d'urgence historique dans lequel se trouvent les Pays-Bas va bientôt atteindre son paroxysme : en mai de la même année, la neutralité néerlandaise est violée par les armées allemandes, Rotterdam bombardée et le gouvernement contraint à capituler après une campagne de cinq jours. Les Pays-Bas sont désormais occupés et sous la tutelle étroite d'un *Reichskommissar*, Arthur Seyss-Inquart, l'artisan autrichien de l'*Anschluss*, dont la nomination paraît annoncer une annexion prochaine au Grand Reich. Plus que jamais, la mission mémorielle de l'historien au service de l'indépendance et de la cohésion nationales est à l'ordre du jour.

---

<sup>70</sup>Arnold Hermann Ludwig Heeren (1760-1842) professeur de philosophie puis d'histoire à l'université de Göttingen.

## Chapitre 6

### *Analyse d'un écrit patriotique : « La civilisation des Pays-Bas au XVIIe siècle » (1941)<sup>1</sup>*

#### 6.1. La genèse du texte: le choix du questionnaire national

La publication aux Pays-Bas d'un livre portant sur le XVIIe siècle néerlandais arrive très tard dans la carrière de Huizinga : il approche de ses 70 ans et sa « Civilisation des Pays-Bas au XVIIe siècle » (*Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw*) sera son dernier ouvrage historique<sup>2</sup>. Ce n'est certes pas la première fois qu'il aborde le sujet : nous avons vu que sa notoriété internationale l'avait conduit dans les années 1930 à donner plusieurs conférences sur ce grand siècle de l'histoire néerlandaise qui, en dehors de la figure d'Erasmus, était le seul sujet qui éveillait un écho dans un auditoire étranger<sup>3</sup>. De fait le contenu général du texte de 1941, quoique plus étendu, est quasiment le même que celui des conférences antérieures et son plan suit très exactement celui de la série de conférences donnée à Cologne en 1932. Il reste que la décision de publier, à destination du public *néerlandais*, ses réflexions sur le XVIIe siècle mérite explication, d'autant qu'il avait envisagé très tôt un tel ouvrage sans jamais passer à l'acte<sup>4</sup>. Huizinga évoque pour expliquer sa décision les « circonstances particulières » de 1941<sup>5</sup>. Il faut y voir une allusion directe à l'invasion allemande de mai 1940 et à la dureté croissante de l'occupation. L'université de Leyde a elle-même fait l'expérience des méthodes nazies,

---

<sup>1</sup> Ce chapitre présente une version abrégée et profondément remaniée d'un mémoire de D.E.A. (Master 2) soutenu en 1994 sous la direction du professeur Lucien Bély, à l'université de Paris XII : Ch. de Voogd, « Histoire et analyse d'un écrit patriotique : « la civilisation néerlandaise au XVIIe siècle de Johan Huizinga ».

<sup>2</sup> *Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw*, Haarlem, Tjeenk Willink, 1941, 176 p., repris dans les œuvres complètes de Huizinga (VW, II, 412-507) ; pour la commodité de la comparaison avec les conférences antérieures sur le même sujet, ci-après, NL 1941.

<sup>3</sup> « Aperçu de la civilisation hollandaise du XVIIe siècle », 18 mars 1930 (ci-après, F 1930) conférences mentionnées dans les *Annales de l'Université de Paris*, 5, 1930, p. 188. Le manuscrit de 122 feuillets se trouve dans AH 29, II, 1 ; *Holländische Kultur des siebzehnten Jahrhunderts. Ihre sozialen Grundlagen und nationale Eigenart*, Léna, 1933 (ci-après, D 1932) ; « La formazione del tipo culturale olandese », *Studi Germanici*, 13, 1935, p. 22-38 ; ci-après, It 1935 ; repris dans les œuvres complètes, VW, II, 508-524.

<sup>4</sup> Dès sa période groningennoise, on l'a vu, Huizinga avait commencé à travailler sur un « Siècle de Rembrandt » (voir ci-dessus, chapitre 3.4) ; sur la genèse longue de l'ouvrage de 1941 (voir A. van der Lem, *Het Eeuwige verbeeld...*, *op.cit.*, chapitre 4). De nombreuses raisons ont joué pour expliquer le caractère très tardif de cet ouvrage, parmi lesquelles le respect du principe de spécialité : Huizinga a longtemps considéré qu'il revenait à son collègue Kernkamp, spécialiste du XVIIe siècle, d'écrire un tel livre (voir également sur ce point W. Krul, *Historicus tegen de tijd*, *op.cit.*, p. 244).

<sup>5</sup> NL 1941, VW, II, 412.

on le sait<sup>6</sup>, avec sa fermeture sur ordre de l'occupant. Réduit à des loisirs forcés, Huizinga peut désormais travailler à son ouvrage sur la civilisation néerlandaise du XVII<sup>e</sup> siècle. Davantage, il en éprouve probablement le devoir, un « devoir de mémoire » au sens vrai du terme. Car l'ouvrage qu'il publie à l'été 1941 chez son éditeur habituel, Tjeenk Willink à Haarlem présente toutes les caractéristiques d'un écrit patriotique, tant sur le fond que sur la forme. Il s'agit bel et bien de ranimer la fierté et la cohésion de ses concitoyens par le rappel de la grandeur de la « République de glorieuse mémoire, qui fut fondée sur la liberté tandis qu'agonisait le Père de la Patrie<sup>7</sup> ». C'est la raison pour laquelle Huizinga renonce à un premier projet fort différent, probablement conçu peu de temps auparavant. Il s'agissait d'une « Vie néerlandaise au siècle de Rembrandt », où l'accent aurait été mis sur l'anthropologie culturelle :

Etait-elle [cette vie] valable pour tous et sans trouble ? L'envie de vivre et l'humeur de la vie. Que restait-il des anciennes contraintes ? De l'ascétisme ? Que savons-nous concernant la neurasthénie, l'hystérie, les maladies mentales ? Et l'alcoolisme ? [...]

- Le rapport spontané et brut à la vie
- La structure logique du monde et de la vie
- La vie dans l'église. Comment résonnait la foi ?
- Le poids de l'Antiquité
- L'antiquité comme facteur de « stylisation »
- Le rapport à la nature. Les animaux.
- Derrière l'Art et les Lettres
- Caractère limité de l'expression de la Vie
- Les familles nombreuses, la mort au berceau. Y avait-il une limitation des naissances ?
- La vie en famille, en ville ou au village, statut, société et Etat
- La vie catholique et protestante : la vie calv[iniste], remonstr[ante], Menn[onnite], juive
- La fixité des relations sociales établies. Absence de tendance réformatrice ou révolutionnaire. C'est bien ainsi.
- Le paysage, la ville, l'eau
- Les nouvelles boissons et les formes de sociabilité
- Les 7 vertus [cardinales]
- les 7 péchés [capitaux] : les délices!
- La vie campagnarde. – le gentilhomme campagnard
- Vulgarité, médiocrité, sobriété
- Tendresse, ferveur et édification
- Le besoin de représentation.
- Gravure, peinture et poésie. Comment voyait-on et appréciait-on la beauté ?
- Le manque de détails vivants sur les personnes dans le legs documentaire
- La faute de la prose : trop convenable, trop verbeuse etc.

<sup>6</sup> Voir ci-dessus, Introduction, « Les engagements de Johan Huizinga ».

<sup>7</sup> VW, II, 412.

- Le chant et les instruments à cordes
- La fête, les plaisirs
- La vie juridique: de Groot [Grotius]... Justice et tolérance
- Absence de persécution des sorcières
- Descartes et Spinoza
- L'influence française
- L'absence du type « Cavalier »
- Les types provinciaux et urbains: l'Amstellodamois, l'habitant de Haarlem, du Kennemerland, le Frison Occidental, le Zélandais, Le Frison, le Groninguois, l'habitant d'Overijssel, de Gueldre, d'Utrecht, le Brabançon ... la perception des pays lointains, *id.* du passé
- L'homme des Indes occidentales
- La vie sexuelle
- Santé et maladie. Le confort insuffisant etc.<sup>8</sup>

La modernité de ce questionnaire, dans lequel Febvre et Bloch auraient reconnu nombre de leurs préoccupations – et qui aurait si bien répondu à leur invitation faite en 1933 à Huizinga d'écrire « quelque chose sur la Hollande<sup>9</sup> » – montre à quel point ce dernier aurait pu renouveler l'historiographie du Siècle d'or en appliquant le « nouveau questionnaire de l'historien », centré sur l'étude des sociétés, nourri des apports des autres sciences de l'homme et fondé sur les représentations collectives : grille de lecture qui fut celle-là même de *L'Automne du Moyen Âge*.

Non que Huizinga, en abandonnant ce projet, renonce pour autant à « l'histoire-problème », constante de sa démarche historiographique<sup>10</sup> : la question centrale du livre est clairement posée dans le premier chapitre :

Pour bien saisir une telle réalité, le mieux est de commencer par l'impression d'où provient tout savoir, c'est à dire par l'étonnement devant le fait que toute cette vie fut bel et bien réalité. Cet étonnement est, dans notre cas, d'une nature très immédiate. Comment a-t-il été possible, se demande-t-on tout de suite, qu'un territoire aussi petit que les Pays-Bas et plutôt excentré dans l'Europe du XVIIe siècle, ait pu se trouver à ce point au premier plan, en tant qu'Etat, en tant que puissance commerciale et comme foyer de civilisation ? Nous comprenons plus ou moins qu'une telle place d'honneur comme centre de rayonnement ait pu échoir à Florence, à Rome et à Paris; mais comment une pareille fonction centrale a-t-elle pu revenir à un petit pays amphibie qui ne s'étend que de l'Ems et la Vlie à la Meuse et l'Escaut ? Ce fait en lui-même n'épuise pas le miracle. Car aussitôt suit une deuxième question : où trouver un autre exemple d'une civilisation nationale qui atteigne son apogée aussitôt après la naissance de l'Etat et de la nation ? (VW, II, 414)

Mais l'interrogation va aussitôt s'orienter vers l'enjeu de la spécificité nationale :

<sup>8</sup> AH, 91, 4.2.2. Ce feuillet isolé se trouve dans le dossier du cours sur « Une vision de l'Europe » donné en 1939/1940, ce qui invite à dater ce projet à cette date, même si la certitude ne peut être absolue.

<sup>9</sup> Voir ci-dessus, chapitre 1.4.

<sup>10</sup> Voir sur « l'histoire-problème » dans l'épistémologie de Huizinga et celle des *Annales*, ci-dessus, chapitre 7.2.

Notre étonnement à ce sujet serait peut-être moindre si nous constatons par ailleurs que la civilisation néerlandaise de cette époque a été l'expression la plus achevée et la plus pure du caractère général du XVIIe siècle dans l'Europe tout entière. Son examen montre toutefois que ce n'est pas le cas. Au contraire, au milieu de la France, l'Allemagne, l'Angleterre, sans parler de l'Italie et de l'Espagne, le pays de nos pères représente plutôt une déviation par rapport au type commun de la civilisation de cette époque, une exception à bien des égards, plutôt qu'une illustration exemplaire. (VW, II, 415)

Car, sous l'effet de l'état d'urgence historique absolue où se trouve sa patrie, Huizinga va largement consacrer son exposé à cette problématique centrale de la spécificité néerlandaise qui était déjà au cœur de ses conférences à l'étranger dans les années 1930 : aussi bien celui-ci n'est-il pas désormais installé aux Pays-Bas ? Et tout ne donne-t-il pas à penser que l'identité nationale néerlandaise est elle-même en jeu ? D'où le choix d'une autre perspective que le projet d'anthropologie culturelle un temps envisagé, que met bien en évidence la table détaillée des matières en tête de l'ouvrage :

#### Premier chapitre

Comment ce pays a-t-il pu devenir le foyer d'une civilisation qui a connu son apogée aussitôt après la naissance de l'Etat et de la nation ? Cette civilisation s'intègre-t-elle dans le concept de « Baroque » ? Participation des différentes régions dans le processus culturel. Le rôle de la navigation maritime et des eaux intérieures. Primauté de l'élément urbain. Relative modestie de la grande propriété. La paysannerie et la noblesse. Faible enracinement du clergé en tant qu'ordre. Primauté du négoce. De la classe marchande au patriciat. La guerre contre l'Espagne n'a pas été un facteur défavorable pour l'essor du commerce. Caractère traditionnel, voire médiéval des conceptions économiques. Aspect plus désuet que progressiste de l'organisation économique. Le « saut » de l'étape mercantiliste. Essor de l'industrie malgré le système des guildes. La suprématie de la Hollande. Absence de centralisation et échecs des tentatives en ce sens. Conservatisme politique de la République. Répartition du pouvoir et de l'administration entre petites entités. Le clivage entre le Nord et le Sud. L'Union d'Utrecht. Souveraineté provinciale. Le stadhoudérat. Les Etats. Le conseiller pensionnaire. Politique de prospérité et de paix. Orange. Avance de la République sur les autres pays d'Europe. Fin de cette position.

#### Chapitre II

Le caractère peu militaire de la nation malgré les guerres longues et nombreuses. Grand nombre d'étrangers dans l'armée. Effet d'amalgame social du service dans la marine. Reflet de la guerre sur terre et sur mer dans l'art. La vie de cour autour du stadhouder. Orange et l'aristocratie urbaine. La noblesse terrienne. Vie du patriciat. Amsterdam. Les villes défigurées. Pouvoir et orgueil des villes. Absence de clivage net entre les positions sociales. Le régent demeure un bourgeois. Consommateurs et producteurs de culture. Disparition de la vieille culture populaire. Milice et chambre de rhétorique. Le classicisme comme ornement de l'existence. Constantin Huygens comme type social. Peintres et poètes. La primauté de la peinture et de l'art graphique fondée sur la tonalité modeste de la vie sociale. La diffusion universelle de la peinture.

#### Chapitre III

La vie religieuse efface en partie les frontières sociales. Les prédicateurs et l'opinion publique. Part du calvinisme dans notre civilisation. Le calvinisme n'est pas une religion d'Etat. Extension de la Réforme. Les catholiques et les autres obédiences protestantes. Les anabaptistes. Les Juifs. La victoire des contre-remonstrants n'est qu'un compromis social et culturel. Comparaison avec l'Angleterre. L'Eglise et l'enseignement supérieur. L'église et la culture populaire. Le calvinisme et l'art.

#### Chapitre IV

Les hommes et les choses. Simplicité et tranquillité. La propreté. Reflet de la vie quotidienne dans la littérature. Constantin Huygens. Jacob Cats. Bredero. Vondel. Hugo de Groot [Grotius]. Signification et fonction des belles-lettres. La naissance des sciences de la nature. Christian Huygens.

#### Chapitre V

Que cherchait-on et que voyait-on dans la peinture ? Caractère encore primitif des conceptions de l'art. Le plaisir de la couleur et du dessin. Intérêt de la représentation pour elle-même. Importance du sujet. Destination de la peinture. La collection. On recherche davantage le sujet que l'auteur. Nature du sentiment de la beauté. Fidélité à la nature. Pluralité des significations du sujet. La fonction du tableau en limite les dimensions, l'imagination et le choix du sujet. Représentations bibliques. Réalisme ? Frans Hals. Vermeer. Le paysage. L'apprentissage du métier de peintre. La gravure. Plus grande liberté de l'eau forte vis-à-vis des exigences du style et de la convention. Les limites du génie de Rembrandt. Son imagination. Ses eaux-fortes. Rembrandt et le Baroque. La sculpture. L'architecture. La maison à pignon. Construction d'églises. Hôtels de ville etc. Les tours. L'aspect des villes. Victoire du modèle étranger.

#### Chapitre VI

La fin de l'apogée. Quelles sont les causes du déclin de cette haute civilisation ? L'imitation de la France ? Une nouvelle fois : les Pays-Bas et le style de l'époque. Le classicisme. Affaiblissement du goût et du talent. Le grand déclin. La prose. Changement intellectuel. Dessèchement de la foi. Le grand repos. La vie en plein air. Le rentier. L'engourdissement du XVIIIe siècle. Sous-estimation fréquente de la valeur des acquis culturels du XVIIIe siècle. Siècle d'or ? »

Au total, un panorama impressionnant, où l'abondance des interrogations montre le souci constant de l'histoire-problème ; où une large place est faite à la politique, à la littérature et aux beaux arts, appréhendées à travers « les grands hommes » ; mais où l'accent est mis également sur les structures sociales – notamment dans les deux premiers chapitres – et, *dans tous les domaines*, aux représentations collectives, où se retrouve la signature constante de l'auteur de *L'Automne du Moyen Âge*. D'où une alternance des deux « questionnaires », l'« ancien » et le « nouveau », qui rend la lecture de cet ouvrage des plus instructives quant à l'écriture de l'histoire.

### **6.2. L'écriture de l'histoire dans *Nederland's beschaving***

Par ailleurs, l'existence, à travers les conférences prononcées dans les années 1930 à l'étranger, de plusieurs versions préalables au livre de 1941, permet par l'étude comparée de ces versions de retracer la genèse du texte de 1941 et de mesurer ainsi l'évolution de Huizinga dans son écriture de l'histoire. Le choix fait en 1940-1941 et l'objectif patriotique de l'auteur expliquent à vrai dire autant les ressemblances que les différences du texte final par rapport aux premières esquisses, française, allemande et italienne.

Tout d'abord, si l'essentiel du message demeure le même, au ton de l'analyse succède celui de l'exaltation. Le style et le vocabulaire souligne à l'envi cette évolution. Un véritable lyrisme anime la prose de 1941 : amplitude des périodes, exclamations fréquentes, abondance des adjectifs, usage fréquent des allitérations, jugements de valeur,

appel à l'émotion du lecteur et au sentiment de groupe par l'emploi du « nous », insertion de souvenirs et des commentaires personnels<sup>11</sup>. Le choix même du titre porte la marque de cette exaltation patriotique : la substitution de *beschaving* (« civilisation ») à la *Kultur* de la version allemande est en effet lourde de sens ; Huizinga s'en expliquera dans son tout dernier livre *A l'aube de la paix*, où il revient longuement sur l'histoire de ces deux mots et l'usage qu'il en a fait au cours de sa carrière :

Le mot *cultuur* s'était intégré dans le vocabulaire néerlandais : toute discussion et tout doute étaient exclus. Je me suis bien un jour proposé, même avant l'imposition provisoire par l'étranger d'un *cultuur* officiel – et encore avec un *k*<sup>12</sup>– de remplacer ce mot par *beschaving* dans toute la mesure du possible [note : à savoir dans mon ouvrage *Nederland's beschaving in de 17e eeuw*, 1941]. Mais il n'y avait pas moyen de s'en tenir à cette attitude : la langue fait partie de l'esprit, et l'esprit ne souffre point de contrainte ni d'amendement. Au reste *cultuur*, à l'encontre de *beschaving*, autorise un adjectif *cultureel* [...] et s'avère de ce fait indispensable dans le néerlandais le plus pur. J'ai donc renoncé, une fois de plus, à mes intentions puristes pour utiliser, à ma convenance, les mots *cultuur* et *beschaving* dans les pages qui vont suivre<sup>13</sup>.

Le choix de 1941 correspond donc à une exception par rapport à ses positions antérieures et ultérieures. Dans son exposé de 1929 « Sur la définition du concept d'histoire »<sup>14</sup>, placé devant le même choix entre les deux termes *beschaving* et *cultuur*, il avait tranché pour des raisons scientifiques en faveur de *cultuur*, quelle qu'en soit la connotation allemande<sup>15</sup>:

Le Néerlandais est à juste titre enclin à demander: pourquoi pas le mot de bon néerlandais *Beschaving* au lieu de *Cultuur* ? Les deux termes, à mon sentiment, ne sont pas interchangeables. *Beschaving* est trop proche de « raffiner » (*beschaven*), polir (*polijsten*), renvoie trop à l'humanisme et au rationalisme, alors que *Cultuur* justement par sa relation avec *cultus* et *colere* a une signification très prégnante. Nous ferons mieux de recourir à l'usage allemand qui a donné au terme son sens plein. (VW, VII, 100, Note 1)

De fait, Huizinga avait substitué au cours des années 1920 l'expression de *cultuurgeschiedenis* à celle de *beschavingsgeschiedenis*<sup>16</sup>. Le choix inverse, incarné par le titre du livre de 1941, renvoie donc à une double préoccupation : une volonté patriotique de prise de distance vis-à-vis de l'Allemagne et une perspective éthique et normative que connote le mot de « civilisation », bien relevée par Lucien Febvre dans l'un de ses articles programmatiques : Lucien Febvre qui avait d'ailleurs émis les plus sérieux doutes sur la validité de l'opposition entre le concept français de *civilisation* et la théorie allemande de la *Kultur*, montrant qu'il refusait de voir le débat historiographique

---

<sup>11</sup> Ainsi du paysage de la Zaan lorsqu'il était enfant ou encore de la beauté perdue des villes hollandaises, NL 1941, VW, II, 428 et 441-442.

<sup>12</sup> Huizinga fait ici allusion à la création de la *Kulturkammer* par les nazis, chargée d'encadrer les intellectuels et les artistes néerlandais.

<sup>13</sup> *A l'aube de la paix*, p.16.

<sup>14</sup> « Over een definitie van het begrip geschiedenis » (1929), VW, VII, 95-103.

<sup>15</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>16</sup> Les idées de son discours d'Utrecht de 1926 sur « Taak en termen der beschavingsgeschiedenis » (VW, VII, 32-34) sont ainsi reprises dans son livre de 1929, *De taak der cultuurgeschiedenis* (VW, VII, 35-94).



contaminé par des arrière-pensées nationales<sup>17</sup>. Position qui, on le voit, était également celle de Huizinga dans les années 1920, qu'il sacrifie sur « l'autel de la patrie » en 1941, mais qu'il retrouvera dans *A l'aube de la paix* en 1944-45. Le choix de 1941 est donc à la fois *patriotique* et *éthique*<sup>18</sup> et parfaitement adapté au double caractère de la lutte contre les nazis.

Sur le plan thématique, le trait dominant de la *Nederland's beschaving* est le caractère beaucoup moins nuancé des principales thèses ; la disparition des références à l'étranger, sauf lorsqu'elles servent à marquer l'originalité néerlandaise<sup>19</sup> ; la « nationalisation » intégrale des grands penseurs et des grands artistes de l'époque ; l'insistance mise sur l'héritage médiéval et la continuité de l'histoire nationale ; la cohésion sociale et culturelle de la population ; enfin la multiplication des jugements de valeur et l'affirmation de plus en plus nette d'une supériorité néerlandaise sur les pays voisins. Tout se passe comme-ci, avec cet ultime ouvrage historique, Huizinga renouait avec les quatre caractères de toute histoire-mémoire achevée : unité et spécificité du peuple, ancienneté et continuité de son histoire (débouchant comme souvent sur l'affirmation d'une supériorité nationale). Y parvient-il ? En vérité des tensions apparaissent entre « ancien » et « nouveau » questionnaires au sein même de son écriture. Une tension analogue, dont on a vu la trace dans ses écrits antérieurs sur la question de la nationalité, se manifeste entre d'une part, une approche déterministe et continuiste et d'autre part, une perspective possibiliste, où la destinée néerlandaise apparaît étroitement liée aux aléas du contexte européen.

La thèse centrale du livre est la spécificité de la culture néerlandaise du XVIIe siècle au sein de la civilisation européenne, celle-ci étant caractérisée par le terme de « Baroque » que Huizinga reprend, non sans grande réserve d'ailleurs. Or l'affirmation de l'exception hollandaise par rapport à ce modèle devient de plus en plus catégorique au fil des versions pour arriver au jugement de 1941 :

Parmi la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, pour ne pas parler de l'Italie et de l'Espagne, le pays de nos ancêtres représente plutôt une déviation par rapport au type général de la civilisation de cette époque, une exception à bien des égards plutôt qu'une illustration exemplaire [...] Une des plus fortes aspirations du XVIIe siècle est le désir d'une conformité générale aux normes établies [...] La magnificence et la solennité, le geste théâtral, la rigueur de la règle et la clôture de la doctrine, telles sont les valeurs dominantes. (VW, II, 415-416)

---

<sup>17</sup> L. Febvre, « Civilisation, Evolution d'un mot et d'un groupe d'idées », Première semaine internationale de synthèse, *Civilisation, le mot, l'idée*, Paris, 1930, p. 1-56, repris dans Lucien Febvre, *Vivre l'histoire* (Brigitte Mazon, éd.) Paris, 2009, p. 713-750. Il est fort possible que Huizinga, lecteur régulier des travaux du Centre de synthèse, ait eu connaissance de ce texte.

<sup>18</sup> Huizinga souligne toujours, comme Febvre, la dimension normative de « civilisation » : « il évoque l'ordre, la loi, le droit et exclut la barbarie » (*A l'aube de la paix*, p.20).

<sup>19</sup> La conférence italienne de 1935 est très explicite sur cette méthode : « déterminer par contraste la position et la qualité de cette entité nationale par rapport aux autres plus grandes et mieux connues », (It 1935, VW, II, 508). Cette inspiration est aussi bien illustrée dans le manuscrit français où Huizinga rature un passage où il se proposait « d'observer si [...] l'esprit général de l'époque ne se manifeste pas dans cet art un peu isolé et singulier », F 1930, p. 79 ; la préoccupation transparait, d'autre part, dans le sous-titre de la version allemande qui parle de « spécificité nationale » (*nationale Eigenart*).

Le contraste est encore plus net avec les écrits antérieurs de Huizinga, notamment « Grotius et son siècle », publié en 1925, où la spécificité néerlandaise était certes affirmée, mais où elle reposait sur la coexistence de traits nationaux et de caractéristiques générales de la culture européenne :

[...] pour comprendre Vondel, Rubens et Van Dyck ont plus à offrir que Rembrandt. Et si [l'on] parlait, au lieu du siècle de Rembrandt, de celui de Vondel, Sweelinck et Van Campen ? Quel autre ton, quelle autre couleur, quel autre visage ! Beauté formelle, structure rigoureuse, harmonie sobre<sup>20</sup>. VW, II, 389

Autrement dit les caractéristiques même du Baroque selon Huizinga. La culture néerlandaise du XVIIe siècle était donc à ses yeux dans les années 1920 pour une part baroque ; elle a totalement perdu ce caractère en 1941 : l'on est passé de la particularité à l'exception néerlandaise. Et une exception qui est devenue synonyme de supériorité. En 1930 et 1932, Huizinga se contentait de mettre la civilisation néerlandaise du XVIIe siècle sur un pied d'égalité avec d'autres grandes réussites historiques<sup>21</sup> ; en 1941 il affirme, dès l'avant-propos, que, malgré sa brève histoire, la République « dépasse en importance plus d'un empire dont l'existence se compte en nombreux siècles » (VW, II, 413). La politique extérieure des Provinces-Unies, inconnue à l'étranger, « contenait bien plus de sagesse et de souci du bien commun que la politique de conquête et d'intrigue » des grandes monarchies européennes (VW, II, 435). Il voit dans l'urbanisme d'Amsterdam une réussite « qui dépasse de beaucoup la valeur d'un Versailles » (VW, II, 441). L'heureuse position des Juifs « dans la république et la civilisation néerlandaise forme un chapitre tout à fait unique dans l'histoire du monde » (VW, II, 454), déclare-t-il avec une insistance particulière en 1941, pour des raisons évidentes. Au total la supériorité historique des Provinces-Unies est claire :

Cet Etat atypique (*zonderling*) n'a pas seulement prospéré pendant deux siècles, mais a aussi, malgré tous ses défauts, dirigé d'une manière plus efficace et plus salutaire un pays et un peuple que ce que l'histoire de ces siècles donne à voir partout ailleurs en Europe. (VW, II, 434-435)

A quoi est due une réussite si exceptionnelle et si rapide ? Assurément pas à une quelconque modernité :

Dans la riche République des Provinces-Unies, enviée par tous les autres Etats pour son commerce mondial, il n'existait aucune autorité pour organiser et réglementer l'élan tous azimuts de l'entreprise et des affaires [...] C'est donc bien loin d'une avance dans le domaine de l'organisation commerciale et de la théorie économique qui a mis les Néerlandais en état de se

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 389. Jan Sweelinck (1562-1621), compositeur et organiste néerlandais, considéré comme un précurseur de Bach ; Jacob van Campen (1595-1657), architecte néerlandais, concepteur des plus grands monuments du Siècle d'or comme l'hôtel de ville d'Amsterdam. Pour Vondel, le plus grand poète néerlandais de l'époque, voir ci-dessous p. 187.

<sup>21</sup> Ainsi en 1930, déclare-t-il simplement que la politique des Provinces-Unies « était digne d'un peu plus de considération que ne lui donnaient les nations voisines » (F 1930, p. 22).

rendre maître du commerce du monde. *C'est plutôt par une absence d'intervention étatique qu'ils ont réussi.* (VW, II, 426)<sup>22</sup>

Dans une claire allusion à la thèse de Weber dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, publiée en 1904-1905, Huizinga écarte sans discussion les « concepts hypothétiques comme l'esprit capitaliste ou même l'envie d'entreprendre calviniste, tels qu'ils étaient à l'ordre du jour il y a trente ans » (VW, II, 428). Là encore, la rédaction de 1941 est beaucoup plus tranchée que les versions antérieures : « Tout découlait en effet si naturellement des tendances médiévales » (*ibid.*). La prégnance de l'héritage médiéval se mesure également sur le plan politique :

Ce qui vaut pour la structure économique de la République vaut pour sa structure politique de façon presque encore plus inconditionnelle. L'Etat était lui aussi bel et bien conservateur, édifié sur un vieil héritage, attaché à la tradition et aux droits anciens (VW, II, 429) [...] La victoire [contre l'Espagne] signifiait pour les Provinces-Unies, outre la suprématie de la foi protestante, le maintien, contre la tendance politique dominante de l'époque, de l'autonomie urbaine et provinciale selon le vieux principe des Etats, ainsi que la perpétuation du système économique à bien des égards obsolète qui était lié très étroitement aux contextes politique en question. (VW, II, 431-432)

Or, cet héritage médiéval que les rebelles à l'absolutisme espagnol veulent préserver est *lui même* très original : retard et modestie de la féodalité ; faible rôle du haut clergé ; condition paysanne plus favorable qu'ailleurs ; constitution tardive et incomplète de la société en ordres ; enracinement de la classe bourgeoise ; développement des villes et du commerce maritime ; absence d'une autorité centrale : telles en sont les principales caractéristiques<sup>23</sup>. Autrement dit, l'originalité du XVIIe siècle renvoie à celle des siècles antérieurs et, de proche en proche, c'est *toute* la civilisation néerlandaise depuis le Moyen Âge qui se singularise dans l'ensemble européen. La disparition dans le texte de 1941 de la référence à la forte influence française sur les Pays-Bas médiévaux, évoquée dans les conférences des années 1930 (pour ne pas parler de *L'Automne*, dont elle constitue l'un des points de départ) est significatif de cette nationalisation intégrale du passé<sup>24</sup>. Certes, il a commencé son exposé par le rappel de l'origine très récente de l'Etat

---

<sup>22</sup> C'est nous qui soulignons ; cette thèse sur l'absence d'intervention étatique dans le domaine économique apparaît des plus discutables. Le soutien constant des autorités aux intérêts de la classe marchande, leur rôle décisif dans les grandes expéditions et la création des grandes compagnies commerciales, la dévolution de compétences de puissance publique à ces mêmes compagnies, la richesse de la Banque d'Amsterdam, fondée par la municipalité, l'encouragement public à la consommation des produits nationaux, sont autant d'éléments d'un modèle, original certes, mais fondé, à l'inverse de ce que prétend Huizinga, sur une imbrication étroite du politique, de l'économique et du militaire ; cette imbrication est amplement illustrée par les travaux de Jonathan Israël (voir notamment, *Dutch Primacy in World Trade, 1585-1740*, Oxford, 1989). Sans doute Huizinga ne disposait-il pas des avancées de l'histoire économique réalisées surtout après 1945, mais il connaissait bel et bien les conclusions des travaux d'un Kernkamp ou d'un Brugmans, qui avaient déjà mis en avant les éléments de modernité de ce que l'on peut nommer le « complexe politico-économique » des Provinces-Unies. L'on est d'ailleurs frappé de voir comment il *marginalise* le cas de la Compagnie des Indes orientales, fleuron de l'économie du pays et fondement de sa prospérité, qui contredit sa thèse : « Si l'on met de côté le fait que la Compagnie des Indes orientales a été une étape importante dans l'émergence de la société par actions, ce n'est pas le système et l'organisation qui ont rendu grands les Pays-Bas [...] » (VW, II, 426)

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 421-430.

<sup>24</sup> F 1930, p. 105-106 ; D 1932, p. 60 ; NL 1941, VW, II, 511.

néerlandais : « Ne l'oublions pas un instant : cent, voire cinquante ans avant la naissance de Rembrandt, il n'existait pas de peuple néerlandais au sens où nous l'entendons ici » (VW, II, 414) ; mais n'est-ce pas pour faire davantage ressortir le « miracle » (*wonder*) de l'apogée du XVIIe siècle ? Certes encore, il refuse explicitement de suivre Grotius qui, dans la veine humaniste, avait tenté de trouver les racines de la jeune république chez les anciens Bataves<sup>25</sup>, mais la vocation maritime du pays ne remonte-elle pas à l'Antiquité ?

Dès l'époque où ces contrées font leur apparition dans les sources historiques, il est question de la vocation maritime de leur population. Avant même les Frisons, nous connaissons comme navigateurs ces familiers de nos souvenirs d'école, les Canninéfates, dont le nom, selon toute vraisemblance nous est conservé sous la forme de *Kennemerland*. (VW, II, 419)

Le processus entamé par Huizinga au cours des années 1930 pour faire remonter dans le temps la date de naissance de la « néerlandité » trouve ici son achèvement.

Pour autant – et l'on mesure ici toute la complexité de sa pensée, sollicitée par des objectifs contradictoires – son approche possibiliste de l'histoire et sa très grande sensibilité au contexte général de l'époque, sont encore bien présentes dans le livre et en rendent la signification très ambiguë : ce « miracle » est-il dû, en effet, aux qualités propres des Néerlandais ou à un rapport de force international, tant sur le plan économique que politique, qui leur fut exceptionnellement favorable ? A plusieurs reprises, Huizinga évoque ces circonstances très particulières :

L'absence ou l'abstention de concurrents a été l'un des facteurs principaux de l'expansion commerciale incomparable de la République. Toute la période qui vit son émergence économique a été marquée par une passivité exceptionnelle de la plupart des pays européens. Comment Amsterdam, dont le commerce des grains représentait l'artère vitale aurait-elle pu connaître un tel essor, si la Pologne, la Suède ou le Danemark avaient dominé la Baltique avec la puissance que leur permettaient leur situation géographique et leurs moyens ? (VW, II, 427)

Le fait que cet Etat jeune ait pu, durant un temps, atteindre en Europe une position si disproportionnée à sa petite taille, n'est dû qu'en partie aux forces propres de cette modeste communauté. Ce furent les circonstances de la politique européenne qui permirent aux Pays-Bas de tirer le meilleur parti de leur nouvelle liberté et des ressources à leur disposition. Le hasard voulut qu'à l'époque presque tous les autres pays, placés dans un contexte critique, furent hors d'état de peser de tout leur poids dans la politique européenne. L'Empire allemand est empêtré dans la guerre de Trente ans ; la France, sortie depuis peu des guerres de religion, est encore occupée, après le règne d'Henri IV, à défendre ses propres frontières contre la puissance des Habsbourg. Les forces de l'Angleterre après Elisabeth sont de plus en plus accaparées par la montée du conflit autour de sa propre organisation institutionnelle ; la puissante Espagne ne parvient pas à guérir les plaies causées par la guerre des Pays-Bas. En bref, la dernière décennie du XVIe siècle et la première du XVIIe présentent l'image d'une impuissance presque universelle dans le domaine de la politique étrangère. De cette situation, la République des Provinces Unies tire entièrement profit, non seulement politiquement mais aussi sur le plan économique. Car la faiblesse des autres pays en politique étrangère laissait aussi le champ libre à l'esprit d'entreprise et de commerce de notre nation. Point de problème, durant un demi-siècle, du côté de la politique

---

<sup>25</sup> VW, II, 433-434. Huizinga reproche également à Grotius d'avoir, dans son *Antiquité de la République batave*, ignoré les autres provinces pour n'évoquer que celle de Hollande.

tarifaire des voisins. Plus de concurrence à craindre de la part du commerce et de la marine de l'Allemagne : la Hanse appartenait au passé. L'Espagne et le Portugal, naguère acteurs du commerce en étaient devenus les objets. La France attend Colbert, l'Angleterre est, pour une courte période encore, devancée. (VW, II, 436)

Demeure néanmoins l'essentiel : la continuité historique à partir du Moyen Âge, dont homogénéité sociale et harmonie politique sont les étroits corrélaires. Dans le cadre d'une histoire-mémoire accomplie, ces deux dernières assurent en effet *l'unité* du peuple. Huizinga va fortement insister sur ce thème qui traverse l'ensemble des versions. Explicable par le caractère tardif et limité de la société d'ordres du Moyen Âge, cette caractéristique tient d'abord à la nature des activités économiques dominantes, commerce et industrie, et partant, au style « bourgeois » prépondérant dans les provinces maritimes, elles-mêmes dominantes dans la République. Elle se renforce au XVIe et au début du XVIIe siècle à travers les formes nouvelles de la sociabilité culturelle, chambres de rhétoriques et milices – ces dernières si souvent représentées dans la peinture du siècle d'or, de Frans Hals à Rembrandt – ainsi que par les vertus érasmiennes de simplicité et de sobriété. Le calvinisme lui-même, dont les ministres sont issus de la petite bourgeoisie, y contribue en prêchant la charité et en dénonçant les tentations somptuaires de l'élite patricienne<sup>26</sup>. Mais à nouveau, l'appréciation de cette homogénéité sociale est renforcée de version en version<sup>27</sup>. De même, le degré d'homogénéité culturelle de la société néerlandaise va croissant. Si toutes les versions soulignent qu'il est plus élevé qu'ailleurs en Europe, Huizinga ne cesse d'élargir la partie de la société impliquée dans le processus de création culturelle : les couches populaires, exclues en 1930 et 1932, y ont désormais toute leur part<sup>28</sup>. La haute bourgeoisie quant à elle, trop souvent dénoncée pour son égoïsme, garde longtemps un style de vie modeste et fréquente les classes inférieures, dont l'existence quotidienne inspire les écrivains patriciens, tel Constantin Huygens<sup>29</sup>. Huizinga refuse désormais de voir dans cette couche des « régents » une caste oligarchique accaparant pouvoir et richesse. La sympathie qu'il leur marque renvoie également à la modération religieuse de ces derniers, plus marqués par l'érasmanisme que par le calvinisme. Ils sont souvent « Remonstrants », c'est à dire opposés au dogme de la prédestination et partisans de la liberté des provinces en matière d'organisation

---

<sup>26</sup> VW, II, 450.

<sup>27</sup> F 1930: « La démarcation est assez nette entre la classe qui prend part au gouvernement, "les régents" comme on les appellerait plus tard et les autres ». NL 1941 : « On voit si souvent dans notre XVIIe siècle les frontières sociales trop tranchées et trop nettes [...] On peut appeler patricienne cette vieille classe où se recrutaient « les gens de loi » ; pas encore une classe de régents » ; et de présenter le goût de cette classe pour les titres nobiliaires comme « superficiel et passager » (VW, II, 423). C'est dans le texte allemand de 1932 que s'opère le glissement : « l'administration municipale était oligarchique, exception faite de quelques modestes restes de vieilles structures démocratiques. Son personnel [...] était recruté dans un cercle fermé de familles [...] Le cercle n'est pas strictement fermé et il est assez simple pour de nouveaux membres riches d'y entrer, notamment par le mariage » (D 1932, p. 19).

<sup>28</sup> D 1932 : « D'un côté le peuple analphabète composé de paysans, de marins et de pêcheurs, de l'autre l'aristocratie terrienne dans ses châteaux retirés [...] ne prenaient part ni l'un ni l'autre à la production de la culture » (p. 20) ; NL 1941: « Si l'on prend le concept de civilisation au sens aussi large qu'il convient, alors les masses analphabètes ont aussi part au processus de production [...] Tout bien considéré il n'est absolument pas si certain que, de toutes ces formes [culturelles], une part aussi importante ne soit pas venue des mains du petit bourgeois, du pêcheur ou du marin » (VW, II, 444).

<sup>29</sup> NL 41, VW, II, 446-447.

religieuse ; ils sont les symboles d'un pays éclairé, où les persécutions de la sorcellerie – la relation spéculaire avec la France de Richelieu, qui est évoquée à propos de l'affaire Urbain Grandier, joue ici à plein<sup>30</sup> – ont cessé plus tôt qu'ailleurs: « Cet échantillon du progrès de la vraie civilisation était imputable à un Magistrat éclairé et humain » (VW, II, 462).

Mais cette réhabilitation des « régents » n'exclut pas, bien au contraire, une forte sympathie pour la Maison d'Orange. Les hommages sont, là encore, beaucoup plus appuyés en 1941 que dans les versions antérieures. Ainsi, dès l'avant-propos, de l'invocation du « Père de la Patrie », Guillaume d'Orange, fondateur de la liberté nationale, dont nous avons vu la progressive « stabilisation » de l'image dans les premières décennies du XXe siècle<sup>31</sup> ; ainsi du jugement, tout à fait nouveau sous sa plume, sur le fonctionnement institutionnel de la République :

Le fonctionnement salubre de cet appareil d'Etat défectueux n'a été rendu possible que par la plus grande anomalie de toutes, la position de la maison d'Orange. Prince sans être souverain, paré d'un éclat qui confinait à la majesté, engagé en personne et constamment sur le champ de bataille en sa qualité de commandant en chef, le Prince disposait d'un pouvoir caché dans l'amour que lui portait le peuple, un amour qui était fondé sur la gratitude pour le Père de la Patrie et qui, en cas de nécessité, parut toujours plus fort que la volonté de l'aristocratie au pouvoir. (VW, II, 435)

Il faut sans doute voir dans cet orangisme le couronnement de l'évolution politique de Huizinga au cours des années 1930. Les circonstances de la guerre ne pouvaient que renforcer cette orientation : la Reine, en exil à Londres, symbolisait la résistance nationale contre l'occupant. Toute manifestation de loyauté monarchique revêtait plus que jamais une signification patriotique, dans la lignée de ce que Renan avait déjà relevé : le « mariage intime » entre les Pays-Bas et la Maison d'Orange<sup>32</sup>. Dans son article de 1938 sur « L'unité des Pays-Bas et d'Orange », Huizinga s'était déjà efforcé de dépasser les péripéties des luttes pour le pouvoir entre les « Régents » et les princes d'Orange, en minimisant leur conflit et en présentant ce dernier comme la synthèse même des deux traditions<sup>33</sup>. Au fil des versions de son interprétation du XVIIe siècle, Huizinga poursuit cette entreprise de « pacification historiographique » par sa discrétion croissante sur les événements parfois tragiques qui ont marqué cette opposition : l'exécution du grand pensionnaire Oldenbarnevelt en 1619, qui fait l'objet d'un long passage dans les textes de 1930 et de 1932, n'a droit qu'à deux courtes allusions en 1941. Par ailleurs la tentative de Johan de Witt pour mettre un terme définitif au pouvoir de la famille

---

<sup>30</sup> VW, II, 461.

<sup>31</sup> Voir ci-dessus, chapitre 3.3.

<sup>32</sup> E. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? op.cit.*, p. 230. En juin 1940, lors de l'anniversaire du Prince Bernhard, le mari de la princesse héritière Juliana, une foule considérable s'était rendue au Palais Noordeinde à La Haye pour signer le registre des félicitations.

<sup>33</sup> « De eenheid Nederland-Oranje », VW, VIII, 563-570. « Cet amour [pour le patriciat urbain et la maison d'Orange] n'était pas du tout aussi contradictoire que les clivages postérieurs le rendront par moments et qu'une conception de l'histoire à courte vue ou remplie de préjugés continue à le voir [...] Qui comprend bien le cours de notre histoire nationale pourra voir Orange comme le porteur de nos glorieuses traditions républicaines » (VW, VIII, 566).

d'Orange n'a droit qu'à une mention allusive, malgré l'importance que lui reconnaît Huizinga<sup>34</sup>. Quant au massacre des frères de Witt en août 1672 lors d'une violente manifestation orangiste, il n'en est pas question. De fait, Johan de Witt, auquel il avait rendu hommage – mais non sans nuance – en 1916 dans le commentaire du livre de Japikse<sup>35</sup>, disparaît totalement, malgré son rôle capital dans la politique néerlandaise du XVIIe siècle, qu'il avait dominée pendant près de vingt ans.

Ainsi Huizinga s'emploie à dépasser le clivage fondamental dans l'histoire des Provinces-Unies entre l'oligarchie urbaine et le *stadhouder*, dans la tradition politique néerlandaise, les partisans des Etats (« *staatsgezinden* ») et ceux du Prince (« *prinsgezinden* »). Qu'il le fasse au prix de l'omission ou de la minimisation des conflits et des épisodes tragiques n'est-il pas l'une des meilleures illustrations de la théorie de Renan qui va jusqu'à affirmer que « le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger<sup>36</sup> » ? L'oubli des guerres intestines de l'histoire nationale n'est-il pas, selon ce dernier, indispensable pour les besoins supérieurs de la cohésion du groupe ? De même que « tout citoyen français doit avoir oublié la Saint-Barthélemy et les massacres du Midi au XIIIe siècle<sup>37</sup> », de même le lecteur de *Nederland's beschaving* ne se verra guère rappeler la violence politique du grand siècle néerlandais<sup>38</sup>. Pour autant, Huizinga, en privilégiant ainsi l'histoire-mémoire au détriment de la science de l'histoire, aura-t-il vraiment écrit cette « symphonie » mariant « les deux voix », la voix du Prince et la voix des Etats, dont il avait jadis exprimé le souhait et dont il déplorait l'absence dans la littérature historique alors disponible<sup>39</sup> ?

En tout état de cause, ainsi présentée, l'histoire du XVIIe siècle néerlandais prend une couleur idyllique où à l'homogénéité sociale et culturelle répond le consensus politique<sup>40</sup> : destinée historique exceptionnelle dans une Europe pleine de bruit et de fureur. Aussi bien, tout comme l'Etat et la société, les grandes figures du Siècle d'or échappent-elles aux courants dominants dans le reste du continent. La suite du texte de

---

<sup>34</sup> Les Etats de Hollande avaient ainsi interdit par l'Acte d'Exclusion en 1654 la fonction de *Stadhouder* aux Orange, et Johan de Witt avait tout fait pour écarter le jeune Guillaume III, dont il avait la tutelle, des fonctions publiques essentielles. Huizinga mentionne bien cet « Acte d'Exclusion » (*Akte van Seclusie*, VW, II, 467) et en souligne l'importance pour une vraie connaissance de la période ; il n'en est pourtant, ni avant, ni après, question dans son propre exposé.

<sup>35</sup> Voir ci-dessus, chapitre 3.2.

<sup>36</sup> E. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? op.cit.*, p. 227.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>38</sup> Typique est à cet égard le traitement de la lutte entre remonstrants et contre-remonstrants en 1618-1619 qualifiée de « courte et presque non-sanglante » (*korte en zo goed als onbloedige*), qui conduit pourtant à l'exécution d'Oldenbarnevelt, évoquée par l'expression de « tragédie nationale sur le Binnenhof » (le lieu de la mise à mort) sans plus amples détails (VW, II, 456). Huizinga s'emploie ensuite à minimiser l'impact politique de cette crise (VW, II, 457-459).

<sup>39</sup> Voir ci-dessus chapitre 3.2.

<sup>40</sup> A vrai dire, cette lecture du passé suscita très tôt un certain étonnement, notamment chez l'une de ses grandes amies, l'écrivain Henriette Roland Holst, qui s'étonna de ce caractère excessivement serein et harmonieux de la description de Huizinga. Dans une lettre du 5 décembre 1941 elle lui écrit : « Ce qui m'a frappée, c'est qu'il n'y a pour ainsi dire pas d'ombre au tableau » (BW, III, 1450). Anton van der Lem évoque à juste titre, chez Huizinga, un processus de « triple idéalisation », éthique, esthétique et intellectuelle, de cette époque (A. van der Lem, *Het eeuwige verbeeld... op.cit.*, p. 219).

Huizinga décline pour chacune d'entre elles l'affirmation initiale de son livre : la culture néerlandaise du XVIIe siècle ne s'inscrit pas dans l'esprit du Baroque. Ainsi du grand poète et dramaturge Vondel. Celui-ci était pourtant né à Cologne d'immigrés anversois et son œuvre est marquée par un lyrisme difficilement compatible avec cette « simplicité » (*eenvoud*) qui constitue, pour Huizinga, l'essence de la « néerlandité ». Sans doute commence-t-il, comme dans ses textes antérieurs, par reconnaître que Vondel « correspond presque parfaitement [au modèle du baroque] » (VW, II, 417) ; mais lorsqu'il en analyse la figure, il affirme que cela ne l'empêche pas d'être un modèle du tempérament et des vertus nationales :

Vondel a été, comme type culturel, intimement national hollandais (*innig nationaal Hollandsch*). De son origine anversoise, il y a peu d'écho en lui. Cologne, sa ville natale, il l'a réunie avec Amsterdam, le lieu où il a vécu, dans une même vénération et une glorification poétiques [...] (VW, II, 473-474)

Et la mention des « Vierges » (*de Maeghden*), œuvre composée par Vondel justement en l'honneur de Cologne – mention présente dans le texte français de 1930 – a disparu.

Le cas de Grotius est encore plus net : en 1925, Huizinga faisait part de ses démêlés politiques aux Pays-Bas et de la complexité du personnage, plus proche de « l'idéal du siècle du baroque dont il a été le serviteur » (VW, II, 401). En 1929, dans « La tâche de l'histoire culturelle », il avait affirmé qu'il n'avait pu comprendre Grotius « qu'à partir d'une conception du « Baroque » comme *caractéristique* de la période » (VW, VII, 94). En 1930, il évoquait son long exil en France<sup>41</sup> ; en 1932, Grotius demeurait encore avec Vondel une exception de taille dans la culture néerlandaise, au point qu'il représentait un défi, reconnaissait Huizinga, pour sa thèse générale sur l'originalité de cette culture<sup>42</sup>. En 1941, voici Grotius devenu « de part en part néerlandais dans tous ses fibres, par tous les aspects de son esprit et de son être » (VW, II, 476). Parlant des idées religieuses du personnage et notamment de son idée d'une pacification générale et d'une synthèse entre catholicisme et protestantisme, Huizinga évoque dans ses premiers textes les espoirs mis par Grotius en Richelieu<sup>43</sup> ; rien de tel en 1941. La comparaison entre les différentes versions, qui se réfèrent toutes à l'un de ses ouvrages majeurs, *La vérité de la religion chrétienne*, est encore plus instructive. En 1930, Huizinga cite l'édition latine de ce livre, publiée à Paris en 1627 et dédiée à Louis XIII<sup>44</sup> ; en 1941, il se réfère à la publication de l'ouvrage aux Pays-Bas et met en valeur la dédicace... au marin néerlandais<sup>45</sup>. Néerlandité, dont Constantin Huygens, malgré son héritage humaniste et sa culture européenne, est sans doute le prototype le plus abouti :

---

<sup>41</sup> F 1930, p. 68-69.

<sup>42</sup> « Notre affirmation selon laquelle la culture hollandaise, dans ses caractéristiques essentielles, ne s'inscrit pas complètement dans le concept de baroque, semble ne pas se vérifier entièrement pour Vondel et Grotius. On pourrait très bien les compter au rang des grandes figures baroques » (D 1932, p. 56).

<sup>43</sup> F 1930, p. 69-70.

<sup>44</sup> F 1930, p. 71.

<sup>45</sup> F 1930, p. 71 et NL 1941, VW, II, 476.



Il reste pourtant néerlandais jusqu'à la moelle ; il réussit même à transposer dans un ton vraiment néerlandais la littérature italienne, française, espagnole et anglaise de son temps et du siècle antérieur. (VW, II, 467)

Quant à son fils, Christian, le célèbre savant richement pensionné par Louis XIV, « les nombreuses années de vie passées en France n'avaient pas effacé le Néerlandais. » (VW, II, 479)

Aucun passage du livre n'est plus caractéristique de cette entreprise de « nationalisation » que la longue analyse de la peinture du XVII<sup>e</sup> siècle. Depuis l'*Esthétique* de Hegel et l'admiration de Goethe pour Rembrandt, la reconnaissance du caractère exceptionnel de la peinture hollandaise de l'époque était devenue un lieu de passage obligé de tous les livres sur le Siècle d'or, au point que cet art était devenu le plus grand lieu de mémoire néerlandais. En témoigne l'ouvrage de Conrad Busken Huet, *Het Land van Rembrand*, dont les trois volumes parurent entre 1882 et 1884, et qui constitua l'un des grands phares de la renaissance intellectuelle du pays à cette époque. L'auteur y opposait le caractère spécifique et génial de cet art au caractère conventionnel et plutôt médiocre de la littérature néerlandaise contemporaine ; les peintres du XVII<sup>e</sup> étaient doublement patriotes, tant par leurs convictions que par l'originalité de leur art. Etape décisive dans le processus d'« invention de la tradition » néerlandaise autour de la peinture du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>46</sup>.

Huizinga s'inscrit en partie dans cette perspective en marquant la profonde originalité des peintres et leur ancrage dans la société nationale, à l'écart des lourdes influences étrangères ; issus du peuple ou de la petite bourgeoisie, ils ne sont pas exposés aux influences cosmopolites régnant dans les milieux patriciens ; leur proximité des choses du quotidien les met en accord avec les traits dominants de l'âme nationale. Il est significatif que Huizinga trouve les mêmes mots pour caractériser travail des peintres et caractère néerlandais : simplicité, pureté, amour du quotidien et goût de la vie. Enfin ce sont des artisans soucieux avant tout de bien faire, dépourvus de théories esthétiques. Bref, quelles que soient la différence des personnalités et des genres, ce sont de parfaits représentants de cette civilisation néerlandaise<sup>47</sup>.

Il innove davantage en prenant ses distances avec le lieu commun du « réalisme » de la peinture néerlandaise, et cela de trois façons : d'abord, en distinguant soigneusement l'imitation de la nature qui relève d'une théorie artistique et l'exactitude de la représentation qui, elle, mesure seulement la compétence de l'artisan ; ensuite en soulignant que ce réalisme n'est nullement une simple reproduction des apparences extérieures. Il correspond à une conception très profonde de l'existence, qui n'est pas sans rappeler celle de Saint Thomas : c'est le respect de chaque chose dont « aucune ne paraît trop modeste pour être représentée » ; d'autre part, au-delà des apparences, « c'est

---

<sup>46</sup> L'analyse ci-dessous s'inspire très largement de l'article d'E.H. Kossmann: « De Nederlandse zeventiende-eeuwse schilderkunst bij de historici » dans F. Grijzenhout et H. van Veen, *De Gouden eeuw in perspectief*, Nimègue, 1992, p. 280-298.

<sup>47</sup> « Vermeer restait pourtant vraiment hollandais » (VW, II, 487).

toujours l'expression d'une essence<sup>48</sup> ». C'est pourquoi ce réalisme est bien souvent, notamment chez Vermeer, un réalisme poétique ; ses personnages ne sont pas habillés comme la bourgeoisie néerlandaise contemporaine. Et Huizinga d'employer souvent à propos de l'art hollandais de « rêve » et de « rêverie<sup>49</sup> ». Plus profondément, il réconcilie les dimensions poétique et prosaïque de cette peinture, grâce à l'une de ses figures rhétoriques favorites, qui lui permet précisément de concilier ces « tensions polaires » qui animent aussi bien l'histoire que sa personnalité : l'oxymore. Dès 1916, il avait ainsi caractérisé la culture néerlandaise, de l'*Imitatio* aux peintres du XVIIe en passant par les frères van Eyck : « le mystère du quotidien » (*het mysterie van het alledaagsche*)<sup>50</sup>. D'ailleurs, il ne faut jamais oublier que cette peinture est passible d'une autre interprétation. De façon très pertinente et novatrice, Huizinga souligne que les tableaux que nous croyons réalistes sont souvent des forêts d'allégories où sont exprimées autant de moralités :

Une partie de cet art continue à nous échapper. Il est plein d'indications et d'allusions cachées que nous ne pouvons même avec l'étude la plus minutieuse toutes déchiffrer [...] Et ces allégories n'étaient pas le moindre motif de l'intérêt du public. (VW, II, 483)<sup>51</sup>

Il reste que Huizinga, conformément à son dessein patriotique, va pousser à l'extrême la thèse de la spécificité de la peinture néerlandaise. D'abord, en excluant toute une partie de la production de l'époque qui ne « cadre » pas avec sa recherche de la spécificité nationale : il ne mentionne pas les contemporains de Rembrandt et de Hals, notamment les peintres d'Utrecht, très célèbres alors, qui, tels Bloemaert, Honthorst ou Terbruggen, s'insèrent parfaitement dans les grands courants artistiques européens de l'époque. Et pour cause : ces peintres étaient des habitués du voyage d'Italie. Huizinga le sait, mais il règle la question dans une allusion rapide et anonyme où le jugement de valeur esthétique sert de critère de sélection à l'historien :

Il n'y eut que quelques peintres qui allèrent en Italie et là, dans les complications d'un milieu d'artistes typique avec toutes ses conventions, ne s'épanouirent généralement pas parmi les meilleurs. (VW, II, 488)<sup>52</sup>

D'où également l'omission des liens entre Rembrandt, Vermeer et la peinture italienne, que l'un et l'autre connaissaient fort bien et à laquelle l'un et l'autre doivent beaucoup à

---

<sup>48</sup> F 1930, p. 80.

<sup>49</sup> VW, II, 498. A propos de Vermeer il va jusqu'à parler de *Wunschwelt* dans ses versions française et allemande avant de supprimer cette référence – trop freudienne ? trop allemande ? – dans sa version néerlandaise.

<sup>50</sup> « De kunst der Van Eyck's in het leven van hun tijd », 1916, (*art.cit.*) VW, III, 453. Ce thème est l'une des principales clefs de lecture d'A. van der Lem dans sa thèse : *Het Eeuwige verbeeld...* (voir notamment son chapitre 4).

<sup>51</sup> Sur ce point Huizinga s'inspire des travaux de son collègue, l'historien de l'art Gerard Brom, qui est un précurseur des analyses contemporaines, en soulignant la dimension allégorique essentielle de la peinture hollandaise, y compris la plus prosaïque d'apparence, comme les scènes de genre de Jan Steen. Voir E. de Jongh, *Tot lering en vermaak*, (« Pour l'instruction et le plaisir »), catalogue d'exposition, Amsterdam, 1976.

<sup>52</sup> Honthorst, le grand peintre de nocturnes, avait pourtant été l'un des peintres les plus en vue à Rome où il gagna son surnom de *Gerardo della notte*.

travers l'héritage caravagesque, phénomène *transnational* s'il en est<sup>53</sup>. L'on voit à nouveau comment vont de pair dans l'écriture de Huizinga influence étrangère et faiblesse qualitative. L'on retrouve ici le même phénomène que dans l'*Histoire sincère de la nation française* de Seignobos, où l'influence étrangère, *si elle n'est pas assimilée par le génie national*, est synonyme de médiocrité et, inversement, la spécificité nationale, de qualité éthique et/ou artistique<sup>54</sup>. D'autre part, Huizinga oppose avec force les œuvres des peintres hollandais à celles de leurs contemporains étrangers, et en particulier flamands<sup>55</sup>. Dans le même esprit, il met en valeur la gravure, en particulier l'eau-forte, libre des conventions artistiques et qui « concordait particulièrement bien avec le tempérament national » (VW, II, 490). Enfin il déprécie les tableaux non conformes aux caractères préalablement définis de la civilisation néerlandaise ; d'où par exemple le jugement négatif sur le *Cimetière juif* de Ruisdael, admiré par Goethe, mais qui n'a rien à voir, selon Huizinga, avec la tradition néerlandaise, tout comme des allégories mythologiques de Vermeer au début de sa carrière<sup>56</sup>.

Mais le problème, pour tous les commentateurs, demeure Rembrandt ; ni sa vie mouvementée, ni sa gloire, ni ses sujets souvent empruntés à l'Ancien Testament, ni son style si personnel, ne s'intègrent aisément à la conception « réaliste-artisanale » de la peinture hollandaise ; Huizinga s'efforce néanmoins de le « nationaliser », au point d'établir une véritable identité entre le maître et son pays et au risque de tomber dans la tautologie : « On comprend Rembrandt à partir des Pays-Bas et les Pays-Bas à partir de Rembrandt » (VW, II, 493). Pour ce faire, il déprécie certaines de ses œuvres trop marquées par l'exotisme, où « l'on aurait préféré avoir la vraie réalité hollandaise » (VW, II, 491) ; il écarte dans la version de 1941 toute référence au Baroque pour caractériser certaines œuvres du maître et enfin marque sa considération particulière pour ses gravures et ses dessins où il est plus qu'ailleurs lui-même, c'est à dire *plus néerlandais* :

Autant les limites du génie de Rembrandt sont à chercher du côté du grand style, de l'aspiration au monumental et à l'harmonie classique, autant il ne saurait être question de parler de ratage dans les eaux-fortes. (VW, II, 492)

---

<sup>53</sup> Le maître de Rembrandt, Pieter Lastman, avait séjourné en Italie, où il avait adopté le prénom de *Pietro*. Quant à Vermeer sa connaissance de l'art italien, si évidente dans ses peintures mythologiques, en avait fait un expert reconnu dans ce domaine.

<sup>54</sup> La domination de ce schème national sur l'histoire de l'art a eu pour effet aux Pays-Bas comme ailleurs de déterminer la politique de conservation et d'exposition des musées : elle a « réduit la culture néerlandaise du XVIIe siècle à un seul de ses aspects, rejet[é] l'importante production artistique et littéraire qui suivait bel et bien la mode de ce siècle ; les directeurs de musée laissaient jusqu'il y a peu ces tableaux dans les dépôts, tant ils étaient influencés par la thèse nationale » E. de Jongh, *op.cit.*, p. 57. Le trop peu « classique » – et trop caravagesque – Georges de La Tour a connu le même ostracisme durable en France jusqu'à sa redécouverte saluée notamment par Lucien Febvre (« Résurrection de peintre : à propos de Georges de La Tour », *Annales, économies, sociétés, civilisations*, 5, 1950, n° 1, p. 129-134). L'influence décisive du Caravage sur la peinture européenne du XVIIe siècle – et notamment néerlandaise – est désormais un fait acquis (voir notamment le catalogue de l'exposition *Rembrandt et le Caravage*, Amsterdam, 2006).

<sup>55</sup> Sur ce point Huizinga va, en opposant Rubens aux peintres hollandais, à l'encontre de la thèse de P. Geyl qui affirmait la parenté de l'ensemble des peintres des anciens Pays-Bas. Voir E.H. Kossmann, *art.cit.*, p. 287-288.

<sup>56</sup> VW, II, 487.

Davantage, la peinture va servir à « renationaliser » une littérature dont les auteurs sont fortement marqués par l'exemple étranger et l'héritage antique. La faculté dominante des poètes est en effet, selon Huizinga, la même que celle des peintres, la *vue* :

Le classicisme demeura superficiel et l'âme continua de flotter dans les sphères des prairies et des dunes hollandaises, celles-là mêmes où Ruisdael et Cuyp trouvèrent leur noble inspiration. Vondel lui-même créa sa meilleure poésie là où il était le moins pris par le modèle classique. Le poète néerlandais est de façon dominante de disposition visuelle ; *il voyait les choses comme le peintre les voyait*. Les tragédies de Bredero sont des tableaux et les tragédies de Vondel le sont aussi en fait. (VW, II, 501)<sup>57</sup>

En réintégrant ainsi la littérature dans le patrimoine national, Huizinga se distingue de la plupart de ses prédécesseurs, à commencer par Busken Huet. Ce faisant, il parachève l'entreprise d'« invention de la tradition » néerlandaise en opérant la nationalisation *intégrale* de la culture du Siècle d'or. Et dès lors, logiquement, c'est la perte de cette spécificité qui est la cause principale du déclin du pays : et il porte un nom, ce « mal qui, sur plus d'un point, va retirer à notre civilisation sa vraie marque nationale : le classicisme français. » (VW, II, 499)

### **6.3. Le conflit des deux paradigmes : *Volksgeist* contre *Zeitgeist***

Il est dès lors deux façons d'apprécier les principales conclusions de Huizinga dans son étude de la civilisation néerlandaise du XVIIe siècle : au regard de l'historiographie générale de la période, tout d'abord, son approche générale demeure plus productive et plus pertinente que celle de la plupart de ses devanciers et contemporains<sup>58</sup>. Mais le propos ici est celui de l'écriture du texte lui-même, traversée par la rencontre entre deux questionnaires difficilement conciliables : l'un qui vise à restituer « l'esprit du temps », comme le dit Huizinga lui-même (*tijdsgeest*), et l'autre qui cherche à dessiner les contours d'un « esprit du peuple » (*volksgeest*). D'où des contradictions internes qui trahissent une tension entre la tradition historiographique liée au thème national et la nouvelle approche de l'histoire, orientée vers la restitution de la « mentalité des hommes d'autrefois », pour reprendre l'expression de Lucien Febvre, et dont Huizinga a été l'un des pionniers.

Telle est précisément le cas de son interprétation de la liberté néerlandaise. Sans doute la nature conservatrice de la rébellion des Pays-Bas est-elle indiscutable – elle n'est d'ailleurs pas une originalité de Huizinga et constitue l'un des acquis les plus solides de l'historiographie de cette période jusqu'à nos jours<sup>59</sup>. « Les privilèges » ont bel et bien

---

<sup>57</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>58</sup> Comparaisons que l'on trouvera chez E.H. Kossmann, *art.cit.*, *passim* et A. van der Lem, *op.cit.*, notamment chapitres 1 et 8.

<sup>59</sup> Voir notamment E.H. Kossmann et A.F. Mellink, *Texts concerning the Revolt of the Netherlands*, Cambridge, 1974.

été « le berceau de la liberté »<sup>60</sup>. Et l'on retrouve ici chez lui le souci constant d'éviter anachronisme et illusion rétrospective. Il n'en reste pas moins que l'accent mis sur la permanence des héritages médiévaux et sur le caractère archaïque, tant de l'Etat que des cadres de l'économie, vise d'abord à garantir la *continuité* de l'histoire néerlandaise sur la longue durée. Perspective qui entraîne notamment la minoration systématique du rôle du calvinisme, phénomène capital dans la société et la culture néerlandaises du XVIIe siècle, mais qui présente le double inconvénient de rompre la continuité de l'histoire nationale et d'être d'origine étrangère<sup>61</sup>. Huizinga marginalise également les conceptions politiques qui dès la fin du XVIe siècle, notamment dans l'entourage de Guillaume d'Orange, sont explicitement favorables au renforcement de l'Etat central et à la limitation des privilèges<sup>62</sup>. Il ignore également l'affirmation d'une véritable doctrine républicaine au XVIIe siècle. Tel est le cas de la pensée des frères de La Court, proches de Johan de Witt, dont le régime de « vraie liberté » (*ware vrijheid*) ne peut se réduire à la seule défense des privilèges médiévaux<sup>63</sup>. De même il ne mentionne pas parmi les écrits de Grotius l'ouvrage célèbre en faveur de la liberté des mers, incompatible avec la conception particulariste de la liberté qui était celle du Moyen Âge<sup>64</sup>.

Enfin, le traitement réservé à Descartes et à Spinoza est particulièrement significatif : alors que les deux hommes devaient faire l'objet d'un développement particulier dans le projet initial de Huizinga, le premier disparaît totalement de la version de 1941, et le second n'a droit qu'à la mention de son nom et au regret de n'avoir pu, faute de place, lui consacrer davantage d'attention<sup>65</sup>. Vu l'importance considérable de ces deux philosophes pour l'histoire intellectuelle des Pays-Bas du XVIIe siècle, cette discrétion de Huizinga ne peut s'expliquer que par l'impossibilité de les intégrer dans une continuité quelconque avec le Moyen Âge : tant l'un et l'autre incarnent, avec le *cogito* cartésien et la liberté de conscience spinoziste, l'avènement même de la modernité. De plus, comment « néerlandiser » aisément Descartes, Français expatrié, et même Spinoza, juif d'origine portugaise<sup>66</sup> ?

---

<sup>60</sup> Pour reprendre le titre du livre et la thèse centrale de Catherine Secretan sur la question, *Les privilèges, berceaux de la liberté*, Paris, 1990. L'on dispose également en français, grâce encore à Catherine Secretan, des principaux écrits de E.H. Kossmann sur la pensée politique néerlandaise au XVIe et XVIIe siècles, où la dialectique entre tradition et modernité est au cœur de l'analyse : E.H. Kossmann, *Théorie politique et histoire* (Catherine Secretan, éd.), Naples, 2003.

<sup>61</sup> Dans « La formazione del tipo culturale olandese » Huizinga est allé très loin dans cette direction, en présentant le calvinisme comme « né dans un cerveau picard, incarné dans le républicanisme ecclésiastique de Genève », (It 1935, VW, II, 515). Huizinga était, on le sait, d'origine anabaptiste et non calviniste, et c'est aux martyres mennonites qu'il rend hommage dans *Nederland's beschaving*.

<sup>62</sup> Catherine Secretan, *op. cit.*, p. 83-118.

<sup>63</sup> Huizinga avait pourtant fait la part des choses en 1916 dans son compte-rendu du livre de Japikse : s'il affirmait déjà que l'idéal politique de De Witt et de ses partisans étaient « de nature médiévale », il soulignait que « dans cette vieille forme, un nouveau contenu avait pénétré, l'esprit du protestantisme et de la renaissance [...] Politiquement [leur] système était une chose dépassée mais sur le plan de la civilisation, les tenants de ce système étaient les plus modernes de leur époque » (VW, II, 82). Voir sur cette modernité politique, Catherine Secretan, « Vers une nouvelle liberté : la démocratie absolue », *op.cit.*, p. 119-165.

<sup>64</sup> Hugo de Groot, *Mare liberum*, 1609.

<sup>65</sup> VW, II, 479.

<sup>66</sup> Dans le texte français de 1930, Huizinga s'était interrogé sur le point de savoir si « nous avons le droit d'appeler hollandais le grand solitaire juif » (F 1930, p. 46).

Pour autant, Huizinga reconnaît lui-même les limites de son approche, en montrant dans tous les domaines les éléments indiscutables d'une *modernité* néerlandaise au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi sur le plan économique évoque-t-il les « idées économiques progressistes » qui se font jour à Amsterdam au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. De même, il énumère toutes les nouvelles industries : vinaigre, goudron, sucre, tabac etc., qui constituèrent le cœur de la prospérité et dont, de façon très judicieuse, il souligne « qu'elles n'étaient pas soumises à la contrainte ancienne des guildes » (VW, II, 428). En matière politique, également, son parti-pris en faveur de la continuité se heurte à l'évolution qu'il perçoit dans les représentations collectives au cours de la révolte, « quand le concept de patrie et aussi le mot de Pays-Bas lui-même [...] dépassent la conception étroite de la liberté médiévale<sup>67</sup> ». Il pressent ainsi – mais sans parvenir à cette conclusion – que l'époque de la révolte des Pays-Bas contre l'Espagne voit précisément s'opérer « la substitution de liberté individuelle à la notion médiévale de privilèges<sup>68</sup> ». Dans le domaine intellectuel enfin, il consacre de longues pages à souligner la modernité de l'enseignement dans les universités néerlandaises qui « eurent l'avantage d'être de nouvelles fondations sur lesquelles ne pesait pas le passé médiéval » (VW, II, 460-461) et qui, grâce à cela, développèrent de nouveaux champs du savoir :

L'université avait pourtant ici plus de liberté et d'opportunité que les anciennes universités pour développer de nouvelles branches de la science, ou de perfectionner les anciennes. Ce ne fut pas, en définitive, la théologie, mais les études classiques et orientales, l'anatomie, l'astronomie et la botanique, les débuts de la physique et de la chimie qui devaient faire la réputation durable de nos universités. (VW, II, 461)

Sur le plan artistique, Huizinga ne peut cacher la grande sélectivité de son point de vue ; à propos de Ruisdael, il reconnaît ainsi que :

L'esprit du temps aspirait, *ici comme partout ailleurs*<sup>69</sup>, à une autre beauté que ce qu'il voyait devant les yeux, à l'étrange et au sublime, ou au romantisme tourmenté. L'on demandait à Ruisdael non pas tant les dunes douces et blondes du Kennemerland que l'effet romantique du roc et du torrent. (VW, II, 498)

Surtout, il semble prendre acte du caractère discutabile de sa thèse centrale sur l'originalité absolue des peintres néerlandais. Sa « démonstration », il en a conscience, est des plus fragiles et le conduit, pour filer la métaphore picturale, à un... *repentir* :

Mais ne poussons pas trop loin de telles spéculations. Elles se retournent en leur propre contraire. Même si nous nous trouvons si loin de Claude [le Lorrain], de Murillo et Ribera et des Italiens, il y a des points communs avec ce que d'autres pays produisaient : une parenté étroite avec Le Nain

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 429.

<sup>68</sup> Catherine Secretan, *op.cit.*, p. 170.

<sup>69</sup> C'est nous qui soulignons.

et La Tour par exemple, pour ne pas parler encore des affinités entre Vélasquez et Frans Hals. (VW, II, 484)<sup>70</sup>

Suit une remarque qui pose en vérité la question de la pertinence de la grille d'interprétation de l'ensemble du livre et souligne le conflit entre, d'une part, l'approche nationale et mémorielle du passé et, de l'autre, les acquis scientifiques de l'historiographie contemporaine :

Dans cette brève tentative d'interpréter la peinture *comme un élément de la civilisation néerlandaise, nous devons renoncer à toute vue plus profonde inspirée par l'histoire de l'art et nous en tenir à quelques faits tombant sous le sens. (ibid.)*<sup>71</sup>

On ne peut être plus clair sur le choix retenu par lui entre les deux « questionnaires ». La conclusion, dès lors, pourrait bien être que nous avons affaire à un livre charnière annonçant le renouvellement des perspectives sur le XVIIe siècle néerlandais en même temps qu'il clôt une époque. Huizinga n'a-t-il pas manqué de peu la présentation du XVIIe siècle comme une époque de *transition* où la modernité, aussi bien économique que politique et artistique, fait irruption, y compris à travers des formes médiévales ? Nous rencontrons ici, comme dans ses études sur les concepts de nation et de nationalisme, un nouvel exemple de sa difficulté à penser la transition historique<sup>72</sup>, difficulté accentuée ici par la perspective continuiste découlant de son objectif patriotique. Mais comment lui reprocher d'avoir mis au service de son pays en détresse tout son talent d'historien ?

C'est sans doute du côté de sa démarche historiographique personnelle qu'il faut chercher l'intérêt le plus sûr de *Nederland's beschaving* qui en fait un bon exemple de ce que l'on peut appeler la « méthode Huizinga » : son approche problématique et thématique du XVIIe siècle évite les écueils aussi bien du récit événementiel que de « l'histoire-tableau<sup>73</sup> ». A cet égard, si l'on note des ressemblances avec l'*Histoire sincère* de Seignobos qui a peut-être été le modèle inconscient de Huizinga<sup>74</sup>, le contraste entre les deux livres n'en est que plus frappant. La variété impressionnante des questions abordées, la puissance de la synthèse dans un livre de 150 pages, la justesse de tant d'intuitions et le sens du rythme et de la formule, font que, malgré ses contradictions et les apories de son dessein patriotique, « La civilisation néerlandaise du XVIIe siècle » de

---

<sup>70</sup> Ce que ne dit pas Huizinga mais qu'il ressent à l'évidence c'est bien un commun héritage caravagesque qui réunit tous ces peintres. On trouvera une énumération bien proche chez Febvre dans son article de 1950 sur La Tour : « Caravage, Velasquez, Honthorst, Le Nain etc. » (*art. cit.*, p. 131).

<sup>71</sup> C'est nous qui soulignons. Huizinga reconnaît de même que l'architecture religieuse du siècle d'or s'inspire du modèle vénitien de Santa Maria della Salute (NL 1941, VW, II, 496).

<sup>72</sup> Voir pour la compréhension de cette difficulté, ci-dessous, chapitre 7.3.

<sup>73</sup> Pour reprendre l'expression à charge de Lucien Febvre contre l'*Histoire de Russie* d'Eisenmann et Milioukov, préfacée par Seignobos dans son compte-rendu de 1934, « Une histoire politique de la Russie moderne : histoire-tableau ou synthèse historique ? », *Revue de Synthèse*, 7, 1934, n° 1, p. 29-36.

<sup>74</sup> On est frappé par la ressemblance entre l'insistance de Huizinga sur le caractère fortuit de l'émergence politique des Province-Unies (VW, II, 414-415) et la profession de foi de Seignobos dans l'idée que la France s'est formée sous « la contrainte mécanique d'événements extérieurs » ; ce qui ne les empêche, ni l'un ni l'autre, d'exalter la spécificité nationale de leur pays respectif.

Johan Huizinga demeure, aux yeux de nombreux commentateurs, « ce qu'on a écrit de plus beau jusqu'à présent sur cette culture<sup>75</sup>. »

#### 6.4. Huizinga, Bloch et Febvre : l'écriture de l'histoire à l'épreuve de l'Occupation

Il se trouve que nous disposons d'intéressants éléments de comparaison entre l'attitude de Huizinga et celle des fondateurs des *Annales* en ces années marquées en France comme aux Pays-Bas par l'occupation allemande. Lucien Febvre et Marc Bloch sont également conduits à retrouver, état d'urgence historique oblige, la question nationale, qui n'avaient jusque là pas été au centre de leurs préoccupations.

Non qu'ils aient été le moins du monde des patriotes « tièdes » : leurs faits d'armes dans la première guerre mondiale, leur antifascisme résolu dans les années 1930 en témoignent amplement, en attendant leur engagement dans la seconde – surtout celui, héroïque jusqu'à la mort, de Marc Bloch – ; ni même qu'ils aient jamais rejeté l'histoire-mémoire apprise dans leur enfance. Nous avons pu mesurer l'attachement nostalgique de Febvre au grand récit micheletien, si manifeste dans son compte-rendu acerbe de *l'Histoire de la nation française* de Seignobos. L'évocation émue et célèbre du sacre de Reims et de la fête de la Fédération par Marc Bloch dans *L'étrange défaite* est de la même veine<sup>76</sup>. Il est d'ailleurs à noter que, dans leur combat contre « l'histoire établie », les deux fondateurs des *Annales*, s'ils ont repris le combat de Simiand contre les trois « idoles » de la politique, de l'événement et des grands hommes<sup>77</sup>, n'ont jamais lancé d'attaque contre l'idole nationale.

Et l'on trouve une même réaction d'orgueil national chez Marc Bloch et chez Huizinga, lorsqu'ils rendent compte longuement l'un et l'autre du livre de H.G. Wells, *The Outline of History*<sup>78</sup>. Bloch proteste contre une histoire universelle qui méconnaît le rôle éminent de la France, aussi bien dans l'histoire de la civilisation que dans l'issue militaire de la guerre de 1914-1918 ; protestation qui occupe pas moins de trois pages de son compte-rendu<sup>79</sup> ; et qui est, à vrai dire, encore plus virulente que la remarque de Huizinga, se contentant de noter que « l'histoire néerlandaise ne fait pas partie des aspects les plus forts » du livre (VW, IV, 470). De même, dans sa critique d'une

---

<sup>75</sup> E.H. Kossmann, *art.cit.*, p. 298.

<sup>76</sup> M. Bloch, *L'étrange défaite*, Paris, 1990 : « Il est deux catégories des Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France, ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims ; ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération » (p. 198).

<sup>77</sup> F. Simiand, « Méthode historique et science sociale », *Revue de synthèse historique*, 3, 1903, n°1 p. 1-23 et n°2, p. 122-157.

<sup>78</sup> H.G. Wells, *The Outline of History*, Londres, 1920.

<sup>79</sup> M. Bloch, « Une nouvelle histoire universelle : H.G. Wells historien », *La revue de Paris*, 29, 1922, p. 860-876, repris dans *L'Histoire, la Guerre, la Résistance, op.cit.*, p. 319-334 : « [...] il ne connaît pas la France, il ne la comprend pas, et c'est pourquoi, en toute innocence, il en parle mal [...] La France aurait bien aussi quelques titres à figurer dans cette liste de gloires. » (p. 332-334). J. Huizinga, « Twee worstelaars met den engel » (sur Spengler et Wells), *De Gids*, 85, 1921 (VW, IV, 441-496).



tentative postérieure d'histoire universelle, celle de Toynbee<sup>80</sup>, Lucien Febvre s'insurge contre l'universalisme abstrait de l'auteur. Tout en rappelant l'attachement des *Annales* à une histoire qui sait regarder au-delà des frontières, il met en garde contre les raccourcis intempestifs qui ignorent les spécificités nationales, la référence à l'œuvre de Pirenne lui servant d'argument central<sup>81</sup>.

Toutefois, à la différence de Huizinga, les historiens des *Annales* n'avaient pas jusqu'en 1940 mis la question nationale au centre de leurs préoccupations. Or, avec *L'étrange défaite*, Bloch donne, au-delà du « témoignage d'un vaincu », l'analyse saisissante de l'atmosphère de la fin des années 1930 et des « causes profondes » de la débâcle fait de ce livre un précurseur de l'histoire immédiate<sup>82</sup> : à l'engagement citoyen semble s'ajouter le recul de l'historien, rendant l'ouvrage aussi riche que difficilement classable. Lucien Febvre avec *Honneur et Patrie*<sup>83</sup>, cours donné au Collège de France en 1945-1947, nous donne lui aussi une étude conçue, aux dires même de l'auteur, dans l'épreuve de la guerre : en l'occurrence le choix contraire fait par deux frères, l'un pour Londres, l'autre pour Vichy. D'où le titre original du manuscrit, d'abord nommé « Honneur ou Patrie ».

Mais, dans les deux cas, le paradigme des *Annales* est passé par là : ni Febvre ni Bloch ne renie en quoi que ce soit leur travail des années 1930. Le regret si souvent commenté de Bloch de s'être confiné comme ses collègues « dans la craintive quiétude de nos ateliers<sup>84</sup> », ne signifie nullement qu'il faille revenir, *en tant qu'historien*, à l'histoire politique<sup>85</sup>; encore moins qu'il faille réhabiliter l'ancien questionnaire centré sur la

---

<sup>80</sup> A. Toynbee, *A Study of History*, parue en 12 volumes à Oxford de 1934 à 1961.

<sup>81</sup> « Quant au procès des histoires nationales qui ne sont que nationales et des historiens myopes qui se refusent à voir dans leur pays un simple élément d'une totalité – Toynbee a raison de le faire allègrement. [...] Fort bien. A condition de se rappeler un menu fait : c'est que l'homme qui, avec le plus de vigueur et d'autorité, proclamait, il n'y a point si longtemps, les vertus de la *Méthode comparative en histoire* – cet homme, précisément, c'est l'auteur d'une histoire nationale, de cette *Histoire de Belgique*, dont Henri Pirenne a su faire le plus riche chapitre d'une histoire européenne encore toute à créer. Ce qui tendrait à nous mettre en garde, s'il le fallait, contre des oppositions faciles et des prédications un peu simplistes : à la mode du publiciste mais à l'horreur du savant ». L. Febvre, « De Spengler à Toynbee : deux philosophies opportunistes de l'histoire », *Revue de métaphysique et de morale*, 43, 1936, n° 4, p.113-129, repris dans *Combats*, p119-143, citation, p. 136.

<sup>82</sup> L'opinion de Gérard Noiriel (*Sur la crise de l'histoire*, Paris, 1996, p. 179) sur le caractère exclusivement « citoyen » de cet ouvrage paraît sur ce point devoir être nuancée. Le plan de l'ouvrage est parlant : il ne s'agit pas seulement de témoignage et d'opinion mais aussi d'analyse des symptômes de la décadence française puis des différents secteurs de la vie nationale, du régime politique aux relations des classes sociales en passant par le système d'enseignement, bref les « causes profondes » de la défaite, comme le dit Marc Bloch lui-même (*op.cit.*, p. 194).

<sup>83</sup> L. Febvre, *Honneur et Patrie*, Paris, 1996. Pour une analyse de la genèse et de la démonstration de Febvre, voir M. Wessel, « « Honneur ou Patrie ? ». Lucien Febvre et la question du sentiment national », *Genèses*, 1996, n° 25, p. 128-142.

<sup>84</sup> M. Bloch, *op.cit.*, p. 204.

<sup>85</sup> La tentative d'Ulrich Raulff (*Marc Bloch. Un historien au XXe siècle*, trad. française, Paris, 2005) pour voir dans l'ensemble de l'œuvre de Bloch l'écho de préoccupations politiques, que rien dans les écrits de l'historien ne vient documenter, paraît reposer sur une erreur d'interprétation du fameux hommage au sacre de Reims et à la fête de la Fédération dans *L'étrange défaite* : Bloch évoque ces deux faits dans le cadre de la *mémoire collective* et *affective* : « vibrer au souvenir... ». S'il est bien question de mémoire collective dans l'œuvre *historique* de Bloch, notamment pour le sacre de Reims dans *Les rois thaumaturges*, c'est en tant *qu'objet* et non en tant que *finalité* de l'histoire : dans les termes de Pierre Nora, il s'agit d'une « histoire de la mémoire » et non d'une « histoire-mémoire ».

spécificité nationale. Le choix même des sujets de Bloch et de Huizinga, qui rédigent leurs livres respectifs quasiment au même moment (fin 1940), dans un semblable contexte d'effondrement national, est révélateur : le premier porte le scalpel de la critique dans la plaie à vif de la défaite ; le second exalte en l'idéalisant un passé de gloire lointaine ; l'un invite ses compatriotes à un sévère examen de conscience, préalable indispensable au redressement ; l'autre les appelle à une communion dans la mémoire pour retrouver l'élan patriotique. Tout aussi significatives de ces options différentes, les idées que développent Marc Bloch pendant la guerre sur la rénovation indispensable de l'enseignement qui sont à l'exact opposé de celles de Huizinga sur la question<sup>86</sup>:

Gardons nous de réduire l'histoire, comme on a eu tendance à le faire ces dernières années, aux événements purement politiques d'une Europe, dans le temps, toute proche de nous. Le passé lointain inspire le sens et le respect des différences entre les hommes, en même temps qu'il affine la sensibilité à la poésie des destinées humaines. Dans le présent même, il importe bien davantage à un futur citoyen français de se faire une juste image des civilisations de l'Inde et de la Chine que de connaître, sur le bout du doigt, la suite des mesures par où « l'Empire autoritaire » se mua, dit-on en « Empire libéral ». Là encore, comme dans les sciences physiques, un choix neuf s'impose<sup>87</sup>.

Le social, la longue durée, le vaste monde : l'on retrouve ici les grands principes des *Annales*.

Les choses sont plus ambiguës en ce qui concerne Febvre. Sa perspective dans *Honneur et Patrie* est différente de celle de Bloch. Cette fois – et comme dans la conférence de Huizinga sur « Patriotisme et nationalisme » – il s'agit bel et bien d'une réflexion sur les origines et le développement du sentiment national, mais limitée à la France et confrontée avec un autre puissant motif d'allégeance : l'honneur. On trouve de nombreux points communs entre les deux auteurs, sans que, là encore, l'on puisse parler d'une influence de l'un sur l'autre. En fait des références communes notamment aux travaux d'Aulard<sup>88</sup> permettent de les expliquer : ainsi pour l'apparition tardive du mot « patrie », qui date de la Renaissance et qui s'est heurtée à de fortes résistances<sup>89</sup>. Les préoccupations patriotiques ne sont sans doute pas davantage absentes des réflexions de Febvre : confronté au constat d'un antagonisme entre un *honneur* d'origine aristocratique et une *patrie* forgée par les humanistes de la Renaissance et popularisée au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle – divorce clairement mis en évidence par la Révolution – Febvre semble mettre en avant l'idée de *nation*, comme pour surmonter le clivage par un concept unificateur. D'où également le changement du titre de son cours en « Honneur et Patrie ». Que Febvre ait souhaité ou non contribuer à la réconciliation

---

<sup>86</sup> Voir ci-dessus chapitre 3.5.

<sup>87</sup> M. Bloch, « Notes pour une révolution de l'enseignement », dans M. Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, 2006, citation p. 790-791.

<sup>88</sup> Huizinga se réfère à l'article d'Aulard, « Patrie, Patriotisme avant 1789 », paru dans *La Révolution française*, 1915, n°68 ; Febvre, au livre du même, *Le patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*, Paris, 1921.

<sup>89</sup> Huizinga (VW, IV, 519) et Febvre (*op.cit.*, p. 143) notent ainsi tous deux, après Aulard, que ni Chartier ni Jeanne d'Arc n'ont employé le mot « patrie » et rappellent la protestation de Charles Fontaine contre son usage dans la *Défense et illustration de la langue française* de Du Bellay : exemple de ces « corruptions italiques » qui envahissent la France, selon Fontaine.

franco-française d'après-guerre, sa méthode n'en est pas moins radicalement différente de celle des historiens de l'école méthodique. Fidèle à sa démarche habituelle, il rejette les « définitions théoriques » et entreprend une « histoire des mots » qui montre que « nation » et « patrie » sont des mots récents et qui, plus est, ne prennent leur valeur contemporaine que tardivement, entre le XVIIIe et le XIXe siècles. La nation française y apparaît comme une notion tardive, progressivement construite et ayant connu bien des aléas. L'évidence transhistorique du concept de nation à la Seignobos n'y est plus de mise et le sentiment national fait lui-même objet de l'investigation. Et, à la différence de Huizinga, il prend ses distances avec la thèse d'Aulard qui voyait une continuité entre le patriotisme du XVIe siècle et celui de la Révolution<sup>90</sup>. En somme une démonstration beaucoup plus nuancée dans le détail que les invectives de 1933 contre Seignobos, mais qui demeure tout entière placée sous le signe du combat contre l'anachronisme<sup>91</sup>. La démarche de Febvre contraste en tout cas nettement avec le retour en force du schème national chez Huizinga dans l'écriture de sa « Civilisation néerlandaise au XVIIe siècle ».

Dès lors, au risque de rencontrer les écueils de toute histoire « contrefactuelle », on peut s'interroger sur l'accueil que les deux Français auraient réservé au livre de leur collègue néerlandais s'ils l'avaient connu. Nous disposons d'un texte – le compte-rendu par Lucien Febvre en 1937 de *L'histoire des Pays-Bas* d'Enno van Gelder<sup>92</sup> – qui nous permet de formuler quelques hypothèses à ce sujet. Regrettant l'absence d'« un livre de véritable histoire qui fasse revivre dans toute sa puissante diversité le passé original [...] d'un petit pays qui fut à diverses reprises l'un des ferments de notre vieux monde », Febvre applique au livre d'Enno Van Gelder<sup>93</sup> la grille de lecture des *Annales*, exactement comme il l'avait fait dans sa critique de *l'Histoire de Russie* d'Eisenmann et Milioukov en 1934. Il lui reproche de négliger la géographie, de ne « dire rien ou presque sur le mécanisme de l'économie néerlandaise ancienne [...] rien sur la structure sociale » et d'en rester « aux principaux faits d'histoire politique et diplomatique ». Nul doute que de tels reproches n'auraient pu être adressés au petit livre de Huizinga. Mais Febvre n'aurait-il pas pu écrire à son sujet ce qu'il dit du traitement des arts dans le livre d'Enno van Gelder :

---

<sup>90</sup> VW, IV, 530.

<sup>91</sup> Et surtout une démonstration qui rappelle étonnamment celle de Huizinga dans « La préhistoire de notre conscience nationale » ; texte semble-t-il inconnu de Febvre, alors même qu'une version française en était accessible avec la publication en France de « l'Etat bourguignon ». Plus compréhensible est son ignorance de « Patriotisme et nationalisme » publié seulement en néerlandais et alors que la guerre a commencé. La connaissance de ces deux textes eût en tout cas conduit Febvre à éviter ce jugement catégorique quant à l'état de la littérature sur la question: « La littérature est d'une insigne faiblesse et d'une rare pauvreté, eu égard à l'ampleur, l'importance du sujet; elle est aussi ancienne, âgée, et sur un sujet qui nous tient tout spécialement à cœur aujourd'hui, archaïque [...] En somme le seul ouvrage d'ensemble, c'est un petit livre d'Aulard, vieux, 1921, *Le patriotisme français de la Renaissance à la Révolution* [...] très faible et très incertain sur ce qui précède la révolution, et qui de plus embrouille tout [...]» (*op.cit.*, p. 50-51).

<sup>92</sup> H.A. Enno van Gelder, *Histoire des Pays-Bas du XV<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, 1936.

<sup>93</sup> Enno van Gelder avait pourtant été, rappelons-le, la cheville ouvrière du renouvellement de *Tijdschrift voor geschiedenis* en 1920 au nom justement de l'histoire économique et sociale (voir ci-dessus chapitre 2.3). On mesure ici encore les effets de la mobilisation patriotique des historiens néerlandais des années 1930 sur leur écriture de l'histoire.

Et se sent-on prêt à avaliser sans difficulté les formules qui nous enseignent que le Hollandais « a demandé à la peinture d'exprimer ses sentiments les plus nobles »; que même lorsqu'il peint des paysans, il ne « s'abaisse pas » jusqu'à s'y complaire vulgairement » et que Rembrandt en particulier « quand il peint le nu, ne s'abaisse jamais à la sensualité vulgaire de Rubens ?<sup>94</sup> ».

Derrière l'ironie, le procès vise l'exaltation nationale peu convaincante de la peinture néerlandaise, exaltation que poussera à son comble, nous l'avons vu, Huizinga dans *Nederland's beschaving*. Febvre aurait-il vu dans ce livre, malgré la richesse de son contenu, la force de la synthèse et l'attention portée à la géographie, à l'économie et aux structures sociales, « la véritable Histoire des Pays-Bas que nous attendons depuis longtemps »? La question reste ouverte, même si la comparaison entre le livre d'Enno Van Gelder et celui de Huizinga tourne très vite à l'avantage de ce dernier.

Au delà des malentendus, des ignorances et des rivalités, il est en tout cas possible que nous tenions ici l'une des raisons profondes de l'échec des relations entre Huizinga et les *Annales* : la demande de collaboration de Febvre était arrivée à un moment –fin 1933– où Huizinga, en raison de la crise et de la menace hitlérienne, prenait à cœur son engagement patriotique et se repliait largement sur l'ancien questionnaire national : il n'était donc plus en mesure de répondre favorablement à une collaboration avec les *Annales* qui représentaient une rupture épistémologique avec l'histoire traditionnelle.

Or, si l'on continue sur la voie des hypothèses, on pensera que le contexte de l'après-guerre aurait bien pu changer les choses si Huizinga avait survécu. Le caractère déterminant des circonstances historiques sur l'écriture même de l'histoire se mesure en effet à nouveau dans les conclusions de l'ultime ouvrage de l'historien néerlandais, *A l'aube de la paix*, où il revient une dernière fois sur le problème national. Tout en reprenant son diagnostic du malaise de la civilisation contemporaine et de ses origines historiques, Huizinga trace, on le sait, des perspectives plus optimistes pour l'après-guerre, où s'annoncent des « chances de rétablissement » pour la société internationale : à condition que les nations renoncent enfin à leurs égoïsmes. Contrairement à ses positions des années 1930, où il s'arc-boutait sur la souveraineté et la neutralité néerlandaises, il préconise désormais une organisation internationale *contraignante*, tirant les leçons de l'échec de la SDN :

[Dans l'organisation internationale à venir] un élément est appelé à disparaître : la souveraineté nationale du grand et du petit Etat sans distinction. Une des grandes fautes des ouvriers de la paix de 1919 a consisté, quand l'occasion s'offrait de rénover le monde, à ne pas voir que la souveraineté nationale complète était chose révolue [...] Le petit Etat devra acquérir sa stabilité et sa sécurité par sa conscience d'être incorporé avec les grands à un seul appareil de droit<sup>95</sup>.

---

<sup>94</sup> L. Febvre, « Une histoire des Provinces-Unies », *Annales d'histoire économique et sociale*, 9, 1937, n° 49, p. 517-518.

<sup>95</sup> Ce faisant, il ne faisait une nouvelle fois que suivre les positions du gouvernement néerlandais en exil qui avait su tirer de son côté les leçons du désastre de 1940 et notamment du ministre des Affaires étrangères, Van Kleffens, favorable à l'alliance américaine et très actif dans la préparation de la Charte de San Francisco.

Or parallèlement à ses nouvelles convictions favorables à une restriction de la souveraineté nationale, son exposé de l'histoire de la formation des nations retrouve le langage possibiliste de « La préhistoire de notre conscience nationale » et lui permet de parvenir à une chronologie enfin rigoureuse :

La conviction si vigoureusement imprimée en nous que les nations seraient des produits millénaires, sinon du sang et du sol, tout au moins de circonstances historiques infailliblement déterminées, apparaît comme une erreur grossière à l'examen historique le plus sommaire. L'admettre n'est pas affaire d'opinion politique ou de philosophie : il suffit d'un minimum de connaissance et de jugements historiques [...]. Si les nations sont très anciennes, les nationalités sont très jeunes : ainsi devrait-on pouvoir résoudre la contradiction [...] En somme, ce n'est que le Romantisme, vers 1800 ou peu auparavant, qui a mis pour nous tous l'idée du peuple au premier plan, comme facteur primaire, irréductible, intangible et essentiel, si bien que cette idée commença à éclipser peu à peu le concept d'état dans de larges couches de la conscience collective. L'on se mit à considérer les peuples comme les éléments directement constitutifs d'un continent, d'un pays ou de la communauté humaine dans son ensemble ; l'on oublia que l'essence d'un peuple demeure toujours une aspiration, un idéal, une entité insaisissable et en tant que phénomène, ne se réalise de façon positive que dans une communauté politique. Précisément cette aspiration consciente à former ensemble une nation ou nationalité, est en général très récente, même chez les nations de caractère aussi prononcé que les nations française et anglaise, par exemple. Ne nous laissons pas abuser par le fameux nom de *Heiliges Römisches Reich deutscher Nation*. Tout d'abord, ce titre complet n'est devenu officiel qu'au 17<sup>e</sup> ou 18<sup>e</sup> siècle pour l'ancien empire allemand aboli en 1806 ; ensuite *Nation* a ici le sens strict de la *natio* médiévale, naissance, origine, extraction, dans une acception plus large ou plus étroite [...] L'idée de nationalité de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle perdit, chemin faisant, les traits romantiques de son stade initial : l'idéalisme vague rêvant encore, non sans une certaine hypocrisie naïve, de libération et de prospérité générale grâce au commerce libre et au capital triomphant, fit place aux formes d'un nationalisme grossier et brutal, à tendance impérialiste<sup>96</sup>.

On le voit, il n'est plus question d'évoquer, comme dans *Patriotisme et nationalisme*, un « nationalisme médiéval » ou un « fascisme du XVIII<sup>e</sup> siècle »...L'intérêt de la démonstration va toutefois plus loin : elle pourrait bien annoncer les thèses contemporaines sur le phénomène national qui, justement, s'attachent à dissiper les illusions rétrospectives et remettent en cause l'existence de nations préexistant à leur organisation étatique. La conception de la nation chez Huizinga, comme « aspiration » et « idéal » souligne le caractère « imaginé » de cette communauté. L'on constate d'ailleurs que les tenants de ces thèses constructivistes, de Benedict Anderson à Anne-Marie Thiesse en passant par Ernst Gellner et Eric Hobsbawm<sup>97</sup>, datent, comme le dernier Huizinga et comme Febvre dans *Honneur et Patrie*, le sentiment national moderne de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il y aurait là, une fois de plus, une actualité de la pensée de notre historien qui aura, tour à tour, et parfois simultanément comme dans *Nederland's beschaving*, fait figure d'« Ancien » convaincu et de « Moderne » audacieux. Ambivalence que l'on va retrouver dans sa théorie de l'histoire.

---

<sup>96</sup> *A l'aube de la paix*, p. 104-106.

<sup>97</sup> E. Gellner, *Nations et nationalismes*, traduction française, Paris, 1989 ; E. Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, traduction française, Paris, 1992.



## Chapitre 7

### *Johan Huizinga et les fondateurs des « Annales » : Pour un essai européen d'historiographie comparée*

#### 7.1. Pragmatisme de l'historien et antinomies de la raison historique

Aborder la réflexion épistémologique de Huizinga, c'est se heurter d'emblée à deux difficultés amplement soulignées par les commentateurs : la première tient aux propos dévalorisants qu'il a tenus lui-même sur la théorie de l'histoire ; la seconde, aux apparentes contradictions de sa réflexion sur la question et dont nous avons déjà rencontré des exemples sur celle du nationalisme.

A l'écouter, Huizinga ne serait d'abord pas vraiment intéressé par les considérations épistémologiques. Dès son cours sur la « théorie de l'histoire » de 1907-1908, il fait état de la « réaction des vrais historiens (*echte historici*) contre la théorisation de l'histoire » (AH 117 I.1.8). Au terme de sa vie, il affirme que, malgré le caractère très théorique de sa leçon inaugurale de 1905, son intention n'était « ni alors, ni plus tard, d'aller loin dans la direction de la [réflexion] épistémologique. Si je suis revenu sur de telles questions de fond, cela a été plus ou moins en passant ». Il déclare en la matière « avoir recommandé à ses étudiants une attitude réservée : « prenez en connaissance mais ne vous y consacrez pas, car cela détourne du vrai travail de l'historien » (VW, I, 36). Cette déclaration est au demeurant dans la droite ligne de la réponse faite dès octobre 1922 à son étudiant Jan Romein qui envisageait de faire sa thèse sur la théorie de l'histoire. Huizinga lui oppose, assez sèchement, un refus : « Depuis le cas Kalf<sup>1</sup>, j'ai très peur des thèses sur des sujets théoriques » et de prendre comme repoussoir « l'illisible *Revue de synthèse* » (BW, I, 419). De ces étudiants, il veut clairement faire des artisans et non des théoriciens de l'histoire, en leur apportant « une petite cuillerée (*lepelkje*) de théorie, beaucoup de critique des sources (*bronnenkunde*) et de méthode » (BW, I, 81).

Modeste quant à ses préoccupations théoriques, Huizinga semble également témoigner d'une absence de conviction bien tranchée dans ce domaine. En 1935, il dira qu'en matière de conception de l'histoire, il n'a « en vérité pas la moindre opinion philosophique fixée » (*eigentlich überhaupt keine fixierte philosophische Meinungen*) (BW, III, 69). Ces

---

<sup>1</sup> On sait que Kalf avait fait une thèse sur l'historiographie de la Révolution française (voir chapitre 4.3.), sujet dont la dimension « théorique » est au demeurant peu évidente. L'attitude de Huizinga dans le cas de Romein est d'autant plus surprenante qu'il a toujours été un « patron » très ouvert quant aux choix des sujets de thèse (voir ci-dessus, Introduction : « Les clefs d'une sensibilité »).

déclarations ont pu faire penser à un certain « agnosticisme » et à une indifférence en la matière<sup>2</sup>. Un examen détaillé de la pratique pédagogique et des écrits de Huizinga conduit toutefois à une impression différente. Sans doute n'a-t-il pas encouragé ses étudiants sur la voie de la réflexion épistémologique ; il n'empêche que « la cuillerée de théorie » servie dans ses cours de méthodologie représentait, à en juger par ses notes de cours, de très longues considérations sur la nature même de la connaissance historique ; et une « cuillerée » servie très régulièrement, puisque ce cours théorique d'« introduction » a été régulièrement répété de 1907 à 1940. De plus, comme on a pu le montrer à partir d'un examen systématique de ses archives, ce cours a subi d'importantes modifications au fil des ans, en étroite relation avec de nouvelles publications sur le sujet, montrant par là une préoccupation constante et profonde pour ces questions<sup>3</sup>.

La désinvolture affichée par Huizinga représente en fait une posture fréquente chez les historiens, véritable *habitus* de la corporation, que l'on retrouve également chez les historiens des *Annales*, notamment chez Marc Bloch, dont l'*Apologie pour l'histoire* est placée sous le signe de la modestie théorique de « l'artisan » dans son « atelier »<sup>4</sup>. Lucien Febvre affirmera partager avec son collègue son peu de goût pour les « scolastiques vaines » ou « la méthodologie abstraite, à l'allemande »<sup>5</sup>. L'« avis des directeurs » qui ouvre le premier numéro des *Annales* ne déclare-t-il pas vouloir mettre fin aux cloisonnements disciplinaires, « non pas à coup d'articles de méthode, de dissertations théoriques. Mais par l'exemple et par le fait<sup>6</sup> » ? L'on peut même affirmer que Huizinga s'est davantage intéressé aux questions fondamentales de l'épistémologie de l'histoire que ses collègues français, qui n'ont pas poursuivi de manière systématique le grand débat menés par la génération de Seignobos et Simiand dans les années 1900 autour du statut scientifique de l'histoire, préférant prouver par des réalisations pratiques l'efficacité de leur nouveau paradigme. Le faible intérêt français pour la réflexion historiographique est d'ailleurs relevé par Huizinga lui-même dans son panorama de « L'historiographie dans la France contemporaine » de 1931 où, dit-il, « la théorie de l'histoire trouve en France bien moins d'attention que dans la science allemande ». Toutefois, il prend bien soin de souligner que :

Le goût pour les fondements et les principes prend ici une forme différente, et, diront peut-être certains, plus fructueuse, à savoir celle d'un effort de réelle synthèse du matériau historique lui-même. Depuis trente ans Henri Berr dirige la *Revue de synthèse historique* qu'il a fondée, désormais au titre plus large : *Revue de synthèse*. Dans le *Centre de synthèse historique*, le même Berr mène une expérience remarquable de coopération orale (*sit venia verbo*) dans le même but. (VW, VII, 252)

---

<sup>2</sup> C'est le jugement d'Anton van der Lem, pour qui le discours de 1905, dont Huizinga lui-même a noté la lourdeur, constituait un « exercice obligé » et que la référence constante à la philosophie critique allemande « ne doit pas conduire à chercher derrière une trop grande affinité. L'essentiel demeure le propre travail historique de Huizinga. Il n'est pas un historien pour qui, hors de la théorie, il n'existerait plus de sujet d'étude, comme cela arrive chez des historiens postérieurs. Huizinga n'est plus revenu sur sa leçon inaugurale. Elle résonne comme un « que cela soit dit une fois pour toutes » et comme une apologie personnelle: « maintenant vous savez où je me situe et je ne veux plus en parler davantage ». A. van der Lem, *Johan Huizinga, op.cit.*, p. 116. Inversement, Jo Tollebeek souligne la permanence de la réflexion théorique de Huizinga (*De toga van Fruin, op.cit.*, p. 226).

<sup>3</sup> W.E. Krul, *De taak der cultuurgeschiedenis, op.cit.*, p. 261-263 et J. Tollebeek, *op.cit.*, p. 225-226.

<sup>4</sup> M. Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, 1949, nouvelle édition préfacée par Jacques Le Goff, Paris, 1993, ci-après *Apologie*.

<sup>5</sup> Cité par O.G. Oexle, « Marc Bloch et la critique de la raison historique », dans H. Atsma, A. Burguière (dir.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Paris, 1990, p. 424.

<sup>6</sup> L. Febvre, M. Bloch, « A nos lecteurs », *Annales d'histoire économique et sociale* (ci-après *Annales*), 1, 1929, n° 1, p. 2.



Or l'on connaît l'influence de ces travaux sur Lucien Febvre qui fut l'un des « piliers » du Centre et, dans une moindre mesure, sur Marc Bloch, qui y fut introduit par son collègue et y collabora régulièrement<sup>7</sup>. De fait, le souci de la théorie est bien présent chez ces derniers, même s'ils en font rarement un exposé systématique. Celle-ci s'exprime dans leur correspondance, leurs très nombreux comptes-rendus et surtout dans leur œuvre historique elle-même.

La deuxième objection qui conduirait à ne pas accorder trop d'importance aux écrits théoriques est l'abondance apparente des contradictions de la pensée de Huizinga. Le relevé de ces contradictions est à vrai dire aussi ancien que son œuvre elle-même : dans la violente polémique déclenchée par la parution de ses *Cultuurhistorische verkenningen* (1929), qui l'opposa à son propre neveu Menno ter Braak, à son ancien étudiant Jan Romein et au jeune historien de la littérature Pieter Nicolaas van Eyck, ses adversaires ne manquèrent pas de l'attaquer sur ce thème<sup>8</sup>. Fragilité qui n'est sans doute pas pour peu dans l'embarras des commentateurs postérieurs sur la valeur de sa théorie de l'histoire et du long purgatoire que celle-ci a connu dans les années 1950 et 1960. Son propre successeur à Leyde, Locher, qui avait été son étudiant, estimait que les œuvres théoriques de Huizinga « n'étaient pas son fort » ; avis partagé – et dans les mêmes termes – par Pieter Geyl ; Enno van Gelder, le rénovateur de *Tijdschrift voor geschiedenis*, y voyait « de vagues notions qui sonnent bien mais ne disent pas grand-chose pour qui s'interroge sur les fondements de sa connaissance scientifique<sup>9</sup> ». Les commentateurs plus récents, tout en réhabilitant l'œuvre théorique de Huizinga, n'ont pas fait silence sur ses impasses : « ambiguïtés » de la théorie des formes ; « contradictions » de son approche de l'histoire de l'art ; affirmations « dissonantes » sur le déterminisme et le finalisme<sup>10</sup>. Sans doute la lecture de Huizinga donne-t-elle l'impression fréquente de contradictions littérales, accentuées par une langue volontiers métaphorique qui rend l'idée parfois confuse. Faiblesse que l'intéressé reconnaît d'ailleurs lui-même en s'attribuant un « cerveau non systématique » et un « manque de rigueur logique » (VW, VII, 169).

Elle fait regretter chez lui – doit-on l'avouer ? – l'absence de la rigueur de pensée et d'expression remarquables d'un Marc Bloch. Marc Bloch, sans doute davantage que Lucien Febvre, dont l'ardeur polémique et l'usage immodéré de l'ironie rendent le propos parfois confus, comme nous l'avons vu dans ses attaques contre Seignobos. A quoi s'ajoute chez Bloch, le souci permanent de l'illustration qui fait de l'*Apologie pour l'histoire* un exceptionnel recueil d'illustrations, alors que Huizinga en reste à l'énoncé d'idées générales qui frappe par la rareté des exemples, où reviennent sans cesse la bataille de Salamine, Jeanne d'Arc, Robespierre et Napoléon. Mais, inversement, une grande qualité des considérations épistémologiques de Huizinga se retrouve rarement chez ses collègues français, dont le propos est largement dominé par le registre rationnel : il s'agit de la puissance de l'engagement personnel de l'historien dans son œuvre, où – c'est là l'une de ses

---

<sup>7</sup> L. Febvre, *De la Revue de synthèse aux Annales : lettres à Henri Berr, 1911-1954*, Jacqueline Pluet et Gilles Candar (éd.), Paris, 1997.

<sup>8</sup> Cette querelle est étudiée notamment par W.E. Krul, *Historicus tegen de tijd, op.cit.*, p. 235-236 et L. Hansen, *Huizinga en de troost van de geschiedenis, op.cit.*, p. 265-277.

<sup>9</sup> Citations dans W.E. Krul, *De taak der cultuurgeschiedenis, op.cit.*, p. 242-243.

<sup>10</sup> Voir notamment J. Tollebeek, *op.cit.*, p. 219-225 et « Geschiedenis met een doel » dans *idem, de IJkeesters. Opstellen over de geschiedschrijving in Nederland en België*, Amsterdam, 1994, p. 100-104.

convictions centrales – l’imagination et la sensibilité sont au moins autant en jeu que la raison. D’où la part faite à des considérations intimes, malgré un tempérament des plus pudiques, qui trouvera son couronnement dans ce véritable essai d’ « ego-histoire » avant l’heure qu’il donnera en 1943 avec *Mijn weg tot de historie*.

Au demeurant, pour juger de ces « contradictions », une remarque essentielle de méthode s’impose ici : le respect nécessaire des règles de l’interprétation. L’appréciation exacte de la pensée de Huizinga requiert d’abord, outre le respect de ses formulations littérales, la plus grande attention au *contexte précis* de chaque citation ; rien de plus aisé que de faire apparaître des contradictions entre deux expressions que l’on aurait isolées de la démonstration dans lesquelles elles s’insèrent. A ce jeu, Marc Bloch ou Lucien Febvre également pourraient bien se révéler d’une maigre cohérence. De même, il convient au plus haut point de tenir compte des circonstances précises de ces positions, qui recouvrent évolution personnelle, moment historique, enjeu polémique et public visé<sup>11</sup> : nous avons pu mesurer l’importance de cette stratégie du discours, aussi bien chez Febvre, Bloch que chez Huizinga, dans leurs positions vis-à-vis de l’histoire nationale. Nous en retrouverons maintes illustrations dans leurs considérations épistémologiques comme dans leur appréciation de leurs œuvres respectives, où la critique sévère alterne avec l’hommage admiratif. Enfin, priorité doit être donnée dans l’interprétation de leur pensée aux positions les plus répétées, au vocabulaire le plus usuel. Il convient enfin de ne pas tenir compte uniquement des écrits théoriques ou critiques mais encore de l’œuvre historique elle-même, à laquelle les prises de position épistémologiques doivent être confrontées. La meilleure interprétation n’est pas celle qui rend compte de toute une œuvre – objectif, hélas, impossible à atteindre –, mais de sa plus grande part possible : ce que les Anglo-saxons appellent *comprehensiveness*<sup>12</sup>.

Il faut enfin faire toute sa place à une considération de fond : bien de ces prétendues contradictions renvoient en dernière instance aux antinomies même de la raison historique. Le premier à avoir souligné ces antinomies n’est autre que Huizinga lui-même, qui reconnaît « toujours [avoir] pensé sous forme d’antinomies ». A ses détracteurs néerlandais qui précisément l’accusent de contradictions, il objecte que :

Selon ma conviction profondément enracinée, l’ensemble du travail de pensée historique se déroule continuellement à l’intérieur une série d’antinomies, dont la première, celle du subjectif et de l’objectif, vient d’être discutée. Dans la même perspective se trouvent (pour ne pas parler des quatre grandes que Kant a formulées) l’antonomie entre la compréhension rationnelle et la compréhension intuitive, celle des conceptions réaliste et nominaliste des choses, et même celle des principes aristocratique et démocratique. (VW, VII, 169)

---

<sup>11</sup> Nous retrouvons ici l’une des conclusions de l’article pionnier d’ E.H. Kossmann, lorsqu’il affirmait dès 1972 : « Any reader of Huizinga knows that he was a versatile man with many different faces, able to transform his views or any rate the form of his views, according to the function he gave them in a particular situation. » (E.H. Kossmann, “Postscript”, dans *Johan Huizinga, 1872-1972, op.cit.*, p. 224).

<sup>12</sup> Nous reprenons ici, sur le plan historiographique, les trois critères de Hayden White pour déterminer la meilleure interprétation historique : « competing narratives can be assessed, criticized, and ranked on the basis of their fidelity to the factual record, their comprehensiveness, and the coherence of whatever arguments they may contain ». Hayden White, « Historical Emplotment and the Problem of Truth », dans K. Jenkins (dir.), *The Postmodern History Reader*, New York, 1997, p. 393.

Nous retrouvons la même idée chez Marc Bloch, pour qui « comme toute logique qui se respecte la critique historique a ses antinomies, au moins apparentes<sup>13</sup> ». Le mouvement même de l'écriture dans l'*Apologie* donne l'image d'un mouvement de balancier entre les pôles de ces antinomies. Ce livre pourrait bien être lu comme un guide à l'usage du « navigateur-historien » entre les écueils que dressent devant le chercheur les « couples infernaux » de la raison historique : objectivisme/subjectivisme; passé/présent ; permanence/changement, nominalisme/réalisme; particulier/général etc. Autrement dit la connaissance historique, procédant inévitablement par antinomies, exige un effort de synthèse que Marc Bloch réussit brillamment. Toute la question est dès lors de voir si Huizinga parvient à une telle synthèse à travers sa réflexion théorique et ses ouvrages historiques. Or, le fait le plus frappant réside dans l'absence de dimension *dialectique* de ses raisonnements<sup>14</sup>, les contradictions ne se résolvant que très rarement dans une solution, qu'elle soit logique ou chronologique.

A moins qu'il ne faille faire droit à une autre grille de lecture, plus conforme à la propre démarche de Huizinga, en prenant ses contradictions pour ce qu'elles sont : l'expression d'une approche du passé fondée sur une imagination très visuelle où le contraste est la condition même de la perception : *car plus le contraste est fort, plus l'image est nette*. A quoi s'ajoute un tempérament pris en permanence entre des « tensions polaires » pour reprendre ses propres termes<sup>15</sup>.

## **7.2. La scientificité de l'histoire : pour une « histoire-problème<sup>16</sup> »**

Il reste que l'attitude, finalement assez proche de nos trois historiens à l'égard de l'enjeu épistémologique, se retrouve sur d'autres terrains, dès qu'il s'agit de réaffirmer la *légitimité* et la *spécificité* de leur discipline face à des menaces venues de plusieurs côtés.

Ainsi de leur condamnation unanime et simultanée de « l'histoire romancée », dont le considérable succès au cours des années 1920 inquiétait une corporation historique préoccupée par la crise de débouchés de sa propre production. La situation était particulièrement délicate en France en raison de la crise de l'édition à cette époque, liée aux incertitudes politiques et aux remous monétaires, qui menaçait jusqu'à l'existence de revues-phares du métier, comme *Le Moyen Âge* et la *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*<sup>17</sup>. Lucien Febvre utilise contre ces « vies romancées » l'argument défensif clé des historiens, dont l'invocation fonctionne comme un signe de reconnaissance et de délimitation de la corporation, à savoir l'anachronisme :

---

<sup>13</sup> *Apologie*, p. 145.

<sup>14</sup> Nous rejoignons là encore E.H. Kossmann : « It was obviously not his purpose logically to reconcile or sublimate these contrasts ; there is no trace of a dialectical process in his method. » (*art.cit.*, p. 226).

<sup>15</sup> Voir ci-dessus, Introduction, « Les clefs d'une sensibilité ».

<sup>16</sup> Pour reprendre le titre et la problématique du livre de G. Massicote, *L'histoire-problème. La méthode de Lucien Febvre*, Québec, 1981.

<sup>17</sup> Voir ci-dessus, chapitre 1.3.

Dans les vies romancées que nous vîmes ces années dernières se multiplier à plaisir [...] qu'est-ce qui choque l'historien ? Les bévues, confusions et maladroites répétées d'auteurs sans compétence ni préparation ? Le détressement organisé, le démarquage cynique d'historiens véritables par les folliculaires pressés de l'historiographie ? – Chose bien plus grave, c'est le perpétuel et irritant anachronisme commis inconsciemment par des hommes qui se projettent tels qu'ils sont dans le passé, avec leurs sentiments, leurs idées, leurs préjugés intellectuels et moraux<sup>18</sup>.

Huizinga accorde lui-même une place de choix à la situation française dans la mode internationale de ce qu'il nomme les « belles lettres historiques » (*historische belletrise*) :

La sobriété, la retenue, une certaine réserve sceptique dans la recherche des plus profonds mouvements de l'âme, tout ce qui, pour la vraie écriture de l'histoire, est un devoir, ne plaît pas au lecteur contemporain. Ici entre en scène le deuxième genre de belles lettres historiques que nous avons en vue. Les *vies romancées* [en français dans le texte] sont devenues dans les dernières années un genre international à la mode. Elles paraissent souvent en séries sous une dénomination générale. En quoi se révèle la part que l'intérêt de l'éditeur a dans le phénomène. Il y a une demande pour une nouvelle sorte de *Vitae*, basée sur une connaissance des sources certaines, et quasiment conçue comme de la vraie histoire, mais avec l'intention expresse que celle-ci soit étoffée, accommodée, pour un intérêt en fait littéraire. [...] Dans d'autres cas, l'élément littéraire domine totalement, comme dans la *Jeanne d'Arc* de Joseph Delteil<sup>19</sup>. Emil Ludwig<sup>20</sup> a acquis une réputation mondiale en quelques années. W. Hausenstein nous apprend les secrets de couple de Rembrandt et de Saskia<sup>21</sup>. Les lettres néerlandaises ont reçu il y a un an un spécimen remarquable de ce genre de la main de Felix Timmermans<sup>22</sup>: « Pieter Brueghel, c'est ainsi que je vous ai senti dans votre œuvre » (*Pieter Brueghel, zoo heb ik u uit uw werken geroken*). Le célèbre écrivain a donné ici son nom à une double innovation : le titre du livre au vocatif et l'historiographie olfactive, qui, de fait, avait déjà été exercée par d'autres avant lui. Plus fort que tous ces noms parle le fait que le plus grand connaisseur de l'histoire de France du XVe siècle, Pierre Champion, après ces travaux remarquables sur Charles d'Orléans, sur François Villon, sur l'histoire poétique du XVe siècle<sup>23</sup>, s'est cru appelé dans son *Louis XI* à emprunter le chemin de la vie romancée et de l'effet littéraire [...] Prenons l'un des meilleurs représentants de ce genre incriminé, la *Vie de Liszt* de Guy de Pourtalès<sup>24</sup>, la première dans la série des *Vies des hommes illustres*. De la première à la dernière page, ce que donne l'auteur est de la littérature, non de l'histoire. Tout ce qu'il décrit, l'esprit historique ne veut que le supposer, et tout ce que ce dernier souhaite voir décrit, disparaît sous l'image littéraire. Seul le désir honnête de comprendre le passé aussi bien que possible, sans l'intervention de son propre esprit, fait d'un ouvrage un livre d'histoire. (VW, VII, 66-67)

Qu'il s'agisse d'un réflexe d'autodéfense corporatiste des historiens professionnels est bien mis en évidence par l'unanimité des critiques provenant des milieux universitaires, comme en témoigne l'indignation du grand historien de la littérature, Thibaudet contre les vies

---

<sup>18</sup> L. Febvre, « Une vue d'ensemble. Histoire et psychologie », *art.cit.*, *Combats*, p. 215.

<sup>19</sup> Joseph Delteil (1884-1978), *Jeanne d'Arc*, Paris, 1925. Ce livre reçut le Prix Femina.

<sup>20</sup> Emil Ludwig, (1881-1948), auteur de nombreuses biographies de *Goethe à Beethoven* en passant par *Jésus, Napoléon et Staline*.

<sup>21</sup> Wilhelm Hausenstein (1882-1957), critique d'art ; auteur de très nombreux livres sur l'histoire de l'art, de Brueghel à l'expressionnisme.

<sup>22</sup> Felix Timmermans (1886-1947), écrivain flamand. Huizinga fait sans doute allusion à son discours sur Pieter Brueghel de 1924.

<sup>23</sup> Pierre Champion (1880-1942), fils de l'éditeur Honoré Champion et chartiste : Huizinga a rendu compte de son *Histoire poétique du XVe siècle*, Paris, 1923 (VW, III, 573-574) et de ses recherches sur le procès de Jeanne d'Arc dans le cadre de son essai sur la *Saint Joan* de George Bernard Shaw, *art.cit.* (voir VW, III, 556-558).

<sup>24</sup> Guy de Pourtalès (1881-1941), Allemand d'origine huguenote, élevé en Suisse, il s'établit en France dès 1905. Sa *Vie de Liszt* a été publiée à Paris en 1925.

romancées<sup>25</sup>. D'où la gravité du cas de Champion qui a franchi sans crier gare la frontière des genres et qui, chartiste et archiviste patenté, fait, au regard de la corporation historique, quasiment figure de traître. Huizinga a d'ailleurs consacré une critique sévère au *Louis XI* de Champion<sup>26</sup> – même si, comme toujours chez lui, le texte publié est plus modéré que ses notes préparatoires<sup>27</sup> :

Il demeure qu'on regrette qu'un chercheur en histoire si remarquablement équipé soit complaisant envers un goût moderne pseudo-historique et emprunte le chemin des livres à succès d'Emil Ludwig et de l'histoire romancée des *Vies des hommes illustres* et *Vies des grands artistes*. La France a pour cela une trop noble tradition d'intérêt historique véritable et largement répandu. (VW, VII, 197)<sup>28</sup>

A la concurrence déloyale de l'histoire romancée s'ajoutent, plus graves car portées par l'un des intellectuels les plus en vue de l'époque et visant la légitimité même de la science historique, les attaques de Paul Valéry dans ses *Regards sur le monde actuel*<sup>29</sup>. Marc Bloch et Johan Huizinga lui répondront en des termes très proches qui recouvrent un même positionnement dans le champ intellectuel : le respect dont ils témoignent, qui dépasse les convenances dues à un prix Nobel, est destiné à signaler une « ouverture d'esprit », un refus de s'enfermer dans le seul « atelier » du spécialiste<sup>30</sup>. Dans le même temps, leur réaction négative est sans ambiguïté, faisant valoir, chez l'un comme chez l'autre, à la fois le professionnalisme des historiens et l'évolution de leur discipline, qui disqualifient la caricature qu'en a faite Valéry. Marc Bloch écrit ainsi dans l'*Apologie* :

Mais si le débat doit être reconsidéré, il importe que ce soit sur des données plus sûres. Car il est une précaution dont les détracteurs ordinaires de l'histoire ne semblent pas s'être avisés. Leur parole ne manque ni d'éloquence ni d'esprit. Mais ils ont pour la plupart, omis de s'informer exactement de ce dont ils parlent. L'image qu'ils se font de nos études n'a pas été prise dans l'atelier. Elle sent l'oratoire et l'Académie plus que le cabinet de travail. Elle est surtout périmée<sup>31</sup>.

---

<sup>25</sup> O. Dumoulin, *Profession historien, op.cit.*, p. 363. Il est frappant de voir que plusieurs de ces écrivains ont étudié l'histoire, sans achever leurs études. D'où la réaction condescendante des « vrais historiens » à leur égard.

<sup>26</sup> P. Champion, *Louis XI*, Paris, 1927. Pour la critique de Huizinga, voir VW, IV, 195-197.

<sup>27</sup> Dans ses notes de lecture, Huizinga écrit : « Champion qui passe à la nouvelle falsification historique à la Maurois et Ludwig [...] C'est de la littérature et pas de la bonne » (AH, 71 I, 1.12.).

<sup>28</sup> Le danger vient également en France de « l'histoire académique », produite par une institution très ancrée à droite dans l'entre-deux guerres, et en premier lieu de Jacques Bainville. C'est sans surprise que les *Annales* rejoignent l'ensemble de la corporation pour dénoncer l'œuvre de ce dernier, qui constitue une double menace : politique et éditoriale. La situation est différente aux Pays-Bas. Il n'y a pas de Bainville néerlandais ; et c'est sans doute la raison pour laquelle Huizinga ne publie pas ses remarques sur l'académicien français qui ne le cèdent pas en virulence à celles de Lucien Febvre : « Avant-propos naïf [...] Pas la moindre apparence de perspective méthodologique [...] lourd anachronisme [...] ; tout est une reconstruction rétrospective fondée sur des lectures surannées [...] voit partout le danger allemand. [...] Ce Bainville est un collégien monté en graine » (AH, 71 IV, 1. 29). Ces notes, où il n'est guère possible de préciser le livre de Bainville qui est visé, sont incluses dans l'enveloppe concernant l'*Histoire sincère* de Seignobos.

<sup>29</sup> P. Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Paris, 1931.

<sup>30</sup> On retrouve la même attitude des trois historiens à l'égard de la philosophie de l'histoire qui connaît un regain dans l'entre-deux guerres, à la faveur de l'ébranlement de toutes les certitudes du XIXe siècle : Spengler, Wells et Toynbee ont été, on l'a vu, longuement recensés par Huizinga (pour les deux premiers) et ses collègues français (Bloch pour Wells, et Febvre pour Spengler et Toynbee). Les trois historiens témoignent à leur égard d'un mélange d'ouverture intellectuelle et de rejet pour des spéculations trop éloignées du vrai regard de l'historien et qui pèchent par des généralisations hâtives et des anachronismes répétés (voir ci-dessus chapitre 6.5.) Huizinga insiste particulièrement sur les anachronismes de Wells (voir par exemple VW, 485 et 488).

<sup>31</sup> *Apologie*, p. 74.

Pour Huizinga, si l'histoire peut être maîtresse de vie, c'est au sens très restreint qu'elle « fait part d'une signification, donne une perspective, donc enseigne » et rend le lecteur « plus sage » :

Ce point, à mon avis, est aussi mal compris par l'un des esprits les plus clairs et l'un des guides les plus incontestables d'aujourd'hui, quand il rejette la valeur de la connaissance historique et se nomme l'ennemi de l'histoire. Je veux dire Paul Valéry [...] Mais il se méprend pourtant sur elle. Devant ses yeux flotte encore l'image d'une Cléo oratoire, sûre d'elle-même, qui, telle une maîtresse d'école, distribue les leçons et, selon les mœurs françaises, distribue les prix, qui peut tout expliquer, avec la mise en garde comme morale. Notre muse n'est plus ainsi. (VW, VII, 157).

Et si cette « muse n'est plus ainsi » (Huizinga), si l'image que s'en fait Valéry est « périmée » (Bloch), c'est que pour l'historien néerlandais comme pour ses collègues français, l'histoire qu'ils ambitionnent est bien éloignée de la simple recherche érudite d'une « vérité historique » qui émergerait d'elle-même. Nous touchons ici à la raison principale de la permanence de la préoccupation théorique, tant chez Huizinga que chez ses collègues français des *Annales* ; celle-ci ne tient pas en effet qu'à des considérations défensives, aussi puissantes fussent-elles dans le contexte de l'époque : elle s'explique positivement par la façon dont ils conçoivent la démarche du chercheur, qui se veut une « histoire-problème », et qui les conduisent tous les trois à s'en prendre à la figure auto-satisfaite de *l'érudit*, porté à son paroxysme par l'historiographie allemande. Sans questionnement préalable de l'historien chercheur, point d'histoire, répètent Bloch, Febvre et Huizinga à l'envi, d'un bout à l'autre de leur carrière. L'historien néerlandais met ainsi en cause la production historique courante coupable selon lui d'une « formulation insuffisante des questions ». La critique de l'accumulation des travaux d'érudition dépourvue de problématique est sans appel et tourne au sarcasme :

Chaque monographie [prétend le chercheur] est un travail préparatoire [*Vorarbeit*, en allemand dans le texte] pour une élaboration postérieure [...] avant que les grands problèmes soient pris en main, il faut d'abord établir toujours plus de points particuliers. « Nous apportons des pierres de construction. Nous sommes des bûcherons et des puiseurs d'eau (*waterputters*) ». A quoi notre doute répond : « vous vous illusionnez sur cet humble désintéressement au profit d'un gain à venir pour d'autres. Quand l'architecte viendra, il trouvera la plupart des pierres que vous aurez préparées pour lui, inutilisables ». (VW, VII, 37-38) [...] Là se trouve le mal. L'on va vers la matière sans question bien posée. On accumule une matière, qui ne fait l'objet d'aucune question. L'entassement de matériel traité par la méthode critique qui attend une élaboration emplit les magasins de la science. On publie des sources qui ne sont pas des sources mais des mares (*poelen*). Pour autant, le mal ne concerne pas que la publication des sources, mais aussi l'élaboration monographique du matériau. (VW, VII, 43)

Cette métaphore des « pierres » et du « chantier » se retrouve Lucien Febvre, à l'appui de la même idée :

Etablir les faits et puis les mettre en œuvre... Eh oui, mais prenez garde : n'instituez point ainsi une division du travail néfaste, une hiérarchie dangereuse. N'encouragez pas ceux qui, modestes et défiants en apparence, passifs et moutonniers en réalité, amassent des faits pour rien et puis, bras croisés, attendent éternellement que vienne l'homme capable de les assembler. Tant de pierres dans les champs de l'histoire, taillées par des maçons bénévoles, et puis laissées inutiles sur le terrain. [...] Non. L'invention doit être partout pour que rien ne soit perdu du labeur humain. Elaborer un fait, c'est

construire. Si l'on veut, c'est à une question fournir une réponse. Et s'il n'y a pas de question, il n'y a que du néant<sup>32</sup>.

La proximité avec un jugement de Bloch est également grande pour ce qui concerne la relation entre analyse et synthèse, marquant une commune divergence avec Langlois et Seignobos, pour qui la première précède nécessairement la seconde, laquelle à son tour devait demeurer toujours prudente<sup>33</sup>.

Huizinga :

Donc tout ceci du travail préparatoire (*Vorarbeit*), sauf la synthèse finale ? Non. En fait dans cette activité, si elle est de bonne qualité, se trouve déjà la connaissance historique elle-même en train de mûrir. L'émergence de la perspective (*inzicht*) historique n'est pas un processus, qui ne ferait que suivre l'élaboration critique de la matière brute, elle se réalise continuellement dans le travail de recherche lui-même, la science se réalise au cœur de l'individu, non dans la synthèse, mais déjà dans l'analyse. Aucune analyse véritable n'est possible sans une permanente intention de sens. Pour commencer l'analyse, la synthèse doit déjà être présente dans l'esprit. (VW, VII, 43)

Bloch :

C'est toujours le vieux mot : des années d'analyse pour une journée de synthèse. Mais on cite trop souvent cette maxime sans y ajouter le correctif nécessaire : l'analyse ne sera utilisable par la synthèse que si, dès le principe, elle l'a en vue et se préoccupe de la servir<sup>34</sup>.

A vrai dire pour Huizinga, comme pour les historiens des *Annales*, l'aspect subjectif de la connaissance historique est déjà présent dans le fait historique lui-même qui n'est nullement un donné :

Le matériau de l'histoire ne se trouve pas à la lumière du jour. Ce qui reste [du passé] n'est pas encore le matériau lui-même [...] pour l'histoire, la matière, certains événements d'un certain passé, n'est pas donnée. (VW, VII, 42-43)

Febvre exprime la même idée :

Car le fait en soi, cet atome prétendu de l'histoire, où le prendrait-on ? L'assassinat d'Henri IV par Ravailac, un fait ? Qu'on veuille l'analyser, le décomposer en ses éléments, matériels les uns, spirituels les autres, résultat combiné de lois générales, de circonstances particulières de temps et de lieux, de circonstances propres enfin à chacun des individus, connus ou ignorés, qui ont joué un rôle dans la tragédie : comme bien vite on verra se diviser, se décomposer, se dissocier un complexe enchevêtré... Du donné ? Mais non, du créé par l'historien, combien de fois ? De l'inventé et du fabriqué, à l'aide d'hypothèses et de conjectures, par un travail délicat et passionnant<sup>35</sup>.

---

<sup>32</sup> Lucien Febvre, « De 1892 à 1933. Examen de conscience d'une histoire et d'un historien », *Revue de synthèse*, 7, 1934, n° 2, p. 93-106, repris dans *Combats pour l'histoire*, p. 3-17 (citation p. 8).

<sup>33</sup> V. Langlois, Ch. Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris 1897.

<sup>34</sup> M. Bloch, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de Synthèse historique* 46, 1928, p. 15-50, repris dans *idem, L'histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, 2009, p. 347-380. (citation p. 377).

<sup>35</sup> L. Febvre, *art.cit.*, p. 7.

L'importance décisive et la variété considérable du questionnaire de l'historien dans l'organisation de son enquête sont ainsi soulignées à l'envi par Huizinga comme par ces collègues français. Le premier utilise, dans l'un de ses cours d'introduction à l'histoire, un exemple simple mais efficace :

A offre dans l'année X à B une somme d'argent N. Important aussi bien pour :

1. L'histoire de la vie de A :

a. le fait qu'il vivait encore en X

b. le fait qu'il était riche

c. le fait qu'il était généreux ou qu'il était un bon commerçant etc.

2. Pour l'histoire de la vie de B :

*Id. id.* [...] Peut-être que la somme N [sera] le fondement d'une grande puissance

3. Pour l'histoire de la bienfaisance

4. *id.* des échanges financiers

5. *id.* de l'histoire monétaire

6. Puis-je par ce biais parvenir sur les traces de l'histoire d'une œuvre d'art etc.

Toujours, l'événement n'est historiquement important que d'un point de vue déterminé<sup>36</sup>.

Marc Bloch donne lui aussi un exemple limpide de la multiplicité des éclairages possibles d'un même document ou d'un même fait :

J'ai sous les yeux une inscription funéraire romaine : texte d'un seul bloc établi dans un seul dessin. Pourtant les témoignages, qui y attendent le coup de baguette de l'érudit sont de nature très différente. Nous attachons-nous aux faits de langage ? Les mots, la syntaxe diront l'état du latin, tel qu'en ce temps et en ce lieu on s'efforçait de l'écrire, et par transparence à travers cette langue demi-savante, nous laisseront apercevoir le parler de tous les jours. Notre prédilection va-t-elle aux croyances ? Nous sommes en plein cœur des espoirs d'outre-tombe. A la vie politique ? Un nom d'empereur, une magistrature nous combleront d'aise. A l'économie ? L'épithète, peut-être, révélera un métier ignoré. Et j'en passe<sup>37</sup>.

Au-delà de cet accord théorique entre Huizinga et les *Annales*, l'essentiel est toutefois ailleurs : il réside dans le fait que ce souci de la problématisation, cette importance de l'existence d'un questionnaire et surtout de sa pertinence, ne sont pas chez eux de simples pétitions de principe ; ils animent véritablement leur œuvre historique elle-même. L'on connaît les questions centrales de quelques grands ouvrages de Febvre et Bloch : en quoi le pouvoir de guérison des écrouelles, loin d'être un folklore superstitieux, nous renseigne-t-il sur la nature profonde de la monarchie en France et en Angleterre (*Les rois thaumaturges*) ; Quels sont les « rapports de l'individu et de la collectivité, de l'initiative personnelle et de la nécessité sociale » ? (avant-propos de *Luther*<sup>38</sup>) ou encore, l'athéisme était-il une position concevable au début du XVI<sup>e</sup> siècle ? (*Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*<sup>39</sup>). La même démarche problématique structure les grands livres de Huizinga. On l'a vu pour sa *Nederland's beschaving*, interrogation sur l'émergence si rapide et si surprenante de la puissance hollandaise dans l'Europe des temps modernes ; *L'Automne du Moyen Âge* est, lui, né, on le sait d'une question d'interprétation de l'art des frères Van

<sup>36</sup> AH, 12 I, 1, p. 41.

<sup>37</sup> *Apologie*, p. 160.

<sup>38</sup> L. Febvre, *Un destin. Martin Luther*, Paris, 1928.

<sup>39</sup> Paris, 1942.



Eyck : annonce de la peinture de la Renaissance ? Ou bien art tout entier inscrit dans la tradition et les valeurs médiévales ? Effort de problématisation d'ailleurs positivement relevé dans le compte-rendu de l'ouvrage de Huizinga par Marc Bloch, qui y retrouve à l'évidence une démarche proche de la sienne :

Le point de départ est significatif. M. Huizinga voulait « mieux comprendre » l'art des Van Eyck et des artistes qui les ont suivis ; il s'est aperçu que l'intelligence de cette esthétique ne pouvait être atteinte qu'au prix d'une enquête très large, permettant de reconstituer les tendances psychiques caractéristiques de la civilisation franco-néerlandaise, en cet automne du Moyen Âge<sup>40</sup>.

Ce souci de la question bien posée conduit d'abord Huizinga et ses collègues français à procéder à un examen rigoureux des termes du débat. Le sens des mots, le « problème fondamental de la nomenclature » comme dit Marc Bloch, telle est leur commune préoccupation, tant il est vrai que l'historien doit toujours se méfier de son vocabulaire :

Un nom abstrait ne représente jamais qu'une étiquette de classement. Tout ce qu'on a le droit d'exiger de lui est qu'il groupe les faits selon un ordre utile à leur connaissance. Seules les classifications arbitraires sont funestes. Affaire à l'historien d'éprouver sans cesse les siennes pour les réviser, s'il y a lieu et surtout pour les assouplir<sup>41</sup>.

Huizinga insiste pour sa part sur le risque d'« anthropomorphisme » qui menace l'historien s'il ne prend pas ses distances avec sa nomenclature :

Le danger se trouve dans le fait que l'on élabore ou que l'on file cette transfiguration, cette métaphore et que ce faisant [...] un fantasme advienne, par lequel, à la place d'une représentation scientifique, une autre, mythologique, s'insinue [...] L'on voit alors un concept abstrait, tel « le capitalisme » comme un être diabolique plein de cruauté et de ruse, ou bien « la révolution » d'abord comme une idée, mais bientôt comme un être vivant. (VW, VII, 140)

Car, dans la très vaste palette de concepts utilisés par l'historien, il en « reçoit » comme le rappelle Marc Bloch, pour la plus grande part, « de la matière même de son étude<sup>42</sup> ». Son investigation propre réside donc bel et bien dans la reconstitution de l'histoire – et de la géographie – du mot ; la date et les circonstances de son apparition, les mutations de son sens, les variations de son usage social. De façon générale l'attitude à l'égard des « mots de l'histoire » chez Huizinga est bien proche de celle de Marc Bloch : l'on retrouve ainsi les deux hommes, si familiers l'un et l'autre des mentalités médiévales, d'accord pour écarter l'aporie du « réalisme » des universaux. Celui-ci conduit tout droit à l'anachronisme, soit en plaquant sans précaution un concept plus tardif sur une réalité antérieure, soit en oubliant les variations sémantiques d'un même terme. La concordance des critiques de Huizinga et de Bloch sur *L'essor de l'Europe* de Louis Halphen en est un exemple parlant. Pour Huizinga ce dernier s'exprime « dans des termes bien trop modernes » :

---

<sup>40</sup> M. Bloch : « Johan Huizinga : *Herbst des Mittelalters* », *art.cit.*, p. 33.

<sup>41</sup> *Apologie*, p. 161-162.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 167.

Quelle est l'utilité de parler de « grandes puissances » autour de 1200 [...] ou de s'aventurer à voir les empereurs allemands du XIe siècle tournés vers le but de « dissocier le bloc slave »? Dans toute la représentation des relations entre Etats, règne, selon notre impression, un continuel anachronisme. Ce n'est pas de l'histoire médiévale. (VW, IV, 132)

Critique bien proche de celle de Bloch sur le même ouvrage :

Beaucoup de noms de bataille, par exemple et de chefs d'armées, un peu trop peut-être ; mais bataille se dit de la Marne comme de Mantzikert ou de Bouvines, armée de celles de Napoléon comme de Frédéric Barberousse. N'eût-il pas convenu de montrer, à l'aide de quelques cas-types, que si les termes sont les mêmes les choses étaient sans doute passablement différentes ? Quant aux noms des Etats, ils apparaissent, bien entendu presque à chaque page, parfois même curieusement personnifiés [...] Ces Etats cependant quels étaient-ils au juste ? L'Allemagne de Rodolphe de Habsbourg en particulier était-ce la même Allemagne que celle d'Henri IV ? [...] Surtout, empire, royauté, quelle résonance ces grands mots avaient alors dans les âmes ? Pas la même assurément qu'aujourd'hui<sup>43</sup>.

### 7.3. Le temps de l'histoire : périodes et transitions historiques

Ce débat sur la « nomenclature » de l'historien est particulièrement important pour les termes dont il est fait un usage constant dans l'historiographie et qui structurent institutionnellement la profession : à savoir les dénominations des grandes périodes historiques. Il est là encore frappant de constater la communauté de perspective entre Huizinga et ses collègues français, faite à la fois de distanciation théorique et d'acceptation pragmatique. Les centres d'intérêt des uns et des autres font que leurs analyses ont surtout concerné les expressions de « Moyen Âge » et de « Renaissance », vis à vis desquels ils expriment abondamment leurs réserves. Ainsi Marc Bloch, pour le premier terme :

Le Moyen Âge en vérité ne vit plus que d'une humble petite vie pédagogique : contestable commodité de programmes, étiquette, surtout, de techniques érudites. C'est quelque chose sans doute. Pas assez assurément, pour satisfaire, dans la recherche des divisions exactes, une science du réel<sup>44</sup>.

Huizinga a consacré un très long article au « Problème de la Renaissance » pour le *Gids* en 1920, traduit en français par Frédéric-Edouard Schneegans<sup>45</sup>, et paru dans la *Revue des Cours et Conférences* en 1938/1939<sup>46</sup>, mais auquel Febvre, qui consacrera son cours du Collège de France à la question en 1942, ne fait pas allusion<sup>47</sup> : la similitude de la démarche et la proximité des conclusions – ainsi qu'avec le *Rabelais* de Febvre, contemporain de ce

<sup>43</sup> M. Bloch, « Manuels ou synthèses », *Annales*, 1933, n° 1, p. 67-71 repris dans *Histoire et historiens*, *op.cit.*, p. 67-71 (citation p. 70).

<sup>44</sup> *Apologie*, p. 181.

<sup>45</sup> F.E. Schneegans (1867-1942), suppléant de G. Cohen dans la chaire de philologie romane, élu professeur de langue et littérature française à Strasbourg en 1933, à partir de la transformation de la chaire de Lucien Febvre, après l'élection de celui-ci au Collège de France.

<sup>46</sup> « Het probleem der Renaissance », 1920, (VW, IV, 231-275). Traduction française, F.E. Schneegans, « Le problème de la Renaissance », *Revue des cours et conférences* (ci-après RCC), 60, 1938/1939 ; Cette publication a été faite en quatre parties : p. 163-164, 301-312, 524-536, 603-613.

<sup>47</sup> Le fait que Febvre ne mentionne pas cette publication de Huizinga est surprenant vu la centralité de cette revue dans le monde universitaire et l'ancrage de Schneegans dans le milieu strasbourgeois, si familier à Febvre.

cours – sont en tout cas frappantes. Huizinga fait d’abord observer que ce concept fondamental de l’historien n’est pour autant sa création ; c’est là l’un des exemples les plus critiques de l’hétérogénéité de la nomenclature historique :

Le terme de « Renaissance » n’est pas à l’origine un terme scientifique. Le développement de ce mot est une des preuves les plus frappantes du fait que l’histoire n’est pas indépendante en tant que science, des rapports, des liens indissolubles qui l’unissent à la vie même d’une époque, ce qui fait tout à la fois sa faiblesse et sa force. C’est pourquoi le problème de la Renaissance, l’enquête sur ce qu’elle a été, est inséparable de l’histoire des variations de sens de ce mot.<sup>48</sup>

Sa longue évocation de l’histoire de ce concept dans la production littéraire et savante vise à mettre en garde contre les pièges de la terminologie et notamment contre l’illusion réaliste qui a fini par faire de cette simple dénomination une véritable individualité. La réticence constante de Huizinga à l’égard des mots en « -isme » le conduit, tout en saluant à plusieurs reprises la tentative de Lamprecht pour définir des « grandes périodes culturelles » (*Kulturzeitalter*), à en critiquer le caractère trop rigide :

En rejetant une opposition aussi rigoureuse et simpliste pour distinguer le Moyen Âge de la Renaissance, on s’en prend en même temps, au moins dans son application aux périodes de l’histoire qui nous occupent, à la théorie des « périodes culturelles » de Lamprecht, qui, en son temps, a fait quelque bruit. En opposant le Moyen Âge comme ère du typique à l’ère de l’individualisme qui lui succède, Lamprecht n’avait en somme rien fait d’autre, partant de l’individualisme considéré par Burckhardt comme le trait essentiel de la Renaissance, que de voir, dans tout ce qui était opposé à l’individualisme, les éléments caractéristiques de la civilisation médiévale [...] Presque personne ne soutient plus la thèse de Lamprecht et nous n’avons pas ici à la réfuter dans le détail ; à ma connaissance personne ne se sert plus de la formule « époque typique ». On a fini par reconnaître qu’il est inadmissible de refuser au Moyen Âge tout individualisme<sup>49</sup>.

Si l’approche de Lamprecht a pour mérite de mettre en valeur l’unité d’un moment historique à travers l’idée de « diapason », terme usuel chez Huizinga, qui affectionne, on le sait, la métaphore musicale (il le reprend notamment dans sa conclusion de *L’Automne du Moyen Âge*), elle souffre d’un systématisme excessif. Des considérations bien proches conduisent aussi bien Lucien Febvre que Marc Bloch à une critique analogue de Lamprecht, tout en reconnaissant, comme Huizinga, la valeur heuristique de ces concepts. Febvre s’oppose ainsi à toute approche unilatérale de l’histoire :

Le problème n’est pas de théorie. Il n’est pas de savoir si toute l’histoire, politique, sociale, économique, intellectuelle des groupes humains doit s’ordonner en fonction d’un « Psychologique d’abord » intempérant, autour d’une histoire des pensées, des sentiments et des volontés saisies dans ses transformations chronologiques. C’était l’idée, naguère de Karl Lamprecht. Grandes thèses doctrinales. [...] Ce dont il s’agit – c’est d’intégrer une psychologie historique tout individuelle (à créer) dans le puissant courant d’une histoire en marche<sup>50</sup>.

Marc Bloch va exactement dans le même sens :

---

<sup>48</sup> RCC, p. 164.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 605-606.

<sup>50</sup> « Une vue d’ensemble. Histoire et psychologie », *art.cit.*, *Combats*, p. 220.

Gardons-nous des étiquettes trop simples. La facilité des mots en « -isme » (*Typismus*, *Konventionalismus*) a ruiné l'essai, pourtant intelligent, de description évolutive, tenté par Karl Lamprecht dans son *Histoire d'Allemagne*<sup>51</sup>.

Sur cette question de la périodisation, Huizinga rend d'ailleurs un nouvel hommage au Centre de synthèse et à ses efforts pour établir « un vocabulaire historique, destiné à définir rigoureusement les termes dont se servent les historiens et à fixer autant que possible, les notions fondamentales de leur science », même s'il se demande si « la terminologie historique supporte ce degré de définition et de fixation et également si un traitement sous la forme de colloques arides permet [d'atteindre] le résultat souhaité » :

Déjà lors de la première rencontre, en février 1926, la division en périodes et par suite le terme « Moyen Âge », a été introduite par l'historien polonais O. de Halecki, à la discussion prirent part entre autres N. Iorga, R. Eisler, H. Berr, L. Cahen, L. Febvre, assez pour prouver quelle multiplicité d'éclairages est donnée sur le problème en question. (VW, VII, 90)

Dans le même esprit, Huizinga s'élève contre la « doctrine des générations » développée notamment par Cournot :

La première génération d'une série de trois est toujours en même temps la deuxième et la troisième dans les deux séries voisines. Mais ce n'est pas tout. On établit une triade de générations 1700-1733, 1734-1769, 1770-1800, à travers lesquelles l'on considère un nombre de phénomènes historiques, constituant ensemble l'histoire du XVIIIe siècle [...] Mais il existe aussi bien une série de générations, marquées par les années 1701-1734, 1735-1770, 1771-1801, et ainsi de suite pour chaque année initiale, en fait pour chaque jour. (VW, VII, 92)

Et de souligner son accord avec Lucien Febvre, avec lequel il partage des « réserves essentielles » sur cette théorie des générations<sup>52</sup>.

Dès lors, conformément à leur commune approche *nominaliste* (encore une fois au sens médiéval du mot), tous trois insistent sur la nécessité d'assouplir les distinctions entre périodes, conçues de façon trop rigide. C'est très exactement la méthode suivie par Huizinga dans la façon dont il aborde le problème de la périodisation en histoire. Tout son effort consiste à battre en brèche les lignes de démarcation des différentes périodes, en minimisant la rupture opérée par la Renaissance, par la mise en évidence des continuités avec le Moyen Âge :

Les grandes formes d'expression artistique, dont ont vécu les arts et la littérature du Moyen Âge à leur apogée, sont en réalité toutes encore vivaces à l'époque de la Renaissance. Dans la littérature le romantisme chevaleresque règne encore en plein dix-septième siècle. Jusque très avant dans le dix-

---

<sup>51</sup> *Apologie*, p. 185.

<sup>52</sup> Huizinga cite l'intervention de Febvre sur le sujet, « Générations » dans le *Bulletin du centre international de synthèse*, n° 7 de juin 1929 p. 37-43 (VW, VII, 92, note 2). Bloch, quoique plus favorable à la notion, mettra également en cause un trop grand systématisme de l'usage du concept de générations : « Quant à la périodicité des générations, il va de soi qu'en dépit des rêveries pythagoriciennes de certains auteurs, elle n'a rien de régulier. Selon la cadence plus ou moins vive du mouvement social, les limites se resserrent ou s'écartent. Il y a en histoire des générations longues ou des générations courtes [...] Il arrive enfin que les générations s'interpénètrent » (*Apologie*, p. 184).

huitième siècle, les arts plastiques et la littérature continuent à cultiver la forme pastorale comme un des moyens d'expression des sentiments les plus aimés. L'allégorie ne disparaît ni dans la littérature ni dans l'art, bien que la Renaissance l'émonde et l'épure quelque peu, la présente avec plus de goût et de style. D'autre part le décor mythologique est en formation longtemps avant la Renaissance et reste, avec l'allégorie, en honneur longtemps après la Renaissance<sup>53</sup>.

En somme, pour Huizinga, il y encore beaucoup de Moyen Âge dans la Renaissance. Le véritable passage à l'esprit moderne est donc plus tardif :

Recherche inductive, étude de la nature et du monde comme des mystères à déchiffrer, c'est ainsi que la pensée moderne conçoit sa tâche. L'esprit humain se transforme-t-il à ce point de vue à l'époque de la Renaissance ? Dans Léonard de Vinci la recherche moderne de la vérité est déjà réalisée ; mais il est une exception et la Renaissance, vue dans son ensemble, reste fidèle à l'attitude traditionnelle et croit à l'autorité. Un changement ne s'est produit qu'avec Descartes<sup>54</sup>.

Nous sommes ici bien près des conceptions de Febvre lorsqu'il évoque – d'ailleurs juste avant de mentionner le grand œuvre de Huizinga – « un Moyen Âge qui dure jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle au moins, et par delà encore<sup>55</sup> ». Et l'accord entre eux sur les faux clivages entre Moyen Âge et Renaissance, souvent dus à l'héritage Burckhardt, est remarquable : pour l'un comme pour l'autre, ce n'est ni l'individualisme, ni la culture antique, ni le réalisme artistique qui distinguent les deux périodes. Dans son *Rabelais*, l'importance de l'héritage médiéval dans la culture de l'époque est à maintes reprises soulignées par Febvre, à commencer par le bagage littéraire de l'écrivain<sup>56</sup>. Febvre rejoint même exactement la position de Huizinga en plaçant au XVII<sup>e</sup> siècle, avec les conséquences de la philosophie cartésienne, la rupture majeure de la relation de l'homme au monde :

Voici qui déjà nous avertit qu'entre les façons de sentir, de penser, de parler des hommes du XVI<sup>e</sup> siècle et les nôtres – il n'y a vraiment pas de commune mesure. Nous enchaînons : ils laissent flotter. Des générations, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle et Descartes ont inventorié pour nous, analysé, organisé l'espace. Elles nous ont dotés d'un monde bien arrêté où chaque chose et chaque être a ses frontières parfaitement délimitées. Des générations, depuis la même époque, ont travaillé à faire du temps, de plus en plus précisément mesuré, le cadre rigide de nos activités. Tout ce grand travail, au XVI<sup>e</sup> siècle, commençait à peine<sup>57</sup>.

Dès lors il convient de substituer aux oppositions tranchées entre grandes époques une périodisation fine et différenciée selon le domaine étudié : c'est à quoi nous invite Huizinga dans la conclusion du « Problème de la Renaissance ».

La Renaissance ne peut être considérée ni comme l'antithèse de la civilisation médiévale, ni même comme une zone intermédiaire entre le Moyen Âge et le monde moderne. Les lignes de démarcation des cultures intellectuelles ancienne et moderne des peuples occidentaux passent les unes entre le

---

<sup>53</sup> RCC, p. 613.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 608-609.

<sup>55</sup> L. Febvre, « Une vue d'ensemble », *art.cit.*, *Combats*, p. 214.

<sup>56</sup> L. Febvre, *Rabelais*, p. 199.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 100. Sans nul doute Lucien Febvre eût été d'accord avec la conséquence que tire Huizinga de ce décalage vers l'aval de la rupture de la modernité : « Le fossé est plus grand entre la personnalité [individuelle] du 20<sup>e</sup> siècle et [celle] du 16<sup>e</sup> siècle qu'entre celle du 16<sup>e</sup> et [celle] du 13<sup>e</sup> » (AH 20, 1, p. 138).

Moyen Âge et la Renaissance, d'autres entre la Renaissance et le dix-septième siècle, quelques uns traversent l'époque de la Renaissance et plus d'une, le treizième siècle déjà, ou, bien plus tard, le dix-huitième siècle<sup>58</sup>.

Tout le danger, dans le cas de la périodisation, comme plus généralement dans l'usage des concepts en histoire, provient d'un systématisme qui conduit à hypostasier ces simples outils de compréhension :

Celui qui cherche une unité absolue de la pensée capable d'être exprimée en une formule unique ne pourra jamais comprendre la Renaissance dans toutes ses manifestations. Il faut avant tout être prêt à la considérer dans toute sa complexité, avec sa diversité, ses contradictions et à traiter les problèmes qu'elle comporte chacun à part. Celui qui emploie une formule unique pour capturer ce Protée, s'embarrassera lui-même dans les mailles de son filet<sup>59</sup>.

On notera la grande modernité de cette approche sur le plan théorique, qui invite à voir dans le temps historique, non pas une succession franches de périodes étanches, mais une sorte de « feuilletage » de temporalités où coexistent au même moment des faits sociaux et, au premier chef, des représentations qui appartiennent à des moments de civilisation différents : phénomène de la non-contemporanéité de phénomènes contemporains, qui est désormais au cœur du paradigme historien contemporain, notamment sous l'influence des travaux de Reinhart Koselleck<sup>60</sup>.

Reste à trouver *concrètement* le découpage idoine, à repérer les vraies ruptures et à tisser la trame subtile des deux fils rouges de toute histoire : la permanence et le changement. Autrement dit à trancher la question épineuse et décisive de la *transition historique* ; or l'impression prévaut que Huizinga ne définit, ni dans *L'Automne*, ni dans « Le problème de la Renaissance », précisément ce qu'est cette dernière : davantage en lui retirant successivement tous les éléments de spécificité que lui avait reconnus Burckhardt, le passage entre le Moyen Âge et celle-ci devient difficile à penser. Les incertitudes de Huizinga se mesurent à un fait jusqu'ici non relevé, la réécriture des dernières lignes de *Herfsttij* pour l'édition française qui se présentent ainsi :

Le diapason de la vie n'a pas encore changé. Le fonds des âmes du XVe siècle reste pessimiste et mélancolique. L'harmonie de la Renaissance ne se fera sentir que lorsqu'une génération nouvelle aura appris, tout en faisant usage des formes de l'Antiquité, à s'approprier son esprit : d'abord, la pureté, l'exactitude de la conception et de l'expression, puis l'ampleur de la pensée, l'intérêt vif et direct pour l'homme et pour la vie. Question captivante s'il en fut que celle de rechercher quel a été, à ce tournant de siècle, le rôle de l'Antiquité dans le renouvellement du monde. Il n'est plus personne aujourd'hui qui la tienne pour le seul et unique moteur, ni même pour le principe fécondant de la Renaissance. C'est de l'âme du Moyen Âge même que sont sortis les temps nouveaux, et, on le reconnaît maintenant, l'Antiquité n'aurait joué, dans leur venue, qu'un rôle analogue à celui des flèches de Philoctète, heureuses et funestes. Mais ici, le problème se déplace. Tournant le dos aux choses qui meurent, à une haute et forte culture qui penche vers son déclin, on contemple ce qui naît dans le

---

<sup>58</sup> RCC, p. 612.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 613.

<sup>60</sup> « Il existe donc (on peut l'affirmer hardiment) dans l'univers, en un seul temps, une multitude de temps » (R. Koselleck, *Le futur passé*, trad. française, Paris, 1990, p. 10).

même temps et le même lieu. Ce n'est plus le problème du Moyen Âge à son déclin, c'est celui de la Renaissance. (*Automne*, p. 406)

Il est bien possible que cet aléa de traduction ait eu des conséquences sur la compréhension en France de la thèse de Huizinga : il explique en partie le point de vue de Jacques Le Goff, pour qui « si l'on avait demandé à J. Huizinga quel était le sujet fondamental de son livre, il aurait parlé d'abord de l'imbrication intime du Moyen Âge et de ce que nous appelons la Renaissance<sup>61</sup> ». Point de vue qui garde certes une part de vérité si l'on veut par là relever l'approche complexe de la transition Moyen Âge/Renaissance chez Huizinga, mais qui se heurte à la *contradictio in terminis* de la conclusion de l'édition française : d'une part celle-ci souligne le caractère exclusivement médiéval du XVe siècle français (thèse centrale du livre au demeurant) mais, simultanément, affirme que c'est de « l'âme du Moyen Âge même que sont sortis les temps nouveaux ».

Huizinga a sans doute été sensible à cette contradiction et gardera toujours la version originale de *Herfsttij* dans les éditions néerlandaises, avec une coupure plus complexe, mais plus cohérente, entre Moyen Âge et Renaissance, conformément à sa théorie des temporalités multiples à l'œuvre dans l'histoire :

La forme nouvelle et l'esprit nouveau ne se recouvrent pas. De même que les pensées de l'époque nouvelle se manifestaient en atours médiévaux, de même les pensées les plus médiévales étaient énoncées en mètre saphique, avec tout un cortège de figures mythologiques. Le classicisme et l'esprit moderne sont deux choses totalement différentes. Le classicisme littéraire est un enfant né de longue date. L'Antiquité n'a eu guère plus de signification pour le renouvellement des belles lettres que les flèches de Philoctète. Il n'en va pas de même pour les arts figuratifs ni pour la pensée scientifique : là, la pureté antique de la représentation et de l'expression, l'ampleur antique de la curiosité, la maîtrise antique de la vie et la compréhension antique de l'homme ont été bien plus que des adjuvants (*een staf om op te steunen*). Dans les arts figuratifs, la victoire sur le pléthorique, l'exagéré, le tordu, la grimace et la volute flamboyante a été entièrement l'œuvre de l'Antiquité. Et dans le domaine de la pensée, celle-ci a été encore plus indispensable et féconde. Mais dans le domaine littéraire, la simplicité et la pureté se sont développés en dehors, voire malgré le classicisme.

Les quelques uns qui dans la France du XVe siècle adoptent les formes humanistes, n'annoncent encore aucune Renaissance. Car leur disposition mentale (*stemming*), leur orientation, est encore médiévale. La Renaissance ne vient que lorsque la tonalité de la vie (*levenstoon*) change, quand le flux d'un mortel affaissement vital se retourne, et qu'une bouffée de vent frais se met à souffler ; quand mûrit la conscience heureuse que l'on peut retrouver toute la noblesse de l'humanité antique, dans laquelle on s'était miré depuis si longtemps. (VW, III, 402)

Mais si la contradiction semble avoir disparu<sup>62</sup>, la définition de la Renaissance n'est toujours pas plus précise et la surabondance de métaphores ne saurait la remplacer<sup>63</sup>. A vrai dire tous les écrits de Huizinga sur la question donne l'impression d'un recul constant de l'horizon de

<sup>61</sup> J. Le Goff, « entretien avec Claude Mettra », *Automne*, p. II.

<sup>62</sup> Il est possible que le changement survenu dans l'édition française soit aussi dû à un problème de traduction : les dernières lignes de *Herfsttij* sont complexes dans la pensée et métaphoriques dans l'expression, avec l'usage, courant chez Huizinga – et que l'on retrouve chez Michelet – de l'adjectif substantivé. Quoi qu'il en soit, on le constate, ce possible désir de simplification dans l'édition française n'a en rien rendu les choses plus claires.

<sup>63</sup> Il va jusqu'à noter: « Je ne comprends pas la Renaissance. Serait-il aussi possible que mon image en soit erronée ? » (AH 9 I, 1). Ces hésitations sont sans doute à relier au jugement de Huizinga sur Burckhardt, tour à tour laudateurs et très critiques : « la grandeur, l'apport historique de l'œuvre de Burckhardt » (AH 3 I, 1, p. 9) ; « Oui, le poids de Burckhardt. Débarrassons-nous de Burckhardt » (AH 9, I, 1).

la Renaissance, qui, en quelque sorte, peine à *advenir*<sup>64</sup>. Or Lucien Febvre, malgré tous ses points d'accord avec son collègue néerlandais<sup>65</sup>, considère qu'il y a en vérité un changement d'époque au XVI<sup>e</sup> siècle, caractérisé par un triple « effort : vers la science, vers la beauté, vers le divin<sup>66</sup> ». Et si le Moyen Âge a connu de grandes individualités, la différence n'en demeure pas moins avec une Renaissance placée, elle, sous le signe de la *liberté*. Et Febvre d'affirmer, de façon générale, qu'il existe bel et bien « des états de civilisation successifs, et donc nettement distincts, légitimement et nécessairement distincts<sup>67</sup> ».

Nous le voyons, Huizinga et ses collègues français, malgré un rejet partagé de toute approche simpliste du problème de la périodisation, divergent quant à leurs conclusions. Il faut y voir, en dernière instance, l'effet d'une relation très différente *au temps lui-même*<sup>68</sup>. Un phénomène analogue se retrouve dans un domaine également capital : malgré leur commune exigence d'une approche scientifique de l'histoire, les trois historiens n'entendent pas la même chose sous ce mot de « science ».

#### 7.4. La scientificité de l'histoire : sciences de la nature et sciences de l'esprit

Le grand débat et le grand clivage à ce sujet renvoie à la distinction opérée en Allemagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par la philosophie critique de l'histoire, à travers les œuvres de Dilthey, Rickert, Windelband, et poursuivie par Simmel à la génération suivante, entre « sciences de l'esprit », parmi lesquelles l'histoire détient une place privilégiée, et « sciences de la nature ».

---

<sup>64</sup> Force est de constater que son long article sur « Le problème de la Renaissance » n'aboutit pas davantage à une conclusion claire: « Bref lorsqu'on étudie le problème de la Renaissance en vue de lui attribuer la place qui lui revient entre le Moyen Âge et la civilisation moderne, on constate que les questions non résolues et insuffisamment précisées sont encore fort nombreuses [...] Des changements des hésitations, des transitions et des mélanges d'éléments culturels, voilà ce qui résume l'image de la Renaissance [...] Celui qui veut la comprendre devra être sensible à l'union d'un sérieux stoïque, d'une volonté ferme (animée de tout autre chose que d'un désir « d'affirmer sa personnalité ») et d'une gaieté aisée, d'une bonhomie exquise et débordante, d'une naïve absence de tout sentiment de la responsabilité » (RCC, p. 612-613).

<sup>65</sup> Il est ainsi frappant que, d'accord avec Huizinga pour minimiser le rôle de l'Antiquité dans la Renaissance, Febvre emploie la même allégorie de l'archer Philoctète, héros grec de la guerre de Troie : « Nous ne parlons plus guère aujourd'hui, nous parlons de moins en moins (et depuis quelque temps déjà) de la Nuit du Moyen Âge. Ni de la Renaissance qui, dans la pose de l'archer vainqueur, en dissipa les ténèbres à tout jamais » (*Rabelais*, p. 357). Référence humaniste commune à deux grands lettrés, ou écho direct de Huizinga ? Cette dernière hypothèse peut être soutenue, au regard de l'attention consacrée par Febvre à l'œuvre de Huizinga à l'époque de la rédaction de son *Rabelais. Le déclin du Moyen Âge* fait d'ailleurs partie de la bibliographie de l'ouvrage (« L'époque de Rabelais », p. 486).

<sup>66</sup> « La première Renaissance française : quatre prises de vue », *Revue des Cours et conférences*, 1924-1925, n° 11, 12, 13 et 15, repris dans L. Febvre, *Vivre l'histoire*, p. 750- 809.

<sup>67</sup> « D'un mot cette liberté, elle consiste en ceci, essentiellement, que l'homme voit des problèmes là où jadis l'autorité posait des règles. Ainsi se fait le passage d'un individualisme se mouvant en cage à un individualisme se déployant sous le ciel libre » (L. Febvre, *Michelet et la Renaissance*, Paris, 1992, p. 16-17). La démarche de Marc Bloch dans *Les rois thaumaturges* est encore plus claire : car, aussi sensible que Huizinga à la psychologie primitive et aux données anthropologiques, il sait combiner, de façon très claire, dimension de longue durée et éléments d'évolution : d'un côté le pouvoir miraculeux des rois et de l'autre les ruptures à la fois politiques et idéologiques qui vont finir par discréditer la croyance populaire, au terme d'un processus amorcé à la Renaissance (voir notamment le chapitre VI « le déclin et la mort du toucher »).

<sup>68</sup> Voir ci-dessous, Conclusion : « Permanence et changement ».



Or un premier fait doit être noté : la référence de Huizinga à ces penseurs est constante. Elle inspire sa leçon inaugurale de 1905 :

L'exigence selon laquelle la science historique doit se soumettre à la méthode des sciences de la nature, peut être considérée comme définitivement rejetée. Une théorie indépendante des sciences de l'esprit a été à nouveau solidement établie par les études de Dilthey, Simmel, Windelband, Rickert, Spranger, pour ne nommer que les plus récents. (VW, VII, 5)

On la retrouve dans ses grands écrits épistémologiques des années 1920 et 1930 (*De taak der cultuurgeschiedenis* et *De wetenschap der geschiedenis*) et jusque dans son esquisse d'autobiographie intellectuelle de 1943 :

La longue polémique, au cours de laquelle le schématisme creux et les constructions pernicieuses de Karl Lamprecht furent réfutées par Windelband, Rickert, Simmel, Eduard Meyer et d'autres, passa ici pratiquement inaperçue. Pourtant cet affrontement n'avait signifié rien moins qu'une revendication incontournable des sciences de l'esprit ou de la culture pour échapper à l'emprise d'un évolutionnisme sûr de lui des sciences de la nature, une restauration des humanités dans leur indépendance et dans l'égalité de dignité qui leur revenait, et simultanément un refus radical du réalisme historique naïf. (VW, I, 36).

Contraste parlant avec la rareté des références à ces mêmes auteurs chez Lucien Febvre – qui n'évoque Dilthey que dans un article aussi bref que tardif – et chez Marc Bloch, qui lui, n'évoque que Georg Simmel<sup>69</sup>.

L'indépendance de l'histoire à l'égard du modèle des sciences de la nature, que Huizinga a retenu aussi bien de Dilthey que de Rickert, se marque dans toute une série d'analyses ponctuelles : s'il reconnaît avec les *Annales* l'importance du questionnaire de l'historien, il évite le mot d' « hypothèse » et plus généralement tous les termes évoquant le travail des autres sciences, en particulier « évolution » (*ontwikkeling*) auquel il consacre une longue critique<sup>70</sup>. Il s'en prend également à plusieurs reprises la validité du concept de causalité en histoire et plus généralement celui d'un ordre hiérarchisé des facteurs à l'œuvre dans le développement historique. Dans la distinction entre sciences de l'esprit et sciences de la nature, la question de l'existence de lois du développement est évidemment centrale ; et sans surprise Huizinga tranche par la négative :

L'indétermination de la causalité historique a pour conséquence que l'établissement de lois historiques est impossible. Un cas historique ne se répète pas [...] Les facteurs fondamentaux mis en évidence de chaque situation sont continuellement soumis à l'interférence d'un nombre infini de contingences, c'est-à-dire des composantes qui n'ont aucune relation avec la situation précédente. Ce que l'on a voulu faire passer pour des lois historiques n'est rien de plus qu'une régularité observée sur un petit nombre de cas, qui donne l'impression d'une similitude entre certains changements de situations historiques. (VW, VII, 184)

---

<sup>69</sup> Febvre mentionne la traduction d'un ouvrage de Dilthey en français dans les *Mélanges d'histoire sociale* en 1944, « Willem Dilthey : Introduction à l'étude des sciences humaines », MHS, 6, 1944, p. 107 ; Bloch cite lui, Simmel dans son *Apologie* (p. 189). Simmel avait achevé sa carrière universitaire à Strasbourg en 1918 ; Strasbourg redevenue alors française et où Febvre et Bloch seront nommés professeurs dès l'année suivante.

<sup>70</sup> VW, VII, 46-56.

Or dans sa démonstration, Huizinga s'en prend nommément à Lucien Febvre, coupable de croire dans sa conférence sur « L'histoire dans le monde en ruines<sup>71</sup> », à la possibilité de dégager des « lois de l'histoire » :

La véritable façon, a dit l'historien français Lucien Febvre en 1920, de hâter l'heure, où de la masse des faits historiques scientifiquement établis, méthodiquement analysés, groupés en séries constituées et pour ainsi dire organiques, des lois se dégageront, peu à peu [...] Vaine illusion ! [...] Ce ne sont que de vagues constatations d'une régularité supposée, observée d'après un nombre très limité de cas. (VW, VII, 129-130)

Le fait mérite toute notre attention, car il est rare que Huizinga s'engage dans une polémique *ad hominem*. Cette attaque invite naturellement à en examiner la pertinence : l'opposition proclamée des conceptions recouvre-t-elle une véritable divergence des paradigmes ? Quel est le poids du modèle des sciences naturelles dans la conception de la science historique chez Marc Bloch et Lucien Febvre ?

L'examen des positions du premier d'entre eux fait, à vrai dire, apparaître une nette évolution entre le début et la fin de sa carrière, bien établie par la littérature secondaire<sup>72</sup>. Au départ, Marc Bloch laisse transparaître une forte attraction du modèle des sciences exactes. Celui-ci est très prégnant dans son *Carnet « méthodologie historique »* de 1906<sup>73</sup>. Indiscutablement, ses positions épistémologiques évolueront sensiblement par la suite, et l'*Apologie* traduira l'achèvement de cette évolution : anti-objectivisme affirmé, refus de toute causalité mécanique, de tout principe explicatif unique, voire même de tout ordre hiérarchisé des facteurs (« matériel » et spirituel », « économique » et « mental »), mise en exergue de la notion de « structure » où l'ensemble des aspects d'une société sont imbriqués et interagissent :

Dans une société quelle qu'elle soit, tout se lie et se commande mutuellement : la structure politique et sociale, l'économie, les croyances, les manifestations les plus élémentaires comme les plus subtiles de la mentalité<sup>74</sup>.

Nous sommes là bien près de la notion chère à Huizinga de cet « ensemble », ce *samenhang*, dont la compréhension est l'objectif ultime de l'historien, très inspiré par l'idée centrale de Dilthey d'« ensemble interactif » (*Wirkungszusammenhang*)<sup>75</sup>:

Sous le mot culture je comprends une interaction (*samenwerking*) de la vie sociale et de la production intellectuelle réalisée dans une certaine époque. (VW, VII, 163, note 1)

Autre fait remarquable : la proximité étonnante des analyses respectives de Huizinga et de Bloch, pourtant écrites à près de quarante ans de distance, sur l'impérialisme de la sociologie au début du XXe siècle : elle s'explique, pour l'un comme pour l'autre, par le paradigme

---

<sup>71</sup> L. Febvre, « L'histoire dans le monde en ruines », *Revue de synthèse historique*, 30, 1920, p. 1-15 (citation p. 11).

<sup>72</sup> Notamment par O.G. Oexle, *art.cit.*

<sup>73</sup> Repris dans *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, *op.cit.*, p. 85-95.

<sup>74</sup> *Apologie*, p. 185.

<sup>75</sup> Sur cette notion voir, W. Dilthey, *GS*, VII, notamment p. 164-172.

rigide des sciences exactes qui avait alors cours et qui plaçait l'histoire devant un redoutable dilemme. Ainsi pour Huizinga :

Qu'est-ce donc qui a mis la science historique en émoi, qu'est-ce qui a causé ces doutes et cette rumeur de guerre ? Principalement le fait que l'essor admirable des sciences de la nature au XIXe siècle s'est mis progressivement à dominer si puissamment le concept de science en général qu'à un moment donné, les historiens eux-mêmes, tombés à demi inconsciemment sous cette puissante influence, ont dû se demander : mais une discipline, qui dans la position de ses questions, dans ses méthodes, dans la construction de ses concepts, dans la solidité de ses résultats, diverge si fortement des sciences de la nature, mérite-t-elle en vérité encore le nom de science ? Si le critère d'une science exacte était appliqué, alors il ne restait plus que le choix entre deux solutions : ou bien dénier à l'histoire le nom de science, tel qu'on le comprenait, ou bien changer son orientation et ses méthodes, de telle sorte qu'elle détiendrait désormais de fait les caractères d'une science exacte. Un puissant courant allait dans cette direction. Et pouvait-il en être autrement dans le siècle de Comte et de Spencer ? Il paraissait d'ailleurs possible de réformer l'histoire dans ce sens. Cette possibilité, on la voyait dans l'émergence d'une science qui partageait son caractère systématique avec les disciplines exactes et son champ de recherche pour une grande part avec l'histoire : la sociologie. Celle-ci fit donc de très énergiques tentatives pour confisquer l'ensemble du champ historique, et pour revendiquer pour son questionnement, ses méthodes, ses résultats, le nom de véritable science historique. (VW, VII, 4)

Auquel Bloch fait écho dans son *Apologie* :

Les uns crurent possibles, en effet, d'instituer une science de l'évolution humaine qui se conformât à cet idéal en quelque sorte pan-scientifique et ils travaillèrent de leur mieux à l'établir : quitte à prendre parti de laisser finalement en dehors des atteintes de cette connaissance des hommes beaucoup de réalités très humaines, mais qui leur paraissaient désespérément rebelles à un savoir rationnel. C'était ce qu'ils appelaient dédaigneusement, l'événement ; c'était aussi une bonne part de la vie la plus intimement individuelle. Telle fut en somme, la position de l'école sociologique fondée par Durkheim<sup>76</sup>.

Il nous semble toutefois qu'il faille relativiser la portée de la critique de Durkheim par Bloch, à la fois très tardive et contrebalancée par un hommage appuyé « à ce grand effort » auquel « nos études doivent beaucoup<sup>77</sup> ». Le cœur de sa démonstration dans l'*Apologie* ne nous paraît pas rompre véritablement avec le modèle des sciences de la nature. Le fond de sa pensée reste attaché à l'unité fondamentale de la démarche scientifique, quel que soit son objet ; mais une démarche scientifique *qui a profondément changé* à cause de la révolution des sciences de la nature sous l'effet de la théorie de la relativité et la mécanique quantique<sup>78</sup>.

Qu'en est-il de Lucien Febvre ? A coup sûr, la critique que lui adresse Huizinga sur l'idée de « lois de l'évolution » est un peu sévère au moment où elle est écrite, si l'on prend en compte l'évolution de Febvre sur la question, que l'on perçoit déjà dans sa leçon inaugurale de 1933 au Collège de France :

---

<sup>76</sup> *Apologie*, p. 76.

<sup>77</sup> Dans cet ouvrage dédié à Lucien Febvre, ce repentir pourrait bien être en partie explicable par le reproche de « sociologisme » qui avait constitué la principale critique adressée par Lucien Febvre à *La société féodale* (voir ci-dessous, 7.5).

<sup>78</sup> Voir *Apologie*, p. 77-78. A plusieurs reprises dans cet ouvrage, Marc Bloch montre que l'approche probabiliste est aussi valable pour l'histoire que pour les nouvelles sciences de la nature et relève entre les deux, non une différence de « nature » mais de « degré ».

Une science avec des lois ? Peut-être. Tout dépend de ce qu'on nomme Loi. Mot ambitieux, mot lourd de sens divers parfois contradictoires. Lois qui obligent pour l'action, non, nous l'avons dit [...] Des lois ? Si vous parlez de ces formules communes qui, groupant des faits jusque-là séparés, en forment des séries – pourquoi pas ? C'est alors qu'une fois de plus l'histoire éprouvera l'Unité vivante de la Science<sup>79</sup>.

Malgré la nuance, demeure donc la référence constante à cette « unité de la science », l'un des leitmotifs de Henri Berr, étant entendu que, pour Febvre (comme pour Bloch), il ne s'agit plus de la science définie par le paradigme positiviste, mais revue et corrigée par la révolution du début du XXe siècle, qu'il retrace longuement dans sa conférence à l'Ecole Normale Supérieure en 1941<sup>80</sup>. Il nous paraît en tout cas indiscutable de souligner la différence d'approche entre Huizinga d'une part, l'école des *Annales* d'autre part, avec une nuance entre Febvre et Bloch, ce dernier étant le plus marqué par l'héritage durkheimien.

A l'inverse de ses collègues, l'historien néerlandais considère en effet que « l'épistémologie la plus récente » n'a fait que « maintenir le point de vue d'une science de l'esprit indépendante avec encore plus de conviction et une portée plus grande qu'à l'époque où Rickert écrivait ses *Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung* » ; et cela même s'il évoque, références à l'appui, les « tentatives d'une nouvelle approche [...] du côté de la science de la nature, qui, de fait, dans sa doctrine de l'exacitude, n'est pas resté inchangée » (VW, VII, 48). Il n'y voit aucune raison de remettre en cause l'opposition entre les deux types de sciences, affirmant même, à propos de la théorie des générations, que « la liaison de la science de la nature avec l'histoire nous paraît ici, comme presque partout, réfutée par un fossé infranchissable (*onoverbrugbare kloof*) » (VW, VII, 92)<sup>81</sup>. Affirmation qu'il n'argumente pas au demeurant ; bien au contraire, il se refuse explicitement à entrer dans la discussion sur le nouveau paradigme des sciences de la nature. La rédaction de *De wetenschap der geschiedenis* (1937) est à cet égard très significative : examinant la notion des prétendues lois de l'histoire qu'il faudrait découvrir pour assurer la scientificité de celle-ci, il déclare :

Je dois me limiter au maximum dans la discussion de cette exigence. Je veux y laisser de côté (*in het midden laten*) le fait que dans la science de la nature elle-même [...] la conception de la légalité est devenue bien moins rigide qu'elle n'avait cours encore autour de 1900. Restons-en au schéma : une loi scientifique est constatée sous la forme : si A et B apparaissent, C doit aussi apparaître, ces signes représentant des concepts généraux, des abstractions. (VW, VII, 128-129)<sup>82</sup>

<sup>79</sup> L. Febvre, « De 1892 à 1933 : examen de conscience d'une histoire et d'un historien », *art.cit.*, *Combats*, p. 15-16.

<sup>80</sup> L. Febvre, « Vivre l'histoire : propos d'initiation », *Mélanges d'histoire sociale*, 3, 1943, p. 5-18, *Combats*, p. 18-33. La présence du paradigme des sciences physiques chez Febvre est soulignée par G. Massicote, *op.cit.*, p. 32-33.

<sup>81</sup> Une seule fois, Huizinga semble envisager de revenir sur la coupure épistémologique entre les deux types de sciences, dans son compte-rendu de 1909 de la réédition du livre canonique de Bernheim, *Lehrbuch der historischen Methode* : « Il est dommage que Bernheim, lorsqu'il traite de la question de l'existence des lois historiques, n'a pu utiliser le discours rectoral intéressant d'Exner : « Über Gesetze in Naturwissenschaft und Humanistik » (15 oct. 1908. Wien, Hölder, 1909), une tentative (comme Heymans l'a fait plus tôt chez nous) de surmonter le fossé entre les deux groupes de sciences, qui depuis Rickert, paraissait indépassable. » (VW, VII, 233). Mais, comme nous l'avons vu, il réaffirmera par la suite l'existence de ce « fossé infranchissable ».

<sup>82</sup> Volonté d'éviter le débat répétée deux pages plus loin : « Je laisse à nouveau de côté le fait que la science de la nature aussi a dû ces dernières années en rabattre sur la rigoureuse rigidité de son concept de causalité ». Là encore loin de tirer les conséquences attendues de cette mutation majeure, à travers notamment le développement d'une définition probabiliste de la causalité telle que l'adoptent ses collègues des *Annales*, il en reste à un modèle daté de la science expérimentale, toujours présentée comme un schéma de « séries strictement fermées de causes et de conséquences » (VW, VII, 130-131).

Autrement dit, tout se passe comme si les fondateurs des *Annales* trouvaient dans la mutation contemporaine des sciences de la nature matière à repenser la scientificité de l'histoire, alors que Huizinga n'y trouve qu'un argument pour rabattre les prétentions des premières et leur faire perdre de leur superbe.

Sans doute faut-il voir en partie, dans cette réticence à une réflexion épistémologique renouvelée, l'effet de la médiocre compétence de Huizinga dans le domaine scientifique qu'il reconnaît bien volontiers dans son essai d'autobiographie intellectuelle :

Ce qui me surprend moi-même en revenant sur ces années [d'étude] est la presque totale absence non seulement d'intérêt pour les mathématiques et la philosophie, mais aussi de goût pour les sciences de la nature ; et ce, alors même que j'avais des amis qui étaient tout pleins de Haeckel et de Büchner et discouraient sur Lorentz et Maxwell, et que les dispositions de mon père allaient dans les deux directions, le domaine physico-biologique, où il avait trouvé le travail de sa vie, et le littéraire-historique, auquel il ne fut jamais étranger. Ce défaut, je ne l'ai jamais corrigé et ne l'ai qu'à peine ressenti comme un manque ; l'absence de don pour les mathématiques semble s'être prolongée dans ma descendance. Dois-je l'appeler une semi-cécité héréditaire de l'esprit ? (VW, I, 17-18).

Quoi qu'il en soit, la différence d'approche entre l'historien néerlandais et ses collègues français aboutit à une divergence claire dans leurs définitions respectives de l'opération intellectuelle fondamentale de l'historien : *explication* ou *compréhension* du passé ? Il est frappant de voir combien le terme d'« explication » revient sous la plume de Febvre et de Bloch, alors que Huizinga emploie *systématiquement* les deux mots néerlandais correspondant à « compréhension » : *verstaan* et *begrijpen*. Sans doute les deux historiens français évoquent-ils aussi la « compréhension », mais soit comme synonyme d'« explication »<sup>83</sup>, soit dans l'opposition avec l'idée – qu'ils rejettent catégoriquement – d'un « tribunal de l'histoire » où l'historien se ferait « juge » du passé<sup>84</sup>. Il est clair, pour le moins, à voir le flottement de leur vocabulaire, que les fondateurs des *Annales* ne s'inscrivent pas dans la distinction opérée par la philosophie critique allemande entre les deux termes et reprise avec force et constance par Huizinga<sup>85</sup> ; distinction sur laquelle repose en dernière instance l'opposition des deux grands types de sciences.

A cet égard, le rapprochement fréquemment fait entre les positions des fondateurs des *Annales*, en particulier celle de Marc Bloch, avec celle de Max Weber mérite d'être questionné<sup>86</sup> : Weber définit en effet les sciences de l'homme comme des « sciences

---

<sup>83</sup> *Apologie*, p. 73.

<sup>84</sup> Ainsi Marc Bloch dans *La société féodale* : « non pas juger, comprendre, le seul devoir de l'historien » (p. 56), ou encore dans *l'Apologie* le paragraphe intitulé : « Juger ou comprendre ? »

<sup>85</sup> Dans ses notes de cours sur la « théorie de l'histoire », il relève et souligne une citation de Rickert : « Nous devons maintenir séparés (*auseinanderhalten*), « expliquer » (*erklären*) et « comprendre » (*verstehen*) » (AH 117 I, 1.7).

<sup>86</sup> Le rapprochement couramment fait entre la pensée de Weber et celle de Bloch, notamment par O.G. Oexle (*art.cit.*, p. 423-424) ne repose sur aucune référence directe ; l'on suivra ici l'interrogation de J.C. Schmitt qui s'interrogeait sur l'absence de référence à Weber chez Bloch : « Il faudrait savoir, pour Bloch comme pour d'autres historiens ce qu'ils connaissaient de Weber en dehors de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* » (J.C. Schmitt, « Tableau de la civilisation ou histoire problème », dans *Marc Bloch aujourd'hui, Histoire comparée et sciences sociales*, p. 416, note 10). Toutefois Bloch connaissait à l'évidence les grandes lignes de la pensée de Weber par son collègue et ami, le sociologue Maurice Halbwachs, qui donnera dès le premier numéro des *Annales* un long article sur la vie et l'œuvre de Weber, où l'apport épistémologique de ce dernier est très pertinemment abordé (M. Halbwachs, « Max Weber : un homme, une œuvre », in: *Annales d'histoire économique et sociale*, 1, 1929, n°1, p. 81-88). Il nous semble donc que

compréhensives » et maintient catégoriquement leur spécificité par rapport aux sciences expérimentales<sup>87</sup>. Son individualisme méthodologique est en opposition claire avec le paradigme durkheimien que l'on retrouve chez Bloch à travers l'idée anonyme de « structure ». Ce qui – et ceci le distingue radicalement cette fois-ci de la position de Huizinga – ne retire rien à la possibilité de réaliser des imputations *causales*. Autrement dit, pour Weber, comprendre c'est expliquer<sup>88</sup>, tandis que pour les historiens des *Annales*, expliquer c'est comprendre. Huizinga cherche, lui, à « saisir » (*begrijpen*) et à « comprendre » (*verstaan*) une « vision du monde », une *Weltanschauung*, – autre terme cher à Dilthey<sup>89</sup>.

La connaissance de Weber aurait pu être de fait bien utile à nos trois historiens pour sortir de leurs apories, à partir de l'idée fondamentale qui fonde sa démarche : si les sciences de l'homme demeurent distinctes de celles de la nature, *c'est que tout processus social passe nécessairement par les représentations des acteurs* : représentations du contexte dans lequel ils s'inscrivent comme du comportement qu'ils adoptent, *que ces représentations soient adéquates ou illusives, formulées ou implicites, conscientes ou non*. Dans une telle perspective, tout déterminisme, et même toute causalité mécanique, ne peuvent être opératoires, car les « déterminations » qu'elles soient économiques, sociales, voire médicales (comme « les grandes mortalités » évoquées par Marc Bloch dans sa critique de Huizinga<sup>90</sup>) n'exercent leurs effets *sociaux* que par le prisme des représentations collectives. Nul besoin de voir dans cette conviction un quelconque idéalisme philosophique mais une simple évidence *phénoménologique*.

Mais, au-delà des aléas de la réception de Weber dans les deux pays<sup>91</sup>, il convient de voir que les positions respectives de Huizinga et des fondateurs des *Annales* s'inscrivent dans des traditions intellectuelles différentes. Il est ainsi essentiel de replacer les vigoureuses protestations de scientificité de la part de Bloch et Febvre dans le contexte d'une tradition puissante en France de soupçon voire d'hostilité à l'histoire, considérée comme un savoir « incertain », aux méthodes peu rigoureuses et aux résultats peu convaincants. Critique qui remonte à Descartes et à Pascal – d'accord au moins sur ce point ! – et qui sera régulièrement réactivée, de Cournot à Valéry en passant par Durkheim et Simiand. Cette défiance

---

l'absence de référence à Weber relève, chez Bloch comme chez Febvre, bel et bien d'un choix épistémologique en faveur d'un paradigme scientifique unique.

<sup>87</sup> Il y a en effet, pour Weber, entre les deux types de science « une hétérogénéité de principe ». (*Essais sur la théorie de la science*, trad. française, Paris, 1965, p. 160).

<sup>88</sup> La sociologie est « une science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets » (M. Weber, *Economie et société*, trad. française, 1995, p. 28).

<sup>89</sup> Le texte suivant de Dilthey montre à quel point Huizinga est dans la lignée du philosophe allemand :

« Cette compréhension ne désigne pas seulement un procédé méthodologique spécifique que nous adoptons face à de tels objets ; il ne s'agit pas seulement entre sciences de l'esprit et sciences de la nature, d'une différence dans la position du sujet par rapport à l'objet, d'un type de démarche, d'une méthode, mais le procédé de la compréhension est objectivement fondé en ceci que l'élément extérieur qui constitue l'objet des sciences de l'esprit se différencie absolument de celui des sciences de la nature. L'esprit s'est objectivé dans ces réalités extérieures, des fins s'y sont forgées, des valeurs s'y sont réalisées, et c'est précisément cette dimension spirituelle, inscrite en elles, que la compréhension saisit. Il y a entre moi et ces réalités une relation vitale. » (W. Dilthey, *GS*, VII, p. 118-119, traduction S. Mesure, *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, *op.cit.*, p. 72).

<sup>90</sup> M. Bloch, « Johan Huizinga... », *art.cit.*, p. 35.

<sup>91</sup> Huizinga n'a qu'une connaissance modeste et indirecte de Weber, comme il le reconnaît dans sa réponse à Jan Romein, qui avait cru percevoir leurs convergences théoriques (VW, VII, 163, note 1). Il semble qu'il connaissait surtout *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, sur lequel d'ailleurs il est très réservé, comme nous l'avons vu dans sa *Nederland's beschaving* (voir chapitre 6.2).

« antihistorique » – qui n'exclut pas, nous l'avons vu, la passion des Français pour l'histoire<sup>92</sup> – est relevée par Huizinga, notamment dans sa réponse aux attaques de Valéry lui-même :

Ce n'est assurément pas en tant que porte-parole de l'anti-historisme bruyant du jour, que le poète-philosophe prend cette position. Quiconque connaissant son opinion profonde ne croira cela un instant. Valéry renouvelle bien plutôt l'anti-historisme sobre de Descartes, avec lequel ses contemporains le comparent d'ailleurs avec insistance. Dans sa quête de la clarté, de l'exactitude, de la pureté mathématique, Valéry n'a pas de place pour les fantasmagories de l'histoire. (VW, VII, 157)

Cette force de la tradition cartésienne explique ce que l'on pourrait appeler un véritable « complexe de scientificité » de l'historiographie française, toutes écoles confondues. A cet égard le fossé entre l'Ecole des *Annales* et ses prédécesseurs méthodiques n'est pas aussi grand qu'il n'y paraît : la *méthode* justement, à laquelle Marc Bloch lui-même réitère son indéfectible attachement, n'est-elle pas ce par quoi l'histoire se rattache aux autres sciences ? Ne constitue-t-elle pas la référence et le langage partagés qui donnent existence et cohérence à une communauté de savants, celle des historiens professionnels ? L'on retrouve ici tout le poids du cartésianisme dans la tradition intellectuelle française, où toute démarche qui se revendique comme scientifique se doit de décliner son « discours de la méthode ». Ceci est vrai de Claude Bernard comme de Durkheim, de Langlois et Seignobos, comme d'Henri Berr, de Marc Bloch ou de Lucien Febvre. Tradition qui explique le poids particulier du paradigme des sciences exactes dans le champ des sciences humaines, comme en témoigne le vocabulaire des fondateurs des *Annales* : « laboratoire », « programmes de recherches », « enquêtes collectives », « statistiques » et qui ne feront que se développer avec la deuxième génération des *Annales*, férue d'« histoire quantitative », sous l'influence d'Ernest Labrousse<sup>93</sup>. Une histoire quantitative à laquelle ne croit justement pas Huizinga, qui théorise ce choix dans ces termes :

Le monde moderne pousse de fait la pensée toujours davantage vers l'appréciation quantitative de toutes les relations, exprimables seulement dans le nombre (*het getal*). Dans ce glissement de la manière de pensée se trouvent de grands dangers, le moindre n'étant pas pour le produit intellectuel qui s'appelle l'histoire. Car elle n'y échappe pas non plus. Il lui revient de plus en plus de faire l'analyse des grandeurs collectives et le nombre devient seigneur et maître du concept. Or, dans le nombre le récit s'évanouit et aucune image ne naît. (VW, VII, 206)

De fait les chiffres sont rares dans l'œuvre historique de Huizinga ; mais – et l'on mesure ici la distorsion entre théorie et pratique –, ils ne sont pas pour autant absents : nous avons vus les

---

<sup>92</sup> Voir ci-dessus, chapitre 4.1.

<sup>93</sup> En termes institutionnels, l'effet de cette tradition intellectuelle nationale a été la prégnance du modèle d'organisation et du vocabulaire des sciences expérimentales sur les sciences humaines, bien analysé par Pierre Bourdieu (voir ci-dessus chapitre 2.4). Olivier Dumoulin a montré cet effet de légitimation de ces dernières par l'emploi du vocabulaire des premières au cours des années 1930 ; ainsi dans le projet d'« institut d'histoire des textes » de Félix Grat de 1937 : « Ce qui frappe dans le projet de Grat, c'est l'adoption complète du modèle d'organisation de la science défini par les scientifiques : « organiser la recherche » afin de fournir aux « chercheurs » des « instruments de travail » toutes ces expressions appartiennent au champ sémantique de la recherche en sciences expérimentales ». Le fait prend une portée encore plus générale avec la préfiguration du CNRS due à un « vrai » scientifique Jean Perrin qui trahit « un véritable « mimétisme à l'égard des sciences exactes [qui] n'est pas un simple effet de mode [...] véritable tropisme qui tend à calquer l'organisation des sciences de l'homme sur celle des sciences exactes, elles-mêmes impliquées dans le processus de rationalisation de la production. » (O. Dumoulin, *Profession historien*, *op.cit.*, p. 205-206).

données budgétaires de son « Histoire de l'université de Groningue »<sup>94</sup>. De même, dans son étude sur les traces du passé frison de la province de Groningue, il établit dans des tableaux chiffrés la fréquence des patronymes frisons<sup>95</sup>.

Quoi qu'il en soit, la divergence de conceptions et de traditions entre Huizinga et ses collègues français traduit également des positionnements disciplinaires différents. La perspective des *Annales* est bien connue : c'est la promotion de l'interdisciplinarité sur laquelle ses deux fondateurs reviendront inlassablement. A coup sûr le Centre de synthèse, tant sur la plan intellectuel à travers la pensée d'Henri Berr, vibrant promoteur de « l'unité de la science », que sur le plan pratique avec les « semaines de synthèse », a constitué un facteur déterminant d'apprentissage de cette interdisciplinarité. Et l'on sait comment les fondateurs des *Annales* ont tenté d'attirer à eux des spécialistes d'autres disciplines : démographes, géographes, économistes, sociologues, etc. Un héritage bien adaptée à la situation française de l'entre-deux guerres, où prôner l'interdisciplinarité plutôt que défendre bec et ongles le pré carré de l'histoire paraissait de nature à garantir bien plus sûrement le primat de cette dernière. Pour Febvre, c'est à l'historien, refusant de s'enfermer dans la tour d'ivoire de sa discipline, d'assumer ce rôle d'architecte, entouré des artisans des autres corps de métiers :

Commençons, nous, par le commencement : par les plans d'architectes [...] Les temps sont passés de l'universalisme. Partout, dans tous les domaines [...] Quelle leçon en tirer ? Qu'Alexandre mort, son Empire se divise ? [...] Alors si on laissait le successeur d'Alexandre régner sur tout l'empire, mais en lui imposant la collaboration de cinq ou six hommes<sup>96</sup>.

Métaphore impériale significative suivie par la description sans ambiguïté d'un historien bel et bien placé, tel Lucien Febvre lui-même dans le vaste chantier de *l'Encyclopédie française*, au carrefour de l'entreprise, et investi de la mission d'ordonnateur des autres sciences de l'homme. L'attitude de Huizinga est sensiblement différente. Non qu'il prône le moins du monde un « superbe isolement » de l'histoire : dès sa leçon inaugurale de 1905, il prend ses distances avec l'intransigeance des héritiers de Ranke, et notamment du médiéviste Von Below, leur figure de proue dans la fameuse *Methodenstreit* contre Lamprecht :

Personne ne voudra un instant maintenir que les règles, les types, les catégories, qui sont mis en place par les sciences de l'esprit systématiques, comme l'ethnologie, l'économie, la science juridique n'auraient aucune valeur pour l'histoire pure. C'est aller trop loin, lorsque Von Below dit que c'est la tâche désigné de l'historien de s'opposer aux constructions des sciences systématiques. Pourquoi n'utiliserait-il pas ces constructions pour ce à quoi elles sont utiles, à savoir l'établissement et le groupement des faits et des ensembles ? (VW, VII, 7)

Dans *De taak der cultuurgeschiedenis*, il revient avec confiance sur cette convergence possible, en citant notamment l'œuvre de Mauss qu'il connaît bien :

---

<sup>94</sup> Voir ci-dessus chapitre 2.3.

<sup>95</sup> « Hoe verloren de Groningsche Ommelanden hun oorspronkelijk Friesch karakter ? », (« Comment le pays de Groningue a perdu son caractère frison d'origine ? », 1914, (VW, I, 464-521). Voir notamment les tableaux de patronymes de propriétaires terriens au milieu du XVIe siècle, p. 499-503.

<sup>96</sup> L. Febvre, « Les recherches collectives et l'avenir de l'histoire », *Revue de synthèse*, 11, 1936, n° 1, p. 5-14, repris dans *Combats*, p. 55-60 (citation p. 59).



Il n'y a donc pas de danger, qu'une histoire culturelle, qui prenne désormais en compte davantage que jusqu'à présent les données des sciences de l'esprit systématiques, livre par là l'héritage de Cléo à la sociologie redoutée, qui lui a déjà instruit un procès. Elle peut pour son propre salut apprendre bien des choses des sociologues, sans le moins du monde se réduire au service de petite main et de domestique des sciences systématiques des formes sociales. Un contact étroit (*hecht*), aussi bien avec la sociologie pratique des Américains, que la sociologie historique de Marcel Mauss et la sociologie philosophique de Max Scheler, Hans Freyer et d'autres, ne peut que profiter à l'exercice de l'histoire culturelle. (VW, VII, 84)

Cette ouverture d'esprit ne saurait surprendre chez un historien, qui a, dès ses années de lycée, pris connaissance des grandes œuvres de l'anthropologie et de l'ethnologie et qui, avec *Homo ludens*, donne lui-même un essai largement illustré par les acquis de ces disciplines : l'analyse du *potlatch* par Mauss dans son *Essai sur le don*, y est ainsi longuement reprise, tout comme l'étude pionnière de Malinowski sur la Mélanésie<sup>97</sup>. Un proche de Mauss, historien de formation, dont l'œuvre et l'engagement sont aussi très marqués par Durkheim, le sinologue Marcel Granet, est également une référence centrale du même chapitre de *Homo ludens*, consacré au « Jeu et la compétition »<sup>98</sup>. C'est également à la psychologie française, reconnaît Huizinga, qu'il emprunte le mot de « ludique »<sup>99</sup> (*ludiek*), que son livre va contribuer à populariser dans toutes les langues.

Mais s'il plaide témoin dans son œuvre d'une curiosité universelle il prend bien soin de distinguer sa démarche de celle des autres sciences de l'homme : dans l'avant-propos d'*Homo ludens*, il marque aussi bien ses distances avec la psychologie qu'avec l'ethnologie :

On remarquera que je m'abstiens le plus possible de recourir à l'interprétation psychologique du jeu, en dépit de son intérêt, et que je ne fais qu'un usage très limité des concepts et des explications de l'ethnologie, dussé-je parfois mentionner des faits ethnologiques<sup>100</sup>.

Par ailleurs, il ne se pose jamais en promoteur d'une véritable interdisciplinarité dans l'organisation pratique, c'est-à-dire collective, de la recherche. Son œuvre elle-même, de part en part solitaire, témoigne d'une attitude diamétralement opposée à celle des *Annales*. Le fait n'échappe pas à un commentateur qui n'est autre Lucien Febvre : après avoir exprimé ses réserves sur *L'Automne du Moyen Âge*, ce dernier poursuit sur la nécessaire collaboration avec les psychologues pour reconstituer les mentalités du passé :

[...] voilà le but dernier de l'historien – mais qui ne sera pas atteint par des isolés, même s'ils ont souci de prendre la liaison avec les psychologues. La tâche est énorme pour les historiens, s'ils veulent procurer aux psychologues les matériaux dont ceux-ci ont besoin pour élaborer une psychologie historique valable. Si énorme, qu'elle ne dépasse pas seulement les forces et les moyens d'un seul

---

<sup>97</sup> M. Mauss, *Essai sur le Don*, paru dans *l'Année Sociologique*, Paris 1923/1924 et B. Malinowski, *The Argonauts of the Western Pacific*, Londres, 1922, voir *Homo ludens*, p. 90-96. Voir ci-dessus, Introduction, « Les clefs d'une ascension sociale » et, pour les relations avec Mauss, chapitre 1.2.

<sup>98</sup> Marcel Granet (1884-1940), normalien et agrégé d'histoire, professeur de langue et littérature chinoises à l'École nationale des Langues orientales. Huizinga se réfère à plusieurs de ses ouvrages : *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, Paris, 1919 (dédié à la mémoire d'Émile Durkheim et du sinologue Édouard Chavannes), *Danses et légendes de la Chine ancienne*, Paris, 1926 (dédié à Marcel Mauss), *La civilisation chinoise*, Paris, 1929 (voir *Homo ludens*, p. 85-100).

<sup>99</sup> *Homo ludens*, p. 12.

<sup>100</sup> *Ibid.*

homme : elle dépasse le domaine d'une seule science, ou de deux. Elle suppose, pour être menée à bien, la négociation de tout un réseau d'alliances<sup>101</sup>.

Positionnement décidément différent entre Huizinga et ses collègues français, qui ne s'inscrivent pas dans le même paradigme. Le fait est relevé par Henri Berr lui-même, l'un des rares connaisseurs de l'épistémologie de Huizinga, à laquelle il a eu accès par la publication allemande des *Wege der Kulturgeschichte*. Récapitulant le travail de « synthèse » à travers les différents pays « au bout de trente ans », Berr marque ses divergences avec la philosophie critique allemande qui, selon lui, « travaillait surtout à justifier l'histoire traditionnelle, l'histoire historisante et à tracer une barrière entre les sciences de la nature et l'histoire, science de l'esprit ». Avant d'en venir à Huizinga :

Nous ne nous dissimulons pas – et c'est regrettable, à nos yeux, mais provisoirement inévitable – que « l'homme de la synthèse », pour employer une expression d'un historien hollandais, J. Huizinga, a, ici et là, des traits assez différents. Bien plus, en un même historien, très souvent se mêlent ou se combattent des tendances diverses. Huizinga, précisément, dans le monde de l'histoire un des esprits les plus ouverts, les plus avertis, nous en pourrait servir de preuve. Dans un ouvrage récent, qui est plein d'idées et de talent, il déclare, avec raison, que la synthèse ne doit pas seulement couronner l'analyse, qu'elle doit la diriger. Il parle avec sympathie du Centre de Synthèse et de sa tentative de Vocabulaire historique destiné à unifier, par le langage, la pensée même des historiens. La conception synthétique, qui, en somme, lui semble devoir présider à leur activité, c'est celle de *Kultur*. La *Kulturgeschichte*, telle qu'il la conçoit, est faite de l'ensemble des sciences sociales particulières. Elle ne peut que gagner au contact de la sociologie, – américaine, française, allemande –, mais elle a sa méthode propre, en rapport avec son essence particulière. Cette méthode, qui s'oppose à celle du positivisme ou d'un évolutionnisme trop naturaliste, [...] Huizinga, qui est très au courant des choses germaniques, ou l'a puisée ou l'a confirmée chez les théoriciens allemands : il a lu, outre les ouvrages classiques, en quelque sorte, bon nombre des plus récents écrits, – ceux d'Eduard Spranger, de Hans Freyer, de Theodor Litt, d'Erich Rothacker. [...] Au confluent de la synthèse historique et de l'histoire-science-de-l'esprit, sa pensée garde une sorte de neutralité<sup>102</sup>.

## 7.5. « Mentalités » ou « représentations » ? Le grand malentendu

Conséquence de cette différence de paradigme, Huizinga et ses collègues français n'ont pas davantage la même approche des « mentalités », même si l'on considère, et avec raison, qu'ils ont tous trois été les pionniers de ce secteur de l'histoire. Au demeurant, *jamais* Huizinga n'emploie le terme de mentalité, mais celui d'« esprit » (*geest*), de « représentation » (*voorstelling*), de « pensée » (*gedachte*) ou d'« image » (*beeld*)<sup>103</sup>. A vrai dire il convient, sur cette question des mentalités, de faire la distinction non seulement entre l'historien néerlandais et ses collègues français mais aussi entre Bloch et Febvre, tant leur

---

<sup>101</sup> L. Febvre, « Une vue d'ensemble : Histoire et psychologie », *art.cit.*, *Combats*, p. 219.

<sup>102</sup> H. Berr, « Au bout de trente ans », *Revue de Synthèse*, 50, 1930, p. 5-27.

<sup>103</sup> Certes le mot *mentaliteit* n'était pas encore d'usage en néerlandais ; il n'entrera dans la langue qu'après 1945, précisément sous l'influence des *Annales* ; mais l'argument tient peu face à un historien qui d'une part connaît très bien et très tôt l'œuvre de Bloch et de Febvre et qui, d'autre part, on le sait, n'a jamais reculé devant un néologisme. Comme adjectif, Huizinga utilise le mot habituel mais très vague de *geestelijk*, qui renvoie à *geest* (esprit) et signifie, selon les contextes, « spirituel », « intellectuel » ou... « mental ».

définition et leur pratique de cette histoire est différente<sup>104</sup>. Or, différente est également leur interprétation et leur appréciation de *L'Automne du Moyen Âge*. Les deux faits doivent être mis en relation : en effet la thèse que l'on voudrait défendre ici est que les positions respectives de Bloch et Febvre vis à vis de Huizinga, exprimées dans des débats épistémologiques décisifs, sont hautement révélatrices de leurs conceptions respectives de l'histoire culturelle et de leurs divergences à ce sujet.

Dans le cas de Marc Bloch, il y a sans doute lieu de voir une évolution dans son jugement sur Huizinga, positif au départ, de plus en plus distant au fil des années 1930, comme le montre ses remarques critiques dans sa correspondance avec Febvre et l'absence de toute référence à l'historien néerlandais dans *La société féodale*. Mais dès le compte-rendu de la deuxième édition allemande de *Herbst des Mittelalters* en 1928, Bloch faisait déjà d'importantes réserves sur l'approche de son collègue néerlandais. Parmi les reproches principaux le premier concernait l'influence des conditions de vie – et de mort – sur les représentations collectives :

Il est à peine question des épidémies qui furent pour les hommes du Moyen Âge finissant une terreur constante : pourtant l'angoisse perpétuelle des « grandes mortalités » paraît de nature à expliquer cette hantise de la mort, si sensible alors dans la littérature et l'art et peut-être aussi quelques traits plus profonds de la physionomie morale de l'époque.

La deuxième critique – la plus importante aux yeux de Bloch – a trait à l'impasse sur les différences sociales :

Surtout la méthode me paraît présenter une lacune vraiment grave : il est sans cesse question de la société du temps comme si elle était une, ou peu s'en faut : peut-on cependant concevoir une psychologie collective qui ne fasse aucune différence entre les classes sociales<sup>105</sup> ?

En vérité, l'on est frappé par la continuité entre ses réserves à l'égard de l'œuvre de Huizinga et son propre travail, qui mettra justement en valeur dans *La société féodale* ce qu'avait « négligé » naguère l'historien néerlandais : l'impact des conditions matérielles sur les représentations et l'approche socialement différenciée de la culture médiévale. A cet égard le texte de 1928 prend une valeur programmatique pour la grande histoire du Moyen Âge qu'écrira Bloch quelque dix ans plus tard. Et ce d'autant plus qu'il revient, dès 1929, sur sa divergence avec Huizinga sur cette question de la différenciation sociale et précisément sur le statut de la psychologie dans *L'Automne* qu'il oppose à la démarche de Lucien Febvre dans son *Luther* :

On a peut-être en France accordé trop peu d'attention à une des rares études de mentalité collective tentées au cours de ces dernières années ; le volume que M. Huizinga a, sous le titre assez fâcheux de *Herbst des Mittelalters* (traduction allemande, 2<sup>ème</sup> édition, 1928) a consacré aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ; malheureusement, psychologie de toute une époque vue d'ensemble, et non, ce qui permettrait d'observer la réalité, psychologie des divers milieux sociaux à une époque donnée. M. Lucien Febvre,

---

<sup>104</sup> Comme l'a bien montré André Burguière dans *L'Ecole des Annales, une histoire intellectuelle, op.cit.* Voir ci-dessus, Introduction, « Problématique ».

<sup>105</sup> Marc Bloch, *art.cit.*, p. 35.

dans son *Luther*, s'est efforcé, avec beaucoup de bonheur, de mettre en lumière la pression du milieu social sur une puissante âme individuelle<sup>106</sup>.

En somme, l'on voudrait avancer ici l'hypothèse du caractère déterminant de sa lecture de *L'Automne du Moyen Âge* dans la genèse de *La société féodale*. Autrement dit, concevoir ce dernier ouvrage en partie comme une *réplique* au premier. Rappelons que c'est Marc Bloch qui avait écarté l'idée de confier le nouveau volume de *L'Évolution de l'humanité* à Huizinga et s'était proposé lui-même pour l'écrire<sup>107</sup>. Comment ne pas voir d'autre part un écho du sous-titre de *Herfsttij* (« Étude des formes de vie et de pensée »), dans le titre du deuxième chapitre de *La société féodale* : « Façons de sentir et de penser » ? Et comment, dès lors, ne pas interpréter l'étrange oubli de *L'Automne* dans la bibliographie – mais aussi de tous les autres écrits de Huizinga sur le Moyen Âge – comme une nouvelle expression de la rivalité entre les deux médiévistes ? Le plan même de l'ouvrage de Bloch place significativement les « façons de sentir et de penser » en deuxième rang, après « conditions matérielles et tonalité économique » et cet ordre d'exposition traduit clairement le sens dans lequel opèrent les déterminations<sup>108</sup>. Les conclusions sont ainsi claires quant à l'impact du facteur économique et en particulier monétaire sur les structures sociales comme sur les mentalités :

Si la société féodale a perpétuellement oscillé entre ces deux pôles, l'étroite relation d'homme à homme et le nœud distendu de la tenure terrienne, la responsabilité en revient, pour une large part, au régime économique qui, à l'origine du moins, lui interdit le salariat<sup>109</sup>.

Quelle que soit les professions de foi de Marc Bloch en faveur de la pluralité des facteurs et de l'incertitude de la causalité – on mesure là encore la distance entre épistémologie et pratique de l'historien – il y a là une différence d'accent très net avec *L'Automne du Moyen Âge*. Rien n'est plus parlant quant à ce traitement différent de la sphère des mentalités qu'une comparaison entre les premières lignes de *L'Automne* et le début du chapitre sur les « façons d'agir et de penser » dans *La société féodale* :

Huizinga :

Quand le monde était de cinq siècles plus jeune qu'aujourd'hui, les événements de la vie se détachaient avec des contours plus marqués. De l'adversité au bonheur, la distance semblait plus grande ; toute expérience avait encore ce degré d'immédiat et d'absolu qu'ont le plaisir et la peine

---

<sup>106</sup> M. Bloch, « Charles Blondel. Introduction à la psychologie collective », Paris, 1928, *Revue historique*, 54, 1929, n°160, p. 398-399 (note sur Huizinga p. 399).

<sup>107</sup> Voir ci-dessus, chapitre 1.4.

<sup>108</sup> Le chapitre « façons de sentir et de penser » est, plus précisément le *deuxième* chapitre du livre *deuxième* (« Les conditions de vie et l'atmosphère mentale ») de la première partie du tome premier de *La société féodale*. Il est frappant que, si plusieurs commentateurs français soulignent à juste titre la qualité de cette analyse des « façons de sentir et de penser », considéré par Jacques Le Goff comme « la partie la plus originale de la société féodale » (préface à M. Bloch, *Les rois thaumaturges*, Paris, 1983, p. XXVIII), certains font l'impasse sur la position exacte de ce chapitre dans le livre, dont il ne constitue *justement pas* le début. Le présenter ainsi force donc la réalité en ne respectant pas le *contexte* dans lequel il s'insère (par exemple chez J.-C. Schmitt, *art. cit.*, p. 407 et 412).

<sup>109</sup> *La société féodale*, p. 115. Dans la description qui suit de « la révolution économique du second âge féodal » l'on observe le même mouvement de l'explication : « L'évolution de l'économie entraînait une véritable révision des valeurs sociales » (*ibid.*, p. 114).

dans l'esprit d'un enfant. Chaque acte, chaque événement était entouré de formes fixes et expressives, élevé à la dignité d'un rituel. Les choses capitales, naissance, mariage et mort, se trouvaient plongées, par le sacrement, dans le rayonnement du divin mystère ; les événements de moindre importance, eux aussi, voyage, tâche ou visite, étaient accompagnés d'un millier de bénédictions, de cérémonies et de formules.

Contre l'adversité et l'indigence, il était moins d'adoucissement qu'aujourd'hui ; elles étaient plus redoutables et plus cruelles. La maladie et la santé présentaient un plus grand contraste ; le froid et les ténèbres de l'hiver étaient des maux plus âprement sentis. On jouissait plus avidement de la richesse et des honneurs, car ceux-ci contrastaient plus encore que de nos jours avec la misère environnante [...] Entre la ville et la campagne, même contraste bien marqué. La ville médiévale ne se perdait pas en sordides banlieues ; enfermée dans ses murs, elle s'élevait, compacte, hérissée d'innombrables tours. Les maisons de pierre des nobles et des marchands étaient hautes et menaçantes, mais c'étaient les églises qui dominaient la ville de leurs masses altières.

L'opposition entre la lumière et les ténèbres, entre le silence et le bruit était aussi plus grande qu'aujourd'hui. La ville moderne ne connaît plus guère l'ombre et le silence absolu, l'effet d'une lumière ou d'un cri isolé et distant.

Les formes symboliques et les contrastes perpétuels avec lesquels toute chose se présentait à l'esprit donnaient à la vie quotidienne une émotivité qui se manifestait par ces alternatives de désespoir ou de joie délirante, de cruauté ou de profonde tendresse, entre lesquelles oscillait la vie au Moyen Âge<sup>110</sup>.

Bloch :

L'homme des deux âges féodaux était, beaucoup plus que nous, proche d'une nature, de son côté, beaucoup moins aménagée et édulcorée. Le paysage rural, où les friches occupaient de si larges espaces, portait d'une façon moins sensible la marque humaine. Les bêtes féroces, qui ne hantent plus que nos contes de nourrices, les ours, les loups surtout, vaguaient dans toutes les solitudes, voire parmi les campagnes cultivées elles-mêmes. Autant qu'un sport, la chasse était un moyen de défense indispensable et fournissait à l'alimentation un appoint presque également nécessaire. La cueillette des fruits sauvages et celle du miel continuaient de se pratiquer comme aux premiers temps de l'humanité. Dans l'outillage, le bois tenait un rôle prépondérant. Les nuits, que l'on savait mal éclairer, étaient plus obscures, les froids, jusque dans les salles des châteaux, plus rigoureux. Il y avait, en un mot, derrière toute vie sociale, un fonds de primitivité, de soumission à des puissances indisciplinables, de contrastes physiques sans atténuation. Nul instrument n'existe qui permette de peser l'influence qu'un pareil entourage pouvait exercer sur les âmes. Comment ne pas supposer, cependant, qu'il contribuât à leur rudesse ? Une histoire plus digne de ce nom que les timides essais auxquels nous réduisent aujourd'hui nos moyens ferait leur place aux aventures du corps. C'est une grande naïveté de prétendre comprendre des hommes sans savoir comment ils se portaient [...] Parmi tant de morts prématurées, beaucoup étaient dues aux grandes épidémies, qui s'abattaient fréquemment sur une humanité mal outillée pour les combattre ; chez les humbles, en outre, aux famines. Jointes aux violences journalières, ces catastrophes donnaient à l'existence comme un goût de perpétuelle précarité. Là fut probablement une des raisons majeures de l'instabilité de sentiments, si caractéristique de la mentalité de l'ère féodale, surtout durant son premier âge. Une hygiène certainement médiocre contribuait aussi à cette nervosité<sup>111</sup>.

La proximité des thèmes (différence radicale de ce temps et du nôtre, contraste jour/nuit et ville/campagne, proximité immédiate de la nature, omniprésence de la mort) et la parenté des styles, rythmés par le balancement binaire d'une suite d'antithèses, sont à ce point frappantes que l'on ne peut d'empêcher de penser à un phénomène *d'intertextualité*. Bloch, malgré son

---

<sup>110</sup> *Automne*, p. 10-11.

<sup>111</sup> *La société féodale*, p. 116-117.

silence bibliographique, était imprégné du texte de Huizinga ; mais un texte qu'il donne l'impression de « corriger », à la lumière des objections qu'il lui avait faites dix ans auparavant. Car cet effet de réécriture porte précisément sur la relation entre conditions de vie et représentations. Alors que chez Huizinga les secondes englobent les premières dans une *Weltanschauung*, où la question de l'ordre des facteurs n'affleure jamais, l'exposé de Marc Bloch met en relief l'effet des conditions de vie sur l'atmosphère mentale. En témoigne en particulier le rôle des épidémies sur le sentiment de la mort, que Bloch avait justement reproché à Huizinga de ne pas avoir assez mis en valeur dans *L'Automne*.

Mais le sujet de Huizinga est ailleurs : ce qui retient son attention c'est justement la force persistante de ses représentations héritées du passé, malgré les mutations sociopolitiques radicales en cours. Force qui s'explique par leur enracinement dans des pulsions primitives (érotisme, rivalité et amitié guerrières, sentiment de groupe), dans les circonstances historiques (besoin de fuir un présent sombre), et surtout dans la sacralité où baignent toutes les manifestations de la vie sociale et en assure, par un processus généralisé de *ritualisation*, la longévité. De sorte que le vrai sujet de *L'Automne du Moyen Âge* pourrait bien être cette inertie étonnante des formes de la vie mentale et ses conséquences sur la société et la politique du temps.

L'historien néerlandais s'est expliqué à plusieurs reprises sur le sens profond de sa démarche, en particulier dans une lettre de juin 1922 au peintre Antoon Derkinderen qui l'interrogeait sur l'absence d'analyse sociale dans *Herfsttij*. Huizinga répond :

Oui, parce que dans le questionnement limité que je me suis donné, ces questions ne se posaient pas. Un grand manque, direz-vous. Assurément je le reconnaîtrais si j'avais voulu que mon livre fût considéré comme une histoire culturelle complète de cette époque. Mais je l'ai nommé à dessein (*opzettelijk*); « étude des formes de vie et de pensée », rien de plus<sup>112</sup>.

La précision, on le voit, aurait pu être adressée à Marc Bloch. Marc Bloch, auquel Huizinga, de son côté, a réservé un compte-rendu encore plus ambivalent de ses propres *Rois thaumaturges*<sup>113</sup>. Certes, l'historien néerlandais, qui est déjà une autorité en Europe, démontre une nouvelle fois sa liberté et sa curiosité d'esprit en consacrant son attention à un jeune professeur de Strasbourg, connu du seul petit monde des médiévistes : *Les rois thaumaturges* passent en effet totalement inaperçus de la corporation aux Pays-Bas, en particulier du *Tijdschrift voor Geschiedenis*. Mais le contenu du compte-rendu de Huizinga est décevant, surtout si on le compare avec celui que Marc Bloch consacra de son côté à *L'Automne*. Le jugement est certes positif (Bloch aura donné « l'ouvrage standard » sur la question) mais Huizinga n'y voit qu'un « trésor (*schatkamer*) de particularités concernant un phénomène remarquable de l'histoire de la royauté ». Il se garde de toute considération théorique sur le sujet ou la méthode de Bloch, se contentant de quelques remarques formelles (« une certaine prolixité dans l'exposé ne lui est pas étrangère [...] Une répartition plus stricte de la matière aurait pu prévenir bien des répétitions »). Sans doute, la taille et la forme

---

<sup>112</sup> Lettre de Huizinga à A. Derkinderen, 2 juin 1922, *Corr. hors BW*.

<sup>113</sup> J. Huizinga, « M. Bloch, Les rois thaumaturges. Etude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale en France et en Angleterre », *Tijdschrift voor rechtsgeschiedenis*, 6, 1925, p. 354-356 (VW, IV, 127-129).

très érudite du livre de Bloch – et il faut bien le dire son côté « touffu » reconnu, malgré son admiration pour le livre, par Febvre lui-même<sup>114</sup> – sont bien éloignées d'un manifeste pour une nouvelle histoire ; mais la portée de l'ouvrage, bien perçue par Febvre, échappe visiblement à Huizinga. Et fait remarquable, *il ne fait pas le moindre rapprochement entre le livre de Bloch et le sien*. Force est d'émettre l'hypothèse qu'il pourrait y avoir aussi du côté de l'historien néerlandais une rivalité de métier. Surtout lorsqu'on prend en considération un autre jugement ambivalent de Huizinga sur Bloch, cette fois à propos de son étude sur le servage :

Nombre des anciennes idées sur l'origine de la féodalité se retrouvent désormais sans fondement. Comme paraissait simple et stricte la hiérarchie des différents niveaux de noblesse, de liberté et de servitude dans le haut Moyen Âge, tels que l'opinion générale se les représentait auparavant ! Qu'on lise maintenant l'étude exhaustive sur la liberté et la servitude que l'historien français Marc Bloch a récemment publiée dans le *Anuario de Historia del Derecho Español*. Une série embrouillée de nuances remplace le schéma simple. L'on pourrait multiplier les exemples de la correction continue et de l'affinement des constructions schématiques, dont l'histoire ne peut désormais plus se passer. Cette science a sans cesse besoin de ces démolisseurs radicaux (*grondige afbrekers*), qu'elle voit arriver d'abord avec réticence, parce qu'ils remplacent par des représentations compliquées et confuses ce qui semblait circonscrit de façon si compréhensible et si simple. Mais, à la longue, ces derniers obtiennent gain de cause, même si leur travail de destruction s'est parfois trop égaré dans les considérations particulières. L'histoire est, à l'examen, toujours plus compliquée que l'on ne pensait auparavant<sup>115</sup>.

Il se pourrait également que s'y ajoute une rivalité de génération avec ce jeune médiéviste au talent évident, son cadet de quinze ans, chez un Huizinga qui n'a jamais manifesté de sympathie particulière pour les « jeunes »<sup>116</sup>.

En tout cas, la position de Febvre sur *L'Automne* est, on le sait, sensiblement différente et plus positive que celle de son collègue. Davantage, elle inspire son compte-rendu du grand ouvrage de ce dernier : *La société féodale*, justement. Ce « détour par Huizinga » n'a donc rien d'un artifice destiné à illustrer une entreprise d'historiographie comparée. De même que nous avons vu le *Luther* de Febvre invoqué par Bloch dans sa critique de *L'Automne* de Huizinga, de même ce dernier se retrouve mentionné à plusieurs reprises dans le compte-rendu de Febvre de *La société féodale*<sup>117</sup> : d'abord dans les échos que celui-ci perçoit du livre de l'historien néerlandais dans celui de l'historien français : ainsi pour ces « analyses curieuses de caractère que Bloch reprend d'Huizinga<sup>118</sup> ». Quant aux réserves de Febvre sur le livre de son collègue et ami, elles concernent essentiellement les questions relatives à l'histoire culturelle ; il déplore le choix délibéré de faire l'impasse sur l'art médiéval et critique les passages concernant les mentalités : insuffisance des notations sur le « sentiment

---

<sup>114</sup> L. Febvre, « Marc Bloch et Strasbourg. Souvenirs d'une grande histoire », Mémorial des années 1939-1945, Paris, 1947, p.171-193, repris dans *Vivre l'histoire*, p. 333-348. Febvre parle lui-même d'une « œuvre de jeunesse touffue », *Vivre l'histoire*, p. 335.

<sup>115</sup> “Vier voordrachten over den huidige stand der geschiedenis” (2), *De Gids*, 98, 1934, n°4, p. 233-248 (citation, p. 238). Huizinga reprendra la même idée dans *De wetenschap der geschiedenis*, mais ne mentionnera plus Marc Bloch.

<sup>116</sup> Voir ci-dessous, Conclusion.

<sup>117</sup> L. Febvre, « La société féodale », AHS, 2, 1940, n° 3-4, p. 39-43 et AHS, 3, 1941, n° 3-4, p. 125-130. Repris dans L. Febvre, *Vivre l'histoire*, *op.cit.*, p. 663-674.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 666, note 1.

religieux », si crucial au Moyen Âge et expédié par Bloch en quelques pages<sup>119</sup>. Plus fondamentalement la critique porte sur le traitement par Bloch des « façons d'agir et de penser », où Febvre perçoit « une sorte de retour vers le schématique. Nommons-le de son nom, vers le sociologique, qui est une forme séduisante de l'abstrait. » Or, il regrette que Bloch ne se soit pas davantage inspiré dans ce chapitre de... Huizinga :

Mais il me semble que ces féodaux, selon Marc Bloch, sont vraiment trop peu sensibles et que sur le très ardu problème des rapports qu'entretiennent, à une époque lointaine, avec une sensibilité aux manifestations souvent plus bruyantes que les nôtres, la volonté tendue, la brutalité impérieuse et barbare des hommes, le livre passe un peu vite. Et pourtant, que de choses à reprendre, parmi toutes celles qu'en a dites, naguère, Huizinga dans son *Déclin du Moyen Âge*<sup>120</sup>.

Il est donc clair que la mention de l'œuvre de l'historien néerlandais n'a rien d'anecdotique et sert ici à Febvre de référence, de critère d'évaluation, en matière d'histoire des mentalités. Signe de sa méfiance à l'égard du sociologisme inspiré de Durkheim, Febvre reproche à Bloch la notion de classes sociales appliquée au Moyen Âge : « Par exemple je me passerais des *classes*. Pour beaucoup de raisons<sup>121</sup> ». Autrement dit Febvre, pour appréhender la réalité sociale d'une époque, préfère recourir aux critères de différenciation ayant cours à cette époque même : c'est exactement la démarche suivie par Huizinga. Tout comme l'est sur le plan de l'écriture, la mise en scène de personnages, grands et petits, qui fourmillent dans *L'Automne* et dont l'absence dans *La société féodale* contribue tant à conférer au livre la sécheresse de « l'abstrait » :

Dans une œuvre qui nous apprend que l'âge féodal – que les âges féodaux, le premier et le second, de l'idée abstraite du pouvoir séparaient mal l'image concrète du chef » (p. 197) – pas une fois nous ne voyons se profiler « l'image concrète » d'un chef [...] Notons bien que la psychologie n'est certes pas absente de ce beau livre. Mais c'est toujours de la psychologie collective qui nous est offerte [...] Pourquoi pas, de temps en temps, se détachant de la masse, un homme? Ou, si c'est trop demander, un geste d'homme tout au moins? Des gestes d'hommes, d'hommes particuliers? [...] Le commun des hommes a besoin de voir pour savoir et comprendre. N'hésitons pas à faire voir à montrer des individus en action, pris sur le fait, et non point seulement à démonter la mécanique de l'homme féodal, *homo feodalis*, si intelligent, si pénétrant, si subtil que soit ce démontage<sup>122</sup>.

De fait, dans l'écriture même de l'histoire, on constate chez Huizinga et Febvre, à la différence de Bloch, un rapport semblable au document avec l'importance accordée aux sources littéraires et le respect de l'explicite des textes, l'historien s'employant avant tout à mettre en évidence le réseau thématique qui les organise. Attention minutieuse qui se marque typographiquement chez Febvre comme chez Huizinga par l'abondance des citations, parfois longues, qui font l'objet d'autant de commentaires. Assurément, les nombreux points communs théoriques et historiographiques entre Huizinga et Febvre

<sup>119</sup> « Et puis « civilisation féodale » [...] Soit. Mais alors que de manques ? Les activités artistiques, les activités religieuses par exemple – c'est à dire les deux activités civilisatrices maîtresses des « médiévaux » (*Ibid.*, p. 667).

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 673.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 672, note 1. C'est Febvre qui souligne. L'on retrouve ici l'écho des réflexions développées dans son compte-rendu du *Cours d'économie politique* de Simiand : le critère économique qui sous-tend le concept de classe ne correspond pas en effet aux facteurs de différenciation sociale reconnus par d'autres époques et notamment le Moyen Âge (*Ibid.*, p. 501-515).

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 671-672.



(référence privilégiée à Michelet, notion centrale de civilisation, insistance sur le facteur religieux, saisie d'une époque à travers ses grands représentants littéraires et artistiques<sup>123</sup>) expliquent la proximité croissante de l'historien français avec son collègue néerlandais. Cet accord est d'ailleurs bien noté par Febvre, lorsque, sollicitant la collaboration de Huizinga aux *Annales*, il lui écrit :

[...] des hommes capables comme vous de nouer, avec talent, un lien entre *art, mœurs, état social, pensées collectives ou individuelles*, il n'y en a pas des masses ; et c'est pour cela que *personnellement*<sup>124</sup>, je tiens beaucoup à votre collaboration. (BW, II, 485)

Nous tenons ici la raison pour laquelle, malgré l'échec de cette collaboration, Febvre se fera de plus en plus le relais de la réception de Huizinga en France à partir de la fin des années 30 jusqu'aux années 1950. Or, dans le même temps, Bloch, qui fut l'un des pionniers de la découverte de *L'Automne* en France, s'éloigne progressivement de Huizinga. Ce chassé-croisé est sans nul doute à mettre en relation avec l'évolution en sens inverse des deux historiens français quant à leur pratique de leur discipline : le premier, d'une histoire ancrée dans la longue durée géographique et sociale vers la psychologie historique ; le second, de l'étude des mentalités vers l'analyse des structures sociales<sup>125</sup>.

Il n'en reste pas moins – et c'est ce qui explique que Febvre garde toujours à l'égard de Huizinga une part de réserve – que les perspectives de l'un et de l'autre ne coïncident pas. D'abord en raison de leur paradigme scientifique de référence dont on a mesuré l'écart ; ensuite par le poids différents qu'ils accordent aux mentalités dans l'interprétation de « l'ensemble interactif » que constitue une culture. Car le « climat commun » d'une époque dont parle Lucien Febvre et auquel il donne, comme Marc Bloch, le qualificatif de « social », est en dernière instance, au-delà des mentalités, ce qui l'intéresse. Ce qu'il ambitionne c'est une véritable « histoire totale », reliant conditions matérielles, structures sociales et manifestations artistiques, prises dans un jeu subtil d'interactions. C'est en quoi selon lui l'histoire des philosophes, l'histoire des idées, celle par exemple d'un Etienne Gilson dans *La philosophie au Moyen Âge, des origines patristiques à la fin du XIVe siècle* n'est pas celle des vrais historiens :

---

<sup>123</sup> Huizinga s'explique clairement sur ce choix, qui ne l'empêche d'ailleurs pas d'aborder des personnalités de moindre envergure, dans l'avertissement de *Herfsttij* : « Comme j'aurais aimé aussi placer, à côté de la série des figures principales des différents domaines de l'esprit, sur lesquelles la représentation est souvent fondée, de nombreuses autres ! Pourtant si, parmi les historiens, je traite davantage de Froissart et Chastellain que d'autres, parmi les poètes, d'Eustache Deschamps, parmi les théologiens, de Jean Gerson et Denis le Chartreux, parmi les peintres, de Jan Van Eyck, cela ne tient pas seulement à la limitation de mon matériau, mais davantage au fait, que ces derniers sont, par la richesse et la forte personnalité de leur expression, le miroir par excellence de l'esprit de leur temps » (VW, III, 4).

<sup>124</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>125</sup> Evolution analysée par André Burguière, *L'Ecole des Annales, une histoire intellectuelle, op.cit.*, p. 78-82. André Burguière relève également la proximité entre Huizinga et Febvre et la relie à la différence d'approche entre ce dernier et Bloch ; mais il l'attribue à « une vision fin de siècle de l'essor des conduites rationnelles, nettement moins optimiste qu'il doit peut-être à sa familiarité avec l'œuvre de Joan (*sic*) Huizinga. Cette vision véhiculée par le freudisme comme par la sociologie critique allemande qui inspire Huizinga, considère l'essor de la rationalité dans l'économie psychique de l'individu comme un processus à la fois constructif et destructif. » (p. 80). Il est difficile, faute de référence, de voir à quel écrit de Huizinga pense André Burguière. Au demeurant le rapprochement avec le freudisme est surprenant, vu la condamnation de la psychanalyse par Huizinga. Par ailleurs il ne mentionne pas plus que les autres commentateurs français la référence à Huizinga dans le compte-rendu de *La société féodale* par Febvre et dans les articles de ce dernier sur « La psychologie et l'histoire » et sur « La sensibilité et l'histoire ».

Je ne parle pas de primat, je parle d'interférences. Si l'on veut de climat. [Il faut lancer des « ponts »] entre l'évolution politique et économique générale et l'évolution de la philosophie au Moyen Âge [...] Il ne s'agit pas de sous-estimer le rôle des idées dans l'histoire. [...] Il s'agit de montrer qu'une cathédrale gothique, les halles d'Ypres, victimes de l'éternelle Barbarie, et une de ces grandes cathédrales d'idées comme celles qu'Etienne Gilson nous décrit dans son livre – ce sont les filles d'un même temps. Des sœurs grandies dans un même foyer<sup>126</sup>.

La démarche de Lucien Febvre ne se confond donc pas avec celle de Huizinga – au demeurant grand admirateur de Gilson, on le sait<sup>127</sup> – dont la démarche dans *L'Automne* ignore précisément et volontairement « l'évolution politique et économique générale ». Davantage Lucien Febvre, tout comme Marc Bloch, ne renonce pas à *expliquer* les représentations collectives par les conditions matérielles. C'est encore *directement à propos du livre de Huizinga*, sur lequel il revient dans son article programmatique sur « La sensibilité et l'histoire », qu'il souligne à son tour le poids des déterminations naturelles et économiques dans un exposé bien proche de celui de Bloch dans *La société féodale*, qu'il avait pourtant critiqué en s'appuyant sur... Huizinga :

On danse, on pleure ; on respire le sang et puis les roses. Il faut se rappeler, écrit dans un livre fort suggestif l'historien hollandais Huizinga [...] Il faut se rappeler cette réceptivité, cette facilité d'émotions [...] Sans doute : mais il faut surtout expliquer. Et l'explication n'est pas simple [...] Des hommes tout en contrastes? Mais leur vie matérielle – nous le notions déjà en 1925 – n'était-elle point elle-même toute faite de contrastes ? [...] Songeons à des choses très grosses, dont nous ne mesurons jamais le poids : le contraste du jour et de la nuit [...]. Jour et nuit – mais hiver et été, c'est-à-dire froid et chaud ? [...] Et sans doute – mais c'est aux psychologues à nous le dire : égalisation des conditions de vie matérielle, égalisation des humeurs: les deux choses ne se suivent-elles pas, ne s'entraînent-elles pas logiquement, ne se conditionnent-elles point ? [...] Et l'immense domaine de l'alimentation ? [...] Prendre un sentiment net de ce que, d'une part, l'insuffisance des notions de fait sur tel ou tel point, d'autre part, la nature du matériel technique en usage à telle date dans la société qu'il s'agit d'étudier, engendraient nécessairement de lacunes et de déformations dans les représentations que se forgeait du monde, de la vie, de la religion, de la politique, telle collectivité historique<sup>128</sup>.

L'on est tenté en définitive de situer Lucien Febvre entre ses deux collègues, qu'il critique tour à tour : aussi bien le « sociologisme » réducteur de Marc Bloch que le monde des représentations de Huizinga, trop isolé de l'ensemble historique dans lequel il s'inscrit. A quoi s'ajoutent des conceptions différentes quant au statut de la psychologie dans le raisonnement historique. Huizinga en effet se dissocie explicitement et constamment de toute explication psychologique des représentations ; ce qui contredit l'interprétation de *L'Automne* faite aussi bien par Bloch que par Febvre. « C'est une étude de psychologie historique, psychologie collective bien entendu » écrit le premier ; « cette admirable monographie psychologique », juge le second<sup>129</sup>. Nous rencontrons dans ce malentendu l'effet de l'ignorance de l'œuvre théorique de Huizinga chez ses contemporains français et des aléas des traductions de

---

<sup>126</sup> L. Febvre, « Histoire des idées, histoire des sociétés : une question de climat », *Annales ESC*, 1, 1946, n° 2, p. 158-161, repris dans *Combats*, p. 284-288, (citation, p. 288).

<sup>127</sup> Voir ci-dessus, chapitre 1.2.

<sup>128</sup> « Histoire et psychologie », *art.cit.*, *Combats*, p. 215-218.

<sup>129</sup> M. Bloch, *art.cit.*, p. 33; L. Febvre, « Histoire de l'art, Histoire de la civilisation : De Sluter à Sambin », *art.cit.*, p. 300.

*Herfsttij*<sup>130</sup>. Mais, plus profondément, dans la droite ligne de Dilthey et de Rickert, Huizinga – on en a vu un exemple dans *Homo ludens* – refuse de privilégier la psychologie dans l'étude des mentalités ; car la psychologie, se présente comme une science naturelle de l'humain, recherchant les déterminants de ses comportements, alors que l'histoire a pour objet leur *sens*<sup>131</sup>. Non qu'il écarte toute psychologie dans l'analyse ; mais il estime suffisant le savoir empirique de l'homme d'expérience, à condition qu'il soit appuyé par une capacité d'intuition particulière qui distingue le bon historien<sup>132</sup>. Dans sa biographie d'Erasmus comme dans sa « Physionomie morale de Philippe le Bon », l'on voit à l'œuvre se donner libre cours une telle analyse du « caractère » où les « qualités » sont soigneusement contrebalancées par les « défauts », dans des portraits pénétrants mais des plus classiques. En tout état de cause, Huizinga ne s'appuie pas sur la nouvelle psychologie expérimentale qui passionne son collègue français, et va jusqu'à rejeter la psychanalyse, qui entre à la même époque dans son âge scientifique, et qu'il associe à la « décadence de la culture » (*verval van de cultuur*)<sup>133</sup>.

Sa démarche trouve sa cohérence si l'on prend garde au fait que son intérêt essentiel va à la *signification* des comportements et des représentations et non à celle de leur *motivation*. La psychologie n'est donc pas proscrite dans une telle conception ; elle constitue bien le support *subjectif* des représentations individuelles ; mais elle ne permet pas de rendre compte de la signification *sociale* de celles-ci, c'est à dire de leur capacité à être comprise par l'autre. La plus fine exploration psychologique d'Erasmus ne me fera pas comprendre le sens de *l'Eloge de la folie* pour ses contemporains. Autrement dit il faut traiter les représentations comme des signes partagés et échangés dans l'espace social et non comme des choses. Sur ce point l'opposition de paradigme avec Durkheim, dont Huizinga dénonce d'ailleurs l'impérialisme sociologique<sup>134</sup>, est indiscutable. Et ce, malgré l'usage commun du terme de « représentations » mais compris dans une perspective fort différente. L'on connaît l'insistance du fondateur de la sociologie française sur le caractère capital des « représentations » dans le fait social, au point qu'il y voit l'objet privilégié de la nouvelle science<sup>135</sup>. Mais la règle « la plus fondamentale » de la sociologie n'en reste pas moins valable : il faut « *considérer les faits sociaux comme des choses*<sup>136</sup> ». La conséquence est directe : si les faits sociaux sont des représentations, *il faut traiter les représentations comme des choses*. Il faut donc leur appliquer les règles d'intelligibilité de la science en général : comparaison des cas, regroupement statistique et explication causale<sup>137</sup>.

<sup>130</sup> Sur l'ignorance chez Bloch et Febvre de la mise en garde de Huizinga à l'égard d'une interprétation psychologique de son livre, mise en garde que les éditions allemandes de *Herfsttij* n'avaient pas reprise, voir ci-dessus, chapitre 1.5.

<sup>131</sup> La distance entre la démarche de l'historien et celle du psychologue est un leitmotiv de l'épistémologie de Huizinga depuis sa leçon inaugurale de Groningue de 1905 (voir entre autres, VW, VII, 17-21, 73-75).

<sup>132</sup> S'appuyant sur Windelband, Huizinga évoque « la connaissance naturelle de l'humain », « le tact et l'intuition géniale » nécessaires aux historiens : un autoportrait ? (VW, VII, 19).

<sup>133</sup> VW, VII, 374-375.

<sup>134</sup> VW, VII, 159.

<sup>135</sup> E. Durkheim, « Remarque sur la méthode en sociologie », 1908, *Textes 1 : Eléments d'une théorie sociale*, (Victor Karady, éd.), Paris, 1975.

<sup>136</sup> E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, nouvelle édition, Paris, 2010, p. 115. (C'est Durkheim qui souligne).

<sup>137</sup> Sur la définition des représentations comme « choses » chez Durkheim et la différence avec l'approche de Febvre, voir Hans Dieter Mann, *Lucien Febvre, la pensée vivante d'un historien*, Paris, 1971.

Nous touchons là la différence majeure entre les « représentations » selon Huizinga et les « mentalités », surtout chez Marc Bloch. L'histoire est pour ce dernier une connaissance par *traces*, terme qui en dit bien le caractère objectif – ou plus exactement *objectivé* par le découpage de l'historien – susceptible d'une explication causale. Il faut dès lors remonter de cette trace à sa « cause agissante », selon une « méthode régressive » dont Bloch se fait le chantre dans ses *Caractères originaux de l'histoire rurale française*. Méthode qui fait donc de l'historien un enquêteur reconstituant à partir d'indices le scénario du passé. Dans une telle perspective l'on pourrait définir l'histoire comme une science « hypothético-inductive ». Elle est en revanche pour Huizinga une connaissance par *signes* ; dès lors l'historien doit dégager la signification du message, donc adopter une démarche qualitative, car aucune statistique ne peut rendre compte d'une signification ; il doit, nous l'avons vu, non expliquer mais comprendre ; en un mot, il doit *interpréter*. L'histoire est dans sa nature profonde une *herméneutique* : « L'histoire est l'explicitation du sens (*het duiden van zin*) que le passé a pour nous » (VW, VII, 75)<sup>138</sup>. Là encore, Dilthey annonce la démarche de Huizinga :

Il faut ajouter que ce n'est pas seulement dans mon expérience vécue et dans ma compréhension qu'il surgit des réalités : elles forment l'ensemble du monde de la représentation, où le donné extérieur est lié au cours de ma vie ; c'est dans le monde de la représentation que je vis, et sa validité objective m'est elle-même garantie par l'échange continu qui s'établit avec l'expérience vécue et la compréhension des autres ; enfin les concepts, les jugements universels, les théories générales ne sont pas des hypothèses sur quelque chose à quoi nous rapportons des impressions extérieures, mais ce sont des dérivés d'expériences vécues et de compréhensions. Et comme la totalité de notre vie y est toujours présente, la plénitude de la vie retentit même dans les propositions les plus abstraites de cette science<sup>139</sup>.

Dès lors, comme pour le mot de « représentation », celui de « synthèse », employé aussi bien par Bloch que par Huizinga, ne recouvre pas la même notion : résultat d'un raisonnement dialectique chez le premier, aboutissant à un concept d'ensemble caractérisant une *structure* sociale ; saisie d'une *image* globale chez le second donnant la « couleur » d'une certaine époque<sup>140</sup>. D'un côté la « société féodale » ; de l'autre « l'automne » du Moyen Âge. A la démarche profondément rationnelle de Bloch s'oppose l'expérience personnelle de Huizinga, ancrée dans la « sensation historique ».

---

<sup>138</sup> Dans *Sociétés et Mentalités. La science historique de Marc Bloch*, dernière étude publiée sur Marc Bloch, au moment où s'achevait le présent travail, la philosophe Florence Hulak va dans le sens de nos conclusions : influence très incertaine de Weber sur Bloch ; écho très faible de la philosophie critique allemande en France avant la thèse de Raymond Aron en 1938 (*Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Paris, 1938) ; et, inversement, forte prégnance du paradigme de sciences exactes chez les historiens ; différence d'approche entre Febvre, tenant d'une « psychologie herméneutique », et Bloch, chez qui l'auteur souligne le primat des déterminations socio-économiques et la force de l'héritage durkheimien présent notamment dans le concept de « structure » : mais un héritage que Bloch s'emploie justement dans *La société féodale* à « historiciser », en mettant en évidence les distorsions et les inachèvements de la « structure féodale », en raison des aléas et des « décalages » temporels (F. Hulak, *Sociétés et Mentalités. La science historique de Marc Bloch*, Paris, 2012).

<sup>139</sup> W. Dilthey, *op.cit.*, p. 119, (trad. française, p. 72).

<sup>140</sup> Nous retrouvons ici encore l'analyse d'E.H. Kossmann : « Huizinga who knew the importance of hypotheses in scholarly research perfectly well, himself, it appears rarely had use for them. His major works are not based on hypotheses, checked, rejected, reworded and reworked but on theses, visions, elucidated, enlarged, commented upon, rather than demonstrated » (E.H. Kossmann, « Postscript », *art.cit.*, p. 231).

## Conclusion

### *De l'histoire pour Huizinga à l'ego-histoire de Huizinga*

#### La « sensation historique »

Qui dit « représentations » dit « images », des images présentes dans la conscience des hommes d'autrefois, mais aussi celles que l'historien lui-même se forge de ce passé. Le concept clé est celui d'*aanschouweljkheid*, néerlandisation de l'allemand *Anschaulichkeit* :

Ce qui nous inspire ici, c'est la reconnaissance que le chercheur historien à chaque stade de son activité intellectuelle, dans la formation de ses concepts, dans l'explication de ses données est sans cesse renvoyé à des fonctions psychiques qui vont bien plus loin et qui sont bien moins définissables qu'une pure association logique [...] L'*aanschouweljkheid* est une condition essentielle de la formation des concepts en histoire. Dans le pensée des sciences de la nature, comme le dit Windelband, l'emporte la tendance à l'abstraction, dans celle de la science historique, celle à l'*aanschouweljkheid*, ce qui veut dire « la vitalité individuelle de ce qui en imagination est présent au regard de l'esprit ». (VW, VII, 20-21)

Mot difficile à traduire en français mais que l'on pourrait rendre par « l'évidence sensible d'une image ». L'idée que la connaissance historique procède essentiellement par la saisie d'images constitue le cœur de la conception de l'histoire de Huizinga et représente une constante du début à la fin de sa carrière. En 1941, dans sa dernière étude théorique, où il rappelle au demeurant sa leçon inaugurale de 1905, il reste fidèle à cet ancrage de l'histoire dans l'imaginaire :

Ce mot d'image comprend la représentation comme si nous voyons l'objet qualifié de l'image comme un ensemble visible cohérent, comme une « forme » sensible. (VW, VII, 193-94).

Ce qui le conduit d'abord à mettre en valeur la parenté entre l'art et l'histoire. Il reproche notamment à Bernheim, dans son canonique *Lehrbuch der historischen Methode* d'avoir « trop restreint le concept d'art » :

Il me semble que la parenté entre l'histoire et l'art est plus profonde que l'exposé de Bernheim ne le laisserait penser ; qu'il se débarrasse trop facilement du point essentiel, le rôle de l'imagination [...] Le facteur que l'exercice de l'histoire et l'art ont en commun apparaît dès l'instant où la première représentation historique, la première *image* historique se forme. (VW, VII, 9-10)

Mais à condition de bien voir – Huizinga reste toujours soucieux de l'autonomie de sa discipline – que parenté ne veut pas dire identité entre image artistique et image historique, confusion de plus en plus fréquente en raison de la multiplication des reproductions des œuvres d'art. Il trace bien vite la frontière :

C'est seulement par esprit de système que l'on veut bannir de la science tous ces éléments non rationnels pour les placer sous la rubrique « art ». Révisons le terme d'art comme on l'a fait de celui de science. Pourquoi appeler l'émotion historique, qui est liée de façon inséparable à l'action de cet élément irrationnel, une émotion artistique ? Elle ne l'est pas davantage que le ravissement devant un beau paysage. C'est seulement la confusion des concepts esthétique et artistique (deux mots laids pour de belles choses) qui peut entraîner ce malentendu. (VW, VII, 20)

Huizinga, loin de se contredire comme l'ont cru ses détracteurs contemporains, suit de façon très cohérente l'usage établi par Kant du concept d'*esthétique*, non comme étude de l'art, mais comme théorie de la *sensibilité*. Perspective kantienne dans laquelle s'insère la notion capitale de « sensation historique » (*historische sensatie*), déjà en germe dans son exploration en 1905 de « l'élément *esthétique* dans les représentations historiques ». Il l'avait perçue, sans encore la nommer, chez Hérodote, dont il reprend la description du passage de l'armée perse sous les yeux de Xerxès et commente, dans une envolée d'allitérations :

Nous voyons [la scène] immédiatement ; le soleil sur les voiles blanches, le fourmillement des hommes alignés, l'éclat de leurs armures, et les taches rouges de leurs habits. Nous entendons aussi le son de leurs voix, et le clapotement de la mer, nous sentons le vent salin. Et nous voyons tout ceci *par l'œil du roi* et éprouvons aussi son orgueil et son abattement. (VW, VII, 25)

Dans cette description, où plusieurs sens (vue, ouïe, toucher) sont rassemblés dans une véritable synesthésie du passé, se retrouve l'écho du premier projet de thèse de Huizinga, qui rend compte d'une préoccupation fondamentale et constante chez lui : la contribution de l'ensemble des facultés sensibles – et non seulement de la vue – à la représentation d'une époque dans son ensemble : projet inachevé, on le sait, qui pourrait bien constituer l'une des clefs de la continuité de son œuvre<sup>1</sup>. Et la littérature secondaire souligne à juste titre l'influence du mouvement des *Tachtigers*, et notamment du poète Van Deysse dans cette exaltation de la « sensation »<sup>2</sup>.

Mais c'est à l'occasion du débat sur la réorganisation des musées néerlandais en 1920 que la notion de sensation historique entre vraiment dans la théorie de l'histoire de Huizinga. Le projet de création d'un musée historique, avancé par une commission d'experts dont il fait partie, sont l'occasion d'une vive polémique relayée par le *Gids* sur la nature et le contenu d'un tel musée. Dans cette affaire, il s'oppose nettement aux idées et aux projets des historiens d'art qui, à ses yeux, ne rendent pas justice à l'histoire. Il proteste en effet contre le partage des collections préconisé entre musées d'art et musée d'histoire, qui procèderait d'un primat accordé aux considérations artistiques et donc aux historiens de l'art : le musée d'histoire n'aurait selon eux qu'à recueillir le reste des collections. Sa réaction est vive : « On

---

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, Introduction, « Huizinga entre jeu et miroir » et W. Otterspeer, *Orde en trouw, op.cit.*, « Synesthesie », p.146-163.

<sup>2</sup> Voir notamment J. Tollebeek, *De toga van Fruin, op.cit.*, p. 216 et l'analyse détaillée de L. Hanssen, *Huizinga en de troost van de geschiedenis, op.cit.*, p. 149-153.

purge le corps de l'art et ce qui est rejeté, c'est l'histoire » et de protester contre « ce fondement négatif » et cette « moindre dignité du musée historique » (VW, II, 560-561). On le constate, Huizinga poursuit sur le terrain muséographique sa croisade tous azimuts pour l'indépendance et la dignité de sa discipline. Mais il y a plus : il voit dans ces attitudes l'effet d'une idée reçue opposant le plaisir artistique au sérieux austère de l'étude historique. Il dénonce un « énorme malentendu, une méconnaissance de la nature et de l'essence de l'histoire » (VW, II, 564). Car il existe bien un plaisir historique qui se distingue à la fois de la jouissance artistique et du plaisir intellectuel. Prenant l'exemple d'une gravure d'un peintre du XVIIe siècle hollandais, Jan van de Velde, Huizinga s'interroge :

De quoi vient mon plaisir ? De l'art ? Oui mais d'autre chose encore ; ce n'est certainement pas une satisfaction scientifique [...] C'est peut-être qu'un tel détail historique dans une gravure – mais cela peut-être également dans un acte de notaire, alors que celui-ci m'est en tant que tel indifférent – me donne soudainement le sentiment d'un contact immédiat avec le passé, une sensation aussi profonde que la plus pure jouissance artistique, et (ne riez pas) une impression presque extatique de n'être plus moi-même et de glisser dans un monde hors de moi, le contact avec l'essence des choses, l'expérience de la Vérité à travers l'histoire. (VW, II, 566)

Conscient, on le voit, du caractère très esthétisant de l'idée (« ne riez pas »), il va reprendre l'analyse dans *De taak der cultuurgeschiedenis* de façon plus systématique : malgré la diversité considérable des genres historiographiques à travers les siècles, la sensation historique lui paraît bel et bien une constante partagée par tous les grands historiens. Elle se trouve déjà chez Ranke (« il avait revécu toutes ces vies humaines, tous ces événements ») ; mais tout aussi bien dans un monument de l'historiographie contemporaine, « l'*Histoire de Belgique* de Pirenne, surtout les deux premières parties » :

Donne-t-il des vies humaines ? A peine. Dresse-t-il des tableaux de la réalité passée ? Non. Et maintenant survient le basculement. Suscite-t-il des images ? Oui. Fait-il revivre ? Oui. A la lecture d'un ouvrage comme celui-ci, même s'il est purement scientifique, l'on a la conscience répétée d'une communion directe avec le passé.

C'est ici que se révèle le cœur de la question. Il y a dans la conscience historique un élément très important, que l'on peut exprimer au mieux par le mot de sensation historique. L'on pourrait parler aussi de contact historique. Imagination historique dit déjà trop, de même que vision historique [...] Le mot allemand *Ahnung*, déjà utilisée par Wilhelm von Humboldt dans ce contexte, l'exprimerait presque parfaitement, s'il n'était pas un peu trop usé par d'autres emplois. Ce contact avec le passé, qui n'est pas totalement définissable, c'est l'entrée dans une atmosphère, c'est une des nombreuses formes de sortie de soi, d'expérience de la vérité qui sont données à l'homme. Ce n'est pas une jouissance artistique, une émotion religieuse, un frémissement naturel, une reconnaissance métaphysique, et pourtant c'est un phénomène de ce genre. L'objet de cette sensation, ce ne sont pas des figures humaines dans leur stature individuelle, non pas des vies humaines ou des pensées humaines que l'on veut dévoiler. On peut à peine appeler cela une image, ce que l'esprit crée ou expérimente ici. Pour autant qu'elle prenne une forme, celle-ci reste complexe et vague ; une intuition (*Ahnung*), aussi bien de rues et de maisons et de champs, de sons et de couleurs que d'êtres mouvants et animés. Ce contact avec le passé, qui est accompagné par une conviction complète d'authenticité, de vérité, peut être éveillée par une ligne d'une archive ou d'un chronique, par une gravure, quelques sons d'un vieux chant populaire. (VW, VII, 71-72)

Pour désigner cette sensation, ni le « revivre » (*Nacherleben*) cher à Rickert, ni la « résurrection » chère à Michelet, ne conviennent complètement et c'est finalement le terme de *Ahnung*, emprunté à Humboldt, qui revient sous sa plume :

La sensation historique, on n'en prend pas conscience comme d'une résurrection, mais comme d'une compréhension, qui est très parente de la compréhension de la musique, ou pour mieux dire du monde à travers la musique [...] De fait cette sensation demeure, vision, contact, intuition (*Ahnung*), limitée à des moments de clarté intellectuelle particulière, de pénétration soudaine de l'esprit. (VW, VII, 72)

Par le biais de la sensation historique, la dimension subjective de l'histoire est affirmée : elle renvoie aussi bien à « l'expérience vécue » (*Erlebnis*, par opposition à l'expérience factuelle *Erfahrung*, dans le vocabulaire de la philosophie critique allemande) qu'à la stratégie fondamentale de Huizinga : face à la menace des autres sciences il appelle l'art et la sensibilité à la rescousse de l'histoire. Et, là encore dans une parfaite cohérence kantienne, il en déduit sa théorie des « formes ».

### La « théorie des formes »

Car, présente dans le premier contact de l'historien avec son matériau, la sensation historique ne suffit pas à rendre compte de la totalité de la connaissance historique :

Elle n'est qu'une partie de la compréhension historique. La compréhension et l'exposition historiques sont encore quelque chose de plus que la simple expérience et l'éveil de cette suggestion historique. (VW, VII, 72).

La visibilité propre ne prend pas du tout la place que l'on a voulu lui attribuer en opposition à l'intelligibilité. Chaque ouvrage historique construit des ensembles, projette (*ontwerpt*) des formes dans lesquelles la réalité passée peut être comprise. (VW, VII, 73)

L'histoire est l'explicitation du sens (*het duiden van zin*) que le passé a pour nous. Dans son caractère d'explicitation du sens se trouve déjà inclus celui de morphologie (*vormgeving*). Pour comprendre un morceau du passé dans le miroir de sa propre culture, l'histoire doit encore et toujours essayer d'en voir les formes et les fonctions. L'histoire parle toujours dans les concepts de forme et de fonction. (VW, VII, 75)

Cette théorie des formes (*vormleer*) est aussi centrale que difficile à comprendre : difficile parce que Huizinga, toujours peu à l'aise avec les considérations théoriques pures, n'a vraiment explicité sa conception que dans de courtes pages de *De taak der cultuurgeschiedenis*, mais sans définir le terme<sup>3</sup>. Il note que l'idée doit à une très longue tradition philosophique qu'il fait remonter à Aristote. L'on a pu souligner, à juste titre, ce que cette théorie devait à la formation philologique de Huizinga : lui-même cite les *Junggrammatiker*, « ces nouveaux grammairiens »<sup>4</sup> de la fin du XIXe siècle en Allemagne qu'il avait étudiés de près lors de son séjour à Leipzig. Nous retrouvons également l'influence

<sup>3</sup> J. Tollebeek regrette ainsi le caractère « vague et ambigu » de la signification de ce mot (*De toga van Fruin, op.cit.*, p. 221).

<sup>4</sup> VW, VII, 82. W. Otterspeer insiste sur le rôle de la formation de philologue de Huizinga dans sa conception des formes et du changement en histoire (*Orde en trouw, op.cit.*, p. 40)



de la philosophie critique allemande : le mot de forme est aussi l'un des concepts clés de Humboldt. On sait également que la notion est centrale dans la théorie kantienne de la connaissance<sup>5</sup>.

Concept capital tout comme celui de *fonction*, auquel il est associé : on comprendra par les exemples donnés par Huizinga que cette dernière désigne l'« aspiration » (*behoefte*), la disposition mentale (*stemming*) ou, plus simplement l'esprit (*geest*) d'une culture donnée. Autrement dit, la *fonction* s'exprime à travers des *formes* variées : rituels collectifs, institutions politiques, œuvres d'art, genres littéraires, et forme suprême s'il en est, le jeu, qui pourrait bien être – c'est le sens profond de *Homo ludens* – « la forme des formes ». Malgré – ou à cause de – son imprécision, l'expression de forme revient constamment sous sa plume, aussi bien dans ses œuvres historiques que dans ses écrits théoriques. Les « formes de pensée et d'existence » étudiées dans *L'Automne* ne constituent à vrai dire qu'un type d'étude « morphologique » parmi d'autres, au sein du vaste ensemble de l'histoire culturelle. Car cette histoire ne demande qu'à se développer, comme y invite Huizinga, faisant ici incontestablement figure de précurseur :

Si quelqu'un savait écrire l'histoire de la vanité, il serait maître de la moitié de l'histoire culturelle. Qui nous donnera « l'histoire de l'orgueil au XVIIe siècle » ? Les 7 péchés capitaux sont autant de chapitres de l'histoire culturelle, qui n'attendent que leur élaborateur [...] On ne doit absolument pas chercher les objets de l'histoire culturelle seulement dans le domaine de la vie intellectuelle. Combien volontiers l'on aimerait voir écrite l'histoire du Jardin comme forme culturelle, ou du Chemin, du Marché, et de l'Auberge ou de la triade du Cheval, du Chien et du Faucon, du Chapeau et du Livre dans leur fonction culturelle. (VW, VII, 83-84)<sup>6</sup>

Mais le risque est grand, à définir ainsi l'histoire culturelle par la « morphologie sociale », de retomber sous la coupe de la sociologie. Le mouvement de la pensée de Huizinga est une fois de plus très révélateur de son attitude constante : la navigation entre deux écueils. Pour échapper à ce qui pourrait être un passage du Charybde psychologique au Scylla sociologique, il va mettre en avant le concept de « morphologie spéciale », c'est-à-dire ancrée dans une civilisation donnée, en un temps et en un lieu précis. Que l'histoire soit une morphologie en effet :

[Cela] ne veut pas dire que l'histoire culturelle doive se mettre pour autant au service de la sociologie. L'histoire culturelle considère les phénomènes dans leur importance frappante, alors qu'ils ne sont que des paradigmes pour la sociologie. (VW, VII, 76)

---

<sup>5</sup> Pour Kant (*Critique de la raison pure*) le temps et l'espace sont les formes *a priori* de la sensibilité, indispensables à la perception de l'objet ; la démarche de Huizinga est de fait très kantienne, mais moyennant une extension du vocabulaire de Kant. Pour ce dernier, aux perceptions de la sensibilité s'ajoutent en effet les catégories de l'entendement pour produire la connaissance. Chez Huizinga, la sensation historique, productrice d'images est *ipso facto* saisie de formes ; mais ces dernières désignent aussi chez lui les concepts de l'historien, tels « Baroque », « Renaissance », « Révolution », « Capitalisme » etc. On mesure, ici encore, la rigueur limitée de sa pensée.

<sup>6</sup> Le parallèle avec l'appel de Lucien Febvre quelques années plus tard est ici frappant, à l'exception – on en connaît les raisons – de la référence à la psychologie : « Si nous prenons appui fortement, au départ, sur les derniers résultats acquis par le labeur critique et positif de nos voisins, les psychologues – alors nous pourrons, je crois, entreprendre une série de travaux qui, tous, nous font défaut : et tant qu'ils nous feront défaut, *il n'y aura pas d'histoire possible*. Nous n'avons pas d'histoire de l'Amour, qu'on y pense. Nous n'avons pas d'histoire de la Mort. Nous n'avons pas d'histoire de la Pitié, ni non plus de la Cruauté. Nous n'avons pas d'histoire de la Joie » (L. Febvre, « La sensibilité et l'histoire », *art.cit.*, *Combats*, p. 236).

Pour l'histoire culturelle en revanche les formes de l'esprit passé qu'elle essaie de comprendre, restent toujours vues dans le flux de l'événement (*het gebeuren*) [...] Des fonctions culturelles comme le service, l'honneur, la fidélité, l'obéissance, l'imitation, la résistance, le combat pour la liberté, chacune en soi sujets de la sociologie si l'on veut, ne trouve pas dans le traitement systématique que celle-ci leur consacre un traitement exhaustif, si l'histoire culturelle ne les montre pas dans leur action et leur apparence toujours changeantes à travers siècles et pays. (VW, VII, 82-83)

La distinction théorique entre l'histoire et les autres sciences humaines quant à l'usage de ces « formes » et de ces « fonctions » se retrouve dans l'œuvre historique de Huizinga. On le mesure à la différence de perspective et d'écriture entre, d'un côté, *L'Automne du Moyen Âge*, ouvrage d'histoire, où il pratique la « morphologie spéciale » et *Homo ludens*, essai philosophique, où la « morphologie générale » est logiquement de règle. Dans *L'Automne*, on voit à plusieurs reprises Huizinga se refuser à développer la comparaison entre époques et civilisations différentes, au nom de la spécificité de son objet d'étude, le Moyen Âge finissant. Ainsi à propos des ordres de chevalerie :

Ceux-ci, comme les tournois et les adouvements, plongent leurs racines dans les rites sacrés d'époques lointaines. L'accolade est le rite de la puberté, la prise d'armes du jeune guerrier, auquel on a donné une portée éthique et sociale. Le tournoi est également très ancien et possédait autrefois une signification sacrée. L'ordre de chevalerie ne peut être séparé des « confréries » chez les peuples sauvages. Ce rapport ne peut toutefois qu'être présenté ici comme une thèse dépourvue de preuves : il ne s'agit pas d'étayer une hypothèse sociologique, mais plutôt de mettre sous les yeux la valeur des idées de la chevalerie en sa pleine éclosion ; et que, dans cette valeur, il reste quelque chose des éléments primitifs, qui le nier<sup>7</sup> ?

Ou encore, à propos des à propos des vœux chevaleresques :

Le caractère de barbarie est si manifeste dans les vœux, qu'il est impossible de douter du rapport qui unit la chevalerie, le tournoi et les ordres aux coutumes primitives. Nous avons affaire à des restes d'anciens rites dont nous trouvons des parallèles dans le *vratam* de l'Inde ancienne, chez les Juifs et, plus clairement encore, dans les coutumes scandinaves des Sagas de l'Islande. Ici aussi, nous laissons de côté le point de vue ethnologique, et nous nous occupons seulement de la question de savoir quelle valeur il faut attribuer aux vœux dans la vie spirituelle du bas Moyen Âge<sup>8</sup>.

Son écriture sera différente dans *Homo ludens*, où il pourra se livrer sans restriction à une immense comparaison de nombreuses civilisations à travers siècles et continents, dont le but est de dégager une conclusion de portée *universelle* : le jeu comme élément essentiel, comme *forme*, pour reprendre son vocabulaire, de toute culture. Dans quelques unes des pages les plus éblouissantes qui portent sur la relation du « jeu et de la sagesse », Huizinga fait ainsi le tour des traditions autour des « jeux d'énigmes », et nous mène de l'Iran zoroastrien aux colloques théologiques du XVI<sup>e</sup> siècle en passant par la Grèce ancienne, le Bouddhisme et l'Islam dans un survol de plus de deux millénaires ; et ceci *sans tenir le moindre compte de l'ordre chronologique*<sup>9</sup>. Ce livre a été, de fait, plus lu et mieux compris par les spécialistes des autres sciences humaines, ethnologues, anthropologues et sociologues qui ont fait leur miel du

---

<sup>7</sup> *Automne*, p. 133.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 139-140.

<sup>9</sup> *Homo ludens*, p. 188-194.

« ludique » (*ludiek*). Il est significatif que la perspective radicalement *transdisciplinaire* et *transhistorique* de cette problématique a été très bien accueillie dans le lieu par excellence de la confrontation des sciences humaines, le Warburg institut de Londres<sup>10</sup>.

Or, Marc Bloch, soucieux de mettre en œuvre un « comparatisme restreint »<sup>11</sup>, refuse d'entrer dans un tel « comparatisme élargi », ce qui explique sans doute sa réaction négative au sujet proposé par Huizinga sur la fonction sociale du jeu. « Décidément, je me méfie du « ludique », avait-il écrit, l'on s'en souvient, à Lucien Febvre<sup>12</sup>. Visiblement le caractère par trop *transhistorique* de ce concept le rebute. Eprouve-t-il les mêmes réticences que son maître Pirenne sur les idées de Huizinga en la matière<sup>13</sup>? Il en est de même pour Lucien Febvre qui revient longuement sur *Homo ludens*, lors de sa traduction française, en 1951 :

Je l'ai relu avec plaisir. Sans d'ailleurs me sentir plus pleinement d'accord, toujours, avec son auteur que je ne l'avais été, *in petto*, lors d'une première lecture. Je dirai volontiers : c'est un livre qui vous incite à vous poser à vous-même beaucoup de questions et à réagir souvent, avec force, contre les opinions formulées par son auteur – mais ce n'est pas un livre qui pose toujours avec assez de clarté ses questions et qui naturellement les résout pour son propre compte avec décision. Beaucoup d'érudition : philologique, ethnographique aussi. Mais quand on fait de l'érudition, on allègue ses auteurs, on donne ses références, et Huizinga dans cet Essai ne le fait pas, ne doit pas le faire. D'où perte d'intérêt et d'autorité. Et puis (presque fatale), une tendance à mettre tout dans le tout – et le jeu partout [...] Nous perdons pied, – et comment le reprendre dans un océan ? [...] Tout cela plein de finesse, de bon sens – un peu traînant peut-être, un peu trop uniquement « dissertation philosophique » [...] On se sent un peu perdu dans tout cela, dans cette diversité d'évocations à quoi s'applique un seul et même mot : « jouer » [...] Dans tout de livre, trop de choses, pêle-mêle, ne sont considérées que sous l'angle du jeu. Le rôle de l'intellect (dans l'art notamment) est de ce fait, bien minimisé. Quand il n'est pas nié [...] Au total, le livre de Huizinga : une manifestation séduisante de l'esprit ludique<sup>14</sup>.

Question mal posée, généralisations hâtives, absence de références, voire contradictions : Febvre est, malgré l'hommage, aussi sévère qu'injuste, car il ne perçoit pas la vraie nature du propos de Huizinga : le refus de la distinction facile et fallacieuse entre jeu et sérieux ; et il ne tire pas les conséquences de ce qu'il perçoit bien : ce livre n'est *justement pas* celui d'un historien mais celui d'un philosophe de la culture.

---

<sup>10</sup> Saisis par Huizinga d'un projet de communication sur la question du jeu, ses responsables trouvèrent l'idée si attirante qu'ils décidèrent d'en faire le thème central de la session. La comparaison avec la réaction négative des *Annales* à la même proposition est parlante.

<sup>11</sup> Dans son article « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *art.cit.*, Bloch met en avant l'idée d'une méthode comparative *restreinte*. Celle-ci, permettant justement de dégager « filiations » et « interdépendances », correspond vraiment au questionnaire de l'historien : « la comparaison élargie », aboutissant à la constatation d'une invariance de l'esprit humain, va en effet contre la définition de l'histoire par Bloch : « la science des hommes dans le temps ». Face à ce comparatisme généralisé, l'historien limitera donc la comparaison à des sociétés proches temporellement ou géographiquement (voir l'analyse de Maurice Aymard, « Histoire et comparaison », dans *Marc Bloch aujourd'hui, Histoire comparée et sciences sociales, op.cit.*, p. 271-278).

<sup>12</sup> Voir ci-dessus chapitre 1.4.

<sup>13</sup> En réponse à l'envoi de son discours rectoral, Pirenne avait répondu à Huizinga le 11 février 1933 : « J'ai lu avec un bien vif intérêt votre discours rectoral sur le jeu et le sérieux (ce mot ne coïncide pas exactement avec *ernst*) dans la civilisation. Y a-t-il un rapport entre *l'âge* d'une civilisation et la place que le jeu y occupe ? Et jusqu'à quel point le jeu est-il conscient ? En quoi, par exemple, un spéculateur à la bourse se différencie-t-il d'un joueur de Monte Carlo ou un champion de tennis d'un aviateur ? Voilà bien des questions. Elles montrent du moins combien votre lecture est suggestive. » (BW, II, 974)

<sup>14</sup> L. Febvre, « Un moment avec Huizinga », 1951, *art.cit.*, *passim*.

## Permanence et changement

Pourtant, sur le plan strictement historique, Huizinga disposait avec sa distinction entre « forme » et « fonction » d'un moyen de penser l'articulation de la *permanence anthropologique* (les fonctions) et du *changement historique* (les formes)<sup>15</sup> et de résoudre le problème lancinant de la périodisation et de la transition en histoire. De fait, son œuvre montre de nombreuses tentatives dans ce sens. Ainsi dans ses *Historische levensidealen*, montre-t-il la forte prégnance de la forme de la pastorale, depuis les poèmes grecs de Théocrite jusqu'aux bergeries du XVIIIe siècle, en passant par la pastourelle médiévale et les romans précieux. Or, après cette date, « la *forme* meurt »; mais la *fonction* qu'elle remplit – le désir de fuir la société et de retrouver une « authenticité » naturelle – lui, demeure :

Pourtant les vieux besoins continuent d'agir. La culture veut encore et toujours se fuir elle-même, la nostalgie infinie vers le non-civilisé se poursuit toujours. C'est peut-être par le manque de recul que nous ne voyons pas que les dispositions mentales (*stemmingen*) de fond de la pastorale et de la pauvreté évangélique survivent aujourd'hui encore, mais désormais détachés des anciennes formes, dans l'anarchisme, le naturalisme littéraire, dans le combat pour réformer la morale sexuelle. (VW, IV, 426)

*L'Automne du Moyen Âge* montre de même la permanence des fonctions à travers la variété des formes. Ainsi, à propos d'un passage sur la guerre dans le *Jouvencel* :

Ces paroles pourraient aussi bien avoir été écrites par un soldat moderne que par un chevalier du XVe siècle. Elles n'ont rien de spécifiquement médiéval. Elles nous révèlent l'essence de la bravoure guerrière : l'oubli de soi-même au milieu du danger, l'attendrissement sur le courage du camarade, l'allégresse de la fidélité et du sacrifice. Cet ascétisme primitif est la base sur laquelle l'idéal chevaleresque s'élève jusqu'à la noble représentation de la perfection virile, l'aspiration vers une vie de beauté, telle qu'elle s'exprime dans le *Kalokagathia* des Grecs<sup>16</sup>.

De même lorsqu'il aborde l'« abandon des images » :

Alors commence la lutte émouvante de l'esprit qui veut atteindre à la Divinité sans le secours des images. Cette lutte est la même à toutes les époques et chez toutes les races. On ne peut se passer tout d'un coup du secours de l'expression imagée : celle-ci tombe pièce à pièce<sup>17</sup>.

Davantage, Huizinga amorce une véritable dialectique entre forme et fonction pour caractériser le moment de transition : celui précisément où des sentiments nouveaux s'insèrent dans les formes anciennes – ainsi de la poésie de Villon et de Charles d'Orléans – et où, inversement les mentalités traditionnelles peuvent investir les formes nouvelles de l'humanisme. C'est le sujet même du dernier chapitre de l'ouvrage (« L'avènement de la forme nouvelle ») et de sa conclusion. Mais c'est également ici que se révèle les limites du talent dialectique de Huizinga : nous avons vu comment la réécriture des dernières lignes de l'ouvrage pour l'édition française traduisait l'embarras de sa pensée. Le plus important, nous

---

<sup>15</sup> W. Otterspeer (*op.cit.*, p.216) voit, pour sa part, dans la forme elle-même le « trait d'union entre la vie qui change et l'homme qui ne change pas ». On mesure dans la multiplicité des interprétations le caractère confus de la théorie de Huizinga.

<sup>16</sup> *Automne*, p. 119-120.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 335.

semble-t-il, tient à la difficulté pour Huizinga de penser clairement le *changement* en histoire. Cette difficulté est d'ailleurs relevée par Lucien Febvre qui perçoit dans la « psychologie automnale » de Huizinga un avatar de « l'homme éternel » :

L'homme blanc-noir, qu'Huizinga nous assure être, par excellence, l'homme de la fin du Moyen Âge et qui court fort le risque d'être l'homme éternel... Car le vrai, c'est que Huizinga sans doute eût tout éclairé d'un mot (et son livre y eût grandement gagné en clarté) s'il eût d'abord posé ce fait, qu'il y a de l'ambivalence dans tout sentiment humain [...] La vie du Moyen Âge n'a rien à faire là-dedans. Ou plutôt le problème est déplacé. Il est mal posé<sup>18</sup>.

Febvre voyait juste. Car, à trop souligner, à travers l'idée de « fonction », les constantes anthropologiques, la « tentation de l'homme éternel » affleure bel et bien dans le texte de *L'Automne*. D'autant que Huizinga ne facilite pas la compréhension du lecteur, en faisant du goût pour les « formes belles », une tendance constante de l'humanité : autrement dit, dans son propre vocabulaire, une... *fonction* :

Les événements de la vie : naissance, mariage, mort sont encadrés dans des formes belles et sublimes. Cette tendance n'est d'ailleurs pas spécifiquement médiévale ; elle se trouve aux stades primitifs de la civilisation; on peut aussi l'appeler chinoiserie ou byzantinisme et elle ne meurt pas avec le Moyen Âge, témoin le Roi-Soleil<sup>19</sup>.

De sorte qu'une telle vision atemporelle finit par tourner aux considérations sur la nature humaine. Les notes préparatoires à *Herfsttij*, conservées dans les archives de Huizinga, confirment bien cette inclination qui, de l'anthropologie, nous conduit insensiblement aux généralités. Prévoyant qu'on lui fasse remarquer « mais c'était aussi comme ça au XIe siècle, mais c'était encore la même chose au XVIIIe siècle », il répond d'avance « assurément, assurément ». « Pour qui finalement y voit l'homme « inchangeable » (*onveranderlijk*), tant mieux » (AH, 52, 1. B.3).

Ce que l'on pourrait appeler un « fixisme » historique paraît ainsi dans de nombreux cas marquer son attitude : ainsi dans son cours sur la Réforme, il s'emploie sans cesse à minimiser la modernité du phénomène :

Rien n'est plus injuste que de ne voir dans l'ancien protestantisme à tous égards qu'une expression de l'esprit moderne. Dans le protestantisme se poursuit une bonne part de Moyen Âge. (AH 21, 1. p.110).

Primat de la foi sur la raison, principe d'autorité (celle de la Bible) « plus fort que jamais », intolérance virulente, dogmatisme intact : autant de caractères qui font à bien des égards du Protestantisme « une prolongation du Moyen Âge » (*ibid.*, p. 135). Sans doute autant de remarques pertinentes de Huizinga, toujours en lutte contre l'anachronisme : mais alors pourquoi écrire de Calvin que « sa caricature est Robespierre » ? (*ibid.*, p. 100). Davantage, les formes elles-mêmes semblent devenir inaltérables et l'on ne distingue plus très bien entre ce qui est « forme » et ce qui est « fonction » : ainsi dans la conférence donnée à Utrecht en

---

<sup>18</sup> L. Febvre, « La sensibilité et l'histoire », *art.cit.*, *Combats*, p. 228-229.

<sup>19</sup> *Automne*, p. 70.

novembre 1932, où Huizinga s'oppose à l'idée que l'on trouve, dit-il, chez Hauser, Pirenne<sup>20</sup> et Marx, d'une « révolution » capitaliste et s'emploie à réinscrire le phénomène dans la longue durée :

Il n'y a pas de révolution, il n'y a pas de place pour une explosion, le nouvel « esprit capitaliste » [est] une construction. Le caractère individualiste des nouvelles formes [sont] surestimées [...]. Les formes capitalistes se développent progressivement durant tout le Moyen Âge [...] Le marchand allemand du XIVe siècle spéculé, combine, calcule ; l'importance du crédit est attesté dès les Foires de Champagne et, d'ailleurs, Innocent III renonce, dès le XIIIe siècle, à excommunier les usuriers. L'association mercantile [...] prend racine dans des formes collectives primitives sociales et sacrées, dans l'ambiance de la loyauté, du service du secret, et de l'allégeance. (AH 9 II, 1. p. 2-9)

Non qu'il n'y ait pas d'évolution : « A un moment donné un phénomène devient dominant ; cela se produit autour de 1500, mais pas partout loin de là et à une échelle limitée<sup>21</sup>. » Mais, on le voit, l'accent est – comme toujours – mis davantage *sur ce qui demeure que sur ce qui change*<sup>22</sup>.

L'impression demeure au final que sa prédilection assumée pour les éléments de permanence, due à la fois à sa croyance dans des constantes anthropologiques et à une sensibilité qui le porte davantage vers le monde qui meurt que vers celui qui naît, l'empêche de mettre véritablement en œuvre cette dialectique entre forme et fonction et de penser clairement la transition historique<sup>23</sup>. Il se pourrait bien, en dernière instance, que se trouve dans cette théorie des formes, l'écho des études indologiques de Huizinga, qui lui ont constamment fourni, de *L'Automne du Moyen Âge* à *Homo ludens*, un réservoir inépuisable d'exemples. Ne pourrait-on dès lors comprendre les « formes » comme autant d'*avatars* dans lesquels s'incarnent les « fonctions » ? Or, de même que Vishnu transcende ses diverses réincarnations, de même l'« esprit » (*geest*) l'emporte sur ses traductions historiques. Autrement dit, ce qui demeure a toujours, chez Huizinga, primauté sur ce qui change : primauté d'ordre aussi bien « spirituel » qu'« intellectuel » (*geestelijk*).

---

<sup>20</sup> Est-ce cette opposition à Pirenne – dont la thèse est d'ailleurs bien plus nuancée – qui peut expliquer le refus des directeurs des *Annales* de la proposition de Huizinga d'un article sur « les origines médiévales du capitalisme » ? La disparition de la lettre de Huizinga correspondante ne permet pas de trancher (voir ci-dessus, chapitre 1.4). A moins que là encore la rivalité de métier avec Marc Bloch, grand spécialiste de la question, n'ait encore joué.

<sup>21</sup> Nous avons vu également comment dans *Nederland's beschaving*, il minorait sans cesse les éléments de modernité en plein XVIIe siècle néerlandais et soulignait, dans presque tous les domaines, la continuité avec le Moyen Âge (voir ci-dessus, chapitre 6).

<sup>22</sup> Le contraste avec Febvre, qui reconnaît également l'existence du capitalisme au Moyen Âge, se mesure au passage suivant où ce dernier traite exactement du même problème, l'avènement du capitalisme moderne : « Cette fois, c'est à la fin du XVe siècle, au début du XVIe que s'opère le changement : une vraie révolution, on le sait. Tout à la fois, ce sont les grandes découvertes maritimes qui viennent modifier la direction des courants commerciaux ; ce sont les grands Etats monarchiques se constituant [...] Ce sont les grandes crises monétaires [...] enfin ce sont les progrès de l'Etat [...] Un esprit de liberté sans contrainte, sans limite presque, souffle sur le monde. L'individu se permet toutes les audaces » (« Les nouveaux riches et l'histoire : une vue d'ensemble sur l'histoire sociale du capitalisme », *Revue des Cours et Conférences*, 23, 1921-1922, n° 2, p. 423-440, repris dans *Vivre l'histoire*, p. 606-621, citation p. 616-617).

<sup>23</sup> Une autre illustration de cette difficulté est donnée par ses notes de cours sur la Renaissance : « Pensez à Dürer et aux Pays-Bas du XVIe siècle. Est-ce la Renaissance ? Non. Presque tout est la conséquence de formes et d'idées médiévales ». Mais le manuscrit montre que Huizinga a barré par la suite le mot « Non » pour lui substituer « Oui, mais d'une autre manière (*ja maar anders*) » (AH, 20, 1. p. 108).

## L'histoire comme « grand récit »

Ainsi comprise, son approche morphologique garde toute sa cohérence. Davantage la nature morphologique de l'histoire vaut pour la discipline dans son ensemble. « Si l'histoire est, en tant qu'activité de l'esprit, une création de formes (*vormgeving*), alors nous pouvons dire qu'elle est, en tant que résultat, une forme » (VW, VII, 99). Et cette forme n'est autre que celle du récit. La dimension essentiellement narrative de l'histoire est en effet une constante de la pensée de Huizinga : s'opposant là encore à Bernheim, qui considérait la forme narrative comme un caractère dépassé de l'histoire depuis son accession à la scientificité, il considère que les trois phases dégagées par l'historien allemand dans le développement du genre historique (« narrative », « didactique » et « génétique ») constituent en fait des caractères que l'on trouve dans toute grande œuvre historique, y compris dans celles de l'âge scientifique. Huizinga affirme ainsi :

Toute histoire est narrative (*verhalend*) ; c'est son caractère fondamental même que de ne pas prouver et de ne pas mettre en formule, mais de raconter. (VW, VII, 155)

Et, à nouveau en 1941, dans « Over vormverandering in de geschiedenis » (« Sur le changement de forme dans l'histoire ») :

[...] est-ce que l'appellation de récit historique n'est pas un reliquat de périodes antérieures de la pratique de l'histoire [...] ? Au traitement moderne scientifique d'un morceau d'histoire quel qu'il soit, le terme de récit historique n'est, en règle générale, plus guère adapté. A moins que l'on ait expressément un objectif de vulgarisation (*populaire weergave*), un tel traitement moderne et scientifique ne donne pas une *relatio* mais une *disquisitio*. Cela n'empêche absolument pas que sa lecture puisse être au plus haut point un plaisir. Les fonctions intellectuelles par lesquelles le lecteur suit l'auteur sont cependant pour une grande part différentes de celles de la perception historique classique. Il accompagne l'auteur avec les réactions de sa raison critique, il pèse les arguments, il essaie de comprendre la conception et de la mesurer à sa propre perspective (*inzicht*). Et pourtant, plus l'auteur est grand et plus vivante est la force d'imagination du lecteur, plus souvent il sera entraîné, malgré la construction stricte de la monographie scientifique, sur les chemins du vrai récit, qui connaît péripétie, tension et dénouement [...] Je serais enclin à exiger de l'histoire, même dans sa forme scientifique, comme critère de sa qualité, qu'elle soit lisible. Une histoire illisible n'est pas de l'histoire. Or cette lisibilité suppose dans la matière elle-même un élément, qui nous renvoie immédiatement, en dehors du domaine de la stricte logique, dans celui de l'esthétique, et que je voudrais appeler d'emblée l'élément épico-dramatique. (VW, VII, 195)

L'on retrouve dans cette idée du « vrai récit » que nous offre l'histoire, toute histoire, l'écho de ses nombreuses conversations avec son ami André Jolles, qui avait abouti, on le sait, à un échange de lettres publiées dans le *Gids* en 1925<sup>24</sup>, à partir de l'article de Huizinga consacré à la *Saint Joan* de George Bernard Shaw. Article marqué, par la critique de toutes les transpositions littéraires de l'aventure de la Pucelle et sa revendication exclusive – tout comme la bataille de Salamine, ajoute Huizinga – par le genre historique.

Malicieusement, Jolles fait d'abord remarquer que l'exemple de Salamine est mal choisi puisqu'il a été démontré que « la description de la bataille de Salamine faite par Hérodote est

---

<sup>24</sup> Voir ci-dessus pour la référence à Michelet dans cette correspondance, chapitre 4.4.

fondée sur le récit des *Perses* d'Eschyle<sup>25</sup> ». Mais l'argumentation de Jolles a une portée plus générale. Il s'agit pour lui de s'interroger sur la nature de l'écriture historique. A partir de l'exemple du récit de l'assassinat de Guillaume d'Orange dans la *Geschiedenis van het Nederlandsche volk* de P.J. Blok, Jolles démontre que l'on a bel et bien fait à l'une de ces « formes simples », dans lesquelles s'inscrit tout récit : en l'occurrence, celle du « Mémorable », propre au genre historique. Les faits, y compris les plus anecdotiques d'apparence, constituent un véritable réseau de sens qui vise à frapper l'imaginaire du lecteur en lui suggérant, écrit Jolles, « le fin mot de l'histoire » :

Ce sont de purs faits historiques. Mais ils sont disposés en forme de mémorable. Même les éléments qui ne forment pas une unité logique sont ici constamment opposés, comparés, commentés, interprétés, et finalement rapportés les uns aux autres<sup>26</sup>.

La littérature secondaire a unanimement souligné, même si elle n'est, nous le verrons, que partielle, l'adéquation – évitons, là encore, le terme d' « influence » – de la théorie de Jolles avec l'épistémologie de Huizinga. Cette nature de l'histoire comme récit découle logiquement des « contrastes », « antagonismes » et autres « polarités » dont elle est remplie : car n'est ce pas de la présence de forces opposées – personnages, institutions, groupes sociaux et politiques, voire motivations intérieures – que naît *toujours* le récit ? Ce dernier trouve en effet, dans ces instances contraires, sa matière première même : il sera l'histoire de la confrontation, de l'*antagonisme* déclenché par cette opposition première<sup>27</sup>.

Mais qui dit « forme », on le sait, dit aussi « fonction » : quelle est donc la fonction de cette forme qu'est l'histoire elle-même ? C'est la célèbre définition à laquelle Huizinga aboutit : « la forme intellectuelle dans laquelle une culture se rend compte de son passé » (*de geestelijke vorm waarin een cultuur zich rekenschap geeft van haar verleden*) (VW, VII, 102). Définition qui permet, à première vue, de surmonter les grandes antinomies de la raison historique dans lesquelles il se débattait :

La définition concise (*bondige*) à laquelle nous sommes ainsi parvenus doit donc se présenter ainsi : l'Histoire est la forme intellectuelle dans laquelle une culture se rend compte de son passé [...] L'histoire est qualifiée ici de « forme intellectuelle » (*geestelijke vorm*). Cette appellation est à la fois plus large que « science », qu'elle inclut, et plus précise, dans la mesure où elle formule la nature du phénomène. En appelant l'Histoire une forme intellectuelle on échappe à la coupure forcée et dérangeante entre recherche historique et écriture de l'Histoire, on échappe également à la question absurde de savoir à quel point l'Histoire présente des traits communs avec l'Art [...] Avec le mot « culture » est admis tout ce qui est inévitablement subjectif dans chaque histoire [...] Est également admis qu'une histoire catholique doive se présenter différemment qu'une socialiste etc. Chaque culture, chaque sous-culture (*cultuurkring*) doit tenir son histoire pour la vraie et a le droit de le faire, sous réserve qu'elle la construise sur les exigences critiques que lui impose sa conscience culturelle. C'est le privilège ambigu de notre culture contemporaine et scientifique, qu'elle se trouve pour la première fois en état d'embrasser consciemment la variété possible des formes de l'Histoire [...] [L'expression de « se

<sup>25</sup> Silvia Contarini, « André Jolles, Johan Huizinga, Clio et Melpomène », *art.cit.*, p. 492.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 495-496.

<sup>27</sup> L'on suit ici l'analyse de W. Otterspeer dans son chapitre sur les « contrastes » chez Huizinga : « Dans le contraste, forme et contenu confluent et récit historique et histoire, principe et motifs narratifs se rejoignent » (W. Otterspeer, *op.cit.*, p. 104).



rendre compte »] inclut toutes les formes de description de l'histoire : celle de l'annaliste, du mémorialiste, du philosophe de l'histoire, du chercheur savant. Elle comprend la plus petite monographie aussi bien que la plus grande conception de l'histoire universelle [...] L'histoire elle-même et la conscience historique deviennent une part intégrante de la culture [...] Dans son ensemble la définition offre encore l'avantage, que, dans son ampleur – qui n'est pas à mon avis synonyme de vague – elle fait place pour toutes sortes de systèmes et de conceptions contraires. Elle ne prononce aucun jugement entre la conception cyclique de l'histoire universelle et sa conception linéaire. Elle donne une issue au dilemme entre caractère plus intelligible ou caractère plus contemplatif de la connaissance historique ; elle ne contraint pas à la détermination de l'indéterminable : ce qui est historiquement important ; ou à un choix entre le particulier et le général comme objet de sa préoccupation. (VW, VII, 102-103)

Le choix de Huizinga est clair : à la définition *scientifique* de l'histoire, il substitue une définition *culturelle* de la discipline. L'on ne saurait surestimer l'audace de cette nouvelle définition très productive. Elle rompt d'une part avec les tentatives de l'école méthodique, de Bernheim à Seignobos, mais aussi avec l'orientation d'un Marc Bloch ou d'un Lucien Febvre, tous soucieux au-delà de leur différences, d'ancrer par le choix d'une définition appropriée l'histoire dans le champ *scientifique*. Nul doute notamment que la définition de Huizinga est d'une productivité bien plus grande que la finalement très classique « science des hommes dans le temps » de Marc Bloch<sup>28</sup>.

Mais à définir ainsi l'histoire à la fois par sa *forme* narrative et par sa *fonction* culturelle, se pose *ipso facto* un double problème : le premier est celui de l'autonomie de la discipline par rapport à la littérature. Car les idées de Jolles sont sans ambiguïté et lourdes de conséquences : Dès lors en effet que l'historien recourt à une « forme simple », les lois du genre s'imposent à son écriture : y compris donc – nouvelle malice de Jolles – à celle de Huizinga lui-même, lorsque celui-ci évoque Jeanne d'Arc :

Les formes sont contraignantes [...] dès que notre disposition mentale nous a poussés vers une forme littéraire, cette forme incorpore chaque fois ces données selon la manière qui lui est propre\*. On ne voit plus dans l'ensemble quelque chose d'arbitraire ou de fortuit mais tous les éléments y sont parfaitement cohérents. Ils trouvent une signification qui est chaque fois différente selon\* la forme concernée. Prends par exemple le fait que Jeanne d'Arc n'éveille aucun désir charnel dans le milieu très composite des soldats et des hobereaux de cour. Du point de vue du mémorable, on remarque ici l'opposition vivante entre la jeune fille et sa tâche masculine ; du point de vue de la légende, on a ici une preuve de sa sainteté et de son exemplarité\* ; du point de vue du mythe, on constate ici que l'être sauveur n'est ni homme ni femme. *De la même manière, on peut concevoir toutes les données que tu as rassemblées dans ton article selon leurs trois significations. On verra comment le même élément trouve chaque fois une explication différente à partir de la forme littéraire particulière qu'il a prise [...] Tu as écrit : « admettons que pour une fois dans les siècles Clio puisse précéder Melpomène ». Je n'ai rien contre, mais je voudrais plutôt savoir si Clio n'est pas en soi une sorte de Melpomène*<sup>29</sup>.

Huizinga ne peut que marquer son désaccord avec une théorie qui menace à nouveau la spécificité de l'histoire et, qui plus est, en invoquant son propre travail. Non que la comparaison entre histoire et littérature, comme entre art et histoire, soit pour lui le moins du

---

<sup>28</sup> *Apologie*, p. 84.

<sup>29</sup> « Clio et Melpomène », p. 501-502. C'est nous qui soulignons. Les \* indiquent les modifications apportées à la traduction de Sylvia Contarini, plus conformes au texte original et en facilitant la compréhension.

monde choquante. Il se refuse à voir dans ces deux formes esthétiques qui ont tant marqué sa jeunesse de simples divertissements. Ne trouve-t-on pas dans les tragédies de Shakespeare la meilleure analyse de « ce qu'est l'essence de la majesté ? » (VW, VII, 23). « La littérature est aussi bien que la science une forme de connaissance de la culture qui la produit. » (VW, VII, 60). Cette valeur *cognitive* de la littérature est, de fait, l'une des ses convictions les plus ancrées. Mais de là à confondre histoire et littérature – et pire encore, à intégrer la première dans la seconde – il y a un pas infranchissable pour un homme toujours soucieux d'assurer l'autonomie de sa discipline. D'où une réaction immédiate, d'autant que sa chère Jeanne d'Arc est en jeu, où il va se montrer intraitable sur la différence fondamentale entre Clio et Melpomène : la première est dans tous les cas une *fiction*, alors que l'histoire a bel et bien affaire avec des *réalités* passées :

Je trouve très ingénieux et suggestif de voir Jeanne d'Arc sous l'aspect du mythe de l'être sauveur, qui l'empêche\* d'être une femme comme toutes les autres [...] Cependant...je ne crois pas à Athéna et aux Ushas, bien qu'elles puissent être des personnages précieux pour mon imagination, mais que la fille de Domrémy ait\* espéré, osé et souffert, ça je le *sais*, et avec compassion. Ne parle donc pas dans l'esprit d'une génération « littérisée », qui n'a pas de souci pour la vérité factuelle. Reconnais plutôt avec moi (je sais que tu le feras) la disposition mentale qui consiste à vouloir savoir comment les choses se sont vraiment passées<sup>30</sup>.

Vu l'importance de l'enjeu, c'est sans surprise que Huizinga, inquiet, on le sait, de la concurrence déloyale de « l'histoire romancée »<sup>31</sup>, revient sur le sujet dans *De taak der cultuurgeschiedenis* et retrouve la même référence à la célèbre formule de Ranke (*wie es eigentlich gewesen*) :

La question de savoir si quelqu'un pratique l'histoire ou la littérature reçoit une réponse tout à fait satisfaisante, par le test de la disposition intellectuelle dans laquelle il travaille. Si manque l'aspiration prédominante à l'authenticité (*echtheid*), le souhait profondément honnête (*oprecht*) de retracer comment cela « s'est vraiment passé », ou « présenté », alors il ne pratique pas l'histoire. (VW, VII, 61)

La deuxième difficulté de la définition de Huizinga, qui renvoie à la fonction de l'histoire comme expression d'une communauté culturelle, tient au problème du relativisme historique, source inquiétante de scepticisme quant à la valeur de vérité de la discipline : d'où pour y parer le recours à la méthode, à laquelle il rend un hommage bien proche de celui de Marc Bloch dans l'*Apologie*:

L'appui sur les documents authentiques, la méthode comparative, la critique systématique ont diminué pour l'histoire le danger du découragement sceptique. L'observation précise, qui par l'exercice et la comparaison sait faire la part du matériau inauthentique et non fiable, accroît également la valeur et la certitude de ce que l'on a jugé authentique et juste. L'historien formé se sent suffisamment sûr dans l'usage de ses critères. Seul l'homme non formé (*ongeschoolde*) sera parfois tenté d'accepter des faux flagrants et de rejeter le plus authentique. La capacité de discernement historique demande trois choses : entendement sain, pratique, et surtout, sens historique. (VW, VII, 150)

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 504-505.

<sup>31</sup> Voir ci-dessus, chapitre 7.2.

Mais, on le voit, le recours à la méthode risque de réserver, avec l'argument de la communauté scientifique, la connaissance historique aux seuls savants ; de confisquer en quelque sorte l'histoire au profit de quelques uns. Or, cela serait contradictoire avec la portée générale de l'histoire, qu'il définit par la demande sociale qui lui est adressée :

La recherche, l'épuration critique, la publication, l'interprétation, la combinaison demeure totalement le domaine des travailleurs scientifiques formés. Pourtant la grande image du passé, qui se trouve derrière tout ce travail et qui plane dessus, demeure bel et bien l'affaire de tous. La mission d'être un organe de la culture, l'organe par lequel la culture se rend compte de son passé, ne peut être remplie que par une science historique qui a son atmosphère et sa caisse de résonance dans la grande vie de son temps. Toute science doit, pour avoir sa pleine valeur, être incluse et portée dans la culture. (VW, VII, 58)

Si notre société est marquée par l'essor de la démocratie, il est en effet logique que l'histoire devienne « l'affaire de tous ». Mais alors comment l'historien doit-il se positionner ? Doit-il accepter toute forme d'histoire comme légitime ? En quoi se distingue-t-il de la vision du passé prévalant dans sa génération ? D'où des formulations embarrassées et contradictoires, aussi bien dans *De taak der cultuurgeschiedenis* que dans *De wetenschap der geschiedenis* :

Une science historique, seulement portée par une association ésotérique de savants, n'est pas en sécurité ; elle doit être ancrée dans une culture historique qui est le bien de tous les hommes cultivés (*beschaafden*). (VW, VII, 50)

La discipline scientifique (*vakwetenschap*) ne peut toujours qu'être pour peu de gens, elle est aristocratique. La littérature, et la science populaire avec elle, doit être destinée à beaucoup, ou bien elle ne sera pas. (VW, VII, 68)

Que l'on ne dise pas : vous avez de fait vous même affirmé plus haut que chaque histoire a son origine et son ancrage (*bedding*) dans une certaine vision du monde. Oui certes, mais le chercheur est libre d'abandonner cette vision du monde, si son enquête la récuse. C'est la contrainte qui tue. (VW, VII, 160)

On mesure dans cette variation de la définition du champ social précis de l'histoire : (savants, hommes cultivés, peuple entier ?) et du positionnement de l'historien, l'hésitation de Huizinga vis-à-vis des conséquences de sa propre définition large de la discipline<sup>32</sup>.

Davantage : définir l'histoire par la demande sociale qui lui est adressée a pour conséquence claire un développement différencié des champs historiographiques. Le monde contemporain, déterminé par les progrès et les problèmes de l'économie et les bouleversements sociaux, ne peut que privilégier l'histoire économique et sociale au détriment de l'histoire politique. Huizinga en fait la constatation dans le droit fil de sa définition :

---

<sup>32</sup> Il faut remarquer sur ce point la plus grande cohérence des fondateurs des *Annales*. Lucien Febvre et Marc Bloch refusent, tout comme Huizinga le repli dans la tour d'ivoire de la communauté historique ; mais, à la différence de leur collègue néerlandais, ils définissent avec la même constance leur public-cible : la couche des « hommes cultivés », de ces « honnêtes gens », au sens classique du terme qui recoupe exactement le mot de *beschaafden* employé par Huizinga. C'est ainsi que Lucien Febvre critique l'enfermement universitaire de l'école méthodique : « Ecrites en jargon par des techniciens pour des techniciens, les monographies ne sortaient pas des cercles universitaires [...] Un monde clos, ce domaine de techniciens et de leurs barbares dissertations inaugurales. L'homme normal cultivé n'avait point à y pénétrer. *Fach*, et sacrilège, le laïc qui portait la main sur un *Fach* » (« Deux philosophies opportunistes de l'histoire : de Spengler à Toynbee », *art.cit.*, *Combats*, p. 122-123).

Progressivement cependant – et cela était vers 1900 totalement acquis – le public historique en était devenu à demander aussi, à côté de l’histoire politique, l’histoire économique, sociale, constitutionnelle, culturelle. On aurait même dit souvent que l’intérêt pour l’histoire politique passait à l’arrière-plan ; la demande allait vers l’histoire du commerce et de l’entreprise, de l’art et de la vie mentale, bref de la civilisation. (VW, VII, 121-122)

Mais paradoxalement, malgré sa définition culturelle de l’histoire et malgré sa propre pratique, Huizinga ne cesse de souligner le primat de l’histoire politique ; c’est nous dit-il justement en raison de l’évidence particulière des *formes* de cette histoire :

Les formes historiques données par excellence sont avant tout celle de la vie politique. L’histoire politique apporte ses formes d’elle-même : une institution étatique, une paix, une guerre, une dynastie, l’Etat lui-même. Dans ce fait, qui ne doit pas être séparé de l’importance dominante de ces formes même, réside le caractère fondamental de l’histoire politique. Elle conserve un primat certain parce qu’elle est ainsi, par excellence, morphologie de la société. (VW, VII, 179)

Mais se profilent de nouvelles apories : comment concevoir la possibilité et la légitimité d’histoires propres à une certaine vision du monde, que celle-ci soit socialiste, catholique ou autre ? Comment pratiquer encore, comme il l’a tant fait lui-même, la forme traditionnelle de l’histoire nationale, dès lors que « notre culture [étant] pour la première fois celle du monde, notre histoire est une histoire mondiale » ; et que « la forme de connaissance de la civilisation occidentale moderne envers le monde est critique et scientifique (*critisch-wetenschappelijk*) » (VW, VII, 101).

Nous arrivons ici au cœur de ce qu’il faut bien appeler l’ambiguïté ou le dilemme fondamental de Huizinga : ou bien tirer les conséquences de sa définition culturelle de l’histoire et accepter dès lors le déclin de l’histoire politique, l’ouverture sur les autres sciences de l’homme, en particulier l’économie et la sociologie, ainsi que l’essor de l’histoire « immédiate ». C’est exactement la position des *Annales* ou de la *New History* de l’américain Barnes, expressément condamnée par Huizinga qui y voit une « nouvelle attaque de la sociologie » (VW, VII, 158). Ou bien chercher une spécificité et une garantie de vérité dans la matière de l’histoire elle-même, mais au risque d’abandonner les bénéfices de la définition « large ».

C’est ce second choix qu’il va se résoudre à faire, en s’efforçant en 1937 dans *De wetenschap der geschiedenis* de trouver une nouvelle définition de la discipline. Or force est de constater que la formulation à laquelle il arrive est dépourvu de la clarté de sa première définition :

Une dramatique sur fond d’une théorie des formes de la société humaine, tel serait peut-être finalement le terme le plus adéquat, pour définir la nature de l’histoire, en accentuant avec insistance son caractère asystématique, descriptif et l’exigence qu’elle voie son objet *in actu*. (VW, VII, 138)

En 1941, Huizinga avoue à nouveau son insatisfaction vis à vis de sa définition culturelle mais renonce à en formuler une nouvelle. Décidé, quoiqu’il en soit, à garantir la spécificité de l’histoire, il va rendre indissociable la forme narrative de l’histoire du primat de l’histoire politique et individuelle. Davantage, il va jusqu’à abandonner la position subjectiviste qu’il

avait jusque là adoptée pour affirmer que les « formes » résident *déjà* dans l'objet historique lui-même :

Sans doute vous allez trouver naïf que je pose en tout sérieux la question : est ce que cet élément épico-dramatique est une propriété de l'événement historique lui-même, ou bien est-ce une couleur que notre vision prête au produit « histoire » ? (VW, VII, 196).

Or, il y a bel et bien une « perte croissante de forme de l'histoire récente » (VW, VII, 197) qui se mesure notamment à la différence entre la Révolution française et l'histoire américaine depuis la guerre de Sécession. Cette « déperdition de forme » (*vormverlies*) serait liée à la combinaison de deux facteurs :

d'une part la disparition des thèmes les plus productifs de l'opposition entre les nations et les puissances, d'autre part la domination croissante des processus économiques, qui ne font apparaître que par exception la personnalité humaine. (VW, VII, 205)

Aussi bien ce résultat décevant (« je ne sais pas si je vais vous convaincre » avoue-t-il à ses auditeurs) signale l'impossibilité pour Huizinga de trouver sur le plan théorique des assurances contre le relativisme historiographique impliqué par sa définition large de l'histoire. D'où la nécessité pour lui de recourir à des considérations extérieures au champ épistémologique. Il le reconnaît clairement :

L'orientation historique n'entraîne le danger du relativisme que si elle repose sur une perte préliminaire de critères intellectuels et éthiques situés en dehors de la discipline historique (*buiten de historie gelegen*). (VW, VII, 190)

### **Ethique et nostalgie : la cohérence de Johan Huizinga**

De fait, c'est par l'exigence éthique qui s'impose au chercheur que Huizinga s'efforce de garantir la vérité et l'autonomie de la discipline. Cette dimension éthique est sans cesse réaffirmée dans son œuvre, dès sa leçon inaugurale de 1905 :

Doit-on donc dans l'intérêt de la science stricte se faire du souci à propos d'un intérêt esthétique fort développé ? Nul besoin. Il y a pour l'historien un intérêt éthique qui l'emporte sur tous les autres : donner la vérité ou ce qu'il en comprend. (VW, VII, 26)

Dans sa définition large de l'histoire, il tente de la même façon de limiter la multiplication des discours historiographiques possibles par la réactualisation du vieil impératif cicéronien :

Le terme de « se rendre compte » exprime aussi le sérieux imprescriptible qui est le fondement de toute activité historique. *Ne quid falsi audeat*. (VW, VII, 103)

Impératif éthique qui ne s'impose pas aux seuls savants mais à toute la communauté culturelle dans son rapport à ce passé dont elle veut « se rendre compte ». Nous touchons ici la raison fondamentale pour laquelle il n'y pas chez Huizinga – l'accord est sur ce point total dans la

littérature secondaire – de véritable distinction entre « l'historien de la culture » (*cultuurhistoricus*) et le « critique de la culture » (*cultuurcriticus*) : l'une et l'autre dimensions de son œuvre sont foncièrement unies par le souci éthique, seul capable de garantir et la certitude de l'histoire et les valeurs de la culture. On le voit à l'identité des arguments dans un cas comme dans l'autre : si l'histoire, conformément à l'évolution des sociétés modernes ne peut qu'être « démocratique », alors, pour qu'elle reste sincère et véritable, il faut que *tous* les individus accomplissent leur réforme morale. C'est pourquoi, dès 1915, dans *Over historische levensidealen*, il formulait déjà cette conclusion de portée générale sur la nécessité d'une ascèse personnelle :

Faire don de soi est le commencement et la fin de toute doctrine d'existence. Ce n'est pas dans l'abaissement de la culture mais dans celle de son propre moi que se trouve la libération. (VW, IV, 431)

Défendre l'histoire et défendre la culture, c'est donc un seul et même difficile combat, de nature morale, dont le premier impératif est la recherche de la vérité. Mais défendre la nation néerlandaise, si pétrie d'« authenticité », ne relève-t-il pas exactement de la même disposition éthique et ne s'inscrit-il pas dans la même croisade en faveur du bien et du vrai ? Et n'est-ce pas, d'ailleurs, par son ouverture internationale sans pareille que la nation néerlandaise échappe au piège du nationalisme pour prendre une valeur universelle ? Autrement dit, se consacrer à l'histoire de son pays pour Huizinga est parfaitement compatible avec les exigences que l'époque impose à l'historien : écrire une histoire *mondiale* et *critique*. De même en matière de périodisation, l'on a, à la lecture de l'ensemble de son œuvre, le sentiment que le problème si délicat de la transition historique se résout par la mise en valeur d'un clivage fondamental : d'une part, un immense passé qui débute autour de 1100 et dure jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, où dominent les continuités culturelles et notamment cet « ordre » et cette « loyauté » auxquelles il est si attaché<sup>33</sup> ; d'autre part, une « culture moderne », commençant avec le Romantisme, généralisée par la civilisation industrielle et connaissant son « apogée » – dans l'esprit de Huizinga, l'apogée d'une décadence – dans l'entre-deux guerres. En somme, lorsqu'on veut bien appliquer à son œuvre, y compris à ses réflexions épistémologiques, sa propre conception de l'histoire, où la « vision du monde », fût elle une *illusion*, est le moyen décisif de la *compréhension*, ces contradictions de toute nature se résolvent dans une approche dominée par les préoccupations éthiques et esthétiques.

Préoccupations qui l'éloignent donc de l'époque dans laquelle il vit. Car il s'agit d'un homme en claire opposition avec *son* temps<sup>34</sup>, avec cette époque de l'entre deux-guerres dont il fait le procès systématique, en particulier dans *In de schaduwen van morgen (Incertitudes)*, essai qui connut aux Pays-Bas et à l'étranger un immense succès : intoxications idéologiques de l'hypernationalisme et du communisme ; exaltation de l'Etat et démagogie des foules ; enfermement des individus aux Pays-Bas dans les groupes étanches du « cloisonnement » ;

<sup>33</sup> Il est ainsi frappant que les seuls écrits où Huizinga met résolument en valeur le renouveau et l'annonce de l'avenir concernent – le titre est parlant – les « Trois esprits prégothiques », sur lesquels il a fait cours à la Sorbonne en 1930 Jean de Salisbury, Abélard et Alain de Lille, toutes figures du XII<sup>e</sup> siècle. Dans son cours sur la Réforme, où l'on a vu à quel point il minimisait la modernité du phénomène, il n'en affirmait pas moins que « depuis 1100 la culture est entré dans un très lent processus : la transgression (l'osmose) entre la vie terrestre et la religion [...] Si ce processus est progressif, alors la Réforme n'en est qu'une étape » (AH, 21, 1, nouvelle numérotation, p. 136).

<sup>34</sup> C'est l'un de sens du titre de la thèse de W.E. Krul, *Historicus tegen de tijd* (« l'historien contre le temps »), *op.cit.*

dévolement de la démocratie néerlandaise par le jeu des partis ; « mécanisation » des corps et des esprits par la société industrielle et les moyens modernes de communication ; affadissement des caractères par un puérilisme généralisé. Et le dernier chapitre d'*Incertitudes* en appelle à la « catharsis » de tous ces « maux dont souffrent notre temps ». A coup sûr Huizinga est l'un de ces « anti-modernes » qui refusent le culte de la science, de la démocratie et du progrès : en cela, il reste bien le disciple de cette « fin de siècle » qui connut, de Nietzsche à Péguy, en passant par les *Tachtigers* néerlandais, la remise en cause des certitudes positivistes antérieures<sup>35</sup>. A cette réserve près, que toujours à la recherche de l'« harmonie » entre aspirations contraires<sup>36</sup>, il ne tombe jamais dans l'irrationalisme et le sentimentalisme dont il dénonce les abus avec autant de force que ceux du scientisme et du « progressisme » naïfs.

Il est également frappant de constater combien l'approche anthropologique de Huizinga tourne rapidement aux considérations éthiques. Ainsi toute la dernière partie d'*Homo ludens* est-elle consacrée à la décadence de la fonction ludique, du véritable « esprit du jeu », à l'époque contemporaine, décadence expliquée par le déclin des valeurs morales<sup>37</sup>. Et quoique d'une couleur moins sombre, comme éclairé par l'approche de la libération prochaine du pays – que Huizinga ne verra pas mais qui ne fait pas de doute au début de 1945 – son ultime ouvrage, *A l'aube de la paix*, demeure intégralement placé dans cette perspective éthique, voire moralisante, d'un intellectuel campé sur les hauteurs d'une aristocratie de l'esprit et du caractère.

Il n'est certes pas le seul : les grands esprits réunis au sein de la Coopération intellectuelle internationale donnent l'impression d'un chœur antique se lamentant sur les malheurs d'un temps qu'ils ne comprennent plus et qui ne les comprend plus, et que, d'« Entretiens » en « Rapports », ils dénoncent à l'envi. Assurément, il faut y voir le malaise de toute une génération élevée dans la stabilité des monnaies-or et la certitude atemporelle des valeurs humanistes, qui s'est vue brutalement plongée dans l'apocalypse de la Première guerre mondiale puis dans un monde qui ne parvient à retrouver, dans aucun domaine, un équilibre durable. Et où le type d'intellectuel mi-savant, mi-essayiste, dont la deuxième moitié du XIXe siècle avait donné tant d'exemples, n'est plus aussi assuré de son magistère social. Huizinga s'inscrit dans cette large mouvance qui multiplie les constats funèbres de « déclin »<sup>38</sup>. Du *Déclin de l'Occident* de Spengler au constat de mortalité des civilisations fait par Valéry, la tonalité pessimiste se retrouve jusque dans le titre – choisi par Huizinga lui-même, rappelons-le – de l'édition française de *Herfsttij, Le déclin du Moyen Âge*. Epoque également de réquisitoires convergents contre « l'ère des masses », née sur les champs de bataille de 14-18 et grandie dans les usines du fordisme. Les diagnostics comme les pronostics, les intentions profondes comme les connotations politiques sont, il est vrai, très variés, de Spengler à Wells, de Valéry à Benda, d'Ortega y Gasset à Ernest Seillière. Certes

---

<sup>35</sup> W. Otterspeer (*op.cit.*, p.226) le qualifie d'« anti-moderniste ». Sur le tempérament antimoderne, voir A. Compagnon, *Les Antimodernes : de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, 2005. La crise du progrès et du rationalisme à la fin du XIXe siècle vient d'être à nouveau analysée par Christophe Charle dans *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris, 2011.

<sup>36</sup> Voir W. Otterspeer, « Harmonie », *op.cit.*, p.111-125.

<sup>37</sup> *Homo ludens*, p. 280-289.

<sup>38</sup> L'examen de ce courant de pensée et des idées des contemporains de Huizinga est développé par Léon Hanssen dans sa thèse, *Huizinga en de troost van de geschiedenis*, *op.cit.*, chapitre II. 6.

Huizinga ne manque pas de critiquer tel ou tel. Mais son affinité avec les deux derniers est réelle et affirmée : le premier pour son diagnostic porté sur la massification de la culture ; le second pour son analyse du romantisme, présenté comme la source de bien des maux de la mentalité contemporaine<sup>39</sup>. Là encore la fin du XVIIIe siècle, avec la figure préromantique de Jean-Jacques Rousseau, marque le terme de la « grande époque » de la culture occidentale selon Huizinga.

Cette attitude vis-à-vis du présent et ce positionnement dans le champ intellectuel opposent en tout cas clairement Huizinga et ses collègues des *Annales*, qui portent sur leur époque un regard radicalement différent. Alors que le premier se fait volontiers le *laudator temporis acti*, la curiosité insatiable de Marc Bloch et de Lucien Febvre, leur ouverture sur les défis et les expériences du temps présent, font l'objet de nombreuses déclarations de principe mais aussi d'actes concrets ; elle est à l'origine du grand projet de Lucien Febvre, *l'Encyclopédie française* ; elle inspire aussi le contenu des premières *Annales* qui font une large place à l'actualité politique et économique, du *New Deal* à la collectivisation soviétique. S'il est un point sur lequel leur entreprise tranche radicalement dans le champ historiographique français de l'entre-deux guerres, c'est par l'attention – et une attention favorable – portée au contemporain, voire à l'immédiat. Et c'est là qu'ils tranchent également le plus avec un Huizinga qui se montre ambivalent vis-à-vis des Etats-Unis contemporains, pays d'un dynamisme certes fascinant, mais laboratoire de cette « mécanisation » de la vie sociale qu'il déplore ; et qui se déclare carrément hostile à l'expérience soviétique<sup>40</sup>.

Il y a, derrière ces considérations théoriques, des sensibilités et des histoires – des histoires *interprétées* par des sensibilités – radicalement différentes. Nous avons, dans la personne de l'historien néerlandais, un homme dont la carrière se déroule pour l'essentiel dans le bastion de la tradition politico-universitaire nationale, et dont les opinions politiques sont passées d'une attirance pour le socialisme à un libéralisme très conservateur. Même si la complexité de l'homme ne l'empêche pas d'entretenir des relations intimes et fidèles avec des intellectuels très à gauche comme les Roland Horst<sup>41</sup>, nostalgie sentimentale et conservatisme social se conjuguent en lui dans le rejet croissant de son époque. Ce rejet se retrouve dans son ironie mordante à l'égard du culte de la nouveauté et de la jeunesse, qui repose sur « quatre ou cinq sources d'erreurs » (*fontes errorum*) :

1. Le nouveau est toujours mieux que l'ancien ; 2. Le changement est toujours meilleur que la conservation ; 3. L'organisation est toujours meilleure que l'action individuelle ; 4. Le général est toujours plus important que le particulier ; 5. Les jeunes sont toujours plus sages que les vieux [...]. La supposition que les jeunes sont toujours plus sages que les vieux n'a été, me semble-t-il, professé par aucune des hautes formes de culture que nous admirons et honorons, même si depuis le temps d'Alcibiade beaucoup y ont cru. Les Egyptiens, les Chinois, les Islandais, les Finnois et qui d'autre l'on voudra nommer, ont toujours lié la représentation de la sagesse à celle de la vieillesse. A tort naturellement : nous savons mieux, et il est en vérité très déraisonnable pour quelqu'un d'aussi proche

---

<sup>39</sup> Voir, entre autres références, son compte-rendu enthousiaste du livre de Seillière sur Rousseau (VW, IV, 370-377).

<sup>40</sup> *Amerika levend en denkend*, 1927, (VW, V, 418-489) ; pour la condamnation du communisme, voir notamment VW, VII, 577.

<sup>41</sup> Sur cette amitié de toute une vie, voir ci-dessus, Introduction, « Les clefs d'une personnalité » et A. van der Lem, *Johan Huizinga*, p. 183-187.



de la fin de sa carrière que moi de badiner sur ces sujets. Car les jeunes obtiennent toujours raison : ils jugeront les vieux et non l'inverse ; seulement, eux-mêmes ne seront alors plus jeunes. (VW, VII, 223)

Jugement qui va, mot pour mot, à l'opposé de celui de Marc Bloch qui proclame dans *L'étrange défaite* que « le monde appartient à ceux qui aiment le neuf<sup>42</sup> » et qui écrit à son fils pendant la guerre : « Je n'ai personnellement aucun respect pour l'âge. Je crois aux jeunes, je crois que les vieux ou demi-vieux ont très besoin des jeunes<sup>43</sup> ». Et ces appréciations divergentes ont des conséquences pratiques décisives, notamment dans le cadre des responsabilités éditoriales qu'ils assument : alors que les *Annales*, tout en utilisant le capital institutionnel d'universitaires établis, cherchent à promouvoir des « jeunes », Huizinga, au sein du comité de rédaction du *Gids*, fait barrage à la nouvelle génération d'écrivains dont il condamne les excès modernistes<sup>44</sup>.

Mais, plus profondément encore, n'est-il pas convaincu, au-delà de son *Automne du Moyen Âge* au ton si funèbre, que l'histoire se caractérise par une « certaine orientation vers la mort » ? (VW, VII, 157). Dès lors, la mission confiée à l'exercice de l'histoire est d'apporter une forme de *consolation*<sup>45</sup>. L'idée est déjà sous-jacente dans l'intérêt qu'il porte dès le début de sa carrière pour les « idéaux historiques de l'existence », ces représentations idéalisées du passé que les hommes, à toutes les époques de l'histoire, invoquent pour fuir un présent douloureux. En particulier lorsque celui-ci, comme en décembre 1940, est synonyme de guerre et d'occupation :

Le présent, notre présent. – Pourquoi justement *notre* présent ? Pourquoi nous laisser enchaîner par notre propre conception du temps et de l'existence ? Ce n'est pas, à la vérité, un spectacle très édifiant que ce vingtième siècle, qui n'a rien produit d'essentiel, alors qu'il approche de sa moitié, sinon des avancées technico-scientifiques, importantes sans doute mais sans plus. Pourquoi ne pas nous rappeler que c'est justement l'essence du regard historique que de se représenter un point du passé choisi selon sa préférence comme un présent, que de pêcher, dans le courant perpétuel du révolu, un moment, tel une perle dans l'eau profonde ? Faites défiler dans votre esprit tous les présents passés, choisissez en un qui vous est cher et où le soleil paraissait briller avec plus d'éclat sur le monde que dans notre siècle désastreux et misérable (*rampzalig en armzalig*). (VW, VII, 227)

Rejet à la fois éthique et esthétique du présent, recherche dans l'histoire d'une consolation contre les rigueurs du temps, rien n'est de fait plus éloigné de cette attitude que celle des historiens des *Annales*.

Nul doute que cette attitude ait plus profondément à voir avec une tradition familiale, sinon religieuse, du moins très moraliste, où abondent les pasteurs mennonites, à commencer par son propre grand-père qui a suivi de très près, on le sait, l'éducation de son petit-fils : pour lui éviter notamment de retomber dans « fautes de jeunesse » de son père, Dirk Huizinga. Nul doute, non plus, que Huizinga ait été par ce précédent puissamment incité à mener une vie austère et à condamner tout semblant de laxisme sexuel. Si son œuvre historique est marquée

---

<sup>42</sup>M. Bloch, *L'étrange défaite*, p. 144.

<sup>43</sup> Cité dans *Marc Bloch, l'historien dans la cité*, p. 141.

<sup>44</sup> Voir A. van der Lem, *Joban Huizinga*, p.177-178.

<sup>45</sup> C'est là le thème central et le titre de la thèse de Léon Hanssen : *Huizinga en de troost* (« consolation ») *van de geschiedenis* (*op.cit.*).

par de nombreuses et très directes allusions au rôle de la sexualité dans la culture – ainsi de son analyse sans détour du *Roman de la Rose* dans *L'Automne du Moyen Âge*<sup>46</sup>, il serait erroné d'y voir l'expression d'un quelconque libéralisme moral. Bien au contraire, il est frappant de constater que les phénomènes qui retiennent le plus son attention sont les processus de *sublimation* des pulsions sexuelles, particulièrement clairs dans les idéaux chevaleresques. On ne peut ainsi que relever l'étrange retenue qu'il observe et le curieux raisonnement qu'il adopte, lorsqu'il évoque les intenses « amitiés viriles » de la fin du Moyen Âge :

Ce sentiment semble aux contemporains un parallèle de l'amour courtois : « Sy n'as dame ne mignon », dit Chastellain. Il n'existe toutefois aucune allusion qui puisse nous faire comparer ces rapports à ceux de l'amitié grecque. La franchise avec laquelle on en parle, dans un temps qui stigmatisait le *crimen nefandum*, doit éteindre tout soupçon. Bernardin de Sienne propose en exemple la France et l'Allemagne où la sodomie est inconnue. Ce n'est qu'à un prince détesté que l'on reproche des rapports défendus avec son favori, comme ce fut le cas pour Richard II d'Angleterre et Robert de Vere. En général, ce sont des rapports non suspects, à l'honneur du favori et dont il se vante<sup>47</sup>.

Naïveté – ou déni ? – rare chez un Huizinga, grand admirateur de Walt Whitman, bien connu pour ses amours et sa poésie homosexuelles, et qui est l'une des références majeures de son *Mensch en menigte in Amerika* : ouvrage écrit, rappelons-le, au même moment que *Herfsttij*.

Mais comment déparer par de tels « soupçons » des souvenirs d'enfance chéris ? Parmi lesquels se trouve au premier chef la fameuse expérience « micheletienne » de la parade des chevaliers dans les rues de Groningue en 1879, où, là encore, tous les sens confluent dans cette synesthésie qui lui est chère ?

Mon premier contact avec l'histoire a été d'un type très précis et a laissé dans ma mémoire des souvenirs particulièrement nombreux et vifs, que je peux encore confronter en grande partie avec ceux de mon frère un peu plus âgé. C'était à la fin de l'été 1879. J'avais terminé la dernière année de l'école élémentaire, et n'avais pas encore sept ans. Le corps des étudiants de Groningue fêtait son jubilé, et le défilé costumé avait comme sujet l'entrée du Comte Edzard de Frise orientale dans la ville de Groningue en 1506. [...] Le défilé fut la plus belle chose que j'avais jamais vue. Je pourrais encore en raconter plein de détails remarquables : comment le cortège partit de la *Marktstraat*, donc très près de chez nous, au coin du *Ossenmarkt* et du *Loopende Diep*, comme le vent soufflait, et comment, à deux pas de chez nous, une hampe se brisa, faisant tomber le drapeau sur un cavalier [...] mais je me restreindrai. Le personnage principal était Willem Alberda van Ekenstein, plus tard juge à Groningue, grand et puissant, un superbe comte Edzard, harnaché de la tête aux pieds de métal étincelant. Après les festivités, les écoliers se mirent à jouer la mascarade. Nos mères avaient fabriqué de beaux costumes pour nous, mais le bourgmestre ne trouvant pas bon que nous promenions notre splendeur à travers les rues, nous dûmes nous contenter d'exposer notre élégance au théâtre municipal, l'ancien, dans la rue *Nieuwe Kijk in het Jat*. La vie reprit son cours normal par la suite, mais j'avais éprouvé la morsure de mon premier contact avec le passé historique, et elle se trouvait logée au plus profond de moi-même. (VW, I, 11-12)

---

<sup>46</sup> *Automne*, p. 175-185.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 90.

« Au plus profond de moi-même » : si profondément, en vérité, que l'on retrouve l'écho de cette parade costumée, de cette *maskerade*, comme dit le néerlandais, dans un passage capital d'*Homo ludens* :

Cette sphère du jeu sacré est celle où l'enfant, le poète et le primitif se retrouvent comme dans leur élément. La sensibilité esthétique en a quelque peu rapproché l'homme moderne. Nous songeons ici à la vogue actuelle du masque apprécié comme objet d'art [...] La vision de l'homme masqué nous transporte aussitôt, même en tant que pure perception esthétique, sans rapport avec des conceptions religieuses déterminées, en dehors de la « vie courante », dans un autre monde que celui de la clarté du jour. Dans la sphère du primitif, de l'enfant et du poète : celle du jeu<sup>48</sup>.

Passage qu'il faut à son tour rapprocher, tant le vocabulaire en est proche, de l'évocation de ses rêveries diurnes lors de sa jeunesse étudiante à Groningue :

Je suis resté jusque tard dans la vingtaine un fantasque et un rêveur incorrigible. Dans l'après-midi, alors que mes amis étudiants en médecine suivaient leurs travaux pratiques, je me promenais tout seul en dehors de la ville, jusqu'au moment de l'apéritif. Au cours de ces promenades je tombais continuellement dans une sorte de transe légère, à laquelle, alors que je l'évoque, je ne parviens pas à donner un nom, et encore moins à décrire cet état d'esprit. En fait ce n'était pas penser ce que je faisais, en tout cas pas à des choses précises ; mon esprit planait, aurait-on dit, au-delà des frontières de l'existence quotidienne dans une sorte de jouissance éthérée, qui ressemblait au plus haut point à une affection d'origine naturelle, et puis cédait et disparaissait rapidement devant la réalité prosaïque du jour. (VW, I, 19)

Nostalgie de l'enfance qui se manifeste vers la même époque, lorsque Huizinga organise à son tour la *maskerade* des étudiants en 1894, quinze ans après « l'expérience fondamentale » : l'enthousiasme de ses condisciples pour une coutume désormais perçue comme surannée laisse à désirer et le jeune Johan cherche à les stimuler au nom de la beauté de la tradition : « Et pourtant nous sommes fiers, Messieurs, d'être les porteurs, les derniers, d'une belle chose qui meurt<sup>49</sup> ».

On comprend, à partir de l'intensité de cette expérience fondamentale, la difficulté à penser le *changement*, qui signifie disparition d'un passé chéri. Comme de son désir de retrouver, par la sensation historique, ce « contact direct avec le passé » auquel le temps, en permanence, nous arrache et qui nourrit d'abord notre attachement au sol natal :

La conscience de son propre pays s'épanouit dans la sphère des souvenirs d'enfance et de l'aspiration vers le passé, *nostalgia*. Elle éveille l'odeur de pins et de labours et de plages soyeuses. Elle vit de valeurs symboliques. (IV, 552)

Et qu'est-elle en dernière instance, cette sensation historique, sinon l'abolition, dans et par l'imaginaire, de ce temps, pourtant matière première de l'historien ? Autrement dit un exemple de cette « pensée magique », par laquelle « l'homme primitif », « le poète » ou « l'enfant », c'est-à-dire l'être *désarmé* devant le monde réel, s'efforce de s'en assurer

---

<sup>48</sup> *Homo ludens*, p.48-49. W. Otterspeer cite d'autres passages, où l'on retrouve ce thème du « sauvage, de l'enfant, du poète et du mystique ; la proximité du vocabulaire employé signale un véritable *leitmotiv*. (W. Otterspeer, *op.cit.*, p. 221-223).

<sup>49</sup> Cet épisode est souvent relevé dans la littérature secondaire ; notamment par W. Otterspeer, *op.cit.*, p. 28.

néanmoins le contrôle. Est-ce tomber dans une hypothèse psychanalytique trop facile que de renvoyer cette disposition mentale (*stemming*) de Huizinga à la mort très précoce de sa mère, réactivée par le suicide de son demi-frère Herman à l'âge de 18 ans, la disparition d'une épouse encore jeune et d'un fils aîné âgé de 14 ans<sup>50</sup> ? Le rapprochement avec l'un de ses plus célèbres contemporains, Marcel Proust, ne peut que venir à l'esprit, tant la parenté des thèmes est évidente, comme si l'histoire était pour l'un ce que la littérature était pour l'autre : l'expérience mystique (*mystieke beleving*) « de la recherche du temps perdu ». Et Proust pourrait bien nous donner la meilleure *clef de compréhension* de l'homme Huizinga chez qui l'on retrouve, comme chez l'un des personnages principaux de *La Recherche*, l'appel puissant d'« une imagination moyen-âgeuse<sup>51</sup> ».

L'importance et la convergence de ses paramètres personnels n'expliquent-elles pas le choix du thème et la réussite de *L'Automne*, où la puissance évocatrice de Huizinga s'exerce avec un bonheur particulier, comme s'il voyait véritablement cette époque, pour lui si concrète et si présente, si *aanschouwelijk*, pour reprendre l'un de ses termes favoris ? Ne qualifie-t-il pas lui-même l'ouvrage de « livre de gravures » (*prenteboek*) (AH, 52, 1. B. 3) ? Davantage la question peut être posée de savoir si la force de l'investissement personnel de Huizinga dans cette période morbide et magnifique des XIVe et XVe siècles où il trouvait un aliment parfait pour son imaginaire coloré et nostalgique, n'est pas l'explication ultime d'un caractère marquant de son œuvre : le fait que *L'Automne* constitue en vérité son seul vrai livre d'histoire. Malgré les affinités qu'il avait avec le XIIe siècle européen et le XVIIe siècle néerlandais, Huizinga ne parviendra jamais à écrire sur ces périodes les grands livres qu'il se proposait. Ne manquaient-ils pas à l'une et à l'autre de ces périodes la force d'« une belle chose qui meurt » ? La postérité, en retenant avant tout dans l'ensemble de son œuvre historique, cet *Automne du Moyen Âge* – dont son auteur considérait, avec une préscience étonnante, qu'il « restera bel et bien considéré comme le livre le plus important de [sa] production » (VW, I, 38) – ne s'est finalement pas montrée si injuste, non seulement avec le génie de l'historien, mais aussi avec les plus profonds ressorts de l'homme.

### **Epiphanie : « l'étincelle Huizinga »**

Souligner à ce point la dimension personnelle du chef d'œuvre de Huizinga ne conduit à en diminuer la valeur et la portée que si l'on confond élément subjectif et subjectivisme, que si l'on en reste à une conception abstraite et extérieure de la vérité et dénie toute portée universelle à l'expérience individuelle. Or, c'est bien tout l'enjeu de la théorie comme de la

---

<sup>50</sup> Voir l'émouvante confession initiale de Pierre Chaunu dans son essai d'ego histoire au titre-choc repris dans la première phrase: « Je suis le fils de la morte », qui semble conforter une telle explication – ou, plutôt, *compréhension* – de certaines vocations d'historiens... (P. Chaunu, « Le fils de la morte », dans P. Nora, *Essais d'ego histoire, op.cit.*, p. 61.)

<sup>51</sup> A propos du baron de Charlus dans *Le Temps Retrouvé*. Proust, contemporain de Huizinga, et qui a visité le musée de Harlem précisément à l'époque où Huizinga enseignait dans cette ville, partage avec lui une commune sensibilité dans le rapport intime au passé, comme l'a montré récemment Anton van der Lem, même si les deux auteurs ne se sont pas lus. (A. van der Lem, « Emotie en herinnering : de historische sensatie bij Huizinga en Proust », dans *Ratio en emotie*, Leyde, 2011, p. 93-104).

pratique de l'histoire chez Huizinga que de refuser ce positivisme et de promouvoir le caractère herméneutique de sa science, par lequel il est possible de combiner le maximum de subjectivité *et* d'objectivité.

La difficulté durable des historiens français, en raison de la tradition intellectuelle cartésienne et du poids du paradigme des sciences exactes, à percevoir ce qu'une telle approche herméneutique peut avoir de rigoureux, n'est sans doute pas pour peu dans l'ignorance de la théorie de l'histoire de Huizinga et, par delà, du peu d'influence de la philosophie critique allemande dans le débat historiographique français jusqu'à la fin des années 1980. L'on est, à cet égard, tenté d'évoquer un autre grand solitaire de l'histoire, Philippe Ariès, si longtemps marginalisé par le courant dominant des *Annales* et notamment par Fernand Braudel<sup>52</sup>. La parenté d'esprit entre Ariès et Huizinga est, de fait, frappante : même dimension *nostalgique* de cette quête du passé qui est au fond la motivation la plus profonde de l'historien, contractée dès l'enfance au contact des images :

Pour une curiosité d'enfant, c'est le côté image qui restait le plus efficace [...] Je me demande si, au terme de sa carrière, l'historien moderne, quand il a surmonté toutes les tentations de la science qui dessèche et du monde qui sollicite, n'aboutit pas à une vision de l'histoire très proche de l'expérience enfantine<sup>53</sup>.

Même expérience de la surprise émerveillée (*verwondering*, dit Huizinga<sup>54</sup>), elle aussi de nature enfantine, devant la différence des temps :

L'histoire se présente comme la réponse à une surprise et l'historien est d'abord celui qui est capable d'étonnement, qui prend conscience des anomalies telles qu'il les perçoit dans la succession des phénomènes<sup>55</sup>.

Même approche esthétique de la discipline où se retrouvent, comme chez son prédécesseur néerlandais, l'analogie picturale et musicale :

---

<sup>52</sup> Philippe Ariès a d'ailleurs rendu un hommage appuyé à son prédécesseur néerlandais dans son article sur « Huizinga et les thèmes macabres », dans W.R.H. Koops, E.H. Kossmann, G. van der Plaats, *Johan Huizinga, 1872-1972, op.cit.*, p. 104-115. Inversement, Braudel, qui contribua tant à la marginalisation d'Ariès, marque également ses distances avec Huizinga : « L'important est de voir alors à travers tous les comportements, à travers toutes les structures sociales et tous les enchaînements économiques, ce qui, à la base, accompagne le large renversement de valeurs. Ce n'est pas exactement ce qu'a fait, dans un livre célèbre et assurément magnifique, J. Huizinga, lorsqu'il a étudié la fin, « l'automne » du Moyen Âge occidental, une agonie de civilisation, dira-t-il plus tard. En fait l'agonie, si agonie il y eut, ne sera pas irrémédiable : elle m'apparaît personnellement comme une étape, un moment de la civilisation occidentale. Mais ce que je reproche le plus à J. Huizinga, c'est d'avoir gardé les yeux si haut levés qu'il n'a considéré, obstinément, que le dernier étage du spectacle, le haut du bûcher. Quel malheur qu'il n'ait pas eu à sa disposition ces études démographiques et économiques, aujourd'hui classiques, sur le recul puissant de l'Occident au XVe siècle : elles lui auraient donné la base qui manque à son livre. Car, faut-il le redire, les grands sentiments, les plus hauts et les plus bas d'ailleurs, ne mènent jamais une vie pleinement indépendante. » (F. Braudel, *Ecrits sur l'histoire*, Paris, 1969, p. 300). On voit à quel point Braudel poursuit, en la radicalisant, la critique de Bloch à l'égard de Huizinga.

<sup>53</sup> Ph. Ariès, *Le temps de l'histoire*, Paris, 1986, p. 43.

<sup>54</sup> VW, II, 417.

<sup>55</sup> Ph. Ariès, *op.cit.*, p. 230.

Au fond, la différence d'une époque à une autre époque se rapproche de la différence de deux tableaux ou de deux symphonies [...] la méconnaissance de la nature esthétique de l'histoire a provoqué chez les historiens une décoloration complète des temps qu'ils se sont proposé d'évoquer et d'expliquer. Leur effort d'exhaustivité et d'objectivité aboutit à la création d'un monde qui est à côté du monde vivant, un monde de faits complets et logiques, mais sans ce halo qui donne aux choses et aux êtres leur diversité vraie<sup>56</sup>.

Autant de déclarations qui auraient pu, *mot pour mot*, être signées *Johan Huizinga*. En découle une pratique de l'histoire bien proche chez l'un et l'autre, centrée, pour reprendre le mot capital d'un autre grand historien, Georges Duby, sur « ces forces dont le siège n'est pas dans les choses mais dans l'idée qu'on s'en fait et qui commandent en vérité de manière impérative l'organisation et le destin des groupes humains<sup>57</sup> ».

La remise en cause du « paradigme des *Annales* », précisément depuis cette fin des années 1980<sup>58</sup>, l'impact de penseurs comme Reinhart Koselleck qui s'inscrivent dans la tradition herméneutique allemande, les travaux de Paul Ricœur dans le champ philosophique, et plus généralement le « retour du sujet » – il vaudrait mieux dire la prise en compte des *représentations* et des *stratégies* des acteurs sociaux – dans les sciences de l'homme, offrent désormais un nouveau paysage intellectuel<sup>59</sup>. Celui-ci pourrait permettre aux positions de Huizinga de rencontrer enfin en France, après tant d'autres pays, une réception renouvelée<sup>60</sup>.

Nous n'en prendrons, pour finir, que trois exemples. Tout d'abord le caractère incontournable de la forme narrative de l'histoire, qui est au cœur du « tournant linguistique » cher à l'Américain Hayden White<sup>61</sup> et illustré en France par les analyses d'un Michel de Certeau, d'un Paul Veyne ou d'un Paul Ricœur<sup>62</sup>. Paul Ricoeur, dont une autre réflexion concernant

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>57</sup> G. Duby, *L'histoire continue*, Paris, 1991, p. 121. Georges Duby a évoqué la figure de Huizinga dans le chapitre sur « l'histoire des mentalités » qu'il a écrit pour le volume sur *L'Histoire et ses méthodes* de l'*Encyclopédie de la Pléiade* sous la direction de Charles Samaran (Paris, 1961). Il a également bien voulu marqué, peu de temps avant sa disparition, son vif intérêt pour la présente recherche.

<sup>58</sup> Pour l'expression de « paradigme des Annales » et son analyse, voir T. Stoinovich, *French historical Method. The Annales Paradigm*, Itahaca/Londres, 1976 ; et sur sa remise en cause, voir F. Dosse, *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »*, Paris, 1987.

<sup>59</sup> Pour un panorama d'ensemble de ces mutations, voir F. Dosse, *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*, Paris, 1995 et pour l'impact du dialogue entre Koselleck et Ricœur sur l'épistémologie actuelle de l'histoire en France, voir C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia (dir.), *Historicités*, Paris, 2009. La référence à Huizinga se serait très bien insérée dans la démarche générale de ces ouvrages.

<sup>60</sup> L'historien néerlandais aurait pu ainsi fournir une référence utile à François Hartog, qui place le thème de la *vision* de l'historien au centre de son *Evidence de l'histoire* (Paris, 2005) ; lorsque l'on sait que François Hartog est un grand spécialiste d'Hérodote dont il a renouvelé l'interprétation dans un livre - dont le titre, *Le miroir d'Hérodote* (Paris, 1980), et la démarche ont inspiré le présent travail – nul doute qu'il aurait apprécié l'évocation par Huizinga du défilé des troupes perses sous « l'œil » de Xerxès.

<sup>61</sup> Hayden White conteste au nom de cette narrativité intrinsèque de l'histoire le paradigme des *Annales* et emploie des termes étonnamment proches d'André Jolles pour décrire le jeu des « formes » dans le récit historique. Pour lui non plus, les formes ne sont pas dans la matière historique elle-même. (Voir Hayden White, *The Content of the Form: Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, 1987). Hayden White fait d'ailleurs régulièrement référence à Huizinga, notamment dans sa contribution sur « Postmodernisme et histoire », dans C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia, N. Offenstadt (dir.), *Historiographies*, Paris, 2010, p. 843.

<sup>62</sup> P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, *op.cit.* ; M. de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, 1975 ; P. Ricoeur, *Temps et Récit*, I, *op.cit.*. L'on sait comment Ricoeur a démontré dans cet ouvrage combien le « monument » de l'Ecole des *Annales*,

« le passage de l'idée de mentalité à celle de représentation », qui lui paraît caractériser le nouveau paradigme de l'histoire, recoupe exactement la différence d'approche historiographique entre les fondateurs des *Annales* et Huizinga<sup>63</sup>.

Enfin la « définition large » de l'histoire chez ce dernier, conçue comme un fait de culture est riche de nouveaux horizons et de nouveaux objets. Puisque l'histoire est *elle-même* une pratique culturelle, elle peut devenir l'objet légitime et productif de ses propres investigations. Par la simplicité de sa définition, par l'intérêt constant qu'il a lui-même porté à l'historiographie, Huizinga fait indiscutablement figure de précurseur de ce moment où l'histoire prend brutalement conscience de la relativité *historique* du discours historien.

De sorte que l'on est finalement tenté de voir dans Huizinga « un non-contemporain de ses contemporains », les fondateurs des *Annales*. A la fois « en retard » par rapport à eux, car encore inséré dans la tradition de l'histoire nationale du XIXe siècle, il est aussi « en avance » sur eux par ses intuitions décisives sur la nature narrative et herméneutique de l'histoire, son intérêt constant pour l'historiographie et sa perception des temporalités complexes et multiples à l'œuvre dans le processus historique. De même que, pour reprendre l'une des ses analyses, les Provinces Unies du XVIIe siècle ont fait un « saut » par-dessus l'étape mercantiliste de l'économie européenne<sup>64</sup>, de même, il a, dans sa démarche épistémologique, effectué un « saut » par-dessus le moment économique et social de l'historiographie du XXe siècle.

A la fin de sa petite autobiographie intellectuelle, Huizinga évoque « la petite étincelle » (*vonkje*) (VW, I, 42) qui lui a été donnée, cette étincelle chère aux religieux de Windesheim, ces Frères de la Vie commune qui eurent une grande influence sur Erasme comme sur la pré-réforme européenne, et chez qui l'historien a toujours vu l'un des éléments clefs de la « néerlandité ». Il se pourrait bien – c'est tout le vœu de la présente étude – que l'« étincelle Huizinga » n'ait pas fini de parcourir le champ historiographique pour en éclairer les débats.

---

*La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* de Braudel, suivait bel et bien à un schéma narratif impérial, la Méditerranée elle-même, fonctionnant comme personnage principal du récit braudelien (p. 365-382).

<sup>63</sup> P. Ricoeur, « De l'idée de mentalité à celle de représentation », dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, 2000, p. 277-292 ; et plus largement les chapitres 2 et 3 de la deuxième partie du livre (« Histoire Epistémologie »).

<sup>64</sup>VW, II, 425.





## BIBLIOGRAPHIE

Répertoire des archives Huizinga de Leyde et de l'ensemble des publications de Huizinga de 1897 à 1997, in :

LEM, Anton van der, *Inventaris van het archief van Johan Huizinga. Bibliografie 1897-1997*, Leyde, 1998.

### 1. Sources primaires

#### 1.1. Fonds d'archives

Leyde, Universiteitsbibliotheek, Dousa, Huizinga-archief.

La Haye, Pays-Bas, Nederlands Letterkundig Museum en Documentatiecentrum (Musée des lettres des Pays-Bas), collectie Huizinga.

La Haye, Koninklijke Bibliotheek (Bibliothèque Royale), Département des microfilms, Collections *NRC* et *Algemeen Handelsblad*.

Paris, Bibliothèque Nationale de France, Papiers Renan.

Paris, Archives nationales, Fonds Marc Bloch.

Paris, Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine (IMEC), Fonds Henri Berr et Fonds Lucien Febvre<sup>1</sup>.

Paris, Unesco, archives de l'Institut international de coopération intellectuelle (IICI)

Genève, Palais des Nations, Archives de la Société des Nations, Commission Internationale de Coopération intellectuelle (CICI).

#### 1.2. Publications de Huizinga (corpus)

HUIZINGA, Johan, *Verzamelde Werken*, 9 vol., Haarlem, 1948-1953 (ci-après, VW).

HUIZINGA, Johan, *Briefwisseling*, 3 vol., L. Hanssen, W.E. Krul, A. van der Lem (éd.), Utrecht/Anvers, 1989-1991.

##### 1.2.1. Publications de Huizinga en français

« La valeur politique et militaire des idées de chevalerie à la fin du Moyen Âge », *Revue d'histoire diplomatique*, 35, 1921, p.126-138 (VW, III, 519-529).

« Du rôle d'intermédiaires joué par les Pays-Bas entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale », Centre européen de la dotation Carnegie, *Publications de la conciliation internationale*, n°7, Paris, 1933, p. 811-838 (VW, II, 284-303).

*L'Avenir de l'esprit européen*, Institut international de coopération intellectuelle, Paris, 1933, p. 53-63 (VW, VII, 261-268).

---

<sup>1</sup> Au moment de leur consultation une partie des archives de Lucien Febvre, désormais regroupées aux Archives nationales se trouvait encore à l'IMEC, qui se trouvait lui-même encore à Paris (désormais à l'Abbaye d'Ardenne, près de Caen).

« Het probleem der Renaissance », 1920 (VW, IV, 231-275). Traduction française de F.E. Schneegans, « Le problème de la Renaissance », *Revue des cours et conférences*, 60, 1938/1939, p. 163-164, 301-312, 524-536, 603-613.

« L'Etat bourguignon, ses rapports avec la France et les origines d'une nationalité néerlandaise », *Le Moyen Âge*, 3<sup>ème</sup> série, I, 1930, p. 171-193 et II, 1931, p. 11-35 (VW, II, 161-215).

« La physionomie morale de Philippe le Bon », *Annales de Bourgogne*, 4, 1932, n°2, p. 101-129 (VW, II, 216-237).

*Herfsttij der Middeleeuwen. Studie over levens-en gedachtenvormen der veertiende en vijftiende eeuw in Frankrijk en de Nederlanden*, Haarlem 1919 (VW, III, 3-435) ; traduction française de Julia Bastin, préface de Gabriel Hanotaux, *Le déclin du Moyen Âge*, Paris, 1932 ; nouvelle édition sous le titre *L'Automne du Moyen Âge*, avec un entretien de Claude Mettra avec Jacques Le Goff, Paris, 1975 (dernière édition, Paris, 2006).

*Lettre à M. Julien Benda*, Troisième volume de correspondance (sur l'esprit, l'éthique et la guerre), Institut international de coopération intellectuelle, Paris, 1934, p. 27-51 (VW, VI, 269-278).

« Ce qu'Erasmus ne comprenait pas », in : *Grotius. Annuaire International pour 1936*, La Haye, 1936, p.13-20 (VW, VI, 247-251).

*In de schaduw van morgen. Een diagnose van het geestelijk lijden van onzen tijd*, Haarlem, 1935, (VW, VII, 313-428) ; traduction française de J. Roobroek, *Incertitudes. Essai sur les maux dont souffre notre temps*, Paris, 1939.

*Humanisme ou humanités?*, IICI, Paris, 1936, p. 200-203 (VW, VII, 429-432).

*Le destin prochain des lettres*, IICI, Paris, 1937, p. 237-239 (VW, VII, 433-435).

*Geschonden Wereld*, Haarlem 1945 (VW, VII, 477-606) ; traduction française de Cécile Sérésia, *A l'aube de la paix*, Amsterdam/Paris, 1945.

*Erasmus*, traduction française de V. Brunel, préface de Lucien Febvre, Paris, 1951, (dernière édition, Paris, 1980).

*Homo Ludens*, Haarlem 1938 ; traduction française de Cécile Sérésia, *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, 1955 (dernière édition, Paris, 2011).

« André Jolles, Johan Huizinga : Clio et Melpomène », textes présentés et traduits par Sylvia Contarini, *Poétique*, Paris, 1994, n°100, p. 587-505.

### 1.2.2. Publications de Huizinga sur les historiens français.

*Benvenuto Cellini à Paris sous François Ier*, Notes de Charles Gailly de Taurines, Paris, 1907, *Museum*, 15, 1907/1908, col. 46. (VW, IV, 300-301).

Ph. Lauer, *Robert I et Raoul de Bourgogne, rois de France*, Paris, 1910, *Museum*, 19, 1911/1912, col. 427-428 (hors VW).

L. Reynaud, *Les origines de l'influence française en Allemagne. Etude sur l'histoire comparée de la civilisation en France et en Allemagne pendant la période précourtoise (950/1150)*, Paris 1913, *Museum*, 21, 1913/1914, col. 60-63 (VW, IV, 123-127).

J. Roger Charbonnel, *La pensée italienne au XVI<sup>e</sup> siècle et le courant libertin et L'éthique de Giordano Bruno et le deuxième dialogue du Spaccio*, Paris, 1919, *Museum*, 27, 1919/1920, col. 67-69, (VW, 301-303).

Maurice de Pange, *Les Lorrains et la France au Moyen Age*, Paris, 1919, *Museum*, 28, 1919/1920, col. 207-208 (hors VW.)

« Ernest Seillière », *De Gids*, 85, 1921, n°4, 151-159 (VW, IV, 370-377).

H. Carré, *La noblesse de France et l'opinion publique au XVIIIe siècle*, Paris, 1920, *Museum*, 29, 1921/1922, col.17-18 (VW, IV, 360-361).  
 « Een brief over Seillièrè's Rousseau », *De Gids*, 87, 1923, n°1, p. 328-332 (VW, IV, 377-380).  
 Dorothy-Louise Mackay, *Les hôpitaux et la charité à Paris au XIIIe siècle*, Paris, 1923, *Museum*, 31, 1923/1924 (VW, IV, 180-182).  
 P. Champion, *Histoire poétique du XVe siècle*, Paris 1923, *De Gids*, 88, 1924, n°4 (VW, III, 573-575).  
 Marc Bloch, *Les rois thaumaturges. Etude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale en France et en Angleterre*, Strasbourg, 1924, *Tijdschrift voor rechtsgeschiedenis*, 6, 1925, p. 354-356 (VW, IV, 183-194).  
 Bernard Fay, *L'esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, 1925, *De Gids*, 89, 1925, n°3, p. 150-152 (VW, IV, 365-367).  
 Philippe de Commynes, *Mémoires*, I, éd. par J. Calmette, Paris 1924, *De Gids*, 89, 1925, n°1 p.143-144 (VW, III, 575-577) et (version différente) *Museum*, 32, 1924/1925, col. 240-241.  
 Pierre Champion, *Louis XI*, I et II, Paris, 1927, *Museum*, 36, 1928/1929, col. 22-24 (VW, IV, 195-197).  
 F.M. Graves, *Deux inventaires de la maison d'Orléans (1389-1408)*, Paris, 1926, *Museum*, 35, 1927-1928, col. 181 (hors VW).  
 « De geschiedschrijving in het hedendaagsche Frankrijk », *Gedenkschrift van het 15-jarig bestaan van het Genootschap Nederland-Frankrijk, 1916-1931*, Wageningen, 1931, p. 28-31 (VW, VII, p. 249-253).  
 H. Pirenne, A. Renaudet, E. Perroy, M. Handelsmann, L. Halphen, *La fin du Moyen Âge*, I et II, Paris, 1931, *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 47, 1932, p. 79-81 et 185 (VW, III, 563-567).  
 Louis Halphen, *L'essor de l'Europe (XIe-XIIIe siècle)*, Paris, 1932, *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 48, 1933, p. 80-83 (VW, IV, 129-133).  
 Charles Seignobos, *Histoire sincère de la nation française. Essai d'une histoire de l'évolution du peuple français*, Paris, 1933, *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 48, 1933, n°3, p. 401-403 (VW, IV, 560-563).  
 Margaret Mann, *Erasmus et les débuts de la Réforme française (1517-1536)*, Paris, 1934, *Museum*, 42, 1934/1935, col. 79-80 (VW, VI, 271-273).  
 Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, 1935, *Museum*, 43, 1935/1936, col. 102-104 (VW, IV, 338-340).  
 "Herdenking van Gabriel Hanotaux (1853-1944)", *Jaarboek der Koninklijke Nederlandsche Akademie van Wetenschappen, 1944-1945*, Amsterdam, 1946, p. 243-247, (VW, VI, 559-562).

### 1.2.3. Autres publications de Huizinga (hors VW)

"Een zonderling geschrift", *NRC*, 21 mars 1924.  
*Holländische Kultur des siebzehnten Jahrhunderts. Ihre sozialen Grundlagen und nationale Eigenart*, Iéna, 1933.  
 « Vier voordrachten over den huidige stand der geschiedenis" (2), *De Gids*, 98, 1934, n°4, p. 233-248.  
 « A definition of the concept of History », in : R. Klibansky, H. J. Paton (éd.), *Essays presented to Ernst Cassirer*, Oxford, 1936.  
*Im Bann der Geschichte*, Bâle, 1941.

### ***1.3. Publications antérieures ou contemporaines de Huizinga (corpus).***

- AULARD, Alphonse *Etudes et leçons sur la Révolution française*, Paris, 1910.
- BENDA, Julien, *Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une nation*, Paris, 1932.
- BERR, Henri, « Au bout de trente ans », *Revue de synthèse historique*, 50, 1930, p. 5-27.
- BLOCH, Marc<sup>1</sup>, *Carnet « méthodologie historique »*, 1906 (non publié), repris dans : *idem, L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, 2006, p. 85-95.
- BLOCH, Marc, « Une nouvelle histoire universelle : H.G. Wells historien », *La revue de Paris*, 29, 1922, p. 860-876, repris dans : *idem, L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, p. 319-334.
- BLOCH, Marc, *Les rois thaumaturges*, Strasbourg, 1924 (nouvelle édition, Paris, 1983).
- BLOCH, Marc, « Johan Huizinga, *Herbst des Mittelalters* », *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 7, 1928, n°1, p. 33-35.
- BLOCH, Marc, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de Synthèse historique* 46, 1928, p. 15-50, repris dans : *idem, L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, p. 347-380.
- BLOCH, Marc, « Charles Blondel. Introduction à la psychologie collective », Paris, 1928, *Revue historique*, 54, 1929, n°160, p. 398-399.
- BLOCH, Marc, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Oslo/Paris, 1931 ; introduction reprise dans : *idem, L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, p. 425-433.
- BLOCH, Marc, « Manuels ou synthèses », *Annales d'histoire économique et sociale*, 5, 1933, n° 1, p. 67-71 repris dans : *idem, Histoire et historiens*, Paris, 1995, p. 67-71.
- BLOCH, Marc, *Projet d'un enseignement d'histoire comparée des sociétés européennes*, Paris, 1934, repris dans : *idem, L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, p. 124-139.
- BLOCH, Marc, *La société féodale*, 2 vol., Paris, 1939 et 1940 (nouvelle édition, Paris 1994).
- BLOCH, Marc, « Notes pour une révolution de l'enseignement », *Les cahiers politiques*, n°2, 1943, repris dans : *idem, L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, p. 781-791.
- BLOCH, Marc, *L'étrange défaite*, Paris, 1946 (nouvelle édition, Paris, 1990).
- BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, 1949 (nouvelle édition établie par Etienne Bloch et préfacée par Jacques Le Goff, Paris, 1997).
- BLOCH, Marc, FEBVRE, Lucien, « A nos lecteurs », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1, 1929, n° 1, p. 2.
- BLOCH, Marc, FEBVRE, Lucien, « Pour le renouveau de l'enseignement historique : le problème de l'agrégation », *Annales d'histoire économique et sociale*, 9, 1937, p. 113-129.
- BLOCH, Marc, FEBVRE, Lucien, « Un nouvel institut d'histoire sociale ? », *Annales d'histoire économique et sociale*, 9, 1937, n° 44, p. 194.
- BLOCH, Marc, *Ecrire "La société féodale". Lettres à Henri Berr*, Jacqueline Pluet-Despatin (éd.), Paris, 1992.
- BLOCH, Marc, FEBVRE, Lucien, *Correspondance*, 3 vol., Bertrand Müller (éd.), Paris, 1994-2003.
- BLOK, P.J., « Duitschland en Nederland », *Onze Eeuw*, 5, 1905, n°1, p. 418-437.
- BLOK, P.J., *Geschiedenis van het Nederlandsche volk*, 4 vol., Leyde, 1923-1926.
- BRUGMANS, H., *Engeland en de Nederlanden in de eerste jaren van Elizabeth's regering*, Groningue, 1892.

---

<sup>1</sup> Pour les publications de Marc Bloch, on a choisi, autant que possible, de se référer à la dernière édition critique de ses écrits majeurs : M. Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, 2006.

- BRUGMANS, H., « Litteratuur als historische bron », *Handelingen van de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde*, 1910-1911, p. 25-57.
- BRUGMANS, H., « Jeanne d'Arc in historie en literatuur », *Archives du Musée Teyler*, 3, 1911, n° 1, p. 106-123 (suivi d'une traduction française).
- BRUGMANS, H., *Het beeld der Maagd*, Amsterdam, 1927.
- BRUGMANS, H., « Oude en nieuwe historie der Fransche Revolutie », *Handelingen van het 14de Nederlandsche Philologencongres*, Groningue, 1931, p. 1-11.
- BRUGMANS, H., *De waarde van de Fransche Revolutie*, Amsterdam, 1938.
- Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 3, 1903, « Album Kern » p. 738-746.
- BUSKEN HUET, C. *Het land van Rembrand*, 3 vol., 1882-1884.
- BUSSEMAKER, C.H.Th., « De opleiding der historici in Nederland », *Verslag van de Algemeene Vergadering der leden van het Historisch Genootschap*, 1903, p. 35-37.
- BUSSEMAKER, C.H.Th., « Jeanne d'Arc », *Onze Eeuw*, 11, 1911, n°4, p. 43-71 et 177-201.
- COLENBRANDER, H.T., *De patriottentijd*, Leiden, 1897.
- COLENBRANDER, H.T., « Over de grenzen der vaderlandsche geschiedenis », *Mededelingen der KNAW, afd. letterkunde*, 56, B, n° 2, Amsterdam, 1923.
- DURKHEIM, Emile « Remarque sur la méthode en sociologie », 1908, in : *idem, Textes 1 : Eléments d'une théorie sociale* (Victor Karady, éd.), Paris, 1975.
- DURKHEIM, Emile, *Les règles de la méthode sociologique*, (nouvelle édition, Paris, 2010).
- ENNO VAN GELDER, H.A., *Histoire des Pays-Bas du XVIe siècle à nos jours*, Paris, 1936.
- FEBVRE, Lucien<sup>1</sup>, « L'histoire dans le monde en ruines », *Revue de synthèse historique*, 30, 1920, n°88, p. 1-15.
- FEBVRE, Lucien, « La première Renaissance française : quatre prises de vue », *Revue des Cours et conférences*, 1924-1925, n° 11, 12, 13 et 15, repris dans : *idem, Vivre l'histoire*, Paris, 2009, p. 750- 809.
- FEBVRE, Lucien, *Un destin. Martin Luther*, Paris, 1928 (nouvelle édition, Paris, 1968).
- FEBVRE, Lucien, « Civilisation : Evolution d'un mot et d'un groupe d'idées », Première semaine internationale de synthèse, *Civilisation, le mot, l'idée*, Paris, 1930, p. 1-56, repris dans : *idem, Vivre l'histoire*, p. 713-750.
- FEBVRE, Lucien, « Entre l'histoire à thèse et l'histoire manuel ; deux esquisses récentes d'histoire de France : M. Benda et M. Seignobos », *Revue de Synthèse*, 5, 1933, repris dans : *idem, Combats pour l'histoire*, p. 79-98.
- FEBVRE, Lucien, « De 1892 à 1933. Examen de conscience d'une histoire et d'un historien », *Revue de synthèse*, 7, 1934, n° 2, p. 93-106, repris dans : *idem, Combats pour l'histoire*, p. 3-17.
- FEBVRE, Lucien, « Les recherches collectives et l'avenir de l'histoire », *Revue de synthèse*, 11, 1936, n° 1, p. 5- 14, repris dans : *idem, Combats pour l'histoire*, p. 54-60.
- FEBVRE, Lucien, « De Spengler à Toynbee : deux philosophies opportunistes de l'histoire », *Revue de métaphysique et de morale*, 43, 1936, n° 4, p.113-129, repris dans : *idem, Combats pour l'histoire*, p. 118-143.
- FEBVRE, Lucien, « Une histoire des Provinces-Unies », *Annales d'histoire économique et sociale*, 9, 1937, n° 49, p. 517-518.

---

<sup>1</sup> Pour les écrits de Lucien Febvre l'on se réfère de préférence, pour suivre l'usage de la littérature secondaire, à ses *Combats pour l'histoire*, consultable sur internet ([http://www.uqac.ca/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/](http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/)). Pour ses autres publications, notamment celles rassemblées dans *Pour une histoire à part entière*, depuis longtemps épuisée, l'on se réfère ici à la nouvelle édition critique des écrits majeurs de Febvre, due à Bertrand Müller, et Brigitte Mazon, L. Febvre, *Vivre l'histoire*, Paris, 2009.

- FEBVRE, Lucien, « Une vue d'ensemble. Histoire et psychologie », *Encyclopédie française*, VIII, 1938, repris dans : *idem, Combats pour l'histoire*, p. 207-220.
- FEBVRE, Lucien, « La société féodale », *Annales d'histoire sociale*, 2, 1940, n° 3-4, p. 39-43 et *AHS*, 3, 1941, n° 3-4, p. 125-130, repris dans : *idem, Vivre l'histoire*, p. 663-674.
- FEBVRE, Lucien, « Comment reconstituer la vie affective d'autrefois. La sensibilité et l'histoire. », *Annales d'histoire sociale*, 3, 1941, repris dans : *idem, Combats pour l'histoire*, p. 221-238.
- FEBVRE, Lucien, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*, Paris, 1942, (nouvelle édition, Paris, 1968).
- FEBVRE, Lucien, « Vivre l'histoire : propos d'initiation », *Mélanges d'histoire sociale*, 3, 1943, p. 5-18, repris dans : *idem, Combats pour l'histoire*, p. 18-33.
- FEBVRE, Lucien, « Willem Dilthey : Introduction à l'étude des sciences humaines », *Mélanges d'histoire sociale*, 6, 1944, p. 107.
- FEBVRE, Lucien, « Histoire des idées, histoire des sociétés : une question de climat », *Annales ESC*, 1, 1946, n° 2, p. 158-161, repris dans : *idem, Combats pour l'histoire*, p. 284-288.
- FEBVRE, Lucien « Marc Bloch et Strasbourg. Souvenirs d'une grande histoire », *Mémorial des années 1939-1945*, Paris, 1947, p. 171-193, repris dans : *idem, Combats pour l'histoire*, p. 390-407.
- FEBVRE, Lucien, « Un testament », *Annales, économies, sociétés, civilisations*, 3, 1948, n°2, p. 246.
- FEBVRE, Lucien, « Résurrection de peintre : à propos de Georges de La Tour », *Annales, économies, sociétés, civilisations*, 5, 1950, n° 1, p. 129-134.
- FEBVRE, Lucien, « Un moment avec Huizinga », *Annales, économies, sociétés, civilisations*, 7, 1951, n°4, p. 493-496.
- FEBVRE, Lucien, « Michelet et le problème de la Renaissance » (cours au collège de France), Paris, 1992.
- FEBVRE, Lucien, « Préface », in : J. Huizinga, *Erasme*, Paris, 1955.
- FEBVRE, Lucien, *Honneur et Patrie*, Paris, 1996.
- FEBVRE, Lucien, *De la Revue de synthèse aux Annales : lettres à Henri Berr, 1911-1954*, J. Pluet et G. Candar (éd.), Paris, 1997.
- FREDERICQ, Paul : « L'enseignement supérieur de l'histoire et de la géographie en Hollande (1885-1888) » in : P.A.M. Geurts et A.E.M. Janssen (dir.), *Geschiedschrijving in Nederland. Studies over de historiografie van de Nieuwe tijd*, II, La Haye, 1981.
- FRUIN, Robert, « Het karakter van het Nederlandsche volk », *Verspreide geschriften*, 10 vol., La Haye, 1900-1905, I, p. 1-21.
- FRUIN, Robert, « De drie tijdvakken van de Nederlandsche geschiedenis », *Verspreide Geschriften*, I, p. 22-48.
- FRUIN, Robert, « Het voorspel van den Tachtigjarigen Oorlog », *Verspreide Geschriften*, I, p. 266-249.
- FRUIN, Robert, « De onpartijdigheid van den geschiedschrijver », *Verspreide Geschriften*, IX, p. 274-299.
- GROEN VAN PRINSTERER, Guillaume, *Ongeloof en Revolutie. Eene reeks van historische voorlezingen*, Leyde, 1847.
- GEYL, Pieter, « Belgicistische geschiedschrijving », *Verzamelde Opstellen*, 4 vol., Utrecht/Anvers, 1978.
- GEYL, Pieter, « De kleinnederlandsche traditie in onze historiografie », *Verzamelde opstellen*, 1, p. 111-137.

GEYL, Pieter, "Patriotten en NSBer's", *Studies en strijdschriften*, Amsterdam, 1958, p.393-429.

GILSON, Etienne, *La théologie mystique de Saint Bernard*, Paris, 1934.

GRANET, Marcel, *La civilisation chinoise*, Paris, 1929.

HALBWACHS, Maurice, "Max Weber : un homme, une œuvre", *Annales d'histoire économique et sociale*, 1, 1929, n°1, p. 81-88.

HERMANT, Pierre, « La théorie de l'histoire dans les universités hollandaises », *Revue de synthèse historique*, 12, 1906, n°3, p. 334-337.

HOEPFFNER, Ernst, « J. Huizinga, Herbst des Mittelalters », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 61, 1927, p. 201-204.

HUIZINGA, Leonhard, *Herinneringen aan mijn vader*, La Haye, 1963.

JAPIKSE, Nicolaas, « Johan Huizinga : L'art des van Eyck dans la vie de leur temps », *Revue historique*, 42, 1917, n°134, p. 166.

JORDAN, Edouard, « Johan Huizinga. *Herbst des Mittelalters* », *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, 53, 1925, p. 553-537.

KERNKAMP, G.W., *De sleutels van de Sont. Het aandeel van de Republiek in den Deensch-Zweedschen oorlog van 1644-1645*, La Haye, 1893.

KERNKAMP, G.W., *De tragedie der historie*, Haarlem, 1919.

KERNKAMP, G.W., *Over de materialistische opvatting van de geschiedenis*, Amsterdam, 1901.

KERNKAMP, G.W., *De jongste geschiedschrijving der Fransche revolutie*, Utrecht, 1929.

KERNKAMP, G.W., *De Europeesche oorlog, 1914-1919. Indrukken van een tijdgenoot*, 2 vol., Haarlem, 1919.

KUYPER, Abraham., *Ons program*, Amsterdam, 1879.

LAVISSE, Ernest, *Louis XIV, Histoire d'un grand règne*, (nouvelle édition, Paris, 1989).

LYON, Brice et LYON, Mary, *The Birth of Annales History : the letters of Lucien Febvre and Marc Bloch to Henri Pirenne (1921-1935)*, Bruxelles, 1991.

MAUSS, Marcel, *Essai sur le Don*, Paris 1923/1924.

MALINOWSKI, B., *The Argonauts of the Western Pacific*, Londres, 1922.

MICHELET, Jules, *Journal*, I, Paris, 1959.

MICHELET, Jules, *Le Moyen Âge. Histoire de France*, Paris, 1870 (nouvelle édition, Paris, 1981).

MICHELET, Jules, *Renaissance et Réforme. Histoire de France au XVIe siècle*, Paris, 1855 (nouvelle édition, Paris, 1982).

MONOD, Gabriel, « Du progrès des études historiques en France depuis le XVIIe siècle », *Revue historique*, 1, 1876, n°1, p. 5-38.

PERROY, Emile, *Revue historique*, 61, 1936, n°177, p. 298.

RENAN, Ernest, « La reine Sophie de Hollande », *Oeuvres Complètes*, p. 1123-1126.

RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation?* Paris, 1882 (nouvelle édition, Paris, 1996). *Revue d'histoire et de littérature*, n° 27, juillet 1897, p. 56-57.

ROMEIN, Jan et Romein Annie, *Erflaters van onze beschaving*, 4 vols, 1938-1940.

ROX, D. *Revue Bénédictine*, 38, 1926, p. 87-88.

SEIGNOBOS, Charles, *Histoire sincère de la nation française. Essai sur l'histoire de l'évolution du peuple français*, Paris, 1933 (nouvelle édition, Paris, 1982).

SIMIAND, François, « Méthode historique et science sociale », *Revue de synthèse historique*, 3, 1903, n°1, p. 1-23 et n°2, p. 122-157.

TELLEGEN, B.H.D., *De wedergeboorte van Nederland*, Groningue, 1884.

TELLEGEN, B.H.D., *Duitschland en Nederland*, Groningue, 1870.

THIERRY, Augustin, *Lettres sur l'histoire de France*, Paris, 1827.

- THORBECKE, J.R. « Onze betrekking tot Duitschland », in : *Thorbecke en de wording van de Nederlandse natie*, Nimègue, 1980, p. 201-204.
- THORBECKE, J.R., « Over het hedendaagsche staatsburgerschap », in : *Thorbecke en de wording van de Nederlandse natie*, p. 266-278.
- THORBECKE, J.R., « Karel Hendrik Ver Huell en Rutger Jan Schimmelpenninck » in : *Thorbecke en de wording van de Nederlandse natie*, p. 317-350.
- THORBECKE, J.R., « Bij het portret van Guizot », in : *Thorbecke en de wording van de Nederlandse natie*, p. 351-352.
- TOCQUEVILLE, Alexis de, *De la Démocratie en Amérique*, I, Paris, 1835, II, Paris, 1840, *l'Ancien Régime et la Révolution*, Paris, 1856 et *Souvenirs*, Paris, 1893 (nouvelle édition, Paris, 1986).
- VOLLENHOVEN, Cornelis van, *De eendracht van het land*, La Haye, 1913.
- VOLLENHOVEN, Cornelis van, « Een zonderling geschrift », *NRC*, 20 mars 1924.
- WEBER, Max, *Essais sur la théorie de la science*, traduction française, Paris, 1965
- WEBER, Max, *Economie et société*, traduction française, Paris, 1995.
- WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduction française, Paris, 1964 (nouvelle édition française, Paris, 2003).

## 2. Littérature secondaire

### 2.1. Littérature secondaire sur Huizinga

- ARIES, Philippe, « Huizinga et les thèmes macabres », in : W.R.H. Koops, E.H. Kossmann, G. van der Plaats (dir.), *Johan Huizinga, 1872-1972*, La Haye, 1973, p. 104-115.
- BEDIN, V. et FOURNIER, M., « Johan Huizinga (1872-1945). *L'Automne du Moyen Âge* (1919) », *La Bibliothèque idéale des sciences humaines*, Paris, 2009, p. 201.
- BOONE, Marc, « L'Automne du Moyen Âge » : Johan Huizinga et Henri Pirenne ou « plusieurs vérités pour la même chose », in : P. Moreno, G. Palumbo (dir.), *L'Automne du Moyen Âge. Textes, iconographie, philologie. Journées pour Alberto Varvaro*, Liège, 2005.
- COHEN, A.E., « Huizinga als Leidse hoogleraar », in : W.R.H. Koops, E.H. Kossmann, G. van der Plaats (dir.), *Johan Huizinga, 1872-1972*, p. 193-205.
- DEWITTE, Jacques, « L'élément ludique de la culture : à propos de *Homo ludens* de Johan Huizinga » in : *idem*, *La manifestation de soi. Eléments d'une critique philosophique de l'utilitarisme*, Paris, 2010 (p. 172-209),
- GOMBRICH, E.H., «Huizinga's Homo ludens», in : E.H. Koops, E.H. Kossmann, G. van der Plaats (dir.), *Johan Huizinga*, p. 133-154.
- HANSEN, Léon, *Huizinga en de troost van de geschiedenis. Verbeelding en rede*, Amsterdam, 1996.
- HUGENHOLTZ, F.W.N. « The Fame of a Masterwork », in : W.R.H. Koops, E.H. Kossmann, G. van der Plaats (dir.), *Johan Huizinga*, p. 91-103.
- JANSONIUS, F., « De stijl van Huizinga », in : R.H. Koops, E.H. Kossmann, G. van der Plaats (dir.), *Johan Huizinga*, p. 53-72.
- KOSSELECK, Reinhart, *Le futur passé*, traduction française, Paris, 1990.
- KOSSMANN, E.H., «Postscript», in : Koops, W.R.H., Kossmann, E.H., Plaats, G. van der (dir.), *Johan Huizinga*, p. 223-234.



- KOSSMANN, E.H., *Théorie politique et histoire*, Catherine Secretan, (éd.), Naples, 2003.
- KRUL W.E., “Johan Huizinga (1872-1945)” in : A.H. Huussen, E.H. Kossmann, H. Renner (dir.), *Historici van de twintigste eeuw*, Utrecht/Anvers, 1981.
- KRUL W.E., “Huizinga’s definitie van de geschiedenis”, in : Johan Huizinga, *De taak der cultuurgeschiedenis*, Groningue, 1995, p. 241-339.
- KRUL W.E., *Historicus tegen de tijd. Opstellen over leven en werk van J. Huizinga*, Groningue, 1990.
- KRUMM, Christian, *Johan Huizinga, Deutschland und die Deutschen. Begegnung und Auseinandersetzung mit dem Nachbarn*, Münster, 2011.
- LE GOFF, Jacques, « entretien avec Claude Mettra », in : Johan Huizinga, *L’Automne du Moyen Âge*, Paris, 1975.
- LE GOFF, Jacques, « Huizinga », in : *idem* (dir.) *La nouvelle histoire*, Paris, 1978 (nouvelle édition, Bruxelles, 2006) ; repris dans : André Burguière, *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris 1986.
- LEM, Anton van der, « Emotie en herinnering : de historische sensatie bij Huizinga en Proust », in : *Ratio en emotie*, Leyde, 2011, p. 93-104.
- LEM, Anton van der, « Johan Huizinga (1872-1945). Voorbeeld zonder school » in : Mari Smits (dir.), *Illustere historici. Leven, werk en invloed van toonaangevende geschiedschrijvers*, Nimègue, 1988, p. 105-130.
- LEM, Anton van der, « ‘Ils sont vraiment civilisés’ : les correspondants français de Johan Huizinga », *Septentrion*, 1993, n°4, p. 34-39.
- LEM, Anton van der, *Het eeuwige verbeeld in een afgehaald bed. Huizinga en de Nederlandse beschaving*, Amsterdam, 1997.
- LEM, Anton van der, *Johan Huizinga. Leven en werk in beelden en documenten*, Amsterdam, 1993.
- NAAIJKENS, Els, *Huizinga’s werk in international perspectief. Een inventarisatie van de internationale reacties op Huizinga’s werk toegespist op Frankrijk*, mémoire de maîtrise (doctoraalscriptie) (non publié) de l’Université d’Amsterdam, 1988.
- OTTERSPEER, Willem, *Huizinga voor de afgrond. Het incident Von Leers aan de Leidse universiteit in 1933*, Utrecht, 1984.
- OTTERSPEER, Willem, *Orde en trouw. Over Johan Huizinga*, Amsterdam, 2006.
- OTTERSPEER, Willem, *De hand van Huizinga*, Amsterdam, 2009.
- STRUPP, Christoph, *Johan Huizinga. Geschichtswissenschaft als Kulturgeschichte*, Göttingen, 2000.
- TOLLEBEEK, Jo, “Huizinga: vernieuwer binnen een cultuurtraditie” in : *idem*, *De toga van Fruin. Denken over geschiedenis in Nederland sinds 1860*, Amsterdam, 1990.
- TOLLEBEEK, Jo, « Geschiedenis met een doel » in : *idem*, *De IJkmeesters. Opstellen over de geschiedschrijving in Nederland en België*, Amsterdam, 1994, p. 100-104.
- TOLLEBEEK, Jo, « Au point sensible de l’Europe, Huizinga en Pirenne », *Revue belge de philologie et d’histoire*, 1996, Volume 74, n° 74-2, p. 403-434.
- WESSELING, H.L., « Huizinga intiem », in : *idem*, *Onder historici. Opstellen over geschiedenis en geschiedschrijving*, Amsterdam, 1995, p. 79-100.
- WESSELING, H.L., « Huizinga and the Spirit of the Nineteen Thirties », in : *idem*, *A Cape of Asia*, Leyde, 2011, p.146-160.

## 2.2. Littérature secondaire générale

- AGULHON, Maurice, « La statuomanie et l'histoire », *Ethnologie française*, 8, 1978, n°2/3, p. 145-172 : sujet repris dans : *idem*, « Nouveaux propos sur les statues de 'grands hommes' au XIXe siècle », *Romantisme*, 28, 1998, n° 100, p. 11-16.
- AMALVI, Christian, *Les héros de l'histoire de France. Recherche iconographique sur le panthéon scolaire de la IIIe République*, Paris, 1979.
- AMALVI, Christian, (dir.) *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones. De Grégoire de tours à Georges Duby*, Paris, 2004.
- ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, New York/Londres, 1983 (traduction française, *L'imaginaire national*, Paris, 2002).
- ARIES, Philippe, *Le temps de l'histoire*, Paris, 1986.
- AYMARD, Maurice « Histoire et comparaison », in : H. Atsma et A. Burguière, *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Paris, 1990, p. 271-278.
- BÉDARIDA, François, *La responsabilité sociale de l'historien*, Paris, 1994.
- BÉDARIDA, François, *Histoire, critique et responsabilité*, Paris, 2003.
- BLAAS, P.B.M., « De prikkelbaarheid van een kleine natie met een groot verleden : Fruins en Bloks geschiedschrijving », *Theoretische geschiedenis*, 9, 1982, p. 271-303 (repris dans : *idem*, *Geschiedenis en Nostalgie*, Hilversum, 2000).
- BLOM, J.C.H. *De muiterij op de Zeven Provinciën*, Utrecht, 1983.
- BOER, P. den, « Miracle français et retard néerlandais », in : *L'histoire et ses méthodes*, Lille, 1981, p. 89-108.
- BOER, P. den, *Geschiedenis als beroep. De professionalisering van de geschiedbeoefening in Frankrijk (1818-1914)*, Nimègue, 1987.
- BOER, P. den, « Facultaire verkaveling, staatsonthouding en wetenschapsvernieuwing. Drie aspecten van de geschiedbeoefening in Nederland rond 1900 vergeleken met Frankrijk », in : E. Jonker, M. van Rossem, *Geschiedenis en cultuur*, Nimègue, 1990.
- BOER, P. den, et Frijhoff, W. (dir.), *Lieux de mémoire et identités nationales*, Amsterdam, 1993.
- BOOGMAN, J.C., « De Nederland-Gidsland conceptie in historisch perspectief », *Ons Erfdeel*, 1984, n°2, p. 161-170.
- BOURDIEU, Pierre et PASSERON, Jean-Claude, *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, 1964.
- BOURDIEU, Pierre *Homo academicus*, Paris, 1984.
- BOURDIEU, Pierre, *Raisons pratiques*, Paris, 1994.
- BRAUDEL, Fernand, *Ecrits sur l'histoire*, Paris, 1969.
- BURGUIÈRE, André, *L'école des Annales. Une histoire intellectuelle*, Paris, 2006.
- BURGUIÈRE, André, « Déconstruction d'une démolition », *Books*, 1 mai 2010 (<http://www.books.fr/blog/droit-de-reponse-dandre-burguiere-221/>).
- CALLÈDE, Jean-Paul, *La sociologie française et la pratique sportive (1875-2005)*, Bordeaux, 2007.
- CERTEAU, Michel de, *L'écriture de l'histoire*, Paris, 1975.
- CHARLE, Christophe, *Les professeurs de la faculté des lettres de Paris. Dictionnaire biographique : volume 2 (1909-1939)*, Paris, 1986.
- CHARLE, Christophe, *Les Professeurs du Collège de France, Dictionnaire biographique (1901-1939)*, Paris, 1988.
- CHARLE, Christophe, *La république des universitaires*, Paris, 1994.

CHARLE Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle*, Paris, 1996 (nouvelle édition, Paris, 2001).

CHARLE, Christophe, « Les références étrangères des universitaires. Essai de comparaison entre la France et l'Allemagne, 1870-1970 », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 2003, n° 148, p. 8-18.

CHARLE, Christophe, « Patterns », in : W. Rüegg (dir.), *A History of the University in Europe*, Vol. III: *Universities in the Nineteenth and Early Twentieth Centuries*, New York, 2004, p. 35-80.

CHARLE, Christophe, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris, 2011.

CHAUNU Pierre, « Le fils de la morte », in : P. Nora (dir.), *Essais d'ego histoire*, p. 61 - 107.

COMPAGNON, Antoine, *Les Antimodernes : de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, 2005.

COMPAGNON, Antoine, *Le cas Bernard Fay. Du Collège de France à l'indignité nationale*, Paris, 2009.

COOLEY, Charles, *Human Nature and Social Order*, New York, 1902.

CORBIN, Alain, « Conclusion », *Hypothèses*, 2001, n° 1, p. 361-365.

DELACROIX, Christain, DOSSE, François, GARCIA, Patrick, OFFENSTADT, Nicolas (dir.), *Historiographies*, 2 vols., Paris, 2010.

DELEN, M.A.D., HAGEMAN, M.J.M., WEIJERS, C.G. « De Prins is dood, leve de Prins! De Oranje-herdenking van 1884 », in : E.O.G Haitsma Mulier, et A.E.M Janssen (dir.), *Willem van Oranje in de historie 1584-1984*, Utrecht, 1984, p. 108-136.

DETIENNE, Marcel, *L'identité nationale, une énigme*, Paris, 2009.

DIGEON, Claude, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, 1959.

DOORN, J.A.A. van, « Meer weerstand dan waardering. De revolutionnaire ideeën en de Nederlandse politieke traditie », in : R.A. Koole (dir.), *Van Bastille tot Binnenhof. De Franse Revolutie en haar invloed op de Nederlandse politieke partijen*, Houten, 1989, p. 156-171.

DOSSE, François, *L'histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »*, Paris, 1987.

DOSSE, François, *l'Empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*, Paris, 1995.

DUBY, Georges, « L'histoire des mentalités », in : Charles Samaran (dir.), *L'Histoire et ses méthodes, Encyclopédie de la Pleïade*, Paris, 1961.

DUMOULIN, Olivier *Profession historien, 1919-1939. Un métier en crise ?*, thèse de doctorat d'université (non publiée), EHESS, 1983.

DUMOULIN, Olivier, *Marc Bloch*, Paris, 2000.

DUBY, Georges, *L'histoire continue*, Paris, 1991.

EVANS, R. "The Annales School : An Intellectual History by André Burguière", *London Review of Books*, vol. 31, n° 23, 3 décembre 2009, p. 12-14.

FRIJHOFF, W., *La société néerlandaise et ses gradués, 1575-1814*, Amsterdam, 1981.

GROEN, M., *Het wetenschappelijk onderwijs in Nederland, 1815-1980*, 8 volumes, Eindhoven, 1987.

JENSMA, G. et de VRIES, H., *Veranderingen in het hoger onderwijs tussen 1815 en 1940*, Hilversum, 1997.

OTTERSPEER, Willem, *De wiekslag van hun geest. De Leidse universiteit in de negentiende eeuw*, Leyde, 1992.

GAUCHET, Marcel, « Les Lettres sur l'histoire de France », in : P. Nora, *Les Lieux de mémoire*, II, 1, p. 247-316.

GELLNER, Ernst, *Nations et nationalismes*, traduction française, Paris, 1989.

- GERTH, K., « L'identité nationale en question : l'exemple des Pays-Bas en 1933 » in : P. den Boer, W. Frijhoff, *Lieux de mémoire et identité nationale*, p. 255-264.
- GIRARDET, Raoul, *Nationalismes et nations*, Paris, 1996.
- JARAUSCH, K.H., *The Transformation of Higher Learning. Expansion, Diversification, Social Opening and Professionalisation in England, Germany, Russia and the United States*, Stuttgart, 1983.
- HARTOG, François, *Evidence de l'histoire*, Paris, 2005.
- HOBBSBAWM, Eric et RANGER, Terence, *The Invention of Tradition*, Cambridge, 1984.
- HOBBSBAWM, Eric, *Nations et nationalismes depuis 1780*, traduction française, Paris, 1992.
- HOEVEN, E.H. van der, *Gijsbert Karel van Hogendorp. Conservatief of liberaal ?* Groningue, 1976.
- HULAK, Florence *Sociétés et mentalités. La science historique de Marc Bloch*, Paris, 2012.
- ISRAËL, Jonathan, *Dutch Primacy in World Trade, 1585-1740*, Oxford, 1989.
- JONG, J. de, *Geschiedenis van het moderne Nederland*, Amsterdam, 1988.
- JONGE, A.A. de, *Crisis en critiek der democratie*, Utrecht, 1982.
- JONGH, E. de, *Tot lering en vermaak*, catalogue d'exposition, Amsterdam, 1976.
- JOURDAN, Annie, « La République batave et le 18 Brumaire. La grande illusion », *Annales historiques de la Révolution française*, 1999, n°318, p. 755-772.
- JOURDAN, Annie, « Impossible fusion ou impossible réunion ? Napoléon et la République batave », in : *Voies nouvelles pour l'histoire du Premier Empire. Territoires. Pouvoirs. Identités*. Colloque d'Avignon 9-10 mai 2000, Paris, 2003.
- KOSSMANN, E.H., et MELLINK, A.F., *Texts concerning the Revolt of the Netherlands*, Cambridge, 1974.
- KOSSMANN, E.H., « De Nederlandse zeventiende-eeuwse schilderkunst bij de historici » in : F. Grijzenhout et H. van Veen (dir.), *De Gouden eeuw in perspectief*, Nimègue, 1992, p. 280-298.
- KOSSMANN, E.H., *Een tuchteloos probleem. De natie in de Nederlanden*, Louvain, 1996.
- KOSSMANN, E.H., *Théorie politique et histoire*, (Catherine Secretan, éd.) Naples, 2003.
- KRUMEICH, Gerd, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, Paris, 1993.
- LEM, Anton van der « De Prins in de geschiedschrijving van de laatste halve-eeuw », in : E.O.G. Haitsma Mulier, et A.E.M. Janssen (dir.), *Willem van Oranje in de historie 1584-1984*, Utrecht, 1984.
- LEM, Anton van der, « Het nationale epos », in : J. Tollebeek, T. Verschaffel, L.H.M Wessels (dir.), *De palimpsest. Geschiedschrijving in de Nederlanden, 1500-2000*, Hilversum, 2002.
- LIJPHART, A., *The Politics of Accommodation : Pluralism and Democracy in the Netherlands*, Berkeley, 1968.
- MANN Hans Dieter, *Lucien Febvre. La pensée vivante d'un historien*, Paris, 1971.
- MAZON, B., *Aux origines de l'École des hautes études en sciences sociales. Le rôle du mécénat américain*, Paris, 1988.
- MASSICOTE, Guy, *L'histoire-problème. La méthode de Lucien Febvre*, Québec, 1981. *du mécénat américain (1920-1960)*, Paris, 1988.
- MESURE, Sylvie, introduction à W. Dilthey, *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, 1988.
- MORTIER, R. « Notice sur Julia Bastin », *Extrait de l'Annuaire de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises*, Bruxelles, 1971.
- NOIRIEL, Gérard, *Sur la crise de l'histoire*, Paris, 1996.
- NORA Pierre, *Les manuels scolaires aux Etats-Unis*, Paris, 1962.

- NORA Pierre, « Entre mémoire et mémoire », in : *idem, Les lieux de mémoire*, I, Paris, 1984.
- NORA Pierre, « La nation-mémoire », in : *idem, Les lieux de mémoire*, II, 3, p. 647-658.
- OEXLE, O.G., « Marc Bloch et la critique de la raison historique », in : H. Atsma et A. Burguière (dir.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Paris, 1990, p. 419-433.
- PALMER, Richard, *Hermeneutics*, Evanston, 1969.
- PREVENIER, W., « L'Ecole des *Annales* et l'historiographie néerlandaise », *Septentrion*, 1978, n° 1, p. 47-54.
- RAULFF, Ulrich, *Marc Bloch. Un historien au XXe siècle*, traduction française, Paris, 2005.
- Rembrandt - Le Caravage*, catalogue d'exposition, Amsterdam, 2006.
- RICOEUR, Paul, *Temps et Récit*, I, *L'intrigue et le récit historique*, Paris, 1983.
- RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, 2000.
- ROSENDAAL, J., *Bataven! Nederlandse vluchtelingen in Frankrijk, 1787-1795*, Nimègue, 2003.
- ROSENWEIN, Barbara, « Pouvoir et passion. Communautés émotionnelles en France au VIIe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2003, n° 6, p. 1271-1292.
- RUBIN (dir.), *The Work of Jacques Le Goff and the Challenges of Medieval History*, Londres, 1997.
- SAS, N.C.F. van, « La nation néerlandaise au XIXe siècle », in : P den Boer, W Frijhoff (dir.), *Lieux de mémoire et identités nationales*, p. 185-206.
- SAS, N.C.F. van, « De prikkelbaarheid van een kleine natie met een groot verleden », in : *idem, Geschiedenis en nostalgie*, Nimègue, 2000, p.15-36.
- SCHÖFFER, I. « Onder H.A. Enno van Gelder en J.G. van Dillen, *Het Tijdschrift voor Geschiedenis* van 1920 tot 1960 », *Tijdschrift voor geschiedenis*, 99, 1986, p. 391-429.
- SCHAMA, Simon, *L'embaras des richesses*, traduction française, Paris, 1991).
- SCHAMA, Simon, *Patriots and Liberators : Revolution in the Netherlands*, Londres, 1977.
- SCHMITT, Jean-Claude, « Façons de sentir et de penser : un tableau de la civilisation ou une histoire problème », in : H. Atsma et A. Burguière (dir.), *Marc Bloch aujourd'hui, Histoire comparée et sciences sociales*, p. 407-418.
- SCHUTTE, G.J., « Gereformeerden en de Nederlandse revolutie in de achttiende eeuw », *Tijdschrift voor geschiedenis*, 1989, n°102, p. 496-516.
- SECRETAN, Catherine, *Les privilèges, berceaux de la liberté*, Paris, 1990.
- STOAINOVICH, T., *French historical Method. The Annales Paradigm*, Itahaca/Londres, 1976.
- THIESSE, Anne-Marie *La création des identités nationales*, Paris, 2007.
- TITZE, Hartmut, *Der Akademikerzyklus. Historische Untersuchungen über die Wiederkehr von Überfüllung und Mangel in akademischen Karrieren*, Göttingen, 1990.
- TOLLEBEEK, J. « Geschiedenis met een doel » in : *idem, de ijkmeesters. Opstellen over de geschiedschrijving in Nederland en België*, p. 100-104.
- TRAPMAN, J., « Le latin mystique de Rémy de Gourmont et son influence aux Pays-Bas », *Septentrion*, 15, 1986, p. 45-49.
- VELDE, H. te, « Les origines des fêtes nationales en France et aux Pays-Bas in: les années 1880 », in : P. den Boer et W. Frijhoff (dir.), *Lieux de mémoire et identités nationales*, p. 105-109.
- VELEMA, W. *The Dutch, the French and Napoleon : Historiographical Reflections on a Troubled Relationship*, Amsterdam, 2008 ([dare.uva.nl/document/126603](http://dare.uva.nl/document/126603))

- VOOGD, Christophe de, *Histoire des Pays-Bas, des origines à nos jours*, Paris, 1992 (nouvelle édition, Paris, 2003).
- VOOGD, Christophe de, « Johan Huizinga en de Coopération intellectuelle internationale: 'een intellectueel ambassadeur' van Nederland in de crisisjaren », *De Gids*, 168, 2005.
- VOOGD, Christophe de, « Comment définir l'identité néerlandaise ? Conscience nationale et historiographie aux Pays-Bas (fin XIXe-milieu XXe siècle) », in : Thomas Beaufils (dir.), *Les identités néerlandaises : de l'intégration à la désintégration ?*, Lille, 2006, p.139-161.
- VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire : essai d'épistémologie*, Paris, 1970.
- WESSEL, Marleen, « « Honneur ou Patrie ? Lucien Febvre et la question du sentiment national », *Genèses*, 1996, n° 25, p. 128-142.
- WESTELAKEN, J.H.M. van de, « De Oranje-herdenking van 1933 », in : E.O.G. Haitsma Mulier et A.E.M. Janssen, *Willem van Oranje in de historie 1584-1984*, p. 165-181.
- WHITE, Hayden, *The Content of the Form : Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, 1987.
- WHITE, Hayden, « Historical Emplotment and the Problem of Truth », in : G. Roberts (éd.) *The History and narrative Reader*, New York, 2001, p. 375-389.

## Index des noms des personnes

Abélard, 135  
Acquoy, J. 67  
Alcibiade, 259  
Alexandre le Grand, 227  
Algra, Hendrik 101  
Anderson, Benedict 201  
Ariès, Philippe 3, 264  
Aristote, 243  
Arminius (Hermann), 150  
Aron, Raymond 260  
Artevelde, père et fils 159  
Aulard, F.A. 132, 198, 199  
Baldensperger, Fernand 39  
Barberousse, Frédéric 213  
Barge, Ton 32  
Barnes, H.E. 255  
Bartstra, J.S. 72  
Basnage, Jacques 122  
Bastin, Julia 39, 46, 47, 56  
Bayle, Pierre 122  
Bédier, Joseph 39  
Below, G. von 226, 227  
Benda, Julien 2, 8, 33, 37, 39, 114, 115, 164, 165, 258  
Benès 33  
Bergson, Henri 107  
Bernard, Claude 226  
Bernardin de Sienne 259  
Bernhard, prince 20  
Bernheim, Ernst 240, 250  
Berr, Henri 3, 7, 8, 41, 47, 53, 57, 104, 203, 215, 223, 226, 229  
Bismarck, Otto von 120  
Bloch, Marc 4, 8-10, 16, 25, 26, 42, 43, 44, 48-57, 68, 72, 73, 104, 169, 171, 172, 177, 195, 196-198, 203-215, 220-224, 226, 229, 230-239, 246, 252, 260  
Blok, Pieter J. 20, 59, 63-66, 71, 72, 87, 89, 92, 96, 103, 251  
Blondel, Charles 230  
Bodicea 150  
Boer, M.G. den 73  
Boer, Pim den 69  
Bolingbroke, H. 172  
Bolkestein, H. 73  
Bonaparte, Louis 123, 127  
Bonaparte, Napoléon, voir : Napoléon  
Bonnet, Henri 39, 42, 108-110, 112  
Bossuet, J.B. 111, 125

Bourdieu, Pierre 11, 13, 21, 23, 27  
Braak, Menno ter 204  
Breeroo, G.A. 179, 192  
Brom, Gerard 21  
Brueghel, Pieter 207  
Brugmans, Hajo 59, 64, 67, 70-73, 88, 129, 130, 137, 139  
Brunot, Ferdinand 39  
Bueil, Jean de 137  
Burckhardt, Jakob 43, 44, 213, 216  
Burguière, André 4, 9, 10  
Burke, Edmond 129  
Busken Huet, Conrad 71, 189, 192  
Bussemaker, Ch.T.M. 63, 64, 71, 92, 137  
Byvanck, A.W. 73  
Cahen, L. 215  
Calmette, Joseph 7, 53  
Calvin, Jean 248  
Campen, Jacob van 182  
Carlyle, Thomas B. 143  
Cats, Jacob 179  
Certeau, Michel de 265  
César, Jules 164  
Champion, Edouard 46  
Champion, Pierre 207, 208  
Charles VII, roi de France 138  
Charles le Téméraire 151, 154, 159  
Chastellain, Georges 158, 259  
Cler, Samuel 39  
Cleveringa, R.P. 29  
Cohen, Gustave 38, 39, 54  
Colbert, Jean Baptiste 123  
Colenbrander, Herman T. 24, 27, 59, 65, 67, 69, 72, 73, 103, 131, 157-160, 163  
Colijn, Hendrik 75, 77, 80  
Comte, Auguste 222  
Cooley, Charles 14  
Cournot, A.A. 215, 225  
Court, frères de La 193  
Cuyp, Albert 191  
Dacry, 33  
Daunou, Pierre 123  
Delteil, Joseph 207  
DerKinderen, Antoon 231  
Descartes, René 177, 193, 216, 226  
Deyssel, Lodewijk van 23  
Digeon, Claude 14  
Dillen, J.G. van 49, 71, 82



Dilthey, Wilhelm 1, 8, 16, 30, 219-221, 225, 237  
Doria, comte 20  
Droysen, J.G. 173  
Droz, Mlle 47  
Dubois, Pierre 171  
Durkheim, Emile 222, 225, 235, 238  
Dyck, Antonie van 182  
Edzard de Frise 261  
Ekenstein, Willem Alberda van 261  
Einstein, Albert 36, 41, 107  
Eisler, R. 215  
Eissenmann, ? 199  
Elias, J.E. 71  
Erasme, 3, 13, 16, 24, 46, 104, 114, 173, 175, 237, 238, 266  
Eschyle 250  
Evans, Richard 9, 10  
Eyck, Jan van, 16, 17, 144, 190, 211, 212  
Eyck, P.N. van 203  
Eysinga, Willem J.M. van 24, 31, 46  
Febvre, Lucien 2, 4, 8, 9, 16, 26, 41-43, 48-56, 68, 73, 104, 164-168, 177, 180, 196-200, 203-211, 213-216, 219-223, 226-230, 233-237, 246, 248, 252, 259  
Fénelon, 122  
Fichte, J.G. 154  
Flamel 144, 145  
Focillon, Henri 33  
Fredericq, Paul 65  
Fresne du Beaucourt, ? 152  
Freud, Sigmund 37  
Freyer, Hans 228, 229  
Fruin, Robert 63, 87, 92, 96, 103, 130  
Fustel de Coulanges, N. D. 32, 155  
Ganshof, F.L. 53  
Gautier-Deschamps, 166  
Gelder, H.A. Enno van 72, 82, 199, 204  
Gellner, Ernst 201  
Geyl, Pieter 27, 88, 131, 157, 158, 160, 163, 204  
Gilson, Etienne 39, 236, 237  
Goethe, J.W. von 189, 191  
Goff, Jacques Le 4  
Gogh, Vincent van 23  
Gourmont, Rémy de 22  
Grandier, Urbain 186  
Groen van Prinsterer, Guillaume 98, 128  
Grotius, Hugo 88, 119, 122, 125, 126, 177, 179, 182, 184, 188, 193  
Guillaume I d'Orange (stadhouder) 96, 97, 100, 101, 103, 142, 173, 186, 247  
Guillaume III d'Orange (roi-stadhouder) 124

Guillaume II des Pays-Bas (roi) 128  
 Guillaume III des Pays-Bas (roi) 155  
 Guillebaud, Claude 34  
 Guizot, François 128  
 Habsbourg, Rodolphe de 213  
 Halecki, O. de 215  
 Haller, Johannes 124  
 Halphen, Louis 7, 212  
 Hals, Frans 179, 185, 190, 194  
 Hanotaux, Gabriel 3, 31, 38, 44-47, 54, 56, 104  
 Hausenstein, Wilhelm 206  
 Hauser, Henri 3, 32, 36, 38, 152, 153, 248  
 Hazard, Paul 40  
 Heeren, Arnold H.L. 173  
 Hegel, G.W.F. 189  
 Heldring, famille 39  
 Henri IV 125, 142, 210, 213  
 Herder, J.G. 154, 162, 163  
 Hermant, P. 43  
 Hérodote 241, 250  
 Hitler, Adolph 1, 100, 120  
 Hobsbawm, Eric 201  
 Hoepffner, Ernst 43, 44  
 Hogendorp, Gijsbert Karel van 127  
 Honthorst, Gerard 190  
 Huet, voir: Busken Huet  
 Huizinga, Dirk (père) 18, 22, 260  
 Huizinga, Dirk (fils) 19  
 Huizinga, Elisabeth (fille) 19  
 Huizinga, Herman (demi-frère) 22  
 Huizinga, Hermanna Margaretha ('Retha') (fille) 19  
 Huizinga, Jakob (grand-père) 18, 258  
 Huizinga, Jakob Herman (fils) 19  
 Huizinga, Laura Maria (fille) 29  
 Huizinga, Leonhard (fils) 19  
 Huizinga-de Cock, Margaretha (belle-mère) 19, 22  
 Huizinga-Schölvinnck, Auguste (deuxième épouse) 28, 37  
 Huizinga-Schorer, Mary Vincentia (première épouse) 19, 21, 32  
 Huizinga-Tonkens, Jakoba (mère) 19  
 Humboldt, Wilhelm von 242  
 Huxley, Julian 33, 41, 46  
 Huygens, Christian ..., 179, 189  
 Huygens, Constantin 142, 179, 185, 188  
 Huysmans, Joris-Karl 22  
 Innocent III 249  
 Iorga, N. 215

Japikse, Nicolaas 38, 43, 72, 82, 96, 100, 187  
Jaurès, Jean 132, 134, 135  
Jeanne d'Arc 97, 137-140, 142, 164-166, 168, 204, 207, 247, 252, 253  
Jeanroy, Albert 39  
Jolles, André 24, 32, 139, 146, 250, 252  
Jordan, M. 43  
Juliana, princesse 20, 100  
Jullian, Camille 197  
Jurieu, Pierre 122  
Kaegi, Werner 1  
Kalff jr., Gerrit 129, 202  
Kant, Emmanuel 204, 241  
Kappeyne van de Coppello, J. 156  
Kelsen, Hans 37  
Kempis, Thomas a 141  
Kern, Hendrik 68  
Kernkamp, G.W. 59, 63, 64, 67, 70-72, 74, 88, 90, 101, 130  
Keyserling, Hermann 33  
Kloos, Willem 23  
Knuvelder, G. 100  
Koselleck, Reinhart 216, 265  
Kossmann, Ernst H. 138  
Kuyper, Abraham 98, 156  
Labrousse, Ernest 226  
Lamprecht, Karl 8, 70, 92, 121, 214, 227  
Langevin, Paul 41  
Langlois, Ch.V. 44, 67, 210, 226  
Lavissee, Ernest 8, 14, 68, 98, 122, 123, 150, 154, 165, 166  
Leers, Johannes von 28, 34, 35, 36  
Le Fèvre, Jean 145  
Lefranc, Abel 39  
Lem, Anton van der 102  
Lemontey, P.E. 123  
Lénine, V.I., 130  
Lévy, Sylvain 35, 41, 43  
Lille, Alain de 53  
Litt, Theodor 229  
Locher, Th.J.G. 204  
Loder, Bernard 38  
Lorentz, Hendrik 33, 75, 107  
Lorrain, Claude 194  
Lot, Ferdinand 53  
Louis XI 207, 208  
Louis XIII 188  
Louis XIV 120, 122-126, 134, 135, 137, 142, 168, 189, 248  
Louys, Pierre 22

Ludwig, Emil 207, 208  
Luther, Martin 16  
Macaulay, T.B. 99  
Madariaga, Salvador de 33  
Maistre, Joseph de 134  
Mâle, Emile 143  
Mann, Thomas 33  
Mantoux, Paul 34, 35, 39  
Marcel, Gabriel 2  
Marchant, Guyot 145  
Martin, Wilhelm 72  
Marx, Karl 112, 249  
Mathiez, A. 130, 132  
Mauss, Marcel 42, 228  
Mercier, Edouard 112  
Meulenhoff, 103  
Michelet, Jules 15, 99, 132, 133, 135, 140-148, 150, 152, 153, 166, 235, 242, 261  
Milioukov, Paul 199  
Montenach, J. Daniel de 39  
Muller, P.L. 87  
Muller Fzn., Samuel 25, 92  
Murillo, B.E. 194  
Mussert, Anton 130  
Molinier, Auguste  
Mommsen, Theodor 152, 155  
Monod, Gabriel 14, 94, 95  
Montenach, baron de 20  
Nain, George le 194  
Napoleon 97, 120, 122, 123, 131, 134, 137, 204, 213  
Niermeyer, J.F. 70  
Nora, Pierre 11, 27, 102  
Nuyens, W.J.F. 98  
Oldenbarnevelt, Johan van 125, 186  
Oppermann, Otto 25, 70, 73  
Orange, Maison d' 27, 93, 100, 157, 178, 186, 187  
Orléans, Charles d' 247  
Ortega y Gasset, José 258  
Ozorio de Almeida, Miguel 117  
Pascal, Blaise 224  
Patijn, ministre 108  
Payot 47, 56  
Perroy, Emile 56  
Petit-Dutaillis, Ch. 143, 152  
Philippe le Bon 238  
Pirenne, Henri 8, 27, 42, 43, 48, 60, 66, 69, 88, 92, 98, 104, 151, 153, 158, 196, 242, 248  
Posthumus, N.W. 49, 70, 71, 73

Pourtalès, Guy de 207  
 Presser, Jacques 101  
 Proust, Marcel 263  
 Quicherat, J. 143, 152  
 Rabaut Saint-Etienne, 132  
 Rabelais, François 216  
 Racine, 122  
 Ranke, Leopold von 72, 102, 142, 143, 147, 227, 242, 253  
 Ravailac 210  
 Rembrandt 106, 107, 176, 179, 182, 184, 185, 189-191, 200, 207  
 Renan, Ernest 154-163, 187  
 Renaudet, Auguste 152  
 Reynaud, Louis 149  
 Reynold, Gonzague de 20, 39, 41, 75, 76  
 Ribera, 194  
 Richard II d'Angleterre 261  
 Richelieu 152, 186, 188  
 Rickert, H. 1, 219, 220, 223, 237, 242  
 Ricœur, Paul 11, 265  
 Robespierre, Maximilien 130, 132, 133, 204, 248  
 Rockefeller, John D. 42  
 Roland Holst, Richard N. 24, 259  
 Roland Holst-van der Schalk, Henriette 24, 259  
 Romein, Jan M. 59, 82, 88, 100, 203, 204  
 Roosevelt, Franklin D. 117  
 Roosevelt, famille 89  
 Rothacker, Eric 229  
 Roupnel, Gaston 33  
 Rousseau, Jean-Jacques 259  
 Rox, D. 43  
 Rubens, Peter Paul 182, 200  
 Ruysdael, Jacob van 191, 194  
 Sagnac, Ph. 132  
 Salisbury, Jean de 53  
 Schaepman, Herman 98  
 Scheffer, Ary 155  
 Scheler, Max 228  
 Schimmelpenninck, Rutger Jan 130  
 Schmidt Degener, F. 72  
 Schneegans, François 213  
 Schorer, Mary Vincentia, voir : Huizinga-Schorer  
 Schulz, Alvin 44  
 Sée, Henri 8, 35  
 Signobos, Charles 8, 9, 15, 67, 73, 114, 164-170, 191, 196, 199, 203, 204, 210, 226, 252  
 Seillière, Ernest, 20, 33, 40, 258  
 Sévigné, Mme de 125

Seyss-Inquart, Arthur 29, 174  
Shaw, George Bernard 40, 137, 138, 147, 170, 250  
Shakespeare, William, 253  
Simiand, Louis 9, 196, 203, 225  
Simmel, Georg 1, 218, 219  
Smit, H.G. 38  
Snijder, G.A.S. 82  
Sophie des Pays-Bas (reine) 155  
Spencer, Herbert 222  
Spengler, Oswald 7, 258  
Speyck, Jan van 105  
Spinoza, Baruch de 114, 156, 177, 193  
Sully, 142  
Šusta, 110  
Sweelinck, J.P. 182  
Taine, Hippolyte 132-134  
Tellegen, B.D.H. 130, 131  
Terbruggen, H. 190  
Thiers, Auguste 132  
Théocrite 247  
Thierry, Augustin 93  
Thiesse, Anne-Marie 201  
Thionville, Merlin de 132, 133  
Thomas, Saint 189  
Thomas, Antoine, 39  
Thorbecke, Johan Rudolf 121, 128, 130, 142  
Timmermans, Felix 207  
Tjeenk Willink, Herman D. 20, 176  
Tocqueville, Alexis de 132-135  
Tour, Georges de la 194  
Toynbee, Arnold 196  
Treitschke, Hermann 99  
Trévisé, duc de 20  
Valéry, Paul 8, 33, 39, 208, 209, 224-226, 258  
Vauban, 122  
Velasquez, Diego de 194  
Velde, Jan van de 242  
Vercingétorix 150, 164, 168  
Vere, Robert de 261  
Vermeer, Johannes 179, 189, 191  
Veth, Jan P. 24, 31  
Veyne, Paul 106, 265  
Villon, François 247  
Vinci, Léonard de 216  
Vogel, Jean-Philippe 21  
Vollenhoven, Cornelis van 24, 76, 90, 91, 138

Voltaire 162  
Vondel, Joost van den 179, 182, 187, 188, 192  
Vos van Steenwijk, J.E. de 41  
Weber, Max 13, 224  
Wells, H.G. 196, 258  
White, Hayden 265  
Whitman, Walt 261  
Wilhelmine, reine 37, 96, 186  
Willibrord 83  
Windelband, Ernst 1, 219, 240  
Winkel, Jan te 18  
Witt, Johan de 186, 193  
Xerxès 241





## *ANNEXES*



## Annexe 1.

### Huizinga et la France : repères biographiques

**1872** : 7 décembre : naissance de Johan Huizinga, fils de Dirk Huizinga et Jacoba Tonkens, à Groningue.

**1874** : mort de sa mère.

**1876** : remariage de son père avec Harmanna Magaretha de Cock.

**1879** : parade costumée des étudiants de Groningue.

**1885** : entrée au lycée.

**1889** : membre du club de rhétorique de son Lycée, *Eloquentia*.

**1891** : baptême dans la communauté mennonite. Inscription à l'université de Groningue en cursus de lettres.

**1892** : participe à l'organisation d'une première exposition de peintres contemporains.

**1893** : licence ès lettres avec félicitations du jury (*kandidaats cum laude*).

**1895** : maîtrise ès lettres (*doctoraal*).

**1895-1896** : semestre d'hiver à l'université de Leipzig.

**1897** : doctorat ès lettres avec félicitations du jury, exemption du service militaire, première année d'enseignement secondaire au lycée moderne de Haarlem.

Publication de sa thèse : *De Vidûsaka in het Indisch Tooneel*, inspirée par *Le théâtre indien* de Sylvain Lévi.

**1899**: octobre : voyage en Italie (Pise, Rome, Florence).

P : *Hendrik Kern*.

**1902** : mariage avec Mary Vincentia Schorer ; voyages de noces en Italie et en Suisse ; visite de l'exposition des primitifs flamands à Bruges.

**1903** : mort de son demi-frère Herman âgé de 18 ans, suite à une tentative de suicide ; mort de son père ; nommé *privaat-docent* en indologie à l'université d'Amsterdam.

P : *Over studie en waardering van het Buddhisme ; Van den vogel Charadrius*.

**1905** : nommé professeur d'histoire générale et nationale à l'université de Groningue ; naissance de son premier fils, Dirk.

P : *Over het aesthetische bestanddeel van geschiedkundige voorstellingen ; De opkomst van Haarlem*.

**1906** : naissance de son deuxième fils, Leonhard. Voyage en Allemagne chez son ami André Jolles.

**1907** : probable voyage en Bourgogne ; septembre, visite de l'exposition sur la Toison d'or à Bruges.

**1908** : naissance de son troisième fils, Jakob ; 23 avril, début de la correspondance et visite à Henri Pirenne à Gand pour assister à ses cours pratiques.

P : compte-rendu de *Benvenuto Cellini à Paris sous François Ier, notes de Ch. Gailly de Taurines*.

**1909/1910** : cours sur la culture bourguignonne.

P : *De jaartijl van Haarlem*.

**1911** :

Avril : participation avec Pirenne à l'assemblée annuelle de l'*Historisch genootschap*.

Été : lecture de Froissart.

P : *Rechtsbronnen der stad Haarlem*.

Octobre : voyage à Londres.

**1912** :

12 mai : assiste au jubilé de Pirenne à Bruxelles ; naissance de sa fille Hermanna Margaretha.

P : *Uit de voorgeschiedenis van ons nationaal beseef* ; compte-rendu de H. Lauer, *Robert I et Raoul de Bourgogne, rois de France*.

**1913** :

Sa femme Mary tombe gravement malade.

P : *De beteekenis van 1813 voor Nederland's geestelijke beschaving ; Philip Sydney, herdenkingsrede*.

**1914** :

21 juillet : mort de sa femme.

28 octobre : nommé professeur d'histoire générale à Leyde. Début de l'amitié avec le couple d'intellectuels socialistes, Richard et Henriëtte Roland Holst

P : *Geschiedenis der universiteit gedurende de derde eeuw van haar bestaan, 1814-1914* ; compte-rendu de L. Reynaud, *Les origines de l'influence française en Allemagne. Etude sur l'histoire comparée de la civilisation en France et en Allemagne pendant la période précourtoise (950-1150), I*.

**1915** :

27 janvier : leçon inaugurale à Leyde.

1<sup>er</sup> mai : déménagement à Leyde.

Mai : envoie un colis à Pirenne, prisonnier en Allemagne

Septembre : entre à la rédaction de la revue libérale mensuelle, *De Gids*.

P : *Over historische levensidealen*.

**1916** : membre de l'Académie Royale des sciences.

**1916/1917** : cours sur la Révolution française et sur les « Fondements de l'Europe ».

**1917 :**

Correspondance avec Gustave Cohen, qui lui procure des livres pour l'écriture de *Herfsttij der Middeleeuwen*.

P : *De kunst der Van Eyck's in het leven van hun tijd*.

**1917/1918 :** cours sur les Etats-Unis et le système féodal.

**1918 :** envoi de plusieurs colis à Pirenne.

P : *Mensch en menigte in Amerika*.

**1918/1919 :** cours sur la culture médiévale.

**1919 :**

Avril : rencontre avec l'historien allemand Troeltsch.

P : *Herfsttij der Middeleeuwen*.

**1919/1920 :** cours sur les Temps modernes et la Renaissance

**1920 :**

Mars : mort de son fils Dirk ;

Juin : voyage en Italie et en Suisse (Venise, Bâle).

P : comptes-rendus de : J. Roger Charbonnel, *La pensée italienne au 16<sup>e</sup> siècle et le courant libertin. L'éthique de Giordano Bruno et le deuxième dialogue du Spaccio* ; de Maurice de Pange, *Les Lorrains et la France au Moyen Âge*.

**1920/21 :** cours d'introduction à la science de l'histoire ; approuve la réforme du *Tijdschrift voor geschiedenis* en faveur de l'histoire économique, sociale et culturelle, mais sans y participer.

**1921 :**

Du 10 au 20 juin : visite à Paris, conférence le 16 à la Société d'histoire diplomatique sur « La valeur politique et militaire des idées de chevalerie au Moyen Âge ».

2 juillet : début de la correspondance avec Gabriel Hanotaux pour la traduction de *Herfsttij* en français.

P : deuxième édition néerlandaise de *Herfsttij* ; article sur « La valeur politique et militaire des idées de chevalerie à la fin du Moyen Age » ; article sur « Ernest Seillière » (compte-rendu de : R. Gillouin, *Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne et française. Les bases historiques et critiques d'une éducation nationale*) ; compte-rendu de : H. Carré, *La noblesse de France et l'opinion publique au XVIII<sup>e</sup> siècle*.

**1921/1922 :** cours sur la Réforme et la Révolution de 1848.

**1922/23 :** cours sur la révolution française et les fondements de l'Europe.

**1923 :**

Janvier : début de la correspondance avec l'éditeur Edouard Champion pour la publication française de *Herfsttij*.

P : « Een brief over Seillière's *Rousseau* ».

**1923/24** : Cours sur l'islam et sur l'Angleterre de 1603 à 1649.

**1924** :

Début de la correspondance avec Julia Bastin, qui traduira *Herfsttij* pour l'édition française de 1932.

Juillet : Conférence sur la nation néerlandaise aux étudiants américains en séjour à Leyde.

P : premières éditions allemande et anglaise de *Herfsttij* ; *Erasmus* ; « How Holland became a nation » ; comptes-rendus de : Dorothy Louise Mackay, *Les Hôpitaux et la charité à Paris au XIIIe siècle* ; P. Champion, *Histoire poétique du XVe siècle*.

**1925** :

Juillet : mort de son ami le peintre Jan Veth.

Octobre : conférence à Erlangen sur « Der Einfluss Deutschlands in der Geschichte der niederländischen Kultur ».

29 novembre : Huizinga décide de mettre fin au projet de publication de *Herfsttij* en français devant les exigences de Champion.

P : comptes-rendus de : Philippe de Commynes, *Mémoires*, tome 1 ; B. Fay, *L'esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIIIe siècle* ; M. Bloch, *Les rois thaumaturges*.

1925 : premier article français sur l'édition allemande de *Herfsttij* dans la *Revue d'histoire de l'Eglise de France* (E. Jordan).

**1925/1926** : cours sur l'Amérique et l'Etat à la fin du Moyen Âge.

**1926** :

Mars : Huizinga nommé membre de la section de synthèse historique du Centre de synthèse ; début de la correspondance avec Henri Berr.

14 avril-19 juin, voyage aux Etats-Unis à l'invitation de la fondation Rockefeller en compagnie de Marcel Mauss.

Décembre : conférence à Bâle sur « Renaissance et Réalisme ».

P : *Tien Studiën*.

**1926/1927** : cours sur l'histoire politique de l'Europe autour de 1700.

**1927** :

3 juillet : Hanotaux annonce à Huizinga que toutes ses démarches pour publier *Herfsttij* en France ont échoué.

P : *Amerika levend en denkend* ; *Leven en werk van Jan Veth* ; deuxième édition anglaise de *Waning of the Middle Ages*.

**1927/1928** : cours sur la culture du Moyen Âge et la Restauration.

**1928** :

Février : Etienne Gilson chez Huizinga.

P : deuxième édition allemande de *Herbst des Mittelalters* ; troisième édition néerlandaise de *Herfsttij* ; compte-rendu de : F.M Graves, *Deux inventaires de la maison d'Orléans (1389-1408)*.

**1928/1929** : cours sur l'introduction à la science historique, les croisades et le régime politique anglais ; M. Bloch rend compte de la deuxième édition allemande de *Herfsttij* dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*.

**1929** : Président de la section des Lettres à l'Académie des Sciences.

P : *Cultuurhistorische verkenningen* ; compte-rendu de : P. Champion, *Louis XI*.

**1929/1930** : cours sur l'époque moderne et le XIV<sup>e</sup> siècle.

**1930** :

31 janvier : doctorat honoris causa de la princesse Juliana, sous la direction de Huizinga.

1er mars : Julia Bastin informe Huizinga du refus d'*Erasmus* par Payot.

16 mars-9 avril : séjour à Paris, échange universitaire avec Henri Hauser et cours à la Sorbonne sur « Trois esprits prégothiques », « Aperçu de la civilisation hollandaise au XVII<sup>e</sup> siècle » et « L'Etat bourguignon » ; déjeuners chez les Hauser et les Seillière ; dîner chez les Baldensperger ; rencontre avec Julia Bastin ; séjour à Dijon et aux environs ; cours à Dijon sur « La physiologie morale de Philippe le Bon ».

Mars-avril : Payot accepte de publier *Herfsttij* en français, suite aux démarches de Julia Bastin et de son amie Mlle Droz.

Juillet : conférence à Tübingen sur « Die soziale Grundlagen der holländischen Kultur des siebzehnten Jahrhunderts ».

P : « L'Etat bourguignon, ses rapports avec la France et les origines d'une nationalité néerlandaise » (1<sup>ère</sup> partie)

**1930-1931** : cours sur la Renaissance et la révolution de Février.

Décembre-mai : tournée de conférences, dont huit sur Napoléon, dans les Indes néerlandaises.

**1931** :

P : « L'Etat bourguignon, ses rapports avec la France et les origines d'une nationalité néerlandaise » (deuxième partie).

**1931-1932** : cours sur la culture du XVIII<sup>e</sup> siècle et le déclin de l'Empire romain.

**1932** :

Janvier : conférences sur la Bourgogne à Cologne, Marburg et Münster.

Mars : représente les Pays-Bas au centenaire de la mort de Goethe à Weimar.

Mai-juin : proposition du gouvernement néerlandais pour la nomination de Huizinga à la CICI en remplacement de Lorentz. Ce sera Bernard Loder qui sera nommé en septembre.

29 octobre : recteur de l'université de Leyde.

31 décembre : abandonne la rédaction du Gids.

P : édition française de *Herfsttij* (*Le déclin du Moyen-Âge*) chez Payot (préface de Hanotaux) ; « Alanus de Insulis » ; « La physiologie morale de Philippe le Bon » ; compte-rendu de : H. Pirenne, Louis Halphen *et alii*, *La fin du Moyen Âge* ; *Holländische Kultur des siebzehnten Jahrhunderts*.

**1932-1933** : cours sur la Réforme et le système féodal.

### 1933 :

6 janvier : commémoration du 4<sup>ème</sup> centenaire de la naissance de Guillaume d'Orange à l'Université de Leyde.

Janvier : début de « l'affaire Colenbrander » (plagiat de l'oeuvre de Pirenne).

9 et 24 janvier : Ferdinand Lot propose le nom de Huizinga pour assurer à sa place le volume 34 de *L'Evolution de l'humanité* sur *La dissolution de l'empire carolingien et le régime féodal*.

27 et 28 janvier : conférences à Berlin sur « Die Mittlerstellung der Niederlande » et « Burgund ».

30 janvier : arrivée au pouvoir de Hitler à Berlin.

5 février : Marc Bloch déconseille à Febvre le nom de Huizinga pour écrire le volume de *L'Evolution de l'humanité* décliné par Lot.

8 février : discours inaugural comme recteur de l'université.

11 avril : interdit l'entrée de l'université à l'historien nazi Von Leers, chef de la délégation allemande à la conférence étudiante internationale de Leyde.

Avril : l'ambassadeur d'Allemagne demande une intervention du gouvernement néerlandais contre le recteur ; refus poli du gouvernement. Conflit entre Huizinga et les curateurs de l'université sur sa gestion de l'affaire. La revue allemande *Historische Zeitschrift* proteste contre Huizinga et lui ferme ses colonnes. Huizinga *persona non grata* en Allemagne.

20 avril : *Le Temps* rapporte l'incident Von Leers.

29 avril : mort de son collègue et ami, C. van Vollenhoven.

Huizinga reçoit des lettres de soutien de Sylvain Lévi, Paul Mantoux et Henri Sée.

30 mai-2 juin : visite à Poitiers.

19 juillet : article de soutien à Huizinga de Henri Hauser dans *Le Temps*.

18 septembre : fin de ses fonctions de recteur.

9 octobre : rupture avec son ami André Jolles, du fait de ce dernier, sur la question nazie.

16-18 octobre : participe à l'entretien de Paris à l'Institut international de coopération intellectuelle sur « l'avenir de l'esprit européen » avec Focillon, Benda, Valéry et Romains.

P : « Uitzichten, 1533,1584 » ; *Over de grenzen van spel en ernst in de cultuur* ; « Die Mittlerstellung der Niederlande zwischen West- und Mitteleuropa » ; (publication en traduction française « Du rôle d'intermédiaires joués par les Pays-Bas entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale ») ; « Discours et exposé sur l'avenir de l'esprit européen » ; *Burgund. Eine Krise des romanisch-germanischen Verhältnisses* ; « Een praegothische geest : Johannes van Salisbury » ; comptes-rendus de : Louis Halphen, *L'essor de l'Europe (XI<sup>o</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)* ; Ch. Seignobos, *Histoire sincère de la nation française*.

**1933-1934** : cours sur la fin du Moyen Âge et sur l'Amérique.

Octobre-janvier : correspondance avec Lucien Febvre et Marc Bloch sur une contribution aux *Annales*.

### 1934 :

Mars- avril : conférences à Vienne et Rome.



Juillet : conférences à l'université de Santander.

P : *Nederland's geestesmerk, Lettre à M. Julien Benda.*

**1934-1935** : cours sur la politique européenne autour de 1700 et la naissance de la culture médiévale.

**1935 :**

Février : correspondance avec Henri Berr sur l'écriture d'un volume sur les Provinces-Unies.

8 mars : conférence à Bruxelles sur « La crise de la culture » en présence de Pirenne.

Juillet : Huizinga est nommé suppléant de Loder à la Commission internationale de coopération intellectuelle.

7 septembre : Huizinga remplace Loder à la CICI.

24 octobre : mort d'Henri Pirenne.

Novembre : participe à Bruxelles au centenaire de la Commission royale d'histoire.

19 décembre : déménagement à Leyde au Slingelandtlaan, n°4.

P : *In de schaduwen van morgen* ; « Abaelard » ; « Henri Pirenne » ; compte-rendu de : Margaret Mann, *Erasme et les débuts de la Réforme française (1517-1536)*.

**1935-1936** : cours sur la Russie au XIXe siècle et la culture médiévale.

**1936 :**

8-12 juin : réunion de la CICI à Budapest.

13/18 juillet : 18<sup>e</sup> session de la CICI à Genève.

5 novembre : conférence sur « L'influence anglaise et française sur la civilisation du XVIIIe siècle » à Rotterdam.

P : articles et conférences sur Erasme à l'occasion du 4<sup>ème</sup> centenaire de la mort de l'humaniste ; contribution à *Humanisme ou humanités ?* ; compte-rendu de : Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*.

**1936-1937** : cours sur l'Angleterre de 1603 à 1649 et la culture médiévale.

**1937 :**

7 janvier : témoin au mariage de la princesse Juliana et du prince Bernhard.

23 février : conférence sur « The Play Element of Culture » au Warburg Institute de Londres.

27 février : doctorat *honoris causa* à Oxford.

17 mars : conférence de Woudschoten sur « L'intérêt historique » (*historische belangstelling*).

Juillet : mois de la coopération intellectuelle internationale à Paris. Participe à l'ensemble des réunions et à l'entretien sur « Le destin prochain des Lettres » avec Focillon, Valéry, Hazard. Visite du musée Jacquemart-André, de Chantilly et de l'exposition « chefs d'œuvre de l'art français ».

4 octobre : mariage à Leyde et Amsterdam avec Auguste Schölvinck. Voyage en Angleterre.

20 novembre : Huizinga élu membre du Conseil d'administration du Centre international de synthèse

P : *Der Mensch und die Kultur ; De wetenschap der geschiedenis* ; « Discours et exposé sur le destin prochain des Lettres ».

**1937-1938** : cours sur le XIV<sup>e</sup> siècle et la Restauration.

P : « A l'ombre des jours qui viennent » (résumé en français de *In de schaduwen van morgen*).

**1938** :

6-16 juillet : réunion de la CICI à Genève, Huizinga nommé vice-président, rapport sur les propositions danoises en matière d'enseignement de l'histoire ; visite de la Bourgogne, Reims, Laon et Maubeuge.

Octobre : participe à Nice à la réunion du Comité permanent des lettres et des Arts de la CICI.

Décembre : réunion du comité exécutif de la CICI à Paris.

P : *Homo ludens*.

**1938-1939** : démarches de Huizinga auprès du ministère néerlandais des affaires étrangères en faveur de la protection des oeuvres d'art en temps de guerre.

**1939** :

27 janvier: avis sur la réforme des programmes scolaires d'histoire dans le cadre de l'IICI.

Juillet : 21<sup>e</sup> session de la CICI à Genève. Voyage en France avec sa femme.

30 août : déjeuner avec Seillière.

Correspondance avec Paul Hazard.

Correspondance avec Ozorio de Almeida dans le cadre de l'IICI sur la question de la neutralité.

P : « Le problème de la Renaissance » ; *Incertitudes. Essai de diagnostic du mal dont souffre notre temps*.

**1939-1940** : cours sur la culture du XVIII<sup>e</sup> siècle et la transition Rome-Moyen Âge.

**1940** :

Mai : invasion des Pays-Bas. Annulation de la réunion du comité exécutif de la CICI.

17 septembre, déclaration anti-nazie en début d'année universitaire.

Automne : cours sur le système féodal et l'Amérique.

3 octobre : réunion de sa faculté des lettres à son domicile.

23 novembre : interdiction des professeurs juifs.

26 novembre : protestation du professeur Cleveringa contre cette mesure.

27 novembre : fermeture de l'université par l'Occupant.

**1941** :

Janvier : arrestation de son fils Leonhard pendant 15 jours.

Novembre : naissance de sa fille Laura Maria.

P: *Im Bann der Geschichte ; Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw* ; « Over vormverandering der geschiedenis ».

**1942 :**

28 mars : prend la présidence de l'Académie des sciences.

29 avril : donne sa démission de professeur.

1<sup>er</sup> mai : démission forcée de ses fonctions de président de l'Académie des sciences.

1<sup>er</sup> juin : démis de ses fonctions de professeur.

7 août : transféré comme otage au camp de St. Michielgestel.

3 octobre : conférence sur la libération de Leyde.

25 octobre : libération conditionnelle avec interdiction de résidence en Hollande.

10 novembre : installation à De Steeg dans la province de Gueldre.

**1943 :** écriture de *Mijn weg tot de historie* (publié en 1947)

**1944 :**

Avril : mort de Gabriel Hanoteaux ; Huizinga écrit un hommage (« Herdenking van Gabriel Hanoteaux (1853-1944) », publié en 1946).

Septembre : échec partiel de l'opération alliée *Market garden* ; seul le sud des Pays-Bas est libéré.

Novembre : bombardement allié sur De Steeg.

**1945 :** 1er février, mort de Johan Huizinga.

P : *Geschonden wereld* ; trad. française, *A l'aube de la paix. Etude sur les chances de rétablissement de notre civilisation*.

**1946 :** transfert de ses cendres et enterrement à Oegstgeest.

**1948 :** L. Febvre rend hommage à Huizinga dans les *Annales*.

**1948-1953 :** P : parution des *Verzamelde werken* en 8 volumes.

**1951 :** P : *Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu* ; L. Febvre en fait le compte-rendu dans les *Annales*.

**1955 :** P : *Erasmus*, Paris, 1955 (préface de Lucien Febvre).



## Annexe 2

### Avertissement à la première édition de *Herfsttij der Middeleeuwen* (1919)<sup>1</sup>.

C'est le plus souvent l'origine de ce qui est nouveau que notre esprit recherche dans le passé. On veut savoir comment les nouvelles formes de vie et de pensée, qui, plus tard, connaîtront leur plein épanouissement, ont émergé : on aborde toute époque surtout pour les promesses qu'elle contient pour la suivante. Avec quel zèle a-t-on recherché dans la civilisation médiévale les germes de la culture moderne ! Avec un tel zèle, qu'il est parfois apparu que l'histoire culturelle du Moyen Âge n'a été rien d'autre que l'annonce de la Renaissance. C'est que, partout, l'on a vu dans ces temps qui passaient naguère pour sclérosés et funèbres, la nouveauté trouver racine, et tout paraissait aller dans le sens d'un accomplissement futur. Pourtant, en recherchant la vie nouvelle qui surgissait, on oubliait aisément, que, dans l'histoire comme dans la nature, la mort et la naissance marchent éternellement du même pas. D'anciennes formes de civilisation meurent au même moment et sur le même terrain où la nouveauté trouve des ressources pour s'épanouir.

On cherche ici à voir les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, non comme l'annonce de la Renaissance, mais comme la fin du Moyen Âge, la civilisation médiévale dans son dernier flux vital, tel un arbre aux fruits trop mûrs, dans son déploiement et son développement accomplis. La prolifération des vieilles et contraignantes formes de pensée enserrant le noyau vivant de l'esprit, le dessèchement et la pétrification d'une riche civilisation – tel est le contenu principal de ces pages. Le regard s'est tourné, au cours de son écriture, comme vers les profondeurs d'un ciel vespéral, mais un ciel empli de rouge sanglant, et lourd de la violence d'un gris plomb menaçant, aux reflets trompeurs de cuivre.

Si je revois ce que j'ai écrit, la question se fait jour de savoir si, en scrutant encore plus longtemps ce ciel vespéral, ces couleurs troubles ne se seraient pas dissipées dans une clarté transparente. Il semble bien que l'image, une fois que je lui ai donnée ligne et couleur, soit devenue plus sombre et moins sereine que je croyais l'avoir perçue lorsque que je me suis mis au travail. Il peut aisément arriver que l'attention toujours rivée sur le déclin, l'agonie et l'étiollement, l'on fasse trop planer sur l'ouvrage l'ombre de la mort.

Le point de départ du livre a été le désir, afin de mieux comprendre l'art des Van Eyck et de leurs disciples, de les saisir dans leur insertion (*samenhang*) au sein de l'ensemble de la vie de ce temps. La société bourguignonne était l'unité que je voulais saisir du regard. Il semblait possible de voir celle-ci comme un ensemble culturel aussi délimité que le *quattrocento* italien, et le titre du livre devait d'abord être : « Le siècle de la Bourgogne ». Pourtant à mesure que l'étendue des observations devint plus globale, cette délimitation a dû être abandonnée ; c'est seulement dans un sens très restreint qu'une unité de la culture bourguignonne pouvait être postulée. La France non-bourguignonne demandait au moins autant d'attention. C'est ainsi qu'à la place de la Bourgogne a surgi une double réalité : la France et les Pays-Bas ; et une réalité très inégale. Car, dans l'examen de la culture médiévale agonisante, l'élément néerlandais ne peut que rester très en deçà de l'élément français ;

---

<sup>1</sup> VW, III, 3-435.

c'est seulement dans les domaines où il a une signification propre, celui de la vie religieuse et celui de l'art qu'il en est davantage question. Le fait que, dans le seizième chapitre, les frontières géographiques soient un moment franchies, pour faire témoigner, à côté de Ruusbroeck et Denis le Chartreux, aussi bien Eckhart et Susos que Tauler, ne nécessitera assurément pas de justification.

Comme le nombre des écrits du XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles que j'ai lus me semble restreint par rapport à ce que j'aurais souhaité ! Comme j'aurais aimé, à côté de la série des figures principales des différents domaines de l'esprit, figures sur lesquelles notre représentation est souvent fondée, en dresser tant d'autres encore ! Pourtant si, parmi les historiens, je traite davantage de Froissart et Chastellain ; parmi les poètes, d'Eustache Deschamps ; parmi les théologiens, de Jean Gerson et Denis le Chartreux ; parmi les peintres, de Jan van Eyck, cela ne tient pas seulement à la limitation de mon matériau, mais davantage au fait que ces derniers sont, par la richesse et la force personnelle de leur expression, le miroir par excellence de l'esprit de leur temps.

Il s'agit des *formes* de vie et de pensée dont la description est tentée ici. Approcher le *contenu* réel qui a résidé dans ces formes, sera-ce jamais le travail de la recherche historique ?

### Annexe 3.

#### « Marc Bloch, *Les rois thaumaturges*, Strasbourg, 1924 » (1925)<sup>1</sup>

La coutume des rois de France et d'Angleterre, suivie pour la dernière fois par Charles X en 1825, de soigner par leur toucher des infections scrofuleuses du cou, « le toucher des écrouelles, est traitée ici avec une exhaustivité et une minutie (le livre compte 542 pages), qui garantit à l'auteur, sinon d'avoir dit le dernier mot sur la question, du moins d'avoir donné l'ouvrage standard en la matière. Pour l'Angleterre, R. Crawford avait traité le sujet dans *The King's Evil*, et, chez nous, A.A. Van Schelen y a consacré récemment une étude, parue dans le *Verslag van de Algemene vergadering van het Historisch Genootschap*, 1923, dont notre auteur [[Marc Bloch] n'a pas encore eu connaissance.

La tâche de rassembler et d'élaborer sur ce qui est plutôt un détail, sans perdre de vue l'essentiel, exige des talents remarquables de nature méthodologique. Je ne sais pas si on peut les reconnaître pleinement à M. Bloch. Une certaine prolixité du propos ne lui est pas étrangère. Grâce à une répartition plus rigoureuse de la matière, il aurait pu éviter maintes répétitions. Malgré ces défauts, l'ouvrage demeure un trésor de particularités sur un phénomène remarquable de l'histoire de la royauté.

L'attribution d'une force de guérison au toucher royal se trouve pour la première fois attestée avec certitude en France avec le deuxième capétien, Robert le Pieux. Ce pouvoir ne concerne alors pas encore les écrouelles en particulier. En Angleterre, c'est Henri II qui a exercé en premier le pouvoir de guérison ; on se réclama alors d'exemples plus anciens, notamment d'Edouard le Confesseur. Le rituel de la cérémonie est différent dans les deux pays ; en Angleterre, la prière et le caractère liturgique du traitement sont davantage au premier plan. En dehors de la France et de l'Angleterre, on trouve seulement à la fin du Moyen Âge certaines tentatives d'imitation, peut-être sous l'influence du fait que le pouvoir miraculeux est apparu couverte de l'autorité de Thomas d'Aquin, vu que Tolomée de Lucques, qui termina son *De regimine principum*, y fait allusion.

L'origine de la croyance doit naturellement être cherchée dans le caractère sacré de la royauté, qui était très accentuée chez les peuples germaniques, et qui fut plus tard confirmée sous l'influence de représentations de l'Ancien Testament. L'onction du sacre, le droit du roi de France de célébrer la scène sous les deux espèces, sont en étroite relation avec ce fait. L'auteur estime qu'aussi bien en Angleterre qu'en France, la coutume a été établie avec des intentions politiques conscientes, au service du renforcement de la légitimité [royale].

En Angleterre, à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle le toucher des scrofuleux se combina avec la distribution d'anneaux guérisseurs. Le pouvoir miraculeux du roi est ici secondaire : le roi pose un certain nombre de pièces d'or et d'argent sur l'autel et les rachète immédiatement pour une somme égale ; sur quoi, l'on fabrique des anneaux à partir de cet or et de cet argent, devenus un instant propriété de l'Eglise.

---

<sup>1</sup> *Tijdschrift voor rechtsgeschiedenis*, 6, 1925, n°3, p. 354-356 (VW, IV, 127-129).

En France, le roi comme guérisseur des écrouelles a un concurrent, à savoir saint Marcoul à Corbeny, avec lequel il est particulièrement associé.

Non moins intéressants que les chapitres sur l'origine de cet usage sont ceux qui traitent de son évolution aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. L'époque de Louis XIV le maintient avec une pleine assurance et une pompe éhontée. Mais en Angleterre Guillaume III refuse de s'y prêter, et bien qu'Anne le pratique encore une fois, c'en est pourtant terminé. Entretemps la risée commence à se faire entendre : de la part de Saint Simon, avec son anecdote malveillante et mensongère sur Madame de Soubise, qui aurait été la maîtresse du roi sans être guérie pour autant ; de la part de Voltaire, qui recommanda l'exemple de Guillaume III au roi de France. Sous Louis XV, la parole que prononce le roi au moment du toucher n'est plus « Le roi te touche Dieu te guérit mais ... te guérisse ». En 1739 le roi ne put exercer son pouvoir guérisseur, car son confesseur lui avait interdit de célébrer Pâques à cause d'une liaison avec madame de Mailly. Gros scandale. . Comment donc, déclare un contemporain : « nous sommes assez bien avec le pape pour que le fils aîné de l'Eglise eût une dispense pour faire ses Pâques, en quelque état qu'il fût, sans sacrilège et en sûreté de conscience » ! Le marquis d'Argenson, intendant de Hainaut, découvre un patient, qui, depuis le toucher du roi, est bel et bien guéri. Plein de zèle servile, il fait envoyer à Paris un dossier sur le cas, avec nombre d'enquêtes et d'attestations ; mais il se fait taper sur les doigts : le ministre « répondit sèchement que voilà qui était bien et que personne ne révoquait en doute le don qu'avaient nos rois d'opérer ces prodiges ».

Pour finir, l'auteur donne encore un chapitre sur la nature de la croyance dans le pouvoir de guérison royal. Que l'absence de guérison n'affaiblît pas la croyance, s'explique aisément : le patient lui-même n'avait pas eu une foi suffisante, ou bien le diagnostic des écrouelles était erroné. Fait à remarquer : les tentatives d'explication rationnelle sont venues des libertins italiens du XVI<sup>e</sup> siècle. Ils ne mettaient pas en doute le résultat mais en cherchaient la cause hors du pouvoir miraculeux de Dieu : influence des étoiles, estime le Florentin Junctinus ; Cardanus pense lui que le roi se nourrit auparavant de plantes aromatiques aux vertus thérapeutiques et que ces vertus sont transmises par l'exhalaison. Calcagnini et Pomponazzi supposent que la puissance guérisseuse réside dans la salive royale comme une qualité héréditaire, à comparer avec celle à laquelle prétendaient certains guérisseurs en France en Italie et en Espagne, en tant que « parents de Saint-Hubert », « Saint Paul », ou « Sainte Catherine ». Vanini est le premier à attribuer la guérison à un effet physique de l'imagination (psychosomatique). Le sang, explique le guérisseur anglais Beckett en 1722, mis en mouvement par l'imagination, force le passage encombré des ganglions !

Ces remarques suffiront à donner une image de ce que le livre de M. Bloch a à offrir.



## Annexe 4.

### « L’historiographie dans la France contemporaine » (1931)<sup>1</sup>

Les études historiques dans la France d’aujourd’hui présentent sans conteste l’image d’un riche et sain épanouissement. L’histoire y est un élément vivant de la culture nationale. Dans de larges cercles existe pour tout ce qui relève du genre historique (*historie*) un intérêt intelligent, fondé en savoir, qui probablement n’a pas son équivalent ailleurs. Le centenaire d’un savant pur sang comme Fustel de Coulanges<sup>2</sup> attire plus de 1000 auditeurs dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. La pratique de l’histoire a en France, pour ainsi dire, quelque chose de public ; c’est une part de la vie nationale. La configuration close (*gesloten bouw*) de la culture française entraîne, comme de soi, le culte de son propre passé. Le Français a l’histoire dans le sang.

Depuis la résurrection des universités françaises dans le dernier quart du XIXe siècle, le centre de gravité de la pratique de l’histoire se trouve comme partout ailleurs, davantage qu’à l’époque de Michelet et de Taine, dans les institutions d’enseignement supérieur. Pourtant, à côté d’elles, la France produit toujours de nouvelles figures qui, au cœur de la vie publique, trouvent la force de servir l’histoire. Gabriel Hanotaux<sup>3</sup> écrit déjà durant sa carrière politique active son ouvrage sur Richelieu, plus tard son *Histoire de la France contemporaine* (1904), sa *Jeanne d’Arc* (1911) etc. Par la suite il organise la grande *Histoire de la nation française*, désormais achevée, en 15 volumes, avec des collaborateurs comme Bédier<sup>4</sup> et Jeanroy<sup>5</sup> et vient de mettre encore en route un produit semblable de collaboration : *Histoire des colonies françaises et de l’expansion de la France dans le monde*<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> “De geschiedschrijving in hert hedendaagsche Frankrijk” (VW, VII, 249-253).

<sup>2</sup> Numa Denis Fustel de Coulanges (1830-1889), l’un des fondateurs de l’histoire scientifique en France, premier titulaire de la chaire d’histoire médiévale à la Sorbonne. Huizinga était présent pour le centenaire de sa naissance en 1930.

<sup>3</sup> Gabriel Hanotaux, (1853-1944). De formation juridique, mais passionné d’histoire, - il suit les cours de l’Ecole des hautes études et de l’école des chartes - il est dès 1876 un collaborateur de Gabriel Monod à la toute nouvelle *Revue historique*. Après une étude sur les *Origines de l’institution des intendants de province* (1884), il écrit à partir des papiers de Richelieu au Quai d’Orsay une *Histoire du cardinal de Richelieu* qu’il remaniera jusqu’à sa mort. Devenu familier du Quai d’Orsay et proche politiquement de Ferry il entame une carrière diplomatique qui le conduit par deux fois au poste de ministre des Affaires étrangères (1894-1895 et 1896-1898) ; il mène une politique pro-russe et anti-anglaise. Membre de l’Académie française, éditorialiste dans de nombreux journaux et revues, inlassable préfacier, Hanotaux est une des figures éminentes de la droite républicaine dans le monde intellectuel. Après ses postes ministériels, il n’aura plus de rôle politique direct mais jouera encore un rôle diplomatique important, notamment à la SDN. Il est l’un des symboles et des artisans de la synthèse entre le régime républicain et le nationalisme français, notamment pendant la première guerre mondiale, sur laquelle il écrit à chaud plusieurs ouvrages. Il est à l’origine de la première tentative de publication en français de *Herfsttij*, qui s’achèvera par un échec au terme d’un processus laborieux et douloureux de plusieurs années. Huizinga lui consacra article commémoratif après son décès en 1944.

<sup>4</sup> Joseph Bédier (1864-1938) spécialiste de littérature médiévale, professeur au collège de France.

<sup>5</sup> Alfred Jeanroy (1859-1953) spécialiste de littérature médiévale et comparée, professeur à la Sorbonne, A collaboré avec Joseph Bédier et François Picavet au tome XII de l’*Histoire de la nation française* dirigée par Hanotaux, consacré à l’*Histoire des lettres françaises*.

<sup>6</sup> Publiée en 1932 chez SHN et Plon.

Jean Jaurès écrivit non seulement les meilleures parties de *l'Histoire socialiste*, conçue par lui, mais mit sur pied également la *Commission de l'histoire économique de la Révolution*, dont les publications comptent déjà des centaines de volumes. L'Institut rassemble toujours nombre de penseurs historiques dont l'activité se déroule en dehors de l'université, comme Ernest Seillière<sup>7</sup>, le fin diagnosticien des maux contemporains. Des journaux généralistes comme la *Revue des deux mondes* et la *Revue de Paris* maintiennent un contact des plus étroits avec les études historiques ; le *Mercur de France* se fit même le champion d'une querelle historique, ou plutôt préhistorique : Glozel<sup>8</sup>. Partout en France prospère l'histoire régionale, servie par des journaux de qualité comme les *Annales de Bourgogne*, que je prends comme exemple pour des raisons d'affinité néerlandaise<sup>9</sup>.

La France a pris une part importante dans l'émergence du genre des grandes synthèses collectives auxquelles le nom de Hanotaux nous a déjà conduits. Le « Rambaud- Lavis », l'histoire générale (depuis l'Antiquité) en 12 volumes, achevée en 1900, en a donné un exemple prestigieux et, par ses défauts, a constitué également une mise en garde. Cela a été rapidement mis en évidence par la bien meilleure *Histoire de France* en 9 tomes doubles, dirigée par le même Ernest Lavis. Ce dernier a retracé lui-même, dans ce cadre, l'époque de Louis XIV ; des collaborateurs, on se contera ici de citer A. Luchaire<sup>10</sup>, Ch.V. Langlois<sup>11</sup>, Coville<sup>12</sup>, Petit-Dutaillis<sup>13</sup>. *L'Histoire de France* s'achève avant 1789. Dans ses dernières années encore, Lavis a conduit et conclu la suite : *L'Histoire de France contemporaine*, écrite par Sagnac<sup>14</sup>, Pariset<sup>15</sup>, Charléty<sup>16</sup>, Seignobos<sup>17</sup> et autres. Un exemple également frappant de cette synthèse collective est la bien connue *Histoire de l'art* (1907-1930), à laquelle André Michel<sup>18</sup> a consacré sa vie, destinée au grand public mais néanmoins d'une haute tenue. A côté de ces ouvrages qui convergent autour d'un même grand sujet, se trouvent les grandes séries dont chaque volume constitue un ensemble indépendant, comme *L'Evolution de l'humanité* mise en oeuvre par

---

<sup>7</sup> Ernest-Antoine Seillière de Laborde (1866-1955), polytechnicien de formation, critique littéraire, auteur de nombreuses biographies d'écrivains, pourfendeur du romantisme et de son précurseur Jean-Jacques Rousseau (*Le mal romantique. Essai sur l'impérialisme irrationnel*, 1908, Jean-Jacques Rousseau, 1921). Huizinga lui a consacré deux articles, a entretenu une correspondance avec lui et l'a rencontré à Leyde dans les années 20 et à Paris en 1930.

<sup>8</sup> Allusion à une célèbre polémique concernant les découvertes archéologiques du lieu-dit Glozel dans l'Allier en 1924 qui divisèrent le monde savant français et international : objets authentiquement néolithiques ou œuvre de faussaires ? L'affaire rebondit durant des décennies, de commissions d'enquêtes en procès.

<sup>9</sup> C'est dans ces *Annales de Bourgogne* que Huizinga publiera l'année suivante sa conférence faite à Dijon en 1930 sur « La physionomie morale de Philippe le Bon », (*Annales de Bourgogne*, 4, 1932, p. 101-129).

<sup>10</sup> Denis Jean Achille Luchaire (1846-1908), professeur d'histoire médiévale à la Sorbonne de 1889 à 1908. Spécialiste des premiers Capétiens, il écrivit deux volumes pour *l'Histoire de France* de Lavis.

<sup>11</sup> Charles Victor Langlois (1863-1929), chartiste, agrégé d'histoire, auteur d'une thèse sur *Le règne de Philippe III le Hardi*. Professeur à la Sorbonne, puis directeur des archives nationales de 1912 à sa mort. Il est l'auteur du tome III sur *Les derniers capétiens directs* dans *l'Histoire de France* de Lavis et, en collaboration avec Seignobos, de *l'Introduction aux études historiques* (1898).

<sup>12</sup> Alfred Coville, (1860-1942) historien et administrateur de sociétés.

<sup>13</sup> Charles Petit-Dutaillis (1848-1939). Chartiste et médiéviste, professeur à Lille puis à Grenoble.

<sup>14</sup> Philippe Sagnac (1868-1954), professeur d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne de 1923 à 1937.

<sup>15</sup> Georges Pariset (1865-1927), professeur à Strasbourg, spécialiste de la Révolution et du XIXe siècle. Directeur de l'institut d'histoire contemporaine de l'université, collègue de Bloch et Febvre.

<sup>16</sup> Sébastien Charléty (1867-1945), professeur à Lyon, spécialiste d'histoire contemporaine, puis recteur de l'académie de Paris.

<sup>17</sup> Charles Seignobos (1854-1942), professeur d'histoire médiévale à la Sorbonne, patron de thèse de Marc Bloch, coauteur avec Langlois de *l'Introduction aux études historiques*, il sera la cible privilégiée des attaques de Lucien Febvre contre « l'histoire historisante ». Son *Histoire sincère de la nation française* fera l'objet d'un compte-rendu favorable de Huizinga en 1933.

<sup>18</sup> André Michel (1853-1925), Conservateur au Louvre, son *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours* en 16 volumes a été publiée chez Armand Colin, non de 1907 à 1930, comme l'écrit Huizinga, mais de 1905 à 1929.

Henri Berr<sup>19</sup> et *Peuples et civilisations, Histoire générale*, dirigée par L. Halphen<sup>20</sup> et Ph. Sagnac ; les deux entreprises sont toujours en plein développement.

Le fait qu'il y ait un tel choix d'historiens scientifiques formés, capables et prêts à collaborer à ces grands manuels qui exigent une certaine homogénéité de conception et d'exécution, tient assurément à une raison qui n'est pas la moindre et réside dans les mérites des deux grands hommes qui ont fondé la pratique moderne de la science historique en France : Gabriel Monod (1844-1912) et Ernest Lavisse (1842-1922). Les deux ont pour cela commencé à diriger leur regard vers l'Allemagne. Monod, dont la famille comprenait une part suisse et néerlandaise, encore plus orienté par la suite vers des horizons variés par son mariage avec la fille de Herzen<sup>21</sup>, avait étudié auprès de Waitz, déjà avant 1870. Lavisse, son condisciple, a voulu étudier le vainqueur allemand pour le salut de sa patrie vaincue. Tous deux ont consacré également leurs forces à la réorganisation de l'enseignement, supérieur comme fondamental, ainsi qu'à leur propre recherche scientifique et à leur production historique. Deux esprits fructueux, dotés d'un don et d'une pureté rares. Ce n'est pas ici l'endroit de décrire l'œuvre de leur vie. Plutôt un détail évocateur : lorsqu'Ernest Lavisse fut enterré le 22 août 1922 dans son village natal du Nouvion en Thiérache, une fanfare fit, selon son vœu exprès, résonner la *Marseillaise*.

Chaque numéro de la *Revue historique* rappelle encore le maître au lecteur : « fondée en 1876 par Gabriel Monod ». Qui comparera différents journaux historiques donnera sans réserve à la *Revue historique* une toute première place. Avant tout, sa partie critique reçoit toujours le plus grand soin ; le travail de compte-rendu, dévoreur de temps et, pour une part ingrat, est d'une haute tenue dans les mains d'historiens comme Bémont<sup>22</sup>, Pfister<sup>23</sup>, Hauser<sup>24</sup>, M. Bloch<sup>25</sup>.

---

<sup>19</sup> Henri Berr (1863-1954), normalien, philosophe, il cherche à travers ses vastes entreprises éditoriales à réaliser la « synthèse en histoire » et plus généralement l'unité de l'ensemble des sciences. Huizinga est membre de la section de synthèse historique du Centre de synthèse depuis 1926 et du Conseil d'Administration du Centre depuis 1937. Il déclinera en 1935 l'offre de Berr d'écrire un volume pour *L'évolution de l'humanité*.

<sup>20</sup> Louis Halphen (1880-1950), chartiste, élève de Ferdinand Lot, auteur d'une thèse sur *L'Anjou au XIe siècle*, se spécialise ensuite dans le haut Moyen Âge, secrétaire de la revue historique, directeur à l'École pratique des hautes études puis professeur à la Sorbonne. Il fonde avec Sagnac, *Peuples et civilisations* où il écrit *Les barbares* (vol 5) et *L'essor de l'Europe, XIe-XIIIe siècles*, 1932 (vol 6) et pour *L'évolution de l'humanité, Charlemagne et l'empire carolingien* (1947) ; son *Introduction à l'histoire* (1946) sera critiquée vigoureusement par Lucien Febvre. Huizinga a fait un compte-rendu assez sévère de *L'essor de l'Europe*.

<sup>21</sup> Alexandre Herzen, (1812-1870), révolutionnaire russe, exilé en France.

<sup>22</sup> Charles Bémont (1848-1939), médiéviste, spécialiste de l'Angleterre, secrétaire de la *Revue historique* dès sa fondation, professeur à l'École pratique des hautes études.

<sup>23</sup> Christian Pfister (1857-1933), médiéviste, professeur à l'université de Nancy puis de Strasbourg, ami très proche de Marc Bloch.

<sup>24</sup> Henri Hauser (1866-1946) Né à Oran, normalien, agrégé d'histoire, il consacre sa thèse à François de La Noue (1531-1591) et devient l'un des meilleurs spécialistes de la Réforme (*Études sur la réforme française*, 1909) et de la période moderne dont les aspects économiques retiennent très tôt son attention. Il s'intéresse de façon croissante à l'histoire économique et aux problèmes contemporains, notamment coloniaux (*L'Allemagne et le problème colonial*, 1917), dans une perspective clairement patriotique, qui le fait collaborer à de nombreux manuels scolaires. Il écrit de grandes synthèses d'histoire économique (*Les débuts du capitalisme*, 1927) et est le premier titulaire de la chaire d'histoire économique et sociale à la Sorbonne, sur laquelle Marc Bloch lui succèdera. Mais il continue ses études sur la Réforme, donnant pour *Peuples et civilisations* le volume sur *Les débuts de l'âge moderne. Renaissance et réforme*, en collaboration avec Augustin Renaudet (1929), une référence importante de Huizinga, ainsi que *La prépondérance espagnole, 1559-1660*, (1933) et *Du libéralisme à l'impérialisme* (1939). Tenant de la thèse de la révolution de la modernité (*la Modernité du XVIème siècle*, 1930), il fait partie de la première équipe des *Annales*, même s'il est sceptique sur l'efficacité des méthodes statistiques en histoire économique (*Recherches et documents sur l'histoire des prix en France de 1500 à 1800* (1936). Il a été professeur à Leyde dans le cadre d'un échange universitaire tandis que Huizinga occupait son poste à la Sorbonne en 1930.

On reproche certes aux Français une certaine tendance à restreindre leurs centres d'intérêt dans les frontières de la culture nationale. Pour ce qui est de la pratique actuelle de l'histoire, cela n'est assurément pas le cas. Elle est diverse et complète. Auparavant déjà, Leroy Baulieu (*sic*)<sup>26</sup>, de Vogüé<sup>27</sup> et Alfred Rambaud<sup>28</sup> avaient familiarisé la France avec la culture russe. Elle possède une série remarquable de byzantinistes, comme en témoignent les noms de Diehl<sup>29</sup>, Schlumberger<sup>30</sup>, Louis Bréhier<sup>31</sup>. L'histoire anglaise compte ici des praticiens comme Ch. Bémont pour le Moyen Âge et E. Halévy<sup>32</sup> pour la période moderne.

On doit s'émerveiller du vaste choix d'énergies et de talents que chaque domaine particulier peut constamment solliciter et sur l'exhaustivité avec laquelle chacun est exploré, non seulement dans des études de détail, mais encore une fois dans des synthèses d'ensemble. Sur le terrain de l'histoire constitutionnelle et du droit, les noms de Paul Viollet<sup>33</sup>, Jacques Flach<sup>34</sup>, Esmein<sup>35</sup>, Declareuil<sup>36</sup> se trouvent au premier plan. L'histoire économique est représentée par des hommes comme Henri Hauser (également remarquable connaisseur de la Réforme en France) et l'infatigable Henri Sée<sup>37</sup> ; elle dispose depuis peu d'un journal, la *Revue d'histoire économique et sociale*<sup>38</sup>. La géographie historique a été fondée par A. Longnon<sup>39</sup> et P. Vidal de la Blache<sup>40</sup>. Dans l'histoire de sciences, à P. Duhem<sup>41</sup> ont

---

<sup>25</sup> Marc Bloch (1886-1944), professeur d'histoire médiévale à Strasbourg puis d'histoire économique et sociale à la Sorbonne, cofondateur des *Annales d'histoire économique et sociale* avec Lucien Febvre. Il a écrit un compte-rendu de *Herfsttij* (dans sa traduction allemande) en 1928 ; Huizinga a rendu compte de son côté des *Rois thaumaturges* de Marc Bloch. C'est Marc Bloch qui écartera en 1933 l'idée de confier à Huizinga la rédaction d'un volume de *L'évolution de l'humanité* sur les temps féodaux.

<sup>24</sup> Anatole Leroy-Beaulieu (et non « Baulieu ») (1842-1912), professeur d'histoire contemporaine à Sciences Po puis directeur de cette école.

<sup>27</sup> Eugène-Melchior de Vogüé (1848-1910, diplomate, spécialiste de la Russie.

<sup>28</sup> Alfred Rambaud (1842-1905), professeur d'histoire moderne et contemporaine à la Sorbonne, spécialiste au départ du Byzance, il écrit plusieurs ouvrages sur la Russie et lance avec Lavissee en 1891 *L'Histoire générale* dont parle Huizinga. Il mène parallèlement une carrière politique ; élu sénateur, il a été ministre de l'Instruction publique de 1896 à 1898.

<sup>29</sup> Charles Diehl (1859-1944), professeur d'histoire byzantine à la Sorbonne.

<sup>30</sup> Léon-Gustave Schlumberger (1844-1929), médecin de formation, il se spécialise dans la numismatique et l'histoire byzantine, sans attache universitaire.

<sup>31</sup> Louis Bréhier (1868-1951), spécialiste de Byzance, professeur à Clermont-Ferrand.

<sup>32</sup> Elie Halévy (1870-1937), philosophe de formation, professeur à l'École libre des sciences politiques.

<sup>33</sup> Paul Viollet (1840-1914), chartiste, bibliothécaire de la faculté de droit de Paris, spécialiste de l'histoire du droit ; catholique mais dreyfusard et collaborateur de la *Revue Historique*.

<sup>34</sup> Jacques Flach (1846-1919), professeur de droit à l'École Libre des sciences politique puis au Collège de France.

<sup>35</sup> Adhémar Esmein (1848-1913), spécialiste de droit constitutionnel et d'histoire du droit, professeur à la faculté de droit et à l'École libre des sciences politiques et directeur de section à l'École pratiques des hautes études

<sup>36</sup> Joseph Declareuil (1863-1938), spécialiste d'histoire du droit, professeur à Toulouse. Sa polémique avec Hauser sur l'interprétation du traité de Madrid (1526) en 1912-1913 marque la rivalité disciplinaire et institutionnelle entre historiens et juristes.

<sup>37</sup> Henri Sée (1864-1936) ; après sa thèse sur *Louis XI et les villes*, il évolue vers l'histoire économique et sociale moderne. Professeur à l'université de Rennes. Particulièrement productif après son départ de Rennes en 1920, il écrit notamment *Les origines du capitalisme moderne* et *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France depuis les origines jusqu'à la guerre mondiale*.

<sup>38</sup> Huizinga confond ici visiblement la *Revue d'histoire économique et sociale*, organe des Facultés de droit, fondée en 1908 par Auguste Deschamps et Auguste Dubois et les *Annales d'histoire économique et sociale* existant, comme il l'écrit, « depuis peu », car fondées par Marc Bloch et Lucien Febvre en 1929 – Febvre que Huizinga ne mentionne pas dans ce panorama de l'historiographie française.

<sup>37</sup> Auguste Longnon (1844-1911) ; autodidacte, il se spécialise dans l'étude de la Gaule romaine et s'illustre dans la toponymie. Il est également l'un des grands spécialistes de Villon, sur lequel il a fait d'importantes découvertes aux Archives nationales.

<sup>40</sup> Paul Vidal de la Blache (1845-1918), l'un des fondateurs de la géographie moderne, professeur à la Sorbonne, auteur du *Tableau de la géographie de la France*, premier volume de *L'Histoire de France* de Lavissee.

<sup>41</sup> Pierre Duhem (1861-1916), physicien, professeur à Lille puis à Bordeaux. Ses positions anti-républicaines ne lui permettront pas d'être nommé à Paris.

succédé Abel Rey<sup>42</sup> et d'autres. Celle de la théologie et de la philosophie a trouvé des praticiens comme Picavet<sup>43</sup> et Etienne Gilson<sup>44</sup>. Paul Sabatier<sup>45</sup> est connu bien au-delà des cercles de la science historique.

A côté de l'Antiquité, dans l'étude de laquelle la France continue à occuper une place dominante, comme en témoignent les noms de Camille Jullian<sup>46</sup>, Glotz<sup>47</sup>, Cavaignac<sup>48</sup>, Jouguet<sup>49</sup>, Carcopino<sup>50</sup>, il y a deux périodes qui captent l'attention de la recherche de façon particulière : la première est le Moyen Âge, servie par l'Ecole des Chartes, avec son journal, la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, avec par ailleurs, *Le Moyen Âge*. Aux places d'A. Luchaire et de Ch.V. Langlois se trouvent aujourd'hui F. Lot<sup>51</sup>, Louis Halphen, Ch. Petit-Dutaillis<sup>52</sup> et de nombreux autres. La seconde est la Révolution, ou plutôt les Révolutions, y compris la période napoléonienne. On comprend aisément que dans ce domaine le point de vue personnel des spécialistes se fasse plus sentir que dans l'observation sereine d'un Moyen Âge depuis longtemps révolu. L'historien français de la Révolution se trouve presque immédiatement dans une posture d'accusation ou de défense. A l'égard du phénomène lui-même mais aussi à l'égard ses prédécesseurs ou ses contemporains historiens. F.A. Aulard<sup>53</sup>, le premier titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution à la Sorbonne, éreinta Taine. Son héros était Danton. Puis A. Mathiez<sup>54</sup> a mis littéralement en pièces l'image de Danton et érigé Robespierre en objet d'adulation. Contre son approche très à gauche de la Révolution se dresse celle de Louis Madelin, preuve que la glorification de 1789, y compris dans bien des esprits très en vue, s'est évanouie.

Orientée nationalement ou politiquement, telle est aussi l'histoire pour le grand public de Jacques Bainville<sup>55</sup> ou le *Louis XIV* de L. Bertrand<sup>56</sup>. Avec ce dernier, nous approchons du terrain des belles lettres historiques, sur laquelle l'auteur du présent aperçu a dit récemment beaucoup de mal, et a dû, en

---

<sup>42</sup> Abel Rey (1873-1940), philosophe, professeur à la Sorbonne ;

<sup>43</sup> François Picavet (1851-1921), auteur d'une thèse sur les Idéologues, professeur à l'Ecole pratique des hautes études.

<sup>44</sup> Etienne Gilson (1884-1978), professeur de philosophie médiévale à la Sorbonne, puis au Collège de France, grand spécialiste du thomisme, il sera élu à l'Académie française en 1946. Correspondant de Huizinga qui l'a hébergé à Leyde en 1928.

<sup>45</sup> Paul Sabatier (1854-1941) professeur à l'université de Toulouse, prix noble de Chimie en 1912.

<sup>46</sup> Camille Jullian (1859-1933), normalien, élève de Fustel, spécialiste de la Gaule, professeur au Collège de France en 1908. Auteur de nombreux écrits historico-patriotiques pendant la guerre (*Le Rhin gaulois, le Rhin français*, 1915).

<sup>47</sup> Gustave Glotz (1862-1935), normalien, professeur d'histoire grecque à la Sorbonne en 1913, collaborateur de la *Revue historique*.

<sup>48</sup> Eugène Cavaignac (1876-1969), professeur à l'université de Strasbourg, spécialiste de la Grèce antique, il fut l'un des premiers spécialistes du hittite.

<sup>49</sup> Pierre Jouguet (1869-1949), spécialiste de l'Egypte hellénistique et romaine, professeur à la Sorbonne.

<sup>50</sup> Jérôme Carcopino (1881-1970), normalien, auteur d'une thèse sur *Les origines d'Ostie*, spécialiste de César, directeur de l'Ecole de Rome puis de l'Ecole Normale supérieure, il sera secrétaire d'Etat à l'instruction publique sous Vichy.

<sup>51</sup> Ferdinand Lot (1866-1952), élève de Fustel de Coulanges, chartiste, professeur à l'Ecole des hautes études puis à la Sorbonne, il consacre sa thèse à *Hugues Capet*. Spécialiste du haut Moyen Âge, il écrit *La fin du Monde antique et les débuts du Moyen Âge* pour *L'Evolution de l'humanité* (1927).

<sup>52</sup> Charles Petit-Dutaillis (1868-1947), chartiste et médiéviste, professeur à l'université de Lille puis de Grenoble.

<sup>53</sup> Alphonse Aulard (1849-1928), professeur à la Sorbonne.

<sup>54</sup> Albert Mathiez (1874-1932), élève d'Aulard, avec qui il polémiquera sur Danton et Robespierre, professeur à Besançon puis Dijon, il succède à Sagnac à la Sorbonne.

<sup>55</sup> Jacques Bainville, (1879-1936) ; d'abord journaliste à *l'Action française*, il écrit de nombreux livres sur l'histoire de France et représente l'histoire nationaliste et populaire. Membre de l'Académie française.

<sup>56</sup> Louis Bertrand (1866-1941) ; après une formation universitaire (normalien, docteur en lettres) et une jeunesse dreyfusarde, il devient romancier et écrit plusieurs biographies historiques, marqués par le nationalisme de droite. Membre de l'Académie française.

réponse, en entendre beaucoup<sup>57</sup>. Ce qui ne l'empêche pas de mentionner ici, avec respect également, André Maurois<sup>58</sup>.

La théorie de l'histoire rencontre en France bien moins d'attention que dans la science allemande. Le goût pour les fondements et les principes prend ici une forme autre - et diront peut-être certains - plus fructueuse, à savoir celle d'un effort vers une synthèse réelle du matériau historique lui-même. Depuis trente ans, Henri Berr dirige la *Revue de synthèse historique* fondée par lui, désormais au titre plus large : *Revue de synthèse*. Au Centre de synthèse le même Berr mène une expérience remarquable de coopération orale (*sit venia verbo*) dans le même but.

Si l'on considère maintenant la totalité de la recherche historique et de l'historiographie dans la France d'aujourd'hui et du passé récent, l'impression s'établit que le meilleur de l'esprit français se reflète dans ce domaine. Une science qui vit non seulement dans les livres et les salles de conférences, mais comme l'expression d'une haute culture nationale dans son ensemble. Dans la pratique de l'histoire vibre l'âme de la France. Ici règnent toutes les qualités pour lesquelles le monde a toujours aimé et honoré la France : la clarté de son esprit, la noblesse dans le sérieux et l'ardeur assidue au travail, son goût pour la forme close, pour l'ordre convergent et l'harmonie classique. C'est un élément de noble civilisation qui se déploie ici dans la science et celui qui, étranger, peut emprunter ces sillons intellectuels, s'en enrichit d'autant.

---

<sup>57</sup> Huizinga fait allusion ici à la vive polémique sur les relations entre histoire et littérature, qui l'a opposé notamment à son neveu Menno Ter Braak, suite à la parution de ses *Cultuurhistorische verkenningen* en 1929.

<sup>58</sup> André Maurois (1885-1967), nom de plume d'Emile Herzog, écrivain sans attache universitaire, biographe de Shelley, Disraeli, Lyautey. Edouard VII, spécialiste d'histoire anglaise puis américaine. Membre de l'Académie française.

## Annexe 5.

### « Mon cheminement vers l'histoire » (1943)<sup>1</sup>

Une quelconque inclination au genre autobiographique m'est jusqu'à présent restée étrangère. Je n'ai jamais tenu de journal, car même les notes que j'ai prises, jour après jour, sur le déroulement de mon voyage aux Etats-Unis en 1926, ne peuvent porter ce nom ; et quant à mon voyage à Java, Bali et Hong Kong pendant l'hiver 1930-1931, alors que j'étais handicapé par une blessure à l'œil droit, je dois m'en remettre totalement à ma mémoire. Une seule fois dans ma vie, j'ai, pour un public d'étudiants en histoire, dans une conférence à Woudschoten, le 17 mars 1936, parlé quelque peu de moi-même. Le propos central de mon exposé n'était pas autobiographique. Comme thème, j'avais choisi : qu'est ce que « l'attirance » pour l'histoire<sup>2</sup>. Comment naît-elle et se développe-t-elle ? *Belangstelling* est un mot très remarquable et précieux. On ne peut le rendre directement dans les langues étrangères qui nous sont familières. Car ni le français « intérêt », ni l'allemand « interesse », ni l'anglais « interest » ne soulignent de façon aussi claire que notre propre mot, l'activité, la fonction, l'aspiration qui nous pousse vers le passé. Je ne me suis pas attardé cependant toutefois à ces considérations de psychologie linguistique et ai illustré ce point, sans me plonger dans des questions de théorie de la connaissance et de l'interprétation, simplement par mes souvenirs et mon expérience, dans le bref exposé d'un discours d'une heure. Le temps est peut-être venu maintenant de revenir sur ce sujet d'une manière explicitement autobiographique. Mon évolution comme historien a été assez singulière pour me donner le plaisir de la préciser de façon un peu plus développée que dans la conférence évoquée plus haut.

Mon premier contact avec l'histoire a été d'un type très précis et a laissé dans ma mémoire des souvenirs particulièrement nombreux et vifs, que je peux encore confronter en grande partie à ceux de mon frère, un peu plus âgé. C'était à la fin de l'été 1879. J'avais terminé la dernière année de l'école élémentaire, et n'avais pas encore sept ans. Le corps des étudiants de Groningue fêtait son jubilé, et le défilé costumé avait comme sujet l'entrée du Comte Edzard de Frise orientale dans la ville de Groningue en 1506. [...]

Le défilé fut la plus belle chose que j'avais jamais vue. Je pourrais encore en raconter nombre de détails remarquables : comment le cortège partit de la *Marktstraat*, donc très près de chez nous, au coin du *Ossenmarkt* et du *Loopende Diep*, comme le vent soufflait, et comment, à deux pas de chez nous, une hampe se brisa, faisant tomber le drapeau sur un cavalier... mais je me restreindrai. Le personnage principal était Willem Alberda van Ekenstein, plus tard juge à Groningue, grand et fort, un superbe comte Edzard, harnaché de la tête aux pieds de métal étincelant. Après les festivités, les écoliers se mirent à jouer la mascarade. Nos mères avaient fabriqué de beaux costumes pour nous, mais le bourgmestre ne trouvant pas bon que nous paradions dans notre splendeur à travers les rues, nous dûmes nous contenter d'exposer notre

---

<sup>1</sup> *Mijn weg tot de historie* (VW, I, 11-42).

<sup>2</sup> Le texte dit *historische belangstelling*, littéralement « le fait d'attacher de l'importance à l'histoire » et qui, en néerlandais courant, signifie bel et bien « intérêt historique » : l'analyse linguistique comparative qui suit est donc quelque peu forcée et inspirée par une forme de « patriotisme sémantique » que l'on retrouve aussi dans les considérations de Huizinga sur le mot de *beschaving*, qu'il distingue du français « civilisation », au début d'*L'aube de la paix* ; attitude qui force néanmoins à trouver ici une traduction alternative au mot « intérêt » que l'on propose de rendre par « attirance ». La notion d'« investissement », chère à Bourdieu, mais au sens strictement psychologique du terme pourrait également convenir.

élégance au théâtre municipal, l'ancien, dans la rue *Nieuwe Kijk in het Jat*. La vie reprit son cours normal par la suite, mais j'avais éprouvé la morsure de mon premier contact avec les passé historique, et elle s'était logée au plus profond de moi-même.

Au cours de l'année scolaire 1881/1882, alors que je me trouvais en quatrième année d'école (qui en comptait alors sept) j'eus un enseignement d'« histoire nationale ». Notre enseignante Mlle Nuiver, une nièce du directeur, A. Nuiver, que je revois encore si clairement avec son haut-de-forme, ses favoris noirs et son visage strict mais en même temps doux et amical. Mlle Nuiver a été par la suite nommée dans une école de formation d'instituteurs<sup>3</sup> et est, je crois bien, décédée il y a quelques années. Elle a dû nous familiariser avec l'histoire d'une façon particulièrement efficace. Les Frisons, Francs et Saxons se mettaient à vivre devant moi, je me sentais très attaché aux maisons comtales de Hollande, le Compromis des Nobles m'allait droit au cœur. J'ai toujours gardé l'impression que la structure élémentaire de ma connaissance historique est restée fondée sur l'enseignement de Mlle Nuiver. Entretemps naturellement je rencontrai la matière de l'histoire de bien d'autres façons que par les leçons de l'école. Parmi nos lectures, beaucoup provenaient de la maison du grand-père Huizinga, pasteur à la retraite depuis 1879 : des manuels scolaires et des livres pour la jeunesse du début du siècle, souvent avec des « s » longs<sup>4</sup>, qui nous paraissaient tout à fait ridicules et remplis de bonne vieille pédagogie. Ah ! Si je pouvais encore avoir cette collection ! Jules Vernes, que mes petits camarades avalaient avec gourmandise ne me donnait qu'un plaisir modéré et je laissais de côtés la plupart de ses livres. Ma grande affection allait aux contes d'Andersen. « Bof ! » disaient mes petits camarades, mais je ne me laissais pas détourner pour autant et savais fort bien qu'ils avaient tort. J'en tirais un plaisir égal à celui que j'en tire aujourd'hui encore : et, au plus haut point, des plus simples d'entre eux, comme « La vieille maison » et « Le lutin chez l'épicier ». Quand plus tard dans la deuxième classe du lycée je reçus « le prix » et pus choisir moi-même un livre, je demandais, provoquant, je crois, une certaine surprise des professeurs et des curateurs, les Contes d'Andersen et reçus une jolie édition allemande, sur laquelle j'aimerais aussi remettre la main.

Mon attirance pour l'histoire s'est nourrie de diverses façons avant que je n'entre au lycée en 1885. A cela ont contribué en particulier deux violons d'Ingres que mon frère aîné Jacob, né en 1870, maintenant médecin à la retraite, et moi, cultivions ensemble. Mon frère, par nature très attiré par l'histoire, a atterri en médecine au terme des vicissitudes de son parcours scolaire, mais est resté toujours un amateur d'histoire et de livres. D'un coup, pendant tout un temps, nous nous trouvions plongés dans l'héraldique, connaissions les symboles des heaumes, les housses, l'écu, le chef, le canton et le lambel, jusqu'à ce que nous en ayons épuisé le charme. Je ne sais pas si ce hobby a été responsable d'un péché secret, que je n'ai jamais renié ni abjuré totalement, à savoir un certain faible, développé dès ma jeunesse, pour l'origine et les noms patriciens, avec un mépris pour ma propre lignée, trop clairement plébéienne, de pasteurs anabaptistes et de paysans propriétaires de l'Ommeland<sup>5</sup>.

L'autre hobby était de meilleur aloi : nous avions une collection de monnaies. Comment nous l'avions constitué, je ne sais plus, mais elle comptait des *scheepjesschellingen*<sup>6</sup> et des cavaliers d'argent, des pièces des années 1500 et antérieures. Nous avions une médaille des Gueux en plomb avec la devise « plutôt sujet du Turc que du Pape », et la monnaie de crise en papier pendant le siège de 1672, une médaille commémorative du bicentenaire de l'université de

---

<sup>3</sup> *Kweekschoolonderwijs*, l'équivalent des écoles normales françaises.

<sup>4</sup> Huizinga fait ici allusion à l'ancienne orthographe du néerlandais.

<sup>5</sup> L'Ommeland est la région autour de Groningue, formant avec cette ville la Province de Groningue.

<sup>6</sup> Pièce de monnaie des XVIIe et XVIIIe siècles portant l'image d'un bateau.



Groningue en 1814 avec la devise : *dummodo monumentum adsit*<sup>7</sup>. Mais pour nous le plus grand trésor était un denier de Louis le Pieux, qui enrichit la collection à l'automne 1884. [...]

Malgré mes contacts d'enfance avec le monde de l'histoire, mon développement intellectuel entre 12 et 18 ans ne m'orienta pas du tout vers des études en ce domaine. D'autres centres d'intérêt vinrent renvoyer à l'arrière-plan le domaine strict de l'histoire pendant de nombreuses années. La façon dont tout cela a commencé est encore bien vivante dans mon esprit. Pour le néerlandais, nous avions au lycée le Dr Jan te Winkel<sup>8</sup>, plus tard professeur d'université. Son enseignement de la langue n'était pas bon. Ce fut seulement dans les classes supérieures qu'il me stimula un moment par un cours très copieux et très scientifique sur la littérature du moyen-néerlandais. Dans les petites classes, il nous enseignait la langue à partir du petit livre trop compliqué de Van Helten<sup>9</sup>, qui nous gavait de termes de grammaire scolaire comme « syncope », « métathèse » et « synalèphe » [...]

Pourtant, Te Winkel m'a donné un vrai déclic. C'était dans la première classe, alors que nous nous traitions des verbes latins. Je lui demandais si notre « hebben » [« avoir »] n'était pas la même chose que le latin « habeo ». Non, dit Te Winkel : à « hebben » correspond « capio », et il nous donna alors – je laisse de côté la question de savoir si c'était exact - un aperçu des principes de la transformation des sons en langue germanique, « pater » devient « vader », « caput » devient « hovet », « hoofd » etc... Cette connaissance m'émerveilla au plus haut point et à partir de ce moment j'étais décidé à étudier la linguistique. Etrangement, même si j'appréciais beaucoup le grec et le latin, je n'ai pas pensé une minute à choisir l'étude des lettres classiques. Mon cœur et mon imagination résidaient dans le Moyen Âge, sur lequel j'avais très peu de connaissances, mais dont j'avais une sorte de vision foisonnante et en même temps des plus vagues, dont le premier plan n'était pas occupé par chevaliers et panaches. Je me souviens d'un dessin imaginaire, que je fis probablement vers 14 ans, d'un port de la Hanse. Quelle lecture se trouvait à son origine ? Je ne sais plus.

Notre professeur d'histoire générale était M. Hermans, licencié en théologie, qui avait étudié toutes sortes de langues orientales, et qui, non sans raison, avait la réputation d'un homme très savant. Nous apprîmes beaucoup de lui, sauf une vue générale et claire de l'histoire. Hermans ne savait pas maintenir l'ordre en classe mais était si aimé qu'il n'était pas chahuté. Il bavardait sans cesse et passait l'heure de cours à commenter tout et n'importe quoi [...]

Le sens historique de Hermans n'était parfois guère élevé : dans la cinquième classe, il nous dictait toute une liste d'amants de Catherine II ; ce qui était toujours mieux que son cours sur l'histoire nationale, qui, dans la sixième classe, se complaisait à nous dévoiler le cas d'Onno Zwier van Haren avec force détails pénibles<sup>10</sup>.

Je dois néanmoins une chose importante à Hermans. Il donnait aussi un cours d'hébreu, et quand, dans la cinquième classe, les aspirants théologiens débutèrent avec cette langue, je m'y joignis : il fallait que je me l'approprie. Nous n'étions pas encore très avancés qu'Hermans déclara : « eh, les garçons, l'arabe est en vérité bien plus plaisant. Voulez vous que je vous enseigne l'arabe ? ». Trois braves théologiens et moi-même acceptèrent et une heure supplémentaire vint s'ajouter. Les théologiens, effrayés par l'écriture, abandonnèrent presque aussitôt mais j'y pris plaisir,

---

<sup>7</sup> « Pourvu que le monument demeure ».

<sup>8</sup> Jan Te Winkel (1847-1927), professeur de néerlandais, de latin et d'histoire au lycée de Groningue puis professeur de langue et littérature néerlandaises à l'université d'Amsterdam. Spécialiste de langue et littérature néerlandaises médiévales.

<sup>9</sup> W.L. van Helten (1849-1917), professeur à l'université de Groningue, auteur de *Middel nederlandse spraakkunst*, Groningue, 1887.

<sup>10</sup> Aristocrate néerlandais du XVIIIe siècle, ami du stadhouder Guillaume IV, accusé d'inceste, chassé de la cour et disgracié, victime d'un attentat et de l'incendie de sa résidence.

laissai tomber l'hébreu et empruntai la grammaire arabe de Socin dans la *Porta Linguarum Orientalium*, dans laquelle je me plongeai avec tant de zèle qu'après quelque temps j'étais capable de lire les fables de Logmân et l'histoire du roi Salomon et de l'oiseau Hop. Je poussai si loin que je suivis des cours d'arabe à titre privé chez l'aimable Van den Ham, et parcourus toutes sortes d'auteurs, hélas sans le moindre contact avec l'islamologie. Une autre orientation de poids dans mes aspirations scientifiques me fut donnée par mon père. Grâce à la rare variété de ses préoccupations intellectuelles et à son ouverture sur tous les champs d'étude, on aurait dit qu'il devinait ce que ma curiosité juvénile recherchait. Il me rapporta de la bibliothèque universitaire tout d'abord un livre de Max Müller<sup>11</sup>. Son titre était *Biographies of Words and the Home of the Aryans*, deux essais différents. Je les lus, en fis des résumés et les considérai comme savoir indiscutable. Puis suivirent quelques livres sur la mythologie et l'anthropologie culturelle, l'un d'un certain Fiske, *Myth and Myth Makers*,<sup>12</sup> l'autre d'Andrew Lang<sup>13</sup>, qui me firent douter quelque peu de l'infailibilité de Max Muller, jusqu'à ce que *Primitive Culture* de E.B. Tylor<sup>14</sup> – sans doute dans l'hiver 1888-1889 – m'ouvrit des perspectives qui, dans une certaine mesure, sont restées toujours à la base de ma pensée scientifique, même si la thèse principale de Tylor sur l'animisme comme fondement de toute vie spirituelle est, depuis bien longtemps, dépassée et abandonnée.

Quand le baccalauréat se profila à l'horizon, il fut question, en raison de mon grand intérêt pour l'arabe, que j'aie étudié les langues sémitiques, mais les informations que mon père recueillit indiquaient qu'il n'y avait pas d'avenir là-dedans (je veux dire, sur le plan matériel) et que, de plus, il serait difficile financièrement de m'envoyer étudier à Leyde ; ce qui d'ailleurs m'attirait peu, car j'étais très attaché à Groningue. C'est ainsi qu'en septembre 1891 je devins étudiant à Groningue en « lettres néerlandaises », ainsi que s'appelait alors tout ce qui n'était pas études classiques ou orientalistes : bagage très bizarre et intellectuellement très inégal que je me mis à étudier. Mon latin et mon grec se réduisaient à des connaissances scolaires, transmises sans beaucoup de profondeur ni d'enthousiasme. Le grec, je l'ai négligé hélas tout de suite et ne l'ai jamais repris et, de même, le latin classique ne m'a plus ni stimulé ni attiré ; mon latin en vint à se situer quelque part entre Saint Augustin et Erasme (même si je ne les ai lus l'un et l'autre que plus tard).

Une grande influence, non seulement sur ma préférence pour le latin post-classique mais aussi sur ma formation littéraire générale vint du *Latin mystique* de Rémy de Gourmont<sup>15</sup>, que j'ai lu et apprécié avec passion dans l'une de mes premières années d'études, à peu près au même moment que *Là-bas* de J.K. Huysmans<sup>16</sup>.

---

<sup>11</sup> Friedrich Max Müller, dit Max Muller (1823-1900), d'origine allemande, l'un des fondateurs de l'indologie. Parti pour l'Angleterre, où il écrivit la plupart de ses ouvrages, il devint professeur à Oxford.

<sup>12</sup> John Fiske (1842-1901), né Edmund Fisk Green, philosophe et historien américain qui introduisit le darwinisme social aux Etats-Unis. L'ouvrage dont parle Huizinga est de 1872 et porte sur l'anthropologie culturelle comparée des mythes.

<sup>13</sup> Andrew Lang (1844-1912), poète et critique littéraire écossais, spécialiste du folklore et de la mythologie.

<sup>14</sup> Edward Burnett Tylor (1832-1917), anthropologue britannique, premier professeur d'anthropologie à Oxford, son ouvrage principal est *Primitive culture* (1871), connu pour sa définition large de la culture et son étude de l'animisme. Il influença fortement Andrew Lang et J.G. Frazer.

<sup>15</sup> R. de Gourmont (1858-1915), poète, romancier et critique littéraire, l'un des fondateurs du *Mercur de France*. Son *Latin mystique* (1892), anthologie de la poésie latine chrétienne du III<sup>e</sup> siècle au XIV<sup>e</sup> siècle, accorde une grande importance au symbolisme médiéval et à *l'Imitation de Jésus Christ* du religieux néerlandais Thomas a Kempis. Le livre fut préfacé par Huysmans auquel il était dédié. Il eut un grand retentissement aux Pays-Bas, en particulier dans le milieu du *Nieuwe Gids*, la revue des *Tachtigers*, qui en fit un compte-rendu très élogieux.

<sup>16</sup> J.K. Huysmans, (1848-1907), écrivain français de père néerlandais. Après des débuts naturalistes, il devient avec *A rebours*, et son héros décadent et cynique, des Esseintes, le créateur de l'esprit « fin de siècle ». *Là-bas*

Mon bagage littéraire général était en fait bien pauvre. Du Shakespeare, mais pas encore en abondance ; de la littérature allemande, mais rien en dehors des sentiers battus : Schiller, tel ou tel texte de Goethe, Heine, un peu de poésie, et, pour le français, autant dire rien. Je n'étais pas un grand lecteur et ne le suis jamais devenu. Ce qui me surprend moi-même en revenant sur ses années est la presque totale absence non seulement d'intérêt pour les mathématiques et la philosophie, mais aussi de goût pour les sciences de la nature ; et ce, alors même que j'avais des amis qui étaient tout pleins de Haeckel et de Büchner et discouraient sur Lorentz et Maxwell, et que les dispositions de mon père allaient dans les deux directions, le domaine physico-biologique, où il avait trouvé le travail de sa vie et le littéraire-historique, auquel il ne fut jamais étranger. Ce défaut, je ne l'ai jamais corrigé et ne l'ai qu'à peine ressenti comme un manque ; l'absence de don pour les mathématiques semble s'être prolongé dans ma descendance. Dois-je l'appeler une semi-cécité héréditaire de l'esprit ? L'indifférence pour la connaissance de la nature s'accompagnait, depuis mes années d'enfance, d'une sensibilité particulièrement forte pour les impressions venues de la nature, sentiment, qui, dès avant la puberté, prit la forme de ravissements lyrico-sentimentaux, qui cependant ne cherchèrent jamais à s'exprimer dans les mots.

Le programme d'études des lettres néerlandaises signifiait tout d'abord comme plat principal pour la licence, l'histoire à l'exclusion de l'Antiquité. A côté se trouvait, sous le nom de langue néerlandaise, un bon morceau de germanistique, sous la responsabilité de W.L. van Helten. On suivait également, en prélude, la linguistique générale comparée auprès de B. Sijmons<sup>17</sup>. C'était un cours d'introduction remarquable, qui, et pas seulement sur moi, fit de loin la plus grande impression. Sijmons donnait de l'état de la linguistique d'alors une image si exaltante et si claire, que je l'écouterais à nouveau avec plaisir. C'était en grande partie justement ce que je cherchais dans les études. Pourtant, la grammaire historique du néerlandais, traitée de façon très critique et détaillée par Van Helten sur la base la plus solide de la germanistique, suscita aussi bien vite mon intérêt plein et entier. Ce que je sais de la structure du néerlandais, je le lui dois. Plus tard, Van Helten me fit aussi faire une incursion dans son domaine de prédilection, l'ancien frison. Quant aux cours généraux de P.J. Blok<sup>18</sup>, donnés avec largeur de vue et aisance sur des périodes vastes de l'histoire générale et nationale, je les suivais avec plaisir, sans qu'ils me touchent profondément ou m'enrichissent durablement.

Il va de soi que mon esprit, malgré tout mon intérêt pour les études, n'était absorbé que partiellement par la science. La première place revenait à la vie de corps et de club. Nous avions, au sein de notre promotion 1891, formé très tôt un club des dix, chose à peine tolérée à l'époque dans notre corps de Groningue, comme contraire à l'esprit de fraternité général, qui était davantage un postulat qu'une réalité. [...]

Nous étions des adeptes fanatiques du mouvement des années 80<sup>19</sup>, et celui-ci nous enseignait de placer la science bien en dessous de l'art, de rechercher le vrai au plus profond de nous-mêmes (ce qui était un grand bienfait) et de ne pas nous mêler de politique et de ce genre de choses (ce qui était une grosse erreur) : je n'ai du coup pas lu le moindre journal durant toutes mes études.

---

(1891) explore le satanisme médiéval et contemporain, avant que Huysmans ne se convertisse au christianisme, dans une démarche dont la continuité est assurée par le goût du symbolisme.

<sup>17</sup> B. Sijmons (1853-1935), professeur de linguistique générale et des langues germaniques anciennes à Groningue de 1881 à 1924.

<sup>18</sup> P.J. Blok, professeur d'histoire nationale et générale à Groningue (1884-1894) puis d'histoire nationale à Leyde (1905-1925). Il fut décisif dans la nomination de Huizinga au Lycée de Haarlem puis à l'université de Groningue (voir Introduction, « Les clefs d'une ascension sociale »).

<sup>19</sup> Le mouvement des *Tachtigers* (la génération des années 1880), dont Huizinga cite les principaux représentants, marque le réveil littéraire des Pays-Bas.

Nous considérions Van Deijssel, Kloos, Gorter etc. comme des demi-dieux. Dans la salle de lecture bien fournie de *Mutua Fides*, nous ne suivions pas seulement dans le *Nieuwe Gids* « l'affaire Kloos<sup>20</sup> », et reniâmes, comme il se devait, Van Eeden au moment où la plupart des gens le lâchaient, mais lisions aussi avec zèle le *Mercure de France*, voyions arriver à côté de Rémy de Gourmont, Pierre Louys et enfin le « cas » indigne d'Alfred Jarry ; bref nous acquérions une vue au plus haut point partielle de ce qui se passait en littérature, même si, à côté des auteurs nommés ci-dessus, s'en trouvaient d'autres qui firent grande impression sur nous, par exemple Edgar Poe, R.L. Stevenson et Rossetti. La connaissance des beaux arts était à cette époque difficile à acquérir à Groningue, même si j'y aspirais fortement. Dans les dernières années d'études, notre orientation unilatérale sur les hommes des années 80 subit un changement important avec la création de [la revue] *De Kroniek* de P. L. Tak, où nos propres contemporains débutèrent : Jan Kalf<sup>21</sup> et, aussi doué que précoce, André Jolles<sup>22</sup>. Ces influences littéraires m'ont cependant à cette époque bien plus touché qu'une simple lecture intéressante sans plus. Je suis resté jusque tard dans la vingtaine un fantasque et un rêveur incorrigible. Dans l'après-midi, alors que mes amis étudiants en médecine suivaient leurs travaux pratiques, je me promenais tout seul en dehors de la ville, jusqu'au moment de l'apéritif. Au cours de ces promenades, je tombais continuellement dans une sorte de transe légère, à laquelle, alors que je l'évoque, je ne parviens pas à donner un nom, et encore moins à la décrire. En vérité, ce n'était pas penser que cela, en tout cas pas à des choses précises ; mon esprit planait, aurait-on dit, au-delà des frontières de l'existence quotidienne dans une sorte de jouissance éthérée, qui ressemblait au plus haut point à une affection d'origine naturelle, et puis cédait et disparaissait rapidement devant la réalité prosaïque du jour. À côté de cette tendance à la divagation de l'esprit, à côté des satisfactions de la vie étudiante et de l'énergie plutôt modérée que j'accordais aux études elles-mêmes, s'exerçait une influence de nature à renforcer et à élever cet esprit, celle de la musique. Dans la maison parentale on ne faisait pas de musique et je suis, hélas, resté un analphabète complet sur le plan musical. Je dois mon initiation aux plaisirs de la musique à la plus jeune sœur de mon ami Van Valkenburg, aujourd'hui la veuve de Johan Wagenaar, qui dans le salon de la grande maison de Winschoten, nous chantait de sa voix chaleureuse de mezzo, d'une façon aussi sensible que naturelle, aussi bien du Grieg que du Brahms, dès qu'on le lui demandait.

Vers la fin d'octobre 1893 je passai mon examen de *candidaats*<sup>23</sup>. Muni de cela, j'étais, pour l'avenir, légalement apte à enseigner le néerlandais et l'histoire, avec la géographie en prime. Certes nous suivions en tant que licenciés un bref séminaire pratique de Blok sur l'étude des chartes, avec une lecture d'Albert de Metz, mais pour le reste nous en avons fini avec les études d'histoire. Le statut académique de 1877 était d'une part très laxiste pour les aptitudes pédagogiques et d'autre part très pointilleux sur l'observance stricte des exigences [scientifiques] posées par la loi. Car, pour le *doctoraal*<sup>24</sup>, le sanskrit était maintenant au programme, sanskrit dont les bases n'étaient pas même offertes au licencié qui s'orientait directement vers une

---

<sup>20</sup> Willem Kloos (1859-1938) ; l'un des leaders du mouvement des années 1880, il fit scandale en 1895, quand il fut pris dans un état de démence alcoolique qui lui valut d'être interné et fut suivi de disputes avec ses anciens amis qu'il accusait de trahison.

<sup>21</sup> Jan Kalf (1873-1954) ; critique d'art dans *De Kroniek*, il consacra sa vie professionnelle à la protection des monuments historiques et demeura un correspondant régulier de Huizinga.

<sup>22</sup> André Jolles (1874-1946), le plus proche ami de Huizinga jusqu'à leur rupture en 1933 pour des raisons politiques, après l'adhésion de Jolles au nazisme. Spécialiste d'histoire de l'art et auteur d'une étude révolutionnaire sur les formes narratives (*Einfache Formen*, 1930) qui influença la conception de l'histoire de Huizinga avec lequel il eut une correspondance approfondie sur le sujet.

<sup>23</sup> Équivalent néerlandais de la licence française.

<sup>24</sup> Équivalent néerlandais du Diplôme d'Études Supérieures en France.

carrière d'archiviste. Cette obligation ne m'était nullement désagréable, même si la linguistique comparée, ainsi que l'arabe, avait ma préférence par rapport au sanskrit.

L'université de Groningue disposait néanmoins pour cette langue de rien moins que le grand sanskritiste J.S. Speyer, qui succéda ensuite à Kern à Leyde. En 1913 j'ai témoigné devant sa tombe que je n'avais pas eu de meilleur maître. Je fus rapidement gagné au sanskrit et, au bout d'un an, nous lisions avec Speyer le *Jâtakamâlâ*. Un texte bouddhique comme celui là me convenait doublement, car j'étais préoccupé par des questions de théologie et de mystique indiennes, de sorte que j'éprouvais mes forces à la lecture des *Upanishad*. Comme matière principale pour le *doctoraal*, à côté de la littérature néerlandaise, on avait le choix entre le moyen-haut allemand et l'anglo-saxon. J'aurais préféré étudié le vieux norvégien, mais Sijmons qui aurait été pour cela un remarquable maître, n'y encourageait pas et voulait laisser cet enseignement R. C. Boer, qui venait d'être nommé à Groningue comme *privaat-docent*. De sorte que le moyen-haut allemand, qui m'intéressait modérément, devint ma matière d'examen. Je suivis un moment auprès de Boer un cours de vieux norvégien, qui se consacrait davantage à la phonétique que ne le supportait mon intérêt. La littérature néerlandaise se révéla hélas décevante sous la houlette de Van Helten, dont le cœur se trouvait entièrement du côté de la linguistique [...]

J'ai en vérité mal travaillé pour mon *doctoraal* et sans intelligence, sans ligne clairement tracée, préoccupé que j'étais par bien des troubles de cœur, mais j'avais la réputation d'un garçon précoce et passai l'examen en 1895, sans épreuves préalables, vu que ces messieurs considéraient que je devais avoir les connaissances suffisantes. Ca ne se passa pourtant pas très bien, surtout quand j'y repense à posteriori, et je n'obtins pas les félicitations du jury, ce qui suscita la sainte colère de ma chère mère contre la faculté. Entretemps, j'avais gagné pas mal de temps par rapport à la durée normale des études et l'on décida que j'irais étudier un temps à l'étranger avant de me consacrer à une thèse. Ce serait donc, conformément à mon propre souhait et désir, l'étude de la linguistique comparée, et cela voulait dire me rendre au centre de l'école que l'on appelait alors les « néogrammairiens » (*Junggrammatiker*)<sup>25</sup>, l'université de Leipzig, pour laquelle je partis en octobre 1895. Le semestre d'hiver semblait toutefois devoir commencer cette année-là en novembre, on attendait l'Empereur qui devait inaugurer le nouveau bâtiment du Tribunal impérial.

Les études à Leipzig n'ont pas été pour moi un plein succès. D'abord j'avais beaucoup trop élargi mon projet d'étude. Il y avait là tant de grands personnages que je voulais tous écouter. Le savant dont j'attendais le plus et reçu le moins, était Karl Brugmann, le maître des indo-germanistes. Je voulais faire des langues slaves auprès d'August Leskien et, auprès d'Ernst Windisch, non seulement du sanskrit mais aussi du vieil irlandais, dont il était un des rares spécialistes. C'était, pour un début, avoir déjà les yeux plus gros que le ventre. Ensuite le hasard voulut que j'arrivai à Leipzig le même jour qu'un étudiant en lettres classiques d'Utrecht qui m'était inconnu et qui voulait étudier presque les mêmes matières que moi, H.G. Cannegieter : j'eus le très grand plaisir d'entretenir un commerce quotidien et amical avec lui, mais toujours en hollandais, avec pour conséquence que je n'ai pas appris au cours de ces mois à parler allemand vraiment correctement. Enfin je ne savais pas encore que pour un étudiant avancé, il fallait chercher les choses sérieuses en Allemagne dans le travail en séminaire et non dans les cours normaux. [...]

Leskien avait tout juste commencé un cours sur la dialectologie slave le mercredi matin à 10 heures, quand je m'aperçus qu'à ce moment précis commençait la répétition générale des

---

<sup>25</sup> Cette importante école linguistique, dont Huizinga cite les principaux représentants et notamment son chef de file August Leskien (1840-1916), s'efforça de dégager des lois de la phonétique à partir de la linguistique comparée.

concerts de la *Gewandhaus*, où l'on entendait mieux, pour un mark, que dans les galas du jeudi soir. Leskien me dispensa aimablement de la dialectologie slave, et je devins dès lors l'auditeur fidèle de l'orchestre dirigé par Nikisch, qui venait de succéder à Reinecke. Bien sûr je ne manquais que rarement ce que l'on appelait les « Mottets du chœur de Saint Thomas », alors que, poussé par une préférence unilatérale et mal placée, je ne fréquentais l'opéra que lorsqu'on y donnait du Wagner. [...]

Je me suis rapidement rendu compte que, finalement, la grammaire formaliste qui était alors à l'ordre du jour ne m'attirait ni ne me comblait. Windisch, auprès duquel Cannegieter et moi suivions le sanskrit et le vieil irlandais, ne soutenait pas comme enseignant la comparaison avec Speyer, et le vieil irlandais semblait trop rebutant comme matière annexe. Je ne l'ai pas maîtrisé et l'ai laissé tomber après Leipzig avec regret et déception. L'enchantement d'un monde celtique imaginaire me possédait depuis des années, nourri au départ par le romantisme d'Hersart de la Villemarqué, *Barzaz breiz*, le premier recueil de chansons populaires bretonnes<sup>26</sup>. L'attrance pour ce monde allait rester inassouvie mais ne m'a jamais quitté.

J'étais en vérité un très mauvais étudiant dans ces années, ma tête était bien trop pleine de rêves vagues, de chimères et de sentiments. Pourtant je ne manquais pas de zèle. Leskien, imposant et sérieux, à l'allure un peu lourdaude d'Allemand du Nord, ne cessa de me témoigner une bienveillance paternelle. Je lui dis que je souhaitais en fait apprendre le russe, non pas pour la linguistique mais pour la littérature, sur quoi Leskien me fournit un manuel adéquat et m'aida par quelques orientations et conseils pour la prononciation. [...]

Au début de 1896 je trouvai ce par quoi je devais commencer, à savoir un sujet de thèse, que je voulais élaborer à Groningue après la fin du semestre. C'était un pur sujet de linguistique et s'intitulait : « l'expression des perceptions de la lumière et du bruit dans les langues indo-germaniques ». Je le puisais, à mon avis, davantage dans mes lectures littéraires (j'avais depuis 1894 lu surtout beaucoup d'anglais, Shakespeare et plusieurs de ces contemporains, mais toujours trop superficiellement) que de mon expérience scientifique. On ne sut pas me donner comme information davantage qu'une étude d'un certain F. Bechtel<sup>27</sup>, qui cependant en restait aux pures constructions formelles et étymologiques de l'école de la *Junggrammatik*. Je parvins même, pour recevoir des conseils, jusqu'au grand Wundt, mais lui aussi me renvoya à ses propres écrits, qui concernaient à peine mon sujet.

Dès le début de mars s'acheva le semestre et je rentrai à la maison familiale, via Dresde et Berlin, après avoir tiré de mon séjour moins de profit direct pour ma formation intellectuelle que je n'avais espéré. Je me plongeais dans mon sujet, et recherchais systématiquement dans les lexiques des différentes langues les expressions des perceptions de la lumière et du bruit.

C'est peut-être ici l'endroit idoine d'insérer une digression, qui, il est vrai, ne concerne pas directement l'avancement de mes études, mais qui n'entretient pas moins une relation étroite avec ce sujet et dont la connaissance dépasse le seul intérêt personnel. Il s'agit des expositions d'art moderne, organisées à Groningue dans les années 1895-1897. Au cours de l'année 1895, Willem Leuring, qui avait déjà étudié plusieurs années la médecine à Leyde, vint achever ses études à Groningue. Il partageait avec son cercle d'amis la passion de l'art qui était alors le plus contemporain, mais en plus il connaissait plusieurs artistes que nous révériions sans connaître personnellement leur œuvre. Il nous ouvrit la possibilité, grâce à son entregent, d'organiser des

---

<sup>26</sup> Théodore Hersart de la Villemarqué (1815-1895), aristocrate breton légitimiste et panceltiste. Son recueil des *Barzaz breiz, chants populaires de la Bretagne*, publié en 1839 est l'un des monuments de la renaissance culturelle – ou de l'« invention de la tradition » - bretonne.

<sup>27</sup> F. Bechtel (1855-1924) spécialiste de dialectologie grecque et auteur du livre auquel Huizinga fait ici référence : *Bezeichnungen für die Sinneswahrnehmungen*.

expositions de cet art. Il se forma de manière totalement spontanée un petit groupe d'étudiants, qui prit avec Leuring la chose en main. [...] Notre première exposition fut consacrée au travail lithographique de Th. H. van Hoytema, à l'automne 1895. Je n'ai cependant pas vu cette exposition, pas plus que celle, qui la suivit bientôt, de Van Gogh, étant donné que j'étais alors à Leipzig. Une exposition de l'oeuvre de Van Gogh doit avoir été un événement pour Groningue. La plupart des oeuvres de Vincent était alors encore en possession de Madame Bonger-Van Gogh<sup>28</sup> et se trouvaient encore le plus souvent non encadrées dans un grenier à Bussum. Mais comme je l'ai dit, je n'ai pas vu cette exposition.

Désormais une exposition Toorop<sup>29</sup> était notre grand souhait et nous réussîmes à nouveau, grâce à Leuring, à rassembler une sélection vraiment représentative de l'oeuvre du maître. Nous disposions d'une vaste salle d'exposition au Musée des Antiquités, plus tard rebaptisé « Musée de Groningue ». [...] Nous avions de Toorop des oeuvres de sa période de Katwijk, nous avons *Les Rôdeurs*, *Les Trois fiancées*, *Le Jardin des Supplices*, *La Nouvelle génération*, *Le Passeur d'eau* (d'après le poème de Verhaeren) et bien d'autres choses encore. Et de plus nous avions le Maître lui-même. On était en juin 1896, un temps d'été délicieux. Toorop resta bien une semaine parmi nous. Il était alors au sommet de sa splendeur, avec ses 36 ans, un vrai prince oriental, avec sa voix douce et envoûtante et son éloquence pas toujours aussi envoûtante quand il expliquait ses oeuvres et indiquait d'un geste vague la ligne des dunes, qui constituait souvent sa ligne d'horizon, tandis que son doux exposé s'éteignait dans un murmure : « les dunes, le mystère ». [...]

A l'hiver 1896, de grands projets figurèrent à nouveau à l'agenda. Déjà, après l'été, j'avais invité André Jolles pour une conférence, accompagnée par la collection de photos d'art italien qu'il avait rapportée de ses voyages en Italie. On peut à peine se représenter aujourd'hui combien les bonnes reproductions de l'art ancien étaient rares pour nous autres Groningois. Toute une série de circonstances firent que la conférence promise fut reportée à plusieurs reprises et finit par constituer la conclusion de notre série d'expositions au printemps 1897. Ce fut d'abord celle de Johan Thorn Prikker<sup>30</sup>, dont le travail qui nous était encore totalement inconnu, suscitait une rumeur très particulière. A côté de Prikker, trois artistes belges furent également au premier plan et c'est ainsi que nous ouvrîmes en décembre 1896 une exposition consacrée à Thorn Prikker, Franz Melchers, William Degouve de Nuncques et Karel Doudelet, qui oublia jusqu'au dernier moment son envoi et qui se débarrassa de nous avec quelques feuilles de son oeuvre graphique [...] Nous apprîmes surtout l'oeuvre de Degouve de Nuncques<sup>31</sup> [...] C'est ainsi que cette épisode de vie artistique Groningoise alla sur sa fin. [...]

Aux questions qui émergeaient en moi, la linguistique que j'avais à ma disposition ne donnait pas de réponse. La question centrale qui bientôt m'occupait était celle-ci : pour quelle raison profonde les différentes langues passent-elles, dans leur appellation des sensations, et toutes de la même façon, d'un domaine de la perception à un autre ? Pourquoi des notions de toucher et de poids comme « lourd », « léger », « aigu », « émoussé », peuvent-elles être appliquées pour distinguer des sons et des couleurs ou des intensités de lumière ? Je ne trouvais pas l'issue et ne l'ai jamais trouvée depuis. Après quelques mois de labeur, je dressai une esquisse du projet et le présentai à Sijmons. Il rejeta mon travail à très juste titre comme totalement immature et me

---

<sup>28</sup> Fille de Theo et nièce de Vincent van Gogh.

<sup>29</sup> Jan Toorop, (1858-1928), grande figure du symbolisme et du néo-impresionnisme aux Pays-Bas.

<sup>30</sup> Johan Thorn Prikker (1868-1932), peintre proche de Toorop, il s'illustra particulièrement dans les arts décoratifs.

<sup>31</sup> William Degouve de Nuncques, peintre belge d'origine française, membre du groupe des « Vingt », grande figure du symbolisme belge.

conseilla, de façon tout aussi juste de renoncer à un sujet bien trop difficile pour un débutant. J'écoutai le conseil et me tournai vers Speyer pour trouver un sujet ni trop vaste ni trop difficile dans l'histoire littéraire de l'Inde ancienne. Speyer me signala le personnage comique du drame indien, le *Vidûshaka*. Depuis quelques années existait pour une recherche sur le sujet, à la fois comme source et comme introduction, l'ouvrage remarquable de Sylvain Lévi<sup>32</sup>, *Le théâtre indien* ; je me trouvai rapidement plongé dans la lecture de plusieurs des plus célèbres pièces sanskrites, *Cakuntalâ*, *Mrcchakatikâ* (« Le Véhicule d'argile »), *Vikramorvaçi*, le remarquable *Mudrârâkshasa*, *Nâgânanda* avec sa dimension bouddhiste etc. A partir de là j'en vins au concept indien du comique comme tel, donc au schéma des types de sentiments ou des genres, *rasa* en sanskrit, parmi lesquels le *hâsya* ou genre du risible semblait très imparfaitement correspondre à notre concept de comique. C'est ainsi que la courte thèse, que je soutins à Groningue le 28 mai 1897 pour le titre de docteur en lettres néerlandaises en vint à être pour l'essentiel une contribution à la théorie dramaturgique de l'Inde ancienne<sup>33</sup>.

L'histoire était de la sorte passée à l'arrière-plan au cours de mes études, jusqu'à ce qu'elle reprenne ses droits, de façon imprévue, sous l'effet des circonstances. Dès avant ma soutenance, j'étais titulaire d'un poste que je ne devais cependant prendre qu'en septembre. De la question d'une carrière je ne m'étais guère soucié auparavant, vivant plus ou moins dans l'attente vague que quelque chose finirait par se présenter et qui correspondrait à mon orientation. Cela ne se passa toutefois pas du tout ainsi et soudain en apparut la conséquence inévitable : candidater pour un poste de professeur, ce que je ne souhaitais absolument pas. Un soir de février mon père et moi consultions le *Journal de l'Enseignement* et découvriâmes que le même jour s'achevait la période de candidature pour un poste de professeur d'histoire au lycée de Haarlem. Haarlem avait à mes yeux depuis de longues années, pour nombre de raisons, un charme particulier et enseigner l'histoire m'attirait bien plus que le néerlandais. Mon père télégraphia à son vieil ami d'études Monsieur H.D. Tjeenk Willink pour demander si je pouvais encore faire acte de candidature, ce qui fut accepté. [...]

J'en vins à être présélectionné avec le Dr. J. Prinsen, le futur professeur, qui aurait dû avoir la préséance *propter annos et barbam*, comme le déclara le sieur Tjeenk Willink. Malgré mon handicap sur ces deux points, je fus nommé. La puissance qui réalisa la chose fut celle de P.J. Blok, qui fit en l'occasion valoir son influence et ce ne fut pas la dernière fois. Nommé en avril et docteur en mai, je pouvais désormais consacrer tout l'été à la préparation de ma nouvelle mission. Ce qui était également très souhaitable, car à l'université personne n'avait entendu le moindre mot sur les exigences pratiques de l'enseignement. Si j'avais eu quelqu'un au cours de ces mois qui m'eût donné quelques indications en la matière, cela m'aurait épargné bien des difficultés et des contrariétés. Toutefois, innocent comme j'étais, je ne me mis pas même en quête d'un tel conseil ; je verrais bien comment je m'en sortirais ! Je pris quand même pendant six semaines des cours d'élocution, et appris à utiliser ma voix et ma respiration, pour le profit inestimable de toute ma carrière d'enseignant, interrompue avant terme, après 43 années, par la fermeture de l'université de Leyde.

---

<sup>32</sup> Sylvain Lévi (1863-1935) ; l'un des plus brillants orientalistes européens de sa génération, il devint maître de conférences à l'École pratique des hautes études à 22 ans et professeur au collège de France à 31 ans. Fondateur de la Société asiatique et de la Maison franco-japonaise, qu'il dirigea l'une et l'autre, il fut d'abord un grand spécialiste de l'Inde, en particulier de la littérature védique et du bouddhisme. Son *Théâtre indien* date de 1890 et constitue sa thèse principale. Dreyfusard et sioniste convaincu, il sera également président de l'Alliance israélite universelle et un adversaire vigoureux d'Hitler, dont il dénonce les persécutions dans un discours au Trocadéro dès 1933. Il soutiendra Huizinga la même année lors de l'affaire Von Leers (BW, II, 999).

<sup>33</sup> J. Huizinga, *De Vidûsaka in het Indisch toneel*, Groningue, 1897 (VW, I, 45-143).



J'étais désormais professeur d'histoire, mais nullement un historien bien formé. Depuis ma licence, je n'avais plus fait d'études d'histoire et n'en avait pas lu non plus beaucoup. J'étais en vérité un linguiste et un sanscritiste, et voulais également me développer dans ces directions sur le plan scientifique. Pourtant l'histoire n'avait rien perdu de son ancienne emprise sur mon esprit et mon âme, moins comme un intérêt scientifique normal et consistant, que, bien plutôt, comme une hantise, une obsession, une rêverie, comme qu'il l'avait été depuis ma première jeunesse. [...] (*Suit l'évocation de sa pédagogie et des ses recherches sur l'Inde bouddhique*).

Pourtant mon esprit n'était plus absorbé qu'à moitié par ces sujets orientaux. Ma conversion du domaine linguistique et orientaliste vers l'historique au sens étroit, était en cours au plus profond de moi-même depuis un bon moment et j'en étais parfaitement conscient. En même temps que je travaillais avec un puissant intérêt sur *l'Atharvaverda* et la doctrine bouddhiste, je me sentais de plus en plus étranger et éloigné de ce monde de l'orient. Le souhait d'apprendre à connaître par moi-même les pays de l'Indus et du Gange, à l'instar de mon ami Vogel qui l'avait réalisé avec enthousiasme et persévérance, ne m'a jamais animé. De plus en plus, il me devenait clair que ce qui m'attirait se trouvait plus près : dans l'occident médiéval surtout, avec lequel mon esprit n'avait jamais perdu contact. Ce n'était pas encore sous la forme du goût pour l'enquête scientifique que cette attirance se manifestait ; c'était encore une aspiration vague et fantasque à un contact direct, plus nourrie par des notions relevant des beaux- arts que par autre chose. L'exposition d'art néerlandais ancien à Bruges pendant l'été 1902 a été pour moi une révélation décisive à cet égard.

Il se trouve que ce processus de fermentation intellectuelle fut contrarié par un autre de nature très pratique. La perspective de rester professeur encore pendant des années, malgré tout l'attrait que ce travail présentait pour moi, m'étouffait de plus en plus, et je commençai à chercher de nouvelles voies pour y échapper. Quand Kern junior, quitta son poste de rédacteur étranger au *Nieuwe Rotterdamsche Courant* pour celui de professeur d'anglais à Groningue, on m'offrit l'emploi. Cela a dû donc se passer en 1900. Je me sentais alors encore totalement orientaliste et linguiste et le journalisme ne m'attirait pas du tout, de sorte que je déclinai l'offre. Les années suivantes j'ai été candidat au poste de conservateur des manuscrits à la K.B.<sup>34</sup>, bien que je sache que Brugmans était le candidat incontournable. Ensuite notre attachement intime à la Zélande, à Middelbourg, et avant tout à notre cher Toornvliet<sup>35</sup> devint trop fort pour moi, et je postulai pour un poste aux archives nationales de Zélande, que j'aurais obtenu si je n'avais pas encore retiré ma candidature à temps. J'ai même rendu visite une fois au Professeur A.E.J. Holwerda, avec en vue une place au Musée national des antiquités, mais celui-ci me convainquit aussitôt de mon inaptitude en me mettant devant les yeux un morceau de poterie grecque.

Lors de ces dernières tentatives pour trouver un autre milieu de travail, j'ai toujours agi après concertation du maître en histoire de mes premières années d'études, le professeur P.J. Blok, qui m'avait toujours manifesté son affection avec une chaleur constante, malgré mon infidélité à l'histoire. Mon souhait croissant de revenir vers elle recueillit sa totale sympathie. Je devais naturellement donner la preuve que je valais aussi quelque chose dans ce domaine, et ce fut Blok qui me conseilla de consacrer mon énergie à l'histoire des origines de la ville de Haarlem.

Dès l'instant où je me dédiai à ma nouvelle étude dans le *Oorkondenboek van Holland en Zeeland*<sup>36</sup> et des rares sources narratives, la matière m'absorba totalement. Aussi tenu que fût le matériau subsistant, il y avait quantité de points dans notre plus ancienne histoire des villes nord-

---

<sup>34</sup> *Koninklijke Bibliotheek*, la Bibliothèque Royale de La Haye.

<sup>35</sup> Maison appartenant à la famille de l'épouse de Huizinga qui devint la résidence secondaire de la famille Huizinga.

<sup>36</sup> « Recueil des documents originaux de Hollande et de Zélande ».

néerlandaises, dont l'histoire nationale n'avait pris que peu ou pas connaissance. Il y avait là, quoiqu'il n'y eût pas de données inconnues à découvrir dans les archives, tout un champ fructueux de recherches qui était ouvert. [...]

Au début de 1905 parut la première partie de mon étude : « De opkomst van Haarlem » (« L'émergence de Haarlem ») dans les *Bijdragen voor Vaderlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde*<sup>37</sup>. A peu près au même moment j'ai eu la chance, en élaborant la suite, de faire une découverte, qui allait donner à la deuxième partie bien plus de poids que la première, à savoir l'origine du droit urbain de Haarlem, et avec lui, de tous ceux qui en avaient découlé, venu du droit urbain de Louvain, celui de Bois-le-Duc constituant le maillon intermédiaire. Cependant quand la conclusion de mon étude vit le jour dans les *Bijdragen*, mon cheminement vers l'histoire avait déjà débouché, par un véritable *salto mortale*, sur une chaire d'université.

Blok était, malgré mes années d'errance dans les sphères de l'Orient et de la linguistique, resté d'avis qu'une chaire d'histoire était la place idoine pour moi. En 1904 mourut P. L. Muller<sup>38</sup> qui eut pour successeur Bussemaker<sup>39</sup> à la chaire d'histoire générale à Leyde, de sorte que le professorat de Groningue se trouvait libre. Avec ma première publication de nature historique, unique et encore inachevée, je ne faisais pas partie, loin s'en fallait, des candidats évidents. Pour les rares personnes qui me connaissaient, j'étais étiqueté comme sanscritiste. Malgré tout cela, Blok fourbit ses armes pour me mener jusqu'à la chaire de Groningue, et en opposition totale avec l'avis de la faculté et de la majorité des curateurs, il réussit. Ma nomination le 1<sup>er</sup> août 1905, doit avoir été l'un des derniers documents qui ait porté la signature de Kuiper<sup>40</sup>.

Mon cheminement vers l'histoire, que j'ai voulu esquissé ici, se trouvait avec cette nomination, réalisé. A ce qui précède je dois ajouter ceci concernant, en premier lieu, Blok. Des collègues dans la discipline ou la fonction, peu aujourd'hui sont encore en vie : J.W. Muller<sup>41</sup>, W.A.F. Bannier<sup>42</sup>, Colenbrander<sup>43</sup>, Martin<sup>44</sup> et moi-même sommes à peu près les seuls, maintenant que Kernkamp<sup>45</sup> a lui aussi disparu. Après les années groninguoises, j'ai travaillé de 1915 à 1925, à Leyde, avec Blok comme collègue le plus proche. C'était quelqu'un qui, malgré sa nature amicale et enjouée, s'est trouvé, vis à vis de nombre de ses collègues, confronté à une certaine inimitié ou du moins une certaine distance. Lui-même trouvait cela très désagréable et préférait passer sous silence ou oublier de tels différends. Mon entente avec lui resta continûment bonne, jusqu'à sa propre succession en 1925, où une telle divergence d'opinion s'éleva entre nous que nous nous évitâmes pendant un temps. Mais ce refroidissement ne dura pas. Blok mourut en octobre 1929. Parfois un remords ronge ma conscience, que je ne parviens pas totalement à réduire au silence : l'idée que je n'ai pas pleinement rendu à cet homme ce que son appui

---

<sup>37</sup> « De opkomst van Haarlem » ; les *Bijdragen* sont la première revue historique savante des Pays-Bas fondé en 1850.

<sup>38</sup> P.L. Muller (1842-1904), professeur d'histoire générale à Leyde et patron de thèse de Colenbrander, ami et collègue de Huizinga.

<sup>39</sup> C.H.Th. Bussemaker (1864-1914), professeur d'histoire générale et nationale à Groningue, puis à partir de 1905, d'histoire générale à Leyde.

<sup>40</sup> Abraham Kuiper (1837-1920), fondateur du Parti-Antirévolutionnaire (ARP) et de l'université libre d'Amsterdam (VUA), leader des protestants orthodoxes (*gereformeerd*) ; il fut premier ministre de 1901 à 1905.

<sup>41</sup> J.W. Muller (1858-1945), professeur de langue et de littérature néerlandaises à Utrecht puis à Leyde ; il est le frère de l'historien S. Muller Fzn.

<sup>42</sup> W.A.F. Bannier (1868-1951), professeur d'histoire dans le secondaire, secrétaire puis président de la Société historique (*Historisch Genootschap*).

<sup>43</sup> H.Th. Colenbrander (1871-1945), ami et collègue de Huizinga à Leyde, où il occupe la chaire d'histoire nationale ; il sera au cœur de « l'affaire du plagiat » de Pirenne en 1933 qui le disqualifiera dans le monde de historiens aux Pays-Bas et en Europe.

<sup>44</sup> W. Martin (1876-1954), directeur du Mauritshuis de La Haye et professeur d'histoire de l'art à Leyde sur une chaire spéciale.

<sup>45</sup> G.W. Kernkamp (1864-1943), professeur d'histoire générale et nationale à Utrecht de 1903 à sa mort.

inépuisable et très actif et son inclination chaleureuse auraient dû lui valoir de ma part. Sur le plan de la pure et simple gratitude, je lui ai manqué.

Ma mémoire ne me dit plus quand s'est établie en moi l'idée que la perception des faits historiques, s'exprime le mieux comme une vision, ou peut-être mieux encore comme une évocation d'images – je laisse provisoirement de côté la question de savoir ce qu'il faut comprendre par « image » en l'occurrence. Mais je sais que j'ai porté en moi une telle conception plusieurs années sans aucune intention de la mettre par écrit ou de l'élaborer. Mon esprit n'inclinait pas en général aux considérations de nature théorique. Le contact direct avec les particularités foisonnantes et colorées du passé, quelle que soit la façon dont on le noue, me suffisait. Ce fut seulement quand je me trouvai subitement devant le devoir de composer une leçon inaugurale, que je revins sur le thème de la connaissance historique comme ensemble d'images. L'exercice de l'histoire aux Pays-Bas ne s'était guère occupé jusque là de questions théoriques et méthodologiques. La longue polémique, au cours de laquelle le schématisme creux et les constructions pernicieuses de Karl Lamprecht furent réfutées par Windelband, Rickert, Simmel, Eduard Meyer<sup>46</sup> et d'autres, passa ici pratiquement inaperçue. Pourtant cet affrontement n'avait signifié rien moins qu'une revendication irréfutable des sciences de l'esprit ou de la culture pour échapper à l'emprise d'un évolutionnisme sûr de lui venu des sciences de la nature, une restauration des humanités dans leur indépendance et dans l'égale dignité qui leur revenait et simultanément un refus radical du réalisme historique naïf. Sur le conseil et les indications de Heymans<sup>47</sup>, je me trouvais rapidement au milieu de la matière, fortement excité par des perspectives toutes nouvelles pour moi, qui, en cette occasion, me devenaient accessibles. Le discours, par lequel j'endossai ma fonction à Groningue, s'avéra long, surabondant et lourd, et lassa la patience de la plupart de mes auditeurs<sup>48</sup>.

Ce n'était pourtant pas alors, ni plus tard, mon intention de pousser dans la direction de l'épistémologie. Quand je suis revenu plus tard sur de telles questions fondamentales, ce fut toujours, plus ou moins, en passant.

A mes étudiants, qui souvent montraient de l'inclination pour la théorie de l'histoire, j'avais coutume de dire : prenez-en un peu connaissance mais ne vous y consacrez pas, car cela vous détourne du travail propre de l'historien.

[...]

Je ne suis jamais devenu un chercheur en histoire pur sang. On ne trouvera pas sous mon nom de lourdes publications de sources, avec abondance de matériel critique, car les *Rechtsbronnen van Haarlem*<sup>49</sup> ne peuvent porter ce nom. Ce fut un travail que, sur le souhait de Samuel Muller Fzn<sup>50</sup>, après la mort de Telting, je repris à mon compte, non sans réticence car je savais que je ne trouverais rien de nouveau ou d'inconnu ; les *keurboeken*<sup>51</sup> de la ville n'avaient pour la plupart pas été conservés. Pourtant j'ai travaillé sur ce sujet avec une grande satisfaction. Ce fut l'un des rares cas où mes recherches m'ont conduit dans les archives ; un travail sur le matériel non

---

<sup>46</sup> Huizinga fait allusion ici à la *Methodenstreit* qui opposa dans les années 1890-1900, Karl Lamprecht (1856-1915) et les héritiers de Ranke en Allemagne (Meinecke, Von Below), appuyés par les philosophes critiques de l'histoire cités par Huizinga, d'inspiration néo-kantienne, autour du statut de la « socio-psychologie » historique dont Lamprecht voulait faire la discipline reine.

<sup>47</sup> G. Heymans (1857-1930), professeur de philosophie et de psychologie à Groningue de 1890 à 1927.

<sup>48</sup> *Het aestetische bestanddeel der geschiedkundige voorstellingen*, (« L'élément esthétique des représentations historiographiques »), 1905 (VW, VII, p. 3-28) ;

<sup>49</sup> « Les Sources juridiques de Haarlem », publié en 1911 (non reprises dans les oeuvres complètes)

<sup>50</sup> Samuel Muller Fzn (1848-1922), frère de P.L. Muler, archiviste, secrétaire de la *Historisch genootschap*, très influent dans le milieu des historiens néerlandais et l'un des opposants à la nomination de Huizinga à Groningue en 1905.

<sup>51</sup> Recueil des ordonnances urbaines.

publié présente bel et bien un charme qui devient une obsession, à peine compréhensible pour le non initié, et qui ne dépend pas de l'importance de votre sujet d'ensemble. C'est précisément dans cette recherche dans les archives, si dépourvue de fantaisie et si aride, lorsqu'on est possédé par le souhait de connaître l'apparence d'un bâtiment disparu depuis longtemps ou la configuration d'une certaine parenté entre des phénomènes, qu'on atteint, si souvent, ce sentiment d'un contact immédiat avec un morceau de passé, que j'appelais plus haut une hantise, l'aspiration à une vision des choses d'autrefois.

[...] *Suit l'évocation de deux œuvres de Huizinga : « l'histoire de l'université de Groningue pendant le XIXe siècle » et de « la vie et l'oeuvre de Jan Veth »).*

Ce n'est pas mon intention de tomber dans l'autobiographie ou le genre « mémoires de ma vie ». Je veux m'éloigner aussi peu que possible du thème que j'ai indiqué dans le titre de cette introduction : mon cheminement vers l'histoire. Peut-être puis-je placer dans ce cadre la conception et la première étape préparatoire de ce qui restera bel et bien considéré comme le livre le plus important de ma production : mon *Automne du Moyen Âge*. Le moment de cette conception est resté, depuis l'origine, parfaitement présent à ma conscience, même si ce n'est pas sous la forme d'un souvenir détaillé. Curieusement, la date exacte m'échappe de ce fait spirituel, que je peux le mieux rendre par « l'éclat d'une étincelle ». Cela a dû se passer entre 1906 et 1909, vraisemblablement 1907. Dans les heures de l'après-midi, quant le soin des jeunes enfants accaparait ma femme, je me promenais souvent seul un peu au-delà de la ville, qui conduisait alors de tous côtés droit dans la vaste et homogène campagne de Groningue. Lors d'une telle promenade, le long ou près du *Damsterdiep*, un dimanche je crois, une intuition se fit jour en moi : le Moyen Âge tardif, non pas comme l'annonce de ce qui arrivait mais comme l'extinction de ce qui s'en allait. Cette pensée - pour autant que l'on puisse parler de pensée - tournait surtout autour de l'art des Van Eyck et de leurs contemporains, qui m'occupait alors tout particulièrement l'esprit. Cela devenait précisément dans ces années chose courante, dans la lignée de Courajod<sup>52</sup>, de Fierens-Gevaert et Karl Voll, de voir l'art ancien des Pays-Bas comme le début d'une Renaissance nordique. Ma représentation des choses allait directement à l'encontre de cette idée. Cela prit quelques années avant que je me misse à l'élaborer. A l'automne 1909, je dois avoir, de façon très incidente et vague, évoqué mon projet de travail avec Blok, alors que j'étais, avec W. Martin, son hôte à Noordwijk, à l'occasion de la célébration des 25 ans de professorat de Blok, et celui-ci m'encouragea à publier enfin quelque chose de poids. Cette année universitaire là, je donnai un cours que j'appelais « Culture bourguignonne ». Tandis que mon propre regard sur ce que je voulais produire évoluait continuellement, je commençai en 1910 à lire autant que possible les historiens bourguignons et français de l'époque, surtout Chastellain. Dans le long et chaud été de 1911, je me tenais, avec les 25 volumes de Froissart dans l'édition de Kervijn de Lettenhove et dans celle de Luce et Reynaud, dans mon petit bureau du grenier de Toornvliet. Je dus ensuite laisser le travail de côté pour l'histoire de l'université de Groningue, et l'on arriva à 1915 avant que je reprenne sérieusement le sujet à Leyde dans des circonstances totalement différentes. Pour le reste, que le livre parle de lui-même !

Depuis que j'ai trouvé dans la pratique de l'histoire l'occupation de mon existence, ma relation à la plus exigeante des muses est toujours demeurée plus ou moins vagabonde, en contraste avec mon tempérament personnel, physique, que je nommerai plutôt sédentaire. Un véritable chercheur en histoire, je l'ai déjà dit, je ne le suis en vérité jamais devenu. Un champ particulier

---

<sup>52</sup> Louis Courajod (1841-1896), conservateur au Louvre et l'un des fondateurs de l'École du Louvre ; il est l'un des promoteurs de la thèse de la « Renaissance nordique », minimisant le rôle de l'Italie dans l'avènement de la Renaissance, dont le berceau est à chercher selon lui dans la France du Nord et les Pays-Bas du XV<sup>e</sup> siècle.

de recherche, que ce soit une époque, un pays ou un sujet précis, je n'en ai jamais choisi. De là, le fait que je n'avais jamais *in petto* en vue d'une élaboration future, une liste de sujets, ni pour mes étudiants ni pour moi-même. Toujours, je tombais d'un sujet dans l'autre, sans ligne directrice, sans plan préconçu. Chaque question pour un sujet de thèse me mettait dans le plus grand embarras et me rappelait un mot de mon collègue de Groningue, Wildeboer, qui préconisait de toujours répondre à de telles questions : « tu pourrais aussi bien me demander de te choisir une épouse » ! Enfin je trouvais des sujets et parfois il conduisait à une soutenance de thèse, parfois non. Le nombre plutôt limité de ceux qui ont passé une thèse sous ma direction n'est d'ailleurs pas totalement explicable par mes insuffisances en la matière. Le contexte néerlandais ne permettait pas facilement au licencié en lettres d'obtenir à temps le grade de docteur.

Le volume de ma bibliographie complète ne sera pas impressionnant. Je n'ai jamais été un puits de science et encore moins l'un de ces travailleurs héroïques, à qui la science est indispensable. Je travaillais toujours brièvement, presque exclusivement en matinée, mais de manière rapide et systématique. En dehors du travail en cours, je lisais peu, bien trop peu, comme je le dis depuis longtemps, quand je constate rétrospectivement les lacunes honteuses de mon érudition générale. J'ai toujours joui d'une liberté enviable quant à la disposition de mon temps. Par un concours de circonstances, je suis resté exempt d'engagement dans les examens finaux, et je demeurais toujours sur ma réserve pour accepter le secrétariat d'une commission, pour ne rien dire d'un poste de trésorier. Si je dois me reconnaître un mérite, qui peut aider à expliquer le succès rencontré par mon œuvre, je l'appellerais le don de la découverte heureuse et d'une certaine vision. Je n'ai conscience d'aucune fausse modestie, si j'exprime ainsi la chose pour moi-même : j'ai depuis l'enfance la réputation de quelqu'un de précoce – plus précoce que je ne l'ai été réellement.

L'idée initiale de tel ou tel de mes nouveaux écrits m'est venue plus d'une fois du sujet sur lequel je donnais cours. Ainsi pour mon *Erasme*. Jusqu'en 1920, sa personne m'était restée totalement étrangère. Dans le prolongement d'un cours sur la Renaissance et de mon article sur le problème de la Renaissance, Erasme se mit à m'intéresser et j'eus envie de travailler sur lui. Ce fut précisément à ce moment qu'Edward Bok m'invita à le traiter pour sa série *The Great Hollanders*, qui, après le remarquable *Vondel* de Barnouw, était restée en sommeil. La rapidité avec laquelle je pris d'assaut le Rotterdamois à partir des dix volumes de J. Clericus, le désarmai et le disséquaï, je ne puis la conseiller comme méthode à aucun historien ni philologue. La meilleure chose que m'ait procurée cette étude a été la profonde amitié avec P. S. et H. M. Allen<sup>53</sup>.

A propos de ma biographie d'Erasme, certains ont bel et bien pensé que l'auteur s'était en fait dépeint lui-même dans ce livre. Pour ce qui me concerne, j'ai toujours rejeté ce jugement comme totalement injustifié. Aussi grande est mon admiration pour Erasme, aussi réduite est ma sympathie. Quand j'en ai eu terminé avec lui, je l'ai à nouveau oublié délibérément. Je me souviens d'une conversation avec un collègue allemand en janvier 1932, qui était d'avis qu'Erasme m'avait bien plus « convenu » que *L'Automne du Moyen Age*. « Avec ce sujet », disait-il de ce dernier, « vous vous êtes bien bagarré ». Je réfléchis un moment et répondis par un sourire dénégateur.

---

<sup>53</sup> Percy Stafford Allen (1869-1933) et Helen Mary Allen (1872- 1952), spécialistes britanniques d'Erasme et éditeurs de sa correspondance en 12 volumes.

Mon activité scientifique et littéraire n'a jamais eu le caractère d'une lutte au corps à corps. Les sujets sur lesquels j'ai travaillé ou écrit, ne se sont jamais présentés à moi comme autant de problèmes dont j'aurais eu à me rendre maître. L'élément d'une résistance qui doit être vaincue est resté aussi étranger à mon activité intellectuelle que celui d'une rivalité à laquelle j'aurais été partie : cette rivalité dont j'ai moi-même souligné avec tant d'insistance l'importance pour la vie culturelle dans mon *Homo ludens* mais qu'il ne faut pas surestimer.

L'œuvre qui est derrière moi et qui, d'une manière ou d'une autre, sera bientôt achevée, n'a été, dans mon sentiment personnel, rien de plus qu'un vol en suspens au dessus des jardins de l'esprit, effleurant de-ci de-là ses floraisons, avant de repartir aussitôt butiner un peu plus loin. J'ai à peine connu la concentration intense de l'esprit. J'ai parlé plus haut de ma totale absence de don et même de ma considérable indifférence pour les sciences de la nature, les mathématiques, la technologie et aussi la philosophie. Cette caractéristique de mon tempérament explique aussi largement les insuffisances de mon travail d'historien. Dans la corporation strictement close des philologues et des chercheurs en histoire, où règnent les règlements et où les prescriptions sont impératives, je ne me suis jamais senti chez moi. Je n'aurai été, pour parler comme les anciens Frères de Windesheim<sup>54</sup>, que le dépositaire d'une petite étincelle, qui, de temps à autre, aura bien voulu briller.

De Steeg, 27 décembre 1943

---

<sup>54</sup> Congrégation des Frères de la Vie commune, adeptes de la « Dévotion moderne » où Erasme fit ses études de clerc.

## “De spiegel van Frankrijk” : Johan Huizinga en de Franse historici

### Samenvatting

#### *Probleemstelling*

Johan Huizinga (1872-1945) bevindt zich wat betreft de receptie van zijn werk in Frankrijk in een paradoxale situatie. Hij is veruit de meest beroemde Nederlandse historicus, dankzij de vertalingen van vijf van zijn geschiedswerken. Twee ervan worden nog regelmatig herdrukt: *Herfsttij der Middeleeuwen* (onder de titel *Le déclin du Moyen Âge* en, vanaf 1975, *L'Automne du Moyen Âge*) en *Homo Ludens*. Aan deze lijst kunnen nog een aanzienlijk aantal artikelen en gepubliceerde lezingen worden toegevoegd. Maar van zijn geschriften over India, de Verenigde Staten, Engeland, Duitsland en Nederland zelf is niets vertaald, noch tijdens zijn leven noch erna. Huizinga's epistemologische geschriften zijn niet beschikbaar in het Frans, terwijl het hier gaat om fundamentele bijdragen aan het geschiedkundige gedachtegoed, waarvan de waarde in andere landen wordt erkend. De Franse aandacht voor en de kennis over Huizinga is vrijwel exclusief gebaseerd op *Herfsttij* en *Homo ludens*. Deze situatie heeft grote consequenties gehad op de manier waarop in Frankrijk het denken van Huizinga is geïnterpreteerd en dit is al zo sinds het Interbellum. De introductie tot deze studie wil dan ook aandacht geven – voor de Franse lezer - aan het gehele geschiedkundige werk van de historicus. Daarnaast wordt een overzicht gegeven van de belangrijkste gebeurtenissen uit zijn leven en uit dit geheel rijst het beeld op van een man die volledig deel uitmaakt van het Nederlandse *establishment* van zijn tijd maar die tegelijkertijd een vrije, om niet te zeggen anticonformistische geest bezit.

Het voornaamste doel van deze studie is om nieuwe inzichten te verkrijgen in de betrekkingen tussen de Nederlandse historicus en zijn Franse collega's en tijdgenoten, inzichten die zijn gebaseerd op een aantal ook in Nederland onbekende feiten, zoals de zeer vroege en voortdurende Franse aandacht voor zijn werk. In dit verband verdient het relaas van de mislukte samenwerking met de grondleggers van de *Annales* Marc Bloch en Lucien Febvre, in de jaren 1933-1934, dan ook uitgebreide aandacht, juist omdat het zo paradoxaal is. Huizinga en de oprichters van de *Annales* gaan namelijk uit van dezelfde definitie van een “histoire-problème”, beiden staan open voor de andere menswetenschappen en alle drie hebben een pionierspositie vervuld in het onderzoek naar de collectieve voorstellingen. Uit deze uitgesproken vergelijkende aanpak zijn lessen te trekken over hoe het vak geschiedenis in het Europa van de eerste helft van de twintigste eeuw is beoefend. Er is een aanzienlijk corpus aan gegevens dat kan worden gebruikt, zeker als we ons realiseren dat Huizinga en de grondleggers van de *Annales* over elkaar hebben geschreven maar tegelijkertijd dezelfde onderwerpen en auteurs hebben behandeld: Bourgondië natuurlijk, maar ook het Middeleeuwse kapitalisme, de Renaissance, de Hervorming, de natie, de geschiedtheorie, het werk van Halphen, Seignobos, Sée, Pirenne, Spengler, Wells, Benda en Valéry. Uit de onderlinge confrontatie van Huizinga en de *Annales* blijkt hoezeer de geschiedkunde van die tijd een Europese dimensie bezat. De Europese dimensie kan worden afgemeten aan het feit dat bij de drie historici de grote debatten van die tijd aan de orde komen, of het nu gaat om de Duitse *Methodenstreit*, de banden met de andere menswetenschappen of de bloei van de sociaal-economische geschiedenis.

Het is dankzij één van Huizinga's tijdgenoten, Max Weber, dat het onderhavige onderzoek zijn fundamentele inspiratie vindt, dit middels het “weberiaanse” principe van het “methodologische individualisme”. De analyse van de “voorstellingen” van het “individu Huizinga” komt hiermee op de voorgrond te staan; dit perspectief is zeker legitiem omdat het verwijst naar de sleutelbegrippen van Huizinga: “beeld” en “voorstelling”. Deze twee noties worden door de Duitse kritische geschiedfilosofie gevoed maar tegelijkertijd komen ze volledig overeen met de visuele kracht van Huizinga's verbeelding. Het is dan ook logisch dat het centrale thema van deze studie, net als de titel ervan, aan Huizinga wordt ontleend: de “spiegel van Frankrijk”. Via dit prisma kunnen we zijn betrekkingen met Frankrijk en de Fransen interpreteren. Er is dan ook geen sprake van de “invloed van de Franse cultuur op Huizinga”. Het punt is juist om te breken met dit soort gangbare en vage probleemstellingen, zoals hij zelf ook doet in een lezing in 1925 over “Duitsland's invloed op de Nederlandsche beschaving”. Hierin stelt hij voor om juist onderzoek te doen naar “welke bestanddelen van den vreemden geest werden verstaan, opgenomen en verwerkt, welke er instinctief, dan wel bewust en weldoordacht, werden teruggewezen.”

In deze studie is het brandpunt dus Huizinga's beeld van Frankrijk en de Fransen. Dit beeld is in bijzondere mate beïnvloed door de Franse geschiedenis, een onderwerp waaraan Huizinga het grootste deel van zijn boekenrecensies heeft gewijd. Het is een ambivalent beeld. Zijn eigen verbeelding en ethiek worden door talrijke Franse middeleeuwse referenties gevoed. Bovendien stelt de Franse geschiedenis Huizinga in staat tegenwicht te bieden aan de zo sterke Duitse culturele en politieke dreiging die in zijn tijd over Nederland hing. Aan de andere kant vormt de Franse politiek – van Lodewijk XIV tot de Derde Republiek, met inbegrip van de Revolutie en Napoleon – voor hem een waarlijk schrikbeeld. Dit complexe “spiegeleffect” tussen Huizinga en Frankrijk vormt de rode draad van deze dissertatie.

### *Hoofdstuk 1*

Huizinga's eerste gedocumenteerde reis naar Frankrijk vindt plaats in juni 1921, als hij in Parijs een lezing komt geven over “La valeur politique et militaire des idées de chevalerie à la fin du Moyen Âge”. Maar het is zeker dat hij er eerder is geweest, waarschijnlijk al in 1907 en wellicht zelfs al in Bourgondië, welks cultuur op dat moment in het brandpunt van zijn belangstelling stond. In totaal reist hij negen keer naar Frankrijk en op z'n minst vijf keer naar Parijs. Vaak staan die reizen in nauw verband met zijn activiteiten in het kader van de “coopération intellectuelle internationale” waar hij sinds 1933 deel van uitmaakt. Dankzij de archieven van de UNESCO en de Volkenbond kunnen wij die nu beter leren kennen. Het lidmaatschap van de “coopération” heeft hij te danken aan zijn moedige houding tijdens het “incident Van Leers” (april 1933). Dit leverde Huizinga de solidariteit op van verschillende Franse collega's; in kringen van Europese intellectuelen kreeg hij zelfs de reputatie van een verdediger van de vrijheid.

Het belang van zijn netwerken in Frankrijk is niet te onderschatten en zijn reizen versterken dat alleen maar. In totaal beschikt Huizinga over vijf verschillende netwerken. Ten eerste het Frans-Nederlandse, bestaand uit “bemiddelaars” tussen beide landen, zoals de geschiedkundigen Japikse en Smit of de mediëvist Gustave Cohen; vervolgens dat van de “diplomaten-historici” in en rondom de Volkenbond, zoals Hanotaux en Mantoux; het Franse academische netwerk, in het bijzonder dat van de Sorbonne, met Lévy, Baldensperger, Hauser, Jeanroy, Brunot en Lefranc; het netwerk van prominente Franse intellectuelen, zoals Benda, Valéry, Ernest Seillière of Paul Hazard; tenslotte het netwerk van het “Centre de synthèse” van Henri Berr, waar Huizinga deel van uit heeft gemaakt, eerst als lid van de “Section de synthèse historique”, daarna zelfs als bestuurslid. Dit laatste feit is nog niet eerder onder de aandacht gebracht.

Al deze netwerken staan natuurlijk niet geïsoleerd, er worden vaak onderlinge bruggen geslagen en velen zijn lid van meerdere ervan. De socioloog Marcel Mauss bijvoorbeeld, een van de reisgenoten van Huizinga tijdens zijn reis naar de Verenigde Staten in 1926 en naar wie hij in *Homo Ludens* regelmatig verwijst. En vooral Henri Pirenne, met wie hij sinds 1908 contact onderhoudt, tevens de geestelijke vader van de *Annales*. De netwerken zorgen ervoor dat Huizinga's werk in Frankrijk veel eerder wordt gerecenseerd dan voorheen werd aangenomen, in feite vanaf zijn proefschrift over het Indisch toneel uit 1897. Vanzelfsprekend stijgt met *Herfsttij* de ster van Huizinga – in Frankrijk en elders – vanaf de eerste Duitse uitgaven van het boek. *Herfsttij* wordt vervolgens door Edouard Jordan, Ernst Hoepffner en Marc Bloch zelf gerecenseerd. Maar de Franse vertaling, waarom door de eerste recensenten met klem wordt gevraagd, wordt een uitputtingsslag voor de Nederlandse historicus. Na de jarenlange “martelgang” van het publicatieproject bij Honoré Champion, op onhandige wijze gesteund door Gabriel Hanotaux, moet de jonge Belgische vertaalster en mediëviste Julia Bastin al haar energie aanwenden om *Herfsttij* bij Payot gepubliceerd te krijgen. De episode Hanotaux/Champion, zo blijkt, laat bij Huizinga een duurzaam gevoel van wantrouwen ten opzichte van de Franse intellectuele wereld achter. In 1932 wijst hij een voorstel tot samenwerking van Hanotaux af; in 1935 weigert hij om voor Henri Berr het deel van diens *Evolution de l'humanité* gewijd aan de Verenigde Provinciën op zich te nemen. En hij toont nauwelijks meer enthousiasme voor de toenaderingspogingen van de kant van de oprichters van de *Annales*. Deze hebben sowieso al veel reserves, gezien de slechte ervaringen die zij hebben opgedaan met de Nederlandse geschiedkundigen Van Dillen en Posthumus ten tijde van het project voor *La Revue internationale d'histoire économique*.

Het is wederom het “incident Van Leers” dat de aanleiding vormt voor rechtstreeks contact tussen



Huizinga en de *Annales*, een en ander op initiatief van Bloch. Het beoogde samenwerkingsproject loopt echter op niets uit, hoogstwaarschijnlijk als gevolg van de professionele rivaliteit tussen Huizinga en Bloch. Huizinga laat zich van tijd tot tijd in bittere termen uit over het werk van zijn jonge Franse collega, met name over *Les rois thaumaturges*. Bloch wijst van zijn kant het idee van Ferdinand Lot af om aan Huizinga het deel van *L'Evolution de l'humanité* gewijd aan “La dissolution de l'empire carolingien et le régime féodal” toe te vertrouwen. Hij besluit het boek zelf te schrijven – het resultaat zal Bloch's *La société féodale* worden (1939-1940). Na in eerste instantie één van de ontdekkers van de *Herfsttij* in Frankrijk te zijn geweest, zwijgt Bloch zijn Nederlandse collega later dood. Dit leidt er toe dat de naam Huizinga in de bibliografie van *La société féodale* niet eens voorkomt. Het is Febvre, die in de jaren 1940-1950 meer en meer het doorgeefluik naar Frankrijk wordt van Huizinga's werk. De Nederlandse historicus is zelfs één van zijn voornaamste referenties bij zijn benadering van de mentaliteitsgeschiedenis, een feit dat door de Franse historiografie tot op heden niet is opgemerkt. De referenties aan Huizinga zijn echter vaak wel kritisch van aard. Maar de ambivalente reacties van de *Annales* en van de Franse academici in het algemeen zijn ook het gevolg van de problemen rondom Huizinga's vertalingen. Dit alles moet wel consequenties hebben op de receptie van zijn werk. Als we het geheel van de in Frankrijk verschenen artikelen over Huizinga in ogenschouw nemen, zien we, in tegenstelling tot wat wel is beweerd, dat veel van het werk van Huizinga zeker weerklank heeft gehad. In de belangrijke historische tijdschriften blijft de aandacht echter achter en dit is rampzalig geweest voor de verspreiding van *Le Déclin du Moyen Âge*, een werk dat tot de oorlog maar in zeer beperkte kring bekendheid heeft.

## Hoofdstuk 2

Voor alles dienen we het werk van Huizinga te plaatsen in het perspectief van de kenmerken van de geschiedbeoefening in Nederland. De Nederlandse universiteit bezat op het gebied van de wetenschapsbeoefening een monopoliepositie. Daarnaast hadden Nederlandse historici in die tijd een grote achterstand op hun collega's in de buurlanden, ook al treedt er gaandeweg een duidelijke verbetering op. Dit komt, en dit is één van de belangrijkste eigenaardigheden van Nederland, omdat alle geschiedenisdocenten van het Interbellum (om te beginnen Huizinga zelf) werden opgeleid voor de onderwijshervorming van 1921, een hervorming waar Huizinga een grote rol bij zal spelen. Er bestond toen namelijk geen specifieke universitaire geschiedenis cursus, geschiedenis was slechts een bijvak van de letterenstudie. De algemene aard van de opleiding werd nog versterkt door het encyclopedische karakter van de leerstoelen geschiedenis; docenten en studenten specialiseerden zich slechts geleidelijk aan in bepaalde periodes uit de geschiedenis. Een van de gevolgen van deze achterstand is het feit dat vele geschiedkundigen meewerkten aan algemene tijdschriften en persorganen, een aantal zelfs als hoofdredacteurs. Het is dan ook via deze media, met name de *NRC* en *De Gids*, dat Huizinga zich roert in de debatten over de organisatie van de universiteit, met name de positie van de geschiedenis.

Dit negatieve beeld moet echter enigszins worden genuanceerd want op individuele titel produceren historici, met name die van de generatie van 1900 (Brugmans, Colenbrander, Kernkamp, Huizinga zelf) wel degelijk werk van hoge kwaliteit. Verder is de algemene aard van de opleiding bepaald geen Nederlands unicum: in Frankrijk heeft de opleiding van de *Ecole Normale supérieure* en het sleutelexamen, de “agrégation”, een vergelijkbaar algemeen karakter.

In elk geval krijgt Nederland vanaf 1900 de kans om in twintig jaar tijd de achterstand in te halen, dankzij een aanzienlijke groei van de overheidssteun en omdat de in de Eerste Wereldoorlog verwikkelde buurlanden niet meer in staat zijn om hun vooroorlogse beleid voort te zetten. In 1920 bereikt het aantal historici in het geheel van de letterendocenten proportioneel gezien zijn hoogtepunt; relatief gezien ligt het nu vrij dicht bij dat in Frankrijk. Bovendien zijn de Nederlandse historici waarlijk pioniers in de economische en sociale geschiedenis (Posthumus, Van Dillen, Johan E. Elias), om niet te spreken van de culturele geschiedenis, met de *Herfsttij* van Huizinga. En de vernieuwing van het *Tijdschrift voor geschiedenis* in 1920 loopt bijna tien jaar vooruit op de oprichting van de *Annales* in 1929.

Vreemd genoeg zijn de jaren na de academische hervorming van 1921 geen vooruitgang in vergelijking met de periode daarvoor, zeker niet op het niveau van de infrastructuur. Ook deze situatie is vergelijkbaar met die in Frankrijk, wat leidt tot dezelfde constatering in beide landen: het vak beleeft in het Interbellum een zware crisis. Daarnaast blijft de Nederlandse universiteit lijden onder een

gebrek aan autonomie. Tenslotte speelt de invoering van de verzuiling in het hoger onderwijs niet in het voordeel van de oude liberale universiteiten. Om al deze redenen raakt Huizinga meer en meer ontevreden en dit is met name merkbaar in de jaren 1930, als de economische crisis leidt tot belangrijke bezuinigingen voor de universiteit.

Academische carrières blijven in Nederland vaak geblokkeerd en dit is mede te verklaren door een situatie die Huizinga zelf liever verzwijgt: de crisis van de geschiedwetenschap in Nederland is namelijk ook een gevolg van de leeftijdsstructuur van de titulaire docenten. De jeugdige generatie van nieuwe docenten uit 1900, waaronder Huizinga zelf, had een zeer lange academische carrière en zij blokkeerde daarmee de doorstroming van de jongeren.

Uiteindelijk biedt de lange carrière van Huizinga in Leiden, die samenvalt met de structuurveranderingen in het Nederlandse universitaire veld, een verklaring voor zijn groeiende onvrede. De oude liberale universiteit heeft ontegenzeggelijk aan invloed ingeboet: aan de vooravond van de Tweede Wereldoorlog is de hegemonie van het *Praesidium libertatis* dan ook verleden tijd.

### Hoofdstuk 3

De universitaire context heeft ongetwijfeld grote gevolgen voor het historisch onderzoek in Nederland. Net zoals elders in Europa is de geschiedenis een wetenschap geworden, maar een wetenschap in dienst van de natie. Het gaat er nu om, dankzij de historische methoden, onweerlegbare bases te leggen voor het “groot nationaal verhaal”, om het geheel van de samenleving te verenigen in een *imagined community* (B. Anderson). De Nederlandse historici rondom de jaren 1900 kwamen hierdoor echter in de problemen. Met name de Gouden Eeuw vormde een bron van trots, maar tegelijkertijd gaf het aanleiding tot een weinig flatteuze vergelijking tussen de bescheiden positie van het hedendaagse Nederland en de glorie van de zeventiende-eeuwse Republiek. Dit probleem vormt de rode draad van het essay *De eendracht van het land*, geschreven door Cornelis van Vollenhoven – die in Leiden de beste vriend van Huizinga wordt. Het verwoordt “de prikkelbaarheid van een kleine natie met een groot verleden” (G.W. Kernkamp), een mengeling van hervonden nationale trots en minderwaardigheidscomplex.

Het voornaamste obstakel om te komen tot dat grote verhaal wordt echter gevormd door problemen van *intellectuele* aard. Hoe kon in Nederland het nationale paradigma van de geschiedenis worden ingevoerd? Dat wat Pierre Nora de “histoire-mémoire” noemt is op vier sleutelconcepten gebaseerd, de *eenheid* en *eigenheid* van een volk waarvan de lotsbestemming *langdurig* en *continu* is. Nederland kon niet bogen op een algemene synthese van het formaat van de *Histoire de France* van Lavissee, de *Deutsche Geschichte* van Lamprecht of de *Histoire de Belgique* van Pirenne. Noch Robert Fruin noch P.J. Blok waren erin geslaagd. Huizinga was zich wel bewust van de zowel wetenschappelijke als nationale achterstand van de Nederlandse historiografie. In het begin van zijn carrière verwoordt hij meerdere malen zijn ongenoegen hierover. Hij is zich eveneens bewust van het pijnlijke contrast tussen de Franse cultus voor geschiedenis en het Nederlandse gebrek aan historische kennis of zelfs de ongevoeligheid van de Nederlanders voor hun eigen verleden.

Met de nationale mobilisering van de Nederlandse historici die vanaf de jaren '30 plaatsvindt, wordt dit negatieve beeld ingrijpend gewijzigd. Met de internationale en binnenlandse crisis komt de sterke inzet van de historici (Japikse, Romein, Kernkamp) die een pleidooi houden voor het nationale bewustzijn. Het hoogtepunt van dit proces vindt plaats tijdens de Duitse bezetting en Huizinga speelt in dit geheel een beslissende rol. Hij heeft zich altijd nauw geïnteresseerd voor de Nederlandse geschiedenis die veruit het belangrijkste onderwerp vormt van zijn werk. Maar in de jaren '30 komt zijn patriottisme op de voorgrond te staan. Zijn talrijke interventies over de Nederlandse geschiedenis maar ook over hedendaagse binnenlandse onderwerpen staan in het teken van een waarlijke historiografische noodsituatie. De vraag die zich nu aandient is of er wel of niet twee invalshoeken kunnen worden gecombineerd: aan de ene kant de “oude” invalshoek, die de nadruk legt op de eigenheid van de natie en gedomineerd wordt door de politieke ontwikkeling en de “grands hommes”; aan de andere kant het nieuwe paradigma, dat zich richt op het specifieke karakter van een tijdperk en de collectieve mentaliteiten. Vanuit deze laatste benadering heeft Huizinga zijn meesterwerk *Herfsttij* geschreven.

De dualiteit is terug te vinden in zijn talrijke interventies in het kader van de “coopération intellectuelle internationale”. Zij sluiten alle zeer nauw aan op de algemene ontwikkeling van zijn eigen denken: gedachten over het wezen van de geschiedenis, de esthetische en ethische crisis van de

cultuur; gedachten over de notie “beschaving” en haar toekomst, de nationalistische dreiging, de legitimiteit van het patriottisme en de Nederlandse voorbeeldigheid. In ons achterhoofd houdend dat 1933 een breekpunt vormt in zijn oeuvre, dat vanaf dat moment meer georiënteerd is op de cultuurkritiek dan op de cultuurgeschiedenis, is er zeker een verband te leggen tussen deze evolutie en de “coopération internationale” waar hij op dat moment lid van wordt.

Hij speelt hier een driedubbele rol van expert, van intellectueel en zelfs van gelegenheidsdiplomaat. In augustus 1938 benadert hij zo het Nederlandse Ministerie van Buitenlandse Zaken over een internationaal conventieproject ter “bescherming van kunstwerken in tijden van oorlog”. Als expert laat hij van zich horen bij de kwestie van het geschiedenisonderwijs, een onderwerp waarover in de Volkenbond regelmatig wordt gediscussieerd. Zijn visie is bijzonder conservatief: hij geeft duidelijk de voorkeur aan de politieke en vaderlandse geschiedenis. Dit zien we ook als hij als intellectueel deelneemt aan de “entretiens” en de “correspondances”, met name met Julien Benda (“Lettre à M. Julien Benda”) en Miguel Ozorio de Almeida (niet gepubliceerd). Bovendien schrijft hij een rapport (eveneens niet gepubliceerd) over de internationale intellectuele samenwerking. Elke keer verdedigt hij het idee van de natie en komt hij op voor de Nederlandse cultuur en politiek.

#### *Hoofdstuk 4*

Deze nationale bezorgdheid maakt dat Huizinga zich vanzelfsprekend interesseert voor de grote buurlanden van Nederland, dat immers in het centrum ligt van de ‘driedimensionale spiegel’ Frankrijk-Duitsland-Engeland. Centraal in zijn perspectief staat het veilig stellen van de Nederlandse identiteit temidden van deze drie landen. Frankrijk en Nederland komen dan ook als opposanten tegenover elkaar te staan, dit met uitzondering van de Middeleeuwen. De Franse invloed wordt ofwel genegeerd ofwel veroordeeld, en op dat moment wordt de Britse invloed (parlementarisme en liberalisme) benadrukt om de “westelijkheid” van Nederland te benadrukken. Dit doet Huizinga meer en meer onder de toenemende dreiging van Hitler. Bovendien lijkt het risico van *verduitsching* altijd erger dan die van de *verfransching*. Dit laatste werkt als een tegengif op het eerste, aangezien de Nederlanders “te lang Franschen wijn hadden gedronken en Latijn gesproken” om cultureel te kunnen *germaniseren*. Met andere woorden: als Huizinga het over Frankrijk heeft, is dat vrijwel altijd in verhouding tot Nederland.

Het is dan ook geen verrassing dat we veel sporen vinden van de historisch pijnlijke ervaringen die zijn land met de Franse expansiedrift heeft gehad. Maar zijn buitengewoon historisch inzicht stelt hem in staat ook origineler en evenwichtiger te oordelen. Juist omdat hij zich zozeer interesseert voor de Franse geschiedenis stijgt hij uit boven de clichés en het niveau van de debatten van zijn Nederlandse tijdgenoten en collega’s. De Franse referentie blijft centraal staan in het soort geschiedenis dat hij schrijft en de buitengewoon persoonlijke relatie die hij onderhoudt met de historie als zodanig.

De herhaaldelijke negatieve oordelen in de essays van Huizinga zijn in eerste instantie bestemd voor ‘het grote publiek’. Wat hij zegt over Lodewijk XIV en Napoleon past precies in de negatieve perceptie van deze twee heersers in het Nederlandse collectieve geheugen. Maar als hij lesgeeft aan zijn studenten, bestudeert hij ‘het geval Lodewijk XIV’ in zijn historische context en beoordeelt hij de Zonnekoning aan de hand van de toen geldende criteria. Dit is de houding van de echte historicus. Deze houding betekent in de termen van Huizinga dat hij de wereld probeert te begrijpen “in en door het verleden”.

Zijn benadering van de Franse Revolutie is zo mogelijk nog ambivalenter en dit ligt in de lijn van de interpretatieproblemen die Nederland heeft met deze periode. De Revolutie is enerzijds een symbool van de buitenlandse bezetting maar tegelijkertijd een factor van politieke en juridische modernisering van het land die van grote invloed is geweest op de gehele latere Nederlandse geschiedenis. Bij dit onderwerp kon zich dus het gros van de historiografische en politieke debatten van de negentiende eeuw voegen, net als in Frankrijk op hetzelfde moment, maar in de zo eigen Nederlandse problematiek en terminologie.

De Revolutie van 1789 veroorzaakt trouwens onder de generatie van 1900 in eerste instantie niet dezelfde passies als voorheen. Een serie gebeurtenissen geeft echter opnieuw aanleiding tot discussie. In Nederland, net zoals elders, doet de Russische revolutie het stof weer opwaaien over de vorige revolutie, de Franse; de binnenlandse verdeeldheid wordt er nog groter door. Met de Duitse bezetting, de eerste sinds de Franse van 150 jaar eerder, krijgt de vraag een nog dramatischer wending.

Net als zijn tijdgenoten (Brugmans, Romein) is Huizinga erg geïnteresseerd in de historiografie van de

Revolutie. Hij wijdt er een lange introductie aan, tijdens zijn college in Leiden. Zijn uiteenzetting is heel compleet en vooral gebaseerd op het werk van Aulard. De visies van Rabaut Saint-Etienne tot Sagnac en Mathiez, via Thiers, Taine, Tocqueville en Jaurès passeren de revue. Maar zijn grote referentie op dit gebied blijft Michelet: “symbolen”, “epische vormen”, “schilderijen”, “drama”, “pathos” en “tragedie”, kenmerken, bij zowel Huizinga als bij Michelet, de visie op de Revolutie.

Maar hun verwante inspiratie is nog sterker voelbaar in hun opvattingen over de Middeleeuwen. De bewondering van Huizinga voor de Franse geschiedenis van de Middeleeuwen, in het bijzonder het idee dat de middeleeuwse cultuur zijn meest typische en bijzondere hoogtepunt in Frankrijk beleefde, is in zijn gehele oeuvre terug te vinden. In het middeleeuwse ridderschap vinden we zijn werkelijke “ideaal van het ik” terug, of om in zijn woorden te spreken, zijn eigen “historische levensideaal”. Al deze middeleeuwse rijkdommen zijn natuurlijk samengebond in de figuur van Jeanne d’Arc. Zij is de ware incarnatie van het ridderschap, bij haar komen ridderschapsidealen en vaderlandsgevoel samen, in zowel de ogen van Huizinga als die van Michelet. Bij beiden zien we een zelfde nadruk op recht, dezelfde definitie van heldendom, dezelfde bevestiging van de historische, niet de legendarische figuur van Jeanne d’Arc.

Ook als we verder kijken dan Jeanne d’Arc zijn de parallellen tussen de twee historici frappant. Wij vinden dezelfde intieme relatie met de geschiedenis, de nationale geschiedenis in het bijzonder, waarbij in een quasi-mystieke ervaring de eigen persoonlijkheid van de historicus is terug te vinden. En zelfs in de biografie van de twee mannen komen vergelijkbare gebeurtenissen voor. Zoals het vroege overlijden van de moeder, de “primitieve scène” die de intieme band met het verleden oproept en het begint vormt van hun beider “weg tot de historie”: voor Michelet in 1799 een bezoek aan het *Musée des Monuments français* en voor Huizinga een studentenmaskerade in 1879 in Groningen. Ze waren toen beiden ongeveer zeven jaar oud. En jaren later, 70 jaar na elkaar, zijn de twee heren bezig de vijftiende eeuw te bestuderen, als ze beiden getroffen worden door het overlijden van hun vrouw. Michelet schildert dan ook een somber beeld van de late Middeleeuwen (“ik dook met een somber plezier in de dood van Frankrijk in de vijftiende eeuw”). En Huizinga geeft van zijn kant toe in *Herfsttij*, opgedragen aan zijn overleden vrouw, “te veel van de schaduw des doods” over het werk te hebben laten vallen. Meer nog, in de titel van het boek zelf, net als in de uitdrukking in het voorwoord (“een boom met overrijpe vruchten”), horen we een directe echo van Michelet (“we voelen overal de sterke rijpheid, een zachte, rijke herfstmaak”). Ook al ontbreekt enige referentie aan zijn Franse voorganger in dit boek zelf, de thematische en stilistische vergelijkingen zijn opmerkelijk, bijvoorbeeld in hun omschrijving van het “Cimetière des Innocents” in Parijs. De verleiding is dan ook groot om bij Huizinga het nog niet expliciet geformuleerde project te herkennen van een mogelijke synthese tussen Michelet en Ranke, zijn andere prominente voorbeeld.

Concluderend kunnen we in het gehele werk van Huizinga een intieme relatie voelen met de Franse geschiedenis. Nogmaals, en in de geest van zijn benadering van culturele interactie, hebben we het hier niet over invloed maar over correspondenties en het zich eigen maken. We kunnen het afmeten aan de fundamentele ervaring van de “historische sensatie” die Huizinga zegt ook te hebben gevoeld in Dijon en in Jumièges. Al met al kan de “man Huizinga” dan wel geboren zijn in Nederland, de verbeelding van de historicus, zijn eigen “middeleeuwse verbeelding” (Marcel Proust) is verankerd in Frankrijk.

### *Hoofdstuk 5*

Voor Huizinga is de Franse geschiedenis dus geen onderwerp van zuiver wetenschappelijk onderzoek, aangezien ze gepaard gaat met ethische connotaties en zich in haar het beste en het slechtste in de geschiedenis van de mensheid afwisselen. Dit soort ambivalentie kon alleen een vergelijkbare houding met zich meebrengen ten opzichte van de Franse historiografie van die tijd. De pijnlijke herinnering aan het Franse expansionisme wekt bij hem onmiddellijk wantrouwen op ten opzichte van elke vorm van cultureel imperialisme. Maar als we kijken naar de Duitse historiografische tendensen, zeker vanaf 1914, worden de Franse historiografie (en de Engelse) ineens minder gevaarlijk. De nationalistische historiografie begaat voor hem een driedubbele zonde: tegen de cultuur, tegen de logica en tegen de historische wetenschap. Maar tegelijkertijd achtte Huizinga de waarde die men hechtte aan de nationale geschiedenis geheel legitiem. Afhankelijk van de omstandigheden legt hij zo het accent ofwel op de noodzakelijke opbouw van een historisch geheugen (wat Frankrijk biedt dankzij Michelet en Lavisse), ofwel op het gevecht tegen nationalistische historiografie. Daarom verwijt hij de

dominante Franse historiografie het beeld van de Bourgondische periode zwart te maken. Hij accentueert tegelijkertijd, en dit is in strijd met de Belgische historiografie, de Bourgondische erfenis als de ‘voorgeschiedenis van ons nationale besef’, dat wil zeggen ook van Nederland. Zodoende schuift hij de Duitse aanspraken zoals die van Lamprecht in diens *Deutsche Geschichte* opzij. Het zijn Franse geschriften die volgens Huizinga aan de wieg staan van de Nederlandse staat.

Maar hij gaat verder en vecht de in Duitsland heersende definitie van de natie aan, die uit etnische overwegingen van Nederlanders rondweg Duitsers zou kunnen maken. Hiervoor neemt hij de ideeën van Renan over, die als bijkomend voordeel hebben expliciet tegen de Duitse politiek geformuleerd te zijn. Daarbij komt dat Renan getrouwd was met een Nederlandse en hij de Nederlanders goed kende. Renan had zijn theorie over de natie in 1877 gepresenteerd tijdens twee lezingen in Leiden en Rotterdam, een feit dat in Frankrijk onbekend is. En zijn aantekeningen van deze lezingen zijn vervolgens gebruikt om de tekst van de Sorbonne in 1882 te schrijven. Nederland ontbreekt het aan een duidelijk geografisch, raciaal en linguïstisch determinisme, het Nederlandse patriottisme daarentegen is gerijpt in de ontberingen van een roemrijk vaderlands verleden. Met andere woorden, het Nederlandse geval geeft precies het idee van de natie voor Renan weer. Daarbij komt dat zijn waarschuwingen tegen het Duitse irredentisme perfect op Nederland toepasselijk zijn, als voormalig deel van het Heilige Roomse Rijk. De anti-Germaanse vaderlandgevoelens worden erdoor gevoed. Al deze argumenten dragen ertoe bij dat deze ideeën zich door de Nederlandse intellectuelen kunnen worden eigengemaakt zonder dat men hoeft te spreken van invloed. De verwijzing naar Renan voedt de polemiek tussen Colenbrander en Geyl over “de Grootnederlandse gedachte” uit 1923 en inspireert tegelijkertijd Huizinga tot zijn lezing “How Holland became a nation” uit 1924. Het enige punt waarin hij afwijkt van Renan staat in betrekking tot de taal. Voor Huizinga is die essentieel, net als voor de Duitse theoretici (Herder), maar volgens hem is de volstrekt eigen geschiedenis van het Nederlands een element van differentiatie, niet van identificatie met Duitsland.

Tien jaar later komt hij terug op de nationale vraag in de Franse historiografie naar aanleiding van het boek van Charles Seignobos, *Histoire sincère de la nation française*. Deze boekbespreking is een uitstekende gelegenheid een vergelijking te trekken met de strenge kritiek van hetzelfde boek door Lucien Febvre. De toon en conclusies van Huizinga zijn erg positief, daar waar Febvre extreem negatief is. Dat verklaart zich uit het feit dat Seignobos een emblematische figuur is in de “histoire historisante” die op dat moment heerste in de grote Franse instituten: de ontmaskering daarvan was niet minder dan noodzakelijk voor de jonge *Annales* in hun zoektocht naar wetenschappelijke legitimiteit. Heel anders is het perspectief van Huizinga. De Nederlandse historicus dient geen enkele groepsstrategie, en hij doet nog minder mee aan een ruzie tegen de gevestigde historische wetenschappers. In zijn panorama van “De geschiedschrijving in het hedendaagsche Frankrijk” van 1931 getuigt hij juist van veel respect hiervoor. In het boek van Seignobos vindt hij voor alles een aantal elementen die vergelijkbaar zijn met zijn eigen posities, zoals bijvoorbeeld de veroordeling van de nationalistische historiografie in... Frankrijk. In die jaren van internationale spanningen spreekt Huizinga zich fel uit tegen elke vorm van nationalisme, waarvan hij de eerste sporen in de Middeleeuwen terugvindt en waar hij het ware “vaderlandsgevoel” tegenover zet (in *Patriottisme en nationalisme*).

### *Hoofdstuk 6*

Zijn evolutie wordt nog versterkt door de verschrikkingen van de Nazi-bezetting en deze beweegt hem ertoe een ware lofrede op het vaderland te schrijven, *Nederland's beschaving in de zeventiende eeuw*. Het is niet minder dan een poging om de nationale trots en het gevoel van saamhorigheid te doen herleven, via de evocatie van de “Republiek glorieuzer gedachtenis”. Dit is de reden waarom hij afziet van een waarschijnlijk iets eerder ontwikkeld project, dat veel meer het perspectief van de culturele antropologie had: een “Nederlandsch Leven in Rembrandt's eeuw”. Niet dat Huizinga het onderzoek opgeeft naar het “histoire-problème”, een constante in zijn historiografische benadering, maar hij concentreert zich nu meer op de kwestie van de nationale eigenheid. Eigenlijk zien we dat het boek twee benaderingen afwisselt: de oude ‘nationale’ benadering en de nieuwe ‘culturele’. Aan de hand van eerder gegeven presentaties over hetzelfde onderwerp in het buitenland in de jaren '30 kunnen we het ontstaan van de tekst uit 1941 volgen en tegelijkertijd de evolutie van Huizinga's geschiedschrijving zien. De keuze die hij in 1941 voor het woord “beschaving” maakt en niet meer voor “cultuur” is zowel patriottisch als ethisch en past perfect in het gevecht tegen de nazi's.

Thematisch gezien is de rode draad van *Nederland's beschaving* dat de hoofdpunten veel minder genuanceerd aan bod komen. De verwijzingen naar het buitenland zijn vrijwel afwezig, tenzij ze de originaliteit van de Nederlanders benadrukken. Denkers en artiesten van die tijd, de schilders in het bijzonder, worden 'genationaliseerd' en de waarde van de middeleeuwse erfenis en de continuïteit van de nationale geschiedenis krijgen een bijzondere aandacht, net als de sociale en culturele samenhang van de bevolking. En tenslotte vinden we meer en meer waardeoordelen in het boek, dat blijk geeft van een duidelijk superioriteitsgevoel van de Nederlanders ten opzichte van de buurlanden. Maar in de beschrijving van de 'oude' en 'nieuwe' benaderingen treden spanningen op. Spanningen die zich uiteten in een deterministische aanpak enerzijds, waarin het accent ligt op continuïteit, anderzijds een 'possibilistisch' perspectief waarin het Nederlandse lot nauw verbonden is met de Europese context. In elk geval vindt de door Huizinga in de jaren '30 geformuleerde poging om de geboorte van het Nederlanderschap zo vroeg mogelijk in de tijd te laten plaatsvinden hier zijn meest complete verwoording. Net als trouwens zijn oranjegezindheid, waardoor hij tragische gebeurtenissen en conflicten in de Nederlandse geschiedenis van de zeventiende eeuw minimaliseert of zelfs niet vermeldt. Dit is de beste toepassing van de theorie van Renan, die adviseert grote conflicten te 'vergeten' om de nationale eenheid te bewaren. Desondanks erkent Huizinga zelf de beperkingen van zijn aanpak door aan te geven dat in allerlei domeinen er elementen zijn die getuigen van een onmiskenbare moderniteit van het Nederland van de zeventiende eeuw, zowel op economisch en politiek als op artistiek gebied. De conclusie is dus dat *Nederland's beschaving* misschien een keerpunt in de geschiedschrijving is, dat de vernieuwende perspectieven van de Nederlandse zeventiende eeuw aankondigt, maar dat het tegelijkertijd de traditie van de negentiende-eeuwse historiografie afsluit. In dezelfde periode manifesteren Lucien Febvre en Marc Bloch eveneens interesse in de nationale vraag want ook Frankrijk is bezet door de nazi's. Maar zij doen dit vanuit een perspectief dat gekenmerkt wordt door de moderniteit van het paradigma van de *Annales*. De keuze van de onderwerpen van Bloch in *L'étrange défaite* en Huizinga in *Nederland's beschaving* is een duidelijke indicatie van dit verschil. De eerste legt de vinger op de zere wond van de nederlaag, de tweede idealiseert een lang vergane glorie. De een nodigt zijn landgenoten uit tot een streng gewetensonderzoek, een onmisbare voorwaarde voor het herstel. De ander nodigt uit eensgezind te zijn over glorieuze herinneringen om zo het gevoel voor vaderlandsliefde terug te vinden. De ideeën van Marc Bloch tijdens de oorlog over de noodzakelijke vernieuwingen in het onderwijs (wereldgeschiedenis, sociale en economische geschiedenis) staan diametraal tegenover die van Huizinga op hetzelfde gebied. Terwijl Febvre in zijn *Honneur et Patrie* zonder twijfel heeft willen bijdragen aan de naoorlogse Frans-Franse verzoening, blijft hij trouw aan zijn gebruikelijke manier van werken die wars is van elke vorm van anachronisme. De Franse natie wordt gedefinieerd in dit boek als een begrip dat pas later in de geschiedenis vorm krijgt en geleidelijk tot stand is gekomen via vele 'ups and downs'. Als we alle misverstanden, het gebrek aan kennis over elkaars werk en de onderlinge rivaliteiten even buiten beschouwing laten, ligt hier hoogstwaarschijnlijk een van de redenen waarom de samenwerking tussen Huizinga en de *Annales* is mislukt. Hun vraag om samen te werken kwam op een moment – eind 1933 – dat Huizinga door de crisis en de dreiging van Hitler zijn patriotische toewijding ter harte nam en zich daardoor zich vrijwel beperkte tot de aloude nationale benadering; op het thema van de relatie tussen spel en cultuur na, maar dit thema vond juist geen gehoor bij Febvre en nog minder bij Bloch.

De naoorlogse context had de relatie tussen Huizinga en Bloch kunnen veranderen, als ze de oorlog zouden hebben overleefd. In het allerlaatste werk van de Nederlandse historicus, *Geschonden wereld (A l'aube de la paix)* komt hij nog een keer terug op de nationale vraag en toont hij zich innovatief, door te breken met het idee van het eeuwenoude bestaan van de natie. Doordat hij de beslissende rol van de staat in het "nation-building"-proces onderstreept, kondigen zijn ideeën het werk aan van Benedict Anderson, Anne-Marie Thiesse, Ernst Gellner of Eric Hobsbawm.

### Hoofdstuk 7

Als we de epistemologische theorieën van Huizinga beschouwen betekent dit een onmiddellijke confrontatie met twee problemen die de commentatoren uitgebreid hebben onderstreept. Het eerste betreft zijn eigen neerbuigende kritieken ten opzichte van de geschiedtheorie. Deze uiterlijke nonchalance is echter een frequent voorkomende houding bij historici, een ware habitus van de vakmensen die we ook bij de *Annales* terugvinden. Het tweede argument dat ons ertoe zou kunnen

brenge niet teveel waarde te hechten aan zijn historische theorie, komt voort uit de overvloed aan ogenschijnlijke tegenstrijdigheden in het gedachtegoed van Huizinga. De lijst van deze tegenstrijdigheden is eerlijk gezegd even oud als zijn werk zelf en inderdaad is bij hem niet dezelfde precisie in denken en uitdrukking terug te vinden als bij Marc Bloch. Maar voor een juiste waardering van Huizinga's gedachtegoed is de grootst mogelijke aandacht voor de precieze context nodig. Daarbij komt nog dat de meeste van deze tegenstrijdigheden verwijzen naar de antinomieën van de historie zelf, die ook door Marc Bloch worden benadrukt. De vraag is dus of het Huizinga gelukt is om deze synthese van de antinomieën te realiseren. Het ontbreken van de dialectische dimensies in zijn denken is in dit verband echt verbazend. Zijn benadering van het verleden is gebaseerd op een visuele verbeelding: het contrast is bij hem de voorwaarde zelf van de waarneming. Hoe sterker het contrast hoe duidelijker het beeld.

Huizinga en zijn Franse collegae zijn er eveneens op gebrand de legitimiteit en de eigenheid van hun discipline te verdedigen tegenover dreigingen van verschillende kanten. Zo veroordelen ze simultaan en unaniem de 'histoire romancée', die in de jaren '20 erg in de mode was. De aanvallen van Paul Valéry in zijn *Regards sur le monde actuel* zijn echter van een heel ander kaliber. Het gaat hier om een van de meest vooraanstaande intellectuelen uit de geschiedenis en met zijn kritiek komt de legitimiteit van de historie als wetenschapsbeoefening op de tocht te staan. Marc Bloch en Johan Huizinga antwoorden hem in vrijwel gelijke bewoordingen; ze benadrukken de evolutie van hun vakgebied en het belang van de probleemstelling van de historicus die niet alleen een erudiet is, de favoriete figuur van de Duitse geschiedschrijving. Zonder voorafgaande probleemstelling van de geschiedenisonderzoeker bestaat de geschiedenis eenvoudigweg niet, herhalen Bloch, Febvre en Huizinga keer op keer gedurende hun carrière. Ze onderstrepen het cruciale belang en de grote verscheidenheid van de probleemstelling in hun vak. Het belang van deze probleemstelling en de bewijskracht ervan vormen ook de kern van hun werk. In al hun geschriften wordt telkens een centrale vraag gesteld waarop antwoord moet worden gevonden.

Ook als het gaat om "de woorden van de geschiedenis" staat Huizinga erg dicht bij Marc Bloch. Beiden zijn bekend met de middeleeuwse mentaliteiten en in het bijzonder de theoretische twisten tussen "nominalisten" en "realisten"; ze onderstrepen het artificiële en utilitaire karakter van de noties die in hun wetenschap worden gehanteerd, met inbegrip van de namen van de belangrijkste historische perioden. Hun analyses betreffen vooral de uitdrukkingen "Middeleeuwen" en "Renaissance", waartegenover ze zich terughoudend opstellen. Ze bekritisieren met name de benadering van Lamprecht en zijn idee van *Kulturzeitalter*. Huizinga geeft op dit gebied trouwens blijk van veel respect voor het werk van het *Centre de synthèse* van Henri Berr, waarvan Lucien Febvre een van de steunpilaren was. Maar ook al is zijn benadering vernieuwend doordat hij de voornaamste tijdsperioden in de geschiedenis in twijfel trekt, de indruk blijft dat hij nooit precies het begrip Renaissance definieert. Deze onzekerheid manifesteert zich in de laatste regels van *Herfsttij*, die Huizinga zelf heeft herschreven voor de Franse vertaling, een feit dat tot dusver nog niet is opgemerkt. We vinden bij Bloch en Febvre een even subtiele maar daarentegen veel helderder benadering van het idee historische overgang.

Het grote verschil tussen de drie historici is van andere aard en verwijst naar het onderscheid dat in Duitsland door de kritische filosofie van de geschiedenis wordt gegeven middels het werk van Dilthey, Rickert, Windelband en Simmel: tussen de geesteswetenschappen en de natuurwetenschappen. Huizinga refereert constant aan deze denkers, al vanaf zijn eerste oratie in Groningen in 1905 tot aan *Mijn weg tot de historie* in 1943, maar Bloch en Febvre doen dat zeer zelden. In Frankrijk wordt vaak een vergelijking gemaakt tussen Bloch en de theorie van Max Weber maar die is op geen enkel solide argument gebaseerd. Huizinga verwijt Febvre dat hij gelooft in de mogelijkheid de "wetten van de geschiedenis" te ontdekken. Uiteindelijk gebeurt alles alsof de grondleggers van de *Annales* in de revolutionaire ontwikkelingen van de moderne natuurwetenschappen (bijvoorbeeld de relativiteitstheorie) de stof vinden om de wetenschappelijkheid van de geschiedenis te bewijzen: terwijl Huizinga daarin slechts een argument ziet om aan de pretenties van de eerste een halt toe te roepen en de eigenheid van de tweede te bevestigen. Het is dus frappant te zien hoe vaak de term "expliquer" (verklaren) terug komt bij Febvre en bij Bloch, terwijl Huizinga daarentegen systematisch vasthoudt aan de twee Nederlandse woorden *verstaan* en *begrijpen*. De kennis van Weber was voor onze drie historici handig geweest om uit deze problematische situatie te komen. Weber veronderstelt namelijk, in tegenstelling tot de *Annales*, dat elk sociaal feit uiteindelijk terugwijst naar de voorstelling

van de acteurs en niet naar de sociaal-economische structuur. Maar in tegenstelling tot Huizinga bevestigt hij dat deze representaties wel degelijk oorzaken zijn van het historisch proces.

Uiteindelijk zijn de posities van Huizinga en de oprichters van de *Annales* te plaatsen in hun verschillende intellectuele tradities. Het is dus essentieel om de pretenties van wetenschappelijkheid van Bloch en Febvre in het licht te zien van een sterke stroming in Frankrijk die begint bij Descartes en Pascal, waarbij de geschiedenis, in naam van de “echte wetenschap”, met achterdocht of zelfs vijandigheid wordt bejegend. Huizinga neemt zelf afstand van deze Franse traditie. Hierbij komt nog dat de Nederlandse historicus in zijn eentje een transdisciplinair uitgangspunt gebruikt terwijl zijn Franse collegae nog altijd werken met het model van de exacte wetenschap en een beroep doen op het interdisciplinaire teamwork.

Consequentie van dit paradigmatische verschil: Huizinga en zijn Franse collegae hebben niet dezelfde benadering met betrekking tot “de mentaliteiten”. Bovendien gebruikt de eerste nooit de term mentaliteit maar die van “geest”, “voorstelling”, “gedachte” of “beeld”. Marc Bloch verwijt Huizinga in zijn samenvatting van *Herfsttij* bovendien de impact van de materiële voorwaarden op de representaties en sociale verschillen van de middeleeuwse cultuur te hebben verwaarloosd. Zijn *Société féodale*, gepubliceerd in 1939-1940, legt juist de nadruk op deze twee punten. In de bespreking van dit laatste boek geeft Lucien Febvre echter een negatief oordeel over Blochs benadering van “les façons d’agir et de penser” en betreurt hij dat Bloch zich niet meer op Huizinga heeft gebaseerd. Febvre refereert in deze periode zelf vaak aan Huizinga. Er zijn veel overeenkomsten tussen deze historici: de nadruk op de geschiedenis van termen, de voorkeur voor literaire teksten en belangrijke kunstenaars en denkers. Maar Febvre heeft grote reserves ten opzichte van Huizinga, die vaak lijken op die van Bloch over *Herfsttij* en nog meer over *Homo ludens*. Hier zien we het grootste verschil tussen de “voorstelling” volgens Huizinga en de “mentaliteit” bij de *Annales*. De geschiedenis is voor Bloch een kennis *die de sporen van het verleden moet verklaren*. Voor Huizinga is het echter een kennis van *tekenen die men moet interpreteren*. De geschiedenis is in zijn diepste aard een hermeneutiek.

### Conclusie

Het idee dat historische kennis voornamelijk verloopt door het waarnemen van beelden, vormt de kern van de historie zoals Huizinga die van het begin tot het einde van zijn carrière ziet. In tegenstelling tot wat de critici uit zijn tijd dachten, gebruikt hij het esthetische concept zoals dat door Kant is vastgelegd: niet als kunststudie maar als theorie van *gevoeligheid*. In dit kantiaanse perspectief staat het belangrijke begrip van de “historische sensatie” centraal. De perspectieven van Kant vinden we verder terug in de “vormleer” en die van de *functies*; dit wil zeggen een mentale stemming, een behoefte die zich uitdrukt door verschillende *vormen*: rituelen, politieke instanties, kunstwerken, literaire genres en de belangrijkste daarvan in het spel, het basisbegrip van *Homo ludens* – “de vorm van de vormen”. Maar de historicus moet met dit onderzoek naar vormen en functies oppassen niet terug te vallen in algemene sociologische types. Hij dient de eigenheden van tijd en plaats te respecteren. Dit theoretische verschil tussen geschiedenis en sociologie, tussen het gebruik van “vormen” en “functies”, vindt men terug in het historische oeuvre van Huizinga. We kunnen het zien in het verschil in perspectief en schrijfstijl, tussen enerzijds *Herfsttij der Middeleeuwen*, een historisch werk waar hij de “speciale morfologie” (de vormen in hun precieze historische context) toepast, en *Homo ludens*, een filosofisch essay waarin de “algemene morfologie” (de vormen door de gehele geschiedenis van de mensheid) de logische leidraad vormt. Marc Bloch, die bezig is met een “comparatisme restreint” zoals hij zelf schrijft, weigert een dergelijk “comparatisme élargi” à la Huizinga en dit verklaart hoogstwaarschijnlijk zijn negatieve reactie op het artikel over het spel dat zijn Nederlandse collega had voorgesteld voor de *Annales* te schrijven. Puur historisch gezien beschikte Huizinga met zijn onderscheid tussen “vorm” en “functie” over een manier om de *permanente antropologie* (de functies) en de *historische veranderingen* (de vormen) te kunnen combineren en kon hij zo het permanente probleem van de periodisering en transitie in de geschiedenis oplossen. Maar door het ontbreken van precisie en dialectische zin lukt het hem maar gedeeltelijk. Dit probleem is overigens door Lucien Febvre opgemerkt, die in de “psychologie automnale” van Huizinga een avatar bespeurt van “l’homme éternel”. In feite kunnen we in deze vormentheorie een echo van de Indische studie van Huizinga zien: de “vormen” zouden de avatars zijn die de transhistorische “functies” belichamen.



De vooral vertellende dimensie van de geschiedenis is ook een constante in zijn denkwereld; hier verschilt hij wederom met zijn collegae van de *Annales*. Dit verklaart men deels doordat de “vormleer” beïnvloed wordt door zijn vriend, de literatuurtheoreticus André Jolles. Maar meer nog komt dit denkbeeld overeen met zijn persoonlijkheid die laveert tussen “contrasten”, “antagonisme” en andere “polariteiten”; de vertellende macht van de historie komt juist voort uit de confrontatie van tegengestelde krachten. Deze vertellende kant brengt hem tot zijn bekende definitie van de geschiedenis als “de geestelijke vorm waarin een cultuur zich rekenschap geeft van haar verleden”. Zijn keus is duidelijk: in plaats van een *wetenschappelijke* definitie van de geschiedenis geeft hij een *culturele* definitie ervan. Men kan de stoutmoedigheid van deze nieuwe brede definitie niet overschatten. Ze breekt deels met de pogingen van de methodische school van Bernheim tot Seignobos, maar ook met de oriëntatie van Marc Bloch of Lucien Febvre die allen de geschiedenis als *wetenschap* willen definiëren. Geen twijfel dat de definitie van Huizinga meer omvattend is dan de uiteindelijk erg klassieke “science des hommes dans le temps” van Marc Bloch.

Maar het bepalen van de functie van de geschiedenis als de uitdrukking van een culturele gemeenschap kan leiden tot historische relativering en dat kan weer scepticisme als gevolg hebben. Dit is dan ook de reden dat Huizinga ontevreden is over zijn eigen definitie en verklaart dat hij in zijn latere theoretische werken zijn vroegere formulering verandert. Hier komen we bij de kern van wat we de ambiguïteit of het fundamentele dilemma van zijn aanpak kunnen noemen. Of men trekt de consequenties uit zijn culturele definitie van de geschiedenis en accepteert dus de achteruitgang van de politieke geschiedenis, de opening tot andere menswetenschappen, in het bijzonder de economie en sociologie, alsmede de ontplooiing van de “hedendaagse” geschiedenis. Dat is precies de positie van de *Annales*. Ofwel men zoekt naar een vast element van waarachtigheid in het verleden zelf, maar dit heeft weer als risico dat de brede culturele definitie haar geldigheid verliest.

De ethiek blijft uiteindelijk de waarborg van de waarachtigheid en autonomie van de discipline. Deze ethische dimensie wordt continu bevestigd in zijn werk en verwoordt de noodzaak om zich te wenden tot overwegingen buiten het epistemologische vlak. Hier ligt de werkelijke samenhang in zijn werk. Dit is waarom er uiteindelijk geen werkelijk verschil bestaat tussen de cultuurhistoricus en de cultuurcriticus. Beide kanten van zijn werk zijn geheel met elkaar verbonden door de ethische zorg, de enige die zowel de zekerheid in de geschiedenis als de waarde van cultuur kan garanderen.

Het verdedigen van de Nederlandse natie, vol met “authenticiteit”, is zo verbonden met dezelfde ethiek. Overigens ontsnapt het land Nederland dankzij een ongeëvenaarde internationale openheid aan de val van het nationalisme en neemt het een universele positie in. Anders gezegd, zich wijden aan zijn eigen land is voor Huizinga geheel passend bij de eisen die de tijd oplegt aan de historicus, een kritische geschiedschrijving, gericht op de hele wereld. Hetzelfde geldt voor de periodisering: men heeft bij het lezen van zijn gehele oeuvre het gevoel dat het delicate probleem van historische overgang zich oplost door de fundamentele splitsing tussen een lang verleden, dat begint rond 1100 en duurt tot de achttiende eeuw, waarin de continuïteit en vooral ‘orde’ en ‘trouw’ heersen, waaraan hij bijzonder hecht. Aan de andere kant zien we de ‘moderne cultuur’, die begint met het romantisme, door de industriële beschaving wordt verspreid en zijn ‘hoogtepunt’ bereikt in het Interbellum. Voor Huizinga is dit trouwens een hoogtepunt van het verval.

Huizinga is dan ook een van de ‘anti-modernen’ die de cultus van zuivere wetenschap, democratie en vooruitgang weigeren. Daarin blijft hij een waarlijke discipel van de grote namen van het *fin de siècle*: Nietzsche, Péguy, en de Nederlandse *Tachtigers*, die allen de positivistische zekerheden van de negentiende eeuw bekritisieren. Maar hij weigert tegelijkertijd te vervallen in de uitersten van het sentimentalisme en het irrationele. Het resultaat is een bijzonder kritische houding ten opzichte van zijn eigen tijd, een houding die lijkt op die van Ernest Seillière. De kritische afstand ten opzichte van zijn eigen tijd maakt in elk geval dat hij tegenover zijn collegae van de *Annales* komt te staan, die een radicaal andere kijk op hun tijd hebben. Terwijl Huizinga zich graag ziet als *laudator temporis acti*, tonen Marc Bloch en Lucien Febvre een onverzadigbare nieuwsgierigheid naar de meest radicale ervaringen in het Interbellum, van de revolutie van de Bolsjewieken tot de Amerikaanse *New Deal*. Bij de Nederlandse historicus overheerst de ethische en esthetische afkeer van het heden en zijn zoektocht naar de “troost van de geschiedenis”, een houding die met de tijd alleen maar sterker wordt.

Het lijkt geen twijfel dat deze houding voortkomt uit de familietraditie, die religieus of op z’n minst moralistisch van aard was. Tegelijkertijd had hij een sterke nostalgie naar zijn jeugd en heeft hij geleden onder de pijnlijke aanwezigheid van de dood door voortijdige sterfgevallen in zijn

onmiddellijke omgeving. Nostalgie die zich uit in de fundamentele ervaring van de maskerade in Groningen in 1879, waarvan we de sporen tot in *Homo ludens* terugvinden. Een geestesstemming die vergelijkbaar is met zijn tijdgenoot Marcel Proust. De geschiedenis is voor de één wat literatuur is voor de ander, de mystieke beleving van “de verloren tijd”. Dat is de reden dat ook Huizinga zelf *Herfsttij* zijn beste en misschien zelfs enige geschiedenisboek vindt. Men is in dat opzicht geneigd hem te vergelijken met een andere *Einzelgänger* in de geschiedwetenschap, Philippe Ariès, lange tijd gemarginaliseerd door de dominante stroming van de *Annales* en een groot bewonderaar van Huizinga. Hun geestelijke band is frappant in hun nostalgie naar het verleden: nostalgie die de oorspronkelijke motivatie van de historicus is, die vanjongsafaan in aanraking komt met afbeeldingen.

Uiteindelijk is Huizinga een van de pioniers in de historiografische stroming die het accent legt op “de krachten die niet in de dingen zelf zijn maar in de voorstelling ervan” (G. Duby). Een stroming die van nu af aan steeds duidelijker aanwezig is in Frankrijk met de paradigmatische crisis van de *Annales* en “de overgang van de notie mentaliteit naar die van voorstelling” (P. Ricoeur). Hierdoor zijn we geneigd in de Nederlandse historicus een tijdgenoot van Febvre en Bloch te zien, die tegelijkertijd in een ander tijdperk blijkt te denken (“un non-contemporain de ses contemporains”). Hij is soms een ‘achterblijver’ ten opzichte van de grondleggers van de *Annales*, omdat hij nog altijd vasthoudt aan de traditie van de nationale geschiedenis van de negentiende eeuw. Maar hij is ook een ‘voorloper’, door zijn doorslaggevende intuïties over het vertellende en hermeneutische karakter van de geschiedenis, zijn constante belangstelling voor de historiografie, zijn overtuiging dat er complexe en veelvoudige tijdprocessen aan het werk zijn in de geschiedenis en misschien vooral door de sterke persoonlijke aanwezigheid van de historicus zelf in zijn wetenschappelijke werk.

**Christophe de Voogd**, geboren in 1958 te Parijs, heeft de Ecole Normale Supérieure doorlopen en aan de Sorbonne gestudeerd (Paris I); hij behaalde daar het hoogste Franse leraarsdiploma (“agrégation”) in het vak geschiedenis. Hij is ook in het bezit van een Master geschiedkunde en is gediplomeerd aan het Institut voor Politieke wetenschappen in Parijs (“Sciences-Po”) op het vakgebied internationale betrekkingen.

Gedurende elf jaar werkte hij voor het Franse Ministerie van Buitenlandse Zaken (van 1985 tot 1991 en van 1998 tot 2003), als directeur van het Institut Français in Den (Maison Descartes). In die laatste periode was hij tussen 1999 en 2000 tevens Culturele Raad aan de Franse Ambassade. Tot twee keer toe was hij politiek adviseur voor Franse ministers (Internationale culturele Betrekkingen, Cultuur en Onderwijs)

Als specialist op het gebied van de Nederlandse geschiedenis was hij in 2004 “Guest of the Rector” van het NIAS, in het kader van zijn documentatieonderzoek over Huizinga. Als “stadscommentator” voor de Gemeente Amsterdam heeft hij in 2005 een audit verricht over het erfgoed van de Nederlandse hoofdstad. Sinds 2004 is hij docent aan “Sciences-Po”, als “senior lecturer” politieke geschiedenis en filosofie. Hij is juryvoorzitter van de “Prix d’Amsterdam” die een jonge Franse sociale wetenschapper de kans geeft in Nederland zijn onderzoek voort te zetten. Sinds 2013 is hij bestuurslid van de European Cultural Foundation (ECF).

#### Publicaties:

##### Boeken:

*Pays-Bas : la tentation populiste*, een brochure van de Fondation pour l’innovation politique, Parijs, april 2010.

*A Safe Deposit? Het cultureel erfgoed van Amsterdam*, drietalige uitgave van de Gemeente Amsterdam, Amsterdam 2005.

*Histoire des Pays-Bas, des origines à nos jours*, Parijs, Hatier, 1992, nieuwe editie, Parijs, Fayard, 2003 (Nederlandse vertaling “Geschiedenis van Nederland”, Amsterdam, Arena, 1994).

*La société de confusion : essais sur l’exigence démocratique*, (met Jean-Claude Crespy), Parijs, PUF, 1991.

##### Artikelen (sinds 2005):

«Lumière hollandaise sur l’Europe » (over de Franse uitgave van Luuk van Middelaar : *Le passage à l’Europe. Histoire d’un commencement*, Gallimard, Bibliothèque des Idées, 2012). In: nonfiction.fr, le portail des livres et des idées, janvier 2012.

« Le temps de l’histoire » (over het boek van François Dosse, Christian Delacroix, Patrick Garcia, *Historicités*, Parijs, 2009), nonfiction.fr, le portail des livres et des idées, avril 2009.

« France, Belgique, Pays-Bas, l’année des ruptures ? », *Septentrion*, maart 2008.

« Situation des Pays-Bas en 2006 », *Alternatives internationales*, september 2006.

« Le malaise néerlandais », *Septentrion*, janvier 2006.

« Juliana, reine des Pays-Bas », *Encyclopedia universalis*, 2005.

« Comment définir l’identité néerlandaise ? Conscience nationale et historiographie aux Pays-Bas (fin XIXe-milieu XXe siècle) », in : Thomas Beaufiles (dir.), *Les identités néerlandaises : de l’intégration à la désintégration ?*, Lille, 2006.

“Johan Huizinga en de Coöperatie intellectuele internationale : ‘een intellectueel ambassadeur’ van Nederland in de crisisjaren », *De Gids*, 168, 2005.

Christophe de Voogd heeft veel interviews gegeven en heeft meegewerkt aan talrijke uitzendingen over Nederland en over de Frans-Nederlandse betrekkingen (France Culture, France Inter, Public Sénat, France 24, Direct 8, NOB, Libération, Le Figaro, Volkskrant, NRC, Elsevier, Vrij Nederland, Le Soir, La libre Belgique...). Hij is oprichter van het blog *Trop Libre* van de “Fondation pour l’innovation politique” (Fondapol) waarvoor hij regelmatig artikelen over de Franse en Europese politieke actualiteit schrijft alsmede over de liberale traditie.



### *Twaalf stellingen over Huizinga en de Franse historici*

- 1/ Frankrijk is voor Huizinga een spiegel waarin zich alle essentiële aspecten van zijn persoonlijkheid en zijn denkbeelden reflecteren. In de Franse middeleeuwen vindt hij voedsel voor zijn ridderlijke verbeelding en ethiek; ook wordt hij geïnspireerd door het "grote nationale verhaal" dat de Franse historici schrijven en door de rol van Frankrijk in de voorgeschiedenis van het Nederlandse nationale besef.
- 2/ Frankrijk is, nog meer dan Engeland, een referentie die door Huizinga wordt gebruikt om het gevaar van het Duitse culturele imperialisme af te wenden en om Nederland te 'degermaniseren'.
- 3/ Michelet is zijn voornaamste Franse voorbeeld. Hun levens vertonen essentiële overeenkomsten, zij delen een aantal waarden, een voorliefde voor de Middeleeuwen en een zelfde visuele verbeeldingskracht. Huizinga is de Nederlandse synthese van de rationele Ranke en de hartstochtelijke Michelet.
- 4/ Huizinga wijdt het grootste deel van zijn recensies aan de Franse historiografie. Die belangstelling is wederkerig: Fransen hebben een opvallende interesse in zijn werk en dit al vanaf zijn proefschrift uit 1897 over het Indisch toneel.
- 5/ De relaties tussen Huizinga en de Franse historici zijn intenser geweest dan voorheen werd gedacht. Huizinga maakte deel uit van het "Centre de synthèse" van Henri Berr, hij heeft vele van zijn Franse collega's ontmoet en met hen gecorrespondeerd en hij is een belangrijke doch ambivalente referentie voor Marc Bloch en Lucien Febvre.
- 6/ De relaties tussen Marc Bloch en Huizinga werden gekenmerkt door wederzijdse wedijver. *La société féodale* van Marc Bloch is zo deels een kritisch antwoord op *Herfsttij der Middeleeuwen*. Huizinga is een transdisciplinaire eenling, de grondleggers van de *Annales* zijn interdisciplinaire groepsleiders. Voor Huizinga is geschiedenis het hermeneutische begrip van voorstellingen, voor Bloch en Febvre is het een wetenschappelijke verklaring van verschijnselen. Huizinga is een "niet-tijdgenoot van zijn tijdgenoten", de grondleggers van de *Annales*; hij heeft tegelijkertijd achterstand en voorsprong op hen.
- 7/ De vele "tegenstrijdigheden" in het werk van Huizinga zijn uiteindelijk de consequentie van een verbeeldingskracht die voorvloeit uit contrasten : *hoe sterker het contrast, hoe scherper het beeld*.
- 8/ Het karakter van Huizinga wordt gedomineerd door nostalgie, hij heeft dan ook de grootste moeite met de notie historische overgang. Hij is ook een "anti-moderne" denker.
- 9/ De theorie van de "vormen" van Huizinga is een weergalm van de hindoe mythologie van de "avatars".
- 10/ In 1877 heeft Renan in Nederland (in Leiden en Rotterdam) voor het eerst zijn theorie van de natie gepresenteerd, vijf jaar voor zijn beroemde lezing aan de Sorbonne uit 1882, die dan ook gebaseerd was op zijn aantekeningen voor de Nederlandse lezingen.
- 11/ Dankzij de epistemologie van Max Weber kunnen we de antinomieën van de historische redenering overstijgen, een conflict waar Huizinga, Marc Bloch, Lucien Febvre, net als vrijwel alle historici voor en na hen over zijn gestruikeld: het zijn de voorstellingen van de historische acteurs die in laatste instantie de oorzaak van elk historisch proces zijn.
- 12/ Het is onmogelijk geweest – met nederige excuses aan Anton van der Lem! – om de namen van alle vier Bourgogne-wijnen te achterhalen die op 7 april 1930 in het restaurant "Les Trois Faisans" in Dijon geschonken zijn. Het is echter zeer waarschijnlijk dat een ervan een Gevrey-Chambertin was, aangezien Gaston Roupnel, gastheer van Huizinga en bevriend met Lucien Febvre, daar een "grand cru" wijngaard bezat.

